



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

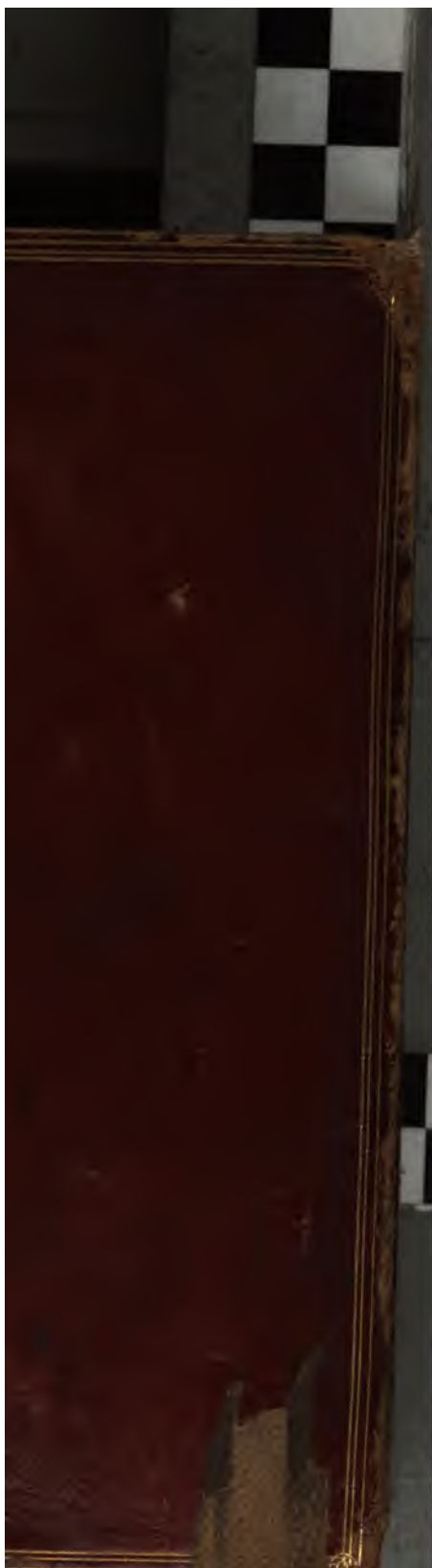
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

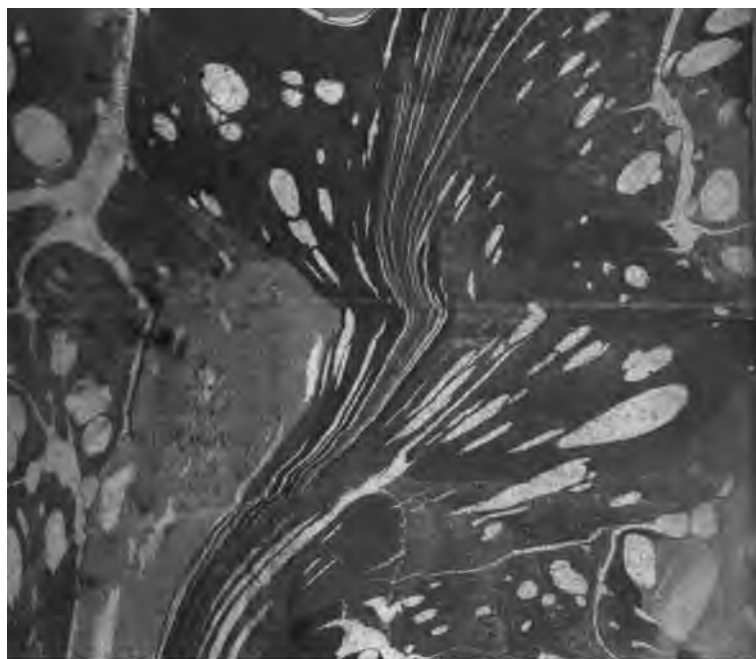
- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



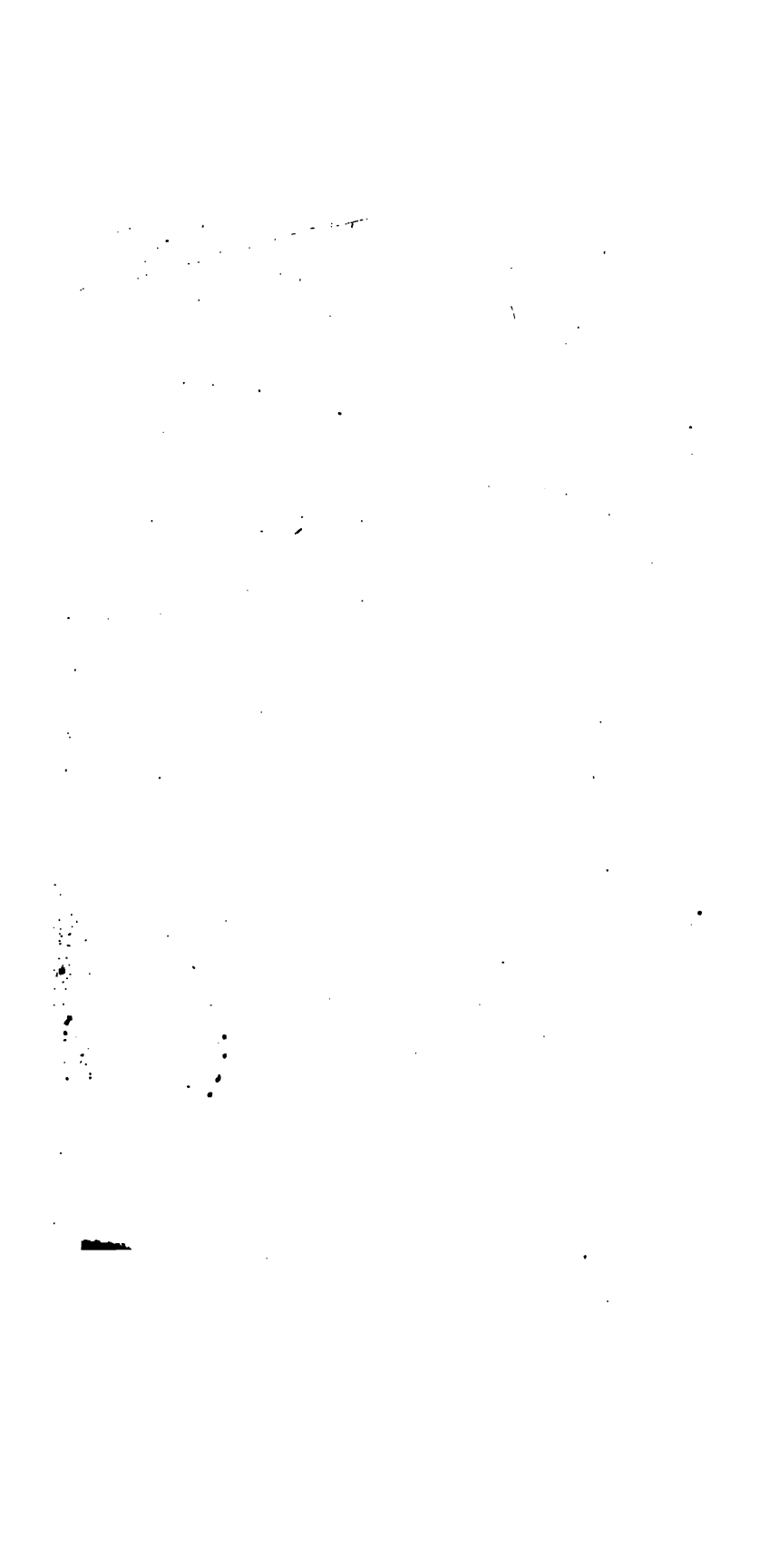






600086705W





CASTREE

DE MESSIRE

HONORE D'VRFE,
MARQUIS DE VERROME,
Comte de Chateau-neuf, Baron de
Chateau-Morand, Cheualier de
l'Ordre de Sauoye, &c.

OV

PAR PLUSIEURS HISTOIRES, ET
aux personnes de Bergers, & d'autres, sont
reduits les diuers effets de l'honneste Amitié.

PREMIERE PARTIE.

Reuenue & corrigée en cette derniere Edition.

Et enrichie de Figures en taille douce.

EDITEE AV ROYTRES-CHRESTIEN
HENRY LE GRAND.



Imprimée à Rouën, & se vend

Printed



A PARIS,

chez A VGUSTIN COVRBE', dans la petite
Salle du Palais, à la Palme.

M. DC. XXXXVII.

AVEC PRIVILEGE DV ROT.

275. o. 66.



Vn peintre Sçauant entrepris
De tirer au vray ton visage
Mais nul que toy neut le coura
VRFE de peindre ton esprit



L'AVTHEVR

A LA BERGERE

ASTRÉE.



*L*n'y a donc rien, ma Bergere, qui te puisse plus longuement arrester près de moy ; Il te fâche, dis tu, de demeurer plus long-temps prisonniere dans les recoins d'un solitaire cabinet ; & de passer ainsi ton âge inutilement. Il ne sied pas bien, mon cher enfant, à une fille bien née de courre de cette sorte ; & seroit plus à propos que te renfermant ou parmy des Vestales & Druydes, ou dans les murs priuez des affaires domestiques, tu laissasses doucement couler le reste de ta vie : car entre les filles, celle-là doit estre la plus estimée dont l'on parle le moins. Si tu sca-

vois quelles sont les peines & difficultez qu'on
se rencontrent le long du chemin que tu
entreprends , quels monstres horribles y vont
attendant les passants pour les deuorer , &
combien il y en a eueu qui ayent rapporté du
contentement de semblable voyage , peut-
estre t'arresterois-tu sagement , où tu as esté
si longuement & doucement cherie. Mais
ta ieunesse imprudente , & qui n'a point
d'experience de ce que ie te dis , te figure
peut-estre des gloires & des vanitez qui
produisent en toy ce desir. Je voy bien qu'elle
te dit que tu n'es pas si desagréable , ny
d'un visage si estrange , que tu ne puisses te
faire aimer à ceux qui te verront : Et que
tu ne seras pas plus mal receüe du general
que tu l'as esté des particuliers qui t'ont
desia veüe. Je le souhaitterois , ma Berge-
re , & avec autant de desir que toy : mais
bien souuent l'amour de nous mesmes nous
deçoit , & nous opposant ce verre deuant
les yeux , nous fait voir à trauers tout ce
qui est en nous , beaucoup plus aduantageux
qu'il n'est pas. Toutefois , puisque ta reso-
lution est telle , & que si ie m'y oppose , tu
me menasses d'une prompte desobeïssan-
ce , ressouuiens-toy pour le moins que ce

n'est point par volonté : mais par souffrance que ie te le permets. Et pour te laisser à ton départ quelques arres , de l'affection paternelle que ie te porte , mets bien en ta memoire ce que ie te vay dire. Si tu tombes entre les mains de ceux qui ne voyent rien d'autrui que pour y trouuer sujet de s'y desplaire , & qu'ils te reprochent que tes Bergers sont ennuyeux : Responds leur qu'il est à leur choix de les voir ou ne les voir point : car encore que ie n'aye pû leur oster toute l'incivilité du village , si ont-ils cette consideration de ne se présenter iamais deuant personne qui ne les appelle. Si tu te trouues parmy ceux qui font profession d'interpreter les songes , & descouvrir les pensées plus secretes d'autrui , & qu'ils asseurent que Celadon est un tel homme , & Astrée une telle femme : Ne leur responds rien : car ils sçauent assez qu'ils ne sçauent pas ce qu'ils disent : mais supplie ceux qui pourroient estre abusez de leurs fictions , de considerer que si ces choses ne m'importent , i'aurois eu bien peu d'esprit de les auoir voulu dissimuler , & ne l'auoir sçeu faire. Que si en ce qu'ils diront , il n'y a guere d'apparence , il ne

les faut pas croire, & s'il y en a beaucoup, il faut penser que pour couvrir la chose que ie voulois tenir cachée, & ensevelie, ie l'eusse autrement desguisée. Que s'ils y trouvent en effet des accidents semblables à ceux qu'ils s'imaginent, qu'ils regardent les paralleles, & comparaisons que Plutarque a faites en ses Vies des hommes illustres. Que si quelqu'un me blasme de s'auoir choisi vn Theatre, peu renommé en l'Europe, s'ayant esleu le Forest, petite contrée & peu connue parmy les Gaules: Responds leur, ma Bergere, que c'est le lieu de ta naissance; que ce nom de Forest sonne ie ne sçay quoy de champestre, & que le pais est tellement composé, & mesme le long de la riuiera de Lignon, qu'il semble qu'il conuie chascun à y vouloir passer une vie semblable. Mais qu'outre toutes ces considerations encore i'ay iugé qu'il valoit mieux que s'honorasse ces pais où ceux dont ie suis descendu, qui depuis leur sortie de Suobe, ont vescu si honorablement par tant de siècles: que non point une Arcadie comme le SannaZare. Car n'eust esté Hesiode, Homero, Pindare, & ces autres grands Personnages de la Gre-

se , le mont de Parnasse , ny l'eau d'Hypocrène ne seroient pas plus estimez maintenant que vostre Mont d'Isoure , ou l'onde de Lignon. Nous devons cela au lieu de nostre naissance & de nostre demeure , de le rendre le plus honoré & renommé qu'il nous est possible. Que si l'onte reproche que tu ne parles pas le langage des villageois , & que toy ny ta troupe ne sentez gueres les brebis ny les chèvres : responds-leur, ma Bergere, que pour peu qu'ils ayent connoissance de toy , ils sçauront que tu n'es pas , ny celles aussi qui te suivent , de ces Bergeres necessiteuses , qui pour gagner leur vie conduisent les troupeaux aux pasturages : mais que vous n'avez toutes pris cette condition que pour viure plus doucement & sans contrainte. Que si vos conceptions & vos paroles estoient veritablement telles que celles des Bergers ordinaires , ils auroient aussi peu de plaisir de vous escouter, que vous auriez beaucoup de honte à les redire : Et qu'outre cela , la pluspart de la troupe est remplie d'Amour, qui dans l'Aminte fait bien paroistre qu'il change & le langage , & les conceptions, quand il dit,

Queste selue hoggi taggionar d'Amore
Sudranno in noua guisa , e ben parassi
Che la mia Deità sia qui presente
In se medesima , non ne suoi ministri
Spirerò nobil senzi à rozi petti
Radolcirò de le lor lingue il suono.

*Mais ce qui m'a fortifié dauantage en l'opinion que i'ay , que mes Bergeres pou-
uoient parler de cette façon , sans sortir de la bien-seance des Bergers , ç'a esté que i'ay
vû ceux qui en representent sur les Theatres,
ne leur faire pas porter des habits de bu-
reau , des sabots , ny des accoustrements
mal-faits comme les gens de village les por-
tent ordinairement : au contraire , s'ils
leur donnent une houlette en la main , elle
est peinte & dorée ; leurs iuppes sont de taf-
fetas ; leur panneriere bien troustée , &
quelquefois faite de toile d'or ou d'argent,
& se contentent pouruû que l'on puisse re-
sonnoistre que la forme de l'habit a quel-
que chose de Berger : car s'il est permis de
desguiser ainsi ces personnages à ceux qui
particulierement font profession de repre-
senter chaque chose le plus au naturel que
faire se peut , pourquoy ne m'en sera-t'il*

pas permis autant, puisque ie ne represente rien à l'œil, mais à l'ouïe seulement, qui n'est pas un sens qui touche si viuement l'ame?

Voilà, ma Bergere, dequoy ie te veux aduertir pour ce coup, afin que s'il est possible tu rapportes quelque contentement de ton voyage. Le Ciel te le rende heureux, & te donne un si bon Genie, que tu me survivras autant de siecles, que le suiet qui t'a fait naistre me survivra en m'accompagnant au cècyneil.





L'ASTRÉE

DE MESSIRE

HONORE' D'VRFE'.

PREMIERE PARTIE.

LIVRE PREMIER.



VPRES de l'ancienne ville de Lyon, du costé du Soleil couchant, il y a vn pays nommé FORESTS, qui en sa petitesse contient ce qui est de plus rare au reste des Gaules : Car estant diuisé en plaines & en montagnes, les vnes & les autres sont si fertiles, & scituées en vn air si temperé, que la terre y est capable de tout ce que peut desirer le Laboureur. Au cœur du pays est le plus beau de la plaine, ceinte, comme d'une forte muraille, des monts assez voisins, & arrosée du fleuve de Loire, qui prenant sa source assez près de là, passe presque par le milieu. non point encore trop enflé ny orgueilleux.

1. Part.

A

2 LA I. PARTIE D'ASTRÉE,
mais doux & paisible. Plusieurs autres ruisseaux
en diuers lieux la vont baignant de leurs clai-
res ondes ; mais l'un des plus beaux est Lignon,
qui vagabond en son cours , aussi bien que dou-
teux en sa source, va serpentant par cette plaine
depuis les hautes montagnes de Ceruières &
de Chalmazel, iusques à Feurs, où Loire le rece-
uant, & luy faisant perdre son nom propre,
l'emporte pour tribut à l'Océan.

Or sur les bords de ces delectables riuieres
on a veu de tout temps quantité de Bergers, qui
pour la bonté de l'air, la fertilité du riuage, &
leur douceur naturelle, viuent avec autant de
bonne fortune, qu'ils recognoissent peu la for-
tune. Et croy qu'ils n'eussent deu enuier le con-
tamment du premier siècle, si Amour leur
eust aussi bien permis de conseruer leur felicité
que le Ciel leur en auoit esté veritablement
prodigue. Mais endormis en leur repos, ils se
souvirent à ce flatteur, qui tost apres changea
son autorité en tyrannie. Celadon fut vn de
ceux qui plus viuement la ressentirent, telle-
ment espris des perfections d'Astrée, que la
haine de leurs parents ne pût l'empescher de se
perdre entierement en elle. Il est vray que si
en la perte de soy-mesme on peut faire quelque
acquisition, dont on se doiue contenter, il se
peut dire heureux de s'estre perdu si à propos
pour gagner la bonne volonté de la belle
Astrée, qui assurée de son amitié ne voulut que

l'ingratitude en fust le payement, mais plustoit vne reciproque affection, avec laquelle elle receuoit son amitié & ses seruices. De sorte que si l'on vit depuis quelque changement entre eux, il faut croire, que le Ciel le permit seulement pour faire paroistre que rien n'est constât que l'inconstance, durable mesme en son changement. Car ayant vescu bien-heureux l'espace de trois ans, lors que moins ils craignoient le fascheux accident qui leur arriva, ils se virent poussez par les trahisons de Semyre, aux plus profondes infortunes de l'Amour : d'autant que Celadon desireux de cacher son affection, pour decevoir l'importunité de leurs parents, qui d'une haine entr'eux vieillie, interrompoïent par toutes sortes d'artifices leurs desseins amoureux, s'efforçoit de monstrier que la recherche qu'il faisoit de cette Bergere estoit plustoit cômune que particuliere. Ruze vrayement assez bonne, si Semyre ne l'eust point malicieusement déguisée, fondant sur cette dissimulation la trahison dont il deceut Astrée, & qu'elle paya depuis avec tant d'ennuis, de regrets, & de larmes.

De fortune, ce iour l'Amoureux Berger s'estant leué fort matin pour entretenir ses pêsées, laissant paistre l'herbe moins foulée à ses troupeaux, s'alla asseoir sur le bord de la tortueuse riuere de Lignon, attendant la venuë de sa belle Bergere, qui ne tarda gueres apres luy : car

4 LA I. PARTIE D'ASTRÉE,
esueillée d'un soupçon trop cuisant, elle n'auoit pû clorre l'œil de toute la nuit. A peine le Soleil commençoit de dorer le haut des montagnes d'Isoure & de Marcilly, quand le Berger apperçeut de loing vn troupeau qu'il recognut bien-tost pour celuy d'Astrée. Car outre que Melampe, chien tant aymé de sa Bergere, aussi-tost qu'il le vit, le vint follement caresser: encore remarqua-t'il la brebis plus chérie de sa maistresse, quoy qu'elle ne portast ce matin les rubans de diuerses couleurs, qu'elle souloit auoir à la teste en façon de guirlande, parce que la Bergere atteinte de trop de déplaisir, ne s'estoit pas donné le loisir de l'agencer comme de coustume. Elle venoit apres assez lentement, & comme on pouuoit iuger à ses façons, elle auoit quelque chose en l'ame qui l'affligéoit beaucoup, & la rauissoit tellement en ses pensées, que fust par mégarde ou autrement, passât assez près du Berger, elle ne tourna pas seulement les yeux vers le lieu où il estoit, & s'alla asseoir assez loing de là sur le bord de la riuere. Celadon sans y prendre garde, croyant qu'elle ne l'eust pas veu, & qu'elle l'allast chercher où il auoit accoustumé de l'attendre, r'assemblant ses brebis avec sa houlette, les chassa apres elle, qui desia s'estant assise contre vn vieux tronc, le coude appuyé sur le genoüil, la jouë sur la main, se soustenoit la teste, & demouroit tellement pensifue, que si Celadon n'eust esté plus qu'a-

LIVRE PREMIER. 5

ueugle en son malheur, il eust bien aisément veu que cette tristesse ne luy pouuoit proceder que de l'opinion du changement de son amitié, tout autre déplaisir n'ayât pas assez de pouuoir pour luy causer de si tristes & profonds pensers. Mais d'autant qu'un malheur inespéré est beaucoup plus mal-aisé à supporter, ie croy que la fortune, pour luy oster toute sorte de résistance, le voulut ainsi assaillir inopinément.

Ignorant donc son prochain malheur, apres auoir choisi pour ses brebis le lieu plus cômmodé près de celles de sa Bergere, il luy vint dōner le bon-jour, plein de contentement de l'auoir rencontrée; à quoy elle respondit & de visage & de parole si froidement, que l'hyuer ne porte point tāt de froideurs & de glaçons. Le Berger qui n'auoit pas accoustumé de la voir telle, se trouua d'abord fort estonné, & quoy qu'il ne se figurast pas la grādeur de sa disgrace telle qu'il l'esprouua peu apres, si est-ce que la doute d'auoir offensé ce qu'il aymoit, le réplit de si grāds ennuis, que le moindre estoit capable de luy oster la vie. Si la Bergere eust daigné le regarder, ou que son jaloux soupçon luy eust permis de considerer quel soudain changement la froideur de sa réponce auoit causé en son visage, pour certain la cognoissance de tel effet luy eût fait perdre entieremēt ses méfiances. Mais il ne falloit pas que Celadon fust le Phenix du bonheur, *comme il l'estoit de l'Amour*, ny que la

les faut pas croire, & s'il y en a beaucoup, il faut penser que pour couvrir la chose que ie voulois tenir cachée, & ensevelie, ie l'eusse autrement desguisée. Que s'ils y trouvent en effet des accidents semblables à ceux qu'ils s'imaginent, qu'ils regardent les paralleles, & comparaisons que Plutarque a faites en ses Vies des hommes illustres. Que si quelqu'un me blasme de s'auoir choisi un Theatre, peu renommé en l'Europe, s'ayant eslé le Forest, petite contrée & peu connue parmy les Gaules: Responds leur, ma Bergere, que c'est le lieu de ta naissance; que ce nom de Forest sonne ie ne sçay quoy de champestre, & que le pais est tellement composé, & mesme le long de la riuere de Lignon, qu'il semble qu'il conuie chascun à y vouloir passer une vie semblable. Mais qu'outre toutes ces considerations encare i'ay iugé qu'il valoit mieux que i'honorasse ces pais où ceux dont ie suis descendu, qui depuis leur sortie de Suobe, ont vescu si honorablement par tant de siecles: que non point une Arcadie comme le SannaZare. Car n'eust esté Hesiode, Homere, Pindare, & ces autres grands Personnages de la Gre-

s actions, ou qui les voyant, les iugeoit toutes au
r desauantage du Berger, alloit r'allumant son
- cœur d'un plus ardent dépit, si bien que quand
- il voulut ouurir la bouche, elle ne luy donna
- pas mesme le loisir de proferer les premieres
: paroles, sans l'interrompre, en disant : Ce ne
vous est donc pas assez, perfide & déloyal Ber-
ger, d'estre trompeur & meschant enuers la
personne qui le meritoit le moins, si continuant
vos infidelitez, vous ne taschiez d'abuser celle
qui vous a obligé à toute sorte de franchise ?
Donc vous avez bien la hardiesse de soustenir
ma veuë apres m'auoir tant offensée ? Donc
vous m'osez presenter, sans rougir, ce visage
dissimulé, qui couure vne ame si double, & si
parjure ? Ah ! va va tromper vn autre, va perfide,
& t'adresse à quelqu'un de qui tes perfidies
ne soient point encores recogneuës, & ne pense
plus de te pouuoir déguiser à moy qui ne reco-
gnois que trop à mes despens, les effets de tes
infidelitez & trahisons. Quel deuint alors ce fi-
delle Berger, celuy qui a bien aimé le peut iuger
si iamais telle reproche luy a esté faite injuste-
ment. Il tombe à ses genoux passe & transi, plus
que n'est pas vne personne morte. Est-ce, belle
Bergere, luy dit-il, pour m'esprouuer, ou pour
me desesperer ? Ce n'est, dit-elle, ny pour l'un
ny pour l'autre : mais pour la verité, n'estant
plus de besoin d'essayer vne chose si recogneuë.
Ah ! dit le Berger, pourquoy n'ay-ie osté ce iour

Queste selue hoggi taggionar d'Amore
Sudranno in noua guisa , e ben parassi
Che la mia Deità sia qui presente
In se medesima , non ne suoi ministri
Spirerò nobil senzi à rozi petti
Radolcirò de le lor lingue il suono.

*Mais ce qui m'a fortifié davantage en l'opinion que j'ay , que mes Bergeres pou-
uoient parler de cette façon , sans sortir de
la bien-seance des Bergers , ç'a esté que j'ay
vu ceux qui en representent sur les Theatres,
ne leur faire pas porter des habits de bu-
reau , des sabots , ny des accoustrements
mal-faits comme les gens de village les por-
tent ordinairement : au contraire , s'ils
leur donnent une houlette en la main , elle
est peinte & dorée ; leurs iuppes sont de taf-
fetas ; leur panneretiere bien troussée , &
quelquefois faite de toile d'or ou d'argent,
& se contentent pouruû que l'on puisse re-
sonnoistre que la forme de l'habit a quel-
que chose de Berger : car s'il est permis de
desguiser ainsi ces personnages à ceux qui
particulierement font profession de repre-
senter chaque chose le plus au naturel que
faire se peut , pourquoy ne m'en fera-t'il*

avec tant de colere , demeura quelque temps immobile , sans presque sçauoir ce qu'il tenoit en la main, bien qu'il y eust les yeux dessus : En fin avec vn grand louspir, reuenant de cette pen-
 ste, & recognoissant ce ruban ; Sois tesmoin,
 dit-il, ô cher cordon, que plustost que de rōpre
 vn seul des nœuds de mon affection, j'ay mieux
 aymé perdre la vie, afin que quand ie seray mort
 & que cette cruelle te verra peut-estre sur moy,
 tel'asseures qu'il n'y a rien au monde, qui puisse
 estre plus aymé que ie l'ayme , ny Aimant plus
 mal recogneu que ie suis. Et lors se l'attachāt au
 bras, & baisant la bague : Et toy, dit-il, symbole
 d'vne entiere & parfaite amitié, sois content de
 ne me point esloigner en ma mort, afin que ce
 gage pour le moins me demeure , de celle qui
 m'auoit tant promis d'affection. A peine eust-il
 finy ces mots , que tournant les yeux du costé
 d'Astrée, il se jetta les bras croisez dās la riuere.

En ce lieu, Lignon estoit tres-profond & tres-
 impetueux , car c'estoit vn amas de l'eau , & vn
 regorgement que le rocher luy faisoit faire con-
 tremont, si bien que le Berger demeura longue-
 ment deuant qu'aller à fonds , & plus encore
 à reuenir : & lors qu'il parut , ce fut vn genoüil
 premier, & puis vn bras : & soudain enuelpé
 du tournoyement de l'onde, il fut emporté bien
 loing de là dessous l'eau.

Des-ja Astrée estoit accouruë sur le bord , &
 voyant ce qu'elle auoit tant aymé, & qu'elle ne

10 LA I. PARTIE D'ASTRÉE,
pouuoit encor haïr , estre à son occasion si près
de la mort , se trouua si surprise de frayeur , que
au lieu de luy donner secours elle tomba esua-
nouïe , & si près du bord , qu'au premier mou-
uement qu'elle fist lors qu'elle reuint à soy , qui
fut long-temps apres, elle tomba dans l'eau, en
si grand danger , que tout ce que pûrent faire
quelques Bergers qui se treuuerent près de là,
fut de la sauuer, & avec l'ayde encores de sa rob-
be, qui la soustenant sur l'eau , leur donna loisir
de la tirer à bord, mais tant hors d'elle-mesme,
que sans qu'elle les sentit , ils la porterent en la
cabane plus proche, qui se trouua estre de Phy-
lis , où quelques-vnes de ses compagnes luy
changerent ses habits mouilleez , sans qu'elle
pût parler , tant elle estoit estonnée , & pour le
hazard qu'elle auoit couru , & pour la perte
de Celadon, qui cependant fut emporté de l'eau
avec tant de furie, que de luy mesme il alla don-
ner sur le sec, fort loing de l'autre costé de la ri-
uiere , entre quelques petits arbres , mais avec
fort peu de signe de vie.

Aussi-tost que Phylis (qui pour lors n'estoit
point chez elle) sçeut l'accidēt arriué à sa com-
pagne , elle se mit à courir de toute sa force : &
n'eust esté que Lycidas la rencontra , elle ne se
fust arrestée pour quelque autre que c'eust esté.
Encor luy dit-elle fort briueusement le danger
qu'Astrée auoit couru , sans luy parler de Cela-
dō: aussi n'en sçauoit-elle rien. Ce Berger estoit

res
ue
la
u
u
frere de Celadon, à qui le Ciel l'auoit lié d'un grand d'amitié beaucoup plus estroit que celuy du parentage: d'autre costé Astrée, & Phylis, entre qu'elles estoient germaines, s'aymoient d'une si estroite amitié, qu'elle meritoit bien d'estre comparée à celle des deux freres. Que si Celadon eut de la sympathie avec Astrée, Lycidas n'eut pas moins d'inclination à seruir Phylis, ny Phylis à aymer Lycidas.

De fortune, au mesme temps qu'ils arriueront, Astrée ouurit les yeux, & certes bien changez dece qu'ils souloient estre, quand Amour victorieux s'y monstroit triomphant de tout ce qu'il voyoit, & qu'ils voyoient. Leurs regards estoient lents & abatus, leurs paupieres pesantes & endormies, & leurs esclairs changez en larmes: larmes toutesfois qui tenants de ce cœur tout enflammé d'où elles venoient, & de ces yeux bruslants par où elles passaient, brûloient & d'amour & de pitié tous ceux qui estoient à l'entour d'elle: Quand elle apperceut sa compagne Phylis, ce fut bien lors qu'elle receut vn grand élanement: & plus encor quand elle vit Lycidas: & quoy qu'elle ne voulut que ceux qui estoient près d'elle recogneussent le principal sujet de son mal, si fut-elle contrainte de luy dire, que son frere s'estoit noyé en luy voulant ayder. Ce Berger à ces nouuelles fut si estonné, que sans s'arrester dauantage, il courut sur le lieu *malheureux* avec tous ces Ber-

12 LA I. PARTIE D'ASTRÉE,
gers, laissant Astrée & Phylis seules, qui peu-
apres se mirent à les suiure, mais si tristement
que bien qu'elles eussent beaucoup à dire, el-
les ne se pouuoient parler. Cependant les Ber-
gers arriuerent sur le bord, & jettans l'œil d'un
costé & d'autre ne trouuerent aucune marque
de ce qu'ils cherchoient, sinon ceux qui couru-
rent plus bas, qui trouuerēt fort loing son chap-
peau, que le courant de l'eau auoit emporté, &
qui par hazard s'estoit arresté entre quelques
arbres que la riuiera auoit desracinez & abatus.
Ce furent là toutes les nouuelles qu'ils purent
auoir de ce qu'ils cherchoient: car pour luy il
estoit desia bien esloigné, & en lieu où il leur
estoit impossible de le retrouver. Parce qu'auant
qu'Astrée fust reuenue de son esuanouïssment,
Celadon, comme j'ay dit, poussé de l'eau, don-
na de l'autre costé entre quelques arbres, où dif-
ficilement pouuoit-il estre veu.

Et lors qu'il estoit entre la mort & la vie, il
arriua sur le mesme lieu trois belles Nymphes,
dont les cheveux espars, alloient ondoyans sur
les espaules, couuerts d'une guirlande de diuer-
ses perles; elles auoient le sein descouuert, &
les manches de la robe retroussées iusques sur
le coude, d'où sortoit vn linomple deslié, qui
froncé venoit finir auprès de la main, où deux
gros bracelets de perles sembloient le tenir at-
taché. Chacune auoit au costé le carquois rem-
ply de flèches, & portoit en la main vn arc d'y-

noire; le bas de leur robe par le deuant estoit
retroussé sur la hanche, qui laissoit paroistre
leurs brodequins dorez jusques à mi-jambe. Il
sembloit qu'elles fussent venuës en ce lieu avec
quelque dessein: car l'une disoit ainsi. C'est bien
icy le lieu, voicy biē le reply de la riuere: voyez
comme elle va impetueusement là haut, outrageant
le bord de l'autre costé, qui se rompt &
tourne tout court en ça. Considérez cette touffe
d'arbres, c'est sans doute celle qui nous a esté
représentée dans le miroir. Il est vray, disoit la
premiere, mais il n'y a encor gueres d'apparence
en tout le reste: & me semble que voicy vn
lieu assez écarté pour trouuer ce que nous y venons
chercher. La troisieme, qui n'auoit point
encore parlé; Si y a-t'il bien, dit-elle, quelque
apparence en ce qu'il vous a dit, puis qu'il vous
a si bien représenté ce lieu, que ie ne croy point
qu'il y ait icy vn arbre que vous n'ayez veu dans
le miroir: Avec semblables mots, elles approcherent
si près de Celadō que quelques feuilles
seulement le leur cachoient. Et parce qu'ayant
remarqué toute chose particulièrement, elles
recogneurent que c'estoit là sans doute le lieu
qui leur auoit esté monstré, elles s'y assirent, en
deliberation de voir si la fin seroit aussi veritable
que le cōmencement: mais elles ne se furent
si tost baissées, pour s'asseoir, que la principale
d'entr'elles apperceut Celadon; & parce qu'elle
croyoit que ce fust vn Berger endormy, elle

14 LA I. PARTIE D'ASTRÉE,

estendit les mains de chaque costé sur ses compagnes, puis sans dire mot, mettant le doigt sur la bouche, leur monstra de l'autre main entre ces petits arbres, ce qu'elle voyoit, & se leua le plus doucement qu'elle pût pour ne l'éveiller, mais le voyant de plus près elle le creut mort: car il auoit encor les jambes en l'eau, le bras droit mollement estendu par dessus la teste, le gauche à demy tourné par derriere, & comme engagé sous le corps, le col faisoit vn ply en auât pour la pesanteur de la teste, qui se laissoit aller en arriere: la bouche à demy entr'ouuerte, & presque pleine de sablon, degoutoit encore de tous costez: le visage en quelques lieux esgratigné, & souillé, les yeux à moitié clos, & les cheueux, qu'il portoit assez longs, si mouilleux que l'eau en couloit comme de deux sources le long de ses jouës, dont la viue couleur estoit si effacée qu'un mort ne l'a point d'autre sorte: le milieu des reins estoit tellement avancé, qu'il sembloit rompu, & cela faisoit paroistre le ventre plus enflé, quoy que remply de tât d'eau il le fust assez de luy mesme. Ces Nymphes le voyant en cet estat en eurent pitié, & Leonide qui auoit parlé la premiere, comme plus pitoyable & plus officieuse, fut la premiere qui le prit sous le corps pour le tirer à la riue. A mesme instant l'eau qu'il auoit aualée, ressortit en telle abondance, que la Nymphes le trouuant encore chaud, eut opinion qu'on le pour-

Au mesme temps qu'elles furent parties Astrée reuenant de son esuanoïissement tomba dans l'eau, comme nous auons dit; si bien que Lycidas, ny ceux qui vindrent chercher Celadon, n'en eurent autres nouuelles que celles que j'ay dites. Par lesquelles Lycidas n'estant que trop asseuré de la perte de son frere, s'en reuenoit pour se plaindre avec Astrée de leur commun desastre. Elle ne faisoit que d'arriuer sur le bord de la riuere, où contrainte du déplaisir elle s'estoit assise autant pleine d'ennuy & d'estonnement, qu'elle l'auoit peu auparavant esté d'inconsideration, & de jalousie. Elle estoit seule, car Phylis voyant reuenir Lycidas, estoit allée chercher des nouuelles comme les autres. Ce Berger arriuant, & de lassitude, & de desir de sçauoir comme ce malheur estoit aduenü, s'assit prés d'elle, & la prenant par la main luy dit. Mon Dieu, belle Bergere, quel malheur est le nostre? Le dis le nostre: car si j'ay perdu vn frere, vous auez aussi perdu vne personne qui n'estoit point tant à soy-mesme qu'à vous. Ou qu'Astrée fut ententiuë ailleurs, ou que ce discours luy ennuyast, elle n'y fit point de response, dont Lycidas estonné, comme par reproche continua: est-il possible, Astrée, que la perte de ce miserable fils, car tel le nōmoit-elle, ne vous touche l'ame assez viuement, pour vous faire accompagner sa mort au moins de quelques larmes? S'il ne vous auoit point aymée, ou que cer-

te

ties, L'amitié vous fut incogneuë , ce seroit chose
omportable de vous voir si peu ressentir son
bien malheur , mais puis que vous ne pouuez igno-
her qu'il ne vous ait aimée plus que luy-mesme:
cel. cest chose cruelle, Astrée, croyez-moy, de vous
l'e voir aussi peu esmuë que si vous ne le cognois-
re, sez point.

La Bergerè tourna alors le regard tristement
vers luy , & apres l'auoir quelque temps consi-
deré, elle luy respondit : Berger , il me déplaist
de la mort de vostre frere, nō pour aucune ami-
rié qu'il m'ait portée, mais d'autant qu'il auoit
des conditions d'ailleurs, qui peuuent bien ren-
dre sa perte regrettable : car quant à l'amitié
dont vous parlez, elle a esté si commune aux au-
tres Bergeres mes compagnes , qu'elles en doi-
uent (pour le moins) auoir autant de regret que
moy. Ah ! ingrate Bergere (s'écria incontinent
Lycidas) ie tiendray le Ciel pour estre de vos
complices , s'il ne punit cette injustice en vous.
Vous auez pû croire celuy inconstant , à qui
le courroux d'un pere , les inimitiez des parens,
les cruautéz de vostre rigueur , n'ont pû dimi-
nuer la moindre partie de l'extrême affection,
que vous ne sçauriez feindre de n'auoir mille
& mille fois recogneuë en luy trop clairement :
Vrayement celle-cy est bien vne mécognois-
sance , qui surpasse toutes les plus grandes in-
gratitudes , puis que ses actions & les seruices
n'ont pû vous rendre assurée d'une chose

18 LA I. PARTIE D'ASTRÉE,
dont personne que vous ne doute plus : Aussi,
respondit Astrée, n'y auoit-il personne à qui
elle touchast comme à moy. Elle le deuoit cer-
tes (repliqua le Berger) puis qu'il estoit tant à
vous, que ie ne sçay, & si fay, ie le sçay, qu'il eust
plustost desobey aux grands Dieux qu'à la
moindre de vos volonteiz. Alors la Bergere en
colere luy respondit. Laissons ce discours, Ly-
cidas, croyez-moy qu'il n'est point à l'auantage
de vostre frere : mais s'il m'a trompée, & lais-
sée avec ce desplaisir de n'auoir plustost sçeu
reconnoistre ses trôperies, & ses finesse, il s'en
est allé certes avec vne belle despoüille, & de
belles marques de sa perfidie. Vous me rendez
(repliqua Lycidas) le plus estonné du monde :
Enquoy auez vous recogneu ce que vous luy
reprochez ? Berger, adjousta Astrée, l'histoire
en seroit trop longue & trop ennuyeuse : con-
tentez-vous, que si vous ne le sçauiez, vous estes
seul en cette ignorance, & qu'en toute cette ri-
uiere de Lignon, il n'y a Berger qui ne vous die
que Celadon aymoît en mille lieux : & sâs aller
plus loin, hyer j'ouys de mes oreilles mesmes,
les discours d'amour qu'il tenoit à son Amin-
the, car ainsi la nommoit-il, ausquels ie me fus-
se arrestée plus long-temps, n'eust esté que sa
honte me desplaisoit, & que pour dire le vray,
j'auois d'autres affaires ailleurs qui me pres-
soient dauantage. Lycidas alors cômme transpor-
té s'écria ie ne demâde plus la cause de la mort

de mon frere, c'est vostre jalousie, Astrée, & jalousie fondée sur beaucoup de raisons pour estre cause d'un si grand malheur. Helas, Celadon, que ie voy bien reüssir à cette heure les propheties de tes soupçons, quand tu disois que cette feinte te donnoit tant de peine qu'elle te cousteroit la vie : mais encore ne cognoissois-tu pas de quel costé ce malheur te devoit advenir. Puis s'adressant à la Bergere : Est-il croyable, dit-il, Astrée, que cette maladie ait esté si grande qu'elle vous ait fait oublier les commandemens que vous luy avez faits si souuent ? Si seray-je bien tesmoin de cinq ou six fois pour le moins qu'il se mit à genoux deuant vous, pour vous supplier de les reuoquer : vous souvient-il point que quand il reuint d'Italie, ce fut vne de vos premieres ordonnances, & que dedans ce rocher, où depuis si souuent ie vous vis ensemble, il vous requist de luy ordonner de mourir, plustost que de seindre d'en aymer vne autre ? Mon Astre, vous dit-il (ie me ressouviendray toute ma vie des mesmes paroles) ce n'est point pour refuser, mais pour ne pouuoir obseruer ce commandement, que ie me jette à vos pieds, & vous supplie que pour tirer preuue de ce que vous pouuez sur moy, vous me commandiez de mourir, & non point de seruir côme que ce soit autre qu'Astrée. Et vous luy respondites : Mon fils, ie veux cette preuue de vostre amitié, & non point *vostre mort qui ne peut estre sãs la mien-*

ne : car outre que ie sçay que celle-cy vous est la plus difficile, encore nous r'apportera-t'elle vne commodité que nous deuons principalement rechercher, qui est de clorre & les yeux & la bouche aux plus curieux & aux plus médifans : S'il vous repliqua plusieurs fois, & s'il en fit tous les refus que l'obeyssance (à quoy son affection l'obligeoit enuers vous) luy pouuoit permettre, je m'en remets à vous mesme, si vous voulez vous en ressouuenir : tant y a que ie ne croy point qu'il vous ait iamais desobeïe que pour ce seul sujet : & à la verité celuy estoit vne contrainte si grande, que toutes les fois qu'il reuenoit du lieu, où il estoit forcé de seindre, il falloit qu'il se mit sur vn liét, comme reuenant de faire vn très-grand effort ; & lors il s'arresta pour quelque temps, & puis il reprit ainsi : Or sus Astrée, mon frere est mort, c'en est fait, quoy que vous en croyez, ou mécroyez, ne luy peut rapporter bien ny mal, de sorte que vous ne deuez plus penser que ie vous en parle en sa consideration, mais pour la seule verité : toutefois ayez-en telle croyance qu'il vous plaira, si vous iureray-je qu'il n'y a point deux iours que ie le trouuay grauant des vers sur l'escorce de ces arbres, qui sont pardelà la grande riuiera, à main gauche du blé, & m'assure que si vous y daignez tourner les yeux, vous remarquerez que c'est luy qui les y a coupez : car vous recognoissez trop bien ses caracteres, si ce n'est qu'oublieuse

de luy , & de ses seruices passez , vous ayez de
mesme perdu la memoire de tout ce qui le tou-
che : mais ie m'asseure que les Dieux ne le per-
mettront pour sa satisfaction, & pour vostre pu-
nition , les vers sont tels.

MADRIGAL.

IE pourray bien dessus moy-mesme,
Quoy que mon amour soit extrême,
Obtenir encor ce poinct,
De dire que ie n'ayme point.

Mais feindre d'en aymer vn autre,
Et d'en adorer l'œil vainqueur,
Comme en effet ie fay le vostre,
le n'en scaurois auoir le cœur.

Et s'il le faut, ou que ie meure,
Faites-moy mourir de bonne heure.

Il peut y auoir sept ou huiët iours , qu'ayant
esté contraint de m'en aller pour quelque
temps sur les riuës de Loire, pour responce il
m'escriuit vne lettre que ie veux que vous
voyez , & si en la lisant vous ne cognoissiez son
innocence, ie veux croire qu'avec vostre bon-
ne volonté vous auez perdu pour luy toute es-
pece de iugement : Et lors la prenant en sa po-
che il la leut : Elle estoit telle:

RESPONSE DE CELADON à Lycidas.

NE t'enquiers plus de ce que ie fais, mais sçache que ie continue tousiours en ma peine ordinaire. Aimer, & ne l'oser faire paroistre, n'aymer point, & jurer le contraire, cher frere, c'est tout l'exercice, ou plustost le supplice de ton Celadon. On dit que deux contraires ne peuuent en mesme temps estre en mesme lieu, toutesfois la vraye & la feinte amitié sont d'ordinaire en mes actions; mais ne t'en estonne point: car ie suis contraint à l'un par la perfection, & à l'autre par le commandement de mon Astre. Que si cette vie te semble estrange, ressouuiens-toy que les miracles sont les œuvres ordinaires des Dieux, & que veux-tu que ma Deesse cause en moy que des miracles?

Il y auoit long-temps qu'Astrée n'auoit rien respondu, parce que les paroles de Lycidas la mettoient presque hors d'elle mesme: Si est-ce que la jalousie qui retenoit encor quelque force en son ame, luy fit prendre ce papier, comme estant en doute, que Celadon l'eust escrit.

Et quoy qu'elle recogneust, que vrayement c'estoit luy, si disputoit-elle le contraire en son ame, suiuant la coustume de plusieurs person-

nes qui veulent tousiours fortifier comme^{ce} que ce soit leur opinion. Et presque au mesme^{ce} temps plusieurs Bergers arriuerent de la queste de Celadon, où ils n'auoient trouué autre marque de luy que son chapeau, qui ne fut à la triste Astrée qu'un grand renouvellement d'en-nuy. Et parce qu'elle se ressouuint d'une cachette qu'Amour leur auoit fait inuenter, & qu'elle n'eust pas voulu estre recogneüe; elle fit signe à Phylis de le prendre, & lors chacun se mit sur les regrets, & sur les loüanges du pauvre Berger, & n'en y eut vn seul qui n'en racontast quelque vertueuse action; elle sans plus, qui le ressentoit dauantage, estoit contrainte de demeurer muette, & de le monstrier le moins, sçachant bien que la souueraine prudence en^{ce} amour est de tenir son affection cachée, ou pour^{ce} le moins de n'en faire iamais rien paroistre inutilement. Et parce que la force qu'elle se faisoit en cela estoit tres-grande, & qu'elle ne pouuoit la supporter plus longuement, elle s'approcha de Phylis, & la pria de ne la point suiure, afin que les autres en fissent de mesme, & luy prenât le chapeau qu'elle tenoit en sa main, elle partit seule & se mit à suiure le sentier où ses pas sans élection la guidoient. Il n'y auoit guere Berger en la troupe qui ne sçeut l'affection de Celadon, parce que ses parens par leurs contrarietez, l'auoient decouuert plus que ses actions; mais *elle s'y estoit conduite avec tant de dis-*

24 LA I. PARTIE D'ASTRE'E,
cretion, que horsmis Semyre, Lycidas & Phylis,
il n'en y auoit point qui sceust la bonne volonté
qu'elle luy portoit, & encore que l'on cogneut
bien que cette perte l'affligeoit, si l'attribuoit-
on plustost ou à vn bon naturel, qu'à vn amour,
tant profite la bonne opinion que l'on a d'une
personne: cependant elle continuoit son che-
min, le long duquel mille pensées, ou plustost
mille déplaisirs la talonnoient pas à pas de telle
sorte, que quelquesfois douteuse, d'autresfois
assurée de l'affection de Celadon, elle ne sca-
uoit si elle le deuoit plaindre, ou se plaindre de
luy. Si elle se ressouuenoit de ce que Lycidas
luy venoit de dire, elle le iugeoit innocent: que
si les paroles qu'elle luy auoit ouy tenir auprès
de la Bergere Aminthe luy reuenoient en la
memoire, elle le condamnoit comme coupable.
En ce labyrinthe de diuerses pensées, elle alla
longuement errant par ce bois, sans nulle éle-
ction de chemin, & par fortune, ou par le vou-
loir du Ciel qui ne pouuoit souffrir que l'in-
nocence de Celadon demeurast plus longue-
ment douteuse en son ame, ses pas la condui-
sirent sans qu'elle y pensast, le long du petit
ruisseau entre les mesmes arbres où Lycidas
luy auoit dit que les vers de Celadon estoient
grauéz. Le desir de sçauoir s'il auoit dit vray,
eust bié eu assez de pouuoir en elle pour les luy
faire chercher fort curieusement, encore qu'ils
eussent esté fort cachez; mais la coupure qui

estoit encore toute fraische, les luy descourrit assez tost. O Dieu comme elle les recogneut pour estre de Celadon, & cōme promptement elle y courut pour les lire! mais combien viue-ment luy toucherent-ils l'ame? Elle s'assit en terre, & mettant en son giron le chapeau & la lettre de Celadon, elle demeura quelque temps les mains jointes ensemble, & les doigts serrez l'un dans l'autre, tenant les yeux sur ce qui luy restoit de son Berger; & voyant que le chapeau grossissoit à l'endroit où il auoit accoustumé de mettre ses lettres, quand il vouloit les luy donner secrettement, elle y porta curieusement la main, & passant les doigts dessous la doublure, rencontra le feutre apiecé, duquel détachât la gance, elle en tira vn papier que ce iour mesme Celadon y auoit mis. Cette finesse fut inuentée entr'eux, lors que la mal-veillance de leurs peres les empeschoit de se pouuoir parler: car feignant de se jettter par jeu ce chapeau, ils pouuoient aisément recevoir & donner leurs lettres: toute tremblante elle sortit celle-cy hors de sa petite cachette, & toute hors de soy apres l'auoir dépliée, elle y jetta la veüe pour la lire: mais elle auoit tellement égaré les puissances de son ame, qu'elle fut contrainte de se frotter plusieurs fois les yeux auant que de le pouuoir faire. Enfin elle leut tels mots:

LETTRE DE CELADON à la Bergere Astrée.



*M*on Astre, si la dissimulation à quoy vous me contraignez, est pour me faire mourir de peine, vous le pouvez plus aisément d'une seule parole: si c'est pour punir mon outrecuidance, vous estes juge trop doux, de m'ordonner un moindre supplice que la mort. Que si c'est pour esprouver quelle puissance vous avez sur moy, pourquoy n'en recherchez vous un tesmoignage plus prompt que celui-cy, de qui la longueur vous doit estre ennuyeuse: car ie ne scaurois penser que ce soit pour celer nostre dessein, comme vous dites, puis que ne pouvant vivre en telle contrainte, ma mort sans doute en donnera une assez prompte & déplorable cognoissance. Iugez donc, mon bel Astre, que c'est assez enduré, & qu'il est desormais temps que vous me permettiez de faire le personnage de Celadon, ayant si longuement, & avec tant de peine, représenté celui de la personne du monde, qui luy est la plus contraire.

O quels cousteaux trenchans furent ces paroles en son ame, lors qu'elles luy remirent en memoire le commandement qu'elle luy auoit fait, & la resolution qu'ils auoient prise de cacher par cette dissimulation leur amitié! mais voyez quels sont les enchantemens d'Amour:

elle receuoit vn déplaisir extrême de la mort de Celadon , & toutesfois elle n'estoit point sans quelque contentement au milieu de tant d'ennuis , cognoissant que veritablement il ne luy auoit point esté infidelle , & dès qu'elle en fut certaine, & que tant de preuues eurent esclarcy les nuages de sa jalousie , toutes ces considerations se joignirent ensemble, pour auoir plus de force à la tourmenter : de sorte que ne pouuant recourir à autre remede qu'aux larmes, tât pour plaindre Celadon , que pour pleurer sa perte propre , elle donna commencement à ses regrets, avec vn ruisseau de pleurs, & puis de cent pitoyables helas interrompant le repos de son estomac, d'infinis sanglots le respirer de sa vie, & d'impitoyables mains outrageant ses belles mains mesmes, elle se ramenteut la fidelle amitié qu'elle auoit auparauant recogneuë en ce Berger , l'extremité de son affection , le desespoir où l'auoit poussé si promptemēt la rigueur de sa responce : & puis se representant le temps heureux qui l'auoit seruie , les plaisirs & contentemens que l'honnesteté de sa recherche luy auoit rapportez, & quel commencement d'ennuy elle ressentoit desia par sa perte , encore qu'elle le trouuaست tres-grand, si ne le jugeoit-elle égal à son imprudence , puis que le terme de tant d'années luy deuoit donner assez d'assurance de sa fidelité.

D'autre costé Lycidas qui estoit si mal satis-

28 LA I. PARTIE D'ASTRÉE,

fait d'Astrée, qu'il n'en pouuoit presque avec patience souffrir la pensée, se leua d'auprès de Phylis, pour ne rien dire contre sa compagne qui luy dépléust, & partit l'estomach si enflé, les yeux si couuerts de larmes, & le visage si changé, que sa Bergere le voyant en tel estat, & donnant à ce coup quelque chose à son amitié, le suivit sans craindre ce qu'on pourroit dire d'elle. Il alloit les bras croisez sur l'estomach, la teste baissée, le chapeau enfoncé, mais l'ame encor plus plongée dans la tristesse. Et parce que la pitié de son mal obligeoit les Bergers qui l'aymoient à participer à ses ennuis; ils alloient suiuan, & plaignans apres luy, mais ce pitoyable office ne luy estoit qu'un rengregement de douleur. Car l'extrême ennuy a cela, que la solitude doit estre son premier appareil, parce qu'en compagnie l'ame n'ose librement pousser dehors les venins de son mal, & iusques à ce qu'elle s'en soit deschargée, elle n'est capable des remedes de la consolation. Estant en cette peine, de fortune ils rencontrerent vn jeune Berger couché de son long sur l'herbe, & deux Bergeres auprés de luy. L'une luy tenant la teste en son giron, & l'autre joüant d'une harpe, cependant qu'il alloit soupirant tels vers, les yeux tendus contre le Ciel, les mains jointes sur son estomach, & le visage tout couuert de larmes.

STANCES.

Sur la mort de Cleon.

- 1 **L** A beauté que la mort en cendre a fait resoudre,
La despoüillant sï tost de son humanité,
Passa comme un esclair, & brüsla cōme un foudre,
Tant elle eüst peu de vie, & beaucoup de beauté.
- 2 Ces yeux jadis auteurs des douces entreprîses
Des plus cheres Amours, sont à iamaïs fermez:
Beaux yeux qui furent pleins de tant de mignar,
dîses,
Qu'on ne les vit iamaïs sans qu'ils fussent aymez.
- 3 S'il est vray, la beauté d'entre nous est ranie,
Amour pleure vaincu, qui fut toujours vainqueur;
Et celle qui donnoit à mille cœurs la vie,
Est morte, si ce n'est qu'elle viue en mon cœur.
- 4 Et quel bien deormais peut estre desirable,
Puis que le plus parfait est le plus tost ravy?
Et qu'ainsi que du corps l'ombre est inseparable,
Il faut qu'un bié toujours soit d'un malheur suiuy.
- 5 Il semble, ma Cleon, que vostre destinée
Ayt dés son Orient vostre iour acheué,
Et que vostre beauté morte aussi-tost que née,
Au lieu de son berceau son cercueil ait trouué.
- 6 Non, vous ne mourez pas, mais c'est plus tost moy-
mesme,
Puis que vivant ie fus de vous seule animé,

30 LA I. PARTIE D'ASTRE'E,

*Et si l'Amant a vie en la chose qu'il ayme,
Vous reuînez en moy m'ayant tousiours aymé.*

7. *Que si ie vis, Amour veut donner cognoissance
Que mesme sur la mort il a commandement,
Ou comme estant un Dieu pour monstrier sa puis-*

sance,
Que sans ame & sans cœur il fait viure un Amât.

8 *Mais, Cleon, si du Ciel l'ordonnance fatale
D'un trespas inhumain vous fait sentir l'effort,
Amour à vos destins rend ma fortune égale,
Vous mourez par mô dueil, & moy par vostre mort.*

9 *Je regrettois ainsi mes douleurs immortelles,
Sans que par mes regrets la mort pûst s'attendrir,
Et mes deux yeux changez en sources eternelles,
Qui pleurerent mon mal, ne sceurent l'amoindrir.*

10 *Quand Amour avec moy d'une si belle morte,
Ayant plaint le malheur qui cause nos trauaux,
Sechons, dit-il, nos yeux, plaignons d'une autre
sorte,*

*Aussi bien tous les pleurs sont moindres que nos
maux.*

Lycidas & Phylis eussent bien eü assez de curiosité pour s'enquerir de l'ennuy de ce Berger, si le leur propre lè leur eust permis, mais voyant qu'il auoit autant de besoin de consolation qu'eux, ils ne voulurent adjouster le mal d'autrui au leur, & ainsi laissant les autres Bergers attentifs à l'escouter, ils continuerent leur chemin sans estre suiuis de personne, pour le desir

que chacun auoit de sçauoir qui estoit cette troupe incogneüe. A peine Lycidas estoit party qu'ils ouïrent d'assez loing vne autre voix qui sembloit s'approcher d'eux , & la voulant escouter , ils en furent empeschez par la Bergere qui tenoit la teste du Berger dans son giron , avec telles plaintes. Et bien cruel ? Et bien , Berger sans pitié ? iusques à quand ce courage obstiné s'endurcira-t'il à mes prieres ? jusques à quand as-tu ordonné que ie sois dédaignée pour vne chose qui n'est plus ? & que pour vne morte ie sois priuée de ce qui luy est inutile ? Regarde , Tyrcis , regarde , Idolatre des morts , & ennemy des viuans , quelle est la perfection de mon amitié ; & apprens quelquesfois , apprens à aymer les personnes qui vivent , & non pas celles qui sont mortes , qu'il faut laisser en repos apres le dernier Adieu , & non pas en troubler les cendres bien-heureuses par des larmes inutiles , & prens bien garde , si tu continuës , de n'attirer sur toy la vengeance de ta cruauté , & de ton injustice.

Le Berger alors , sans tourner les yeux vers elle , luy respondit froidement : Pleust à Dieu , belle Bergere , qu'il me fust permis de vous pouuoir satisfaire par ma mort : car pour vous oster , & moy aussi , de la peine où nous sommes , ie la cherirois plus que ma vie : mais puis que , comme si souuent vous m'auiez dit , ce ne seroit *que rengreger vostre mal* , ie vous sup-

32 LA I. PARTIE D'ASTRE'E,
 plie, Laonice, rentrez en vous-mesmes, & con-
 siderez combien vous'avez peu de raison, de
 vouloir deux fois faire mourir ma chere Cleo.
 Il suffit bien (puis que mon malheur l'a ainsi
 voulu) qu'elle ait vne fois payé le tribut de son
 humanité; que si apres sa mort elle est venue re-
 uiure en moy par la force de mon amitié, pour
 quoy, cruelle, la voulez-vous faire remourir
 par l'oubly qu'une nouuelle amour causeroit
 en mon ame? Non, non Bergere, vos reproches
 n'auront iamais tant de force en moy, que de
 me faire consentir à vn si mauuais conseil; d'au-
 tant que ce que vous nommez cruauté, ie l'ap-
 pelle fidelité, & ce que vous croyez digne de pu-
 nition, ie l'estime meriter vne extrême louan-
 ge. Ie vous ay dit, qu'en mon cercueil la memo-
 re de ma Cleon viura parmy mes os: ce que ie
 vous ay dit, ie l'ay mille fois juré aux Dieux
 immortels, & à cette belle ame qui est avecques
 eux: & croiriez-vous qu'ils laissassent impuny
 Tyrcis, si oublieux de ses sermens il deuenoit
 infidelle? Ah! que ie voye plustost le Ciel pleu-
 uoir des foudres sur mon chef que iamais j'of-
 fense ny mon serment, ny ma chere Cleon. El-
 le vouloit repliquer, lors que le Berger qui al-
 loit chantant les interrompit, pour estre desia
 trop près d'eux, avec tels vers:

CHANSON

CHANSON

de l'inconstant Hylas.

*Si l'on me dédaigne, ie laisse
La cruelle avec son dédain,
Sans que s'attende au lendemain
De faire nouvelle maistresse:
C'est erreur de se consumer
A se faire par force aymet.*

*Le plus souvent ces tant discrettes
Qui vont nos amours mesprisant,
Ont au cœur un feu plus cuisant:
Mais les flames en sont secrettes
Que pour d'autres nous allumons,
Cependant que nous les aymons.*

*Le trop fidelle opiniastre
Qui deçen de sa loyauté,
Aime une cruelle beauté,
Ne semble-t'il point l'idolatre,
Qui de quelque idole impuissant,
Jamais le secours ne ressent?*

*On dit bien que qui ne se lasse
De longuement importuner,
Par force en fin se fait donner:
Mais c'est avoir mauvaise grace,*
I. Part,

C

34. LA I. PARTIE D'ASTREE,

*Quoy qu'on puisse auoir de quelqu'un,
Que d'estre tousiours importun.*

*Voyez-les, ces Amans fidelles,
Ils sont tousiours pleins de douleurs,
Les souspirs, les regrets, les pleurs
Sont leurs contenance plus belles,
Et semble que pour estre Amant
Il faille plaindre seulement.*

*Celuy doit-il s'appeller homme,
Qui l'honneur de l'homme étouffant,
Pleure tout ainsiqu'un enfant,
Pour la perte de quelque pomme:
Ne faut-il plustost le nommer
Un fol qui croist de bien aymer?*

*Moy qui veux fuyr ces sottises,
Qui ne donnent que de l'ennuy,
Sage par le malheur d'autrui,
L'use tousiours de mes franchises,
Et ne puis estre mécontent,
Que l'on m'en appelle inconstant.*

A ces derniers vers ce Berger se trouua si proche de Tyrcis, qu'il pût voir les larmes de Laonice: & parce qu'encorès qu'estrangers, ils ne laissoient de se cognoistre, & de s'estre desia pratiquez quelquetemps par les chemins. Ce Berger scachant quel estoit l'ennuy de Laonice

& de Tyrcis, s'adressa d'abord à luy de cette sorte : O Berger desolé (car à cause de sa triste vie , c'estoit le nom que chacun luy donnoit) si i'estois comme vous , que ie m'estimerois malheureux ! Tyrcis l'oyant parler , se releua pour luy respondre : Et moy , luy dit-il, Hylas , si i'estois en vostre place , que ie me dirois infortuné ! S'il me falloit plaindre , adjôûta cestuy-cy , autant que vous pour toutes les Maistresses que i'ay perduës , i'aurois à plaindre plus longuement que ie ne sçauois viure. Si vous faisiez comme moy , respondit Tyrcis , vous n'en auriez à plaindre qu'une seule. Et si vous faisiez comme moy , repliqua Hylas , vous n'en plaindriez point du tout. C'est en quoy , dit le desolé , ie vous estime miserable , car si rien ne peut estre le prix d'Amour que l'Amour mesme , vous ne fustes iamais aymé de personne , puis que vous n'aymastes iamais , & ainsi vous pouuez bien marchander plusieurs amitez , mais non pas les acheter , n'ayant pas la monnoye dont telle marchandise se paye. Et à quoy cognoissez-vous , respondit Hylas , que ien'ayme point ? Je le cognois , dit Tyrcis , à vostre perpetuel changement. Nous sommes , dit-il , d'une bien differente opinion , car i'ay tousiours creu que l'ouurier se rendoit plus parfait , plus il exerçoit souuent le mestier dont il faisoit profession. Cela est vray , respondit Tyrcis , *quand on suit les regles de l'art , mais*

36 LA I. PARTIE, D'ASTRÉE,

quand on fait autrement, il aduient comme à ceux qui s'estans fouruoyez, plus ils marchent, & plus ils s'esloignent de leur chemin. Et c'est pourquoy tout ainsi que la pierre qui roule continuellement, ne se reuestit iamais de mousse, mais plustost d'ordure & de saleté; de mesme vostre legereté se peut bien acquerir de la honte, mais non iamais de l'Amour. Il faut que vous sçachiez, Hylas, que les blessures d'Amour sont de telle qualité, que iamais elles ne guerissent. Dieu me garde, dit Hylas, d'un tel blesseur. Vous avez raison, repliqua Tyrcis, car si à chaque fois que vous avez esté blessé d'une nouvelle beauté, vous auiez receu vne playe incurable, ie ne sçay si en tout vostre corps il y auroit vne place saine : mais aussi vous estes priué de ces douceurs, & de ces felicitez, qu'Amour donne aux vrays Amans, & cela miraculeusement (comme toutes ses autres actions) par la mesme blessure qu'il leur a faite : que si la langue pouuoit bien exprimer ce que le cœur ne peut entierement gouster, & qu'il vous fust permis d'ouyr les secrets de ce Dieu, ie ne croy pas que vous ne voulussiez renoncer à vostre infidelité. Hylas alors en souffriant : Sans mentir, dit-il, vous avez raison, Tyrcis, de vous mettre du nombre de ceux qu'Amour traite bien. Quant à moy, s'il traite tous les autres comme vous, ie vous en quitte de bon cœur ma part, & vous pouuez garder tout seul vos felicitez, &

vos contentemens, sans craindre que ie les vous enuie. Il y a plus d'un mois que nous sommes presque d'ordinaire ensemble : mais marquez-moy le iour, l'heure ou le moment, où i'ay pû voir vos yeux sans l'agreable compagnie de vos larmes; & au contraire dites avec verité, le iour, l'heure, & le moment où vous m'avez seulement ouy soupirer pour mes Amours : tout homme qui n'aura point le goust peruertie comme vous le sens, ne trouuera-t'il pas les douceurs de ma vie plus agreables & aymables, que les amertumes ordinaires de la vostre? Et se tournant vers la Bergere qui s'estoit plainte de Tyrcis. Et vous, insensible Bergere, ne prendrez vous iamais assez de courage pour vous deliurer de la tyrannie où ce dénaturé Berger vous fait viure? Voulez-vous par vostre patience vous rendre complice de sa faute? Ne cognoissez-vous pas qu'il fait gloire de vos larmes, que vos supplications l'esleuent à telle arrogance, qu'il luy semble que vous luy estes trop obligée, quand il les escoute avec mespris? La Bergere avec un grand helas! luy respondit : Il est fort aysé, Hylas, à celuy qui est sain de conseiller le malade, mais si tu estois en ma place tu recognoistrois que c'est en vain que tu me donnes ce conseil; & que la douleur me peut bien oster l'ame du corps : mais non pas la raison, chasser de mon ame cette trop forte passion. *Que si cet aimé Berger vse enuers moy de ty-*

38 LA I. PARTIE D'ASTRE'E,

rannic , il me peut encores traiter avec beaucoup plus absolüe puissance , quand il luy plaira , ne pouuant vouloir dauantage sur moy que son autorité ne s'estende beaucoup plus outre. Laissons donc là tes conseils, Hylas, & cesse tes reproches , qui ne peuuent que rengreger mon mal sans espoir d'allegeance; car ie suis tellement toute à Tyrcis , que ie n'ay pas mesme ma volonté. Comment , dit le Berger , vostre volonté n'est pas vostre : & que sert-il donc de vous aymer & seruir ? cela mesme , respondit Laonice , que me sert l'amitié & le seruice que ie rends à ce Berger ? C'est à dire , repliqua Hylas , que ie perds mon temps & ma peine , & que vous racontant mon affection , ce n'est qu'écueiller en vous les paroles dont apres vous vous seruez en parlant à Tyrcis. Que veux-tu Hylas , luy dit-elle en soupirant , que ie te responde là dessus , sinon qu'il y a long-temps que ie yay pleurant ce malheur , mais beaucoup plus en ma consideration qu'en la tienne. Je n'en doute point , dit Hylas , mais puis que vous estes de cette humeur , & que ie puis plus sur moy que vous ne pouuez sur vous , touchez là, Bergere, dit-il, luy tendant la main, ou donnez-moy congé , ou receuez-le de moy , & croyez qu'aussi bien , si vous ne le faites , ie ne laisseray pas de me retirer , ayant trop de honte de seruir vne si pauvre Maistresse. Elle luy respondit assez froidement ; ny toy , ny moy , n'y

serons pas grande perte, pour le moins iet'asseuré bien que celle-là ne me fera iamaïs oublier le mauuais traictement que ie reçois de ce Berger. Si vous auiez, luy respondit-il, autant de cognoissance de ce que vous perdez en me perdant que vous monstrez peu de raison en la poursuite que vous faites, vous me plaindriez plus que vous ne souhaitez l'affection de Tyrcis: mais le regret que vous aurez de moy sera bien petit, s'il n'égale celuy que i'ay pour vous, & lors il chanta tels vers en s'en allant:

SONNET.

P*uis qu'il faut arracher la profonde racine
Qu'Amour en vous voyant me planta dans le
cœur;*

*Et que tant de desirs avec tant de longueur,
Ont si soigneusement nourrie en ma poitrine.*

*Puis qu'il faut que le temps qui vid son origine,
Triomphe de sa fin, & s'en nomme vainqueur,
Faisans un beau dessein, & sans vivre en langueur,
Ostons-en tout d'un coup, & la fleur & l'espine.*

*Chassons tous ces desirs, esteignons tous ces feux,
Rompons tous ces liens, serrez de tant de nœuds,
Et prenons de nous-mesme un congé volontaire.*

*Nous le vaincrons ainsi, cét Amour indompté,
Et ferons sagement de nostre volonté,
Ce que le temps enfin nous forceroit de faire.*

40 LA I. PARTIE D'ASTRÉE,

Si ce Berger fut venu en ce pays, en vne fa-
 son moins fascheuse, il y eut trouué sans dout-
 plus d'amis, mais l'ennuy de Celadon, dont la
 perte estoit encore si nouuelle, rendoit si triste
 tous ceux de ce riuage, qu'ils ne se pouuoient
 arrester à telles gaillardises; c'est pourquoy ils
 le laisserent aller, sans auoir curiosité de luy de-
 mander, ny à Tyrcis aussi, quel estoit le sujet qui
 les conduisoit; & quelques-vns retournerent
 en leurs cabanes, & quelques autres continuans
 de rechercher Celadon, passerent qui deçà,
 qui delà, la riuere, sans laisser iusques à Loire,
 ny arbres, ny buisson, dont ils ne descouuris-
 sent les cachettes. Toutesfois ce fut en vain, car
 ils ne sçurent iamais en trouuer d'autres nou-
 uelles. Seulement Syluandre rencontra Pole-
 mas tout seul, non point trop loin du lieu où
 peu auparauant Galathée & les autres Nym-
 phes auoient pris Celadon; & parce qu'il com-
 mandoit à toute la contrée, sous l'autorité de
 la Nymphe Amasis, le Berger qui l'auoit plu-
 sieurs fois veu à Marcilly, luy rendit en le sa-
 luant, tout l'honneur qui luy fut possible; &
 d'autant qu'il s'enquit de ce qu'il alloit cher-
 chant le long du riuage, il luy dit la perte de Ce-
 ladon, dequoy Polemas fut marry, ayant tou-
 jours aymé ceux de sa famille.

D'autre costé Lycidas qui se promenoit avec
 Phylis, apres auoir quelque temps demeuré
 muet, en fin se tournant vers elle: Et bien, belle

Sergere , luy dit-il , que vous semble de l'humeur de vostre compagne ? Elle qui ne sçauoit encore la jalousie d'Astrée , luy respondit , que c'estoit le moindre desplaisir , qu'elle en deuoit auoir , & qu'en vn si grand ennuy il luy deuoit bien estre permis d'esloigner , & fuyr toute compagnie : car Phylis pensoit qu'il se plaignoit , de ce qu'elle s'en estoit allée seule. Ouy certes, repliqua Lycidas, c'est le moindre, mais aussi crois-je, qu'en verité c'est le plus grand, & faut dire que c'est bien la plus ingrate du monde, & la plus indigne d'estre aymée. Voyez, pour Dieu , quelle humeur est la sienne : mon frere n'a iamais eu dessein , tant s'en faut , n'a iamais eu pouuoir d'aymer qu'elle seule ; elle le sçait , la cruelle qu'elle est ; car les preuues qu'il luy en a rendues ne laissent rien en doute ; le temps a esté vaincu , les difficultez , voire les impossibilitéz dédaignées , les absences surmontées , les courroux paternels méprisez , ses rigueurs , ses cruautéz , ses dédains mesmes supportez , par vne si grande longueur de temps , que ie ne sçay autre qui l'eust pû faire que Celadon : & auectout cela , ne voila pas cette volage, qui , comme ie croy , ayant ingratement changé de volonté , s'ennuyoit de voir plus longuement viure celuy qu'autre-fois elle n'auoit pû faire mourir par ses rigueurs : & qu'à cette heure , elle sçauoit auoir si indignement offensé : *Ne voilà pas*, dis-je , cette

42 LA I. PARTIE D'ASTRÉE,
volage, qui se feint de nouveaux pretextes de
haine & de jalousie : luy commande vn ~~eternel~~
exil, & le desespere iusques à luy faire recher-
cher la mort? Mon Dieu! dit Phylis toute eston-
née, que me dites-vous Lycidas? est-il possible
qu'Astrée ait fait vne telle faute? Il est vraye-
ment tres-certain, respondit le Berger, elle
m'en a dit vne partie, & le reste ie l'ay aisément
jugé par ses discours : mais bien qu'elle triom-
phe de la vie de mon frere, & que sa perfidie &
son ingratitude luy déguisent cette faute, com-
me elle aimera le mieux, si vous fay-je serment
que iamais Amant n'eut tant d'affection ny de
fidelité, que luy : non point que ie vueille qu'elle
le le sçache, si ce n'est que cela luy rapporte, par
la cognoissance qu'il luy pourroit donner de
son erreur, quelque extrême desplaisir : car de-
ormais ie luy suis autant mortel ennemy, que
mon frere luy a esté fidelle seruiteur, & elle in-
digne d'en estre aymée. Ainsi alloient discou-
rant Lycidas & Phylis, luy infiniment fasché de
la mort de son frere, & infiniment offensé con-
tre Astrée : Et elle marrie de Celadon, faschée
de l'ennuy de Lycidas, & estonnée de la jalousie
de sa compagne : toutesfois voyant que la playe
en estoit encor trop sensible, elle ne voulut y
joindre les extremes remedes, mais seulement
quelque legers preparatifs pour adoucir, & non
point pour resoudre : car en toute façon elle ne
vouloit pas que la perte de Celadon luy coustast

idas, & elle consideroit bien que si la haine
tinuoit entre luy & Astrée, il falloit qu'elle
apit avec l'un des deux; toutefois l'Amour
vouloit point ceder à l'amitié, ny l'amitié à
l'amour, & si l'un ne vouloit consentir à la
mort de l'autre. D'autre costé Astrée remplie de
tant d'occasions d'ennuis, comme ie vous ay
dit, la scha si bien la bonde à ses pleurs, & s'af-
foupit tellement en sa douleur, que pour n'avoir
assez de larmes pour lauër son erreur, ny assez
de paroles pour declarer son regret, ses yeux &
sa bouche remirent leur office à son imagina-
tion, si longuement, qu'abbatuë de trop d'en-
nuy elle s'endormit sur telles pensées.

Fin du premier Livre.





L'ASTRÉE

DE MESSIRE

HONORE' D'VRFE'.

PREMIERE PARTIE.

LIVRE DE VXiESME.



CEPENDANT que ces choses se passoient de cette sorte entre ces Bergers & Bergeres, Cela-don receut des trois belles Nymphes, d'as le Palais d'Isoure, tous les meilleurs allegemens qui leur furent possibles, mais le trauail que l'eau luy auoit donné, auoit esté si grand, que quelques remedes qu'elles luy fissent, il ne pût ouurir les yeux, ny donner autre signe de vie que par le battement du cœur : passant ainsi le reste du iour, & vne bonne partie de la nuit deuant qu'il reuint à soy, & lors qu'il ouurit les yeux, ce ne fut pas avec peu d'estonnement de se trouuer où il estoit, car il se ressouuenoit fort bien de ce qui luy estoit adue-

46 LA I. PARTIE D'ASTRÉE;
nu sur le bord de Lignon, & comme le desespoir
l'auoit fait jetter dans l'eau, mais il ne sçauoit
comme il estoit venu en ce lieu, & apres auoir
demeuré quelque temps confus en cette pensée,
il se demandoit s'il estoit vif ou mort. Si ie vis,
disoit-il, comment est-il possible que la cruauté
d'Astrée ne me face mourir? Et si ie suis mort,
qu'est-ce, ô Amour, que tu viens chercher entre
ces tenebres? ne te contentes-tu point d'auoir
eu ma vie? ou bien veux-tu dans mes cendres
r'allumer encorés tes anciennes flammes? Et
parce que le cuisant soucy qu'Astrée luy auoit
laissé, ne l'ayant point abandonné, appelloit
toufiours à luy toutes ses pensées, il continua:
Et vous trop cruel souuenir de mon bon-heur
passé, pourquoy me representez-vous le déplai-
sir, qu'elle eust eu autresfois de ma perte, afin de
rengreger mon mal veritable par le sien imagi-
né, au lieu que pour m'allegger vous deuriez plu-
stost me dire le contentement qu'elle en a pour
la hayne qu'elle me porte. Auecque mille sem-
blables imaginations, ce pauure Berger se
r'endormit d'un si long sommeil, que les Nym-
phes eurent loisir de venir voir cōme il se por-
toit, & le trouuant endormy, elles ouurirent
doucelement les fenestres & les rideaux, & s'affi-
rent autour de luy pour mieux le contempler.
Galathée, apres l'auoir quelque temps conside-
ré, fut la premiere qui d'une voix basse, pour ne
l'esueiller; Que ce Berger est changé de ce qu'il

estoit hier, & comme la viue couleur du visage luy est reuenue en peu de temps! quant à moy ie ne plains point la peine du voyage, puis que nous luy auons sauué la vie: car à ce que vous dites, ma mignonne (dit-elle, s'adressant à Syluie) il est des principaux de cette contrée. Madame, respondit la Nymphé, il est tres-certain, car son pere est Alcippe, & sa mere Amarillis. Comment, dit-elle, c'est Alcippe de qui j'ay tant ouy parler, & qui pour sauuer son amy, força à Vssum les prisons des Visigotz? C'est celuy-là mesme (dit Syluie) ie le vis il y a cinq ou six mois à vne feste que l'on chommoit en ces hameaux; qui sont le long des riués de Lignon: & parce que sur tous les autres, Alcippe me sembla digne d'estre regardé, ie tins sur luy longuement les yeux: car l'autorité de sa barbe chenuë & de sa venerable vieillesse, le fait honorer & respecter de chacun. Mais quant à Celadon, il me souuient que de tous les jeunes Bergers, il n'y eut que luy & Syluandre qui m'osassent approcher: Par Syluandre ie sçeus qui estoit Celadon, & par Celadon, qui estoit Syluandre: car l'un & l'autre auoient en ses façons & en ses discours, quelque chose de plus genereux que le nom de Berger ne porte. Cependant que Syluie parloit, Amour, pour se mocquer des fineses de Climante & de Polemas, qui estoient cause que Galathée s'estoit trouuée le iour auparauant sur le lieu où elle

48 LA I. PARTIE D'ASTRÉE,

auoit pris Celadon , commençoit de faire ressentir à la Nymphe les effets d'une nouvelle amour ; car tant que Syluie parla, Galathée eut tousiours les yeux sur le Berger, & les loüanges qu'elle luy donnoit , furent cause qu'en mesme temps sa beauté & sa vertu, l'une par la veüe, & l'autre par l'oüye , firent vn mesme coup dans son ame , & cela d'autant plus aisément qu'elle s'y trouua préparée par la tromperie de Climante , qui seignant le Deuin, luy auoit predit que celuy qu'elle rencontreroit , où elle trouua Celadon , deuoit estre son mary , si elle ne vouloit estre la plus mal-heureuse personne du monde, ayant auparauant fait dessein que Polemas , comme par mégarde , s'y en iroit à l'heure qu'il luy auoit dite, afin que deceuë par cette ruze, elle prit volonté de l'espouser, ce qu'autrement ne luy pouuoit permettre l'affectiõ qu'elle portoit à Lindamor : mais la fortune & l'Amour, qui se moquent de la prudence, y firent trouuer Celadon par le hazard que ie vous ay raconté ; si bien que Galathée voulant en toute sorte aymer ce Berger , s'alloit à dessein representant toutes choses , en luy beaucoup plus aimables : Et voyant qu'il ne s'esueilloit point, pour le laisser reposer à son aise , elle sortit le plus doucement qu'elle pût , & s'en alla entretenir ses nouvelles pensées.

Il y auoit auprès de sa chambre vn escalier desrobé, qui descendoit en vne gallerie basse,
par

par où avec vn pont-leuis on entroit dans le jar-
 din agencé de toutes les raretez que le lieu
 pouuoit permettre, fut en fontaines, & en par-
 terres, fut en allées ou en ombrages, n'y ayant
 rien esté oublié de tout ce que l'artifice y pou-
 uoit adjoûter. Au sortir de ce lieu on entroit
 dans vn grand bois de diuerses sortes d'arbres,
 dont vn quarré estoit de coudriers qui tous en-
 semble faisoient vn si gracieux Dedale, qu'en-
 core que les chemins par leurs diuers destours
 se perdissent confusément l'un dans l'autre, si
 ne laissoient-ils pour leurs ombrages d'estre
 fort agreables : Assez près de là dans vn autre
 quarré, estoit la fontaine de la verité d'Amour,
 source à la verité merueilleuse : car par la force
 des enchantemens, l'Amant qui s'y regardoit,
 voyoit celle qu'il aymoît : que s'il estoit aymé
 d'elle, il s'y voyoit auprès; que si de fortune elle
 n'aymoit vn autre, l'autre y estoit représenté
 & non pas luy, & parce qu'elle découuroit les
 comperies des Amants, on la nommoit la veri-
 té d'Amour. A l'autre des quarez estoit la ca-
 uerne de Damon, & de Fortune : & au dernier
 antre de la vieille Mandrague, plein de tant
 de raretez & de tant de sortileges, que d'heure
 à autre, il y arriuoit tousiours quelque chose
 de nouveau: outre que par tout le reste du bois,
 il y auoit plusieurs autres diuerses grottes, si
 bien contrefaites au naturel, que l'œil trom-
 poit bien *souuent le iugement*. Or ce fut dans

50 LA I. PARTIE D'ASTRÉE,

ce jardin que la Nymphé se vint promener attendant le réueil du Berger : & parce que ces nouveaux desirs , ne pouuoient luy permettre de s'en taire , elle feignit d'auoir oublié quelque chose qu'elle commanda à Syluie d'aller querir , d'autant qu'elle se fioit moins en elle pour sa jeunesse qu'en Leonide qui auoit vn aage plus meur , quoy que ces deux Nymphes fussent ses plus secrettes confidentes : Et se voyant seule avec Leonide , elle luy dit ; Que vous en semble , Leonide ? Ce Druyde n'a-t'il pas vne grande cognoissance des choses ? Et les Dieux ne se communiquent-ils pas bien librement avec luy ? puis que ce qui est futur à chacun , luy est mieux cogneu qu'à nous le present. Sans mentir , respondit la Nymphé , il vous fit bien voir dans le miroir le lieu mesme où vous auez trouué ce Berger , & vous dit bien le temps aussi , que vous l'y auez rencontré : mais ses paroles estoient si douteuses , que mal-aysément puis-je croire que luy mesme se pût bien entendre. Et comment dites-vous cela , respondit Galathée , puis qu'il me dit si particulièrement tout ce que l'y ay trouué , que ie ne sçauois à cette heure en dire plus que luy ? Si me semble t'il , respondit Leonide , qu'il vous dit seulement , que vous trouueriez en ce lieu-là vne chose de valeur inestimable , quoy que par le passé elle eust esté desdaignée. Galathée alors se mocquant

LIVRE DEUXIÈME.

Elle, luy dit : Quoy donc, Leonide, vous n'en
 sçavez autre chose ? Il faut que vous entendiez,
 que particulièrement il me dit : Madame, vous
 avez deux influences bien contraires : L'une,
 la plus infortunée qui soit sous le Ciel : L'autre,
 la plus heureuse que l'on puisse désirer, &
 il dépend de vostre élection de prendre celle
 que vous voudrez, & afin que vous ne vous y
 trompiez, sçachez que vous estes, & ferez ser-
 uie de plusieurs grands Cheualiers, dont les
 vertus & les merites peuuent bien diuersement
 vous esmouuoir : mais si vous mesurez vostre
 affection, ou à leurs merites, ou au iugement
 que vous ferez de leur Amour, & non point
 dece que ie vous en diray de la part des grands
 Dieux, ie vous prédis, que vous ferez la plus
 miserable qui viue ; & afin que vous ne soyez
 deceuë en vostre eslection, ressouuenez-vous
 qu'un tel iour vous verrez à Marcilly un Che-
 ualier, vestu de telle couleur, qui recherche
 ou recherchera de vous espouser : car si vous le
 permettez, dès icy ie plains vostre malheur,
 & ne puis assez vous menacer des incroyables
 desastres qui vous attendent, par ainsi ie vous
 conseille de fuyr tel homme, que vous deuez
 plustost appeller vostre malheur que vostre
 Amant, & au contraire, regardez bien le lieu
 qui est représenté dans ce miroir, afin que vous
 le sçachiez retrouver le long des riuies de Li-
 gnon : car *vn tel iour, à telle heure, vous y*

32 LA I. PARTIE D'ASTRE'E,
rencontrerez vn homme , en l'amitié duquel
le Ciel a mis toute vostre felicité: si vous faites
en forte qu'il vous ayme , ne croyez point les
Dieux veritables si vous pouuez souhaitter plus
de contentement que vous en auez : mais pre-
nez-bien garde que le premier de vous deux
qui verra l'autre , fera celuy qui aymera le
premier. Vous semble-t'il que ce ne soit pas me
parler fort clairement , & mesme que desia ie
ressens veritables ses prediCTIONS qu'il m'a fai-
tes : car ayant veu ce Berger la premiere , il
ne faut point que i'en mente , il me semble re-
cognoistre en moy quelque estincelle de bon-
ne volonté pour luy. Comment , Madame , luy
dit Leonide , voudriez-vous bien aimer vn Ber-
ger ? Ne vous ressouuenez-vous pas qui vous
estes ? Si fais , Leonide , ie m'en ressouuiens,
dit-elle , mais il faut aussi que vous sçachiez que
les Bergers sont hommes aussi bien que les
Druydes & les Cheualiers , & que leur nobles-
se est aussi grande que celle des autres , estans
tous venus d'ancienneté de mesme tige , que
l'exercice auquel on s'adonne ne peut pas nous
rendre autres que nous ne sommes de nostre
naissance: de sorte que si ce Berger est bien nay,
pourquoy ne le croiray-je aussi digne de moy
que tout autre ? En fin , Madame , dit-elle , c'est
vn Berger comme que vous le vueillez dégui-
ser. En fin , dit Galathée , c'est vn honneste
homme comme que vous le puissiez qualifier.

Madame, respondit Leonide, vous estes le Nymphe, Dame apres Amasis de toutes belles contrées, aurez-vous le coura-ge de batu que d'aymer vn homme nay du du peuple ? vn rustique ? vn Berger ? vn de rien ? M'amie, repliqua Galathée, ces injures, & vous ressouuenez qu'E-elle fit bien Bergere pour Paris, & que perdu elle le regretta & pleura à chaudes larmes. Madame, dit Leonide, celuy-là ils de Roy, & puis l'erreur d'autrui ne vous faire tomber en vne semblable faute: & faute, respondit-elle, ie m'en remets ieux, qui me la conseillent par l'Oracle d'Ordruyde: mais que Celadon ne soit nay bon sang que Paris, m'amie, vous n'avez d'esprit si vous le dites: car ne sont-ils pas tous deux d'une mesme origine ? & puis z-vous ouy ce que Syluie a dit de luy & de pere ? Il faut que vous sçachiez qu'ils ne pas Bergers, pour n'auoir dequoy viure ment: mais pour s'acheter par cette de vie vn honnesterepos. Et quoy, Mada-adjousta Leonide, vous oublierez par ainsi action & les seruices du gentil Lindamor? e voudrois pas, dit Galathée, qu'un ou- fut la recompense de ses seruices: mais ie voudrois pas aussi, que l'amitié que ie luy trois rendre, fust l'entiere ruyne de tous contentemens. Ah! Madame (dit Leonide.

de) ressouvenez-vous combien il a esté fidelle.
 Ah ! m'amie (dit Galathée) considerez que
 c'est, que d'estre eternellement malheureuse.
 Quant à moy, respondit Leonide, ie plie les
 espaules à ces iugemens d'Amour, & ne sçay
 que dire, sinon qu'une extrême affection, une
 entière fidelité, l'employ de tout vn aage, &
 vn continuel seruice, ne deuoient point si lon-
 guement estre receus, ou qu'ils meritoient d'e-
 stre payez d'autre monnoye que d'un change.
 Pour Dieu, Madame, considerez combien
 sont trompeurs ceux qui dient la fortune d'au-
 truy, puis que le plus souuent ce ne sont que
 legeres imaginations que leurs songes leur rap-
 portent : combien menteurs, puis que de cent
 accidents qu'ils predisent, à peine y en a-t'il vn
 qui aduienne ? Combien ignorants, puis que
 se meslans de cognoistre le bon-heur d'autrui,
 ils ne sçauent trouuer le leur propre ? & ne
 vueillez pour les fantastiques discours de cét
 homme, rendre si miserable vne personne,
 qui est tant à vous ; remettez-vous deuant les
 yeux combien il vous aime, à quels hazards il
 s'est mis pour vous, quel combat fut celui de
 Polemas, & quel desespoir fut alors le sien,
 quelles douleurs vous luy preparez à cette
 heure, & quelles morts vous le contraindrez
 d'inuenter pour se deffaire, s'il en a la cognois-
 sance. Galathée en branslant la teste, luy res-
 pondit : Voyez-vous, Leonide, il ne s'agit pas

icy de l'eslection de Lindamor, ou de Polemas, comme autrefois : mais de celle de tout mon bien, ou de tout mon mal. Les considerations que vous auez sont tres-bonnes pour vous, à qui mon malheur ne toucheroit que par la compassion : mais pour moy elles sont trop dangereuses, puis que ce n'est pas pour vn iour, mais pour tousiours que ce malheur me menace. Si l'estois en vostre place & vous en la mienne, peut-estre vous conseilley-je cela mesme que vous me conseillez : mais certes vne eternelle infortune m'espouuante, quant aux mensonges de ces personnes que vous dites, ie veux bien croire pour l'amour de vous, que peut-estre il n'adiendra pas, mais peut-estre aussi aduiendra-t'il : & dites moy, ie vous supplie, croiriez-vous vne personne prudente, qui pour le contentement d'autrui, laisseroit balancer sur vn peut-estre tout son bien, ou tout son mal ? Si vous m'aymez, ne me tenez iamais ce discours, ou autrement ie croiray que vous cherez plus le contentement de Lindamor que le mien. Et quant à luy, ne doutez pas qu'il ne s'en console bien par autre moyen que par la mort, car la raison & le temps l'emportent tousiours sur cette fureur : & de fait, combien en auez-vous veu de ces tant desesperer pour semblables occasions, qui peu de temps apres ne se soient repentis de leurs desespoirs.

58 LA I. PARTIE D'ASTRE'E,
que des Sceptres en pieces , des Couronnes
rompuës , de grands edifices ruynez , & cel
de telle sorte, qu'à peine restoit-il quelque leg
re ressemblance de ce que ç'auoit esté. Vn peu
plus loing on voyoit les Coribantes avec leurs
cimbales & haut-bois, cacher le petit Jupiter d
vne cauerne , des dents deuoreuses de ce père
Puis assez près de là on le voyoit grand, avec
visage enflammé, mais graue & plein de Ma
jesté, les yeux benins, mais redoutables, la
Couronne sur la teste, en la main gauche le Scep
tre qu'il appuyoit sur la cuisse, où l'on voyoit
encor la cicatrice de la playe qu'il s'estoit fai
te, quand pour l'imprudence de la Nymphe Se
mele, afin de sauuer le petit Bacchus, il fut con
traint de s'ouurir cet endroit, & de l'y porter
jusques à la fin du terme. De l'autre main, il
auoit le foudre à trois poinctes, qui estoit si
bien representé, qu'il sembloit mesme voler
des-ja par l'Air. Il auoit les pieds sur vn grand
Monde, & près de luy on voyoit vn grand Ai
gle, qui portoit en son bec crochu vn foudre,
& l'approchoit leuant la teste eōtre luy'au plus
près de son genoūil. Sur le dos de cet oyseau
estoit le petit Ganimede, vestu à la façon des
habitans du Mont-Ida, grasset, potelet, blanc,
les cheueux dorez & frisez, qui d'vne main ca
ressoit la teste de cet oyseau, & de l'autre tas
choit de prendre le foudre de celle de Jupiter,
qui du coude & non point autrement repous

soit nonchalemment son foible bras. Vn peu à costé on voyoit la coupe , & l'esguiere , dont ce petit eschançon versoit le Nectar à son Maistre , si bien représentées , que d'autant que ce petit importun s'efforçant d'atteindre à la main de Iupiter , l'auoit touchée d'un pied , il sembloit qu'elle chancelast pour tomber , & que le petit eust expressément tourné la testè pour voir ce qui en aduiendroit. De chaque costé des pieds de ce Dieu on voyoit vn grand tonneau : à costé droit estoit celui du mal , & à l'entour les vœux , les prières , & les sacrifices estoient diuersement figurez. Car les sacrifices estoient representez par des fumées entre-meslées de feu , & au dedans les vœux & supplications paroissoient comme legeres Idées , & à peine marquez , en sorte que l'œil les püst recognoistre. Ce seroit vn trop long discours de raconter toutes ces peintures particulièrement : tant y a que le tour de la chambre en estoit tout plein. Mesme Venus dans sa conque Marine , entr'autres choses regardoit encores la blessure que le Grec luy fit en la guerre Troyenne : & l'on voyoit tout contre le petit Cupidon qui la caressoit avec la blessure , sur l'espaule , de la lampe de la curieuse Psiché : Et cela si bien représenté , que le Berger ne le pouoit discerner pour contrefait. Et lors qu'il estoit plus auant en cette pensée , les trois Nymphes entrèrent dans sa chambre ,

la beauté & la majesté desquelles le rauirent encore plus en admiration. Mais ce qui luy persuada beaucoup mieux l'opinion qu'il auoit d'estre mort, fust que voyant ces Nymphes, il les prit pour les trois Graces : & mesmes voyant entrer avec elles le petit Meril, de' qui la hauteur, la jeunesse, la beauté, les cheveux frisez, & la jolie façon, luy firent iuger que c'estoit Amour. Et quoy qu'il fust cōfus en luy-mesme, si est-ce que ce courage, qu'il eust tousiours plus grand que ne requeroit pas le nom de Berger, luy donna l'assurance apres les auoir salüées, de demander en quel lieu il estoit. A quoy Galathée respondit : Celadon vous estes en lieu où l'on fait dessein de vous guerir entierement, nous sommes celles qui vous trouuant dans l'eau vous auons porté icy, où vous auez toute puissance. Alors Syluie s'auança : Et quoy Celadon, dit-elle, est-il possible que vous ne me cognoissiez point ? vous ressouuient-il pas de m'auoir veüe en vostre hameau ? le ne sçay (respondit Celadon) belle Nymphes, si l'estat où ie suis pourra excuser la foiblesse de ma memoire : Comment, dit la Nymphes, ne vous ressouuenez-vous plus que la Nymphes Syluie & deux de ses compagnes allerent voir vos sacrifices & vos jeux, le iour que vous chommiez à la Deesse Venus ? L'accident qui vous est arriué vous a-t'il fait oublier qu'apres que vous eustes gagné à la coursetous vos compagnons, Syluie fut celle qui

vous donna pour prix vn chapeau de fleurs, qu'incontinent vous mistes sur la teste à la Bergere Astrée ? Le ne sçay pas si toutes ces choses sont effacées de vostre memoire, si sçay-je bien que quand vous portastes ma guirlande sur les beaux cheveux d'Astrée, chacun s'en estonna, à cause de l'inimitié qu'il y auoit entre vos deux familles, & particulierement entre Alcippe vostre pere, & Alcé pere d'Astrée : & lors mesmes i'en voulus sçauoir l'occasion: mais on me l'embroüilla de sorte, que ie ne pû sçauoir autre chose, sinon qu'Amarillis ayant esté aymée de ces deux Bergers, & qu'entre les rivaux il y a tousiours peu d'amitié, ils vindrent plusieurs fois aux mains ; iusques à ce qu'Amarillis eust espousé vostre pere, & qu'alors Alcé, & la sage Hypolite, que depuis il espousa, espouferent ensemble vne si cruelle haine contre eux, qu'elle ne leur permit iamais d'auoir pratique ensemble. Or voyez, Celadon, si ie ne vous cognois pas bien, & si ie ne vous donne de bonnes enseignes de ce que ie dis. Le Berger oyant ces paroles, s'alla peu à peu remettant en memoire ce qu'elle disoit, & toutefois il estoit si estonné, qu'il ne sçauoit luy respondre: car ne cognoissant Syluie que pour Nymphe d'Amaris, & à cause de sa vie champestre, n'ayât point de familiarité avec elle, ny avec ses compagnes, il ne pouuoit iuger pourquoy, ny comment il estoit à cette heure parmy elles. En fin

il respondit : Ce que vous me dites, belle Nym^{ph}e, est fort vray , & me ressouuiens que le iour de Venus , trois Nymphes donnerent les trois prix, desquels j'euy celui de la course ; Lycidas, mon frere, celui de sauter , qu'il donna à Phyllis ; & Syluandre celui de chanter, qu'il presenta à la fille de la sage Bellinde : mais de me ressouuenir des noms qu'elles auoient , ie ne le sçauois, d'autant que nous estions tant empeschez en nos jeux , que nous nous contentasmes de sçauoir que c'estoient des Nymphes d'Amasis, & de Galathée : car quant à nous , de mesme que nos corps ne sortent des pasturages , & des bois , aussi ne font nos esprits peu curieux. Et depuis , repliqua Galathée, n'en auez-vous rien sçeu dauantage ? Ce qui m'en a donné plus de cognoissance, respondit le Berger, ç'a esté le discours que mon pere m'a fait bien souuent de ses fortunes , parmy lesquelles ie luy ay plusieurs fois ouy faire mention d'Amasis : mais non point d'aucune particularité qui la touche, quoy que ie l'aye bien desiré. Ce desir , reprit Galathée, est trop loüable pour ne luy satisfaire : c'est pourquoy ie vous veux dire particulièrement , & qui est Amasis, & qui nous sommes.

Sçachez-donc , gentil Berger, que de toute ancienneté cette contrée que l'on nomme à cette heure Forests , fut couuerte de grâds abysses d'eau, & qu'il n'y auoit que les hautes montagnes que vous voyez à l'entour , qui fussent

N'y descouvertes horsmis quelques pointes dans le milieu de la pleine, comme l'écueil du bois d'Issoire, & Mont-verdun; de sorte que les habitants demeuroient tous sur le haut des montagnes. Et c'est pourquoy encores les anciennes familles de cette contrée, ont les bastimens de leurs noms sur les lieux plus releuez, & dans les plus hautes montagnes, & pour preuve de ce que je dis, vous voyez encores aux coupeaux d'Issoire, de Mont-verdū, & autour du Chasteau de Marcilly, de gros anneaux de fer plantez dans le rocher où les vaisseaux s'attachoiēt, n'y ayant pas apparence qu'ils püssent servir à autre chose. Mais il peut y auoir quatorze ou quinze siècles, qu'un estranger Romain, qui en dix ans conquist toutes les Gaules, fit rompre quelques montagnes par lesquelles ces eaux s'écoulerent, & peu apres se découurit le sein de nos plaines, qui luy semblerent si agreables & fertiles, qu'il delibera de les faire habiter, & en ce dessein fit descendre tous ceux qui viuoient aux montagnes & dans les forests, & voulut que le premier bastiment qui y fut fait, portast le nom de Iulius comme luy; & parce que la plaine humide & limoneuse, jetta grande quantité d'arbres, quelques-vns ont dit que le pays s'appelloit Forests, & les peuples Foresiens, au lieu qu'auparauant ils estoient nommez Segusiens: mais ceux-là sont fort deceus, car le nom de Forests vient de *Forum*, qui est Feurs, petite

il respondit : Ce que vous me dites, belle Nym-
phe, est fort vray , & me ressouuiens que le iour
de Venus , trois Nymphes donnerent les trois
prix, desquels j'euy celui de la course ; Lycidas
mon frere, celui de sauter , qu'il donna à Phy-
lis ; & Syluandre celui de chanter, qu'il presen-
ta à la fille de la sage Bellinde : mais de me res-
souuenir des noms qu'elles auoient , ie ne le
sçauois, d'autant que nous estions tant empec-
chez en nos jeux , que nous nous contentasmes
de sçauoir que c'estoient des Nymphes d'Ama-
sis, & de Galathée : car quant à nous , de mes-
me que nos corps ne sortent des pasturages , &
des bois , aussi ne font nos esprits peu curieux.
Et depuis , repliqua Galathée, n'en auez-vous
rien sçeu dauantage ? Ce qui m'en a donné plus
de cognoissance, respondit le Berger, ç'a esté le
discours que mon pere m'a fait bien souuent de
ses fortunes , parmy lesquelles ie luy ay plu-
sieurs fois ouy faire mention d'Amasis : mais
non point d'aucune particularité qui la touche,
quoy que ie l'aye bien desiré. Ce desir , reprit
Galathée, est trop loüable pour ne luy satisfai-
re : c'est pourquoy ie vous veux dire particulie-
rement , & qui est Amasis, & qui nous sommes.

Sçachez-donc , gentil Berger , que de tou-
te ancienneté cette contrée que l'on nomme à
cette heure Forests , fut couuerte de grâds abyf-
mes d'eau, & qu'il n'y auoit que les hautes mon-
tagnes que vous voyez à l'entour , qui fussent

ym découvertes horsmis quelques pointes dans le
 ion milieu de la pleine, comme l'écueil du bois d'I-
 rois soure, & Mont-verdun; de sorte que les habi-
 das sans demeuroident tous sur le haut des monta-
 'hy gnes. Et c'est pourquoy encorés les anciennes
 sen familles de cette contrée, ont les bastimens de
 rel leurs noms sur les lieux plus releuez, & dans les
 e le plus hautes montagnes, & pour preuue de ce
 rel que ie dis, vous voyez encorés aux coupeaux
 10 d'Isoure, de Mont-verdū, & autour du Chasteau
 12 de Marcilly, de gros anneaux de fer plantez
 14 dans le rocher où les vaisseaux s'attachoiēt, n'y
 ayant pas apparence qu'ils püssent seruir à au-
 tre chose. Mais il peut y auoir quatorze ou quin-
 zefiecles, qu'un estrangier Romain, qui en dix
 ans conquist toutes les Gaules, fit rompre quel-
 ques montagnes par lesquelles ces eaux s'écou-
 lerent, & peu apres se découurit le sein de nos
 plaines, qui luy semblerent si agreables & ferti-
 les, qu'il delibera de les faire habiter, & en ce
 dessein fit descendre tous ceux qui viuoient aux
 montagnes & dans les forests, & voulut que le
 premier bastiment qui y fut fait, portast le nom
 de Iulius comme luy; & parce que la plaine
 humide & limoneuse, jetta grande quantité
 d'arbres, quelques-vns ont dit que le pays s'ap-
 pelloit Forests, & les peuples Forestiens, au lieu
 qu'auparauant ils estoient nommez Segusiens:
 mais ceux-là sont fort deceus, car le nom de
 Forests vient de *Forum*, qui est Feurs, petite

64 LA I. PARTIE D'ASTRE'E,
ville que les Romains firent bastir , & qu'ils
nommerent Forum Segusianorum, comme s'ils
eussent voulu dire, la place ou le marché des Se-
gusiens , qui proprement n'estoit que le lieu où
ils tenoient leurs armées durant le temps qu'ils
mirent ordre aux contrées voisines.

Voilà, Celadon , ce que l'on tient pour assu-
ré de l'antiquité de cette Prouince : mais il y a
deux opinions contraires de ce que ie vous vay
dire. Les Romains disent , que du temps que
nostre plaine estoit encores couuerte d'eau , la
chaste Deesse Diane l'eust tant agreable qu'elle
y demouroit presque ordinairement , car ses
Driades & Amadriades viuoient & chassoient
dans ces grands bois & hautes montagnes qui
ceignoient cette grande quantité d'eaux, & par-
ce qu'elle n'estoit que de sources de fontaines,
elle y venoit bien souuent se baigner avec ses
Nayades qui y demouroient ordinairement.
Mais lors que les eaux s'escoulerent , les Naya-
des furent contraintes de les suiure , & d'aller
avec elles dans le sein de l'Ocean : si bien que la
Deesse se trouua tout à coup amoindrie de la
moitié de ses Nymphes ; & cela fut cause que
ne pouuant avec vn chœur si petit , continuer
ses ordinaires passe-temps, elle csteut quelques
filles des principaux Druydes & Cheualiers,
qu'elle joignit avec les Nymphes qui luy estoient
restées , ausquelles elle donna aussi le nom de
Nymphes. Mais il aduint, comme enfin l'abus
peruertit

pervertit tout ordre, que plusieurs d'entr'elles qui auoient de ieunesse esté nourries en leurs maisons, les vnes entre les commoditez d'une amiable mere, les autres entre les allechemens des soupairs, & des seruices des Amans, ne pouuant continuer les peines de la chasse, ny bannir de leur memoire les honnestes affections de ceux qui autresfois les auoient recherchées, se voulurent retirer en leurs maisons, & se marier; quelques autres, à qui la Deesse en refusa le congé, manquerent à leurs promesses & à leur hōnesteté, dequoy elle fut tant irritée, qu'elle resolut d'éloigner ce pays, prophané, ce luy sembloit, de ce vice qu'elle abhorroit si fort. Mais pour ne punir la vertu des vnes avec l'erreur des autres, auant que de partir, elle chassa ignominieusement, & bannit à iamais hors du pays toutes celles qui auoient failly, & elleut vne des autres, à laquelle elle donna la mesme autorité qu'elle auoit sur toute la contrée, & voulut qu'à iamais la race de celle-là y eut toute puissance: & dès lors leur permit de se marier, avec deffences toutesfois tres-expresfes, que les hommes n'y succedassent iamais. Depuis ce temps il n'y a point eu d'abus entre nous, & nos loix ont tousiours esté inuiolablement obseruées. Mais nos Druydes parlēt bien d'autre sorte: car ils disent que nostre grande Princeſſe Galathée, fille du Roy Celtes, femme du grand Hercule, & mere de Galathée,

66 LA I. PARTIE D'ASTRE'E,
qui donna son nom aux Gaulois , qui auparavant estoient appelez Celtes , pleine d'amour pour son mary , le suiuit par tout où son courage & sa vertu le portoiēt contre les monstres, & contre les Geants. Et de fortune en ce temps-là ces monts qui nous separent de l'Auuergne, & ceux qui sont plus en là à la main gauche, qui se nomment Cemene , & Gebenne , seruiroient de retraite à quelques Geants, qui par leur force se rendoient redoutables à chacun : Hercule en estant aduerty y vint , & parce qu'il aymoit tendrement sa chere Galathée, il la laissa en cette contrée, qui estoit la plus voisine, & où elle prenoit beaucoup de plaisir, fut en la chasse, fut en la compagnie des filles de la contrée: Et parce qu'elle estoit Royne de toutes les Gaules, lors que Hercule eust vaincu les Geants , & que la necessité de ses affaires le contraignit d'aller ailleurs, deuant que partir, pour laisser vne memoire eternelle du plaisir qu'elle auoit eu en cette contrée, elle ordonna ce que les Romains disent que la Deesse Diane auoit fait. Mais que ce soit Galathée , ou Diane , tant y a que par vn priuilege surnaturel , nous auons esté particulièrement maintenues en nos franchises , puis que de tant de peuples, qui comme torrens sont fondus dessus la Gaule , il n'y en a point eu qui nous ait troublé en nostre repos : mesme Alaric , Roy des Visigots , lors qu'il conquist avec l'Aquitaine toutes les Prouinces de deça Loi-

te, ayant sçeu nos statuts, en reconfirma les pri-
uileges, & sans vsurper aucune autorité sur
nous, nous laissa en nos anciennes franchises.
Vous trouueréz peut-estre estrange, que ie vous
parle ainsi particulierement des choses qui sôt
oultre la capacité de celle de mon aage: Mais il
faut que vous sçachiez, que Pimadre, qui estoit
mon pere, a esté curieux de rechercher les an-
tiquitez de cette contrée, de sorte que les plus
sçauans Druydes luy en discouroient d'ordinai-
re durant le repas, & moy qui estois presque
toufiours à ses costez, en retenois ce qui me
plaisoit le plus: Et ainsi ie sçeus que d'vne li-
gne continuée, Amasis ma mere, estoit descen-
due de celle que la Deesse Diane ou Galathée
auoit esleuë. Et c'est pourquoy estant Dame
de toutes ces contrées, & ayant encore vn fils
nommé Clidaman, elle nourrit avec nous
quantité de filles, & de ieunes fils des Druy-
des, & des Cheualiers, qui pour estre en sibi-
ne escole, apprennent toutes les vertus que leur
aage peut permettre. Les filles vont vestuës
comme vous nous voyez, qui est vne sorte d'ha-
bit que Diane ou Galathée auoit accoustumé
de porter, & que nous auons toufiours main-
tenuë pour memoire d'elle. Voila, Celadon,
ce que vous vouliez sçauoir de nostre estat,
& m'assure auant que vous nous esloignez
(car ie veux que vous nous voyez toutes ensé-
ble) que *vous direz nostre assemblée ne ceder*

68 LA I. PARTIE D'ASTRÉE,
à nulle autre, ny en vertu ny en beauté.

Alors Celadon cognoissant qui estoient ces belles Nymphes, recogneut aussi quel respect il leur deuoit : & quoy qu'il n'eust pas accoustumé de se trouuer ailleurs qu'entre des Bergers, ses semblables, si est-ce que la bonne naissance qu'il auoit luy apprenoit assez ce qu'il deuoit à telles personnes. Donc apres leur auoir rendu l'honneur auquel il croyoit estre obligé : Mais, dit-il en continuant, encor ne puis-je assez m'estonner de me voir entre tant de grandes Nymphes, moy qui ne suis qu'un simple Berger, & de receuoir d'elles tant de faueurs. Celadon, respondit Galathée, en quelque lieu que la vertu se trouue, elle merite d'estre aimée & honorée, aussi bien sous les habits des Bergers, que sous la glorieuse pourpre des Roys : & pour vostre particulier vous n'estes point enuers nous en moindre consideration que le plus grand des Druydes, ou des Cheualiers de nostre Cour : car vous ne deuez leur ceder en faueur, puis que vous ne le faites pas en merite. Et quant à ce que vous vous voyez entre nous, sçachez que ce n'est point sans un grand mystere de nos Dieux, qui nous l'ont ainsi ordonné, comme vous le pourrez sçauoir à loisir, soit qu'ils ne vueillent plus que tant de vertus demeurent sauages entre les forests, & les lieux champestres, soit qu'ils fassent dessein, *en vous faisant plus grand que vous n'estes, de*

rendre par vous bien-heureuse yne personne qui vous ayme: vivez seulement en repos, & vous guerissez, car il n'y a rien que vous puissiez desirer en l'estat où vous estes, que la santé. Madame, respondit le Berger, qui n'entendoit pas bien ces paroles, si ie dois desirer la santé, le principal sujet est pour vous pouuoir rendre quelque seruice en eschange de tant de graces qu'il vous plaist de me faire: il est vray que tel que ie suis, il ne faut point parler que ie sorte des bois, ny de nos pasturages, autrement le vœu solemnel que nos peres ont fait aux Dieux nous accuseroit enuers eux, d'estre indignes enfans de tels peres. Et quel est ce serment, respondit la Nymphe? L'histoire, repliqua Cela-don, en seroit trop longue: si mesme il me falloit redire le sujet, que mon pere Alcippe a eu de le continuer; tant y a, Madame, qu'il y a plusieurs années, que d'un accord general, tous ceux qui estoient le long des riuies de Loire, de Furan, d'Argent, & de toutes ces autres riuieres, apres auoir bien recogneu les incommoditez que l'ambition d'un peuple, nommé Romain, faisoit ressentir à leurs voisins pour le desir de dominer; s'assemblerent dans cette grãde plaine, qui est autour de Mont-verdun, & d'un mutuel consentement iurerent tous de fuyr à iamais toute sorte d'ambition, puis qu'elle seule estoit cause de tant de peines, & de viure, eux & les leurs, avec le paisible habit de Bergers, &

destourner. Les anciens de nos hameaux qui voyoient ses actions , prédisoient de grands troubles par ces contrées ; & sur tout qu'Alcippe seroit vn esprit turbulent , que iamais ne s'arresteroit dans les termes du Berger. Lors qu'il commençoit d'attaindre vn demy siecle de son aage , de fortune il deuint amoureux de la Bergere Amarillis , qui pour lors estoit recherchée secrettement d'un autre Berger son voisin, nommé Alcé. Et parce qu'Alcippe auoit vne si bonne opinion de soy-mesme , qu'il luy sembloit n'y auoir Bergere qui ne receut aussi librement son affection , comme il la luy offriroit, il se resolut de n'vser pas de beaucoup d'artifice pour la luy declarer ; de sorte que la rencontrant à vn des sacrifices de Pan , ainsi qu'elle retournoit en son hameau, il luy dit: Le n'eusse iamais creu auoir si peu de force , que de ne pouuoir resister aux coups d'un ennemy , qui me blesse sans y penser. Elle luy respondit : Ce-
 „ luy qui blesse par mégarde, ne doit pas auoir le
 „ nom d'ennemy. Non pas , respondit-il, en ceux
 qui nes'arrestent pas aux effets , mais aux paroles seulement : mais quant à moy , ie trouue
 que celuy qui offense comme que ce soit, est en-
 „ nemy , & c'est pourquoy ie vous puis bien donner ce nom. A moy , repliqua-t'elle ? Le n'en
 voudrois auoir , ny l'effet, ny la pensée : car ie
 fais trop d'estat de vostre merite. Voila, ajouta le Berger, vn des coups dont vous m'offensez

plus en me disant vne chose pour vne autre; mais si véritablement vous reconnoissiez en moy que vous dites, autant que ie m'estime outragé de vous, autant m'en dirois-je fauorisé: Mais voy bien qu'il vous suffit de porter l'Amour aux yeux, & en la bouche, sans luy donner place dans le cœur. La Bergere alors se trouuant surprise, comme n'ayant point entendu parler d'Amour, luy respondit, Je fais estat, Alcippe, de vostre vertu ainsi que ie dois, & non point de mon deuoir: & quant à ce que vous parlez d'Amour, croyez que ie n'en veux auoir, ny dans les yeux; ny dans le cœur pour personne, & moins pour ces esprits abbaïsez, qui vivent comme sauages dans les bois. Le cognois bien, repliqua le Berger, que ce n'est point eslection d'Amour, mais ma destinée qui me fait vostre, puis que si l'Amour doit naistre de ressemblance d'humeur, il seroit bien mal-aysé qu'Alcippe n'en eust pour vous, qui dès le berceau a eu en haine cette vie champestre, que vous méprisez si fort; & vous proteste, s'il ne faut que changer de condition pour auoir part en vos bones graces, que dès icy ie quitte la houlette, & les troupeaux, & veux viure entre les hommes, & non point entre les sauages. Vous pouuez bien, respondit Amarillis, changer de condition, mais non pas m'en faire changer, estant resoluë de n'estre iamais moins à moy, que ie suis, pour donner place à *quelque plus forte affection*: si

74 LA I. PARTIE D'ASTRE'E,
vous voulez donc que nous continuions de vi-
ure, comme nous auons fait par le passé, chan-
géz ces discours d'affectiō & d'Amour, en ceux
que vous souliez me tenir autrefois, ou bien ne
trouuez point estrange que ie me bannisse de
vostre presence, estant impossible qu'Amour &
l'honnesteté d'Amarillis puissent demeurer en-
semble. Alcippe qui n'auoit point attendu vne
telle responce, se voyant si éloigné de sa pensée,
fut tellement cōfus en soy-mesme, qu'il demeu-
ra quelque temps sans luy pouuoir respondre :
en fin estant reuenu, il tascha de se persuader,
que la honte de son aage & de son sexe, & non
pas faute de bonne volôté enuers luy, luy auoit
fait tenir tels propos. C'est pourquoy il luy res-
pondit : Quelle que vous me puissiez estre, ie ne
seray jamais autre que vostre seruiteur, & si le
commandement que vous me faites n'estoit in-
compatible avec mon affection, vous deuez
croire qu'il n'y a rien au monde qui m'y peust
faire contreuenir : vous m'en excuserez donc, &
me permettrez que ie continuë ce dessein, qui
n'est qu'un témoignage de vostre merite, & au-
quel, veuillez-vous ou non, ie suis entierement
resolu. La Bergere tournant doucement l'œil
vers luy : Je ne sçay Alcippe, luy dit-elle, si c'est
par gageure ou par opiniastreté que vous parlez
de cette sorte. C'est, respondit-il, par tous les
deux ; car j'ay fait gageure avec mes desirs de
vous vaincre, ou de mourir, & cette resolution

s'est changée en opiniastrété, n'y ayant rien qui me puisse diuertir du serment que j'en ay fait. Je ferois bien ayse, repliqua Amarillis, que vous eussiez pris quelqu'autre pour butte de telles importuneitez. Vous nommerez, luy dit le Berger, mes affections cōme il vous plaira, cela ne peut toutesfois me faire changer de dessein. Ne trouuez donc point mauuais, repliqua Amarillis, si ie suis aussi ferme en mon opiniastrété, que vous en vostre importunité. Le Berger voulut repiquer, mais il fut interrompu par plusieurs Bergeres qui suruindrent : de sorte qu'Amarillis, pour conclusion, luy dit assez bas : Vous me ferez déplaisir, Alcippe, si vostre deliberation est cogneuë : car ie me contente de sçauoir vos folies, & aurois trop de déplaisir que quelqu'autre les entendist. Ainsi finirent les premiers discours de mon pere, & d'Amarillis, qui ne firent que luy augmenter le desir qu'il auoit de la seruir. Car rien ne donne tant d'Amour que l'honnesteté. Et de fortune le long du chemin, cette troupe rencontra Celion, & Bellinde, qui s'estoient arrestez à contempler deux tourterelles qui sembloient se caresser, & se faire l'Amour l'une à l'autre, sans se soucier de voir à l'entour d'elles tant de personnes. Alors Alcippe se ressouenant du commandement qu'Amarillis venoit de luy faire, ne pût s'empescher de soupirer tels vers : Et parce qu'il auoit la voix assez bonne, chacun se teut pour l'escouter.

SONNET.

Sur les contraintes de l'honneur.

CHers oyseaux de Venu, aimables tourterelles,
Qui redoublez sans fin vos baisers amoureux,
Et laissez à l'envy, renouellez par eux
Ores vos douces paix, or' vos douces querelles.

Quand ie vous voy languir, & tremousser des aisles,
Comme ravis de l'aise où vous estes tous deux,
Mon Dieu, qu'à nostre égard ie vous estime heu-
reux
De jouyr librement de vos Amours fidelles !

Vous estes fortunez de pouoir franchement
Monstrer ce qu'il nous faut cacher si finement
Par les injustes loix que cét honneur nous donne :

Honneur feint qui nous rend de nous-mesme enve-
mis :
Car le cruel qu'il est, sans raison il ordonne
Qu'en Amour seulement le larcin soit permis.

Depuis ce temps, Alcippe se laissa tellement
transporter à son affection, qu'il n'y auoit plus
de borne qu'il n'outrepassast, & elle au contrai-
re se monstroît tousiours plus froide, & plus ge-

tenuers luy : & sur ce fujet , vn iour qu'il fut
prié de chanter , il dit tels vers.

MADRIGAL.

Sur la froideur d'Amarillis.

Elle a le cœur de glace, & les yeux tout de flamme,
Et may tout au rebours
Je gele par dehors, & ie porte tousiours
Le feu dedans mon âme.
Helas ! c'est que l'Amour,
Achoisi pour sejour
Et mon cœur & les yeux de ma belle Bergere.
Dieu changera t'il point quelquesfois de dessein,
Et que ie l'aye aux yeux, & qu'elle l'ayt au sein ?

En ce temps là, comme ie vous ay dit , Alcé
recherchoit Amarillis , & parce que c'estoit vn
tres-honneste Berger , & qui estoit tenu pour
fort sage, le pere d'Amarillis panchoit plus à la
luy bailler, qu'à non point à Alcippe, à cause de
son courage turbulent : & au contraire la Ber-
gere aymoît dauantage mon pere , parce que
son humeur estoit plus approchante de la sien-
ne : ce que recognoissant bien le sage pere, & ne
voulant vser de violence ny d'autorité absoluë
tenuers elle, il eut opinion que l'éloignement la
pourroit diuertir de cette volonté : & ainsi re-

78 LA I. PARTIE D'ASTRÉE,

solut de l'enuoyer pour quelque temps vers Aramis, sœur d'Alcé, qui se tenoit sur les riuës de la riuïere d'Allier. Lors qu'Amarillis sçeut la délibération de son pere, comme tousiours on s'efforce contre les choses deffendues, elle prit resolution de ne partir point sans asseurer Alcippe de sa bonne volonté, en ce dessein elle luy escriuit tels mots :

LETTRE D'AMARILLIS
à Alcippe.



Vostre opinion a esté a surpassé la mienne ; mais la mienne aussi surmontera celle qui me contraint de vous aduertir, que demain ie parts, & qu'aujourd'huy si vous vous trouués sur le chemin, où nous nous rencontra mes auant-hier, & que vostre Amour se puisse cōtenter de parole, elle aura occasion de l'estre. Adieu.

Il seroit trop long, Madame, de vous dire tout ce qui se passa particulièrement entr'eux, outre que l'estat où ie me trouue, m'empesche de le pouuoir faire. Ce me fera donc assez en abregeant, de vous dire qu'ils se rencontrerent au mesme endroit, & que ce fut là le premier lieu où mon pere eut asseurance d'estre aymé d'Amarillis, & qu'elle luy conseilla de laisser la

Alcippe champestre où il auoit esté nourry , parce
 qu'elle la méprisoit comme indigne d'un noble
 courage, luy promettât qu'il n'y auoit rien d'as-
 sez fort pour la diuertir de sa resolution. Apres
 qu'ils furent separez , Alcippe graua tels vers
 sur vn arbre, le long du bois.

SONNET,

D'Alcippe sur la constance de son amitié.

A Marillis toute pleine de grace
 Alloit ce bois de ses fleurs despoillant,
 Mais sous la main qui les alloit cueillant,
 D'autres soudain renaissoient en leur place.
 Ces beaux cheueux, où l'Amour s'entrelasse,
 Amour alloit d'un doux air écueillant,
 Et s'il en void quelqu'un s'éparpillant,
 Tout curieux soudain il le ramasse.
 Telle Lignon pour la voir s'arresta,
 Et pour miroir ses eaux luy presenta,
 Et puis luy dit ; Vne si belle image
 A ton départ mon onde éloignera :
 Mais de mon cœur iamaïs ne partira
 Le trait fatal, Nymphé, de ton visage.

Lors qu'elle fut partie, & qu'il commença à
 bon escient de ressentir les déplaisirs de son ab-
 sence, allant bien souuent sur le mesme lieu où

70 LA I. PARTIE D'ASTRE'E,
depuis a esté remarqué (tant les Dieux ont e-
agreable ce vœu) que nul de ceux qui l'ont fait-
ou de leurs successeurs, n'a eu que travaux &
peines incroyables, s'il ne l'a obserué : & entr-
tous, mon pere en est l'exemple le plus remar-
quable & le plus nouveau : de sorte qu'ayar-
cogneu que la volonté du Ciel estoit de nou-
retenir en repos ce que nous auons à viure-
nous auons de nouveau ratifié ce vœu au-
tant de serments, que celuy qui le romproit se-
roit trop detestable. Vrayment, respondit La
Nymphe, ie suis tres-aïse d'ouyr ce que vous
me dites, car il y a fort long-temps que i'en ay
ouy parler, & n'ay encore pû sçauoir pourquoi
tant de bonnes & anciennes familles, comme
j'oyois dire qu'il y en auoit entre vous, s'amu-
soient hors des villes, à passer leur aage entre
les bois & les lieux solitaires ! Mais, Celadon,
si l'estat où vous estes, le vous peut permettre,
dites moy, ie vous prie, quelle a esté la fortune
de vostre pere Alcippe, pour luy faire repren-
dre la sorte de vie qu'il auoit si long-temps lais-
sée : car ie m'asseure que le discours merite d'e-
stre sçeu. Alors, quoy que le Berger se sentit
encore mal de l'eau qu'il auoit aualée, si est-ce
qu'il se contraignit pour luy obeyr, & commen-
ça de cette sorte :

HISTOIRE D'ALCIPPE.

VOus me commandez, Madame, de vous dire la fortune la plus trauersée, & la plus diuersée d'homme du monde, & en laquelle on peut bien apprendre, que celuy qui veut donner de la peine à autrui, s'en prepare la plus grande partie. Toutesfois puis que vous le voulez ainsi, pour ne vous desobeyr, ie vous en diray briefuement ce que i'en ay appris par les ordinaires discours de celuy mesme à qui toutes ces choses sont aduenües: car pour vous faire entendre combien nous estions heureux de viure en repos d'esprit, mon pere nous a raconté bien souuent ses fortunes estranges. Sçachez dōc, Madame, qu'Alcippe ayāt esté nourry par son pere avec la simplicité de Berger, eust toujours vn esprit si esloigné de sa nourriture, que toute autre chose luy plaisoit plus que ce qui sentoit le village. Si bien que ieune enfant, pour presage de ce qu'il reüssiroit, & à quoy estant en aage il s'adonneroit, il n'auoit plaisir si grand que de faire des assemblées d'autres enfans, ausquels il apprenoit de se mettre en ordre: & les armoit, les vns de frondes, les autres d'arcs, & de flèches, desquels il leur monstroït à tirer iustement, sans que les menaces des vieux & sages Bergers l'en peussent

80 LA I. PARTIE D'ASTRE'E,
il auoit pris congé de sa Bergere, il y souspira
plusieurs fois tels vers :

S O N N E T.

Sur l'Absence.

Riuere de Lignon, dont la course eternelle
Du gracieux FORESTS va le sein arroufant,
Et qui flot dessus flot ne te vas reposant
Que tu ne sois r'entrée en l'onde paternelle :

Ne vois-tu point Allier qui rauissant ta belle,
Vse comme outrageux des loix du plus puissant :
Et l'honneur de tes bords loing de toy rauissant,
T'oblige d'entreprendre une iuste querelle ?

Contre ce rauisseur appelle à ton secours
Ceux qui pour son départ répandent tous les iours
Les larmes que tu vois inonder ton riuage :

Ose-le seulement, car nos yeux & nos cœurs
Verseront pour t'ayder mille fleuves de pleurs,
Qui ne se tariront qu'en vengeance ton outrage.

Mais ne pouuant viure sans la voir au mesme
lieu, où il auoit tant accoustumé le bien de sa
vouë, Il se resolut comme que ce fust, de partir
de là, & lors qu'il en cherchoit l'occasion, il s'en
presenta

LIVRE DEUXIESME. 81

presenta vne toute telle qu'il l'eust sçeu desirer.
 Peu auparauant la mere d'Amasis estoit morte,
 & on se preparoit dans la grande ville de Mar-
 cilly de la receuoir, cōme nouuelle Dame, avec
 beaucoup de triomphe: Et parce que les prepa-
 rats que l'on y faisoit y attiroient par curiosité
 presque tout le pays, mon pere fit en sorte qu'il
 obtint congé d'y aller: Et c'est de là d'où vint
 le commencement de tous ses trauaux. Il auoit
 un demy siecle, & quelques Lunes, le visage
 beau entre tous ceux de cette contrée, les che-
 veux blonds, annez & crespez naturellemēt,
 qu'il portoit assez longs: Et bref, Madame, il
 estoit tel que l'Amour en voulut faire, peut-
 estre, quelque secrette vengeance. Et voicy
 comment: Il fut veu de quelque Dame, & si
 secretement aymé d'elle, que iamais nous n'en
 auons pū sçauoir le nom. Au commencement
 qu'il arriua à Marcilly, il estoit vestu en Ber-
 ger, mais assez proprement: car son pere le
 derissoit fort, & afin qu'il ne fust quelque folie,
 comme il auoit accoustumé en son hameau, il
 luy mit deux ou trois Bergers auprès, qui en
 auoient le soing, principalement vn nommé
 Cleante, homme à qui l'humeur de mon pere
 plaisoit; de sorte qu'il l'aymoit comme s'il eust
 été son fils. Ce Cleante en auoit vn nommé
 Lindor, de l'aage de mon pere, qui sembloit
 auoir eu de nature la mesme inclination à ai-
 mer Alcippe: Alcippe, qui d'autre costé reco-

1. Part.

F

gnoissoit cette affection, l'ayma plus que tout autre : ce qui estoit si agreable à Cleante, qu'il n'auoit rien qu'il pût refuser à mon pere. Cela fut cause qu'apres auoir veu quelques iours, comme les ieunes Cheualiers qui estoient à ces festes, alloient vestus, comme ils s'armoient & combattoient à la barriere, & ayant declaré son dessein à son amy Clindor, tous deux ensemble requierent Cleante de leur vouloir donner les moyens de se faire paroistre entre ces Cheualiers. Et comment, leur dit Cleante, auez-vous bien le courage de vous égaler à eux ? Et pourquoy non, dit Alcippe, n'ay-je pas autant de bras & de jambes qu'eux ? Mais, dit Cleante, vous n'auuez pas appris les ciuilités des villes. Nous ne les auons pas apprises, dit-il, mais elles ne sont point si difficiles qu'elles nous doiuent oster l'esperance de les apprendre bien tost, & puis il me semble qu'il n'y a pas tant de difference de celles-cy aux nostres, que nous ne les changions bien aisément. Vous n'auuez pas, dit-il, l'adresse aux armes. Nous auons, repliqua-t'il, assez de courage pour suppléer à ce defect. Et quoy, adjousta Cleante, voudriez-vous laisser la vie champestre ? Et qu'ont affaire, respondit Alcippe, les bois avec les hommes ? & que peuuent apprendre les hommes en la pratique des bestes ? Mais, répondit Cleante, ce vous sera bien du déplaisir, de vous voir desdaigner

LIVRE DEUXIESME. 83

par ces glorieux courtisans, qui à tous coups vous reprocheront que vous estes des Bergers; si c'est honte, dit Alcippe, d'estre Berger, il ne le faut plus estre; si ce n'est pas honte, le reproche n'en peut estre mauvais. Que s'ils me méprisent pour ce nom, ie tascheray par mes actions de me faire estimer. En fin Cleante les voyant si resolu à faire autre vie que celle de leurs peres: Or bien, dit-il, mes enfans, puis que vous avez pris cette resolution, ie vous diray, que quoy que vous soyez tenus pour Bergers, vostre naissance toutesfois vient des plus anciennes tiges de cette contrée, & d'où il est sorty autant de braues Cheualiers, que de quelque autre qui soit en Gaule; mais vne consideration contraire à celle que vous avez, leur fit eslire cette vie retirée: par ainsi ne craignez point que vous ne soyez bien receus entre ces Cheualiers, dont les principaux sont mesmes de vostre sang. Ces paroles ne seruirent qu'à rendre leur deür plus ardent: car cette cognoissance leur donna plus d'enuie de mettre en effet leur resolution, sans considerer ce qui leur pourroit aduenir, fut par les incommoditez que telle vie rapporte, fut par le déplaisir, que le pere d'Alcippe & ses parents en receuroient. Dès l'heure Cleante fit la despence de tout ce qui leur estoit necessaire: Ils estoient tous deux si bien nays, qu'ils s'acquirent bien tost la cognoissance & l'amitié de tous les principaux. Et Alcippe en mesme

84 LA I. PARTIE D'ASTRE'E,

temps s'adonna de telle sorte aux armes, qu'il réussit vn des bons Cheualiers de son temps.

Durant ces festes qui continuerent deux lunes, mon pere fut veu, comme ie vous ay dit, d'vne Dame, de qui ie n'ay iamais pû sçauoir le nom, & parce qu'il ne luy defailloit aucune de ces choses qui peuuent faire aymer, elle en fut de sorte esprise, qu'elle inuenta vne ruse assez bonne pour venir à bout de son intention. Vn iour que mon pere assistoit dans vn Temple aux Sacrifices, qui se faisoient pour Amasis, vne assez vieille femme se vint mettre près de luy, & feignant de faire ses oraisons, elle luy dit deux ou trois fois: Alcippe, Alcippe; sans le regarder: luy qui s'ouryt nommer, luy voulut demander ce qu'elle luy vouloit. Mais luy voyant les yeux tournez ailleurs, il creut que elle parloit à vn autre: elle qui s'apperceut qu'il l'escoutoit, continua: Alcippe, c'est à vous à qui ie parle, entore que ie ne vous regarde point: si vous desirez d'auoir la plus belle fortune que iamais Cheualier ait eüe en cette Cour, trouuez-vous entre iour & nuict au carrefour qui conduit à la place de Pallas, & là vous sçaurez de moy le reste. Alcippe voyant qu'elle luy parloit de cette sorte, sans la regarder aussi, luy respondit, qu'il s'y trouueroit. A quoy il ne faillit point: car le soir approchant, il s'en alla au lieu assigné, où il ne tarda guere que cette femme aagée ne vint.

LIVRE DEUXIESME. 85

À luy, presque couuerte d'un taffetas qu'elle avoit sur la teste, & l'ayant tiré à part, luy dit: Jeune homme, tu es le plus heureux qui viue, estant aymé de la plus belle, & plus ay-mable Dame de cette Cour, & de laquelle (si tu veux me promettre ce que ie te demanderay) dès à cette heure ie m'oblige à te faire auoir toute sorte de contentement. Le ieune Alcippe oyant cette proposition, demanda qui estoit la Dame. Voilà, dit-elle, la premiere chose que ie veux que tu me promettes, qui est de ne t'enquerir point de son nom, & de tenir cette fortune secrette: l'autre que tu per-mettes que ie te bouché les yeux, quand ie te conduiray où elle est. Alcippe luy dit, pour ne m'enquerir de son nom, & tenir cette affaire secrette, cela feray-ie fort volontiers, mais de me boucher les yeux, iamais ie ne le per-mettray. Et qu'est-ce que tu peux craindre? dit-elle. Je ne crains rien, respondit Alcippe, mais ie veux auoir les yeux en liberté. O ieune homme, dit la vieille, que tu es encore apprentif! pourquoy veux-tu faire déplaisir à vne personne qui t'ayme tant? & n'est-ce pas luy déplaire que de vouloir sçauoir d'elle plus qu'elle ne veut? Croy moy, ne fais point de difficulté, ne doute de rien, quel danger y peut-il auoir pour toy? où est ce courage que ta pre-sence promet à l'abord? est-il possible qu'un peril imaginé te fasse laisser vn bien assuré?

86 LA I. PARTIE D'ASTRE'E,

Et voyant qu'il ne s'en esmouuoit point : *Que* maudite soit la mere, dit-elle , qui te fit si beau, & si peu hardy : sans doute & ton visage, & ton courage , sont plus de femme que de ce que tu es. Le ieune Alcippe ne pouuoit ouyr sans rire les paroles de cette vieille en colere : En fin apres auoir quelque temps pensé en luy-mesme quel ennemy il pouuoit auoir , & trouuant qu'il n'en auoit point ; il se resolut d'y aller, pourueu qu'elle luy permit de porter son espée, & ainsi se laissa boucher les yeux; & la prenant par la robe , la suiuit où elle le voulut conduire. Le serois trop long , si ie vous racontois, Madame, toutes les particularitez de cette nuit : tant y a qu'apres plusieurs détours , & ayant, peut-estre, plusieurs fois passé sur vn mesme chemin, il se trouua en vne chambre , où les yeux bandez il fut deshabillé par cette mesme femme, & mis dans vn liét : peu apres arriva la Dame , qui l'auoit enuoyé chercher , & se mettant auprés de luy , luy déboucha les yeux, parce qu'il n'y auoit point de lumiere dans la chambre : mais quelque peine qu'il y prit, il ne sceut iamais tirer vne seule parole d'elle. De sorte qu'il se leua le matin sans sçauoir qui elle estoit , seulement la iugea-t'il belle & ieune : & vne heure auant iour , celle qui l'auoit amené, le vint reprendre , & le reconduisit avec les mesmes ceremonies : depuis ce iour ils resolurent ensemble que toutes les fois qu'il y de-

uroit retourner, il trouueroit vne pierre à vn certain carrefour dès le matin.

Cependant que ces choses se passoient ain-
si, le pered'Alcippe vint à mourir : De sorte
qu'il demeura plus maistre de soy-mesme qu'il
ne souloit estre, & n'eust esté le commandemēt
d'Amarillis, & son intention particuliere qui
l'y retenoit, l'amour qu'il portoit à sa Bergere
l'eust, peut-estre, rapellé dans les bois : car
les faueurs de cette Dame incogneuë ne pou-
uoient en rien luy en oster le souuenir. Que si
les grands dons qu'il receuoit d'elle ordinai-
rement, ne l'eussent retenu en cette pratique,
passé les deux ou trois premiers voyages il s'en
fust retiré, quoy qu'il sembla que depuis ce
temps-là il entra en faueur auprès de Piman-
dre, & d'Amasis. Mais parce qu'un ieune cœur
peut mal-aysément tenir long-temps quelque
chose de caché, il aduint que Clindor son cher
amy le voyant despenfer plus que de coustu-
me, luy demanda d'où luy en venoient les
moyens. A quoy du premier coup, respon-
dant fort diuersement, enfin il luy descourrit
toute cette fortune, & puis luy dit, que quel-
que artifice qu'il y eust sçeu mettre, il n'auoit
iamais pû sçauoir qui elle estoit. Clindor
trop curieux luy conseilla de couper demy
pied de la frange du liēt, & que le lendemain
il suiuit les meilleures maisons dont il se pour-
roit douter, & qu'il la recognoistroit, ou à la

88 LA I. PARTIE D'ASTREE,
couleur, ou à la pièce; ce qu'il fit, & par c-
artifice, mon pere eust cognoissance de cel-
qui le fauorisoit : toutesfois il en a tellement
tenu le nom secret, que ny Clindor, ny nul
de ses enfans n'en a iamais rien pû sçauoir.
Mais la premiere fois que par apres il y re-
tourna, lors qu'il estoit prest à se leuer le ma-
tin, il la conjura de ne se vouloir plus cacher
à luy, qu'aussi bien c'estoit peine perdue, puis-
qu'il sçauoit assurément qu'elle estoit vne tel-
le : Elle s'oyant nommer fut sur le point de
parler, toutesfois elle se tint, & attendit que
la vieille fust venue, à laquelle quand Alcippe
fut sorty du liét, elle fit tant de menaces,
croyant que ce fust elle qui l'eust descouuerte,
que cette pauvre femme s'en vint toute trem-
blante, jurer à mon pere qu'elle se trompoit.
Luy alors en souffrant, luy raconta la finesse
dont il auoit vsé, & que ç'auoit esté de
l'inuention de Clindor : elle bien aise de ce
qu'il luy auoit descouuert, apres mille sermens
du contraire, r'entra le dire à cette Dame, qui
mesme s'estoit leuée pour oüyr leurs discours :
& quand elle sçeut que Clindor en auoit esté
l'inuenteur, elle tourna toute sa colere contre
luy, pardonnant aysément à Alcippe qu'elle
ne pouuoit hayr, toutesfois depuis ce iour elle
ne l'enuoya plus querir. Et parce qu'un esprit
offensé n'a rien de si doux que la vengeance,
cette femme tourna de tant de costez, qu'elle

fit vne querelle à Clindor, pour laquelle il fut
 contraint de se battre contre vn cousin de Pi-
 mandre, qu'il tua : & quoy qu'il fust pourfuiuy,
 il se sauua-t'il en Auvergne avec l'ayde d'Alcip-
 pe. Mais Amasis fist en sorte, qu'Alaric Roy des
 Visigots, estant pour lors à Thoulouse, le fist
 mettre prisonnier à Vsson, avec commande-
 ment à ses officiers, de le remettre entre les
 mains de Pimandre, qui n'attendoit pour le
 faire mourir que d'auoir la commodité de l'en-
 uoyer querir. Alcippe ne laissa rien d'intenté
 pour obtenir son pardon : Mais ce fut en vain,
 car il auoit trop forte partie. C'est pourquoy
 voyant la perte assurée de son amy, il delibera
 à quelque hazard que ce fust de le sauuer. Il
 estoit pour lors à Vsson, comme ie vous ay dit,
 place si forte qu'il eust semblé à tout autre vne
 folie de vouloir entreprendre de l'en sortir. Son
 amitié toutesfois, qui ne trouuoit rien de plus
 mal-aisé que de viure sans Clindor, le fit resou-
 dre de deuancer ceux qui y alloient de la part de
 Pimandre. Ainsi feignant de se retirer chez soy
 mal-content, il part luy douziesme, & vn iour
 de marché se presentant à la porte du Chasteau,
 tous vestus en villageois, & portant sous leurs
 juppes de courtes espées, & au bras des pan-
 niers, comme personnes qui alloient vendre :
 le luy ay ouy dire qu'il y auoit trois forteresses
 l'vne dans l'autre. Ces resolus payfans vindrent
 iusques à la derniere, ou peu de Visigots estoient

90 LA I. PARTIE D'ASTRE'E,

restez : car la pluspart estoient descendus en la basse ville pour voir le marché , & pour se pourvoir de ce qui estoit necessaire pour leur garnison. Estans là ils offroient à si bõ prix leurs denrées, que presque tous ceux qui estoient dedans sortirent pour en achepter. Lors mon pere voyant l'occasion bonne , faïssant au collet celui qui gardoit la porte , luy mit l'espée dans le corps , & chacun de ses compagnons comme luy se deffit en même instant du sien , & entrant dedans , mirent le reste au fil de l'espée. & soudain ferrant la porte coururent aux prisons, où ils trouuerent Clindor dans vn cachot, & tant d'autres , qu'ils se jugerent estans armez, suffisans de deffaire le reste de la garnison. Pour abreger, ie vous diray, Madame, qu'encores que pour l'alarme les portes de la ville fussent fermées , si les forcerent-ils sans perdre vn seul homme , quoy que le Gouverneur , qui en fin y fut tué , y fist toute la resistance qu'il pût. Ainsi voila Clindor sauué , & Alaric aduertty que c'estoit mon pere qui auoit fait cette entreprise : dequoy il se sentit tant offensé, qu'il en demanda justice à Amasis , & elle qui ne vouloit perdre son amitié , s'affectionna beaucoup pour le contenter , & enuoya incontinent pour se saisir de mon pere : mais ses amys l'en aduertirent si à propos , qu'ayant donné ordre à ses affaires , il sortit hors de cette contrée , & piqué contre Alaric plus qu'il n'est pas

croyable, s'alla mettre avec vne nation, qui depuis peu estoit entrée en nos Gaules , & qui pour estre belliqueuse , s'estoit faisié des deux bords du Rosne & de l'Arar , & d'une partie des Allobroges. Et parce que desirieux d'agrandir leurs terres , ils faisoient continuellement la guerre aux Visigots , Ostrogots , & Romains : il y fut tres-bien receu avec tous ceux qu'il y voulut conduire : & estant cogneu pour homme de valeur , fut incontinent honoré de diuerses charges. Mais quelques années estans esoulées, Gondioch, Roy de cette nation, venant à mourir , Gondebaut son fils succeda à la Couronne de Bourgongne , & desirant d'asseurer ses affaires dès le commencement, fit la paix avec ses voisins , mariant son fils Sigismond avec vne des filles de Theodoric, Roy des Ostrogots : & pour complaire à Alaric, qui estoit infiniment offensé contre Alcippe, luy promit de ne le tenir plus auprès de luy. De sorte qu'avec son congé , il se retira avec vn autre peuple , qui du costé de Renes s'estoit saisi d'une partie de la Gaule , en dépit des Gaulois & des Romains. Mais , Madame , ce discours vous seroit ennuyeux , si particulierement ie vous racontois tous ses voyages : car de ceux-cy il fut contraint de s'en aller à Londres vers le grand Roy Artus , qui en ce mesme temps , comme depuis ie luy ay ouy raconter plusieurs fois , institua l'Ordre des Cheualiers de la

table ronde. De là il fut contraint de se retirer au Royaume qui porte le nom du port des Gaulois. Et en fin étant recherché par Alaric, il se resolut de passer la Mer, & aller à Bisance, où l'Empereur luy donna la charge de ses galeres. Mais d'autant que le desir de reuenir en la patrie, est le plus fort de tous les autres, mon pere, quoy que tres-grand avec ces grands Empe-
 reurs, n'auoit toutesfois rien plus à cœur, que
 de reuoir fumer ses foüiers, où si souuent il
 auoit esté emmailloté, & sembla que la fortune
 luy en presenta le moyen, lors que moins il l'at-
 tendoit. Mais j'ay ouy dire quelquesfois à nos
 Druydes, que la fortune se plaist de tourner le
 plus souuent sa rouë du costé où l'on attend
 moins son tour. Alaric vint à mourir, & Thier-
 ry son fils luy succeda, qui pour auoir plusieurs
 freres eust bien assez affaire à maintenir ses
 Estats, sans penser aux inimitiez de son pere. Et
 ainsi se voulant rendre aymable à chacun (car
 la bonté & la liberalité sont les deux aymants,
 qui attirent le plus l'amitié de chacun) dès le
 commencement de son regne, il publia vne
 abolition generale de toutes les offenses faites
 en son Royaume. Voila vn grand commence-
 ment pour moyenner le retour d'Alcippe: si ne
 pouuoit-il encore reuenir, d'autant que Piman-
 dre n'auoit point oublié l'injure receüe, toutes-
 fois, ainsi que les Visigots furent cause de son
 bannissement, de mesme la fortune s'en voulut

seruir pour instrument de r'appel. Quelque temps auparauant, comme ie vous ay dit, Artus Roy de la grande Bretaigne auoit institué les Cheualiers de la table ronde, qui estoit vn certain nombre de jeunes hommes vertueux, obligez d'aller chercher les aduentures, punir les meschans, faire justice aux oppressez, & maintenir l'honneur des Dames. Or les Visigots d'Espagne, qui alors demeuroident dans Pampelune, à l'imitation de cestuy-cy, eleurent des Cheualiers, qui alloient en diuers lieux montrans leur force & adresse: il aduint qu'en ce temps vn de ces Visigots apres auoir couru plusieurs côtrées s'en vint à Marcilly, où ayant fait son deffi accoustumé, il vainquit plusieurs des Cheualiers de Pimandre, auxquels il couppoit la teste, & d'vne cruauté extrême, pour tesmoignage de sa valeur, les enuoyoit à vne Dame qu'il seruoit en Espagne. Entre les autres, Amarillis y perdit vn oncle, qui comme mon pere, ne voulant demeurer dans le repos de la vie champestre, auoit suuiy le mestier des armes. Et parce que durant cét esloignement, elle auoit esté assez curieuse pour auoir d'ordinaire des nouvelles, par la voye de certains jeunes garçons qu'elle & luy auoient dressez à cela, aussi tost que ce malheur luy fust auenu, elle luy escriuit, non pas en opinion qu'il deust s'en retourner, mais comme luy faisant part de son déplaisir. Amour qui n'est iamais dans vne belle

ame sans la remplir de mille desseins genereux,
 ne permit à mon pere de sçauoir le desplaisir
 d'Amarillis estre causé par vn homme, sans in-
 continent faire resolution de chastier cét outre-
 cuidé. Et ainsi avec le congé de l'Empereur s'en
 vint déguisé en la maison de Cleante, qui sça-
 chant sa deliberation, tascha plusieurs fois de
 l'en diuertir : mais Amour auoit de plus fortes
 persuasions que luy. Et vn matin que Pimandre
 sortoit pour aller au Temple, Alcippe se pre-
 senta deuant luy, armé de toutes pieces, & quoy
 qu'il eust la visiere haussée, si ne fut-il point re-
 cogneu, pour la barbe qui luy estoit venue de-
 puis son depart. Lors que Pimandre sçeut sa re-
 solution, il en fit beaucoup d'estat, pour la hai-
 ne qu'il portoit à cét estranger à cause de son
 arrogance & de sa cruauté, & dès l'heure mes-
 me fist aduertir le Visigot par vn Heraut d'ar-
 mes. Pour abreger, mon pere le vainquit, & en
 presenta l'espée à Pimandre, & sans se faire
 cognoistre à personne, sinon à Amarillis, qui
 le vit en la maison de Cleante, il s'en retourna
 à Bisance, où il fut receu comme de coustume.
 Cependant Cleante, qui n'auoit nul plus grand
 desir que de le reuoir libre en Forests, le des-
 couurit à Pimandre, qui estoit fort desireux de
 sçauoir le nom de celuy qui auoit combattu
 l'estranger. Luy au commencement estonné,
 enfin esmeu de la vertu de cét homme, deman-
 da s'il estoit possible qu'il fut encor en vie. A

quoy Cleante respondit , en racontant toutes ses fortunes , & tous ses longs voyages , & enfin quel il estoit parvenu auprès de tous les Roys qu'il auoit seruis. Sans mentir , dit alors Pimandre , la vertu de cet homme merite d'estre recherchée & non pas bannie , outre l'extrême plaisir qu'il m'a fait , qu'il reuienne donc & qu'il s'assure que ie le cheriray & aymeray comme il merite : & que dès icy ie luy pardonne tout ce qu'il a fait contre moy. Ainsi mon pere apres auoir demeuré dix-sept ans en Grece , reuint en sa patrie , honoré de Pimandre & d'Amasis qui luy donnerent la plus belle charge qui fut prés de leur personne. Mais voyez que c'est que de nous ! On se^{ce} faoule de toute chose par l'abondance , & le^{ce} desir assouuy demeure sans force. Aussi-tost que^{ce} mon pere eust les faueurs de la fortune telles qu'il eust sçeu desirer , le voila qu'il en perd le goust & les mesprise. Et lors vn bon demon qui le voulut retirer de ce goulphe , où il auoit si souuent failly de faire naufrage , luy representa , à ce que ie luy ay ouy dire , semblables considerations. Vien-ça , Alcippe , quel est ton dessein ? N'est-ce pas de viure^{ce} heureux autant que Cloton filera tes jours ?^{ce} si cela est , où pense-tu trouuer ce bien , si non au repos ? Le repos , où peut-il estre^{ce} que hors des affaires ? Les affaires , com-^{ce}ment peuuent-elles esloigner l'ambition de^{ce}

LA I. PARTIE D'ASTRE'E,

our , puis que la mesme felicité de l'ambigist en la pluralité des affaires ? N'as-tu nt encor assez esprouué l'inconstance dont es sont pleines? Aye pour le moins cette coneration en toy. L'ambition est de commander à plusieurs : chacun de ceux là a mesme desin que toy. Ces desseins leur proposent les mesmes chemins : allant par mesme chemin, ne peuuent-ils pas paruenir là mesme où tu es ? & y paruenant , puis que l'ambition est vn lieu si estroit qu'il n'est pas capable que d'vn seul , il faut que tu te deffende de mille qui t'attaqueront, ou que tu leur cedes. Si tu te deffends, quel peut estre ton repos , puis que tu as à te garder des amis & des ennemis , & que iour & nuict leurs fers sont aiguisez contre toy? Si tu leur cedes , est-il rien de si miserable qu'vn Courtisan descheu ? Doncques, Alcippe , r'entre en toy-mesme , & te ressouuiens que tes peres & ayeuls ont esté plus sages que toy , ne vueille point estre plus auisé , mais plante vn clou de diamant à la rouë de cette fortune, que tu as si souvent trouuée si muable , reuiens au lieu de ta naissance, laisse-là cette pourpre & la change en tes premiers habits , que cette lance soit changée en houlette , & cette espée en coultre , pour ouurer la terre, & non pas le flanc des hommes? Là tu trouueras chez toy le repos , qu'en tant d'années tu n'as iamais pû trouuer ailleurs. Voila , Madame , les considerations qui r'amen-

nerent

nerent mon pere à sa premiere profession. Et ainsi, au grand estonnement de tous, mais avec beaucoup de loüanges des plus sages, il reuint à son premier estat, où il fist renoueller nos anciens statuts, avec tant de contentement de chacun, qu'il se pouuoit dire estre au comble de l'ambition, quoy qu'il s'en fut despoüillé: puis qu'il estoit tant aimé, & honoré de ses voisins, qu'ils le tenoient pour vn oracle; & toutesfois ce ne fut pas encor là la fin de ses peines: car s'estant apres la mort de Pimandre retiré chez luy, il ne fut plustost en nos riuages, qu'Amour ne luy renouellast sa premiere playe, n'y ayant de toutes les flèches d'Amour, nulle plus acérée que celle de la conuersation. Ainsi donc voyla Amarillis si auant en sa pensée, qu'elle luy donnoit plus de peine que tous ses premiers trauaux. Ce fut en ce temps qu'il reprit la deuise qu'il auoit portée durant tous ses voyages, d'une penne de Geay, voulant signifier PEINE L'AY. De cét Amour vint vne tres-grande inimitié: Car Alcé, pere d'Astrée, estoit infiniment amoureux de cette Amarillis, & Amarillis durant l'exil de mon pere, auoit permis cette recherche par le cōmandement de ses parents, & à cette heure ne s'en pouuoit distraire sans luy donner tant d'ennuy, que c'estoit le desesperer: D'autre costé Alcippe, qui depouillant l'habit de Cheualier, n'en auoit pas laissé le courage, ne pouuant souffrir vn riuai, vint aux mains

58 LA I. PARTIE D'ASTRÉE,
plusieurs fois avec Alcé, qui n'estoit pas sans
courage, & croit-on que n'eust esté les parents
d'Amarillis, qui se resolurent de la donner
Alcippe, il fut arriué beaucoup de malheur en
tr'eux: mais encor que par ce mariage on coup
past les racines des querelles, celles toutesfoi
de la haine demeurerent si viues, que depui
elles creurent si hautes, qu'il n'y a iamais eu fa
miliarité entre Alcé & Alcippe. Et c'est cela
dit Celadon, s'adressant à Syluie, belle Nym
phe, que vous ouyistes dire estant en nostre ha
meau: car ie suis fils d'Alcippe & d'Amarillis,
& Astrée est fille d'Alcé & d'Hyppolite. Vous
trouuerez peut-estre estrange, que ie sçache
tant de particularitez des contrées voisines:
Mais, Madame, tout ce que j'en ay appris, n'a
esté que de mon pere, qui me racontant sa vie,
a esté contraint de me dire ensemble les choses
que vous auez ouyes.

Ainsi Celadon finit son discours, & certes
non point sans peine: car le parler luy en don
noit beaucoup, pour auoir encore l'estomach
mal disposé: & cela fut cause qu'il raconta cer
te histoire le plus briefuement qu'il pût: Gala
thée toutesfois en demeura plus satisfaite qu'i
ne se peut croire, pour auoir sçeu de quels
ayeuls estoit descendu ce Berger, qu'elle ay
moit tant.

Fin du deuxiesme Liure.





LIVRE TROISIEME. 103

les fortunes d'Amour estoient peu assés
ussi bien que toutes les autres : & com-
eu de chose luy restoit de tant de faueurs,
fin estoient sans plus vn bracelet de che-
qu'il auoit au bras, & vn pourtrait qu'il
it au col, duquel il baïsa la boîte plusieurs
pour la bague qu'il auoit à l'autre bras,
yoit que ce fust plustost la force que sa
volonté qui la luy eust donnée. Mais
coup il se ressouuint des lettres qu'elle
oit escrites, durant le bon-heur de sa for-
& qu'il portoit d'ordinaire avec luy dans
it sac de sêteur. O quel tressaut fut le sien!
eut peur que ces Nymphes fouillant ses
ne l'eussent trouué. En ce doute il appel-
haut le petit Meril : car pour le seruir il
couché à vne garderobbe fort proche. Le
garçon s'oyant appeller coup sur coup
ou trois fois, vint sçauoir ce qu'il luy vou-
Mon petit amy, dit Celadon, ne sçay-tu
que sont deuenus mes habits ? car il y a
ue chose dedans qu'il m'ennuyeroit fort
dre. Vos habits, dit-il, ne sont pas loing
mais il n'y a rien dedās, car ie les ay cher-
Ah! dit le Berger, tu te trompes, Meril, i'y
chose que i'aimerois mieux auoir conser-
la vie: & lors se tournant de l'autre costé
il se mit à plaindre & tourmêter fort lōg-
Meril qui l'écoutoit, d'un costé estoit mar-
on déplaisir, & de l'autre estoit en doute

104 LA I. PARTIE D'ASTREE,
s'il luy deuoit dire ce qu'il en sçauoit. En fin
ne pouuant supporter de le voir plus longue-
ment en cette peine, il luy dit, qu'il ne se deuoit
point tant ennuyer, & que la Nymphe Gala-
thée l'aymoit trop pour ne luy rendre vne chose
qu'il monstroït d'auoir si chere. Alors Celadon
se tourna vers luy : & comment, dit-il, la Nym-
phe a-t-elle ce que ie te demande ? Le croy, ré-
pondit-il, que c'est cela mesme : pour le moins ie
n'y ay trouué qu'un petit sac plein de papier : &
ainsi que ie le vous apportois, vn peu deuant
que vous ayez voulu dormir, elle l'a veu, & me
l'a osté. O Dieu, dit alors le Berger, aillent tou-
tes choses au pis qu'elles pourront : & se tour-
nant de l'autre costé, ne voulut luy parler da-
uantage. Cependant Galathée lisoit les lettres
de Celadon : car il estoit fort vray qu'elle les
auoit ostées à Meril, suiuant la curiosité ordi-
naire de ceux qui aiment : mais elle luy auoit
fort defendu de n'en rien dire, parce qu'elle
auoit intention de les rendre, sans qu'il sçeuſt
qu'elle les eust veuës. Pour lors Syluie luy
portoit vn flambeau deuant, & Leonide estoit
ailleurs, si bien qu'à ce coup il falut qu'elle fust
du secret. Nous verrons, disoit Syluie, s'il est
vray que ce Berger soit si grossier comme il se
feint, & s'il n'est point amoureux, car ie m'as-
seure que ces papiers en diront quelque cho-
se, & lors elle s'appuya vn peu sur la table.
Cependant Galathée dénouoit le cordon,

qui serroit si bien, que l'eau n'y auoit guere fait de mal, toutesfois il y auoit quelques papiers mouillez, qu'elle tira dehors le plus doucement qu'elle pût, pour ne les rompre : & les ayant espanchez sur la table, le premier sur qui elle mit la main, fut vne telle lettre :

LETTRE D'ASTRE'E à Celadon.



V'est-ce que vous entreprenez, Celadon? en quelle confusion vous allez-vous mettre? croyez-moy, qui vous conseille en amie, laissez ce dessein de me seruir, il est trop plein d'incommoditez : quel contentement y esperez-vous? ie suis tant insupportable que ce n'est guere moins entreprendre que l'impossible; il faudra seruir, souffrir & n'auoir des yeux, ny de l'Amour que pour moy : car ne croyez point que ie veuille auoir à partager avec quelqu'autre, ny que ie recoiue vne volonteé à moitié mienne : ie suis soupconneuse, ie suis jalouse, ie suis difficile à gagner, & facile à perdre, & plus aysée à offenser, & tres-mal aysée à rapaiser : le moindre doute est en moy vne assurance : il faut que mes volonteés soient des destinées, mes opinions des raisons, & mes comandemens des loix inuiolables. Croyez-moy encor vn coup, retirez-vous, Berger, de ce dangereux labyrinthe, & fuyez vn dessein si ruineux. Je me recognois mieux que vous, ne vous figurez pas

106 LA I. PARTIE D'ASTRE'E,
*de pouuoir à la fin changer mon naturel , ie rompray
plustost que de plier , & ne vous plaignez à l'auenir de
moy , si à cette heure vous ne croyez ce que ie vous en
dis.*

Ne me tenez iamais pour ce que ie suis, dit Galathée, si ce Berger n'est amoureux, car en voicy vn commencement qui n'est pas petit. Il n'en faut point douter, dit Syluie, estant si honneste homme. Et comment, repliqua Galathée, auez-vous opinion qu'il faille necessairement aymer pour estre tel? Ouy, Madame, dit-elle, à ce que j'ay ouy dire: parce que l'Amant ne desire rien dauantage, que d'estre aymé: pour estre aymé, il faut qu'il se rēde aimable, & ce qui rend aimable est cela mesme qui rend honneste homme. A ce mot Galathée luy donna vne lettre qui estoit vn peu mouillée pour la seicher au feu, & cependant elle en prit vne autre qui estoit telle?

LETTRE D'ASTRE'E à Celadon.



*Vous ne voulez pas croire que ie vous ay-
me , & vous desirez que ie croye que
vous m'aymez: si ie ne vous ayme point,
que vous profitera la creance que j'au-
ray de vostre affection? à faire, peut-
estre, que cette opinion m'y oblige? A peine, Celadon,*

pourra cette foible consideration, si vos merites, & les services que j'ay receus de vous, ne l'ont pû encorer. Or voyez en quel estat sont vos affaires: ie ne veux pas seulement que vous scachiez que ie croy que vous m'aymez: mais ie veux de plus, que vous soyez assés que ie vous ayme, & entre tant d'autres vne chose que ie vous en doit rendre certain: si ie ne vous aymoïs point, qui me feroit mépriser le contentement de mes biens? Si vous considereZ combien ie leur doy, vous connoistrez en quelque sorte la qualité de mon amitié, puis que non seulement elle contrepeise, mais emporte tant, un si grand poids: & Adieu: ne soyez plus incrédule.

En mesme temps Syluie rapporta la lettre, & Galathée luy dit avec beaucoup de desplaisir, qu'il aymoît, & que de plus il estoit infiniment aimé, & luy releut la lettre, qui luy touchoit fort au cœur, voyant qu'elle auoit à forcer vne place, où vn si fort ennemy estoit desia victorieux: car par ces lettres, elle iugea que l'honneur de cette Bergere n'estoit pas d'estre à moitié Maistresse, mais de commander avec vne res-absoluë puissance à ceux qu'elle daignoit receuoir pour siens: elle fortifia beaucoup ce jugement, quand elle leut la lettre qui auoit esté richée: elle estoit telle:

LETTRE D'ASTRÉE à Celadon.



Ycidas a dit à ma Phylis que vous estiez aujourd'huy de mauuaise humeur, en suis-je cause, ou vous? Si c'est moy, c'est sans occasion; car ne veux-je pas tousiours vous aymer, & estre aimée de vous? ne m'auex-vous pas mille fois juré que vous ne desiriez que cela pour estre content? Si c'est vous, vous me faites tort, de disposer sans que ie le sçache, de ce qui est à moy: car par la donation que vous m'auex faite, & que j'ay receuë, tout ce qui est de vous m'appartient. Aduertissez-m'en donc, & ie verray si ie vous en doy donner permission, & cependant ie vous le defends.

Auec quel empire, dit alors Galathée, traite cette Bergere? Elle ne luy fait point de tort, respondit Syluie, puis qu'elle l'en a bien aduertiy dès le commencement. Et sans mentir, si c'est celle que ie pense, elle a quelque raison, estant l'une des plus belles, & des plus accomplies personnes, que ie vy iamais. Elle s'appelle Astrée, & ce qui me le fait iuger ainsi, c'est ce mot de Phylis, sçachant que ces deux Bergeres sont amies jurées. Et encor, comme ie vous dis, que *sa beauté soit extreme*, toutefois c'est ce qui est

en elle de moins aimable , car elle a tant d'autres perfections, que celle-là est la moins apparente. Ces discours ne seruoient qu'à la rebleffer dauantage, puis qu'ils ne luy descouuroient que de plus grandes difficultez en son dessein : & parce qu'elle ne vouloit que Syluie pour lors en sçeut dauantage , elle resserra ces papiers , & se mit au liét , non sans vne grandé compagnie de diuerses pensées , entre lesquelles le sommeil se glissa peu à peu.

A peine estoit-il iour que le petit Meril sortit de la chambre du Berger , qui auoit plaint tout la nuict , & que le trauail & le mal n'auoient pû assoupir qu'à la venuë de l'aurore : & parce que Galathée luy auoit commandé de remarquer particulièrement tout ce que feroit Celadon , & le luy rapporter , il alloit luy dire ce qu'il auoit appris. A l'heure mesme Galathée s'estant esueillée , parloit si haut avec Leonide , que Meril les oyant heurta à la porte , & se fit ouurir. Madame , dit-il , de toute cette nuict ie n'ay dormy : car le pauvre Celadon a failly à mourir , à cause des papiers que vous me pristez hier : & parce que ie le vy si fort desesperé , ie fus contraint pour le remettre vn peu , de luy dire que vous les auiez. Comment ? reprit la Nymphé , il sçait donc que ie les ay : Ouy certes, Madame, respond Meril , & m'assure qu'il vous suppliera de les luy rendre , car il les tient trop chers : & si vous l'eussiez ouy comme moy ,

110 LA I. PARTIE D'ASTRÉE,
ie ne croy point qu'il ne vous eust fait pitié.
Hé! dy-moy, Meril, adjousta la Nymphé, entre autres choses, que disoit-il? Madame, repliqua-t'il, apres qu'il se fut enquis si ie n'auois point veu ses papiers, & qu'en fin il eut sçeu que vous les auiez, il se tourna comme transporté de l'autre costé, & dit: Or sus, aillent toutes choses au pis qu'elles pourront: & apres auoir demeuré muet quelque temps, & qu'il pensa que ie me fusse remis dans le liect, ie l'ouys fouspirer assez haut, & puis dire telles paroles: Astrée! Astrée! ce bannissement deuoit-il estre la recompense de mes seruices? si vostre amitié est changée, pourquoy me blasmez-vous pour vous excuser? si j'ay failly, que ne me dites-vous ma faute? n'y a-t'il point de iustice au Ciel, non plus que de pitié en vostre ame? he-las! s'il y en a, que n'en ressens-je quelque faueur, afin que n'ayant pû mourir, comme vouloit mon desespoir, ie le fasse pour le moins, comme le commande la rigueur d'Astrée. Ah! rigoureux pour ne dire cruel commandement! qui eust pû en vn tel accident prendre autre resolution que celle de la mort? n'eust-il pas donné signe de peu d'Amour, plustost que de beaucoup de courage? Et il s'arresta vn peu; puis il reprit ainsi: Mais à quoy, mes traistres espoirs, m'allez-vous flattant? est-il possible que vous m'osiez approcher encores? dites-vous pas *qu'elle changera?* considerez, ennemis de mon

LIVRE TROISIEME. III

Le repos, quelle apparence il y a que tant de temps
 écoulé, tant de seruites & d'affections reco-
 nueues, tant de desdains supportez, & d'impos-
 sibilités vaincues, ne l'ayent pû, & qu'une ab-
 sence le puisse? Esperons, esperons plustost vn
 favorable cercueil de la mort, qu'un favorable
 repentir d'elle. Apres plusieurs semblables dis-
 cours, il se teut assez long temps: mais estant re-
 tourné au liect, ie l'ouys peu apres recommencer
 ses regrets, qu'il a continuez iusques au iour:
 & tout ce que j'en ay pû remarquer, n'a esté que
 des plaintes qu'il fait contre vne Astrée, qu'il
 accuse de changement, & de cruauté. Si Ga-
 lathée auoit sçeu vn peu des affaires de Cela-
 don, par les lettres d'Astrée, elle en apprit tant
 par le rapport de Meril, que pour son repos il
 eust esté bon qu'elle en eust esté plus ignoran-
 te. Toutesfois en se flattant elle se figuroit,
 que le mespris d'Astrée pourroit luy ouurir
 plus aisément le chemin à ce qu'elle desiroit:
 Escoliere d'Amour! qui ne sçauoit pas qu'A-
 mour ne meurt iamais en vn cœur genereux, &
 que la racine n'en soit entierement arrachée. En
 cette esperance elle escriuit vn billet qu'elle
 le plia sans le cacheter, & le mit entre ceux
 d'Astrée; Puis donnant le sac à Meril, Tien, luy
 dit-elle, Meril, rends ce sac à Celadon, & luy
 dy que ie voudrois luy pouoir rendre aussi
 bien tout le contentement qui luy defaut. Que
 s'il se porte bien, & qu'il me vueille voir, dy luy

que ie me trouue mal ce matin : elle disoit cela afin qu'il eust loisir de visiter les papiers , & de lire celuy qu'elle luy escriuoit. Meril s'en alla , & parce que Leonide estoit dans vn autre liçt, elle ne pût voir le sac , ny ouyr la commission qu'elle luy auoit donnée , mais soudain qu'il fut dehors elle l'appella, & la fit mettre dans le liçt avec elle : & apres quelques autres propos, elle luy parla de cette sorte : Vous sçauiez , Leonide , ce que ie vous dy hier de ce Berger , & combien il m'importe qu'il m'ayme , ou qu'il ne m'aime pas : depuis ce temps-là , i'ay sçeu de ses nouuelles plus que ie n'eusse voulu : vous auez ouy ce que Meril m'a rapporté , & ce que Syluie m'a dit des perfections d'Astrée, si bien, cōtinua-t'elle, que depuis que la place est prise, ie voy naistre vne double difficulté à nostre entreprise : toutesfois cette heureuse Bergere l'a fort offensé : & vn cœur genereux souffre malaisément vn mépris sans s'en ressentir. Madame , luy respondit Leonide , d'vn costé ie voudrois que vous fussiez contente , & de l'autre ie suis presque bien aise de ces incommoditez : car vous vous faites tant de tort, si vous continuez, que ie ne sçay si vous l'effacerez iamais. Pensez-vous , encor que vous croyez estre icy bien secrette, que l'on ne vienne à sçauoir cette vie ? & que sera-ce de vous , si elle se descouure ? Lè iugement ne vous manqua iamais au reste de vos actions, est-il possible qu'en cét accident il vous defaillè

LIVRE TROISIÈME. 113

deffaille ? Que iugeriez-vous d'une autre qui meneroit telle vie ? Vous respondrez que vous ne faites point de mal. Ah ! Madame, il ne suffit pas à une personne de vostre qualité, d'estre exempté du crime, il faut l'estre aussi du blâme ; Si c'estoit un homme qui fut digne de vous, ie le patienterois : mais encor que Celadon soit des premiers de cette contrée, c'est toutes-fois un Berger, & qui n'est recogneu pour autre. Et cette vaine opinion de bon-heur, ou de malheur, pourra-t'elle tant sur vous, qu'elle vous abatte de sorte le courage, que vous vueillez égaler ces gardeurs de brebis, ces rustiques, & ces demy-sauvages à vous ? Pour Dieu, Madame, reuenez-en vous mesme, & considerez l'intention dont ie profere ces paroles. Elle eust continué, n'eust esté que Galathée toute en colere l'interrompit ainsi : Ie vous ay dit que ie ne voulois point que vous me tinssiez ces discours, ie sçay à quoy i'en suis resoluë, quand ie vous en demanderay aduis, donnez-le moy, & une fois pour toutes, ne m'en parlez plus, si vous ne voulez me déplaire. A ce mot elle se tourna de l'autre costé, en telle furie, que Leonide cogneut bien qu'elle l'auoit fort offensée. Aussi n'y a-t'il rien qui touche plus viuement qu'opposer l'honneur à l'Amour : car toutes les raisons d'Amour demeurent vaincuës, & l'Amour toutesfois demeure tousiours en la volonté le plus fort. *Peu apres Galathée se tour-*

1. Part.

H

114 LA I. PARTIE D'ASTRE

na, & luy dit: Je n'ay point creu iusq
que vous eussiez opinion d'estre ma gou
te, mais à cette heure ie commence
quelque creance, que vous le vous figu
dame, respondit-elle, ie ne me mékog
iamais tant, que ie ne recognoisse tou
que ie vous doy: mais puis que vous tr
mauuais ce que mō deuoir m'a fait vou
proteste dés icy que ie ne vous donnera
occasion d'entrer pour ce sujet en col
tre moy. C'est vne estrange chose, repli
lathée, qu'il faille que vous ayez tousi
son en vos opinions. Quelle appare
t'il, que l'on puisse sçauoir que Cela
icy? il n'y a ceans que nous trois, Mer
nourrice sa mere: pour Meril, il ne so
& outre cela, il a assez de discretion p
àage: Pour ma nourrice, sa fidelité m'
cogneue, & puis ç'a esté en partie
dessein, que le tout s'est conduit de te
Car luy ayant raconté ce que le Dru
uoit pedit, elle qui m'aime plus ten
que si i'estois son enfant propre, me
de ne dédaigner cét aduertissement,
que ie luy proposay la difficulté du gra
des personnes qui viennent ceans q
suis, elle mesme m'auertit de feindr
me voulois purger. Et quel est vostre
dit Leonide. De faire en sorte, respo
que ce Berger me vueille du bien, &

à ce que cela soit, de ne le point laisser sortir de ceans : que si vne fois il vient à m'aimer, ie laisseray conduire le reste à la fortune. Madame, dit Leonide, Dieu vous en donne tout le contentement que vous desirez : mais permettez-moy de vous dire encor pour ce coup, que vous vous ruinez de reputation. Quel temps faut-il pour déraciner l'affection si bien prise qu'il porte à Astrée, la beauté & la vertu de laquelle on dit estre sans seconde ? Mais, interrompit incontinent la Nymphe, elle le desdaigne, elle l'offense, elle le chasse : pensez-vous qu'il n'ait pas assez de courage pour la laisser ? O Madame, rayez cela de vostre esperance, dit Leonide, s'il n'a point de courage, il ne le ressentira pas, & s'il en a, vn homme genereux ne se diuertit iamais d'une entreprise pour les difficultez. Ressouvenez-vous pour exemple de combien de desdains vous auez vscé contre Lindamor, & combien vous l'avez traitté cruellement, & combien il a peu fait de cas de tels desdains, ny de telles cruautez. Mais qu'il soit ainsi, que Celadon, pour estre en fin vn Berger, n'ait pas tant de courage que Lindamor, & qu'il fléchisse aux coups d'Astrée, qu'esperez-vous de bon pour cela ? pensez-vous qu'un esprit trompé soit aisé à retomber vne seconde fois en vn mesme sujet ? Non ; non, Madame, quoy qu'il soit, & de naissance, & de conuersation entre des hommes

grossiers, si ne le peut-il estre tant, qu'il ne craigne de se rebrusler à ce feu, dont la douleur luy cuit encore en l'ame. Il faut (& c'est ce que vous pouuez esperer de plus aduantageux) que le temps le guerisse entierement de cette brulure, deuant qu'il puisse tourner ses yeux sur vn autre sujet semblable : & quelle longueur y faudra-t'il? & cependant sera-t'il possible d'empescher si long-temps, que les gardes qui ne sont qu'en cette basse-court, ne viennent à le sçauoir? ou en le voyant (car encor ne le pouuez-vous pas tenir tousiours en vne chambre) ou par le rapport de Meril qui (encor qu'assez discret pour son aage) est en fin vn enfant. Leonide, luy dit-elle, cessez de vous trauailler pour ce sujet, ma resolution est celle que ie vous ay dite : que si vous voulez me faire croire que vous m'aimez, fauorisez mon dessein en ce que vous pourrez, & du reste laissez-m'en le soucy. Ce matin, si le mal de Celadon le permet (il me sembla qu'hier il se portoit bien) vous pourrez le conduire au jardin ; car pour aujourd'huy ie me trouue vn peu mal, & difficilement sortiray-je du liçt, que sur le soir : Leonide toute triste ne luy respondit, sinon qu'elle rapporteroit tousiours tout ce qu'elle pourroit à son contentement.

Cependant qu'elles discouroient ainsi, Meril fit son message, & ayant trouué le Berger éveillé luy donna le bon-jour de la part de la Nym-

phé, & luy presenta ses papiers. O combien promptement se releua-t'il sur le liét ! il fit ouvrir les rideaux & les fenestres, n'ayant le loisir de se leuer, tant il auoit de haste de voir ce qui luy auoit cousté tant de regrets. Il ouure le petit sac, & apres l'auoir baisé plusieurs fois: O secretaire, dit-il, de ma vie plus heureuse : comment t'es-tu trouué entre ces mains estrange-res ? A ce mot il sort toutes les lettres sur le liét, & pour voir s'il en manquoit quelque vne, il les remit en leur rang, selon le temps qu'il les auoit receues, & voyant qu'il restoit vn billet, il l'ouure, & leut tels mots :

CEladon, ie veux que vous sçachiez que Galathée vous aime, & que le Ciel a permis le desdain d'Astrée pour ne vouloir que plus long-temps vne Bergere possedast ce qu'une Nymphé desire: reconnoissez ce bon-heur, & ne le refusez.

L'estonnement du Berger fut tres-grand: toutesfois voyant que le petit Meril confideroit ses actions, il n'en voulust faire semblant. Les resserrant donc toutes ensemble, & se remettant au liét, il luy demanda qui les luy auoit baillées : ie les ay prises, dit-il, dans la toilette de Madame, & n'eust esté que ie desirois de vous oster de la peine où ie vous voyois, ie n'eusse osé y aller: car elle se trouue vn peu mal.

118 LA I. PARTIE D'ASTRE'E,
Et qui est avec elle? demanda Celadon. Les
deux Nymphes, dit-il, que vous vistes icy
hier, dont l'une est Leonide, niepce d'Ada-
mas, l'autre est Syluie, fille de Deante le glo-
rieux; certes elle n'est pas sa fille sans raison:
car c'est bien la plus altiere en ses façons que
l'on puisse voir. Ainsi receut Celadon le pre-
mier aduertissement de la bonne volonté de
Galathée: car encor qu'il n'y eust ny chiffre
ny signature au billet qu'il auoit receu, si iu-
gea-t'il bien que cela n'auoit point esté fait
sans qu'elle le sçeut. Et dés lors il preuit que
ce luy seroit vne surcharge à ses ennuis, &
qu'il s'y falloit resoudre. Voyant donc que
la moitié du iour estoit presque passée, & se
trouuant assez bien, il ne voulut demeurer plus
long-temps au liét, croyant que plustost il en
fortiroit, plustost aussi pourroit-il prendre
congé de ces belles Nymphes. S'estant leué
en cette deliberation, ainsi qu'il fortoit pour
s'aller promener, il rencontra Leonide & Syl-
uie, que Galathée n'osant se leuer, ny se mon-
trer encor à luy, de honte du billet qu'elle luy
auoit escrit, luy enuoyoit pour l'entretenir. Ils
descendirent dans le jardin: & parce que Ce-
ladon leur vouloit cacher son ennuy, il se
monstroît avec le visage le plus riant qu'il pou-
uoit, & feignant d'estre curieux de sçauoir tout
ce qu'il voyoit. Belles Nymphes, leur dit-il,
n'est-ce pas près d'icy, où se trouue la fontaine

de la verité d'Amour ? Je voudrois bien, s'il estoit possible, que nous la vissions. C'est bien près d'icy, respondit la Nymphé, car il ne faut que descendre dans ce grand bois : mais de la veoir il est impossible, & il en faut remercier cette belle qui en est cause, dit-elle, en montrât Syluie. Je ne sçay, repliqua-t'elle, pourquoy vous m'en accusez : car quant à moy ie n'ouys iamais blasmer l'espée si elle coupe l'imprudent qui met le doigt dessus. Il est vray, respondit Leonide : mais si ay bien moy celuy qui en blesse : & vostre beauté n'est pas de celles qui se laissent voir sans homicide. Telle qu'elle est respondit Syluie, avec vn peu de rougeur, elle a bien d'assez forts liens, pour ne lascher iamais ce qu'elle estraint vne fois. Elle disoit cecy, en luy reprochant l'infidelité d'Agis, qui l'ayant quelque temps aymée, pour vne jalousie, ou pour vne absence de deux mois, s'estoit entièrement changé, & pour Polemas qu'une autre beauté luy auoit desrobé : ce qu'elle entendit fort bien. Aussi luy repliqua-t'elle : i'a-uouë, ma sœur, que mes liens sont aisez à délier : mais c'est d'autant que ie n'ay iamais voulu prendre la peine de les nouër. Celadon oyoit avec beaucoup de plaisir, leurs petites disputes, & afin qu'elles ne finissent si tost, il dit à Syluie : Belle Nymphé, puis que c'est de vous d'où procede la difficulté de voir cette admirable fontaine, nous ne vous aurions pas peu

d'obligation, si par vous mesmes nous apprenions comme cela est aduenü. Celadon, respondit la Nymphé en sousiriant, vous auez bien assez d'affaire chez vous, sans aller chercher celles d'autrui. Toutesfois si la curiosité peut encortrouuer place avec vostre amour, cette parleuse de Leonide, si vous l'en priez, vous en dira bien la fin: puis que sans en estre requise, elle vous a si bien dit le commencement. Mais son frere, respondit Leonide, vostre beauté fait bien mieux parler tous ceux de qui elle est veüe: & puis que vous me donnez permission d'en dire vn effet, ie vous aime tant, que ie ne laisseray iamais vos victoires incogneüs, & mesmes celles que vous desirez si fort que l'on sçache: Toutesfois pour n'ennuyer ce Berger, j'abbregeray pour ce coup le plus qu'il me sera possible. Non point pour cela, interrompit le Berger, mais pour donner loisir à cette belle Nymphé de vous redre la pareille. N'en doutez nullement, repliqua Syluie: mais selon qu'elle me traittera, ie verray ce que i'auray à faire, Ainsi de l'vne & de l'autre, par leur bouche mesme Celadon apprenoit leur vie plus particuliere: & afin qu'en se promenant il les püst mieux ouyr, elles le mirent entr'elles, & marchant au petit pas, Leonide commença de cette sorte:

HISTOIRE DE SYLVIE,

CEux qui dient que pour estre aymé , il ne faut qu'aymer , n'ont pas esprouvé ny les yeux, ny le courage de cette Nymphe: autrement ils eussent cogneu que tout ainsi que l'eau de la fontaine fuyt incessammēt de sa source: demesme l'Amour qui naist de cette belle , s'esloigne d'elle le plus qu'il peut. Si oyant le discours que ie vay vous faire , vous n'aduoüez ce que ie dis, ie veux bien que vous m'accusiez de peu de jugement.

Amasis, mere de Galathée, a vn fils nommé Clidaman, accompagné de toutes les aymables vertus qu'yne personne de son aage & de sa qualité peut auoir : car il semble estre nay à tout ce qui est des armes & des Dames. Il peut y auoir trois ans, que pour donner quelque cognoissance de son gentil naturel, avec la permission d'Amasis , il fit vn seruiteur à toutes les Nymphes, & cela non point par eslection , mais par sort: parce qu'ayant mis tous les noms des Nymphes dans vn vase, & tous ceux des jeunes Cheualiers dans l'autre, deuant toute l'assemblée, il prit la plus ieune d'entre nous , & le plus ieune d'entr'eux , au fils il donna le vase des Nymphes , & à la fille celuy des Cheualiers , & lors apres plusieurs sons de trompettes, le ieune gar-

çon tira , & le premier nom qui sortit fut Syl-
 uie ; soudain on en fit faire de mesme à la ieune
 Nymphé , qui tira celui de Clidaman . Grand certes fut l'applaudissement de chacun :
 mais plus grande la gentillesse de Clidaman ,
 qui après auoir receu le billet vint , vn genouil
 en terre , baiser les mains à cette belle Nym-
 phe , qui toute honteuse ne l'eust point permis ,
 sans le commandement d'Amasis , qui dit que
 c'estoit le moindre hommage qu'elle deust re-
 ceuoir au nom d'vn si grand Dieu que l'Amour .
 Après elle , toutes les autres furent appellées :
 aux vnes il rencontra selon leur desir , aux au-
 tres non : tant y a que Galathée en eust vn tres-
 accompli , nommé Lindamor , qui pour lors
 ne faisoit que reuenir de l'armée de Meroüée .
 Quant au mien , il s'appelloit Agis , le plus in-
 constant & trompeur qui fust iamais . Or de
 ceux qui furent ainsi donnez , les vns serui-
 rent par apparence , les autres par leur volon-
 té ratifierent à ces belles la donation que le ha-
 zard leur auoit fait d'eux : & ceux qui s'en def-
 fendirent le mieux , furent ceux qui auparauant
 auoient desia conçu quelque affection . Entre
 autres le ieune Ligdamon en fut vn ; cettuy-cy
 escheut à Silere , Nymphé à la verité bien-ay-
 mable , mais non pour luy qui auoit desia dis-
 posé ailleurs de ses volontez . Et certes ce fut
 vne grande fortune pour luy d'estre alors ab-
 sent : car il n'eust iamais fait à Silere le feint

hommage qu'Amasis commandoit, & cela luy eust peut-estre causé quelque disgrâce. Car il faut, gētil Berger; que vous sçachiez, qu'il auoit esté nourry si ieune parmy nous, qu'il n'auoit point encor dix ans quand il y fut mis : au reste si beau & si adroit en tout ce qu'il faisoit, qu'il n'y auoit celle qui n'en fit cas, & plus que toutes, Syluie, estant presque de mesme aage. Au commencement leur ordinaire conuersation engendra vne amitié de frere à sœur, telle que leur cognoissance estoit capable de receuoir : Mais à mesure que Ligdamon prenoit plus d'aage, il prenoit aussi plus d'affection : si bien que l'enfance se changeant en quelque chose de plus rassis, il commença sur les quatorze ou quinze ans, de changer en desirs ses volonteZ, & peu à peu ses desirs en passions. Toutesfois il vescu avec tant de discretion, que Syluie n'en eut iamais cognoissance qu'elle mesme ne l'y forçast. Depuis qu'il fut atteint à bon escient, & qu'il recogneut son mal, il jugea bien incontinent le peu d'espoir qu'il y auoit de guerison, vne seule des humeurs de Syluie ne luy pouuant estre cachée. Si bien que la joye & la gail-lardise qui estoient en son visage, & en toutes ses actions, se changerent en tristesse, & sa tristesse en vne si pesante melancolie, qu'il n'y auoit celuy qui ne recogneut ce changement. Syluie ne fut pas des dernieres à luy en demander la cause : mais elle n'en pūst tirer que des

124 LA I. PARTIE D'ASTRE'E,
responſes interrompues. En fin voyant qu'il
continuoit en cette façõ de viure, vn iour qu'elle
commençoit deſia à ſe plaindre de ſon peu
d'amitié, & à luy reprocher qu'elle l'obligeoit
à ne luy rien celer, elle ouyt qu'il ne pût ſi bien
ſe contraindre, qu'un tres-ardent ſouſpir ne luy
eſchapast au lieu de reſponſe. Ce qui la fit entrer
en opinion qu'Amour peut-eſtre eſtoit la cauſe
de ſon mal. Et voyez ſi le pauvre Ligdamon
conduiſoit diſcrettement ſes actions, puis qu'elle
ne ſe pût iamais imaginer d'en eſtre la cauſe.
Je croy bien que l'humeur de la Nymphé, qui
ne penchoit point du tout à ce deſſein, en pou-
uoit eſtre en partie l'occaſiõ. Car mal-aiſément
penſons-nous à vne choſe eſloignée de noſtre
intention: mais encor falloit-il qu'en cela ſa
prudence fuſt grande, & ſa froideur auſſi, puis
qu'elle couuroit du tout l'ardeur de ſon affe-
ction. Elle donc plus qu' auparauant le preſſe:
que ſi c'eſt Amour, elle luy promet toute l'aſ-
ſiſtance & tous les bons offices qui ſe peuuent
eſperer de ſon amitié. Plus il luy en fait de re-
fus, & plus elle deſire de le ſçauoir: Enfin ne
pouuant ſe deffendre dauantage, il luy aduoüa
que c'eſtoit Amour, mais qu'il auoit fait ſermēt
de n'en dire iamais le ſujet: Car, diſoit-il, de
l'aymer, mon outrecuidance certes eſt grande;
mais forcée par tant de beautez, qu'elle eſt ex-
cuſable en cela: de l'oſer nommer, quelle excu-
ſe couuriroit l'ouuerture que ie ferois de ma te-

ne s'effaçait pas le souvenir de son amitié passée : mais en perdit tellement la volonté, que l'admonition luy estoit comme chose indifferente : bien que quand elle oyait que chacun desespéroit de sa guarison, elle ne s'en esmouvoit non plus, que si elle ne l'eust iamais veu. Moy qui plus particulièrement y prenois garde, ie ne pouvois qu'en iuger, sinon que sa jeunesse luy faisoit ainsi aisément perdre l'amitié des personnes absentes : mais à cette fois que ie luy vy remettre ce qu'on luy donnoit de sa part, ie cogneus qu'il y devoit auoir entre eux du mauuais langage. Cela fut cause que ie pris la lettre que luy auoit refusée, & que le jeune garçon qui l'auoit apportée par le commandement de son maistre, auoit laissée sur la table. Elle alors moins fine qu'elle ne vouloit pas estre, me courut apres, & me pria de ne la point lire. Ie la veux voir, dis-je, quand ce ne seroit que pour la deffense que vous m'en faites. Elle rougit alors, & me dit : non, ne la lisez point, mais s'il vous plait, obligez-moy de cela, ie vous en conjure par nostre amitié : Et quelle doit-elle estre, luy respondis-je, si elle peut souffrir que vous ne cachiez quelque chose ? Croyez, Syluie, que si elle vous laisse assez de dissimulation pour vous couvrir à moy, qu'elle me donne bien assez de curiosité pour vous decouvrir. Et quoy, lit-elle, il n'y a donc plus d'esperance en vostre discretion ? non plus, luy dis-je, que de

128 LA I. PARTIE D'ASTREE,
sincerité en vostre amitié. Elle demeura vn peu
muette en me regardant , & s'approchant de
moy , me dit : Au moins promettez-moy que
vous ne la verrez point , que ie ne vous ayé fait
le discours de tout ce qui s'est passé. Je le veux
bien , dis-je , pourueu que vous ne soyiez point
mensongere. Apres m'auoir juré qu'elle me di-
roit veritablement tout , & m'auoir adjuré que
ie n'en fisse iamais semblant: elle me raconta ce
que ie vous ay dit de Ligdamon , & à cette heu-
re , continua-t'elle, il vient de m'enuoyer cette
lettre , & j'ay bien affaire de ses plaintes, ou plu-
stost de ses feintes. Mais, luy respondis-je, si elles
estoyent veritables ? Et quand elles le seroient,
pourquoy, dit-elle, me dois-je mesler de ses fo-
lies ? Pour cela mesme , adjoustay-je, que celuy
est obligé d'ayder au miserable, qu'il a fait tom-
ber dans vn precipice. Et que puis-je mais de
son mal ? repliqua-t'elle. Pouuois-je moins fai-
re que de viure , puis que j'estois au monde ?
Pourquoy auoit-il des yeux ? Pourquoy s'est-il
trouué où j'estois ? Vouliez-vous que ie m'en-
fuyssse ? Toutes ces excuses , luy dis-je , ne sont
pas valables : car sans doute vous estes compli-
ce de son mal. Si vous eussiez esté moins pleine
de perfection, si vous vous fussiez renduë moins
aimable, croyez-vous qu'il eust esté reduit à cet-
te extremité ? Et vrayement, me dit-elle en souf-
riant , vous estes bien jolie , de me charger de
cette faute , quelle vouliez-vous que ie fusse , si
ie

ie n'eusse esté celle que ie suis? Et quoy, Syluie, luy respondis-je, ne sçavez-vous point, que celuy qui aiguise vn fer entre les mains d'un furieux, est en partie coupable du mal qu'il en fait? & pourquoy ne le ferez-vous pas, puis que cette beauté, que le Ciel à vostre naissance vous a donnée, a esté par vous curieusement aiguisée avec tant de vertus & d'aymables perfections, qu'il n'y a œil, qui sans estre blessé les puisse voir? & vous ne ferez pas blasmée des meurtres que vostre cruauté en fera? Voyez-vous, Syluie, il ne falloit pas que vous fussiez moins belle, ny moins remplie de perfections: mais vous deuez vous estudier autant à vous faire bonne, que vous estiez belle, & à mettre autant de douceur en vostre ame, que le Ciel vous en auoit mis au visage: mais le mal est que vos yeux pour mieux blesser, l'ont toute prise, & n'ont laissé en elle que rigueur & que cruauté.

Or, gentil Berger, ce qui me faisoit tant affectionner la deffence de Ligdamon, estoit que outre que nous estions vn peu alliez, encor estoit-il fort aimé de toutes celles qui le cognoissoient: & i'auois sçeu qu'il estoit réduit à fort mauuais terme. Doncques apres quelques semblables propos i'ouuris la lettre & la leus tout haut, afin qu'elle l'entendist: mais elle n'en fit iamais vn seul clin d'œil: ce que ie trouuay fort estrange, & preuy bien que si ie

n'vsois de tres-grande force , à peine tirerois-
ie iamaïs d'elle quelque bon remede pour mon
malade : ce qui me fit resoudre de luy dire du
premier coup qu'en toute façon ie ne voulois
point que Ligdamon se perdist. Et bien , ma
sœur , me dit-elle , puis que vous estes si pitoya-
ble , guerissez-le. Ce n'est pas de moy , répon-
dis-ie , dont sa guarison dépend : mais ie vous
asseure bien , si vous continuez enuers luy , com-
me vous avez fait par le passé , que ie vous en fe-
ray auoir du déplaisir : car ie feray qu'Amasis
le sçaura , & n'y aura vne seule de nos compa-
gnes à qui ie ne le die. Vous seriez bien assez
folle , repliqua-t'elle. N'en doutez nullement,
respondis-je , car pour conclusion i'ayme Lig-
damon , & ne veux point voir sa perte tant que
ie la pourray empescher. Vous dites fort bien
Leonide (me dit-elle alors en colere) ce sont
des offices que i'ay tousiours attendus de vo-
stre amitié. Mon amitié , luy respondis-je , se-
roit toute telle enuers vous contre luy , s'il auoit
le tort. En ce point nous demeurasmes quelque
temps sans parler : en fin ie luy demanday quel-
le estoit sa resolution. Telle que vous voudrez ,
me dit-elle , pourueu que vous ne me fassiez
point ce desplaisir de publier les folies de Lig-
damon : car encor que ie n'en puisse estre taxée ,
il me fâcheroit toutesfois qu'on les sçeuſt.
Voyez , m'escrîay-ie alors , quelle humeur est
la vostre , Syluie , vous craignez que l'on sçache

qu'un homme vous ait aimée : & vous ne crai-
 gnez pas de faire sçavoir que vous luy ayez
 donné la mort. Parcé, respondit-elle, qu'on
 peut soupçonner le premier estre produit avec
 quelque consentement de mon costé, mais non
 point le dernier. Laissons cela, repliquay-je,
 & vous resoluez, que ie veux que Ligdamon
 soit à l'aduenir traité d'autre sorte : & puis ie
 continuay qu'elle s'assurast que ie ne permet-
 trois point qu'il mourust, & que ie voulois que
 elle luy escriuist en façon, qu'il ne se desesperast
 plus : que quand il seroit guery, ie me conten-
 terois qu'elle en vst comme elle voudroit,
 pourueu qu'elle luy laissast la vie. l'eus de la
 peine à obtenir cette grace d'elle, toutesfois ie
 la menaçois à tous coups de le dire : ainsi apres
 vn long debat, & l'auoir fait recómmencer deux
 ou trois fois, enfin elle luy escriuit de cette sorte :

RESPONSE DE SYLVIE A Ligdamon.

S'il y a quelque chose en vous qui me plaise,
 c'est moins vostre mort que toute autre : la
 recognoissance de vostre faute m'a satisfaite,
 & ne veux point d'autre vengeance de vostre teméri-
 té, que la peine que vous en aurez : Recognoissez-
 vous à l'aduenir, & me recognoissez. Adieu, &
 vivez.

132 LA I. PARTIE D'ASTRE'E,

Je luy escriuis ces mots au bas de la lettre, afin qu'il esperast mieux ayant vn si bon second.

BILLET DE LEONIDE A
LIGDAMON, DANS LA
responſe de Syluie.



Leonide a mis la plume en la main à cette Nymphé : Amour le vouloit, vostre justice l'y conuioit, son deuoir le luy commandoit : mais son opinion estre'e auoit vne grande deffense. Puis que cette faueur est la premiere que i'ay obtenüe pour vous, guerissez, & esperez.

Ces billets luy furent portez si à propos, qu'ayant encor assez de force pour les lire, il vid le commandement que Syluie luy faisoit de viure, & parce que iusques alors il n'auoit voulu vser d'aucune sorte de remede, depuis, pour ne desobeyr à cette Nymphé, il se gouerna de façon qu'en peu de temps il se porta mieux; ou fut que sa maladie ayant fait tout son effort, estoit sur son déclin, ou que veritablement le contentement de l'ame soit vn bon remede pour les douleurs du corps : tant y a que depuis son mal alla tousiours diminuant. Mais cela esmeut si peu cette cruelle beauté, qu'elle ne se

re, se
changea iamais enuers luy, & quand il fut
guery, la plus fauorable responce qu'il pût
auoir, fut : Ie ne vous ayme point, ie ne vous
hay point aussi : contentez-vous, que de tous
ceux qui me pratiquent, vous estes celuy qui
me déplaist le moins. Que si luy, ou moy la
recherchions de plus grande declaration, elle
nous disoit des paroles si cruelles, que autre
que son courage ne les pouuoit imaginer, ny
autre affection les supporter, que celle de Lig-
damon.

Mais pour netirer ce discours en longueur,
Ligdamon l'aima, & seruit tousiours depuis
sans nulle autre apparence d'espoir, que celle
que ie vous ay dite : iusques à ce que Clida-
man fut esleu par la fortune pour la seruir,
alors certes il faillit bien à perdre toute resolu-
tion, & n'eust esté qu'il sceust par moy qu'il n'e-
stoit pas mieux traité, ie ne sçay quel il fust
deuenu. Toutesfois, encor que cela le consolast
vn peu, la grandeur de son riuai luy donnoit
plus de jalousie. Il me souuient qu'vne fois il
me fitvne telle responce, sur ce que ie luy disois,
qu'il ne deuoit se monstrier tant en peine pour
Clidaman. Belle Nymphé, me respondit-il, ie
vous diray librement d'où mon soucy proce-
de, & puis iugez si i'ay tort. Il y a desia si long-
temps que i'esprouue Syluie ne pouuoir estre
esmeuë, ny par fidelité d'affection, ny par ex-
tremité d'Amour, que c'est sans doute qu'elle

134. LA I. PARTIE D'ASTREE,
ne peut estre blessée de ce costé-là. Toutesfo
comme i'ay appris du sage Adamas vostre offi-
cle, toute pesonne est sujette à vne certaine for-
ce, dont elle ne peut esuiter l'attrait, quand vne
fois elle en est touchée. Et quelle puis-ie pen-
ser, que puisse estre celle de cette Belle, si ce
n'est la grandeur, & la puissance? & ainsi si ie
crains, c'est la fortune & non les merites de Cli-
daman; sa grandeur, & non point son affection.
Mais certes en cela il auoit tort: car ny l'amour
de Ligdamon, ny la grandeur de Clidamann'é-
meurent iamais vne seule estincelle de bonne
volonté en Syluie. Et ne croy point qu'Amour
ne la garde pour exemple aux autres, la voulant
punir de tant de desdains, par quelque moyen
inaccoustumé. Or en ce mesme temps il aduint
vn grand tesmoignage de sa beauté, ou pour le
moins de la force qu'elle a à se faire aimer.

C'estoit le iour tant celebre, que tous les ans
nous chommons le sixiesme de la Lune de Iuil-
let, & qu'Amasis a accoustumé de faire ce so-
lennel sacrifice, tât à cause de la feste, que pour
estre le iour de la natiuité de Galathée. Lors
qu'estant desia bien auant au sacrifice, il arriua
dans le Temple quantité de personnes vestuës
de dueil: au milieu desquelles venoit vn Che-
ualier plein de tant de majesté entre les autres,
qu'il estoit aisé à iuger qu'il estoit leur maistre.
Il estoit si triste & melancholique, qu'il faisoit
bien paroistre d'auoir quelque chose en l'ame

qui l'affligeoit beaucoup. Son habit noir en
façon de mante, luy trainoit iusques en terre,
qui empeschoit de cognoistre la beauté de sa
taille, mais le visage qu'il auoit découuert, &
la teste nuë, dont le poil blond & crespé faisoit
honte au Soleil, attiroient les yeux de chacun
sur luy. Il vint au petit pas iusques où estoit
Amasis, & apres auoir baisé sa robbe, il se reti-
ra, attendant que le sacrifice fut acheué, & par
fortune bonne ou mauuaise pour luy, ie ne
sçay, il se trouua vis à vis de Syluie. Estrange
effet d'Amour ! Il n'eust pas si tost ietté les
yeux sur elle, qu'il la recogneust, bien qu'upa-
rauant il ne l'eust iamais veüe : & pour en estre
plus assuré, le demanda à l'un des siens qui nous
cognoissoit toutes : sa responce fut suiuite d'un
profond soupir par cét estranger, & depuis,
tant que les ceremonies durerent, il n'osta les
yeux de dessus. En fin le sacrifice estant para-
cheué, Amasis s'en retourna en son Palais, où
luy ayant donné audience, il luy parla deuant
tous de cette sorte :

Madame, encore que le dueil que vous voyez
en mes habits soit beaucoup plus noir en mon
ame, si ne peut-il égaler la cause que i'en ay.
Et toutesfois, encores que ma perte soit extré-
me, ie ne pense pas estre le seul qui y ait perdu :
car vous y estes particulièrement amoindrie
entre vos fidelles seruiteurs, d'un qui, peut-
estre, n'estoit point ny le moins affectionné,

ny le plus inutile a vostre seruice. Cette consideration m'auoit fait esperer de pouuoir obtenir de vous quelque vengeance de sa mort contre son homicide : mais dès que ie suis entré dans ce Temple, i'en ay perdu toute esperance, iugeant que si le desir de vengeance mouuoit en moy, qui suis le frere de l'offensé, à plus forte raison se perdrait-il en vous, Madame, en qui la compassion du mort, & le seruice qu'il vous auoit voüé, en peuuent sans plus faire naistre quelque volonté. Toutefois, parce que ie voy les armes de l'homicide de mon frere, préparées desia contre moy, non point pour fuir telle mort, mais pour en aduertir les autres, ie vous diray le plus briueuement qu'il me sera possible, la fortune de celuy que ie regrette. Encore, Madame, que ie n'aye l'honneur d'estre cogneu de vous, ie m'assure toutesfois qu'au nom de mon frere, qui n'a iamais vescu qu'à vostre seruice, vous me recognoistrez pour vostre tres-humble seruiteur. Il s'appelloit Aristandre, & sommes tous deux fils de ce grand Cleomir, qui pour vostre seruice, visita si souuent le Tybre, le Rhin, & le Danube ; & d'autant que i'estoy le plus ieune, il peut y auoir neuf ans, qu'aussi-tost qu'il me vid capable de porter les armes, il m'enuoya en l'armée de ce grand Meroüée, la delice des hommes, & le plus agreable Prince qui vint iamais en Gaule. De dire pourquoy mon pere m'enuoya

on estoit vers Meroüée, que vers Thierry le Roy
 des Visigots, ou vers celuy des Bourguignons,
 me seroit mal-aisé : toutesfois j'ay opinion
 que ce fut, pour ne me faire servir vn Prince si
 proche de vos Estats, que la fortune pourroit
 rendre vostre ennemy. Tant y a que la rencon-
 tre pour moy fut telle, que Childeric son fils,
 prince belliqueux, & de grande esperance, me
 voyant presque de son aage, me voulut plus par-
 ticulierement fauoriser de son amitié que tout
 autre. Quand j'arriuy près de luy, c'estoit sur le
 point que ce grand & prudent Ætius traittoit
 vn accord avec Meroüée & ses Francs (car tels
 nomme-t'il tous ceux qui le suiuent) pour re-
 sister à ce fleau de Dieu Attila Roy des Huns,
 qui ayant ramassé par les deserts de l'Asie, vn
 nombre incroyable de gens, iusques à cinq cens
 mille combattans, descendit comme vn delu-
 ge, rauageant furieusement tous les pays par où
 il passoit : & encore que cét Ætius, Lieutenant
 general en Gaule de Valentinian, fut venu en
 deliberation de faire la guerre à Meroüée, qui
 durant le gouuernement de Castinus, s'estoit
 saisi d'vne partie de la Gaule ; si luy sembla-t'il
 neilleur de se le rendre amy, & les Visigots, &
 les Bourguignons aussi, que d'estre défait par
 Attila, qui desia ayant trauersé la Germanie,
 estoit sur les bords du Rhin, où il ne demeura
 pas long-temps sans s'auancer tellement en
 Gaule, qu'il assiegea la ville d'Orleans, d'où la

138 LA I. PARTIE D'ASTRE'E,
survenüe de Thierry Roy des Visigots , luy fit
leuer le siege , & prendre autre chemin. Mais
atteint par Meroüée, & Ætius avec leurs confede-
rez, aux châps Cathalauniques, il fut défait,
plus par la vaillance des Francs , & la prudence
de Meroüée , que de toute autre force. Depuis
Ætius ayant esté tué, peut-estre, par le comman-
dement de son maistre , pour quelque mécon-
tètement, Meroüée fut receu à Paris, Orleans,
Sens , & aux villes voisines , pour Seigneur &
pour Roy : & tout ce peuple luy a depuis porté
tant d'affection, que non seulement il veut estre
à luy , mais se fait nommer du nom des Francs,
pour luy estre plus agreable, & leur pays au lieu
de Gaule prend le nom de France. Cependant
que j'estois ainsi entre les armes des Francs,
des Gaulois, des Romains, des Bourguignons,
des Visigots , & des Huns , mon frere estoit en-
tre celles d'Amour. Armes d'autant plus offen-
sives , qu'elles n'adressent toutes leurs playes
qu'au cœur ! son desastre fut tel (si toutesfois à
cette heure il m'est permis de le nommer ainsi)
qu'estant nourry avec Clidaman , il vid la belle
Syluie : mais la voyant il vid sa mort aussi,
n'ayant depuis vescu que comme se trainant
au cercueil. D'endre la cause , ie ne sçaurois :
car estant avec Childeric , ie ne sçeu autre cho-
se , sinon que mon frere estoit à l'extremité :
Encor que j'eusse tous les contentemens qui
se peuuent , comme estant bien veu de mon

maistre, aimé de mes compagnons, chery & honoré generalmente de tous, pour vne certaine bonne opinion que l'on auoit conceuë de moy aux affaires qui s'estoient présentées, qui, peut-estre, m'auoit plus rapporté entr'eux d'autorité & de credit, que mon aage & ma capacité ne meritoient: si ne pûs-je, sçachant la maladie de mon frere, m'arrester plus long-temps près de Childeric; au contraire prenant congé de luy, & luy promettant de retourner bien tost, ie m'en reuins avec la haste que requeroit mon amitié: soudain que ie fus arriué chez luy, plusieurs luy coururent dire que Guyemants estoit venu, car c'est ainsi que l'on m'appelle: son amitié luy donna assez de force pour se releuer sur le liët, & m'embrasser de la plus entiere affection que iamais vn frere serra l'autre entre ses bras.

Il ne seruiroit, Madame, que de vous ennuyer, & me reblesser encor plus viuement de vous raconter les choses que nostre amitié fit entre nous, tant y a que deux ou trois iours apres, mon frere fut reduit à telle extremité, qu'à peine auoit-il la force de respirer; & toutesfois ce cruel Amour la donnoit tousiours plustost aux sourspirs, qu'à la necessité qu'il en auoit pour respirer, & parmy ses plus cuisans regrets, on n'oyoit que le nom de Syluie. Moy à qui le déplaisir de sa mort estoit si violent, que rien n'estoit assez fort pour me le faire dissi-

140 LA I. PARTIE D'ASTRE'E,
muler , ie voulois tant de mal à cette Syluie in-
conneuë , que ie ne pouuois m'empescher de la
maudire : ce que mon frere oyant , & son affe-
ction estant encore plus forte que son mal , il
s'efforça de me parler ainsi : Mon frere , si vous
ne voulez estre mon plus grand ennemy , ces-
sez, ie vous prie, ces imprecations, qui ne peu-
uent que m'estre plus desagreables , que mon
mal mesme. L'essirois plustost de n'estre point,
que si elles auoient effet , & estant inutiles , que
profitez-vous, sinon de me tesmoigner combien
vous hayssiez ce que j'ayme ? Le sçay bien que
ma perte vous ennuye, & en cela ie ressens plus
nostre separation que ma fin. Mais puis que tout
homme est nay pour mourir , pourquoy avec
moy ne remerciez-vous le Ciel, qui m'a esleu la
plus belle mort , & la plus belle meurtriere que
autre ait iamais euë ? L'extremité de mon affe-
ction , & l'extremité de la vertu de Syluie , sont
les armes desquelles sa beauté s'est seruie , pour
me mettre au cercueil , & pourquoy me plai-
gnez-vous , & voulez-vous mal à celle à qui ie
veux plus de bien qu'à mon ame ? Le croy qu'il
en vouloit dire dauantage , mais la force luy
manqua, & moy plus baigné de pleurs de pitié,
que contre Attila ie n'auois iamais esté mouil-
lé de sueur sous mes armes , ny mes armes n'a-
uoient esté teintes de sang sur moy. Je luy res-
pondis : Mon frere , celle qui vous rait aux vô-
tres , est la plus injuste qui fut iamais : Et si elle

est belle, les Dieux mesmes ont vsé d'iniustice en elle, car ils luy deuoient changer le visage, ou le cœur. Alors Aristandre ayant repris daüantage de force, me repliqua : Pour Dieu, Guyemants, ne blasphemez plus de cette sorte : & croyez que Syluie a le cœur si respondant au visage, que comme l'un est plein de beauté, l'autre aussi l'est de vertu. Que si pour l'aimer ie meurs, ne vous en estonnez pas, pource que si l'œil ne peut sans éblouissement, soustenir les esclairs d'un Soleil sans nuage, comment mon ame ne feroit-elle demeurée éblouye aux rayons de tât de Soleils qui esclairent en cette belle ? Que si ie n'ay pû goustier tant de diuinitez sans mourir, que i'aye au moins le contentement de celle qui mourut pour voir Iupiter en sa diuinité. Je veux dire que comme sa mere rendit témoignage que nul autre n'auoit iamais veu tant de diuinitez qu'elle, vous auoüyez aussi que nul n'ayma iamais tant de beauté, ny tant de vertu que moy. Moy qui venois d'un exercice qui me faisoit croire n'y auoir point d'Amour forcé, mais volontaire, avec lequel on s'alloit flattant en l'oisiveté, ie luy dis : Est-il possible qu'une seule beauté soit la cause de vostre mort ? Mon frere, me respondit-il, ie suis en telle extremité, que ie ne pense pas vous pouuoir satisfaire, en ce que vous me demandez. Mais, continua-t'il, en me prenant la main, par l'amitié fraternelle, & par la nostre particuliere, qui nous lie encor

plus , ie vous adjure de me permettre yn don.
Iele fis. Lors il continua : Portez de ma part
ce baïser à Syluie , & lors il me baïsa la main,
& obseruez ce que vous trouuerez de ma der-
niere volonté ; & quand vous verrez cette
Nymphé , vous sçaurez ce que vous m'auéz
demandé. A ce mot , auec le soufflé s'enuola
son ame , & son corps me demeura froid entre
les bras.

L'affliction que ie ressentis de cette perte,
comme elle ne peut estre imaginée , que par ce-
luy qui l'a faite , aussi ne peut-elle estre com-
prise que par le cœur qui l'a soufferte : &
mal-aisément paruiendra la parole , où la pen-
sée ne peut atteindre : si bien que sans m'ar-
rester dauantage à pleurer ce desastre , ie
vous diray , Madame , qu'aussi-tost que ma
douleur me l'a voulu permettre , ie me suis mis
en chemin , tant pour vous rendre l'homma-
ge que ie vous doy , & vous demander justi-
ce de la mort d'Aristandre , que pour obser-
uer la promesse que ie luy ay faite enuers son
homicide , & luy presenter ce que dans sa
derniere volonté il a laissé par escrit , afin que
ie me puisse dire aussi juste obseruateur de ma
parole , que son affection a esté inuiolable.
Mais soudain que ie me suis présenté deuant
vous , & que j'ay voulu ouurir la bouche pour
accuser cette meurtriere , i'ay recogneu si ve-
ritables les paroles de mon frere , que non

ndement j'excuse sa mort , mais encore j'en
a p... , & requiers vne semblable. Ce sera
Madame, avec vostre permission, que
de... paracheueray : & lors faisant vne grande re-
uerence à Amasis , il choisit entre nous Syl-
vie, & mettant vn genouïl en terre, il luy dit:
belle meurtriere, encor que sur ce beau sein il
ombast vne larme de pitié à la nouuelle de la
mort d'une personne qui vous estoit tant ac-
quise, vous ne laisseriez pas d'en auoir aussi
entiere & honorable victoire : toutesfois si
vous iugez qu'à tant de flames que vous auiez
allumées en luy, si peu d'eau ne seroit pas
grand allegement, receuez pour le moins l'ar-
dant baiser qu'il vous enuoye, ou plustost son
ame changée en ce baiser, qu'il remet en cet-
te belle main ; riche à la verité des despoüil-
les de plusieurs autres libertez, mais de nulle
plus entiere que la sienne. A ces mots il luy bai-
sa la main, & puis continua ainsi apres s'estre
releué. Entre les papiers où Aristandre auoit
mis sa derniere volonté, nous auons trouué
cestuy-cy, & parcé qu'il est cacheté de la fa-
çon que vous voyez, & qu'il s'adresse à vous,
ie le vous apporte avec la protestation que par
son testament il me commande de vous faire,
auant que vous l'ouuriez : Que si vostre volon-
té n'est de luy accorder la requeste qu'il vous
y fait, il vous supplie de ne la lire point, afin
qu'en sa mort, comme en sa vie, il ne resente

144 LA I. PARTIE D'ASTRE'E,
les traits de vostre cruauté : lors il luy presenta
vne lettre que Syluie troublée de cét accident
eust refusée sans le commandement qu'Amasis
luy en fist. Et puis Guyemants reprit la parole
ainsi : l'ay iusques icy satisfait à sa dernière vo-
lonté d'Aristandre, il reste que ie poursuiue sur
son homicide sa cruelle mort : mais si autrefois
l'offense m'auoit fait ce commandement, l'A-
mour à cette heure m'ordonne, que ma plus
belle vengeance soit le sacrifice de ma liberté,
sur le mesme autel qui fume encores de celle de
mon frere, qui m'estant rauie lors que ie ne res-
pirois contre vous que sang & que mort, rendra
tesmoignage que iustement tout œil qui vous
void, vous doit son cœur pour tribut, & qu'in-
justement tout homme vit, qui ne vit en vostre
seruice. Syluie confuse vn peu de cette rencon-
tré, demeura assez long-temps à respondre : de
sorte qu'Amasis prit le papier qu'elle auoit en
la main, & ayant dit à Guyemants que Syluie
luy feroit reisonse, elle setira à part avec quel-
ques-vnes de nous, & rompant le cachet leut
telles paroles.

LETTRE D'ARISTANDRE à Syluie.

S*I mon affection ne vous a pû rendre mon ser-
uice agreable, ny mon seruice mon affection :
que pour le moins, ou cette affection vous
rende*

rende ma mort pleine de pitié, ou ma mort vous assure de la fidélité de mon affection : Et que comme nul n'ayma jamais tant de perfections, que nul aussi n'ayma jamais avec tant de passion. Le dernier témoignage que ie vous en rendray, sera le don de ce que j'ay le plus cher apres vous, qui est mon frere : car ie sçay bien que ie vous le donne, puis que ie luy ordonne de vous voir, sçachant assez par experience qu'il est impossible que cela soit sans qu'il vous ayme. Ne vueillez pas, mabelle meurtriere, qu'il soit heritier de ma fortune, mais ouy bien de celle que j'eusse pu injustement meriter envers toute autre que vous. Celui qui vous escrit, c'est un serviteur, qui pour avoir eu plus d'Amour qu'un cœur n'estoit capable, d'en concevoir, voulut mourir plustost que d'en diminuer.

Amasis appellant alors Sylvie, luy demanda de quelle si grande cruauté elle avoit pu user contre Aristandre, qui l'eust conduit à cette extremité. La Nymph rougissant luy répondit, qu'elle ne sçauoit dequoy il se pouvoit plaindre. Je veux, luy dit-elle, que vous receuiez Guyemants en sa place : alors l'appellant devant tous, elle luy demanda s'il vouloit observer l'intention de son frere. Il répondit que ouy, pourueu qu'elle ne fust point contraire à son affection. Il prie cette Nymph, dit alors Amasis, de vous recevoir en sa place, & que vous ayez meilleure fortune que luy. De vous

146 LA I. PARTIE D'ASTRE'E,
recevoir, ie le luy commande : pour la fortune
dont il parle, ce n'est iamais la priere ny le
commandement d'autrui, qui la peut faire,
mais le propre merite, ou la fortune mesme.
Guyemants apres auoir baissé la robbe à Ama-
sis, en vint faire de mesme à la main de Syluie,
en signe de seruitude : mais elle estoit si piquée
contre luy, des reproches qu'il luy auoit faites,
& de la declaration de son affection, que sans
le commandement d'Amasis, elle ne l'eust ia-
mais permis.

On commençoit à se retirer, quand Clida-
man qui reuenoit de la chasse, fut aduertie de
ce nouveau seruiteur de sa Maistresse : dequoy
il fit ses plaintes si haut, qu'Amasis & Guye-
mants les oyrent, & parce qu'il ne sçauoit d'où
cela procedoit, elle le luy declara : & à pei-
ne auoit-elle paracheué que Clidaman repre-
nant la parole, se plaignit qu'elle eust per-
mis vne chose tant à son desauantage, que
c'estoit reuoquer ses ordonnances, que le de-
stin la luy auoit esleüe, que nul ne la luy sçau-
roit raur sans la vie. Paroles qu'il proferoit
avec affection & vehemence, parce qu'à bon
escient il aimoit Syluie : mais Guyemants qui
oultre sa nouvelle Amour auoit si bonne opi-
nion de soy-mesme, qu'il n'eust voulu ceder à
personne du monde, répondit, adressant sa pa-
role à Amasis : Madame, on veut que ie ne sois
point seruiteur de la belle Syluie, ceux qui le

requierent ſçauent peu d'Amour, autrement ils ne penſeroient pas que voſtre ordonnance, ny telle de tous les Dieux enſemble, fuſt aſſez forte pour diuertir le cours d'une affection: c'eſt pourquoy ie declare ouuertement, que ſi on me defend ce qui m'a deſia eſté permis, ie ſeray deſobeyſſant & rebelle, & n'y a deuoir ny cōſideration qui me faſſe changer: & lors ſe tournant vers Clidaman: Ie ſçay le reſpect que ie vous doy, mais ie reſſens auſſi le pouuoir qu'Amour a ſur moy. Si le deſtin vous a donné Syluie, ſa beauté eſt celle qui m'a acquis: iugez lequel de ces dons luy doit eſtre plus agreable. Clidaman vouloit reſpondre, quand Amasís luy dit: Mon fils, vous auriez raiſon de vous plaindre, ſi on alteroit nos ordonnances, mais on ne les intereſſe nullemēt: il vous a eſté commandé de ſeruir Syluie, & non pas defendu aux autres: les ſenteurs rendent plus d'odeur, eſtant eſmeuës. Vn Amant auſſi ayant vn riual, rend plus de teſmoignages de ſes merites. Ainſi ordonna Amasís: & voila Syluie bien ſerui: car Guyemants n'oubloit choſe que ſon affection luy cōmandast, & Clidaman à l'enuy ſ'eſtudioit de paroître encores plus ſoigneux: Mais ſur tout Ligdamon la ſeruoit avec tant de diſcretion & de reſpect, que le plus ſouuent il ne l'oſoit aborder, pour ne donner cōgnoiſſance aux autres de ſon affection: & à mon gré ſon ſeruiſe eſtoit bien autant aimable que nul des au-

148 LA I. PARTIE D'ASTRE'E,
tres : Mais certes vne fois il faillit de perdre pa-
tience. Il aduint qu'Amasis se trouua entre les
mains vne éguille faite en façon d'espée, dont
Syluie auoit accoustumé de se releuer, & ac-
commoder le poil, & voyant Clidaman assez
prés d'elle, elle la luy donna pour la porter à sa
Maistresse: mais il la garda tout le iour, afin de
mettre Guyemants en peine. Il ne se doutoit
point de Ligdamon : & voyez comme bien sou-
uent on blesse l'vn pour l'autre, car le poison
qui fut préparé pour Guyemants toucha tant au
cœur à Ligdamon, que ne pouuant le dissimu-
ler, afin de n'en donner cognoissance, il se reti-
ra en son logis, où après auoir quelque temps
enuenimé son mal par ses pensers, il prit la plu-
me & m'escriuit tels vers:

MADRIGAL,
SVR L'ESPE'E DE SYLVIE
entre les mains de Clidaman.

A Mour en trahison
D'une meurtriere espée,
Mais non pas sans raison,
De mon bon-heur l'esperance a coupée:
Car ne pouuant payer,
Ma grande seruitude,
Par vn digne loyer,
Qu'il excusast de son ingratitude,

*Il veut me traiter finement,
Plustost en soldas qu'en Amant.*

ET AV BAS DE CES VERS
il adjousta ces paroles:



*L'fant aduotier, belle Leonide, que Syluie
fait comme le Soleil, qui jette indiffe-
remment ses rayons sur les choses plus
viles, aussi bien que sur les plus nobles.*

Luy-mesme m'apporta ce papier, & ne peus,
quoy que ie m'y estudiaffe, y rien entendre, ny
tirer de luy autre chose, sinon que Syluie luy
auoit donné vn grand coup d'espée, & me lais-
sant s'en alla le plus perdu homme de la ter-
re. Voyez comme Amour est artificieux bles-
seur, qui avec de si petites armes fait de si
grands coups: Il me fascha de le voir en cét
estat, & pour sçauoir s'il y auoit quelque cho-
se de nouueau, i'allay trouuer Syluie: mais
elle me jura qu'elle ne sçauoit que ce pouuoit
estre; en fin ayant demeuré quelque temps à
relire ces vers, tout à coup elle porta la main
à ses cheueux, & n'y trouuant plus son poin-
çon elle se mit à soufrire, & dit que son poin-
çon estoit perdu, que quelqu'un l'auoit trouué, &
qu'il falloit que Ligdamon le luy eust recognu.
A peine m'auoit-elle dit cela que Clidaman

156 LA I. PARTIE D'ASTREE,
entra dās la sale avec cette meurtriere espée en
la main. Ie la suppliy de ne la luy laisser plus.
Ie verray , dit-elle , sa discretion ; puis i'vseray
du pouuoir que ie dois auoir sur luy. Elle ne
faillit pas à son dessein : car d'abord elle luy
dit : Voila vne espée qui est à moy, Il respon-
dit : Aussi est bien celuy qui la porte. Ie la veux
auoir , dit-elle. Ie voudrois, respondit-il , que
vous voulussiez de mesme tout ce qui est à vous.
Ne me la voulez-vous pas rendre? dit la Nym-
phe. Comment, repliqua-t'il , pourrois-ie vou-
loir quelque chose, puis que ie n'ay point de
volonté? Et, luy dit-elle , qu'avez-vous fait de
celle que vous auiez? Vous me l'avez rauie, dit-
il, & à cette heure elle est changée en la vostre.
Puis donc, continua-t'elle , que vostre volonté
n'est que la mienne, vous me rendrez ce poin-
çō, parce que ie le veux. Puis, dit-il, que ie veux
cela mesme que vous voulez , & que vous vou-
lez auoir ce poinçon, il faut par necessité que ie
le vueille auoir aussi. Syluie souffrit vn peu: mais
enfin, dit-elle , ie veux que vous me le donniez.
Et moy aussi, dit-il , ie veux que vous me le don-
niez. Alors la Nymphé estendit la main & le
prit. Ie ne vous refuseray iamais, dit-il , quoy
que vous vueillez m'oster, & fust-ce le cœur en-
cores vne fois. Ainsi Syluie receut son espée, &
i'escriuis ce billet à Ligdamon.

BILLET DE LEONIDE A
Ligdamon.

L E bien que sans le sçavoir on auoit fait à vostre rival, le sçachant luy a esté ravy: iugez'en quel terme sont ses affaires, puis que les faueurs qu'il a, procedent d'ignorance: & des faueurs de delibération.

Ainsi Ligdamon fut guery, non pas de la mesme main, mais du mesme fer qui l'auoit blessé. Cependant l'affection de Guyemants vint à telle extremité, que peut-estre ne deuoit-elle rien à celle d'Aristandre: d'autre costé Clidaman, sous la couuerture de la courtoisie auoit laissé couler en son ame vne tres-ar-dante & tres-veritable Amour. Apres auoir entre eux plusieurs fois essayé à l'enuy, qui seroit plus agreable à Syluie, & cogneu qu'elle les fauorisoit & défauorisoit esgalement, ils se resolurent vn iour, parce que d'ailleurs ils s'entre-aimoient fort, de sçauoir qui des deux estoit le plus aimé, & vindrent pour cét effet à Syluie, de laquelle ils eurent de si froides responses, qu'ils n'y peurent asseoir de iugement. Alors par le conseil d'un Druyde, qui peut-estre se faschoit de voir deux telles personnes perdre si inutilement le temps, qu'ils pouuoient

bien mieux employer pour la deffence des
 Gaules, que tant de Barbares alloient inon-
 dant: ils vindrent à la fontaine de la verité d'A-
 mour. Vous sçauvez quelle est la propriété de
 cette eau, & comme elle declare par force les
 pensées plus secretes des Amants : car celuy
 qui y regarde dedans y voit sa maistresse, & s'il
 est aimé il se voit aupres, & si elle en aime quel-
 qu'autre, c'est la figure de celuy-là qui s'y voit.
 Or Clidaman fut le premier qui s'y presenta,
 il mit le genoüil en terre, baïsa le bord de la
 fontaine, & apres auoir supplié le Demon du
 lieu de luy estre plus fauorable qu'à Damon,
 il se panche vn peu en dedans: incontinent Syl-
 uie s'y presente si belle & admirable, que l'A-
 mant transporté se baïssa pour luy baïser la
 main : mais son contentement fut bien changé
 quand il ne vid personne prés d'elle. Il se retira
 fort troublé, apres y auoir demeuré quelque
 temps, & sans en vouloir dire autre chose,
 fist signe à Guyemants, qu'il y esprouuast sa
 fortune. Luy avec toutes les ceremonies requi-
 ses, ayant fait sa requeste, jetta l'œil sur la fon-
 taine : mais il fut traité comme Clidaman;
 parce que Syluie seule se presenta brülant
 presque avec ses beaux yeux, l'onde qui
 sembloit rire autour d'elle. Tous deux eston-
 nez de cette rencontre, en demanderent la
 cause à ce Druyde, qui estoit tres-grand ma-
 gicien. Il respondit que c'estoit d'autant que

Syluie n'aimoit encore personne, comme n'estant point capable de pouuoir estre bruslée, mais de brusler seulement. Eux qui ne se pouuoient croire tant défavorisez, parce qu'ils s'y estoient presentez separez, y retournerent tous deux ensemble : & quoy que l'un & l'autre se panchast de diuers costez : si est-ce que la Nymphe y parut seule. Le Druyde en sousriant les vint retirer, leur disant qu'ils creussent pour certain n'estre point aimez, & que se pancher d'un costé & d'autre ne pouuoit représenter leur figure dans cette eau : car il faut, disoit-il, que vous sçachiez que tout ainsi que les autres eaux représentent les corps qui luy sont deuant, celle-cy représente les esprits.

Or l'esprit qui n'est que la volonté, la memoire & le iugement, lors qu'il aime, se transforme en la chose aimée : & c'est pourquoy lors que vous vous presentez icy, elle reçoit la figure de vostre esprit, & non pas de vostre corps : & vostre esprit estant changé en Syluie, il représente Syluie, non pas vous. Que si Syluie vous aimoit, elle seroit changée aussi bien en vous, que vous en elle : & ainsi représentant vostre esprit vous verriez Syluie, & voyant Syluie changée, comme ie vous ay dit, par cét Amour, vous vous y verriez aussi. Clidaman estoit demeuré fort attentif à ce discours, & considerant que la conclusion estoit vne assurance de ce qu'il craignoit le plus, de colere mettant l'espée à la

main, en frappa deux ou trois coups de toute sa force sur le marbre de la fontaine : mais son espée ayant au commencement résisté, en fin se rompit par le milieu, sans laisser presque marque de ses coups : & parce qu'il estoit résolu en toute façon de rompre la pierre, imitant en cela le chien en colere, qui mord le caillou que l'on luy a jetté ; le Druyde luy fit entendre qu'il se trauailloit en vain, d'autant que cét enchantement ne pouuoit prendre fin par force, mais par extrémité d'Amour: que toutefois, s'il vouloit le rendre inutile, il en sçauoit le moyen. Clidaman nourrissoit pour rareté dans de grandes cages de fer, deux Lions, & deux Licornes, qu'il faisoit bien souuent combattre contre diuerfes sortes d'animaux. Or ce Druyde les luy demanda pour gardes de cette fontaine, & les enchâta de sorte, qu'encor qu'ils fussent mis en liberté, ils ne pouuoient abandonner l'entrée de la grotte, sinon quand ils alloient chercher à viure : car en cetemps-là il n'y en demeuroit que deux, & depuis ils n'ont fait mal à personne qu'à ceux qui ont voulu essayer la fontaine: mais ils assaillent ceux-là avec tant de furie, qu'il ny a point d'apparence que l'on s'y hazarde: car les Lions sont si grands & affreux, ont les ongles si longs & si tranchans, sont si legers & adroits, & si animez à cette deffense, qu'ils font des effets incroyables. D'autre costé les Licornes ont la *corne si pointuë & si forte*, qu'elles perçeroient

rocher, & heurtent avec tant de force & de
 violence, qu'il n'y a personne qui les puisse en-
 trer. Aussi-tost que cette garde fut ainsi disposée,
 Clidaman & Guyemants partirent si secrete-
 ment, qu'Amasis ny Syluie n'en sçurent rien
 qu'ils ne fussent desia bien loing. Ils allerent
 chercher Merouée & Childeric: car on nous a dit
 depuis, que se voyans égalemēt traittez de l'A-
 mour, ils voulurent essayer si les armes leur se-
 roient également fauorables. Ainsi, gentil Ber-
 nart, nous auons perdu la commodité de cette
 muraine, qui découuroit si bien les cachettes
 de ces pensées trompeuses; que si tous eussent esté
 comme Ligdamon, ils ne nous l'eussent pas fait
 perdre: car lors que ie sçeus que Clidaman &
 Guyemants s'y en alloient, ie luy conseillay
 d'estre le tiers, m'assurant qu'il seroit le plus
 fauorisé: mais il me fit vne telle responce. Bel-
 le Leonide, ie conseilleray tousiours à ceux qui
 sont en doute de leur bien ou de leur mal, qu'ils
 hazardent quelquesfois d'en sçauoir la verité: mais
 ne seroit-ce folie à celuy qui n'a iamais
 pu conceuoir aucune esperance de ce qu'il de-
 sire, de rechercher vne plus seure cognoissan-
 ce de son astre? Quant à moy ie ne suis point
 en doute si la belle Syluie m'ayme, ou non, ie
 m'en suis que trop assuré, & quand ie voudray
 en sçauoir dauantage, ie ne le demanderay ia-
 mais qu'à ses yeux & à ses actions. Depuis ce
 temps-là son affection est allé croissant, tout

main, en fra
force sur le
pée ayant au
rompit par
que de ses
toute faç
la le chien
l'on luy
se trouva
tement
par ext
loit le
Clidan
les ca
r'il f
rises
ma
cha
rt

con
jeu
loit
po
mit
endr
ann
s de
soit l
sortes
da po
ta de f
té, ils n
otte, fin
car en c

x, & dep
à ceux qui
allaient
point d'app

sa mere, & pour sa sœur,
 temeraire esperance,
 presque le fist possesseur :
 comme le cœur d'une femme
 pas en Amour arresté,
 et ne demeure en l'ame,
 que l'esperoir m'en soit osté.

Mais si l'esperance est esteinte,
 mon Desir, t'efforces-tu
 d'une plus grande atteinte ?
 que tu n'ays de la vertu,
 que elle est toujours plus forte,
 sans faveurs & sans appas,
 que l'esperance soit morte,
 et pourtant tu ne meurs pas ?

Il n'eust point si tost acheué, que Syluie re-
 vint ainsi. Hé ! dites-moy, Ligdamon, puis que
 je suis pas cause de vostre mal, pourquoy
 en prenez-vous à moy ? C'est vostre De-
 seir que vous devez accuser : car c'est luy qui
 me trouble vainement. Le passionné Lig-
 damon respondit : L'ame est celuy certes qui
 me tourmente : ce n'est pas luy qui en
 est le blasmé, mais qui le fait naistre, ce
 sont les vertus & les rections de Syluie. Si
 desirs, & si je ne suis pas de, ne sont desreglez,
 ne tourmentent point, & s'ils sont desre-
 glez, & sortent au delà de la raison, ce

ainsi que le feu où l'on met du bois : car c'est le propre de la pratique, de rendre ce qui plaist plus agreable, & ce qui ennuye plus ennuyeux : Et Dieu sçait comme cette cruelle l'a tousiours traitté. Le moment est à venir auquel elle ne l'a iamaïs voulu voir sans desdain ou cruauté ; & „ ne sçay quant à moy, cōme vn homme genereux „ ait eu tant de patience, puis qu'en verité les of- „ fenses qu'elles luy a faites, tiennent plustost de l'outrage que de la rigueur.

Vn iour qu'il la rencontra qu'elle s'alloit promener seule avec moy, parce qu'il a la voix fort agreable, & que ie le priay de chanter, il dit tels vers :

CH AN S O N,

Sur vn desir.

Quel est ce mal qui me travaille,
Et ne veut me donner loisir
De trouuer remede qui vaille ?
Helas ! c'est vn ardent desir,
Qui comme vn feu tousiours aspire
Au lieu plus haut & mal-aisé :
Car le bien que plus ie desire,
C'est celuy qui m'est refusé.

Ce desir eust dès sa naissance,

*Et pour sa mere, & pour sa sœur,
Une temeraire esperance,
Qui presque le fist possesseur :
Mais comme le cœur d'une femme
N'est pas en Amour arresté,
Le desir me demeure en l'ame,
Bien que l'esperoir m'en soit osté.*

*Mais si l'esperance est esteinte,
Pourquoy, Desir, t'efforces-tu
De faire une plus grande atteinte ?
C'est que tu n'as de la vertu,
Et comme elle est toujours plus forte,
Et sans faueurs & sans appas,
Quoy que l'esperance soit morte,
Desir pourtant tu ne meurs pas ?*

Il n'eust point si tost acheué, que Syluie reprit ainsi. Hé ! dites-moy, Ligdamon, puis que ie ne suis pas cause de vostre mal, pourquoy vous en prenez-vous à moy ? C'est vostre Desir que vous deuez accuser : car c'est luy qui vous trouble vainement. Le passionné Ligdamon respondit : Le Desir est celuy certes qui me tourmente : mais ce n'est pas luy qui en doit estre blasmé, c'est ce qui le fait naistre, ce sont les vertus & les perfections de Syluie. Si les desirs, repliqua-t'elle, ne sont desreglez, ils ne tourmentent point, & s'ils sont desreglez, & qu'ils transportent au delà de la raison, ce

158 LA I. PARTIE D'ASTRE'E,

ils doiuent naistre d'autre objet que de la vertu, & ne sont point vrayes enfans d'un tel pere, puis qu'ils ne luy ressemblerent point. Iusques icy, respondit Ligdamon, ie n'ay point ouy dire que l'on desaduouïast vn enfant pour ne ressembler à son pere : & toutesfois les extrêmes
 „ desirs ne sont point contre la raison : car n'est-il
 „ pas raisonnable de desirer toutes choses bonnes, selon le degré de leur bonté? & par ainsi vne
 „ extrême beauté sera raisonnablement aymée en
 „ extremité : que s'il les faut en quelque chose blâmer, on ne scauroit dire qu'ils soient contre raison : mais outre la raison. Cela suffit ; repliqua cette cruelle, ie ne suis point plus raisonnable que la raison : C'est pourquoy ie ne veux aduouïer pour mien, ce qui l'outrepasse. A ce mot, pour ne luy laisser le moyen de luy respondre, elle alla rencontrer quelques-vnes de ses compagnes qui nous auoient suiuiës.

Vne fois qu'Amasis reuenoit de ce petit lieu de Mont-brison, où la beauté des jardins, & la solitude l'auoient plus long-temps arrestée que elle ne pensoit, la nuit la surprit en reuenant à Marcilly. Et parce que le soir estoit assez fraiz, ie luy allois demandant par les chemins, expressément pour le faire parler deuant sa Maistresse, s'il ne sentoît point la fraischeur & l'humidité du serain. A quoy il me respondit, qu'il y auoit long-temps que le froid, ny le chaud extérieur ne luy pouoit guere faire de mal, & luy

LIVRE TROISIÈME.

demandant pourquoy, & quelle estoit sa recepte. A l'un, me respondit-il, j'oppose mes desirs ardans, & à l'autre mon espoir gelé. Si cela est, repliquay-je soudain, d'où vient que ie vous oys si souuent dire que vous bruslez, & d'autres fois que vous gelez ? Ah ! me respondit-il, avec un grand soupir, courtoise Nymphé, le mal d'ot ie me plains ne me tourmente pas par dehors, c'est au dedans, & encores si profondément que ien'ay cachette en l'ame si reculée, où ie n'en ressente la douleur : Car il faut que vous sçachiez, qu'en toute autre, le feu & le froid sont incompatibles ensemble : mais moy i'ay dans le cœur continuellement le feu allumé & la froide glace, & en ressens sans soulagement la seule incommodité.

Syluie ne tarda plus longuement à luy faire ressentir ses cruautéz accoustumées, que iusqu'à la fin de cette parole : Encores crois-je qu'elle ne luy donna pas mesme du tout le loisir de la proferer, tant elle auoit d'enuie de luy faire éprouuer ses pointures, veu que se tournant vers moy, comme souffriant, elle dit en panchant desdaigneusement la teste de son costé : O que Ligdamon est heureux, d'auoir & le chaud, & le froid quand il veut : Pour le moins il n'a pas dequoy se plaindre, ny de ressentir beaucoup d'incommodité, car si la froideur de son espoir le gele, qu'il se reschauffe en l'ardeur de ses desirs : que si ses desirs trop ardents le

SVR VN DEPART.

A Mour pourquoy, puis que tu veux
 Que ie brusle de tant de feux,
 Faut-il que i' estoigne ma Dame?

Je luy respondis:

Pour faire en elle quelque effait,
 Ne sçais-tu qu'en la cendre naist
 Le Phenix qui meurt en la flame?

Il eust esté trop heureux de cette respor
 mais cette cruelle m'ayant trouué que i' es
 uois, & ne voulant ny luy faire du bien,
 permettre qu'autre luy en fist, me raut la p
 me à toute force de la main, me disant que
 flateries que ie faisois à Ligdamon, estoit
 cause de la continuation de ses folies, & q
 auoit plus à se plaindre de moy que d'e
 Pour la fin elle luy escriuit.

RESPONSE DE SYLVIE

LE Phœnix de la cendre sort,
 Parce qu'en la flame il est mort,
 L'absence en l'Amour est mortelle,

Si la présence n'a rien pu,

N jamais par le froid n'est rompu

Le glaçon qu'un feu ne dégele.

Vous pouvez penser avec quel contentement il partit. Il fut fort à propos pour luy d'avoir accoustumé de longue main semblables coups, & qu'il se ressouvint, que les défaveurs qui partent de celles que l'on sert, doivent le plus souvent tenir lieu de faveurs. Et mesouvint que sur ce discours, il se disoit le plus heureux Amant du monde : puis que les ordinaires défaveurs qu'il recevoit de Sylule, ne pouvoient le mettre en doute, qu'elle n'eust beaucoup de memoire de luy, & qu'elle ne le recogneust pour son serviteur, & que puis qu'elle ne traittoit point de cette sorte avec d'autres, qui ne luy estoient point particulièrement affectionnez, il falloit croire que cette monnoye estoit celle dont elle payoit ceux qui estoient à elle, & telle qu'elle estoit, il la faisoit cherir, puis qu'elle avoit cette marque : & sur ce sujet il m'envoya ces vers devant que partir.

SONNET.

Elle le veut ainsi cette beauté suprême,
Que ce soit l'impossible, & non ce que ie puis,

L ij

164 LA I. PARTIE D'ASTRE'E,

*Qui luy fasse l'essay de ce que ie luy suis:
Et bien, elle le veut, & ie le veux de mesme.*

*En fin elle verra que mon amour extrême,
En la source ressemble à la source du puis:
Car plus elle voudra m'espuiser mes ennuis,
Et plus elle verra qu'infiniment ie l'aime.*

*La source qui produit ma belle affection,
Est celle-là sans plus de sa perfection,
Eternelle en effet, comme elle est eternelle:*

*Donc essay rigoureux de mon cruel destin,
Puissez incessamment, mon amour est sans fin,
Et plus vous puiserez, plus elle sera belle.*

Leonide eust continué son discours, n'eust esté que de loing elle vid venir Galathée, qui apres auoir demeuré longuement seule, & ne pou-
uant plus long-temps se priuer de la veüe du
Berger, s'estoit habillée le mieux à son aduan-
tage que son miroüer luy auoit sceu conseiller,
& s'en venoit sans autre compagnie que du pe-
tit Meril. Elle estoit belle & bien digne d'estre
aimée d'un-cœur qui n'eust point eu d'autre af-
fection. En ce mesme temps, pour la confusion
que l'eau auoit mise en l'estomach de Celadon,
il se trouua fort mal: De sorte qu'à l'abord de
la Nymphe, ils furent contraints de se retirer,
& le Berger peu apres se mit au liét, où il de-
meura plusieurs iours tombant & se releuant de
ce mal, sans pouuoir estre ny bien malade, ny
bien guery.

Fin du troisieme Liure.





A. J. de la Haye del.

Le druide

Malheur



L'ASTREE
DE MESSIRE
HONORE' D'VRFE'.
PREMIERE PARTIE.
LIVRE QVATRIESME.



ALATHE'E, qui estoit atteinte à bon escient tant que la maladie de Celadon dura, ne bougea presque d'ordinaire d'auprès de son liêt, & quand elle estoit cōtrainte de s'en éloier, pour reposer, ou pour quelque autre affaire, elle y laissoit le plus souuent Leonide, à qui e auoit donné charge de ne perdre vne seule cassion de faire entendre au Berger sa bonne lonté, croyant que par ce moyen elle luy oit en fin esperer ce que sa condition luy deidoit. Et certes Leonide ne la trompoit nullement: car encore qu'elle eust bien voulu que ndamor^{seust} esté satisfait, toutesfois elle qui

L iiii

attendoit tout son auancement de Galathée, n'auoit nul plus grand dessein que de luy complaire. Mais Amour, qui se joue ordinairement de la prudence des Amans, & se plaist à conduire ses effets au rebours de leurs intentions, rendit par la conuersation du Berger, Leonide plus necessiteuse d'un qui parlast pour elle, qu'autre qui fust en la troupe : car l'ordinaire veüe de ce Berger, qui n'auoit faute de nulle de ces choses qui peuuent faire aimer, luy fit recognoistre que la beauté a de trop secretes intelligences avec nostre ame, pour la laisser si librement approcher de ses puissances, sans soupçon de trahison. Le Berger s'en aperçeut assez tost, mais l'affection qu'il portoit à Astrée, encore qu'outragé si indignement, ne vouloit luy permettre de souffrir cette amitié naissante avec patience. Cela fut cause qu'il se resolut de prendre congé de Galathée, dès qu'il commenceroit de se trouuer vn peu moins mal : mais aussi-tost qu'il luy en ouurit la bouche : Comment luy dit-elle, Celadon, receuez-vous vn si mauuais traitement de moy, que vous vueillez partir de ceans deuant qu'estre bien guery ? Et lors qu'il luy respondit, que c'estoit de crainte de l'incommoder, & qu'aussi pour ses affaires, il estoit contraint de retourner en son hameau, assseurer ses parens & ses amis de sa santé : elle l'interrompit, disant : Non, Celadon, n'entrez point en

que ie sois incommodée, pourueu que ie
 me voye accommodé: & quant à vos affai-
 res, & à vos amis, sans moy, de qui il semble
 que la compagnie vous déplaist si fort, vous
 seriez pas en cette peine, puis que desia vous
 seriez plus. Et me semble que la plus gran-
 de affaire que vous ayez, c'est de satisfaire à
 l'obligation que vous m'avez; & que l'in-
 finitude ne sera pas petite, qui me refusera
 quelques momens de cette vie que vous te-
 nez toute de moy. Et puis il ne faut plus de-
 mander que vous tourniez les yeux sur chose si
 basse que vostre vie passée: il faut que vous lais-
 siez vos hameaux & vos troupeaux, pour ceux
 qui n'ont pas les merites que vous avez, &
 à l'aduenir vous leuiez les yeux à moy, qui
 suis, & veux faire pour vous, si vos actions
 m'en ostent la volonté. Quoy que le Ber-
 ger fist semblant de n'entendre ce discours,
 ne comprint-il aisément, & dès lors il éui-
 le plus qu'il luy fut possible, de parler à elle
 particulièrement. Mais le desplaisir que cet-
 te vie luy rapportoit, estoit tel, que perdant
 toute patience, vn iour que Leonide l'oyant
 spirer, luy en demanda l'occasion, puis
 il estoit en lieu où l'on ne desiroit rien
 de son contentement. Il luy respondit: Bel-
 l'ymphé, entre tous les plus miserables, ie
 puis dire le plus rigoureusement traité de
 fortune: car pour le moins ceux qui ont du

170 LA I. PARTIE D'ASTREË,
mal, ont aussi permission de s'en douloir, & ce soulagement d'estre plains, mais moy ie l'ose faire, d'autant que mon malheur vis couuert du masque de son contraire: & cela cause qu'au lieu d'estre plaint, ie suis plust blasmé pour homme de peu de iugement: qu vous & Galathée sçauiez quels sont les amabsinthés dont ie suis nourry en ce lieu, heure à la verité pour tout autre que pour moy, m'assure que vous aurez pitié de ma vie. que faut-il, dit-elle, pour vous soulager? Pour cette heure, luy dit-il, il ne me faut que la permission de m'en aller. Voulez-vous, repliqua Nymphé, que j'en parle à Galathée? Le vous requiers, respondit-il, par tout ce que vous meurez le plus. Ce sera donc par vous, dit la Nymphé, en rougissant: & sans tourner la teste v luy, elle sortit de la chambre pour aller où estoit Galathée, qu'elle trouua toute seule dans le jardin, & qui desia commençoit de soupçonner qu'il y eust de l'Amour du costé de Leonide, semblant qu'elle n'auançoit rien en la charge qu'elle luy auoit donnée, quoy qu'elle ne beageast presque de tout le iour d'auprés de luy, parce que sçachant combien les armes de beauté du Berger estoient trenchantes, elle geoit bien qu'il en pouuoit blesser aussi beaux, comme vne: toutesfois estant contrainct de passer par ses mains, elle taschoit de se tromper le plus qui luy estoit possible. Et a

tinuoit tousiours enuers la Nymphé , le
 sme visage qu'elle auoit accoustumé , &
 s qu'elle la vid venir à elle , elle s'auança
 ur s'enquerir comme se portoit le Berger : &
 ant sçeu qu'il estoit au mesme estat qu'elle
 noit laissé , elle se remit au promenoir : &
 res auoit fait quelques pas sans parler , elle
 ourna vers la Nymphé , & luy dit : Mais, di-
 moy, Leonide, fut-il iamais vn homme plus
 ensible que Celadon, puis que ny mes actiōs,
 vos persuasions ne luy peuuent donner res-
 timent de ce qu'il me doit rendre ? Quant
 oy , respondit Leonide , ie l'accuse plustost
 eu d'esprit , & de faute de courage , que non
 nt de ressentiment , car i'ay opinion qu'il
 pas le iugement de recognoistre à quoy ten-
 t vos actions : que s'il recognoist mes paro-
 , il n'a pas le courage de pretendre si haut :
 ainsi autant que l'aymant de vos perfe-
 ns , & de vos faueurs , le peut eleuer à vous ,
 ant la pesanteur de son peu de merite , & de
 ondition , le rabaisse : mais il ne faut point
 uer cela estrange , puisque les pommiers
 tent des pommes , & les chesnes des glands :
 chaque chose produit selon son naturel.
 ffi que pouuez-vous esperer que produise
 courage d'un villageois , que des desseins
 ne ame vile & rabaisée ? Le croy bien , res-
 adit Galathée , que la grande difference de
 s conditions luy pourroit donner beaucoup

de respect: mais ie ne puis penser s'il recognoit cette difference, qu'il n'ait assez d'esprit, pour iuger à quelle fin ie le traite avec tant de douceurs, si ce n'est qu'il soit desia tant engagé envers cette Astrée, qu'il ne s'en puisse plus retirer. Assurez-vous, Madame, repliqua Leonide, que ce n'est point respect, mais sottise, qui rend ainsi méconnoissant: car ie veux bien aduoüer, comme vous sçavez, qu'assurément c'est vray qu'il aime Astrée, mais s'il auoit du jugement, ne la mépriseroit-il pas pour vous, qui meritez sans comparaison beaucoup dauantage? & toutesfois, il est si mal aduisé, qu'à tous les coups que ie luy parle de vous, il ne me respond qu'avec les regrets de l'esloignement de son Astrée qu'il represente avec tant de déplaisirs, que l'on jugeroit que le séjour qu'il fait ceans luy est infiniment ennuyeux. Et ce matin mesme l'oyant soupirer, ie luy en ay demandé la cause, il m'a fait des responses qui émouueroient des pierres à pitié; & en fin la conclusion a esté, que ie vous requisse qu'il s'en pût aller. Ouy? repliqua Galathée, rouge de colere, & ne pouuant dissimuler sa jalousie, confessez verité, Leonide, il vous a esmeuë? Il est vray, Madame, il m'a esmeuë de pitié, & me semble, puis qu'il a tant d'enuie de s'en aller, que vous ne deuez point le retenir par force: car l'Amour n'entre iamais dans vn cœur à coups de foüets. Ie n'entends pas, repliqua Ga-

ée, qu'il vous ait esmeuë de pitié, mais n'en
 lons plus, peut-estre quand il sera bien sain,
 entira-t'il aussi-tost les effets du dépit qu'il
 it naistre en moy, que ceux de l'Amour qu'il
 oduits en vous : cependant pour parler
 chement, qu'il se resolute de ne partir point
 à sa volonté, mais à la mienne. Leonide
 lut respondre: mais la Nymphe l'interrom-
 Or sus, Leonide, luy dit-elle, c'est assez,
 entez-vous, que ie n'en die pas dauanta-
 assez seulement, ma resolution est celle-là.
 si Leonide fut contrainte de se taire, & de
 aller, ressentant de telle sorte cette injure,
 lle resolut dès lors de se retirer chez Ada-
 , son oncle, & ne recevoir iamais plus le
 y des secrets de Galathée, qui en mesme
 os appella Syluie qui se promenoit en vne
 e allée, toute seule, à qui contre son dessein,
 ne pût s'empescher, en se plaignant de
 nide, de faire sçauoir ce que jusques alors
 luy auoit caché : mais Syluie, encore que
 e, toutesfois pleine de beaucoup de iuge-
 t, pour r'accommoder toutes choses, taf-
 d'excuser Leonide au mieux qu'il luy fut
 ble, iugeant bien que si sa compagne se dé-
 it, & que ces choses vinssent à estre sçeuës,
 ne pourroient que rapporter beaucoup de
 te à sa Maistresse. Et c'est pourquoy elle luy
 pres plusieurs autres propos : Vous sçavez
 , *Madame, que iamais vous ne m'avez rien*

découvert de cét affaire, & toutesfois ie vous diray de telles particularitez, que vous ne m'en jugerez pas tant ignorante, comme ie le voy ay fait paroistre, mais mon humeur n'est pas de m'entremettre aux choses où ie ne suis point appelée. Il y a desia quelque temps que voyant ma compagne si assidue auprès de Celadon, je soupçonnois que l'Amour en fut cause, & non pas la compassion de son mal, & parce que c'est chose qui nous touche à toutes, ie me résolus avant que de luy en parler, d'en estre bien assurée, & dès lors j'espiay ses actions de plus près que de coustume, & fis tant qu'avant hier ie me mis en la ruelle du liét du Berger, cependant qu'il dormoit, & peu apres Leonide entra, qui en poussant la porte, l'éueillla sans y penser : & apres plusieurs discours communs, elle vint à parler de l'amitié qu'il auoit portée à la Bergere Astrée, & Astrée à luy. Mais, dit-elle, croyez-moy, Berger, que ce n'est rien, au prix de l'affection que Galathée vous porte. A moy ? dit-il. Ouy, à vous, repliqua Leonide, & n'en faites point tant l'estonné, vous sçavez combien de fois ie le vous ay dit, encore est-elle plus grande que mes paroles. Belle Nymphé, respondit le Berger, ie ne merite, ny ne croy tant de bonheur ; aussi quel seroit son dessein enuers moy, qui suis né Berger, & qui veux viure & mourir tel ? Vostre naissance, reprit ma compagne, ne peut-estre que grande, puis qu'elle a donné

LIVRE QUATRIÈME. 175

commencement à tant de perfections. O Leonide, répondit alors ce Berger, vos paroles sont dignes de moquerie : mais quand elles seraient véritables, auez-vous opinion que ie ne cherche qui est Galathée, & qui ie suis ? Si faites, belle Nymphe : & sçay fort bien mesurer petitesse & sa grandeur à l'aune du deuoir. Leonide, répondit Leonide, pensez-vous qu'Amour se serue des mesmes mesures, que les hommes ? cela est bon pour ceux qui veulent vendre pour acheter : mais ne sçauiez-vous pas que les dons ne se mesurent point, & Amour ne tant rien qu'un don, pourquoy le voudriez-vous reduire à l'aune du deuoir ? Ne doutez point de ce que ie vous dis, & pour ne manquer à mon deuoir, rendez-luy autant & d'amour & de affection, qu'elle vous en donne. Ie vous jure, belle dame, que jusques alors, ie m'estois figurée que Leonide parloit pour elle-mesme : & ne doutois point que i'en mente, du commencement de mon discours m'estonna, mais depuis voyant avec quel bien de discretion vos actions estoient conduites, ie louay beaucoup la puissance que vous exercez sur elles, sçachant bien qu'il est plus difficile de commander absolument à soy-mesme, qu'à tout autre. Ma mignonne, répondit Galathée, si vous sçauiez l'occasion que i'ay de rechercher l'amitié de Celadon, vous loueriez & conseilleriez ce mesme dessein : car vous ne sçavez-*il de ce Druyde qui nous predit nostre*

fortune ? I'en ay bonne memoire , respondi elle , il n'y a pas fort long-temps. Vous sçavez continua Galathée , combien de choses veritables il vous a predites , & à Leonide aussi : Vous sçachez que de mesme il m'a asseurée , que si j'épousois iamais autre que Celadon , ie serois la plus malheureuse personne de la terre : vous semble-t'il qu'ayant tant de preuue de la verité de ses predinctions , ie doiue mespriser celle qui me touche si fort ? Et c'est pourquoy ie trouuois si mauuais que Leonide eust esté si mal-aduisée que de marcher sur mes pas , luy en ayant fait cette mesme declaration. Madame, respondit Syluie , n'entrez nullement en cette doute : car en verité , ie ne vous ments point , & me semble que vous ne deuez pas la dépiter dauantage , de peur qu'en se plaignant elle ne descouure ce dessein à quelqu'autre. M'amie , respondit Galathée , en l'embrassant , ie ne doute point de ce dont vous m'avez asseurée , & vous promets que ie me conduiray enuers Leonide ainsi que vous m'avez conseillé.

Cependant qu'elles discouroient ainsi , Leonide alla retrouver Celadon , auquel elle raconta de mot à mot les propos que Galathée & elle auoient eus sur son sujet , & qu'il pouuoit se resoudre que le lieu où il estoit , auoit apparence d'une libre demeure , mais que veritablement c'estoit vne prison. Ce qui le toucha si viuement , qu'au lieu que son mal n'alloit que traî-

nant, il devint si violent, que le soir mesme la
fièvre le reprit, si ardante, que Galathée l'estant
allé voir, & le trouvant si fort empiré, entra
fort en doute de sa vie: & plus encore, quand le
lendemain son mal se rendant tousiours plus
grand, il leur évanouyt deux ou trois fois
entre les bras. Et quoy que ces Nymphes ne
s'éloignassent iamaïs de plus loing, que l'une
au cheuet, & l'autre aux pieds de son liçt, sans
prendre autre repos que celui, que par des
sommeils interrompus, le sommeil extrême
leur alloit quelquefois déroband, si est-ce qu'il
estoit tres-mal secouru, n'y ayant en ce lieu
aucune commodité pour vn malade; & n'osant
en faire venir d'ailleurs, de peur d'estre dé-
couvertes: Si bien que le Berger courut vne
grande fortune de sa vie, & telle, qu'un soir il
se trouua en si grande extremité, que les Nym-
phes le tindrent pour mort: mais en fin il re-
uint à soy, & peu apres fit vne tres-grande per-
te de sang, qui l'affoiblit de sorte, qu'il voulut
reposer. Cela fut cause que les Nymphes le
laissèrent seul avec Meril, & s'estans retirées,
Syluie toute effrayée de cét accident, s'adres-
sant à Galathée, luy dit: Il me semble, Mada-
me, que vous estes pour entrer en vne grande
confusion, si vous n'y mettez quelque ordre:
iugez en quelle peine vous seriez, si ce Berger
se perdoit entre vos mains, à faute de secours.
Helas! dit la Nymphé, dès l'accroissement de

178 LA I. PARTIE D'ASTRE'E,

son mal, i'ay bien consideré ce que vous dites, mais quel remede y a-t'il ? Nous sommes icy entierement depourueuës de ce qui luy est necessaire, & d'en auoir d'ailleurs, quand il y iroit de ma vie, ie ne le voudrois pas faire, pour la crainte que i'ay que l'on le sçache ceans. Leonide, que l'affection faisoit parler plus resoluement que Syluie, luy dit : Madame, ces craintes sont fort bonnes, en ce qui ne touche point la vie de personne : mais où il y en va, il ne faut point estre tant considerée, ou bien preuoir les autres inconueniens qui en peuuent naistre : Si ce Berger meurt, auez-vous opinion que sa mort demeure sans estre sçeuë ? quand ce ne seroit que pour punitiõ, il faut que vous croyez que le Ciel mesme la decouueroit ; mais prenons toutes choses au pis, & qu'on sçache que ce Berger est ceans. Et quoy pour cela, ne pourrez-vous pas couvrir vostre dessein de celui de la compassion à laquelle nostre naturel nous incline toutes ? & toutesfois s'il vous plaist de vous reposer de cette affaire sur moy, ie m'asseure de la conduire si discrettement que personne n'en decouurira rien : car, Madame, i'ay, comme vous sçauiez, mon oncle Adamas, Prince des Druydes de cette contrée, à qui nul des secrets de nature, ny des vertus des herbes ne peut estre caché : il est homme plein de discretion & iugement, & ie sçay qu'il a particuliere inclination à vous faire seruice, si

vous l'employez en cette occasion , ie tiens pour certain que le tout reüssira à vostre contentement. Galathée demeura quelque temps sans répondre : mais Syluie, qui voyoit que c'estoit le meilleur expedient , & préuoyoit que par le moyen du sage Adamas , elle diuertiroit Galathée de cette honteuse vie, répondit assez promptement, que cette voye luy sembloit la plus assurée. A quoy Galathée consentit, n'en pouuant eslire vne meilleure. Il reste , reprit Leonide, de sçauoir, Madame, afin que ie n'ou-trepasse vostre commandement , que c'est que vous voulez que ie dise ou que ie taise à Adamas. Il n'y a rien, répondit Syluie, voyant ce que Galathée demeuroid interdite, qui oblige tant à se taire , que de faire paroître vne entiere fiance ; ny rien au contraire qui dispense plus à parler que la méfiance recogneüe. De sorte qu'il me semble pour rendre Adamas secret , qu'il luy faut dire auant qu'il vienne, tout ce qu'il pourra descouurir quand il sera icy. Je suis, répondit Galathée, tant hors de moy , qu'à peine sçay-je ce que ie dis. C'est pourquoy ie remets toute chose à vostre discretion. Ainsi partit Leonide avec dessein, quoy que la nuict fust au commencement fort obscure, de ne s'arrester point qu'elle ne fust chez son oncle, de qui la demeure estoit sur le panchant de la môtagne de Marcilly, assez près des Vestales & Druydes de Laignieu : mais son

voyage fut beaucoup plus long qu'elle ne pensoit: car arriuant sur la pointe du iour, elle sçeut qu'il estoit à Feurs, & qu'il n'en reuiendrait de deux ou trois iours, qui fut cause que sans s'y arrester beaucoup elle en prit le chemin, tant lassé toutesfois, que n'eust esté le desir de la guerison du Berger, qui ne luy donnoit nul repos, sans doute elle eust attendu Adamas chez luy, où elle ne fit que se reposer enuiron vne demie heure, parce que n'estant pas accoustumée à ce trauail, elle le trouuoit fort difficile: & lors qu'il luy sembla de s'estre assez rafraischie, elle partit seule comme elle y estoit venue: Mais à peine auoit-elle fait vne lieüe, qu'elle vid venir de loing, par le mesme chemin qu'elle auoit fait, vne Nymphette toute seule, que peu apres elle cogneut pour estre Syluie: cette rencontre ne luy donna pas vn petit sursaut, croyant qu'elle luy vint annoncer la mort de Celadon, mais ce fut tout au contraire: car elle sçeut par elle, que depuis son départ il auoit fort bien reposé, & qu'à son réueil il s'estoit trouué sans fièvre: qu'à cette occasion Galathée l'auoit fait incontinent partir pour la r'attraper, afin de l'en aduertir, & de luy dire que le Berger estant en si bon estat, il n'estoit pas de besoin d'amener Adamas, ny de luy decouurir leurs affaires. Il seroit bien mal-aisé de représenter quel fut le contentement de Leonide, oyant la guerison du Berger qu'elle aimoit: Et

apres en auoir loué Dieu, elle dit à sa compa-
 gne: Puis, ma sœur, que le recognois, suiuant
 les discours que vous me tenez, que Galathée
 ne vous a point celé le dessein qu'elle a tou-
 chant ce Berger, il faut que ie vous en parle frā-
 chement, & que ie vous die, que cette sorte de
 vie me déplaist infiniment, & que ie la trou-
 ue fort honteuse & pour elle & pour nous: car
 elle en est tellement passionnée, que quelque
 mespris que ce Berger fasse d'elle, elle ne s'en
 peut distraire: & a tellement deuant les yeux
 les predictions d'un certain Druide, qu'elle
 croit tout son bon-heur dépendre de cet A-
 mour: & c'est le bon, que suiuant l'humeur des
 Amans, elle iuge Celadon tant aimable, qu'el-
 le croit chacun le deuoir aimer autant qu'elle:
 comme si tous le voyoient de ses mesmes yeux,
 & c'est là mon grief, car elle est deuenuë si ja-
 louse de moy, qu'à peine me peut-elle souffrir
 auprès de luy. Or, ma sœur, si cette vie vient
 à se sçauoir, comme il n'en fait point douter,
 puis qu'il n'y a rien de si secret qui ne se dé-
 couure, iugez que c'est qu'on dira de nous, &
 quelle opinion nous aurions de quelqu'autre à
 qui semblable chose fust arriuée: i'ay fait tout
 ce qui m'a esté possible pour l'en distraire,
 mais ç'a esté sans effet: C'est pourquoy ie suis
 resoluë de la laisser aimer, puis qu'elle veut ai-
 mer, pourueu que ce ne soit point à nos dépens.
Je vous fais tout ce discours pour vous dire,

qu'il me sembleroit tres à propos d'y chercher quelque bon remede, & que ie ne voy point vn moyen plus aisé, que par l'entremise de mon oncle, qui en viendra bien à bout par son conseil, & par sa prudence. Ma sœur, respondit Syluie, ie louë infinimēt vostre dessein, & pour vous donner commodité de conduire Adamas vers elle, ie m'en retourneray d'icy, & diray que i'ay esté chez Adamas, & que ie n'ay trouué ny vous ny luy. Il sera donc à propos, respondit Leonide, que nous allions nous reposer dans quelque buisson, afin qu'il semble que vous m'ayez cherchée plus long-temps, aussi bien suis-je si lasse qu'il faut que ie dorme vn peu, si ie veux acheuer mon voyage. Allons, ma sœur, repliqua Syluie, & croyez que vous ne faites pas peu pour vous, d'oster Celadon d'entre nous : car ie préuoy bien à l'humeur de Galathée, qu'avec le temps il vous rapporteroit beaucoup de déplaisir. A ce mot elles se prirent par la main, & regardant où elles pourroient passer vne partie du iour, elles virent vn lieu de l'autre costé de Lignon, qui leur sembla si à propos, que passant sur le pont de la Boteresse, & laissant Bon-lieu, séjour des Druydes & Vestales, à main gauche, & descendant le long de la riuere, elles vindrent se mettre dedans vn gros buisson qui estoit tout joignant le grand chemin, & de qui l'espaisseur rendoit en tout *temps* vn agreable séjour, où apres auoir choisi

l'endroit le plus couuert, elles s'endormirent l'une auprès de l'autre.

Et cependant qu'elles reposoient, Astrée, Diane, & Phylis vindrent de fortune conduire leurs troupeaux en ce mesme lieu : & sans voir les Nymphes, s'affirent auprès d'elles, & parce que les amitez qui naissent en la mauuaise fortune, sont bien plus estroittes & serrées que celles qui se conçoient dans le bon-heur, Diane qui s'estoit liée d'amitié avec Astrée, & Phylis, depuis le desastre de Celadon, leur portoit tant de bonne volonté, & elles à elle, que presque de tout le iour, elles ne s'abandonnoient : & certes Astrée auoit bien besoin de consolation, puis que presque au mesme temps elle perdit Alcé & Hypolite ses pere & mere: Hypolite pour la frayeur qu'elle eut de la perte d'Astrée, lors qu'elle tomba dans l'eau : & Alcé pour le déplaisir de la perte de sa chere compagne, qui toutesfois ne fut à Astrée vn foible soulagement, pouuant plaindre la perte de Celadon sous la couuerture de celle de son pere & de sa mere : & comme ie vous ait dit, Diane, fille de la sage Bellinde, pour ne mâquer au deuoir de voisinage, l'allant plusieurs fois visiter, trouua son humeur si agreable, & Astrée la sienne, & Phylis celle de toutes deux, qu'elles se jurèrent ensemble vne si estroitte amitié, que iamaïs depuis elles ne se separerent : & ce iour auoit esté le premier qu'Astrée estoit sortie

184 LA I. PARTIE D'ASTRÉE,
de sa cabane. De sorte que ses deux fidelles
compagnes se trouuerent avec elle : mais elle
ne fut pas plustost assise, qu'elle apperceut de
loing Semire, qui la venoit trouuer. Ce Berger
auoit esté long-temps amoureux d'Astrée, &
ayant reconnu qu'elle aymoit Celadon, il auoit
esté cause de leur mauuais mesnage, s'estant
persuadé qu'ayant chassé Celadon, il obtien-
droit aisément son lieu: il s'en venoit la treuuer
afin de commencer son dessein, mais il fut
fort deceu: Car Astrée ayant reconnu sa fi-
nesse, conçeut vne haine si grande contre luy,
qu'aussi-tost qu'elle l'apperceut, se mettant la
main sur les yeux pour ne le voir, elle pria
Phylis de luy dire de sa part qu'il ne se presen-
tast iamais à elle: & ses paroles furent proferées
avec vn certain changement de visage, & d'vne
si grande vehemence, que ses compagnes y re-
cogneurent bien vne tres-grande animosité,
qui fit auancer plus promptement Phylis vers
le Berger. Quand il ouyt ce message, il demeura
tellement confus en sa pensée, qu'il sem-
bloit estre immobile. En fin vaincu & contraint
par la cognoissance de son erreur, il luy dit: Dis-
crette Phylis, i'aduouë que le Ciel est iuste, de
me donner plus d'ennuy qu'vn cœur n'est ca-
pable de supporter: puis qu'encor ne peut-il
esgaler son chastiment à mon offense, ayant
esté cause de faire rompre la plus belle & la
plus entiere amitié qui ait iamais esté. Mais

Afin que les Dieux ne me punissent point plus
 rigoureusement, dites à cette belle Bergere, que
 je demande pardon, & à elle, & aux cendres de
 Celadon, l'assurant que l'extrême affection
 que ie luy ay porté, a esté la seule cause de cette
 faute, que loing d'elle & de ses yeux, à bon
 droit courroucez, j'iray plaignant toute ma vie.
 A ce mot il s'en alla tant desolé, que son repen-
 tir toucha Phylis de quelque pitié. Et estant re-
 venuë vers ses compagnes, leur redit ce que le
 Berger auoit respondu. Helas ! ma sœur, dit
 Astrée, j'ay plus d'occasion de fuyr ce méchant,
 que i'en'ay pas de pleurer : jugez par là si ie le
 dois faire : c'est luy seul qui est cause de tout
 mon ennuy. Comment, ma sœur, dit-elle, Se-
 mire est cause de vostre ennuy ? A-r'il tant de
 puissance sur vous ? Si j'osois vous raconter sa
 meschanceté, dit Astrée, & mon imprudence,
 vous diriez qu'il a vû du plus grand artifice que
 l'esprit le plus cauteleux scauroit iamaïs inuen-
 er. Diane qui recogneut que c'estoit à son oc-
 casion qu'elle n'en parloit pas plus clairement
 Phylis, pour n'y auoir encore que huit ou dix
 ours qu'elles se hantoient si familièrement,
 en dit, que ce n'estoit pas son dessein de leur
 apporter de la contrainte. Et vous, belle Ber-
 gere, dit-elle se tournant vers la triste Astrée,
 vous me donnerez occasion de croire que vous
 ne m'aimez pas, si vous vsez moins librement
 envers moy qu'enuers Phylis, puis qu'encore

186 LA I. PARTIE D'ASTRÉE,
qu'il n'y ait pas si long-temps que i'ay le bien de
vostre conuersation, si ne deuez-vous moins
estre assurée de mon affection que de la sienne;
Phylis alors luy respondit : Le m'assure qu'A-
strée parlera tousiours deuant vous aussi fran-
chement que deuant elle-mesme, son humeur
n'estant pas d'estre amie à moitié, & depuis
qu'elle s'est jurée telle, il n'y a plus cachette en
son ame. Il est certain, continua Astrée, & ce qui
m'empesche d'en parler dauantage, c'est seule-
mēt que remettre le fer dās vne playe, qui ne sert
qu'à l'enuenimer. Si est-ce, repliqua Diane, qu'il
faut bien souuent vser du fer pour les guerir : &
quant à moy, il me semble que de dire libremēt
son mal à vne amie, c'est luy en remettre vne
partie : & si j'osois vous en prier, ce me seroit
vne tres-grande satisfaction de sçauoir quelle a
esté vostre vie, tout ainsī que ie ne feray iamais
difficulté de vous raconter la mienne, quand
vous en aurez la curiosité. Puis que vous le vou-
lez ainsī, respondit Astrée, & que vous auez
agreable de partieiper à mes ennuis, ie veux
donc que par apres vous me fassiez part de vos
contentemens, & que cependant vous me per-
mettiez d'vser de briefueté en ce discours, que
vous desirez sçauoir de moy : aussi bien vne hi-
stoire si mal-heureuse que la mienne, ne peut
plaire que pour estre courte; & s'estant toutes
trois assises en rond, elle reprit la parole de
cette sorte.

STOIRE D'ASTREE ET PHYLIS.

ux qui pensent que les amitez & les hais-
s passent de pere en fils , s'ils sçauoient
a esté la fortune de Celadon & de moy,
eroient sans doute qu'ils se sont bien fort
z. Car , belle Diane , ie croy que vous
uent ouy dire la vieille inimitié d'entre
Hypolite mes pere & mere , & Alcippe
rillis pere & mere de Celadon, leur hay-
yant accompagnez iusques au cercueil:
té cause de tant de troubles entre les Ber-
cette contrée , que ie m'assure qu'il n'y
me qui l'ignore le lōg des riués du cruel
néLignon: & toutesfois il sembla qu'A-
our montrer sa puissance, voulut expres-
de personnes tāt ennemies en vnir deux
tement , que rien n'en pût rompre les
e la mort: car à peine Celadon auoit at-
age de quatorze ou quinze ans , & moy
e ou treize , qu'en vne assemblée qui se
u Téple de Venus , qui est sur le haut de
releué dans la pleine, vis à vis de Môt-
e lieuë du Chasteau de Mont-brison, ce
erger me vid , & comme il m'a raconté
il en auoit conçu le desir long-temps
tant par le rapport que l'on luy auoit
noy: Mais l'empeschement que ie vous
nos peres, luy en auoit osté les moyens,
que j'aduoüe , que ie ne croy pas qu'il
lus de volonté que moy. Car ie ne sçay

188 LA I. PARTIE D'ASTRE'E,
pourquoy lorsque j'oyois parler de luy, le cœur
me tressailloit en l'estomac: si ce n'est que ce fust
vn presage des troubles, qui depuis me sont ar-
riuez à son occasion. Or soudain qu'il me vid, ie
ne sçay comment il trouua sujet d'Amour en
moy, tant y a que depuis ce temps il se resolut
de m'aymer & de me seruir, & sembla qu'à cette
premiere veüe nous fussions l'vn & l'autre sur le
poinct qu'il nous faisoit aymer, puis qu'aussi-
tost qu'on me dit que c'estoit le fils d'Alcippe,
ie ressentis vn certain changement en moy qui
n'estoit pas ordinaire, & dès lors toutes ses
actions commencerent à me plaire & à me sem-
bler beaucoup plus agreables que de tous ces
autres ieunes Bergers de son aage: & parce qu'il
n'osoit encores s'approcher de moy, & que la
parole luy estoit interdite, ses regards par leurs
allées & venuës, me parlerent si souuent, qu'en
fin ie recogneus qu'il auoit enuie de m'en dire
dauantage: & d'effet en vn bal qui se tenoit au
pied de la montagne, sous de vieux ormes qui
rendent vn agreable ombrage, il vsa de rât d'ar-
tifice, que sans m'en prendre garde, & mon-
strant que c'estoit par mesgarde, il se trouua au
dessous de ma main. Quant à moy, ie ne fis point
semblant de le cognoistre, & traittois avec luy;
comme avec tous les autres: Luy au contraire
en me prenant la main, baissa la teste, de sorte
que faisant semblant de baiser sa main, ie sentis
sur la mienne sa bouche: cét acte me fit monter

la rougeur au visage, & feignant de n'y prendre garde, ie tournay la teste de l'autre costé, cōme attentive au branle que nous dansions. Cela fut cause qu'il demeura quelque temps sans parler à moy, ne sçachant, comme ie croy, par où il devoit commencer : en fin ne voulant pas perdre cette occasion qu'il avoit si long-temps recherchée, il s'advança devant moy, & parla à l'oreille de Corilas, qui me conduisoit à cēbal, si haut (feignant toutesfois de le dire bas) que j'ouys tels mots : Pleust à Dieu, Corilas, que la querelle des peres de cette Bergere & de moy, eust à se demesler entre nos deux : & lors il se retira en sa place, & Corilas luy respondit assez haut : Ne faites point ce souhait, Celadon, car ceut-estre ne souhaiterez-vous iamaïs rien de si langereux. Quelque hazard qu'il y ait, respondit Celadon, tout haut, ie ne me dédiray iamaïs le ce que ie vous ay dit, en deussé-je donner le cœur pour gage. En semblables promesses, repliqua Corilas, on n'offre iamaïs vne moindre assurance que celle-là, & toutesfois il y en a fort peu, qui quelque temps apres ne s'en dédisent. Quiconque, adjousta le Berger, fera difficulté de courir la fortune dont vous me menacez, ie le croiray pour homme de peu de courage. C'est vertu, respondit Corilas, d'estre courageux : mais c'est vne folie aussi d'estre temeraire. A la preuue, repliqua Celadon, on cognoistra quel ie suis ; & cependant ie vous promets en-

core vn coup, que ie ne m'en dédiray iamais. Et parce que ie faisois semblant de ne prendre garde à leur discours, adressant sa parole à moy, il me dit : Et vous, belle Bergere, quelle opinion en auez vous ? Le ne sçay, luy respondis-je, de quoy vous parlez. Il m'a dit, reprit Corilas, que pour tirer vn grand bien d'un grand mal, il voudroit que la haine de vos peres fust changée en amour entre les enfans. Comment, respondis-je, faisant semblant de ne le cognoistre pas, estes-vous fils d'Alcippe ? & m'ayant respondu qu'ouy, & de plus mon seruiteur : Il me semble, luy dis-je, qu'il eust esté plus à propos que vous vous fussiez mis auprès de quelqu'autre qui eust eu plus d'occasion de l'auoir agreable que moy. I'ay bien ouy dire, repliqua Celadon, que les Dieux punissent les erreurs des peres sur les enfans : mais entre les hommes cela n'a iamais esté accoustumé : ce n'est pas qu'il ne doiué estre permis à vostre beauté qui est diuine, d'vser des mesmes priuileges des Dieux : mais si cela est, vous deuez aussi comme eux le pardon, quand on le vous demande. Est-ce ainsi, Berger, interrompit Corilas, que vous commencez vostre combat en criant mercy ? En tel combat, respondit-il, estre vaincu c'est vne espece de victoire, & quant à moy ie le veux bien estre, pourueu qu'il en vueille la despoüille. Le croy qu'ils eussent plus longuement continué leurs discours, si le branle eust duré da-

avantage : mais la fin nous sépara , & chacun retourna en sa place.

Quelque temps apres on commença de proposer les prix avec diuers exercices qu'on auoit accoustumé de faire, comme de luitier, de courre, de sauter & de jeter la barre, auxquels Celandon pour estre trop ieune, ne fut receu qu'à celuy de la course, dont il eut le prix, qui estoit vne Guirlande de diuerses fleurs, qui luy fut mise sur la teste par toute l'assemblée, avec beaucoup de loüange, qu'estant si ieune il eust vaincu tant d'autres Bergers. Luy sans beaucoup songer en soy-mesme, se l'ostant, me la vint poser sur les cheueux, me disant assez bas. Voicy qui reconferme ce que ie vous ay dit. Je fus si surprise, que ie ne pûs luy respondre, & n'eust esté Artemis, vostre mere Phylis, ie la luy eusse renduë, non pas que venant de sa main elle ne me fust fort agreable : mais parce que ie craignois qu'Alcé & Hypolite le trouuassent mauuais. Toutesfois Artemis, qui desiroit plustost d'assoupir que de r'allumer ces vieilles inimitiez, me commanda de la receuoir & de l'en remercier : ce que ie fis si froidement, que chacun iugea bien que ce n'auoit esté que par l'ordonnance de ma tante. Tout ce iour se passa de cette sorte, & le lendemain aussi, sans que le ieune Berger perdist vne seule commodité de me faire paroistre son affection. Et parce que le troisieme iour on a accoustumé de représenter

192 LA I. PARTIE D'ASTRE'E,
en l'honneur de Venus le iugement que Paris
donna des trois Deesses, Celadon resolut de se
mesler parmy les filles sous habit de Bergere.
Vous sçauiez bien que le troisieme iour, sur la
fin du repas le grand Druyde a de coustume de
jetter entre les filles vne pomme d'or, sur laquel-
le sont escripts les noms des trois Bergeres qui
luy semblent les plus belles de la trouppes, avec
ce mot (Soit donnée à la plus belle des trois)
& qu'apres on tire au sort celle qui doit faire le
personnage de Paris, qui avec les trois Bergeres
entra dans le Temple de la Beauté, dedié à Ve-
nus : où les portes estant bien fermées, elle fait
iugement de la beauté de toutes trois, les voyant
nuës, horsmis vn foible linge qui les couure dés
la ceinture iusques auprès du genoüil, & parce
qu'autresfois il y a eu de l'abus, & que quelques
Bergers se sont meslez parmy les Bergeres, il
fut ordonné par edict public, que celuy qui com-
mettroit semblable faute, seroit sans remission
lapidé par les filles à la porte du Temple. Or il
aduint que ce ieune enfant, sans consideration
de ce danger extrême, ce iour s'habilla en Ber-
gere, & se mettant dans nostre trouppes fut re-
ceu pour fille, & comme si la fortune l'eust vou-
lu fauoriser, mon nom fut escrit sur la pomme,
& celuy de Malthée & de Stelle, & lors qu'on
vint à tirer le nom de celle qui feroit le person-
nage de Paris, j'ouys nommer Orithie, qui estoit
le nom que Celadon auoit pris. Dieu sçait si en
son

LIVRE QUATRIESME. 193

mais comme il ne receut toute la joye dont il pou-
 de-voit estre capable, voyant son dessein si bien
 genir. Enfin nous fumes menées dans le Tem-
 ple, où le iuge estant assis en son siege, les portes
 se levèrent, & nous trois demeurées toutes seules
 que dedans avec luy, nous commençâmes, selon
 l'ordonnance, à nous deshabiller, & parce
 qu'il falloit que chacune à part allast parler à
 luy, & faire offre tout ainsi que les trois Deesses
 avoient fait autresfois à Paris; Stelle qui fut
 la plus diligente à se deshabiller, s'alla la pre-
 miere presenter à luy qu'il contempla quelque
 temps, & apres avoir ouy ce qu'elle luy vouloit
 dire, il la fist retirer pour donner place à Mal-
 thée, qui m'avoit deuancée, parce que me fas-
 chant fort de me montrer nuë, i'allois retar-
 dant le plus que ie pouvois de me despoüiller.
 Celadon à qui le temps sembloit trop long, &
 apres avoir fort peu entreteñu Malthée, voyant
 que ie n'y allois point, m'appella paresseuse. En
 fin ne pouuant plus dilayer i'y fus contrainte:
 mais mon Dieu, quand ie m'en souviens, ie
 meurs encor de honte; i'auois les cheveux es-
 pars, qui me couvroient presque toute, sur
 lesquels pour tout ornement ie n'auois que la
 Guirlande que le iour auparauant il m'avoit
 donnée. Quand les autres furent retirées, &
 qu'il me vid en cét estat auprés de luy, ie pris
 bien garde qu'il changea deux ou trois fois de
 couleur: mais ie n'en eusse iamais soupçonné

194 LA I. PARTIE D'ASTRÉE,
la cause de mon costé, la honte m'auoit teint
la jouë d'une si viue couleur, qu'il m'a juré de-
puis ne m'auoir iamais veüe si belle, & eust biẽ
voulu qu'il luy eust esté permis de demeurer
tout le iour en cette contemplation : mais crai-
gnant d'estre découuert, il fut contraint d'abre-
ger son contentement, & voyant que ie ne luy
disois rien : car la hôte me tenoit la langue liée :
Et quoy, Astrée, me dit-il, croyez-vous vostre
cause tant aduantageuse, que vous n'ayez be-
soin comme les autres, de vous rendre vostre
juge affectionné ? Le ne doute point, Orithie,
luy respoudis-ie, que ie n'aye plus de besoin de
seduire mon juge par mes paroles, que Stelle,
ny Malthée : mais ie sçay bien aussi que ie leur
cede autant en la persuasion qu'en la beauté.
De sorte que n'eust esté la contrainte à quoy la
coustume m'a obligée, ie ne fusse iamais ve-
nuë deuant vous pour esperance de gagner le
prix. Et si vous l'emportez, respondit le Ber-
ger, qu'est-ce que vous ferez pour moy ? Le vous
en auray, luy dis-je, d'autant plus d'obligation
que ie croy le meriter moins. Et quoy, me re-
pliqua-t'il, vous ne me faites point d'autre of-
fre ? Il faut, luy dis-ie, que la demande vienne
de vous : Car ie ne vous en sçaurois faire qui
meritast d'estre receüe. Iurez-moy, me dit le
Berger, que vous me donnerez ce que ie vous
demanderay, & mon iugement sera à vostre
auantage. Apres que ie luy eus promis, il me de-

engeance: Cela, luy répondis-je, est super-
flus que ie suis resoluë de n'y manquer ia-
Alors, avec vn visage riant, il me dit, Dieu
vüé, belle Astrée, de ce que mon dessein a
si heureusement: car sçachez que ce que
m'avez promis, c'est de m'aymer plus que
nne du monde, & me recevoir pour vo-
tre seruiteur, qui suis Celadon, & non
rithie, comme vous pensez: Je dis ce Ce-
la, par qui Amour a voulu rendre preuue
que la haine n'est assez forte pour destourner
l'ame, puis qu'entre les inimitiez de nos pe-
nons, m'a fait estre tellement à vous, que ie n'ay
redouté de mourir à la porte de ce Tem-
ple pour vous rendre tesmoignage de mon
fion. Iugez, sage Diane, quelle ie deuins
car Amour me deffendoit de vanger ma

196 LA I. PARTIE D'ASTREE,
ses yeux, & sans luy faire autre responce
m'encourus vers mes compagnes, que ie tr
uay desia presque reuestuës : Et reprenant
habits sans sçauoir presque ce que ie faisois
m'habillay le plus promptement qu'il me
possible : Mais pour abreger, lors que nous
mes toutes prestes, la dissimulée Orithie se
sur le sueil de la porte, & nous ayât toutes t
auprès d'elle : l'ordonne, dit-il, que le prix
la beauté soit donné à Astrée, en tesmoign
dequoy ie luy presente la pomme d'or, &
faut que personne doute de mon iugement,
que ie l'ay veüe, & qu'encores que fille i'e
ressenty la force. En proferant ces mots, il
presenta la pôme, que ie receus toute troub
& plus encores quand tout bas il me dit, r
uez cette pomme pour gage de mon affect
qui est toute infinie, comme elle est toute
de. Je luy répondis: contente-toy temeraire
ie la reçois pour sauuer ta vie, & qu'autren
ie la refuserois venant de ta main. Il ne pût
repliquer de peur d'estre ouy & recogneu
parce que c'estoit la coustume, que celle qu
ceuoit la pomme, baisoit le iuge pour reme
ment, ie fus contrainte de le baiser: mais ie
assure que quand iusques alors ie ne l'e
point recogneu, i'eusse bien découuert que
stait vn Berger: car ce n'estoit point vn baïse
fille. Incontinent la foule, & l'applaudissen
de la troupe nous separa, parce que le Dux

n'ayant couronnée, me fit porter dans vne chaire iusques où estoit l'assemblée, avec tant d'honneur, que chacun s'estonnoit que ie ne m'en resioüyssois dauantage: mais i'estois tellement interdite, & si fort combattue d'Amour, & de despit, qu'à peine sçauois-je ce que ie faisois. Quant à Celadon, aussi-tost qu'il eut paracheué les ceremonies, il se perdit entre les autres Bergers, & peu à peu sans qu'on y prist garde, se retira de la troupe, & laissa ses habits empruntez, pour reprendre les siens naturels avec lesquels il nous vint retrouver, ayant vn visage si assuré, que personne ne s'en fust iamais douté: quant à moy lors que ie le reuy, ie n'osois presque tourner les yeux sur luy, pleine de honte & de colere: mais luy qui s'en prenoit garde sans en faire semblant, trouua le moyen de m'accoster, & me dit assez haut: le iuge qui vous a donné le prix de la beauté, a monstré d'auoir beaucoup de iugement, & me semble que quoy que la iustice de vostre cause meritaist bien vne aussi fauorable sentence, vous ne laissez toutesfois de luy auoir quelque obligation. Ie croy, Berger, luy répondis-ie assez bas, qu'il m'est plus obligé que moy à luy, puis que s'il m'a donné vne pomme, qui en quelque sorte m'estoit deuë, ie luy ay donné la vie, que pour sa temerité il meritoit de perdre. Aussi m'a-t'il dit, respondit incontinent Celadon, qu'il ne la veut conseruer que pour vostre service. Si

ie n'eusse eu plus d'esgard , repliquay-ie ,
 moy-mesme qu'à luy , ie n'eusse pas laissé sans
 chastiment vne si grande outrecuidance : mais
 Celadon , c'est assez , coupons là ce discours
 & contentez-vous , que si ie ne vous ay fait
 punir comme vous meritez , ce n'a seulement
 esté que pour ne vouloir donner occasion à
 chacun de penser quelque chose de plus mal
 à propos de moy , & non point pour faute de
 volonté que i'eusse de vous en voir chastié.
 S'il n'y a eu , dit-il , que cette occasion qui ait
 retardé ma mort , dites-moy de quelle façon
 vous voulez que ie meure , & vous verrez que
 i'en'ay moins de courage pour vous satisfaire,
 que i'ay eu d'amour pour vous offenser. Ce
 discours seroit trop long , si ie voulois parti-
 culierement vous redire tous nos propos. Tant
 y a qu'apres plusieurs repliques d'un costé &
 d'autre , par lesquelles il m'estoit impossible
 de douter de son affection , si pour le moins les
 diuers changemens de visage en peuuent don-
 ner quelque cognoissance , ie luy dis , feignant
 d'estre en colere : Ressouuiens-toy , Bergere,
 de l'inimitié de nos peres , & croy que celle
 que ie te porteray ne leur cederà en rien , si tu
 m'importunes iamais plus de tes folies , aus-
 quelles ta ieunesse & mon honneur font par-
 donner pour cette fois. Je luy dis ces derniers
 mots , afin de luy donner vn peu de courage :
car il est tout vray que sa beauté , son courage ,


ie, & son affection me plaisoient, & afin qu'il ne
 eût me respoudre, ie me tournay pour parler
 à la Stelle qui estoit assez près de moy. Luy tout
 étonné de cette responce, se retira de l'assem-
 blée, si triste, qu'en peu de iours il reuint pres-
 que méconnoissable, & si particulier, qu'il ne
 hantoit plus que les lieux plus retirez & sauua-
 ges de nos bois. Dequoy estant aduertie par
 quelques-vnes de mes compagnes, qui m'en
 parloient sans penser que i'en fusse la cause: ie
 commençay d'en ressentir de la peine, & re-
 solus en moy-mesme de chercher quelque
 moyen de luy donner vn peu plus de satisfac-
 tion, & parce, comme ie vous ay dit, qu'il
 s'éloignoit de toute sorte de compagnie, ie fus
 contrainte pour le rencontrer de conduire mes
 troupeaux du costé où ie sçeus qu'il se retiroit
 le plus souuēt, & apres y auoir esté en vain deux
 ou trois fois, en fin vn iour, ainsi que ie l'allois
 cherchant, il me sembla d'entr'ouyr sa voix
 entre quelques arbres, & ie ne fus point trom-
 pée, car m'approchant doucement ie le vis cou-
 ché en terre de son long, & les yeux tous moi-
 tes de larmes si tendus contre le Ciel, qu'ils sem-
 bloient immobiles. La veuë que i'en eus, me
 trouuant toute disposée, m'esmeut tellement
 à pitié, que ie me resolus de ne le laisser plus
 en semblable peine. C'est pourquoy apres l'a-
 uoir quelque temps considéré, & ne voulant
 point luy faire paroistre que ie le voulusse re-

chercher, ie me retiray assez loing de là, où faisant semblant de ne prendre garde à luy, ie me mis à chanter si haut, que ma voix paruint iusques à ses oreilles. Aussi-tost qu'il m'ouyt, ie veis qu'il se réueilla en sursaut, & tournant les yeux du costé où i'estois, il demeura comme rayuy à m'escouter, à quoy ayant pris garde, afin de luy donner commodité de m'approcher, ie fis semblant de dormir, & toutesfois ie tenois les yeux entr'ouverts pour voir ce qu'il deuient, & certes il ne manqua point de faire ce que i'auois pensé, car s'approchant doucement de moy, il se vint mettre à genoux le plus près qu'il pût, & apres auoir demeuré longtemps en cet estat, lors que ie faisois semblant d'estre plus assoupie, pour luy donner plus de hardiesse, ie sentis qu'apres plusieurs souspirs il se baissa doucement contre ma bouche, & me baïsa. Alors me semblant qu'il auoit bien assez pris de courage, i'ouuris les yeux, comme m'estant éueillée, quand il m'auoit touchée, & me relevant, ie luy dis, feignant d'estre en colere: Mal apris Berger, qui vous a rendu si outrecuidé, que de venir interrompre mon sommeil de cette sorte? Luy alors tout tremblant, & sans leuer les genoux. C'est vous, belle Bergere, dit-il, qui m'y auez contraint, & si i'ay failly, vous en deuez punir vos perfections qui en sont cause. Ce sont tousiours là, luy dis-je, les excuses de vos outrecuidances, mais si vous continuez à

renouuellerez la memoire de Celadon : &
il auoit raison de me faire priere: car Ly-
durant son esloignement, se monstra si cu-
d'obseruer ce que son frere luy auoit re-
mandé, qu'il y en eust plusieurs qui creu-
qu'il auoit succedé à l'affection que son
me portoit : cela fut cause qu'Alcippe
l'auoir tenu trois ans hors de cette con-
er'appella avec opinion qu'vn si long ter-
roit aisément effacé la legere impression
nour auoit pû faire en vne ame si ieune, &
suen plus sage, il distrairoit mesme Ly-
de mon affection : mais son retour ne me
r'vne extrême assurance de sa fidelité:
froideur des Alpes qu'il auoit passées par
fois, ne pût en rien diminuer le feu de son
ir, ny les admirables beautez de ces Ro-

204 LA I. PARTIE D'ASTRÉE,
vn petit sac, semblable à celuy que Céladon por-
toit, où à son imitation elle conseruoit curieu-
sement les lettres qu'elle receuoit de luy, & ti-
rant la premiere, car elles estoient toutes d'or-
dre, apres s'estre essuyé les yeux, elle leut tels
mots :

LETTRE DE CELADON à la Bergere Astrée.

 Elle Astrée, mon exil a esté vaincu de
ma patience : fasse le Ciel qu'il l'ait aussi
esté de vostre amitié : ie suis party avec
tant de regret, & reuenu avec tant de
contentement, que n'estant mort ny en
allant ny en reuenant, ie témoigneray tousiours qu'on
ne peut mourir de trop de plaisir, ny de trop de déplai-
sir. Permettez-moy donc que ie vous voye, afin que
ie puisse raconter ma fortune à celle qui est ma seule
fortune.

Belle Diane, il est impossible que ie me res-
souuienne des discours que nous eusmes alors,
sans me reblesser de sorte que la moindre playe
m'en est aussi douloureuse que la mort. Pendant
l'absence de Celadon, Artemis ma tante, & me-
re de Phylis, vint visiter ses parens & mena avec
elle cette belle Bergere, dit-elle, monstrant Phy-
lis, & parce que nostre façon de viure luy sem-

bla plus agreable que celle des Bergers d'Al-
 lier, elle resolut de demettre avec nous, qui ne
 me fut pas peu de contentement, car par ce
 moyen nous vinsmes à nous pratiquer, & quoy
 que l'amitié ne fust pas si estroite qu'elle a esté
 depuis, toutesfois son humeur me plaisoit de
 sorte, que ie passois assez agreablemēt plusieurs
 heures fascheuses avec elle, & lors que Celadon
 fut de retour, & qu'il l'eut quelque temps han-
 tée, il en fit vn si bon iugement, que ie puis dire
 avec verité, qu'il est cause de l'estroite affection
 qui depuis a esté entre elle & moy. Ce fut à cet-
 te fois que luy ayant atteint l'aage de dix-sept
 ou dix-huict ans, & moy de quinze ou seize,
 nous commençâmes de nous conduire avec
 plus de prudēce : De sorte que pour celer nostre
 amitié, ie le priay, ou plustost ie le contraignis
 de faire cas de toutes les Bergeres qui auroient
 quelque apparence de beauté, afin que la recher-
 che qu'il faisoit de moy, fust plustost iugée com-
 mune que particuliere: ie dis que ie l'y contraî-
 gnis, parce que ie n'ay pas opinion que sans son
 frere Lycidas il y eust iamais voulu consentir :
 car apres s'estre plusieurs fois jetté à genoux
 deuant moy, pour reuoquer le commandement
 que ie luy en faisois: en fin son frere luy dit, qu'il
 estoit necessaire pour mon contentement d'en
 vser ainsi, & que s'il n'y sçauoit point d'autre re-
 mede, il falloit qu'en cela il se seruist de l'ima-
 gination, & que parlant aux autres, il se figurast

206 LA I. PARTIE D'ASTRE'E;
que c'estoit à moy. Helas ! le pauvre Ber
auoit bien raison d'en faire tant de difficulté:
il préuoyoit trop veritablement que de là p
cederoit la cause de sa mort. Excusez, sage D
ne , si mes pleurs interrompent mon discou
puis que j'en ay tant de sujet , que ce seroit i
piété de me les interdire, & apres s'estre essuy
les yeux , elle reprit son discours ainsi :

Et parce que Phylis estoit d'ordinaire au
moy, ce fut à elle qu'il s'adressa premierement
mais avec tant de contrainte, que ie ne pouuois
quelquefois m'empescher d'en rire , & d'autant
que Phylis croyoit que ce fust à bon escient ,
qu'elle traittoit enuers luy, comme on a de ce
stume d'vser enuers ceux qui commencent v
recherche: ie me souuiens que s'en voyant ass
rudement traitté , il chantoit fort souuent ce
chançon , qu'il auoit faite sur ce sujet.

CHANSON.

D*Essus les bords d'une fontaine,
D'humide mousse reuestus,
Dont l'onde à mains replis tortus
S'alloit égarant par la plaine ;
Un Berger se mirant en l'eau,
Chantoit ces vers au chalumeau :
Cessez un iour, cessez la belle,
Auant ma mort d'estre cruelle.*

peut-il qu'un si grand supplice,
pour vous ie souffre en ayman,
Dieux sont Dieux de iustice,
en fin souffert vainement ?
il eſtre qu'une amitié
mienne jamais à pitié,
ne quand l'Amour eſt extrême,
me eſt celle dont ie vous ayme ?

es yeux de qui les mignardises
vous ſouvent contrainſt d'eſperer,
tres que pleins de feintises,
ont-ils bien ſe parjurer ?
vous ont dit ſouvent que ſon cœur
itteroit enſin ſa rigueur,
ordant à ce faux langage
eſte de ſon beau viſage.

Mais quoy ? les beaux yeux des Bergeres
trouveront auſſi trompeurs,
de des Cours les attraits pipeurs ?
encques ces beautez bocageres,
voy que ſans fard deſſus le front,
edans le cœur ſe farderont,
n'apprendront en leurs eſcoles,
n'à ne donner que des paroles ?

C'eſt aſſez, il eſt temps, la Belle,
de finir cette cruauté,
Et croyez que toute beauté

*Qui n'a la douceur avec elle,
C'est un œil qui n'a point de iour :
Et qu'une Belle sans Amour,
Comme indigne de cette flame,
Ressemble un corps qui n'a point d'ame.*

Ma sœur , interrompit Phylis , ie me ressouviens fort bien de ce que vous dites , & faut que ie vous fasse rire , de la façon dont il parloit à moy : car le plus souuent ce n'estoient que des mots tant interrompus , qu'il eust falu deuiner pour les entendre , & d'ordinaire quand il me vouloit nommer , il auoit tant accoustumé de parler à vous , qu'il m'appelloit Astrée. Mais voyez que c'est de nostre inclination. Ie reconnoissois bien que la nature auoit en quelque forte aduantageé Celadon par dessus Lycidas , toutesfois sans en pouuoir dire la raison , Lycidas m'estoit beaucoup plus agreable. Helas ! ma sœur , dit Astrée , vous me remettez en memoire vn propos qu'il metint en ce temps-là de vous , & de cette belle Bergere , dit-elle , se tournant vers Diane : Belle Bergere , me disoit-il , la sage Bellinde , & vostre tante Artemis , sont infiniment heureuses d'auoir de telles filles , & nostre Lignon leur est fort obligé , puis que par leur moyen , il a le bon-heur de voir sur ses riues , ces deux belles & sages Bergeres : Et croyez que si ie m'y connois , elles seules meritent l'amitié d'Astrée , c'est pourquoy ie vous conseille de les

aimer :

ru de cognoissance de vous , belle Diane,
répondis , que ie desirerois plustost qu'il
: Phylis , & il aduint ainsi que ie le sou-
is , car l'ordinaire conuersation qu'il eut
elle à mon occasion , produisit au com-
ement de la familiarité entr'eux , & en
l'Amour à bon escient. Vn iour qu'il la
à commodité , il resolut de luy decla-
n affection avec le plus d'Amour , & le
de paroles qu'il pourroit : Belle Berge-
y dit-il , vous auez assez de connoissance
us-mesmes , pour croire que ceux qui vous
ne vous peuuent aimer qu'infiniment,
peut estre que mes actions ne vous ayent
quelque connoissance de mon affection,
peu que vous en ayez recogneu ; puis
ne peut vous aymer qu'à l'extrême, vous

que ie ne l'eusse pas attendu d'elle: car dès long-temps auparauant elle & moy auions fort bien reconneu aux yeux & aux actions de Lycidas, qu'il l'aymoit, & en auions souuent discouru; & ie l'auois plustost trouuée de bonne volonté enuers luy qu'autrement, toutesfois à ce coup elle luy répondit avec tant d'aigreur, que Lycidas s'en alla comme desespéré: & Celadon qui aimoit son frere plus que l'ordinaire, ne pouuât souffrir de le voir traiter de cette sorte, & ne sçachant à qui s'en prendre, s'en faschoit presque contre moy, dont au commencement ie ne pûs m'empêcher de sous-rire, & en fin ie luy dis: Ne vous ennuyez point, Celadon, de cette réponse: car nous y sommes presque obligées, puis que les Bergers de ce temps, pour la plupart se plaisent beaucoup plus de faire croire à chacun qu'ils ont plusieurs bonnes fortunes, que presque de les auoir vrayement, ayant opinion que la gloire d'un Berger s'augmente par la diminution de nostre honneur: & afin que vous sçachiez que ie connois bien l'humeur de Phylis, ie prends la charge de mettre Lycidas en ses bonnes graces, pourueu qu'il continuë, & qu'il ait vn peu de patiëce. Mais il faut aduoüer que quand i'en parlay la premiere fois à cette Bergere, elle me renuoya si loing, que ie ne sçauois presque qu'en esperer, si bien que ie me ressolus de la gagner avec le temps: mais Lycidas *qui n'auoit point de patience*, fit dessein plu-

Heurs fois de ne l'aimer plus, & en ce temps il
alloit chantant d'ordinaire tels vers:

STANCES.

Sur une résolution de ne plus aimer.

Quand je vy ces beaux yeux nos superbes vain-
queurs,
Soudain de m'y soumis comme aux Roys de nos cœurs,
Pensant que la rigueur en deust estre bannie:
Mais depuis esprouvant leur dure cruauté,
Tu crains qu'éterniser en nous leur tyrannie;
Ce n'estoit pas Amour, mais plustost lascheté.

Il est vray que c'est d'eux dont naissent tous les
iours, (Amours:
Aux moindres de leurs traits, quelques nouveaux
Mais à quoy sert cela, comme si de sa source
L'eau soudain qu'elle y naist, incontinent s'enfuit
De mesme aussi l'Amour d'une soudaine course,
S'enfuit loing de ses yeux, quoy qu'il en soit produit.

A son exemple aussi fuyons-les, ces beaux yeux,
Fuyons-les, & croyons que c'est pour nostre mieux,
Et quand ils nous voudroient faire quelque poursuite,
N'attendons point leurs coups, n'y pouvant résister:
Car il vaut beaucoup mieux se sanner à la fuite,
Que d'attendre la mort qu'on peut bien éviter.

212 LA I. PARTIE D'ASTRE'E,

Je croy que Lycidas n'eust pas si promptement mis fin à la cruauté dont Phylis refusoit son affection, si de fortune vn iour, qu'elle & moy, selon nostre coustume, nous allions promener le long de Lignon, nous n'eussions rencontré ce Berger dans vne Isle de la riuere, en lieu fort escarté, & où il n'y auoit pas apparence de feinte. Nous le vîmes d'un des costez de la riuere, qui estoit bien assez large & profonde pour nous empescher d'aller où il estoit, mais non pas d'ouyr les vers qu'il alloit plaignant, en traçant, à ce qu'il sembloit, quelques chiffres sur le sable avec le bout de sa houlette, que nous ne pouuions recognoistre, pour la distance qu'il y auoit de luy à nous : mais les vers estoient tels :

MADRIGAL.

QVIL NE DOIT POINT
esperer d'estre aymé.

PEnsons-nous en l'aymant,
Que nostre Amour fidelle
Puisse jetter en elle
Quelque seur fondement?
Helas ! c'est vainement.
Car plustost pour ma peine
Ce que ie vay tracer

LIVRE QUATRIESME. 213

*Sur l'inconstance arene
Terme se doit penser;
Que pour mon aduantage,
En son ame vestage,
Je jette onc du l'aymant
Quelque seur fondement.*

Peu après nous ouymes qu'il s'estant teu pour quelque temps, il reprendit ainsi la parole avec vn grand Holois! & leuant les yeux au Ciel: O Dieu! si vous estes en colere contre moy, par ce que j'adore avec plus de deuotion l'oeuvre de vos mains que vous mesmes: pourquoy n'auuez-vous compassion de l'erreur que vous me faites faire? que si vous n'auiez agreable que Phylis fut adorée, ou vous deussiez mettre moins de perfections en elle, ou en moy moins de connoissance de ses perfections: car n'est-ce profaner vne chose de tant de merite, que de luy offrir moins d'affection? Leeroy que ce Berger continua assez longuement semblables discours: mais ie ne les pus ouyr, parce que Phylis me prenant par force sous le bras, m'emmena avec elle: & lors que nous fumes vn peu esloignées, ieluy dis: Mauuaise Phylis, pourquoy n'auuez-vous pitié de ce Berger que vous voyez mourir à vostre occasion? Ma seur, me respondit-elle, les Bergers de cette contrée sont si dissimulez, que le plus souvent leur cœur nie ce que leur bouche promet, que si sans passion nous vou-

lons regarder les actions de cestui-cy, nous connoistrions qu'il n'y a rien qu'artifice : & pour les paroles que nous venons d'ouyr, ie iuge quant à moy, que nous ayant veuës de loing, il s'est expressement mis sur nostre chemin, afin que nous ouyssions ses plaintes dissimulées : autrement n'eussent-elles pas esté aussi bonnes dites à nous-mesmes, qu'à ces bois & à ces riuës sauuages? Mais, ma sœur, luy respondis-ie, vous le luy auez deffendu. Voila, me repliqua-t'elle, vne grande connoissance de son peu d'amitié, y a-t'il quelque commandement assez fort pour arrester vne violente affection? Croyez, ma sœur, que l'amitié qui peut fléchir, n'est pas forte : pensez-vous que s'il eust desobey à mes commandemens, ie ne l'eusse pas tenu pour m'aimer-dauantage? Mais, ma sœur, en fin luy dis-ie, il vous a obey, Et bien, me repliqua-t'elle, il m'a obey, & en cela ie le tiens pour fort obeyssant, mais en ce qu'il a du tout laissé ma recherche, ie le tiens pour fort peu passionné : Et quoy? estoit-il point d'aduis, qu'à la premiere ouuerture qu'il m'a fait de sa bonne volonté, i'en prisse des tesmoins, afin qu'il nes'en püst plus dédire? Si ie ne l'eusse interrompue, ie croy qu'elle eust continué encore long-temps ce discours: mais parce que ie desirois que Lycidas fust traité d'autre forte, pour la peine que Celadon en souffroit, ie luy dis, que ces façons de parler estoient à propos.

avec Lycidas, mais non pas avec moy, qui scauois bien que nous sommes obligées de mon-
strer plus de mécontentement quand on nous
parle d'Amour, que nous n'en ressentons, afin
d'esprouuer par là, quelle intention ont ceux
qui parlēt à nous: Que ie la louïerois si elle ysoit
de ces termes enuers Lycidas: mais que c'e-
stoit trop de meffiance enuers moy, qui ne luy
auois celé ce que i'auois de plus secret dans l'a-
me, & que pour conclusion, puis qu'il estoit
impossible qu'elle euitast d'estre aimée de quel-
qu'un, qu'il valoit beaucoup mieux que ce fust
de Lycidas que de tout autre: puis qu'elle de-
uoit desia estre assurée de son affection. A
quoy elle me respondit, qu'elle n'auoit iamais
pensé de dissimuler enuers moy, & qu'elle se-
roit trop marrie que i'eusse cette opinion d'elle,
& que pour m'en rendre plus de preuue,
puis que ie voulois qu'elle receust Lycidas,
qu'elle m'obeyroit lors qu'elle reconnoistroit
qu'il l'aymeroit ainsi que ie disois: Cela fut
cause que Celadon la trouuant quelque temps
apres avec moy, luy donna vne lettre que son
frere luy escriuoit par mon conseil.

LETTRE DE LYCIDAS à Phylis.

Si ie ne vous ay tousiours aimée, que iamais ne sois-je aimé de personne; & si mon affection a iamais changé, que iamais le malheur où ie suis ne se change. Il est vray que depuis quelque temps, i'ay plus caché d'Amour dans le cœur, que ie n'en ay laissé paroistre en mes yeux, ny en mes paroles. Si i'ay failly en cela, accusez-en le respect que ie vous porte, qui m'a ordonné d'en user ainsi. Que si vous ne croyez le serment que ie vous en fay, tirez-en telle preuve que vous voudrez de moy, & vous connoistrez que vous m'avez mieux acquis, que ie ne scay vous en assurer par mes veritables, mais trop impuissantes paroles.

En fin, sage Diane, apres plusieurs repliques d'un costé & d'autre, nous fismes en sorte que Lycidas fut receu: & dès lors nous commençâmes tous quatre vne vie qui n'estoit point desagréable, nous fauorisant l'un l'autre avec le plus de discretion qu'il nous estoit possible, & afin de mieux couvrir nostre dessein, nous inuentâmes plusieurs moyens, fut de nous parler, fut de nous escrire secrettement. Vous aurez peut-estre bien pris garde à ce rocher, qui est sur le grand chemin allant à la

che : Il faut que vous sçachiez qu'il y a vn peu
 e peine à monter au dessus : mais y estant , le
 ieu est enfoncé, de sorte que l'on s'y peut tenir
 le bout sans estre veu par dehors ; & parce qu'il
 est sur le grand chemin, nous le choisîmes pour
 nous y assembler, sans que personne nous vist :
 ne si quelqu'un nous rencontroit en y allant,
 nous feignions de passer chemin , & afin que
 l'un ny l'autre n'y allast point vainement , nous
 mettions dès le matin quelque brisée au pied,
 pour marque que nous auions à nous dire quel-
 que chose: il est vray que pour estre trop près du
 chemin, pour peu que nostre voix haussast, nous
 pouuions estre ouys de ceux qui alloient & ve-
 noient : cela estoit cause que d'ordinaire nous
 laissions , ou Phylis , ou Lycidas en garde , qui
 d'aussi loing qu'ils voyoient approcher quel-
 qu'un, touffoient pour nous en aduertir: & par-
 ce que nous auions coustume de nous escrire
 tous les iours , pour estre quelquesfois empes-
 chés, & ne pouuoir venir en ce lieu , nous auions
 choisi le long de ce petit ruisseau qui costoye la
 grand' allée, vn vieux saule my-mangé de vieil-
 lesse , dans le creux duquel nous mettions tous
 les iours des lettres, & afin de pouuoir plus aisé-
 ment faire responce , nous y laissions ordinaire-
 ment vne escritoire. Bref, sage Diane, nous nous
 tournions de tous les costez qu'il nous estoit
 possible pour nous tenir cachez: Et mesme nous
 auions pris vne telle coustume de ne nous parler

218 LA I. PARTIE D'ASTRÉE,
point Celadon & moy , ny Lycidas & Phylis,
qu'il y en eut plusieurs qui creurent que Cela-
don eust changé de volonté : & parce qu'au con-
traire aussi-tost qu'il voyoit Phylis il l'alloit en-
tretenir , & elle luy faisoit toute la bonne chere
qu'il luy estoit possible , & moy de mesme, tou-
tes les fois que Lycidas arriuoit , ie rompois
compagnie à tout autre pour parler à luy. Il ad-
uint que par succession de temps Celadon mes-
me eut opinion que i'aymois Lycidas , & moy
ie creus qu'il aimoit Phylis, & Phylis pensa que
Lycidas m'aimoit , & Lycidas eut opinion que
Phylis aimoit Celadon. De sorte que nous nous
trouuâmes, sans y penser, tellement embrouil-
lez de ces opinions, que la jalousie nous fit bien
paroistre qu'il faut peu d'apparence pour les
faire naistre-dans vn cœur qui aime bien. A la
verité , interrompit Phylis , nous estions bien
escolieres d'Amour en ce temps-là : car à quoy
nous seruait pour cacher ce que vrayment nous
aimions, de faire croire à chacun vn' Amour
qui n'estoit pas : puis que vous deuez bien au-
tant craindre que l'on crût que vous voulussiez
du bien à Lycidas, comme à Celadon ? Ma sœur,
ma sœur , repliqua Astrée , luy frappant de la
main sur l'épaule, nous ne craignons guere qu'on
pense de nous ce qui n'est pas , & au contraire
le moindre soupçon de ce qui est vray , ne nous
laisse aucun repos. Cette jalousie , continua-
t'elle se tournant vers Diane, nous atteignit tel-

lement tous quatre , que ie ne crois pas que la vie nous eust longuement duré , si quelque bon demon ne nous eust fait resoudre de nous en esclaircir en presence des vns des autres. Des-jà sept ou huiët iours s'estoient escoulez, que nous ne nous voyons plus dans le rocher , & que les lettres que Celadon & moy mettions au pied du saule , estoient si differentes de celles que nous auions accoustumé, qu'il sembloit que ce fussent differentes personnes. En fin , comme ie vous dis , quelque bon demon ayant soucy de nous , nous fit par hazard rencontrer tous quatre en ce mesme lieu sans nulle autre compagnie : Et l'amitié de Celadon (d'autant plus forte que toutes les autres , qu'elle le contraignit le premier de parler) luy mit ces paroles dans la bouche. Belle Astrée, si ie pensois que le temps pûst remedier au mal que ie ressens, ie m'en remettrois au remede qu'il me pourroit r'apporter : mais puis que plus il va vieillissant, plus aussi va-t'il augmentant, ie suis contraint de luy en rechercher vn meilleur par la plainte que ie vous veux faire du tort que ie reçoÿ, & d'autant plus aisément m'y suis-je resolu que ie suis pour faire ma plainte & deuant mes iuges , & deuant mes parties. Et lors qu'il vouloit continuer , Lycidas l'interrompit, disant, qu'il estoit en vne peine qui n'estoit en grandeur guere differente de la sienne. En grandeur? dit Celadon, il est impossible, car la mienne est

220 LA I. PARTIE D'ASTRÉE,
extrême. Et la mienne, repliqua Lycidas, est
sans comparaison. Cependant que nos Bergers
parloient ensemble, ie me tournay vers Phylis,
& luy dis : Vous verrez, ma sœur, que ces Ber-
gers se veulent plaindre de nous. A quoy elle
me respondit, que nous auons bien plus d'occa-
sion de nous plaindre d'eux. Mais encore, luy
dis-ie, que i'en aye beaucoup de me douloir de
Celadon, toutesfois i'en ay encor dauantage de
vous, qui sous tiltre de l'amitié que vous fei-
gnez de me porter, l'avez distrait de celle qu'il
me faisoit paroistre : De sorte que ie puis dire,
que vous me l'avez dérobé : & parce que Phylis
demeura si confuse de mes propos, qu'elle ne
sçauoit que me respondre, Celadon s'adressant
à moy, me dit : Ah ! belle Bergere, mais volage
comme belle, est-ce ainsi que vous avez perdu
la memoire des seruices de Celadon & de vos
fermens ? Ie ne me plains pas tant de Lycidas,
encor qu'il ait manqué au deuoir de la proxi-
mité & de l'amitié qui est entre nous, comme ie
me dueil de vous à vous mesme, sçachant bien
que le desir que vos perfections produisent dans
vn cœur, peut bien faire oublier toute sorte de
deuoir : mais est-il possible qu'un si long seruice
que le mien, vne si absolüe puissance que celle
que vous auez tousiours eüe sur moy, & vne si
entiere affectiō que la mienne, n'ait pû arrester
l'inconstance de vostre ame ? ou bien si encore
tout ce qui vient de moy, est trop peu pour le

pouuoir, comment est-ce que vostre foy si souuent jurée, & les Dieux si souuent pris pour tefmoins, ne vous ont pû empescher de faire deuant mes yeux vne nouuelle eslection? En mesme temps Lycidas prenant la belle main de Phylis avec vn grand soupir, luy dit : Belle main, en qui i'ay entierement remis ma volonte, puis-je viure & sçauoir, que tu te plaises à la despoüille d'vn autre cœur que du mien? Du mien, dis-je, qui auoit meritè tant de fortune, si quelqu'vn eust pû en estre digne par la plus grâde, par la plus sincere, & par la plus fidelle amitié qui ait iamais esté? Le ne pûs escouter les autres paroles que Lycidas continua: car ie fus contrainte de respondre à Celadon: Berger, Berger, luy dis-je, tous ces mots de fidelité & d'amitié sont plus en vostre bouche qu'en vostre cœur: & i'ay plus d'occasion de me plaindre de vous, que de vous escouter: mais parce que ie ne fay plus d'estat de rien qui vienne de vous, ie ne daignerois m'en douloir: vous en deuriez faire de mesme, si vos dissimulations le vous permettoient: mais puis que nos affaires sont en ce terme, continuez Celadon, aimez bien Phylis & la seruez bien, ses vertus le meritent, que si en parlant à vous ie rougis, c'est de dépit d'auoir aimé ce qui en estoit tant indigne, & de m'y estre si lourdement deceuë. L'estonnement de Celadon fut si grand, oyant les reproches que ie luy faisois, qu'il demeura longuement sans pou-

voir parler, ce qui me donna commodité d'ouïr ce que Phylis respondoit à Lycidas : Lycidas, luy dit-elle, celui qui me voit me commande. Vous me nommez volage, & vous sçavez bien que c'est le nom le plus conuenable à vos actions: mais vous pensez en vous plaindre le premier, effacer le tort que vous me faites en moy? non, ie faux, mais à vous mesme, car il vous est plus de honte de changer, que ie ne fais de perte en vostre changement : mais ce qui m'offense, c'est que vous vueilliez m'accuser de vostre faute, & feindre quelque bonne occasion de vostre infidelité: il est vray toutesfois que celui qui deçoit vn frere, peut bien tromper celui qui ne luy est rien. Et lors se tournant vers moy elle me dit : Et vous, Astrée, croyez que le gain que vous avez fait le diuertissant de mon amitié, ne peut estre de plus longue durée, que iusques à ce qu'il se presente vn autre object : encor que ie sçache bien que vos perfections ont tant de puissance, que si ce n'estoit vn cœur tout de plume, vous le pourriez arrester. Phylis, luy repliquay-ie, la preuue rend tesmoignage que vous estes vne flatteuse, quand vous parlez ainsi des perfections qui sont en moy, puis que m'ayant desrobé Celadon, il faut qu'elles soient bien foibles, nel'ayant pû retenir apres l'auoir pris. Celadon se jettant à genoüil deuant moy : Ce n'est pas, me dit-il, pour mespriser les merites de Phylis : mais ie proteste

rien deuant tous les Dieux, qu'elle n'alluma ia-
 mais la moindre estincelle d'Amour dans mon
 ame, & que ie supporteray avec moins de defes-
 poir l'offense que vous feriez contre moy en
 changeant, que non point celle que vous fai-
 tes contre mon affection en me blasmant d'in-
 constance. Il ne sert à rien, sage Diane, de parti-
 culariser tous nos discours, car ils seroient trop
 longs, & vous pourroient ennuyer : Tant y a
 en auant que nous separer nous fumes telle-
 ment remis en nostre bon sens, ainsi le faut-il di-
 re, que nous reconnusmes le peu de raison qu'il
 pouoit de nous soupçonner les vns les autres, &
 toutesfois nous auions bien à louer le Ciel, que
 nous nous fissions cette declaration tous quatre
 ensemble, puis que ie ne crois pas qu'autrement
 il eust esté possible de déraciner cét erreur de
 nostre ame, & quant à moy ie vous assure bien
 que rien n'eust pû me faire entendre raison, si
 Celadon ne m'eust parlé de cette sorte deuant
 Phylis mesme.

Or depuis ce temps nous allasmes vn peu plus
 retenus que de coustume, mais au sortir de ce
 travail, ie rentray en vne autre qui n'estoit que
 moindre : car nous ne peusmes si bien dissi-
 muler, qu'Alcippe, qui y prenoit garde, ne re-
 connest que l'affection de son fils enuers moy
 n'estoit pas du tout esteinte, & pour s'en assu-
 rer, il veilla si bien ses actions, que remarquant
 avec quelle curiosité il alloit tous les iours à ce

224 LA I. PARTIE D'ASTRE'E,
vieil faule, où nous mettions nos lettres, vn ma-
tin il s'y en alla le premier, apres auoir longue-
ment cherché, prenant garde à la foulure que
nous auions faite sur l'herbe pour y estre allez si
souuent, il se laissa conduire, & le trac le mena
droit au pied de l'arbre, où il trouua vne lettre
que i'y auois mise le soir; elle estoit telle:

LETTRE D'ASTRE'E
à Celadon.



*Ier nous allasmes au Temple, où nous
fusmes assemblez pour assister aux hon-
neurs qu'on fait à Pan & à Siringue en
leur chommant ce iour; i'eusse dit fe-
stoyant si vous y eussiez esté: mais l'a-
mitié que ie vous porte est telle, que ny mesmes les cho-
ses diuines, s'il m'est permis de le dire ainsi, sans voua
ne me peuuent plaire. Je me trouue tant incommodée
de nos communs importuns, que sans la promesse que
i'ay faite de vous escrire tous les iours, ie ne sçay si au-
jourd'huy vous eussiez eu de mes nouvelles: receuez-
les donc pour ce coup de ma promesse.*

Quand Alcippe eut leu cette lettre, il la remit
au mesme lieu, & se cachant pour voir la répon-
se, son fils ne tarda pas d'y venir, & ne se trouuât
point de papier, rescriuit sur le dos de ma let-
tre, & m'a dit depuis que la sienne estoit telle:

LETTRE

qu'Alcée l'en eust remerciée, elle continua:

Or durant cét esloignement, Olimpe fille du Berger Lupeandre, demeurant sur les confins de Forests, du costé de la riuere de Furan, vint avec sa mere en nostre hameau: & parce que cette bonne vieille aimoit fort Amarillis, comme ayant de ieunesse esté nourrie ensemble, elle la vint visiter. Cette ieune Bergeren estoit pas si belle qu'elle estoit affectée, & auoit si bonne opinion d'elle-mesme, qu'il luy sembloit que tous les Bergers qui la regardoient, en estoient amoureux; qui est vne règle infailible pour toutes celles qui s'affectionnent aisément. Cela fut cause qu'aussi-tost que elle fust arriuée dans la maison d'Alcippe, elle commença de s'embesoigner de Lycidas, ayant opinion que la ciuilité dont il vsoit enuers elle, procedast d'Amour: soudain que le Berger s'en apperceust, il nous le vint dire pour sçauoir comme il auoit à s'y conduire: nous fumes d'aduis, afin de mieux couvrir l'affection qu'il portoit à Phylis, qu'il maintint Olimpe en cette opinion. Et peu apres il aduint par malheur qu'Artemis eust quelque affaire sur les riuies d'Allier, où elle emmena avec elle Phylis quelque artifice que nous sçeussions inuenter pour la retenir. Durant cét esloignement, qui peut estre de six ou sept Lunes, la mere d'Olimpe s'en retourna, & laissa sa fille entre les mains d'Amarillis, *en intention que Lycidas l'espu-*

228 LA I. PARTIE D'ASTRE'E,

feroit, iugeant selon ce qu'elle en voyoit, qu'il l'aimoit desia beaucoup : Et parce que c'estoit vn party aduantageux pour elle, elle fut conseillée par sa mere de le rendre le plus amoureux qu'il luy seroit possible : Et vous assure, belle Diane, qu'elle ne s'y feignit point : car depuis ce temps-là elle estoit plustost celle qui recherchoit, que la recherchée. Si bien que vn iour qu'elle le trouua à propos, ce luy sembloit, dans le plus retiré du bois de Bon-lieu, où de fortune il estoit allé chercher vne brebis qui s'estoit esgarée, apres quelques propos communs, elle luy jetta vn bras au col, & apres l'auoir baisé, luy dit : Gentil Berger, ie ne sçay qu'il y peut auoir en moy de si desagreceable, que ie ne puisse partant de demonstrations de bonne volonté, trouuer lieu en vos bonnes graces. C'est peut-estre, respondit le Berger en souffriant, parce que ie n'en ay point. Celuy qui diroit comme vous, repliqua la Bergere, deuroit estre estimé autant aueugle que vous l'estes, si vous ne voyez point l'offre que ie vous fais de mon amitié : Iusques à quand, Berger, ordonnez-vous que i'aime sans estre aimée, & que ie recherche sans que l'on m'en sçache gré ? Si me semble-t'il que les autres Bergeres de qui vous faites tant de cas, ne sont point plus aimables que moy, ny n'ont aucun auantage dessus moy, sinon en la possession de vos bonnes graces. Olimpe proferoit ce

LIVRE QUATRIESME. 225

paroles avec tant d'affection, que Lycidas en fut esmeu: Belle Diane, toutes les autres fois que ie me suis ressiouenuë de l'accident qui arriva lors à ce Berger, ie n'ay pû m'empescher d'en rire: mais ores mon mal-heur me le defend, & toutesfois il me semble, qu'il n'y a pas dequoy s'ennuyer, sinon pour Phylis, qui luy auoit tant commandé de feindre de l'aimer: car la feinte en fin fut à bon escient, & ainsi cette miserable Olimpe pensant, par les faueurs, se faire aimer dauantage, se rendit depuis ce temps-là si mesprisée, que Lycidas (ayant eu d'elle tout ce qu'il en pouuoit auoir) la desdaigna, de sorte qu'il ne la pouuoit souffrir auprès de luy. Incontinent que cette fortune luy fut arriuée, il me la vint raconter avec tant d'apparence de déplaisir, que i'eus opinion qu'il se repentoit de sa faute, & toutesfois il n'auint pas ainsi: car cette Bergere fit tant la folle, qu'elle en deuint enceinte; & lors qu'elle commençoit des'en ressentir, Phylis reuint de son voyage; & si ie l'auois attenduë avec beaucoup de peine, aussi la receus-je avec beaucoup de contentement: mais comme on s'enquiert ordinairement le plustost de ce qui touche au cœur, Phylis apres les deux ou trois premieres paroles, ne manqua de demander comme Lycidas se portoit, & comme il se gouernoit avec Olimpe. Fort bien, luy respondis-je, & m'assure qu'il ne tardera guere.

230 LA I. PARTIE D'ASTRE'E,
à vous en venir dire des nouuelles : ie luy en
tranchois le propos si court, de peur de luy dire
quelque chose qui offençaſt Lycidas, qui de son
coſté n'eſtoit pas ſans peine, ne ſçachant com-
me aborder ſa Bergere; en fin il ſe reſolut de
ſouffrir toutes choſes pluſtoſt que d'eſtre banny
de ſa veuë, & ſ'en vint la trouuer en ſon logis,
où il ſçauoit que i'eſtois, ſoudain que Phylis le
uid, elle courut à luy les bras ouuerts pour le
ſaluer : mais ſ'eſtant vn peu reculé, il luy dit:
Belle Phylis, ie n'ay point aſſez de hardieſſe
pour m'approcher de vous, ſi vous ne me par-
donnez la faute que ie vous ay faite. La Berge-
re (ayant opinion qu'il ſ'excusoit de ne luy eſtre
venu au deuant comme il auoit accouſtumé)
luy reſpondit; il n'y a rien qui me puiſſe retar-
der de ſaluer Lycidas; & quand il m'auroit of-
fenſée beaucoup dauantage, ie luy pardône tou-
tes choſes. A ce mot elle ſ'auança, & le ſalua
auec beaucoup d'affection: mais il y eut du plai-
ſir quand elle l'eut ramené à moy, & qu'il me
pria de declarer ſon erreur à ſa Maiſtreſſe, afin
de ſçauoir promptement à quoy elle le con-
damneroit. Non pas, dit-il, que le regret de l'a-
uoir offenſée ne m'accôpagne au cercueil: mais
pour le deſir que i'ay de ſçauoir ce qu'elle or-
donnera de moy. Ce mot fit monter la couleur
au viſage de Phylis, ſe doutant bien que ſon
pardon auoit eſté plus grand que ſon intention.
A quoy Lycidas prenant garde : le n'ay point

allez de courage, me dit-il, pour ouyr la déclaration que vous luy en ferez. Pardonnez-moy donc, belle Maistresse, (se tournant vers Phylis) si ie vous romps si tost compagnie, & si ma vie vous a dépleu, & que ma mort vous puisse satisfaire, ne soyez point auare de mon sang. A ce mot, quoy que Phylis l'appellast, il ne voulut reuenir, au contraire poussant la porte il nous laissa seules. Vous pouuez croire que Phylis ne fut paresseuse de s'enquerir s'il y auoit quelque chose de nouveau, d'où venoit vne si grande crainte. Sans l'arrester d'un long discours, ie luy dis ce qui en estoit, & ensemble tous route la faute dessus nous, qui auions esté si mal-auisez de ne préuoir, que sa ieunesse ne pouuoit faire plus de resistance aux recherches de cette folle : & que son déplaisir en estoit si grand, que son erreur en estoit pardonnable. Du premier coup ie n'obtins pas d'elle ce que ie desirois : mais peu de iours apres Lycidas par mon conseil se vint jeter à ses genoux, & parce que pour ne le voir point, elle s'en courut en vne autre chambre, & de celle-là en vne autre, fuyant Lycidas qui l'alloit poursuiuant, & qui estoit resolu, ainsi qu'il disoit, de ne la laisser qu'il n'eust le pardon ou la mort ; en fin ne sçachant plus où fuyr, elle s'arresta en vn cabinet, où Lycidas entrant & fermant les portes, se remit à genoux deuant elle, & sans luy dire autre chose attendoit l'arrest de sa volonté.

Cette affectionnée opiniastreté eut plus de force sur elle, que mes persuasions, & ainsi apres auoir demeuré quelque temps sans luy rien dire : Va, luy dit-elle, importun, c'est à ton opiniastreté, & non à toy que ie pardonne. A ce mot il luy baïsa la main, & me vint ouvrir la porte, pour me monstrier qu'il en auoit eu la victoire : & lors voyant ses affaires en si bon estat, ie ne les laissay point separer : que toutes offenses ne fussent entierement remises, & Phylis pardonna tellement à son Berger, que depuis le voyant en vne peine extrême de celer le ventre d'Olimpe, qui grossissoit à veuë d'œil, elle s'offrit de luy aider & assister en tout ce qu'il luy seroit possible. Pour certain, interrompit alors Diane, voila vne estrange preuue de bonne volonté : car pardonner vne telle offense, est entierement contre l'amitié, & de plus empescher, que celle qui en est cause, n'en ait du desplaisir : sans mentir, Phylis, c'est trop, & pour moy i'aduouë que mon courage ne le scauroit souffrir. Si fit donc bien mon amitié, respondit Phylis, & par là vous pouuez iuger de quelle qualité elle est. Laissons cette consideration à part, repliqua Diane, car elle seroit fort desaduantageuse pour vous ; puis que de ne ressentir les offenses qui se font contre l'amitié, c'est plustost signe de defect que de surabondance d'Amour : quant à moy si i'eusse esté des amies de Lyci-

j'eusse expliqué cet offre au desavantage
 vostre bonne volonté. Ah ! Diane , dit Phy-
 si vous sçauiez que c'est que d'aimer , com-
 de vous faire aimer , vous iugeriez qu'au
 bin se connoit l'amy , mais le Ciel s'est con-
 tée vous auoir faite pour estre aimée , &
 pas pour aimer. Si cela est , respondit Dia-
 ie luy suis plus obligée d'un tel bien que
 la vie : mais si ie suis capable sans aimer ,
 iuger de l'amitié : Il ne se peut , interrom-
 Phylis. I'aime donc mieux m'en taire , res-
 dit Diane , que d'en parler avec vne si chere
 mission , toutesfois si vous me voulez faire
 unt de grace qu'au Medecin qui parle & in-
 indifferemment de toutes sortes de mala-
 sans les auoir eues , ie diray , que s'il y a
 que chose en l'amitié , dont l'on doie fai-
 stat , ce doit estre sans plus l'amitié mes-
 car toute autre chose qui nous en plaist ,
 'est que pour estre jointe avec elle : & par
 il n'y a rien qui puisse plus offenser celuy
 aime , que de remarquer quelque defect
 nour , & ne point ressentir telles offenses ,
 veritablement auoir l'esprit ladre pour
 passion. Et voulez-vous que ie vous die ce
 me semble de l'amitié ? C'est vne musique
 sieurs voix , qui bien vnies , rendent vne
 douce harmonie : mais si l'une des accorde ,
 ie déplaist pas seulement , mais fait oublier
 le plaisir qu'elles ont donné auparauant.

Par ainsi, dit Phylis, mauuaife Diane, vous voulez dire, que si on vous auoit seruie longuement, la premiere offence effaceroit toute la memoire du passé. Cela mesme, dit Diane, ou peu moins. O Dieu, s'escria Phylis, que celuy qui vous aimera n'aura pas œuure faite. Celuy qui m'aimera, repliqua Diane, s'il veut que ie l'aime, prendra garde de n'offenser mon amitié : & croyez-moy Phylis, qu'à ce coup vous auez plus fait d'injure à Lycidas qu'il ne vous auoit auparauant offensée. Donc, dit Phylis en souffrant, autresfois ie disois que c'estoit l'amitié qui me l'auoit fait faire, mais à cette heure, ie diray que c'estoit la vengeance & aux plus curieux i'en diray la raison que vous m'auiez apprise. Ils iugeront, adjousta Diane, qu'autresfois vous auez sçeu aimer, & qu'à cette heure vous sçaez que c'est d'aimer. Quoy que c'en soit, respondit Phylis, s'il y eut de la faute, elle proceda d'ignorance, & non point de defaut d'Amour : car ie pensois y estre obligée, mais s'il y retourne iamais, ie me garderay bien d'y retomber. Et vous, Astrée, vous estes trop longuement muette, dites-nous donc comme j'assistay à faire cét enfât? Alors Astrée reprit ainsi.

Soudain que cette Bergere se fut offerte, Lycidas l'accepta fort effrontémēt; & délors il enuoya vn jeune Berger à Moïn, pour luy amener la sage fême de ce lieu, les yeux clos, afin qu'elle ne sçeust discerner où elle alloit. Diane alors

comme toute estonnée mit le doigt sur la bouche, & dit ; Belle Bergere, cecy n'a pas esté si secret que vous pensez , ie me ressouviens d'en auoir ouy parler. Ie vous supplie, dit Phylis, racontez-nous comme vous l'avez ouy dire, pour sçauoir s'il a esté redit à la verité. Ie ne sçay, adjousta Diane, si ie m'en pourray bien ressouvenir : le pauure Philandre fut celuy qui m'en fit le conte, & m'assura qu'il l'auoit appris de Lucine la sage femme, à qui mesme il estoit arriué, qu'elle n'en eust iamais parlé, si on se fust fié en elle. Vn iour qu'elle se promenoit dans le parc qui est entre Mont-brison & Moin , avec plusieurs autres ses compagnes, elle vid venir à elle vn ieune homme qu'elle ne connoissoit point, & qui à son abord luy fit des recommandations de quelques-vnes de ses parentes, qui estoient à Feurs , & puis luy en dit quelques particularitez, afin de la separer vn peu des autres femmes qui estoient avec elles : & lors qu'il la vid seule, il luy fit entendre qu'une meilleure occasion le conduisoit vers elle : car c'est , luy dit-il , pour vous conjurer par toute la pitié que vous eustes iamais , de vouloir secourir vne honneste femme , qui est en danger si vous luy refusez vostre aide : la bonne femme fut vn peu surprise d'ouyr changer tout à coup ce discours , mais le ieune homme la pria de celer mieux son estónement, & qu'il esliroit plustost la mort, que si on venoit à soupçonner cét affaire : & Lucine s'estant r'as-

seurée, & ayant promis qu'elle seroit secrette, & qu'il luy dist seulement en quel temps elle se deuoit tenir preste: Ne faites donc point de voyage de deux mois, luy dit le ieune homme, & afin que vous ne perdiez rien, voila l'argét que vous pourriez gagner ailleurs durant cé temps-là. A ce mot il luy donna quelques pieces d'or dans vn papier, & s'en retourna sans passer à la ville: apres toutesfois auoir sçeu d'elle, si elle ne marcheroit pas la nuit, & qu'elle luy eust respondu voyant le gain si grand, que nul temps ne la pourroit arrester. Dans quinze ou seize iours apres, ainsi qu'elle sortoit de Moin, sur les cinq ou six heures du soir, elle le vid reuenir avec le visage tout changé, & s'approchant d'elle, luy dit: Ma mere, le temps nous a deceu, il faut partir, les cheuaux nous attendent, & la necessité nous presse; elle voulut rentrer en la maison pour donner ordre à ses affaires, mais il ne voulut le luy permettre, craignant qu'elle n'en parlât à quelqu'un: ainsi estant paruenue dans vn valon fort retiré du grand chemin du costé de la Garde, elle trouua deux cheuaux avec vn homme de belle taille, & vestu de noir, qui les gardoit: aussi-tost qu'il vid Lucine, il s'en vint à elle avec vn visage fort ouuert, & apres plusieurs remercimens, la fit mettre en trouffe derriere celui qui l'estoit allé querir, puis montant sur l'autre cheual, s'en allerent au grand trot à trauers les champs, & lors qu'ils furent vn peu

esloignez de la ville , & que la nuit commen-
çoit à s'obscurcir , ce ieune homme sortant vn
mouchoir de sa poche , banda les yeux à Luci-
ne , quelque difficulté qu'elle en sceut faire ; &
apres firent faire deux ou trois tours au che-
ual sur lequel elle estoit , pour luy oster toute
cognoissance du chemin qu'ils vouloient tenir ;
& puis reprenant le trot , marcherent vne bon-
ne partie de la nuit , sans qu'elle sceust où elle
alloit , sinon qu'ils luy firent passer vne riuie-
re , comme elle croit , deux ou trois fois , & puis
la mettant à terre , la firent marcher quel-
que temps à pied , & ainsi qu'elle pouuoit iuger
c'estoit par vn bois , où en fin elle entreuit vn
peu de lumiere à trauers le mouchoir , qui tost
apres ils luy osterent , & lors elle se trouua sous
vne tente de tapisserie , accommodée de telle fa-
çon que le vent n'y pouuoit entrer : d'vn costé
elle vid vne ieune femme dans vn liçt de camp ,
qui se plaignoit fort , & qui estoit masquée : au
pied du liçt elle apperceut vne femme qui auoit
aussi le visage couuert , & qui à ses habits , mon-
stroit d'estre aagée , elle tenoit les mains join-
tes & auoit les larmes aux yeux : de l'autre costé
il y auoit vne ieune fille de chambre masquée ,
auec vn flambeau en la main : au cheuet du
liçt estoit panché cet honnestre homme qu'el-
le auoit trouué auec les cheuaux , qui faisoit pa-
roistre de ressentir infiniment le mal de cette
femme , qui estoit appuyée contre son estomac ,

240. LA I. PARTIE D'ASTRE'E,

fille: car auffi-toft qu'elle fut arriuée, elle apofta
 vne folle femme, qui feignant del'auoir fait, la
 vint donner à vn Berger qui auoit accouftumé
 de feruir chez fa mere, difant qu'elle l'auoit eue
 de luy: Et parce que ce pauvre Berger s'en fen-
 toit fort innocent, il la refufa & la rebroüa,
 de forte qu'elle qui eftoit faite au badinage, le
 pourfuiuit iufques dans la chambre de Lupean-
 dre mefme: & là, quoy que le Berger la refusast,
 elle mit l'enfant au milieu de la chambre, & s'en
 alla. On nous a dit que Lupeandre fe courrouça
 fort, & Olimpe auffi à ce Berger, mais la con-
 clufion fut, qu'Olimpe fe tournant vers fa mere:
 Encor ne faut-il pas, luy dit-elle, que cette peti-
 te creature demeure fans eftre nourrie? elle ne
 peut-mais de la faute d'autrui, & ce fera vne
 œuvre agreable aux Dieux de la faire eleuer. La
 mere qui eftoit bonne & charitable, s'y accor-
 da: & ainfi Olimpe retira fa fille auprès d'elle.
 Cependant Celadon eftoit chez Forelle, où l'on
 luy faisoit toute la bonne chere qu'il fe pouuoit,
 & mefme Malthée auoit eu commandement de
 fon pere de luy faire toutes les honneftes cares-
 fes qu'elle pourroit: mais Celadon auoit tant
 de déplair de noftre feparatiō, que toutes leurs
 honneftetez luy tenoient lieux de fupplice: &
 viuoit ainfi avec tant de trifteffe, que Forelle ne
 pouuant fouffrir le mefpris qu'il faisoit de fa fil-
 le, en aduertit Alcippe, afin qu'il ne s'attendift
 plus à cette alliance, qui ayant fçeu la refolu-
 tion

LIVRE QUATRIÈME. 241

de son fils, émeu, comme ie croy, de pi-
fit dessein d'vser encor vne fois de quelque
fice : & après cela ne le tourmenter point
antage. Or pendant le séjour que Celadon
près de Malthée, mon oncle Phocion fit en-
te que Corebe tres-riche & honneste Ber-
, me vint rechercher, & parce qu'il auoit
tes les bonnes parties qu'on eust sçeu desi-
, plusieurs en parloient desia, comme si le
riage eust esté resolu. Dequoy Alcippe se
ulant seruir, fit la ruse que ie vous diray. Il
vn Berger nommé Squilindre demeurant
les lisieres de Forests, en vn hameauappel-
Argental, homme fin, & sans foy, & qui en-
ses autres industries sçait si bien contrefai-
toutes sortes de lettres, que celuy mesme
qui il les veut imiter, est bien empesché de
connoistre la fausseté: ce fut à cét homme à
Alcippe monstra celle qu'il auoit trouuée
moy au pied de l'arbre, ainsi que ie vous ay
t, & luy en fit escrire vne autre à Celadon
mon nom, qui estoit telle:

LETTRE CONTREFAITE d'Astrée à Celadon.



Eladon, puis que ie suis contrainte par le commandement de mon pere, vous ne trouuerez point estrange que ie vous prie de finir cét Amour qu'autresfois ie vous ay conjuré de rendre eternal: Alcé m'a donnée à Corebe: & quoy que le party me soit auantageux, si est-ce que ie ne laisse de ressentir beaucoup la separation de nostre amitié. Toutesfois puis que c'est folie de contrarier à ce qui ne peut arriuer autrement, ie vous conseille de vous armer de resolution, & d'oublier tellement tout ce qui s'est passé entre nous, que Celadon n'ait plus de memoire d'Astrée, comme Astrée est contrainte d'ores en là, de perdre pour son deuoir tous les souuenirs de Celadon.

Cette lettre fut portée assez finement à Celadon par vn ieune Berger incogneu. Dieux! quel deuint-il d'abord, & quel fut le déplaisir qui luy ferra le cœur? Donc, dit-il Astrée, il est bien vray qu'il n'y a rien de durable au monde, puis que cette ferme resolution que vous m'avez si souuent jurée, s'est changée si promptement: Donc vous voulez que ie sois témoin, que quelque perfection qu'une femme puisse auoir, elle ne peut se despoüiller de son incon-

Rance naturelle ? Donc le Ciel a consenty , que pour vn plus grand supplice , la vie me restast apres la perte de vostre amitié , afin que seulement ie vesquisse pour ressentir dauātage mon desastre ? Et là tombant éuanoüy , il ne reuint point plustost en soy-mesme, que les plaintes en la bouche ; & ce qui luy persuadoit plus aisément ce change, C'estoit que la lettre ne faisoit qu'approuuer le bruit commun du mariage de Corebe , & de moy. Il demeura tout le iour sur vn liēt , sans vouloir parler à personne , & la nuit estant venue , il se desroba de ses compagnons , & se mit dans les bois les plus épais , & les plus reculez , fuyant la rencontre des hommes , comme vne beste sauuage : resolu de mourir loing de la compagnie des hommes , puis qu'ils estoient la cause de son ennuy.

En cette resolution il courut toutes les montagnes de Forests , du costé de Ceruières , où en fin il choisit vn lieu qui luy sembla le moins frequenté , avec dessein d'y paracheuer le reste de ses tristes iours. Le lieu s'appelloit Lapan , d'où sourdoit l'vne des sources du desastreux Lignon : car l'autre vient des montagnes de Chamafel.

Or sur les bords de cette fontaine , il bastit vne petite cabane , où il vesquit retiré plus de six mois , durant lesquels , sa plus ordinaire nourriture estoient les pleurs & les plaintes. Ce fut en ce temps qu'il fit cette chanson.

Qij

CHANSON

De Celadon sur le changement d'Astrée.

IL faudroit bien que la constance
M'eust dérobé le sentiment,
Si ie ne ressentois l'offense
Que m'a fait vostre changement,
Et la ressentant si soudain,
Ie ne reconrois au dédain.

*Vous m'avez dédaigné, parjure,
Pour un que vous n'avez point veu,
Parce qu'il eut par aventure
Plus de bien que ie n'ay pus eu:
Infidelle, oseZ-vous encor
Sacrifier à ce veau d'or?*

*Où sont les sermens que nous fismes?
Où sont tant de pleurs esbandus,
Et ces Adieux quand nous partismes?
Le Ciel les a bien entendus:
Quand vostre cœur les oubloit,
Vostre bouche les publoit.*

*Taux parjures, flamme infidelle,
Qui n'aymez sinon en changeant,
Fasse Amour qu'une beauté telle
Que la vostre m'aille vengeant:*

*Qu'elle feigne de vous aimer
Seulement pour vous enflamer.*

*Ainsi pressé de sa tristesse,
Un Amant trahy se plaignoit,
Quand on luy dit que sa Maistrasse
Pour un autre le dédaignoit;
Et le Ciel tonnans par pitié.
Promit venger son amitié.*

*Il estoit couché, miserable,
Près de Lignon, & s'en alloit
Du doigt marquant dessus le sable
Leurs chiffres ainsi qu'il souloit:
Ce chiffre, dit-il, trop heureux,
Hélas ! n'est plus propre à nous deux.*

*Lors le pleur, enfant de la peine,
Qu'une iuste douleur pouffoit,
Tombant à grands flots sur l'arene,
Ces doubles chiffres effaçoit :
Efface, dit-il, ô mon pleur,
Non pas ceux ceux-cy, mais ceux du cœur.*

*Amant qui plein de coïardise,
T'en vas plaignant si longuement
Une ame toute de feintise:
Lors que tu sceus son changement,
Ou tu deuois soudain mourir,
Ou bien incontinent guerir.*

246 LA I. PARTIE D'ASTREE,

La solitude de Celadon eust esté beaucoup plus longue sans le commandement qu'Alcippe fit à Lycidas de chercher son frere , ayant en soy-mesme fait dessein (puis qu'aussi bien voyoit-il que sa peine luy estoit inutile) de ne contrarier plus à cette amitié : mais Lycidas eust longuement cherché , sans vne rencontre qui nous aduint ce iour-là mesme.

L'estois sur le bord de Lignon , & tenois les yeux sur son cours , resuant pour lors à la perte de Celadon : & Phylis & Lycidas parloient ensemble vn peu plus loing , quand nous vismes des petites balottes qui alloient nageant sur l'eau. La premiere qui s'en prit garde fut Phylis , qui nous les monstra , mais nous ne pumes deuiner ce que ce pouuoit estre. Et parce que Lycidas recogneut la curiosité de sa Maistresse , pour luy satisfaire , il s'auança le plus auant qu'il pût en l'eau , & fit tant avec vne longue branche , qu'il en prit vne : Mais voyant que ce n'estoit que cire , parce qu'il s'estoit mouillé , & qu'il se faschoit d'auoir pris tant de peine pour chose qui valoit si peu , il la jeta de dépit en terre , & si à propos , que frappant contre vn gros caillou , elle se mit toute en pieces , & n'en resta qu'vn papier qui auoit esté mis dedans , que Phylis courut incontinent prendre , & l'ayant ouuert , nous y leusmes tels mots :

*A t'en papier, plus heureux que celui qui t'en-
 voye, reuoir les bords tant aimez où ma Bergere
 vre ; & si accompagné des pleurs dont ie vay
 tant cette riniere , il t'auient de baiser le sablon
 pas sont imprimez , arrestes-y ton cours, & de-
 bien fortuné où mon malheur m'empesche d'e-
 ue si tu paruiens en ses mains, qui m'ont rany le
 , & qu'elle te demande ce que ie fais ; dy luy , ô
 papier, que iour & nuict ie me change en pleurs
 auer son infidelité : & si touchée du repentir,
 mouille de quelques larmes , dy luy que pour de-
 e l'arc elle ne guerit pas la playe qu'elle a faite à
 & à mon amitié : & que mes ennuis seront
 ins & deuant les hommes, & deuant les Dieux,
 mme elle est la plus belle & la plus infidelle du
 , que ie suis aussi le plus fidelle & plus affecti-
 vine , avec assurance toutesfois de n'auoir ia-
 contentement que par la mort.*

Nous n'eusmes pas si tost jetté les yeux sur
 escriture, que nous la reconneusmes tous
 pour estre de Celadon : qui fut cause que
 las courut pour retirer les autres qui na-
 nt sur l'eau, mais le courant les auoit em-
 es si loin, qu'il ne les pût atteindre : tou-
 s nous iugeasmes bien par celle-cy, qu'il
 t estre aupres de la source de Lignon, qui
 use que Lycidas le lendemain partit de

248. LA I. PARTIE D'ASTRE'E,
bonne heure pour le chercher, & vſa de telle diligence, que trois iours apres il le trouua en ſolitude, ſi changé de ce qu'il ſouloit eſtre, qu'il n'eſtoit pas preſque reconnoiſſable: mais quand il luy dit qu'il falloir ſ'en reuenir vers moy, & que ie le luy commandois ainſi, il ne pouuoit à peine ſe perſuader que ſon frere ne le vouluſt tromper. En fin la lettre qu'il luy porta de moy, luy donna tant de contentement, que dans fort peu de iours il reprit ſon bon viſage & nous reuint trouuer: non toutesfois ſi toſt qu'Alcippe ne mourut auant ſon retour, & que peu de iours apres Amarillis ne le ſuiuiſt. Et lors nous euſmes bien opinion que la fortune auoit fait tous ſes plus grands efforts contre nous, puis que ces deux perſonnes eſtoient mortes, qui nous y contr  rioient le plus: Mais n'auint-il pas par malheur que la recherche de Corebe alla continuant ſi auant, qu'Alc  , Hyppolite, & Phocion, ne me laiſſoient point de repos, & & toutesfois ce ne fut pas de leur coſté dont noſtre malheur proceda, quoy que Corebe en partie en fut cauſe: car lors qu'il me vint rechercher, parce qu'il eſtoit fort riche, il amena avec luy pluſieurs Bergers, entre leſquels eſtoit Semire, Berger à la verité plein de pluſieurs bonnes qualitez, ſ'il n'eult eſté le plus perfide & le plus cauteleux homme qui fut iamais: auſſi toſt qu'il jetta les yeux ſur moy, il fit deſſein de me ſeruir, ſans ſe ſoucier de l'amitié que Corebe

portoit: & parce que Celadon & moy, pour
 ter nostre amitié, auions fait dessein, com-
 me vous ay desia dit, de feindre, luy d'aimer
 es les Bergeres, & moy de patienter indiffe-
 rent la recherche de toute sorte de Ber-
 ger, il creut au commencement que la bonne
 prison que ie luy faisois, estoit la naissance
 d'une plus grande affection, & n'eut si tost
 gneu celle qui estoit entre Celadon & moy,
 malheur il n'eust trouué de mes lettres. Car
 ce que pour sa derniere perte on conneust
 qu'il m'aimoit, si y en auoit-il fort peu qui
 fissent que ie l'aimasse, tant ie m'y estois con-
 tre froidement, depuis que Celadon estoit
 enuélé: & parce que les lettres qu'Alcippe
 trouuées au pied de l'arbre, nous auoient
 été si cher, nous ne voulusmes plus y fier
 es que nous nous escriuions, mais inuentas-
 vn autre artifice qui nous sembla plus as-
 sé. Celadon auoit apiecé au droit du cordon
 son chapeau, par le dedans, vn peu de feutre
 proprement, qu'à peine se voyoit-il, & cela se
 fait avec vne gance à vn bouton, par dehors,
 l'aidant de retrousser l'aile du chapeau:
 estoit là dedans sa lettre, & puis faisant sem-
 blant de se joüer, ou il me jettoit son chapeau,
 ie le luy jettois, ou il le laissoit tomber, ou
 courroit pour mieux courre, ou sauter, de le
 tre en terre, & ainsi i'y prenois ou mettois
 sa lettre. Je ne sçay comme par malheur, vn iour

250 LA I. PARTIE D'ASTRE'E,
que i'en auois vne entre les mains pour li'y met-
tre, en courant apres quelque loup, qui estoit
venu passer auprés de nos troupeaux, ie la lais-
say tomber si malheureusement pour moy, que
Semire qui venoit apres la releua, & dit qu'elle
estoit telle :

LETTRE D'ASTRE'E à Celadon.



*On cher Celadon, j'ay receu vostre
lettre, qui m'a esté autant agreable,
que io sçay que les miennes le vous
sont ; & n'y ay rien trouué qui ne
me satisface, hors mis les remercie-
mens que vous me faites, qui ne me
semblent à propos, ny pour mon amitié, ny pour ce Ce-
ladon qui dés long-temps s'est desia tout donné à moy :
car s'ils ne sont point vostres, ne sçauex-vous pas que
ce qui n'a point ce tiltre, ne sçauroit me plaire ? Que
s'ils sont à vous, pourquoy me donnez vous separé ce
qu'une fois j'ay receu, quand vous vous donnastes tout
à moy ? N'en usez donc plus, ie vous supplie, si vous
ne me voulez faire croire, que vous avez plus de cini-
lité que d'Amour.*

Depuis qu'il eut trouué cette lettre, il fit
dessein de ne me parler plus d'Amour, qu'il ne
m'eust mise mal avec Celadon, & commença

de cette sorte. En premier lieu il me supplia de luy pardonner s'il auoit esté si temeraire que d'auoir osé hausser les yeux à moy , que ma beauté l'y auoit contraint : mais qu'il reconnoissoit bien son peu de merite, & qu'à cette occasion il me protestoit qu'il ne s'y mesprendroit iamais plus : & que seulement il me supplioit d'oublier son outrecuidance. Et puis il se rendit tellement amy & familier de Celadon, qu'il sembloit qu'il ne pûst rien aymer dauantage : & pour m'abuser mieux, il ne me rencontroit iamais sans trouuer quelque occasion de parler à l'aduantage de mon Berger , couurant si finement son intention , que personne n'eust pensé qu'il l'eust fait à dessein. Ces louanges de la personne que i'aymois, comme ie vous ay dit, me déceurent si bien , que ie prenois vn plaisir extrême de l'entretenir : & ainsi deux ou trois lunes s'écoulerent fort heureusement pour Celadon & pour moy : mais ce fut comme ie croy, pour me faire ressentir dauantage ce que depuis ie n'ay cessé, ny ne cesseray de pleurer. A ce mot, au lieu de ses paroles, ses larmes représenterent ses desplaisirs à ses compagnes , avec telle abondance que ny l'une ny l'autre, n'oserent ouurir la bouche , craignant d'augmenter dauantage ses pleurs : car plus par raison on veut seicher les larmes , & plus on va augmentant sa source. Enfin elle reprit ainsi : Helas ! sage Diane , comment me puis-je souuenir de cét

252 LA I. PARTIE D'ASTRÉE,
accident, sans mourir? Desia Semire estoit
milier, & avec Celadon & avec moy, qu
plus souuent nous estions ensemble. Et
qu'il creut d'auoir acquis assez de croyanc
mô endroit pour me persuader ce qu'il vou
entreprendre : vn iour qu'il me trouua se
apres que nous eusmes longuement parlé
diuerfes trahisons que les Bergers faisoient
Bergeres qu'ils feignoient d'aimer : Mai
m'estonne, dit-il, qu'il y ait si peu de Berg
qui prennent garde à ces tromperies, quoy
d'ailleurs elles soient fort auisées. C'est, luy
pôndis-je, que l'amour leur clost les yeux.
mentir, me repliqua-t'il, ie le croy ainsi : ca
tremement il ne seroit pas possible que vous n
conneussiez celle que l'on vous veut faire
lors se taisant, il monroit de se preparer à
dire dauantage : mais comme s'il se fust rep
de m'en auoir tant dit, il se reprit ainsi : S
re, Semire, que pense-tu faire? Ne voy-t
qu'elle se plaist en cette tromperie? pour
la veux-tu mettre en peine? Et lors s'adress
moy, il continua : Le voy bien, belle Astrée
mes discours vous ont rapporté du dépl
mais pardonnez-le moy, qui n'y ay esté p
que par l'affection que i'ay à vostre seruice
mire, luy dis-ie, ie vous suis obligée de
bonne volonté, mais ie le ferois encor dau
ge, si vous paracheuiez ce que vous auez
mencé. Ah! Bergere, me respondit-il, si ne

Ay-je que trop dit : mais peut-estre le recon-
 naitrez vous mieux avec le temps, & lors vous
 sçavez que veritablement Semire est vostre
 auteur. Ah ! le malicieux, combien fut-il ve-
 ritable en ses mauvaises promesses ? car depuis
 qu'en ay que trop recogneu pour me laisser le
 mal desir de vivre. Si est-ce que pour lors il ne
 put m'en dire davantage, afin de m'en don-
 ner plus de volonté : & quand il eut opinion que
 j'en avois assez, vn iour, que selon ma coustu-
 me il me pressoit de me faire sçavoir la fin de
 son contentement ; & que ie l'eus conjuré par
 le pouoir que j'auois en autres fois sur luy, de
 me dire entièrement ce qu'il auoit commencé,
 il me respondit : Belle Bergere, vous me conju-
 rez tellement que ie croirois faire vne trop
 grande faute de vous desobeyr : Si voudrois-je
 ne vous en auoir iamais commencé le propos,
 pour le desplaisir que ie preuoy que la fin vous
 apportera : & apres que ie l'eus assuré du con-
 traire, il me sçeut si bien persuader que Cela-
 don aimoit Aminthe, fille du fils de Cleante,
 que la jalousie, coustumiere compagne des
 âmes qui aiment bien, commença de me faire
 douter que cela pouuoit estre vray, & ce fut bien
 vn malheur extrême, qu'alors ie ne me ressou-
 uins point du commandement que ie luy auois
 fait de seindre d'aimer les autres Bergeres. Tou-
 tesfois voulât faire la fine, pour dissimuler mon
 desplaisir, ie respondis à Semire, que ie n'auois

jamais, ny creu, ny voulu, que Celadon me particularisast plus que les autres; que s'il sembloit que nous eussions quelque familiarité, ce n'estoit que pour la longue connoissance que nous auions eüe ensemble : mais quant à ses recherches, elles m'estoient indifferentes. Or me respondit lors ce cauteleux, ie louë Dieu que vostre humeur soit telle: mais puis qu'il est ainsi, il ne peut estre que vous ne preniez plaisir d'ouyr les passionnez discours qu'il tient à son Aminthe. Il faut que j'auouë, sage Diane, que quand i'ouys nommer Aminthe sienne, i'en changeay de couleur, & parce qu'il m'offroit de me faire ouyr leurs paroles, il me sembla que ie ne deuois fûir de recônoistre la perfidie de Celadon, hélas plus fidelle que moy bien auisée ! & ainsi i'acceptay cét offre : & certes il ne faillit pas à sa promesse : car peu apres il s'en reuint courant m'asseurer qu'il les auoit laissez assez prés de là, & que Celadon auoit la teste dans le giron d'Aminthe, qui des mains luy alloit releuât le poil, me racontant ces particularitez pour me picquer dauantage. Ie le suiuis, mais tant hors de moy, que ie ne me ressouuiens, ny du chemin que ie fis, ny comme il me fit approcher si prés d'eux, sans qu'ils m'apperçeussent : depuis i'ay iugé que ne se souciant point d'estre ouys, ils ne prenoient garde à ceux qui les escoutoient : tant y a que ie m'en trouuay si prés, que i'ouys Celadon qui luy respondoit: Croyez-moy, belle

LIVRE QUATRIÈME. 255

gère, qu'il n'y a beauté qui soit plus vivement
 rainte en vne ame, que celle qui est dans la
 ne. Mais, Celadon, respondit Aminthe,
 ment est-il possible qu'un cœur si ieune que
 estre puisse auoir assez de dureté pour rete-
 onguement ce que l'Amour y peut grauer ?
 maïse Bergere, repliqua mon Celadon,
 ons ces raisons à part, ne me mesurez ny à
 ne, ny au poids de nul autre, honorez-moy
 os bonnes graces, & vous verrez si ie ne les
 serueray aussi cheres en mon ame, & aussi
 guement que ma vie. Celadon, Celadon, ad-
 ta Aminthe, vous seriez bien puny, si vos
 tes deuenoient veritables, & si le Ciel pour
 venger vous faisoit aimer cette Aminthe
 t vous vous mocquez. Iusques icy il n'y auoit
 qui en quelque sorte ne fust supportable :
 s, ô Dieux, pour feindre, quelle fut la respõ-
 r'il luy fit ? Le prie Amour, luy dit-il, belle
 gere, si ie me mocque, qu'il fasse tomber la
 querie sur moy ; & si i'ay meritè d'obtenir
 lque grace de luy, qu'il me dõne la punition
 t vous me menacez. Aminthe ne pouuant
 r l'intention de ses discours, ne luy respon-
 qu'auec vn souftris, & auec vne façon de la
 n, la luy passant & repassant deuant les yeux,
 j'interpretois en mon langage, qu'elle ne le
 seroit pas si elle croyoit ses paroles verita-
 : mais ce qui me toucha bien vivement, fut
 Celadon apres auoir esté quelque temps

256 LA I. PARTIE D'ASTREE,
sans parler, jetta vn grand soupir, qu'elle
compagna incontinent d'vn autre. Et lors
le Berger se releua pour luy parler, elle fe
la main sur les yeux, & rougit comme pre
ayant honte que ce soupir luy fust eschappé.
fut cause que Celadon se remettant en sa
miere place, peu apres chanta ces vers :

SONNET.

Qu'il connoist qu'on feint de l'aimer.

ELle feint de m'aimer pleine de mignardise,
Soupirant apres moy, me voyant soupirer,
Et par de feintes pleurs tesmoigne d'endurer
L'ardeur que dans mon ame elle connoist esprise.

Le plus accort Amant, lors qu'elle se déguise,
De ses trompeurs attrait ne se peut retirer :
Il faut estre sans cœur pour ne point desirer
D'estre si doucement deçeu par sa feintise.

Le me trompe moy-mesme au faux bien que ie voy
Et mes contentemens conspirent contre moy,
Traistres miroirs du cœur, lumieres infidelles,

Le vous reconnois bien, & vos trompeurs appas:
Mais que me sert cela, puis qu'Amour ne veut pas,
Voyant vos trahisons, que ie me garde d'elles ?

Apr

Après s'estre tenu quelque temps, Aminthe
 lui dit : Et quoy, Celadon, vous ennuyez-vous
 si tost ? Je crains plustost, dit-il, d'ennuyer
 celle à qui en toute façon ie ne veux que plaire.
 Et qui peut-ce estre, dit-elle, puis que nous
 sommes seuls ? Ah ! qu'elle se trompoit bien, &
 que i'y estois bien pour ma part, & aussi chere-
 ment qu'autre qui fust de la troupe. Ce n'est
 aussi que vous, répondit Celadon, que ie crains
 d'importuner : mais si vous me le commandez
 ie continueray. Ie n'oserois, repliqua la Berge-
 re, user de commandement, où mesme la prie-
 re est trop indiscrete. Vous userez, reprit le
 Berger, des termes qu'il vous plaira : mais en
 fin ie ne suis que vostre seruiteur, & lors il re-
 commença de cette sorte :

MADRIGAL.

VR LA RESSEMBLANCE DE
 la Dame & de luy.

*E puis bien dire que nos cœurs
 Sont tous deux faits de roche dure,
 Et mien résistant aux rigueurs,
 Et le vostre, puis qu'il endure
 Les coups d'amour & de mes pleurs :*

*Mais considérant les douleurs,
 Dont i'eternise ma souffrance,*

I. Part.

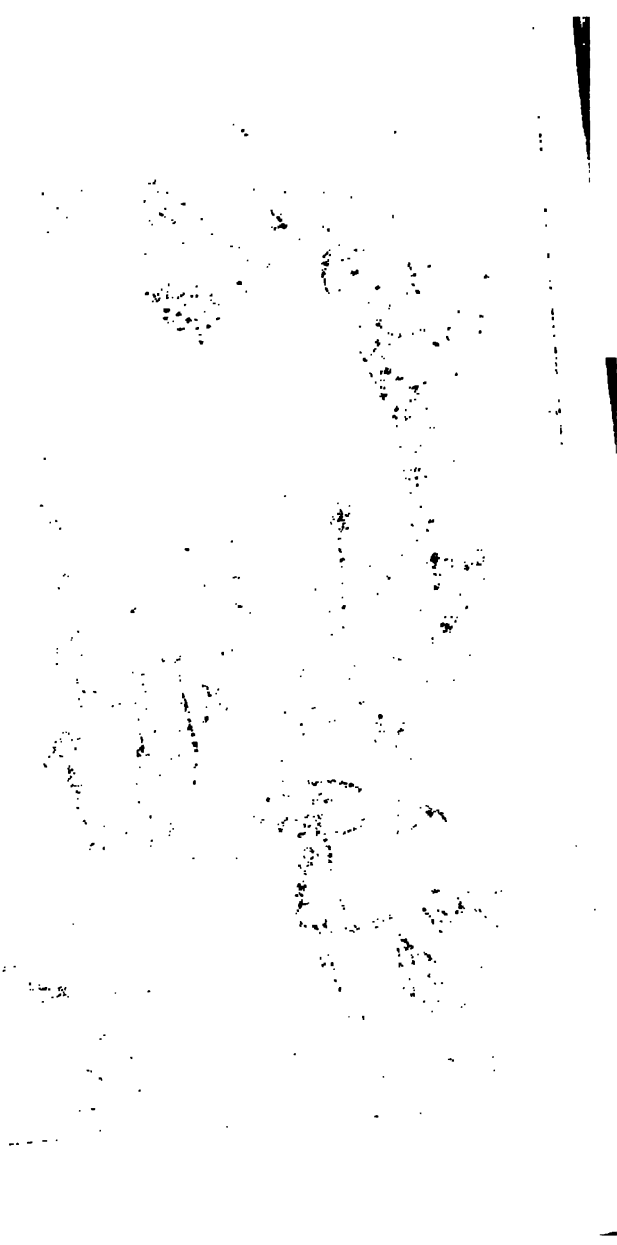
R

258 LA I. PARTIE D'ASTRÉE;

*Je dis en cette extremité,
Je suis un rocher en constance,
Et vous l'estes en cruauté.*

Belle Diane, il fut hors de mon pouuoir
rester dauantage en celieu, & ainsi m'e
gnant doucement d'eux, ie m'en retourne
mon troupeau, si triste que de ce iour ie ne
ouurir la bouche; & parce qu'il estoit des
sez tard, ie retiray mes brebis en leur parc
passay vne nuit telle que vous pouuez per
Helas! que tout cela estoit peu de chose, si ie
eusse adjousté la folie, que ie pleureray
long-temps que i'auray des larmes! aussi ie
sçay qui m'auoit tant auéglée: car si i'euss
encor quelque reste de iugement parmy c
nouuelle jalousie, pour le moins ie me fuss
quise de Celadon quel estoit son dessein
quoy qu'il eust voulu dissimuler, i'eusse a
aisément reconneu sa feinte: mais sans a
consideration le lendemain qu'il me vint t
uer auprès de mon troupeau, ie luy pa
auectant de mespris, que desesperé il se pr
pita dans ce goulphe, où se noyant il noya
coup tous mes contentemens. A ce mot
deuint passe comme la mort, & n'eust esté
Phylis la réueilla, la tirant par le bras,
estoit en danger d'esuanouyr.

Fin du quatriesme Liure.



l'autre c'est Diane fille de la sage Bellinde, & de Celion, & suis bien marrie que nous ayons si longuement dormy : car ie m'asseure que nous eussions bien appris de leurs nouuelles, y ayant apparence que l'occasion qui les a esloignées des autres, n'a esté que pour parler plus librement. Vrayement, respondit Leonide, i'auoi n'auoir iamais rien veu de plus beau qu'Astrée & faisant comparaison d'elle à toutes les autres, ie la trouue du tout aduantagee. Considerz, repliqua Syluie, quelle esperance doit auoir Galathée de diuertir l'affection du Berger. Cette consideration toucha bien aussi viuement Leonide pour son sujet propre, que pour celui de Galathée : toutesfois Amour qui ne vit iamais aux despens de personne, sans luy donner pour payement quelque espece d'esperance, ne voulut point traiter cette Nym
 „ ple plus auarément que les autres : & ainsi
 „ quoy qu'il n'y eust pas grand' apparence, ne
 „ laissa de luy promettre que peut-estre l'absence
 d'Astrée, & l'amitié qu'elle luy feroit paroistre, luy pourroient faire changer de volonté & apres quelques autres semblables discours ces Nymphes se separerent, Leonide prenant le chemin de Feurs, & Syluie celui d'Isoure cependant que les trois belles Bergeres, ayant ramassé leurs troupeaux, s'alloient peu à peu retirant dans leurs cabanes.

A peine auoient elles mis le pied dans l

E, grand pré, où sur le tard on auoit accoustumé
 ayon les assembler, qu'elles apperceurent Lycidas
 ie ne parlant avec Syluandre : mais aussi-tost que le
 Berger reconnut Astrée, il deuint palle, & si
 changé que pour n'en donner connoissance à
 Syluandre, il luy rompit compagnie, avec quel-
 que mauuaise excuse : mais voulant eiter leur
 rencontre, Phylis luy alla couper chemin avec
 Diane, apres auoir dit à Astrée la mauuaise
 satisfaction que ce Berger auoit d'elle : & parce
 que Phylis ne vouloit point le perdre, l'ayant
 insques-là trop cherement conserué, quoy
 qu'il essayast de l'outrepasser promptement, si
 l'atteignit-elle, & luy dit en souffriant : Si vous
 fuyez de cette sorte vos amies, que ferez-vous
 vos ennemies ? Il respondit : La compagnie que
 vous chérissiez tant, ne vous permet pas de rete-
 tenir ce nom. Celle, repliqua la Bergere, de qui
 vous vous plaignez, souffre plus de peine de
 vous auoir offensé, que vous-mesmes. Ce n'est ce
 pas, respondit le Berger, guerir la blessure que ce
 de rôpre le glauiue qui l'a faite. En mesme temps
 Astrée arriua, qui s'adressant à Lycidas, luy
 dit : tant s'en faut, Berger, que le die la haine que
 vous me portez estre injuste, que i'auouë que
 vous ne me sçauriez autant hayr que vous en
 auez d'occasion : toutesfois si la memoire de ce-
 luy qui est cause de cette mauuaise satisfaction,
 vous est ençor aussi viue en l'ame qu'elle sera à
 iamais en la mienne, vous vous ressouuiendrez

264 LA I. PARTIE D'ASTRÉE,

que ie suis la chose du monde qu'il a plus aimée , & qu'il vous feroit mal de me hayr , pour qu'encore il n'y a rien qu'il aime dauant que moy. Lycidas vouloit répondre , & peust estre selon sa passion , trop aigrement : mais Diane luy mettant la main deuant la bouche luy dit : Lycidas , Lycidas , si vous ne receuez cette satisfaction , autant que iusques icy vous auez eu de raison , autant ferez-vous blasme pour estre déraisonnable. Astrée sans s'arrester à ce que Diane disoit , luy osta la main du visage , & luy dit : Non ; non , sage Bergere , ne craignez point Lycidas , laissez-luy vser de toutes les rigoureuses paroles qu'il luy plaira : ie sçay que ce sont des effets de la iuste douleur ; toutesfois ie sçay bien aussi qu'en cela il ne fait plus de perte que moy. Lycidas oyant ces paroles , & la façon dont Astrée les prononçoit , donna tesmoignage avec ses larmes qu'il le l'auoit attendry , & ne pouuant se commander si promptement , quelque deffiance que Elis & Diane fissent , il se deffit de leurs mains s'en alla d'un autre costé : dequoy Phylis perceuant , afin d'en auoir entiere victoire suiuit ; & luy sçeut si bien représenter le plaisir d'Astrée & la meschanceté de Sempronius qu'en fin elle le remit bien avec sa compagne.

Mais cependant Leonide suiuoit son chemin à Feurs , & quoy qu'elle se hastast , elle ne pouoit outre-passer Ponsins , parce qu'elle auoit

impossible de fermer l'œil le reste de la
: cependant qu'elle alloit entretenant ses
es, & qu'elle y estoit le plus attentive, elle
que quelqu'un parloit assez près d'elle,
n'y auoit qu'un entre-deux d'aix fort de-
si separoit vne chambre en deux, d'autant
e maistre du logis estoit vn fort honneste
ur, qui par courtoisie, & pour les loix de
ospitalité receuoit librement ceux qui fai-
t chemin, sans s'enquerir quels ils estoient:
arce que son logis estoit assez estroit, il
esté contraint de faire des entre-deux
pour auoir plus de chambres. Or quand
ymphe y arriua, il y auoit deux estrangers
z: mais parce qu'il estoit fort tard, ils
ent desia retirez & endormis, & de fortu-

266 LA I. PARTIE D'ASTRÉE,
d'eux relevant la voix vn peu plus, elle ouyt
qu'il respondit ainsi à l'autre : Que voulez-vous
que ie vous die dauantage, sinon qu'Amour
vous rend ainsi impatient ? & bien elle se fera
trouuée lassée, ou malade, ou incommodée de
quelque suruenant qui l'aura fait retarder, &
faut-il se desespérer pour cela ? Leonide pensoit
bien reconnoistre cette voix : mais elle ne pou-
uoit s'en ressouuenir entierement, si fit bien de
l'autre aussi-tost qu'il respondit : Mais voyez-
vous, Climante, ce n'est pas cela qui me met en
peine : car l'attente ne m'ennuyera iamais tant
que j'espereray quelque bonne issue de nostre
entreprise ; ce que ie crains, & qui me met sur les
espines où vous me voyez, c'est que vous ne luy
ayez pas bien fait entendre ce que nous auions
deliberé, ou qu'elle n'ait pas adjousté foy à vos
paroles. Leonide oyant ce discours, & recon-
noissant fort bien celuy qui parloit, estonnée, &
desireuse d'en sçauoir dauantage, s'approcha si
prés des aïx, qu'elle n'en perdoit vne seule paro-
le, & lors elle ouyt que Climante respondoit :
Dieu me soit en ayde avec cét homme. Je vous
ay desia dit plusieurs fois que cela estoit impos-
sible. Ouy bien, dit l'autre, à vostre iugement.
Vrayement, respondit Climante, pour le vous
faire auouer, & pour vous faire sortir de cette
peine, ie vous veux encor vne fois redire le tout
par le menu.

HISTOIRE DE LA TROMPERIE
DE CLIMANTHE.

A Pres que nous nous fumes separez , & que vous m'eustes fait connoistre Galathée, Syluie, Leonide, & les autres Nymphes d'Amasis, aussi bien de veuë que ie les connoissois desia par les discours que vous m'en auiez tenus , ie creus qu'une des principales choses qui pouvoit seruir à nostre dessein , estoit de sçauoir comme seroit vestu Lindamor le iour de son départ : car vous sçauiez que Clidaman & Guyemants s'en estans allez trouuer Meroüée, Amasis commanda à Lindamor de le suiure avec tous les ieunes Cheualiers de cette contrée, afin que Clidaman fust reconnu de Meroüée, pour sçauoir qu'il estoit : & par malheur , il sembloit que Lindamor eust dauantage de dessein de faire tenir sa liurée secrette , qu'il n'auoit iamais u. Si est-ce que i'allay si bien épiant l'occasion, u'un soir qu'il estoit au milieu de la rue, i'ouys u'il commanda à vn de ses gens d'aller chez le maistre qui luy faisoit ses habits, pour luy apporter le hoqueton qu'il auoit fait faire pour le iour de la monstre : parce qu'il le vouloit essayer : & autant qu'il auoit expressément defendu de ne laisser voir à personne , il luy donna vne bague pour contresigne : ie suis d'assez loing cét

268 LA I. PARTIE D'ASTRE'E,
homme pour reconnoistre le logis , & le lende-
main à bonne heure , sçachant le nom du mai-
stre , j'entray effrontément en sa maison , & luy
dis que ie venois de la part de Lindamor , parce
qu'Amasis le pressoit de partir , & qu'il crai-
gnoit que ses habits ne fussent pas faits à temps ,
& que ie ne m'en fiasse point à ce qu'il m'en di-
roit , mais que ie les visse moy-mesme pour luy
en rapporter la verité : Et puis continuant , le
luy dis : Il m'eust donné la bague que vous sça-
uez , pour contresigne , mais il m'a dit , qu'il suf-
fisoit que ie vous disse , que hier au soir il auoit
enuoyé querir le hocqueton , & que celuy qui le
vint demander vous l'auoit apporté : ainsi je
trompay le maistre , & remarquay ses habits le
mieux qu'il me fut possible , & lors que ie fis
semblant de le haster , il me respondit qu'il auoit
assez de tēps , puis que ce iour-là mesme il auoit
veu vne lettre d'Amasis , dans l'assemblée de la
ville , par laquelle elle leur ordonnoit de se tenir
armez dans cinq sepmaines , parce qu'au iour
qu'elle leur marquoit , elle vouloit faire son as-
semblée dans leur ville , à cause de la monstre
generale , que Lindamor & ses troupes faisoient
pour aller trouuer Clidaman ; & que le lende-
main elle vouloit que vous fussiez receu pour
general de cette contrée en son absence : par ce
moyen ie sçeus le iour du depart de Lindamor ,
& de plus , que vous demeuriez en ce pays , qui
fut vn accidēt qui vint tres à propos pour para-

heuer nostre dessein, quoy que vous en eussiez
 esté desia bien aduerty. Suiuant cela ie m'en al-
 lay retirer dans ce grand bois de Sauignieu, où
 sur le bord de la petite riuere qui passe au tra-
 uers, ie fis vne cabane de fueilles, mais si cachée
 que plusieurs eussent passé auprès sans la voir,
 & cela afin que l'on creust que i'y auois demeu-
 ré longuement car comme vous sçauiez, per-
 sonne ne me connoissoit en cette contrée : &
 pour mieux monstrier qu'il y auoit long-temps
 que i'y demourois, les fueilles dont ie couuris
 cette loge estoient desia toutes seiches, & puis ie
 pris le grand miroir que i'auois fait faire, que
 i'omis sur vn autel, que j'entouray de houx &
 d'épines, y mettant parmy quelques herbes,
 comme Verueine, Fougere, & autres sembla-
 bles. Sur vn des costez ie mis du Guy, que ie di-
 sois estre de Chesne : de l'autre la Serpe d'or
 dont ie feignois l'auoir coupé le sixiesme de la
 premiere Lune, & au milieu le linceul où ie l'a-
 uois cueilly : & au dessus de tout cela i'attachay
 le miroir au lieu le plus obscur, afin que mon ar-
 tifice fut moins apperceu, & vis à vis par le des-
 sus i'y accommoday le papier peint, où i'auois
 tiré si au naturel le lieu que ie voulois monstrier
 à Galathée, qu'il n'y auoit personne qui ne le re-
 conneut ; & afin que ceux qui seroient en bas,
 s'ils tournoient les yeux en haut, ne le vissent du
 costé où l'on entroit, i'entrelassay des branches
 & des fueilles de telle sorte enséble, qu'il estoit

270 LA I. PARTIE D'ASTRÉE,
impossible ; & parce que si l'on eust approché
l'autre, se tournant de l'autre costé, on eust sans
doute veu mon artifice, ie fis à l'entour vn assez
grand cerne , où ie mis les encensoirs de rang,
& deffendois à chacun de ne les outre-passer
point. Au deuant du miroir , il y auoit vn aix,
sur lequel Hecathe estoit peinte , cét aix auoit
tout le bas ferré d'vn fusil , & comme vous sca-
uez , elle ne tenoit qu'à quelques poils du che-
ual , si deliez , qu'avec l'obscurité du lieu, il n'y
auoit personne qui les püst appercevoir : aussi-
tost que l'on les tiroit , l'aix tomboit , & de sa
pesanteur fraploit du fusil sur vne pierre si à
propos, qu'elle ne manquoit presque iamais de
faire feu. I'auois mis au mesme lieu vne mix-
tion de soulfhre , & de salpestre qui se prend de
forte au feu qui le touche , qui s'en esleue vne
flamme , avec vne si grande promptitude, qu'il
n'y a celuy qui h'en demeure en quelque sorte
estonné ; ce que j'auois inuenté pour faire
croire que c'estoit vne espee, ou de diuinité, ou
d'enchantement : tant y a que ie trouuay le tout
si bien disposé, qu'il me sembloit qu'il n'y auoit
rien à redire. Apres toutes ces choses , ie com-
mençay quelquesfois à me laisser voir, mais ra-
remēt, & soudain que ie prenois garde que l'on
m'auoit apperceu, ie me retirois en ma loge, où
ie faisois semblant de ne me nourrir que de ra-
cines , parce que la nuit j'allois acheter à trois
& quatre lieuës de là, avec d'autres habits, tout

qui m'estoit necessaire. Dans peu de iours
 plusieurs se prirent garde de moy, & le bruit de
 mon nom fut si grand, qu'il paruint iusques aux
 villes d'Amasis, qui se venoit bien souuēt pro-
 mener dans ces grands jardins de Mont-brison:
 entre autres, vne fois qu'elle y estoit, Silaire,
 Leonide, & plusieurs autres de leurs cō-
 gnes, vindrent se pourmener le long de mon
 ruisseau; où pour lors ie faisois semblant
 de ramasser quelques herbes; aussi-tost que ie re-
 connus qu'elles m'auoient apperceu, ie me
 tiray au grand pas en ma cabane: elles qui
 estoient curieuses de me voir, & de parler à
 moy, me finiurent à trauers ces grands arbres. Je
 n'estois desia mis à genoux, mais quand ie les
 vus approcher, ie m'en vins sur la porte, où la
 premiere que ie rencontray, fut Leonide: &
 parce qu'elle estoit prestee d'entrer, la repous-
 sant vn peu, ie luy dis assez rudement: Leoni-
 de, la diuinité que ie sers, vous commande de ne
 profaner ses autels. A ces mots elle se recula, vn
 peu surprise: car mon habit de Druyde me fai-
 soit rendre de l'honneur, & le nom de la diuini-
 té donnoit de la crainte: & apres s'estre r'as-
 seurée, elle me dit; les autels de vostre Dieu,
 quel qu'il soit, ne peuuent estre profanez de re-
 cevoir mes vœux: puis que ie ne viens que
 pour luy rendre l'honneur que le Ciel demande
 de nous. Le Ciel, luy respondis-je, demande à
 la verité les vœux & l'honneur, mais non point

272 LA I. PARTIE D'ASTRÉE,
différents de ce qu'il les ordonne : par ainsi si le
zele de la diuinité que ie sers , vous ameine icy,
il faut que vous obseruiez ce qu'elle comman-
de. Et quel est son commandement ? adjousta
Syluie. Syluie, luy dis-ie, si vous auez la mesme
intention que vostre compagne , faites toutes
deux ce que ie vous diray , & puis vos vœux luy
seront agreables. Auant que la Lune commen-
ce à décroistre , lauez-vous auant iour la jambe
droite iusques au genoüil , & le bras iusques
au coude dans ce ruisseau qui passe deuant cette
saincte cauerne, & puis la iambe & le bras nud,
venez icy avec vn chapeau de Verueine, & vne
ceinture de Fougere : apres ie vous diray ce
que vous aurez à faire pour participer aux sa-
crez mysteres de ce lieu, que ie vous ouuriray, &
declareray. Et lors luy prenant la main , ie luy
dis : Voulez-vous pour tesmoignage des graces
dont la diuinité que ie sers me fauorise , que ie
vous die vne partie de vostre vie , & de ce qui
vous aduiendra ? Non pas moy, dit-elle, car ie
n'ay point tant de curiosité : mais vous, ma com-
pagne, dit-elle, s'adressant à Leonide, ie vous
ay veüe autresfois desireuse de le sçauoir , pas-
sez-en à cette heure vostre enuie. Ie vous en sup-
plie, me dit Leonide, en me presentant la main.
Alors me ressouuenant de ce que vous m'auiez
dit de ces Nymphes en particulier, ie luy pris la
main , & luy demanday si elle estoit née de iour
ou de nuict, & sçachant que c'estoit de nuict, ie
prins

de la main gauche, & apres l'auoir quelque
 fois considérée, ie luy dis : Leonide, cette li-
 gne de vie, nette, bien marquée, & longue, vous
 assure que vous deuez viure; pour les mala-
 des du corps assez saine : mais cette petite
 croix, qui est sur la mesme ligne, presqu'au plus
 haut de l'angle, qui a deux petites lignes au des-
 sus, & trois au dessous, & ces trois aussi qui
 sont à la fin de celle de la vie, vers la restraite,
 m'ont en vous des maladies que l'Amour
 vous donnera, qui vous empescheront d'estre
 si saint de l'esprit, que du corps; & ces cinq
 six points, qui comme petits grains, sont se-
 parés çà & là de cette mesme ligne, me font iu-
 rer que vous ne hayrez iamais ceux qui vous
 meront, mais plustost que vous vous plairez
 estre aimée, & d'estre seruie : Or regardez
 une autre ligne, qui prend de la racine de celle
 dont nous auons desia parlé, & passant par le
 milieu de la main, s'éleue vers le mont de la Lu-
 ne, elle s'appelle moyenne naturelle; ces cou-
 tures que vous y voyez, qui paroissent peu, si-
 gnifient que vous vous courroucez facilement,
 mesme contre ceux, sur qui l'Amour vous
 a une autorité; & cette petite estoille, qui tour-
 ne contre l'enfleure du poulce, monstre que
 vous estes pleine de bonté & de douceur, & que
 c'est pourquoy vous perdez vos coleres: Mais voyez-
 vous cette ligne que nous nommons Mensale,
 si se joint avec la moyenne naturelle, en sorte

274 LA I. PARTIE D'ASTRE'E,

que les deux font vn angle ? cela monstre que vous aurez diuers troubles en l'entendement pour l'Amour, qui vous rendront quelquesfois la vie desagreable ; ce que ie iuge encor mieux, considerant que peu apres la moyenne defect, & celle-cy s'assemble avec celle de la vie, si bien qu'elles font l'angle de la Mensale, & de l'autre : car cela m'apprend que tard ou iamais aurez-vous la conclusion de vos desirs : ie voulois continuer, quand elle retira la main, & me dit : que ce n'estoit pas ce qu'elle me demandoit, car ie parlois trop en general, mais qu'elle vouloit clairement sçauoir, ce qui aduiendroit du dessein qu'elle auoit. Alors ie luy respondis : Les Numes celestes sçauent eux seuls ce qui est de l'auenir : sinon entant que par leur bonté, ils en donnent cognoissance à leurs seruiteurs ; & cela quelquefois pour le bien public, quelquefois pour satisfaire aux ardantes supplications
” de ceux, qui plusieurs fois en importunent
” leurs autels, & bien souuēt pour faire paroistre
” que rien ne leur est caché, & toutesfois c'est
” apres au prudent Interprete de ce Dieu, de n'en
” dire qu'autāt qu'il connoist estre necessaire, par
” ce que les secrets des Dieux ne veulent point
estre diuulguez sans occasion. Je vous dy cecy, afin que vostre curiosité se contente de ce que ie vous en ay discouru vn peu moins clairement que vous ne desirez : car il n'est pas necessaire que ie le vous die autrement ; & afin que vous

Je ne sçay si le Dieu ne m'est point chiche
de ses graces, & qu'il ne me parle familièremēt, ie
vous veux dire des choses qui vous sont adue-
nues, par lesquelles vous iugerez cōbien ie sçay.
En premier lieu, belles Nymphes, vous sçau-
ez bien que ie ne vous vy iamais, & toutesfois à l'a-
bord, ie vous ay toutes nommées par vos noms:
ce que j'ay fait, parce que ie veux bien que vous
ne croyez plus sçauant que le cōmun: non pas
afin que la gloire m'en reuienne, ce seroit trop
de presumption, mais à la diuinité que ie sers
en ce lieu. Or il faut que vous croyez que tout
ce que ie vous diray, ie l'ay appris du mesme
Maistre, & certes en cela ie ne mentois pas: car
c'estoit vous, Polemas, qui me l'auiez dit: mais
parce, continuay-je, que les particularitez ren-
dront, peut-estre, mon discours plus long, il ne
seroit point hors de propos que nous nous mis-
sions sous ces arbres voisins. A ce mot nous y al-
lâmes, & lors ie recommençay ainsi: Vraye-
ment, interrompit Polemas, vous ne pouuiez
conduire avec plus d'artifice ce commence-
ment. Vous iugerez, respondi Climante, que
la continuation ne fut point avec moins de pru-
dence. Je pris donc la parole de cette sorte:

Belle Nymphē, il peuty auoir trois ans que
le gentil Agis en pleine assemblée, vous fut
donné pour seruiteur, à ce commencement
vous vous fustes indifferents: car iusques alors
la jeunesse de l'un & de l'autre estoit cause que

278 LA I. PARTIE D'ASTRE'E,
vos cœurs n'estoient capables des pas
que l'Amour conçoit, mais depuis ce t
vostre beauté en luy, & sa recherche en
commencerent d'éveiller peu à peu ces
dont nature met les premieres estincelle
nous, dès l'heure que nous naissons, de
que ce qui vous estoit indifferent, deuini
ticulier en tous deux, & l'Amour en fin si
ma, & naquit en son ame, avec toutes les
sions qui ont accoustumé del'accompagn
en vous vne bonne volonté, qui vous fa
agreer dauantage son affection, & ses seru
que de tout autre.

La premiere fois qu'à bon escient il vo
fit ouuerture, fut quand Amasis s'allant
mener dans ses beaux jardins de Mont-br
il vous prit sous les bras, & apres auoir de
ré quelquetemps sans parler, il vous dit
à coup: En fin, Belle Nymphe, il ne sert de
que ie dispute en moy-mesme, si ie dois,
ie ne dois pas vous declarer ce que i'ay dan
me, car le dissimuler est peut-estre receu
en ce qui quelquesfois peut estre changé:
ce qui me cōtraint de parler à cette heure,
compagnera iusques au delà du tombeau.
m'arrestay, & luy dis: Voulez-vous, Leo
que ie redie les mesmes paroles que vou
respondites? Sans mentir, luy dit alors l
mas, vous vous mestriez en vn grand ha
d'estre découuert. Nullement, respondit

he : & pour vous rendre preuue de la per-
sonne de ma memoire, ie vobus diray les mes-
mes paroles. Mais, repliqua Polemas, si moy-
se m'estois oublie à vous les dire ? O, ad-
ieu Climanthe, ie ne doute pas que cela ne
nais tant y a que le sujet des paroles estoit
que vous m'avez dit, & elle mesme ne
oit se ressouvenir des mesmes mots, & de
qu'auec l'opinion que ce soit vn Dieu qui
s'ait dits, sans doute elle aust osé dire que
ient ceux-là mesmes, que si vous n'estiez
familier avec elle, comme nostre serui-
on vous auoit rendu, ie ne l'eusse pas si
iant entrepris : mais me ressouvenant que
m'auiez dit, que vous l'auiez seruie soit
ement, & que ce seruice auoit esté tou-
bien receu, iusques à ce que vous auiez
gé d'affection, & que vous estiez deuou-
eur de Galathée, & mesmes que cela
cause que pour vous faire desplaisir, elle
t le party de Lindamor contre vous, ie
is plus hardiment de tout ce qui s'estoit
en ce temps-là, sçachant bien que l'A-
ne permet pas que l'on puisse celez quel-
chose à la personne que l'on aime, mais
reuenir à nostre propos, elle me respon-
le veux bien que vous m'en disiez ce qu'il
plaira, mais nous en croïons ce que nous
rons : ce qu'elle disoit comme estant vn
vicquée de ce qu'elle le vouloit peut estre

278 LA I. PARTIE D'ASTREE,
celer à ses compagnes. Je ne laissay de continuer : Or bien, Leonide, vous en croirez ce qu'il vous plaira : car ie m'asseure que ie ne vous diray rien qu'en vostre ame vous n'a-uoyiez pour vray. Vous luy respondites, comme feignant de n'entendre pas ce qu'il vouloit dire : Vous avez raison, Agis, de ne point taire par dissimulation ce qui vous doit accompagner aussi longuement que vous viurez, autrement ne pouuant estre qu'il ne se decouure, vous seriez tenu pour personne double, nom qui n'est honorable à nulle sorte de gens : mais moins à ceux qui font la profession que vous faites. Ce conseil donc, respondit-il, & ma passion me contraindront de vous dire, belle Nym-
phe; que ny l'inégalité de vos merites à moy, ny le peu de bonne volonté que j'ay reconnu en vous, n'ont pû empescher mon affection, ny ma temerité qu'elles ne m'ayent esleué iusques à vous; que si toutesfois, non point la qualité du don, mais de la volonté doit estre receuable, ie puis dire avec assurance que l'on ne vous scauroit offrir vn plus grand sacrifice : car ce cœur que ie vous donne, ie le donne avec toutes les affections & avec toutes' les puissances de mon ame, & tellement tout, que ce qui apres cette donation ne se trouuera vostre en moy, ie le desauoyieray & renonceray comme ne m'appartenant pas : la conclusion fut, que vous luy respondites : Agis, ie croiray ces paroles quand

le temps & vos services me les auront dites
aussi bien que vostre bouche. Voila la premie-
re declaration d'amitié que vous eustes de luy,
et laquelle il vous rendit par apres assez de
preuve tant par la recherche qu'il fit pour vous
épouser, que par les querelles qu'il prit contre
plusieurs, desquels il estoit jaloux : ce fut en
ce temps que voulant vous friser les cheveux,
vous vous bruslastes la joue, surquoy il fit tels
vers :

CH AN S O N

D'Agis, sur la bruslure de la joue de Leonide,

*C*ependant que l'Amour se joue
Dedans l'or de vos beaux cheveux,
Une estincelle de ses feux,
Par malheur vous tocque la joue.

*Par là iuger, Nymphé cruelle,
Combien en est le feu cuisant,
Puis que cette seule estincelle
Tant de douleur va produisant.*

*Cependant que vostre œil lance,
Encores qu'il en fut vainqueur,
Tant de flammes contre mon cœur,
L'une la joue vous offense,*

280 LA I. PARTIE D'ASTREE,

*Par là ingez, Nymphé cruelle,
Combien en est le feu cuisant,
Puis que cette seule estincelle,
Tant de douleur va produisant.*

*Cependant que mon cœur en flâmes
Voulant son ardeur vous lancer,
Son feu qui ne pût y passer,
Brûla la joue au lieu de l'ame.*

*Par là ingez, Nymphé cruelle,
Combien en est le feu cuisant,
Puis que cette seule estincelle,
Tant de douleur va produisant.*

Et pour vous faire paroître que veritablement ie sçay ces choses, par vne diuinité qui ne peut mentir, & de qui la veüe & l'ouye penetrent iusques dans le profond des cœurs ; vous veux dire vne chose sur ce sujet, que personne ne peut sçauoir que vous & Agis. Eut peur que ie ne decouurisse quelque secret qui la pût fascher, aussi estoit-ce mon dessein luy donner cette apprehension : cela fut car qu'elle me dit toute troublée, Homme de Dieu, encor que ie ne craigne pas que vous ou au puissiez dire chose sur ce sujet qui me doive importuner : toutesfois ce discours est si sensible qu'il est bien mal-aisé d'y toucher d'une main si douce, que la blessure n'en cuise, c'est po

quoy le vous supplie de le sçavoir. Elle profera ces paroles avec vn tel changement de visage & d'une voix si interdite, que pour la rassurer, ie luy contrainst de luy dire : Vous ne devez me croire avec si peu de consideration, que ie ne sçache celer ce qui pourroit vous offenser; ny que j'ignore que les moindres blessures sont bien fort sensibles en la partie où ie vous touche, car c'est au cœur à qui toutes ces playes s'adressent : mais puis que vous ne voulez pas en sçavoir davantage, ie m'en tairay, aussi bien il est temps que l'on entre vers la divinité qui me rappelle : & en cet instant, ie me leuay, & leur donnay le bon iour; puis apres avoir fait quelque apparence de ceremonies sur la rivièrre, ie dy allez haut : O souverain Deité; qui presides en ce lieu, voyez que dans cette eau ie me nettoye & depouille de toute profane que la pratique des hommes me peut avoir laissé depuis que ie suis sorti hors de ton saint Temple. A ce mot ie donnay trois fois des mains dans l'eau; & puis en puisant au creux de l'aine, j'en pris trois fois dans la bouche, & les yeux & les mains tournées au Ciel, j'entray en ma cabane sans parler à elle; & parce que ie me douray bien qu'elles auroient assez de curiosité pour venir voir ce que ie ferois, ie m'en allay deuant l'autel, où faisant semblant de me mettre en terre, ie tiray les poils de cheual, qui faisant leur effet laisserent tomber le petit aix ferré qui

282 LA I. PARTIE D'ASTRE'E,

estoit deuant le miroir, qui donna si à propos sur le caillou, qu'il fit feu, & en mesme temps se prit à la composition, qui estoit au dessous, si bien que la flamme en sortit avec tant de promptitude, que ces Nymphes qui estoient à la porte, voyans au commencement éclairer le miroir, puis tout à coup le feu si prompt & violent, prirent vne telle frayeur, qu'elles s'en retournerent avec beaucoup d'opinion, & de ma faincteté, & du respect enuers la Diuinité que ie seruois. Ce commencement pouuoit-il estre mieux conduit que cela? Non certes, respondit Polemas, & ie iuge bien quant à moy que toute personne qui n'en eut point esté aduertie, s'y fut aisément trompée.

Cependant que Climanthe parloit ainsi, Leonide l'écoutoit si rauie hors d'elle-mesme, qu'elle ne sçauoit si elle dormoit ou veilloit: car elle voyoit bien que tout ce qu'il racôtoit estoit tres-veritable, & toutesfois elle ne pouuoit bonnement croire que cela fut ainsi: & cependât qu'elle disputoit en elle-mesme, elle ouyt que Climanthe recommençoit. Or ces Nymphes s'en allerent, & ne puis sçauoir asseurément quel rapport elles firent de moy, si est-ce que par conjecture, il y a apparence qu'elles dirent à chacun les choses admirables qu'elles auoient veuës, & comme la renommée augmente tousiours, la Cour n'estoit pleine que de moy: & certes en ce temps-là j'eus de la peine à continuer mon en-

LIURE CINQUIESME. 283

le, car vne infinité de personnes vindrent
ir, les vnes par curiosité, les autres pour
instruites, & plusieurs, pour sçauoir si ee
on disoit de moy n'estoit point controu-
salut que j'vlassé de grandes ruses : quel-
is pour eschapper, ie disois que ce iour
le vn iour muët pour la Deité que ie ser-
ne autrefois que quelqu'vn l'auoit offen-
qu'elle ne vouloit point respondre, que
'eusse appaisée par ieunes: d'autresfois
tois des conditions aux ceremonies que
faisois faire, qu'ils ne pouuoient para-
qu'avec beaucoup de temps; & quel-
is quand le tout estoit finy, i'y trouuois à
ou qu'ils n'auoient pas bien obserué tout,
ils en auoient trop ou trop peu fait: &
si ie les faisois recommencer, & allois
at le temps. Pour le regard de ceux dont
le chose m'estoit conneuë, ie les dépes-
assez promptement, & cela estoit cause
autres desireux d'en sçauoir autant que
miers, se soumettoient à tout ce que
lois. Or durant ce temps Amasis me
oir, & avec elle Galathée: apres que
tisfait à Amasis sur ce qu'elle me deman-
pui fut en somme de sçauoir quel seroit le
que Clidaman auoit entrepris, & que
eus dit qu'il courroit beaucoup de for-
qu'il seroit blessé, & qu'il se trouueroit
à batailles, avec le Prince des Franks:

284 LA I. PARTIE D'ASTRÉE,
mais qu'enfin il s'en reuiendroit avec toute for-
te d'honneur & de gloire, elle se retira de moy
fort contente, & me pria que ie recommandas-
se son fils à la Deité, que ie seruois. Mais Gala-
thée, beaucoup plus curieuse que sa mere, me
tirant à part, me dit: Mon pere, obligez-moy
de medire ce que vous sçauiez de ma fortune.
Alors ie luy dis qu'elle me montrast sa main; &
la regarday quelque temps, ie la fis cracher trois
fois en terre, & ayant mis le pied gauche des-
sus, ie la tournay du costé du Soleil Leuant, & la
fis regarder quelque temps en haut; Ie luy pris
la mesure du visage, & de la main, puis la gros-
seur du col, & avec cette mesure ie mesuray de-
puis la ceinture en haut, & enfin luy regardant
encore vn coup les deux mains, ie luy dis: Ga-
lathée, vous estes heureuse, si vous sçauiez pren-
dre vostre heur, & tres-malheureuse, si vous le
laissez eschapper, ou par nonchalance, ou par
Amour, ou par faute de courage. Mais à la veri-
té, si vous ne vous rendez incapable du bien, à
quoy le Ciel vous a destinée, vous ne sçauriez
par le desir atteindre à plus de felicité, & tout
ce bien, ou tout ce mal, vous est préparé par
l'Amour: Aduisez donc de prendre vne belle &
ferme resolution en vous-mesme, de ne vous
laisser ébranler à persuasion d'Amour, ny à con-
seil d'amie, ny à commandements de parents:
que si vous ne le faites, ie ne croy point qu'il y
ait sous le Ciel rien de plus miserable que vous.

2. Mon Dieu, dit alors Galathée, vous m'enez ! Ne vous en estonnez point, luy dis-je : ce que ie vous en dis , n'est que pour vostre bien , & afin que vous vous y puissiez conduire avec toute prudence, ie vous en veux descouvrir ce que la divinité qui me l'a appris me permet : mais ressouvenez-vous de le tenir si secret, vous ne le disiez à personne. Apres qu'elle l'eut promis, ie continuay de cette sorte. Mais, car l'office auquel les Dieux m'ont appelé permet de vous nommer ainsi, vous estes & serule de plusieurs grands Cheualiers, & les vertus & les merites peuvent diuersifier vous esmouuoir : mais si vous mesurez vostre affection, ou à leurs merites, ou au iugement que vous ferez de leur Amour, & non point ce que ie vous en diray, vous vous rendrez au-pleine de malheur qu'une personne hors de la race des Dieux le scauroit estre : car moy suis l'interprete de leur volonté, en la vous montrant ie vous oste toute excuse de l'ignorer : si n que d'or-en-là vous ferez desobeyssante en-semble si vous y contreuenez , & vous sçavez que le Ciel demande plus l'obeïssance & la souf-fion que tout autre sacrifice : par ainsi ressou-vez-vous bien de ce que ie vous vay dire. Le- r que les Baccanales vont par les ruës heur- t & tempestant pleines de l'enthousiasme de- r Dieu, vous ferez en la grand'ville de Mar- y , où plusieurs Cheualiers vous vertont :

286 LA I. PARTIE D'ASTRE'E,

mais prenez bien garde à celuy qui se fera vestir de toile d'or verte, & de qui toute la suite portera la mesme couleur, si vous l'aimez, ie plaindray dès icy vostre malheur, & ne puis assez vous dire, que vous serez la butte de tous desastres, & de toutes infortunes : car vous en ressentirez plus encores, que ie ne vous en puis dire. Mon pere, me respondit-elle vn peu estonnée, à cela ie sçay vn bon remede, qui est de ne rien aimer du tout. Mon enfant, luy repliquay-ie, ce remede est fort dangereux, d'autant que non seulement vous pouuez offenser les Dieux, en faisant ce qu'ils ne veulent pas, mais aussi en ne faisant pas ce qu'ils veulent : par ainsi prenez garde à vous. Et comment, adjousta-t'elle, faut-il que ie m'y conduise? Le vous ay desia dit, luy respondis-ie, ce que vous ne deuez pas faire, à cette heure ie vous diray ce qu'il faut que vous fassiez.

Il faut en premier lieu, que vous sçachiez que toutes les choses corporelles ou spirituelles ont chacune leurs contraires & leurs sympathisantes, des plus petites nous pourrions venir à la preuue des plus grandes; mais pour la connoissance qu'il faut que vous ayez, ce discours seroit inutile: aussi ce que ie vous en dis, n'est que pour vous faire entendre, que tout ainsi que vous auez ce malheur contraire à vostre bon-heur, aussi auez-vous vn destin si capable de vous rendre heureuse, que vostre heur ne se

LIVRE CINQUIESME 267

représenter, & en cela les Dieux ont voulu récompenser celui auquel ils vous ont souffert. Puis qu'il est ainsi, me répondit-elle, ie conjure, mon Pere, par la Divinité que vous servez, de me dire quel il est. C'est, luy dit-elle, une autre personne, que si vous l'espousez, vous vivrez avec toute la felicité qu'une femme peut avoir. Et qui est-il ? répondit elle tout à l'instant Galathée. Belle Nymphe, luy dis-je, que ie vous dy ne vient pas de moy, c'est ce que ie sçay que ie fers : De sorte que si ie ne vous luy dauantage, ne croyez pas que ie sois de volonté : mais c'est qu'elle ne me l'a point encores decouvert, & cela d'autant que ie n'ay pas eu la curiosité : mais si vous en auez, ie, observez les choses que ie vous diray, & vous en sçaurez tout ce qui sera necessaire : car ce n'est point par que librement les Dieux fassent les choses aux hommes qu'il leur plaist, si veulent-ils estre reconnus pour Dieux, & les sacrifices des mortels leur agreent, comme connoissant qu'ils donnent de n'estre point ingrats des biens qu'ils receus. Apres quelques autres propos, la Nymphe fort interdite, me dit qu'elle ne sçavoit rien dauantage, & qu'elle observeroit tout ce que j'ordonnerois. Il est temps à cette heure, luy dis-je, car la Lune est en son plein, & ie ne s'en faut, & si vous la laissez décroistre, vous ne le pourrez plus : & puis ie luy fis le premier commandement que j'auois fait à Syl-

288 LA I. PARTIE D'ASTRE'E,
 uie & à Leonide, de se lauer auant iour dans le
 ruisseau voisin, la jambe & le bras, & venir de
 cette sorte avec vn chapeau de Verueine, &
 vne ceinture de Fougere deuant cette cauerne,
 & que i'y tiendrois preparé ce qui seroit neces-
 faire pour le sacrifice : mais qu'il ne faloit pas
 que ceux qui y assisteroient fussent en autre
 estat qu'elle. Et bien, me dit-elle, i'y viendray
 avec deux de mes Nymphes, & si secrettement
 que personne n'en sçaura rien : mais aduisez à
 ne me parler deuant elles en sorte qu'elles sça-
 chent assurement cét affaire : car elles tasche-
 roient de m'en diuertir. Le fus extrêmement aise
 de cét aduertissement, ayant moy-mesme cette
 mesme crainte, outre que la voyant avec cette
 préuoyance, ie jugeay qu'elle faisoit dessein de
 fuiure mon aduis, autrement elle ne s'en fust pas
 souciée : ainsi donc elle s'en alla avec assuren-
 ce de reuenir le troisieme iour d'apres. Or ce
 qui m'auoit fait dire qu'il faloit que ce fut auât
 que la Lune descruist, fut afin que si quelqu'au-
 tre me venoit importuner de semblable chose, ie
 püsse trouuer excuse sur le deffaut de la Lune, &
 aussi i'auois dit qu'il faloit que ce fut auât iour,
 afin d'y auoir moins de personnes. Et quant au
 iour des Baccanales, j'auois conté que c'estoit
 ce iour-là que Lindamor deuoit prendre congé
 d'Amasis à Marcilly, & d'elle par consequent,
 & aussi qu'il seroit habillé de vert.

Or toutes ces choses ainsi resoluës & prepa-
 rées,

LIVRE CINQUIESME. 289

tes, ie donnay ordre à trouuer ce qu'il falloit, pour le sacrifice que nous auions à faire le troisieme iour: car encore que ie ne sceusse guere bien ce mestier, si falloit-il que ie me monstasse expert en cela, afin qu'elles, qui y estoient accoustumées, n'y trouuassent rien à redire. Vous sçauiez que dès le commencement nous auions donné ordre pour recouurer ce qui estoit necessaire.

Le matin venu, à peine le iour commençoit à poindre, que ie la trouuay en l'estat que ie luy auois ordonné avec Syluie & Leonide, & sans mentir ie desiray alors que vous y fussiez, pour auoir le contentement de voir cette belle, dont les cheueux au gré du vent s'alloient rectrespans en ondes, n'estans couuerts que d'un chapeau de Verueine, vous eussiez veu ce bras nud, & cette jambe blanche comme albastre, le tout gras & poly, en sorte qu'il n'y auoit point d'apparence d'os, la greue longue & droicte, & le pied petit & mignard, qui faisoit honte à ceux de Tetis.

Il faut que j'auouë la verité, ie voulus vn peu passer le temps, & voir dauantage de ces beautez: de sorte que ie leur dis qu'il falloit qu'elles se parfumassent tout le corps d'encens masle, & de souffre, afin que les visions des Deitez de stix ne les peussent offenser. Et leur monstray à cét effet vn lieu vn peu plus reculé, où elles ne pouuoient estre veuës que mal-aisément.

290 LA I. PARTIE D'ASTRE'E,

Sur le penchant du vallon voisin, duquel ce petit ruisseau arrouse le pied, il s'esleue vn bocage espais, branche sur branche, de diuerses feuilles, dont les cheueux n'ayans iamais esté tondus par le fer, à cause que le bois est dédié à Diane, s'entr'ombrageoient, espandus l'un sur l'autre : de sorte que mal-aisément pouuoient-ils estre percez du Soleil, ny à son leuer, ny à son coucher, & par ainsi au plus haut du midy mesme, vne chiche lumiere d'un iour blafard y pallissoit d'ordinaire : ce lieu ainsi commode leur donna courage : mais plus encore la curiosité de sçauoir ce qu'elles desiroient. Là donc apres auoir pris les parfums necessaires, elles vont se deshabiller toutes trois, & moy qui sçauois quel estoit le lieu, m'esgarant à trauers les halliers ie reuins par vn autre costé où elles estoient, & eus commodité de les voir nuës : sans mentir, ie ne vy de ma vie rien de si beau : mais sur toutes ie trouuay Leonide admirable, fust en la proportion de son corps, fust en la blancheur de la peau, fust en l'embonpoint, elle les surpassoit de beaucoup ; si bien qu'alors ie vous condannay pour homme peu expert aux beautez cachées, puis que vous l'auiez quittée pour Galathée, qui à la verité a bien quelque chose de beau au visage : mais le reste si peu accompagnant ce qu'il se voit, qu'il se peut avec raison nommer vn abuseur. Mon Dieu, Climante, dit alors Polemas, qui ne

LIBRE CINQUIESME. 391

dit ouyr parler de cette sorte de ce qu'il
 it, si vous me voulez plaire, laissez ces ter-
 & continuez vostre discours : car il y a
 le la comparaison du visage de Leonide
 y de Galathée. En cela, respondit Cli-
 ie, vous pourriez auoir quelque raison:
 royez-moy, qui le sçay pour l'auoir veu,
 ge de Leonide est ce qui est de moins
 en son corps. Or ie luy conseille donc,
 lemas tout en colere, qu'elle eache le
 , & qu'elle monstre ce qu'elle a de plus
 mais, voyez-vous, vous auiez les yeux
 ez, tant pour l'obscurité du lieu, que
 auoir tout l'entendement à vostre entre-
 de sorte qu'en ce temps-là mal-aïse-
 uiez-vous faire quelque bon iugement;
 aïssons cela à part, & continuez vostre
 ts ie vous supplie, Leonide, qui escou-
 us ces propos, voyant avec quel mes-
 lemas parloit d'elle, se ressentit de for-
 nsée contre luy, que iamais depuis,
 luy pût pardonner : & au contraire
 u'elle voulust mal à la ruse de Climan-
 l'aymoit-elle en quelque sorte, s'oyant.
 car il n'y a rien qui chatouille dauan-
 ie fille que la loüange de sa beauté, &
 quand elle est hors de soupçon de flat-
 Cependant qu'elle estoit en ces pensées,
 yt qu'il continuoit ainsi. Or ces trois
 Nymphes s'en reuindrent vers moy,

Tij

292 LA I. PARTIE D'ASTRE'E,
& me trouuerent au deuant de ma cauerne,
où ie faisois vne fosse pour le sacrifice; d'autant
que soudain qu'elles auoient commencé de se
r'habiller, ie m'en estois reuenu, & auois eu
le loisir d'en faire vne partie. Ie la creufay d'v-
ne coudée, & de quatre pieds en rond, puis i'al-
lumay trois feux à l'entour, d'encens, d'ache,
& de pautot, & avec vn encensoir ie parfumay
le lieu trois fois en rond, & autant ma caba-
ne, & puis ie leur entouray le corps de Ver-
ueine, & leur fis à chacune vne couronne de
pautot, & mis dans leur bouche du sel, que ie
leur fis mascher.

Après ie pris trois genices noires, & les plus
belles que i'eusse pû choisir, & neuf brebis qui
n'auoient point esté conneuës du bellier, dont
la laine noire & l'ogee ressembloit à de la soye,
tant elle estoit douce & deliée, ie conduisis ces
animaux sans les fraper sur la fosse, où m'estant
tourné du costé de l'Occident, ie les pouffay
sur le bord, de la main gauche, & de l'autre ie
pris le poil qui estoit entre les cornes, & le jet-
tay dedans le creux, y respendant ensemble du
lait, de la farine, du vin, & du miel, & apres
auoir appelé quatre fois Hecathe, ie mis le
cousteau dans le cœur des animaux, l'un apres
l'autre, & en receus le sang dans vne tasse, &
puis r'appellant encore Hecathe, ie le laissay
tomber peu à peu dedans. Lors me semblant
qu'il ne restoit plus rien à faire, ie me releuay

sur le bout des pieds, & faisant comme le transporté, ie dis aux Nymphes : voicy le Dieu, il est temps : & prenant Galathée par la main, nous entraſmes tous quatre dedans. Ie m'estois rendu farouche, i'auois les yeux ouuerts, & roüans dans la teste, la bouche entr'ouuerte, l'estomach pantelant, & le corps comme tremouſſant par le ſainct-enthouſiaſme. Eſtant près de l'autel, ie dis : O ſaincte Deïté, qui preſides en ce lieu, donne-moy que ie puiſſe répondre à cette Nymphe, avec verité, ſur ce qu'elle m'a demandé : le lieu eſtoit fort obſcur, & n'y auoit clarté que celle que deux petits flambeaux donnoient, qui eſtoïent allumez ſur l'autel, & le iour qui eſtoit deſia aſſez grand, donnoit vn peu de clarté à l'endroit où eſtoit le papier peint, afin qu'il ſe püſt mieux repréſenter dans le miroir. Apres auoir dît ces mots, ie me laiſſay choir en terre, & ayant tenu quelque temps la teſte en bas, ie me releuay, & m'adreſſant à Galathée, ie luy dis : Nymphe aimée du Ciel, tes vœux & tes ſacrifices ont eſté receus, la Deïté que nous auons reclamée, veüt que par la veüe, & non ſeulement par l'oüye, tu ſçaches où tu dois trouuer ton bien : Approche-toy de cét autel, & dy apres moy : O grande Hecathe, qui preſide au Palus Stigieux, ainſi iamais le chien à trois teſtes ne t'aboye quand tu y descendras : ainſi tes autels fument touſiours d'agreables ſacrifices, comme ie te promets tous les ans de les

charger d'un semblable à cettuy-cy : pourueu, grande Deesse, que par toy ie voye ce que iete requiers. A cette derniere parole, ie touchay les poils de cheual-*auxquels le petit aix estoit suspendu*, qui estant lasché tomba, & sans manquer donnant sur le caillou, fit le feu accoustumé, avec vne flame si prompte, que Galathée fut surprise de frayeur : mais ie la retins, & luy dis : Nymphes, n'ayez peur, c'est Hecathe qui vous monstre ce que vous demandez : lors la fumée peu à peu se perdant, le miroir se vid, mais vn peu trouble de la fumée de ce feu, qui fut cause que prenant vne esponge mouillée, que ie tenois expressément au bout d'une canne, ie passay deux ou trois fois sur la glace qui la rendit fort claire, & de fortune le Soleil leua en mesme temps, donnant si à propos sur le papier peint, qu'il paroissoit si bien dans le miroir, que ie ne l'eusse sçeu desirer mieux. Apres qu'elles y eurent regardé quelque temps, ie dis à Galathée, ressouuiens-toy, Nymphes, qu'Hecathe te fait sçauoir par moy, qu'en ce lieu que tu vois représenté dans ce miroir, tu trouueras vn diamant à demy perdu, qu'une belle & trop desdaigneuse a mesprisé, croyant qu'il fust faux : & toutesfois il est d'inestimable valeur, prens-le & le conserue curieusement : Or cette riuieré, c'est Lignon, cette Saulaye qui est deçà, c'est le costé de Montverdun au dessous de cette colline, où il sem-

si vous ay une, gardez-vous-en bien
aimez vostre contentement : La bonne,
celle-cy que vous voyez dans ce miroir :
marquez donc bien le lieu que ie vous y ay
oir, & afin de vous en mieux ressouvenir,
que i'auray parlé à vous, retournez le
& le remarquez bien : car le iour que la
sera au mesme estat qu'elle est aujour-
, enuiron cette mesme heure, vn peu
ost, ou vn peu plus tard, vous trouuerez
que vous deuez aimer, s'il vous void
que vous luy, il vous aimera : mais diffi-
ent le pourrez-vous aimer ; au contraire
; le voyez la premiere, il aura de la peine
; aimer, & vous l'aimerez incontinent :
-il comme que ce soit que par vostre
nce vous surmontiez cette contrariété,

trez : Hecathe ne veut pas bien m'asseurer du
 „ iour : Les Dieux se plaisent de mettre de la
 „ peine en ce qu'ils veulent nous donner , afin
 „ que l'obeyssance qu'en cela nous leur rendons,
 „ soit tesmoignage combien nous les estimons.

Lors prenant vne petite houffine ie m'appro-
 chay du miroir, & luy montray avec le bout
 tous les lieux. Voyez-vous, luy disois-ie, voila
 la montagne d'Isoure, voila Mont-verdun,
 voila la riuiera de Lignon : Or voyez vous là
 Cala à ce bord de deça, & vn peu plus bas la
 Pra, allant à la chasse vous y auez passé sou-
 uent, vous pouuez bien le reconnoistre. Or
 Nymphes, Hecathe te mande encor par moy,
 que si tu n'obserues ce qu'elle t'a déclaré, & ce
 que tu luy as promis, elle augmentera le mal-
 heur dont le destin te menasse : & puis chan-
 geant vn peu de voix, ie luy dis : Et ie suis
 tres-aise qu'auant mon depart i'aye esté si
 heureux que de vous auoir donné cét aduis:
 car encor que ie ne sois point de cette contrée,
 si est-ce que vostre vertu & vostre pieté en-
 uers les Dieux m'obligent à vous aimer, & à
 prier Hecathe qu'elle vous conserue & rende
 heureuse, & par là vous voyez que ie suis du
 tout à cette Deesse, puisque m'ayant com-
 mandé de partir dans demain, sans luy contre-
 dire, ie m'y resous, & vous dis Adieu. A ce
 mot ie les mis hors de la cabane, & leur ostant
les herbes que ie leur auois mis autour, ie les

Il lay dans le feu qui estoit encor allumé, & ie me retiray.

vous veulx dire à cette heure, pourquoy ie lis que ce fut à la pleine Lune: car vous vous fâché que ie luy ay donné si long terme, y fait afin que Lindamor fust party avant le y allast, n'y ayant pas apparence qu'Asie luy eust permis auparauant: & puis en aloit-il que vous, qui deulez prendre la gde de toute la Prouince, eussiez vn peu de de demeurer près d'Amasis apres le depart des ces Cheualiers, pour y commencer à rier quelque ordre: puis que d'aller si prom- nent à la chasse, chacun en eust murmuré, tant que vous sçauiez combien vne personne è melle de l'Estat, est sujette aux enuies & inies. Je luy donnay les trois Lunes apres, que si vous y failliez vn iour, vous y pussiez l'autre. Je luy dy, que si elle vous voyoit enuie, qu'elle vous aimeroit facilement, si c'estoit vous, ce seroit au contraire, & seulement pource que ie sçauois fort bien vous seriez le premier à la voir: si bien elle trouueroit veritable en elle-mesme cette culté d'Amour: car comme vous sçauiez, aime Lindamor. Je luy dis que ie deuois it le lendemain, afin qu'elle ne trouuast pas ange mon depart, si de fortune elle reuenoit chercher pour quelqu'autre curiosité: car nt fait enuers elle ce que nous auions resolu,

298 LA I. PARTIE D'ASTRE'E,
ma plus grande haste estoit de m'en aller pour
n'estre reconneu de quelque Druyde qui m'eust
fait chastier, & vous sçavez bien que ç'a touf-
jours esté là toute ma crainte : vous semble-t'il
que i'y aye oublié quelque chose ? Non certes,
dit alors Polemas : mais que peut-estre ce qui
l'a des-ja retardée si long temps ? Quant à moy,
dit Climante, ie ne le puis sçavoir, si ce n'est
qu'elle n'ait pas bien conté les iours de la Lune:
mais puis que rien ne vous presse, & que vous
pouvez encor vous retrouver icy au temps que
ie luy ay donné, ie suis d'aduis que vous le fas-
siez, & que tous les matins deux iours avant &
apres, vous ne manquiez point d'aller là à bon-
ne heure : car il est tout vray, que le premier
iour nous y fusmes vn peu trop tard. Et que vou-
lez-vous, respondit Polemas, que i'y fasse ? ce
fut la perte de ce Berger qui se noya qui en fut
cause, & vous sçavez bien que le bord de la ri-
uiere estoit si plein de personnes, que ie n'eusse
pû demeurer là seul sans soupçon : mais si ne re-
tardasmes-nous pas beaucoup, & n'y a pas d'ap-
parence qu'elle y fust ce iour-là : car ie m'asseu-
re que la mesme occasion qui m'en empescha,
l'aura aussi fait retarder, pour n'estre point veüe.
Ne vous persuadez point cela, repliqua Cli-
mante, elle estoit trop desiruse d'observer ce
que ie luy auois ordonné. Mais il me semble qu'il
feroit temps de se leuer, afin que vous partif-
siez, & lors ouurant les fenestres il vid poindre

jour. Sans doute, luy dit-il, avant que vous voyez au lieu où vous devez estre, l'heure sera passée; hâtez-vous, car il vaut mieux en toutes choses avoir plusieurs heures de reste qu'un moment de moins. Et voulez-vous, luy dit Polemas, que nous y allions encore? pensez-vous qu'elle y vienne, y ayant plus de quinze iours que le temps est passé? Peut-estre, respondit-il, tra-t'elle mal conté, ne laissons pas de nous y aller. Leonide qui craignoit d'estre veuë ou par Polemas, ou par Climante, n'osa se lever s'ils ne fussent partis, & afin de reconnoistre le visage de Climante, lors qu'il fut jour, elle considéra de sorte, qu'il luy sembla impossible qu'il se pût dissimuler à elle: & soudain qu'elle les vid sortir hors de la maison, elle dépêcha de s'habiller: & apres avoir pris congé de son hoste, continua son voyage, si confuse en elle-mesme du malicieux artifice de ces deux personnes, qu'il luy sembloit que tout autre y eust esté deceu aussi bien qu'elle: si est-ce que le mespris que Polemas avoit fait de sa beauté, la picquoit si vivement, qu'elle resolut de remedier par sa prudence à sa malice, & de faire en sorte que Lindamor en son absence ne ressentist les effets de cette trahison; ce qu'elle jugea ne se pouvoir faire mieux que par le moyen de son oncle Adamas, auquel elle fit dessein de declarer tout ce qu'elle en sçauoit. *En cette resolution, elle se hastoit pour aller*

300 LA I. PARTIE D'ASTRE'E,
à Feurs, où elle pensoit le trouuer; mais elle y
arriua trop tard: car dès le matin il estoit party
pour s'en retourner chez luy, ayant le iour au-
parauant paracheué ce qui estoit du sacrifice: &
des-ja le Soleil commençoit à eschauffer bien
fort, quand il se trouua dans la grande pleine
de Mont-verdun: & parce qu'à main gauche il
remarquâ vne touffe d'arbres qui faisoient, ce
luy sembloit, vn assez gracieux ombrage, il y
tourna ses pas en volonté de s'y reposer quelque
temps. A peine y estoit-il arriué, qu'il vîd venir
d'assez loing vn Berger, qui sembloit chercher
ce mesme lieu, pour la mesme occasion qui l'y
auoit conduit: & parce qu'il monstroît d'estre
fort pensif en soy-mesme, lors qu'il arriua, Ada-
mas pour ne le distraire de ses pensées, ne le
voulut point saluer: mais sans se faire voir à
luy, voulut écouter ce qu'il alloit disant: & peu
après qu'il se fut assis de l'autre costé du buisson,
il ouyt qu'il reprît la parole ainsi. Et pourquoy
aimerois-je cette volage? En premier lieu sa
beauté ne m'y peut contraindre, car elle n'en a
pas assez pour auoir le nom de belle: & puis ses
merites ne sont point tels, que s'ils ne sont aidez
d'autres considerations ils puissent retenir vn
honneste homme à son seruice, & en fin son
amitié qui estoit tout ce qui m'obligeoit à elle,
est si inuincible, que s'il y a quelque impression
d'Amour en son cœur, ie croy qu'il est non seu-
lement de cire, mais de cire presque fondue,

il reçoit aisément les figures de toutes nou-
 rez, & qu'il ressemble à ces yeux qui reçoivent
 les figures de tout ce qu'on leur présente,
 & aussi qui les perdent aussi-tost que l'object
 est plus devant eux : que si ie l'ay aimée, il
 que i'auoüe que c'est parce que ie pensois
 elle m'aimast : mais si cela n'estoit pas, ie l'ex-
 :car ie sçay bien qu'elle mesme pensoit de
 mer. Ce Berger eust continué dauantage,
 & esté qu'une Bergere, de fortune y suruint,
 sembloit l'auoir suiuy de loing : & quoy
 elle eust ouy quelques paroles des siennes,
 & fit-elle semblant, & au contraire s'asseyant
 près de luy, elle luy dit : Et bien, Corilas, quel
 nouveau foncey est celuy qui vous retient si pen-
 Le Berger luy respondit le plus dédaigneu-
 rent qu'il pût, & sans tourner la teste de son
 é : C'est celuy qui me fait rechercher avec
 elle nouvelle tromperie vous laisserez ceux
 & cette heure vous commencez d'aimer. Et
 y, dit la Bergere, pourriez-vous croire que
 m'affectionne autre que vous ? Et vous, dit le
 ger, pourriez-vous croire que ie pense que
 s m'affectionnez ? Que croyez-vous donc
 moy ? dit-elle. Tout le pire, respondit Cori-
 que vous pouuez croire d'une personne que
 s hayssiez. Vous auez, adjousta t'elle, d'e-
 nges opinions de moy. Et vous, dit Corilas,
 tranges effets en vous. O Dieux ! dit la Ber-
 e, quel homme ay-je trouué en vous ? C'est

302 LA I. PARTIE D'ASTRÉE,
moy, répondit le Berger, qui puis dire avec
beaucoup plus de raison, en vous rencontrant
Stelle, Quelle femme ay-ie trouuée ? car
y a-t'il rien qui soit plus incapable d'amitié
que vous ? vous, dis-je, qui ne vous plaisez qu'à
tromper ceux qui se fient en vous, & qui imi-
tez le chasseur, qui poursuit avec tant de soing
la beste dont apres il donne curée à ses chiens.
Vous avez, dit-elle, si peu de raison en ce que
vous dites, que celuy en auroit encore moins,
qui s'arresteroit à vous répondre. Pleust à
Dieu, dit le Berger, que i'en eusse tousiours en
autant en mon ame, qu'à cette heure i'en ay en
mes paroles, ie n'aurois pas le regret qui m'af-
flige. Et apres s'estre l'un & l'autre teus pour
quelque temps, elle releua sa voix, & chantant
luy parla de cette sorte : luy de mesme, pour
ne demeurer sans response, luy alloit repli-
quant :

DIALOGUE

DE STELLE ET CORILAS.

STEL.

*V*oudriez-vous estre, mon Berger
A faute d'Amour, infidelle ?

COR.

Pour suivre vostre esprit leger,
Il faut plustost une bonne ayle,
Que non pas un courage hant,
Mais vous suivre c'est un defaut.

STEL.

Vous n'avez pas tousiours pensé
Que m'aimer fust erreur si grande.

COR.

Ne parlons plus du temps passé,
Celuy vit mal qui ne s'amende;
Le passé ne peut revenir,
Ny moy non plus m'en souvenir.

STEL.

Que c'est de ne sçavoir aimer,
Et se figurer le contraire!

COR.

Pourquoy me voulez-vous blâmer
De ce que vous ne sçavez faire?
Vous aimez par opinion,
Et non pas par élection.

STEL.

Je vous aime & aimeray,
Quoy que vostre amour soit changée.

COR.

Moy, jamais ie ne changeray
 Celle où mon ame est engagée :
 Ne croyez point qu'à chaque jour
 Je change comme vous d'Amour.

STEL.

Vous vous estes donc résolu
 De suivre une amitié nouvelle ?

COR.

Si quelque fois vous m'avez plu,
 Je vous iugeois estre plus belle,
 J'ay depuis veu la vérité,
 Vous avez trop peu de beauté.

STEL.

Infidelle ! vous détruisez
 Une amitié qui fut si grande ?

COR.

De vostre erreur vous m'accusez,
 Le battu paye ainsi l'amende :
 Mais dites ce qu'il vous plaira,
 Ce qui fut, jamais ne sera.

STEL.

Mais quoy ? vous m'aimiez en effect,
 Qui vous fait estre si volage ?

COR.

Quand on void l'erreur qu'on a fait,
Changer d'advis c'est estre sage:
Il vaut mieux tard se repentir,
Que jamais d'erreur ne sortir.

STEL.

Le change oste donc d'entre nous
Cette amitié que ie desire.

COR.

Le change m'a fait estre à vous,
De vous le change me retire:
Mais si ie plains changeant ainsi,
C'est d'auoir tardé iusqu'icy,

STEL.

Et quoy l'honneur ny le deuoir
Ne scauroient vaincre vne humeur telle?

COR.

Qu'est-ce qu'en vous ie puis plus voir,
Qui cette amitié renouvelle,
Dont vos feintes m'auoient épris,
Puis qu'en son lieu i'ay le mépris?

STEL.

Ie vous verray pour me venger,
Sans estre aimé, servir quelqu'autre.

I. Part.

V

COR.

*Bien-tost d'un tel mal le changer
 Me guerira comme du vostre:
 Et si ie fais onc autrement,
 L'auray perdu l'entendement.*

STEL.

*Et n'aurez-vous point de regret
 D'une infidelité si grande?*

COR.

*J'en ay prononcé le decret,
 Celuy me doit qui me demande:
 Mais demandez, & plaignez-vous,
 Toute Amour est morte entre nous.*

La Bergere voyant bien qu'il ne demeureroit jamais sans repliche à ses demandes, le laissant chanter, luy dit : Et quoy, Corilas, il n'y a donc plus d'esperance en vous ? Non plus dit-il, qu'en vous de fidelité, & ne croyez point que vos feintes, ny vos belles paroles, me puissent faire changer de resolution, ie suis trop affermy en cette opiniastrété ; de sorte que c'est en vain que vous essayez vos armes contre moy, elles sont trop foibles, ie n'en crains plus les coups, ie vous conseille de les éprouver contre d'autres à qui leur connoissance ne les fasse pas mépriser comme à moy : il ne peut estre qu

vous n'en trouviez à qui le Ciel pour punir quelque secrette faute, ordonne de vous aimer, & ils vous seront d'autant plus agreables, que la nouveauté vous plaist sur toute chose. A ce coup la Bergere fut à bon escient piquée, toutesfois feignant de tourner cette offense en risée, elle luy dit en s'en allant. Que ie me moque de vous, Corilas, & de vostre colere ? nous vous reuerrons bien-tost en vostre bonne humeur : Cependât contentez-vous que ie patiente vostre faute, sans que vous la rejettiez sur moy. Le sçay, repliqua le Berger, que c'est vostre coustume de vous moquer de ceux qui vous aiment, mais si l'humeur que i'ay me dure, ie vous assure que vous pourrez long-temps vous moquer de moy, auant que ce soit d'une personne qui vous aime. Ainsi se separerent ces deux ennemis : & Adamas qui les auoit escoutez, ayant cognoissance par leurs noms de la famille dont ils estoient, eut enuie de sçauoir dauantage de leurs affaires, & appellât Corilas par son nom, le fit venir à luy, & parce que le Berger se monroit estonné de cette surprise, pour le respect qu'on portoit à l'habit & à la qualité de Druide, afin de le rassurer, il le fit asseoir auprès de luy, & puis luy parla ainsi: Mon enfant (car tel ie vous puis nommer, pour l'amitié que i'ay tousiours portée à ceux de vostre famille) il n'est faut que vous soyiez marry d'auoir parlé si franchement à Stelle deuant moy. Je suis tres-

308 LA I. PARTIE D'ASTRE'E,
aise d'auoir sçeu vostre prudence : mais ie
rerois d'en sçauoir dauantage, afin de vous
feiller si bien en cét affaire que vous n'y f
point d'erreur : & pour moy, ie ne croy
auoir peu de difficulté ; puis que les loix
ciuilité & de la courtoisie obligent peut-
dauantage qu'on ne pense pas. Aussi-tost
Corilas auoit veu le Druyde, il l'auoit bie
conneu pour l'auoir veu plusieurs fois e
uers sacrifices: mais n'ayant iamais parlé à
il n'auoit la hardiesse de luy raconter par le
nu ce qui s'estoit passé entre Stelle & luy, c
qu'il desirast fort que chacun sçeuſt la justice
sa cause, & la perfidie de la Bergere : de
s'apperceuant Adamas, afin de luy en do
le courage, il luy fit entendre qu'il en sç
desia vne partie, & que plusieurs le racont
à son desaduantage, ce qu'il oyoit avec dé
fir, pour l'amitié qu'il auoit tousiours po
aux siens. Je crains, respondit Corilas, que
vous soit importunité d'ouyr les particula
de nos villages. Tant s'en faut, repliqua
ce me sera beaucoup de satisfaction, de sç
que vous n'avez point de tort, aussi bien
je passer icy vne partie de la chaleur, & ce
autant de temps employé.

HISTOIRE DE STELLE
ET CORILAS.

Vis que vous le commandez ainsi, dit le berger, il faut que ie prenne ce discours peu plus haut. Il y a fort long-temps que le demeurà vefue d'un mary que le Ciel moit donné, plustost pour en auoir le nom l'effet : car outre qu'il estoit maladiſ, ſa lleſſe, qui approchoit de ſoixante & quins, luy diminuâ tellement les forces, qu'elle contraignit de laiſſer cette ieune vefue et preſque qu'elle fuſt vrayement mariée: nitié qu'elle luy portoit, ne luy fit pas acoup reſſentir cette perte, ny ſon humeur i, qui n'a iamais eſté de prendre fort à cœur accidents qui luy ſuruiennent. Demeurant c fort ſatisfaite en ſoy-meſme, de ſe voir urée tout à coup de deux ſi peſants farux, à ſçauoir de l'impotunité d'un ſaſcheux y, & de l'autorité que ſes parents auoient ouſtumé d'auoir ſur elle; incontinent elle uit à bon eſciant au monde, & quoy que ſa uté, ainſi que vous auez veu, ne ſoit pas de es qui peuuent contraindre à ſe faire air, ſi eſt-ce que ſes affetteries ne déplaiſoient nt à la pluſpart de ceux qui la voyoient. Elle moit auoir dix-ſept ou dix-huiſt ans, aage

310 LA I. PARTIE D'ASTRE'E,
tout propre à commettre beaucoup d'im
dences quand on a la liberté. Cela fut cause
Saliarn, son frere, tres-honneste, & tres-ac
Berger, & des plus grands amis que i'eusse
pouuant supporter ses libres & coustumi
recherches, afin de luy en oster les commoc
en quelque sorte, se resolut de l'esloigne
son hameau, & la mettre en telle compag
qu'elle peust passer son aage plus dange
sans reproche. Pour cet effet, il pria Cl
the de trouuer bon qu'elle fist compagr
sa petite fille Aminthe, parce qu'elles este
presque d'un aage, encore que Stelle en
quelque peu dauantage: & d'autant que Cl
the le trouua bon, elles commencerent en
ble vne viesi priuée & si familiere, que iar
ces deux Bergeres n'estoient l'une sans l'aut
plusieurs s'estonnoient qu'estant si differe
d'humeurs, elles pussent se lier si estroitem
mais la douce pratique d'Aminthe, & le son
naturel de Stelle en furent cause, & ainsi iar
Aminthe ne dedisoit les deliberations d
compagne, & Stelle ne trouuoit iamais
de mauuais de tout ce qu'Aminthe vouloit
cette sorte elles vesquirent si priuement, c
n'y auoit rien de caché entre-elles. Mais e
Lysis, fils du Berger Genetian, laissant les
lons gelez de Mont-Lune, descendit en ne
plaine, où ayant veu Stelle en vne assem
generalle qui se faisoit au Temple de Ver

vis à vis de Mont-Suc, lors mesme qu'Astrée
 put le prix de la beauté : Il en deuint de sorte
 amoureux, que le ne croy pas qu'il ne le soit
 encores au tombeau : & elle le trouua tant à
 son gré, qu'apres plusieurs voyages, & plusieurs
 messages, ses affections passerent si auant, que
 Lysis fit parler de mariage, à quoy elle fit tou-
 telle responce qu'il eust sçeu desirer. En ce
 temps-là Saliem fut contraint de faire vn voya-
 ge si loingtain, qu'il ne sçeut rien de tout
 ce traitté, outre qu'elle s'estoit desia prise vne
 si grande authorité sur soy-mesme, qu'elle ne
 luy communicuoit pas beaucoup de ses affai-
 res : d'autre costé, Aminthe la voyant si tost
 resoluë à ce mariage, plusieurs fois luy de-
 manda si c'estoit à bon escient, & qu'il luy
 sembloit qu'en chose de si grande importance
 il falloit bien regarder. Ne vous en mettez
 point en peine, luy dit-elle, ie sortiray aisé-
 ment de cét affaire. Sur cela, Lysis, qui pour-
 suiuoit fort viuement, prit iour assigné pour
 faire l'assemblée, & se met aux dépenses accou-
 tumées en semblable occasion, tenant son ma-
 riage pour assuré. Mais l'humeur coustumiere
 de plusieurs femmes, de ne faire personne mai-
 stre de leur liberté, l'empescha de continuer
 son premier dessein, qu'elle tascha de rompre
 par des demandes tant déraisonnables, qu'elle
 croyoit que les parents de Lysis n'y consenti-
 roient iamais : mais l'Amour qu'il luy por-

312 LA I. PARTIE D'ASTREE,
toit, estant plus fort que toutes ces difficultez,
elle fut enfin contrainte de le rompre sans au-
tre couuerture que de son peu de bonne vo-
lonté. Si Lysis fut offensé, vous le pouuez iu-
ger, receuant vn si grand outrage, toutesfois il
ne pût chasser cét Amour qu'il ne fust enco-
vainqueur, & me souuient que sur ce discours
il fit ces vers, que depuis lors que nous fumes
amis, il me donna.

SONNET.

Sur vn dépit d'Amour.

DEspit, foible guerrier, parrain audacieux,
Qui me conduit au camp sous de si foibles ar-
mes,
Contre vn Amour armé de flèches & de charmes,
Amour si costumier d'estre victorieux.

*Si le vent de son aïlle aux premieres alarmes
Fait fondre tes glaçons, qui coulent de mes yeux;
Et que feront les feux, qui consomment les Dieux,
Et qui vont s'irritant par les torrens de larmes?*

*Je viens crier mercy, vaincu ie tends la main,
Fléchissant sous le joug du vainqueur inhumain,
Qui de ta resistance augmentera sa gloire:*

*Je veux pour mon salut faire armer la pitié,
 Et de ma Bergere elle esmeut l'amitié,
 Son sang soit mon triomphe, & ma mort ma victoire.*

Ce qui fut cause de ce changement en Stelle, et vne nouvelle affection, que la recherche vn Berger nommé Semire, fit naistre dans son ne, dequoy Lysis s'apperceut le dernier, parqu'elle se cachoit plus de luy que de tout autre. Ce Berger est entre tous ceux que ie vis mais, le plus dissimulé & cauteleux, au reste es-honneste homme, & personne qui a beaucoup d'aimables parties : qui donnerent occasion à la Bergere de refuser, contre sa promesse, l'alliance de Lysis, mettant ce refus en ligne de valeur à son nouuel Amant, qui toutesfois ne triompha pas longuement de cette victoire: car l'aduint que Lupeandre faisant vne assemblée pour le mariage de sa fille Olympe, Lysis & Stelle y furent appellées, & parce que nous sommes fort proches parents Olympe & moy, ie ne vous failir de m'y trouuer : ie ne sçay si ce fut vengeance d'Amour, ou que le naturel inconstant de la Bergere par son branle incertain, la rapportast d'où elle estoit partie, tant y a, qu'elle ne reut pas si tost Lysis, qu'il luy reprit fantaisie de l'appeler, & pour cét effet n'oublia nulle de ses afféteries, dont la nature luy a esté imprudemment prodigue: mais le courage offensé du Berger, luy donnoit d'assez bonnes armes, non

314 LA I. PARTIE D'ASTRE'E,
pas pour ne l'aimer, mais pour cacher seulement son affection. En fin sur le soir, que chacun estoit attentif, qui à dancer, & qui à entretenir la personne plus à son gré, elle le poursuivit de sorte, que le serrant contre vne fenestre, d'où il ne pouuoit honnestement eschapper, il fut contraint de soustenir les efforts de son ennemie. D'autre costé Semire, qui auoit tousiours l'œil sur elle, ayant remarqué les poursuites qu'elle auoit faites tout le soir à ce Berger, suivant le naturel de tout Amant, commença à laisser naistre quelque ialousie en son ame, sçachant bien que la mesche nouuellement estainte se r'allume fort aisément : & voyant qu'elle auoit serré Lysis contre la fenestre, afin d'ouyr ce qu'elle luy disoit, feignant de parler à quelqu'autre, il se mit si près d'eux, qu'il ouyt qu'elle luy demandoit pourquoy il la fuyoit si fort. Vrayement, répondit Lysis, c'est me poursuivre à outrance, & avec trop d'effronterie. Mais encore, reprit Stelle, que ie sçache d'où procedent ces injures, peut-estre que m'ayant ouy, & iugeant sans passion, tout le mal ne fera du costé de celuy que vous pensez. Pour Dieu, répondit Lysis, Bergere, laissez-moy en paix, & qu'il vous suffise que ces injures procedent de la haine que ie vous porte, & l'occasion de ma haine de vostre legereté, qui la rend si iuste, que plüst au Ciel que celuy qui en a tout le tort, en ressentist aussi tout le déplai-

r : mais mettons toutes ces choses sous les
 pieds, & en perdez aussi bien la memoire que
 j'ay perdu toute volonté de vous aimer. L'en-
 ds, respondit Stelle, d'où procede vostre
 courroux, & certes vous avez bien raison de
 vous en formaliser de cette sorte, voyez le vous
 applie le grand tort qu'on luy a fait de ne l'a-
 ir receu pour mary aussi-tost qu'il s'est presen-
 ? N'est-ce pas la coustume de ne le faire ja-
 ais demander deux fois ? A la verité, si ie ne
 vous ay pris au mot, ie vous ay fait vne offen-
 : mais quelle apparence y a-t'il aussi de refuser
 ne personne si constante, qui m'a aimée pres-
 ue trois mois ? Lysis voyant deuant luy cel-
 : que son courage ne luy permettoit d'aimer,
 : que son amitié ne souffroit qu'il hayst, ne sça-
 oit avec quels mots luy respondre ; toutesfois
 our interrompre ce torrent de paroles, il luy
 it : Stelle, c'est assez, nous auons esprouué il y a
 ong-temps que vous sçavez mieux dire que fai-
 : , & que les paroles vous croissent en la bou-
 he dauantage quand la raison vous deffaut le
 lus : mais tenez ce que ie vous vay dire pour
 uiolable : autant que ie vous ay autresfois ai-
 ée, autant vous hay-ie à cette heure, & ne se-
 iour de ma vie, que ie ne vous public pour la
 lus ingrate, & plus trompeuse femme qui soit
 us le Ciel. A ce mot, forçant son affection,
 le bras de Stelle, qu'elle appuyoit à la murail-
 pour le clorre contre la fenestre, il la laissa

seule, & s'en alla entre les autres Bergeres, qui pour l'heure le garantirent de cette ennemie. Semire, qui, comme ie vous ay dit, escoutoit tous ces discours, demeura si estonné & si mal satisfait d'elle, que dès lors il se resolut de ne faire iamais estat d'un esprit si volage: & ce qui luy en donna encore plus de volonté, fut que par hazard, ayant longuement recherché l'occasion de parler à elle, & voyant que Lysis l'auoit laissée seule, ie m'en allay l'accoster: car il faut que i'aduoue que ses attraits & mignardises auoient plus eu de force sur mon ame, que les outrages qu'elles auoient fait à Lysis ne m'auoient pû donner de connoissance de l'imperfection de son esprit: & comme chacun va tousiours flattant son desir, ie m'allois figurant que ce que les merites de Lysis n'auoient pû obtenir sur elle, ma bonne fortune me le pourroit acquerir. Tant y a que tant que sa recherche dura, ie ne voulus point faire paroistre mon affectiô, car outre le parentage qui estoit entre luy & moy, encore y auoit-il vne tres-estroite amitié: mais lors que ie vis qu'il s'en départoit, croyant que la place fut vacante (ie n'auois pris garde à la recherche de Semire) ie creus qu'il estoit plus à propos de luy en decouurir quelque chose, que non pas d'attendre qu'elle eust quelque autre dessein. Ainsi donc m'adressant à elle, & la voyant toute pensue, ieluy dis, qu'il falloit bien que ce fust quelque grande occasion qui la

devoit ainsi changée: car cette tristesse n'estoit
 si coustumiere à sa belle humeur. C'est ce fas-
 tieux Lysis, me répondit-elle, qui se ressouviēt
 usiours du passé, & me va reprochant le refus
 ie i'ay fait de luy. Et cela, luy dis-ie, vous en-
 nye-t'il ? Il ne peut estre autrement, me res-
 pondit-elle: car on ne despoüille pas vne affe-
 ion comme vne chemise, & il prit si mal mon
 retardement, qu'il l'a tousiours nommé vn con-
 tē. Vrayement, luy dis-ie, Lysis ne meritoit pas
 honneur de vos bonnes graces, puis que ne les
 ouuant acheter par ses merites, il deuoit pour
 le moins essayer de le faire par ses longs servi-
 ces; accompagnez d'une forte patience: mais
 son humeur bouillante, & peut-estre son peu
 d'amitié ne le luy permirent pas. Si ce bon-heur
 ne fust arriué cōme à luy, avec quelle affection
 eussé-je receu, & avec quelle patience l'eussé-
 attendu? Vous trouuerez peut-estre estrange,
 mon pere, de m'ouyr dire le prompt change-
 ment de cette Bergere, & toutesfois ie vous jure
 qu'elle receut l'ouuerture de mon amitié, aussi-
 tost que ie la luy fis, & de telle sorte, qu'auant
 que nous separer, elle eust agreable l'offre du
 seruite que ie luy fis, & me permit de me dire
 son seruiteur. Vous pouuez croire que Semire,
 qui estoit aux escoutes, ne demoura guere plus
 n'isfait de moy, qu'il l'auoit esté de Lysis; & de
 ait, depuis ce temps il se departit de cette re-
 cherche, si discrettement toutesfois, que plu-

318 LA I. PARTIE D'ASTRÉE,

seurs creurent que Stelle par ses refus en auoit esté la cause : car elle ne monstra pas de s'en soucier beaucoup, parte que la place de son amitié estoit occupée du nouveau dessein qu'elle auoit en moy : qui estoit cause que ie receuois plus de faueur d'elle que ie n'eusse pas fait, dequoy Lysis s'apperceut bien-tost : mais Amour qui veut tousiours triompher de l'amitié, m'empeschoit de luy en parler, craignant de déplaire à la Bergere : & quoy qu'il s'offençast bien fort de ce que ie me cacheois de luy, si ne luy en eussé-ie iamais parlé sans la permission de Stelle, qui mesme me fist paroistre de desirer que cét affaire passast par ses mains : & depuis, comme i'ay remarqué, elle le faisoit à dessein de le rembarquer encor vne fois avec elle : mais moy qui pour lors ne prenois pas garde à toutes ses ruzes, & qui ne cherchois que le moyen de la contenter, vne nuit que Lysis & moy estions couchez ensemble, ie luy tins vntel langage. Il faut que ie vous aduoüe, Lysis, qu'en fin Amour s'est moqué de moy, & de plus qu'il n'y a point de delay à ma mort, s'il ne vient de vous. De moy, respondit Lysis, vous deuez estre asseuré que ie ne failliray iamais à nostre amitié, encore que vostre méfiance vous y fasse faire de si grandes fautes, & ne croyez pas que ie n'aye reconnu vostre Amour : mais vostre silence qui m'offençoit, m'a fait taire. Puis, repliquay-je, que vous l'a-

ne connu, & que vous ne m'en auez point
 parlé, ie suis le plus offensé : car j'aduoüe bien
 auoir failly en quelque chose contre nostre
 amitié en me taisant, mais il faut considérer
 qu'un Amant n'est pas à soy-mesme, & que de
 toutes ses erreurs il en faut accuser la violence
 de son mal : mais vous qui n'avez point de pas-
 sion, vous n'avez point d'excuse que le deffaut
 d'amitié. Lyfis se mit à soufrire, oyant mes rai-
 sons, & me respondit : Vous estes plaisant, Co-
 rilas, de me payer en me demandant, si ne
 puis-je toutesfois vous contredire, & puis que
 vous auez cette opinion, voyez en quoy ie puis
 excuser cette faute. En faisant pour moy, res-
 pondis-je, ce que vous n'avez pû faire pour
 vous : C'est (il faut enfin le dire) que si ie ne
 parviens à l'amitié de Stelle, il n'y a plus d'es-
 poir en moy. O Dieux ! s'escria alors Lyfis, à
 quel passage vous conduit vostre desastre ?
 Ruyez, Corilas, ce dangereux riuage, où en
 vérité il n'y a que des rochers & des bancs qui
 se sont remarquez que par les naufrages de
 ceux qui ont pris cette mesme route : le vous en
 parle comme expérimenté, vous le sçauz : ie
 croy bien qu'ailleurs vos merites vous acquer-
 rent meilleure fortune qu'à moy : mais avec cet-
 te perfide, c'est erreur que d'esperer que la ver-
 tury la raison le puissent faire. Je luy respondis,
 ce ne m'est peu de contentement de vous ouyr
 tenir ce langage : car iusques icy i'ay esté en

doute que vous n'en eussiez encores quelque ressentiment: & cela m'a fait aller plus retenu: mais puis que, Dieu mercy, cela n'est pas, ie veux en cét Amour tirer vne extrême preuue de vostre amitié. Ie sçay que la haine qui succede à l'Amour, se mesure à la grandeur de son deuancier, & qu'ayant tant aimé cette belle Bergere, venant à la hayr, la haine en doit estre d'autant plus grande: toutesfois ayant sçeu par Stelle mesme, que ie ne puis paruenir à ce que ie desire que par vostre moyen, ie vous adjure par nostre amitié de m'y vouloir aider, soit en le luy conseillant, soit en la priant, ou de quelque sorte que ce puisse estre: & ie nomme celle-cy vne extrême preuue: car ie ne doute point que la hayssant, il ne vous ennuye de parler à elle: mais c'est mon amitié qui veut faire paroistre qu'elle est plus forte que la haine. Lysis fut bien surpris, attendant de moy toute autre priere que celle-cy, par laquelle, outre le déplaisir qu'il auroit de parler à Stelle, encor se voyoit-il à iamais priué de la personne qu'il aimoit le plus. Toutesfois il respondit, ie feray tout ce que vous voudrez, vous ne vous sçauriez promettre dauantage de moy, que i'en ay de volonté: mais ressouuenez-vous de ce qui s'est passé entre nous, & que i'ay tousiours ouy dire, qu'aux messages d'Amour, il se faut seruir de personnes qui ne sont point hayes: Il est vray qu'il ne faut pour Stelle y regarder de si près, puis que ie vous assure que
vous

us y ferez aussi bien vos affaires de cette sorte que d'une autre. Voila donc le pauvre Lyfis lieu d'Amant devenu messager d'Amour, fier que son amitié luy commanda de faire par moy, non point par acquit, mais en intention de m'y servir en amy, quoy que peut-estre vis l'Amour luy fist en quelque sorte chance dessein, comme ie vous diray : mais en il faut accuser la violence d'Amour, & le vouloir trop absolu qu'il a sur les hommes, & briser l'amitié qu'il me portoit, qui luy permit de consentir à se priver à jamais de ce qu'il vouloit, pour me le faire posséder. Quelques jours apres recherchant la commodité de parler elle, il la trouua si à propos chez elle, qu'il n'avoit personne qui pût interrompre son discours, pour long qu'il le voulust faire, & en renouellant le souvenir de l'injure qu'il avoit eüe, il s'arma tellement contre ses attraits, qu'Amour n'eut guere d'esperoir pour ce point de le pouvoir vaincre: ce ne fut pas que la nature ne mist autant d'estude pour le surmonter que luy pour trouver les seuretez pour sa liberté: mais parce que contre Amour il opposa l'espit & l'amitié: le premier armé de l'offense & l'autre du devoir, il demeura invaincu en combat. Avant qu'il commençast de parler, le voyant approcher, luy alla au devant, & les paroles de la mesme affecteront. Quel nouveau bon-heur, dit-elle, est celuy qui me ra-

322 LA I. PARTIE D'ASTREE,
meine ce desiré Lysis ? Quelle faueur inespérée
est celle-cy ? Le retourne à bien esperer de moy,
puis que vous reuenez : car ie puis avec verité
jurer que depuis que vous me laissastes, ie n'ay
iamais eu vn entier contentement. A quoy le
Berger respondit : Plus affertée que fidelle Ber-
gere, ie suis plus satisfait de la confession que
vous faites, que ie n'ay esté offensé par vostre in-
fidelité. Mais laissons ce discours, & oublions-
le pour iamais, & respondes-moy à ce que ie
veux vous demander. Estes-vous encore reso-
luë de tromper tous ceux qui vous aimeront ?
Pour moy ie sçay bien qu'en croire, nulle de
vos humeurs à mes despens ne m'estant incon-
nuë : Mais ce qui me conuie à les vous deman-
der, c'est pour connoistre à vostre mine si l'on
en sera quitte à meilleur marché : car si vous
dites avec affection, serment, ou autre sorte
d'assurance, que nul ne sera deceu de vous,
pour certain ils sont de mon rang. La Bergere
n'attendoit pas ces reproches, toutesfois elle
ne laissa de luy respondre. Si vous n'estes venu
que pour m'injurier, ie vous remercie de vostre
visite : mais aussi vous auez bien occasion de
vous plaindre de moy. Me plaindre, respon-
dit le Berger, ie vous prie laissons cela à part,
ie ne me plains non plus que ie vous injurie, &
tant s'en faut que i'vse de plainte, que ie me
loüe de vostre humeur : car si vous eussiez plus
longuement fait paroistre de m'aimer, i'eusse

LIVRE CINQVIESME. 323

plus long-temps vescu en tromperie; & pleuit à Dieu que la perte de vostre amitié ne m'eust r'apporté plus de regret que de dommage, vous n'aurez pas occasion de dire que ie me plains, non plus que ie ne vous injurie pas, puis que l'injure & la verité ne peuvent non plus estre ensemble, que vous & la fidelité : mais il est tres-veritable que vous estes la plus trompeuse & la plus ingrate Bergere de Forests. Il me semble, luy respondit Stelle, peu courtois Berger, que ces discours seroient mieux en la bouche de quelqu'autre que de vous. Alors Lysis, changeant vn peu de façon : Iusques icy, dit-il, i'ay presté ma langue au iuste dépit de Lysis, à cette heure ie la preste à vn qui a bien plus affaire de vous, c'est vn peu prudent Berger qui vous aime, & qui n'a rien de cher au prix de vos bonnes graces. Elle croyant qu'il se mocquast, luy respondit; Laissons ce discours, & qu'il vous suffise, Lysis, que vous m'avez aimée, sans à cette heure vouloir renouueller le souvenir de vos erreurs. A la verité, repliqua soudain le Berger, c'estoient bien erreurs celles qui me pouissoient à vous aimer: mais vous n'erez pas moins si vous avez opinion que ie parle de moy : C'est du pauvre Corilas, qui s'est tellement laissé surprendre à ce qui se void de vous, que pour chose que ie luy aye sceu dire de vostre humeur, il m'a esté impossible de l'entirer : ie luy ay dit ce que i'auois esprouvé

324 LA I. PARTIE D'ASTRE'E,
de vous, le peu d'amitié, & le peu d'assurance
qu'il y a en vostre ame, & en vos paroles : le luy
ay iuré que vous le tromperiez, & ie sçay que
vous m'empescherez d'estre parjure : mais le
pauvre miserable est tant aveuglé, qu'il a opi-
nion que où ie n'ay pû atteindre, ses merites le
feront paruenir, & toutesfois pour le détrom-
per ie luy ay bien dit, que le plus grand empes-
chement d'obtenir quelque chose de vous,
estoit le merite : & afin que vous en croyez ce
que ie vous en dis, voicy vne lettre qu'il vous
escrit : i'ay opinion que s'il a failly, vous luy en
ferez bien faire la penitence. Et parce que Stel-
le ne vouloit lire ma lettre, Lysis l'ouurant la
luy leut tout haut.

LETTRE DE CORILAS à Stelle.



*Il est bien impossible de vous voir sans
vous aimer, mais plus encore de vous
aimer sans estre extrême en telle affe-
ction ; que si pour ma deffense il vous
plaist de considerer cette verité, quand
ce papier se presentera deuant vos yeux, ie m'assure
que la grandeur de mon mal obtiendra par pitié autāt
de pardon enuers vous, que l'outrecuidance qui m'ele-
ue à tant de merites, pourroit meriter de iuste puni-*

tion. Attendant le iugement que vous en ferez, permettez que ie baise mille & mille fois vos belles mains, sans pouvoir par tel nombre égaler celui des morts, que le refus de cette supplication me donnera, ny des felicittez qui m'accompagneront, si vous m'écoutez, comme veritablement ie suis, pour vostre tres-affectionné & fidelle seruiteur.

Soudain que Lyfis eut acheué de lire, il continua : Et bien, Stelle, de quelle mort mourra-t'il ? pour combien en sera-t'il quitte ? Pour moy ie commence à le plaindre, & vous à penser par quel moyen vous l'entretiendrez en l'opinion où il est, & puis comme vous luy ferez trouuer vos refus plus amers. Ces discours touchoient à bon escient cette Bergere, voyant combien il estoit esloigné de l'aimer, de sorte que pour l'interrompre elle fut contrainte de luy dire : Il me semble, Lyfis, que si Corilas est en la volonté que ce papier fait paroistre, il a esté peu aduisé de vous y employer, puis que vos paroles sont plus capables d'acquiescer de la haine que de l'amitié, & que vous semblez plustost messager de guerre, que de paix. Stelle, repliqua le Berger, tant s'en faut qu'il ait esté peu aduisé en cette eslection, que s'il auoit monstré autant de iugement au reste de ses actions, il ne seroit pas tant necessiteux de vostre secours. Il a esprouué vos affecterries, il sçait quels sont vos attraits, & de qui se

326 LA I. PARTIE D'ASTREE,
tust-il pû servir sans soupçon de se faire plustost
vn competeur qu'un amy favorable, sinon de
moy, qui vous hay plus que la mort? Et toutes
fois l'artifice dont ie me sers, n'est pas mau-
vais : car vous representant si naïfvement ce
que vous estes, vous reconnoistrez mieux
l'honneur qu'il vous fait de vous aimer : mais
laïssons ce propos, & me dites à bon escient
s'il est en vos bonnes graces, combien il y de-
meurera, puis qu'en verité ie n'oserois retour-
ner à luy, sans luy en apporter quelque bonne
responſe: Je vous en conjure par son amitié,
& par la nostre passée. A ce propos le Berger
en adjouſta quelques autres, avec tant de prie-
res, que la Bergere creut qu'il le disoit à bon
escient. Ce qu'elle meſme ſe perſuada aiſément
ſelon ſon naturel : car c'est la couſtume de cel-
les qui s'affectionnent aiſément de croire en-
core plus aiſément d'estre aimées, ſi eſt-ce que
pour cette fois Lysis ne pût obtenir d'elle, ſi-
non que l'amitié de ſon couſin, au deſaut de
la ſienne, ne luy eſtoit point deſagreable
mais que le temps ſeroit ſon conſeil. Et depuis
par diuerſes fois il la ſollicita de ſorte, qu'il
en eut toute telle aſſurance qu'il voulut, &
parce qu'il ſe reſſouuint de ſon humeur volage,
il taſcha de l'obliger par vne promeſſe eſcrite
de ſa main, & la ſçeut tourner de tant de co-
ſtez, qu'il en eut ce qu'il voulut. Il ſ'en re-
vint de cette ſorte vers moy, & me fit le diſ-

ours de tout ce qu'il auoit fait, horsmis de cette promesse : car connoissant l'humeur de Stelle, il se doutoit tousiours qu'elle le tromperoit, & que s'il me parloit de ce papier, ce seroit m'y embarquer dauantage, & puis plus de peine à me r'amener : tout cecy fut sans le secours d'Aminthe, de laquelle plus que de nulle autre Stelle se cachoit. Lors que i'eus receu vne telle assurance de ce que ie desirois le plus, apres en auoir remercié la Bergere, ie commençay avec sa permission de donner ordre aux nopces, & ne faisois plus difficulté d'en parler ouuertement, quoy que Lysis me predoit tousiours bien qu'en fin ie serois trompé. Mais l'apparence du bien que nous desirons, flatte de sorte, que mal-aisément prestons-nous l'aureille à qui nous dit le contraire. Cependant que ce mariage s'alloit diuulguant, Semire, qui, comme ie vous ay dit, auoit quitté cette recherche à cause de Lysis & de moy, estant piqué des discours qu'elle auoit tenus de moy, resolut pour faire paroistre le contraire, à quelque prix que ce fust, de r'entrer en ses bonnes graces, en dessein de la quitter par apres, si effrontément qu'elle ne pût plus dire que cette separation procedast d'elle : il ne faut pas y apporter beaucoup d'artifice : car son humeur changeante se laissa aisément aller à son naturel, & ainsi tout à coup la voilà résolüe de me quitter pour Semire, comme peu

328 LA I. PARTIE D'ASTRE'E,

auparauant elle auoit quitté Semire pour moy. Si n'estoit-elle pas sans peine, à cause de la promesse qu'elle auoit escrite, ne sçachant comme s'en desdire. En fin le iour des nopces estant venu, où i'auois assemblé la pluspart de mes parens & amis, ie m'en tenois si assuré, que i'en receuois la resiouissance de tout le monde: mais elle qui pensoit bien ailleurs, lors que ie n'estois attentif qu'à faire bonne chere à ceux qui estoient venus, rompit tout à fait ce traité, avec des excuses encores plus mal-basties que les premieres: dequoy ie me sentis tant offensé, que partant de chez elle sans luy dire Adieu, ie conceus vn si grand mespris de sa legereté, que iamais depuis elle n'a pû se rapointer avec moy.

Or jugez, mon pere, si i'ay occasion de me douloir d'elle, & si ceux qui le racontent à mon desaduantage, en ont esté bien informez. A la verité, respondit Adamas, voila vne femme indigne de ce nom, & m'estonne comme il est possible qu'ayant trompé tant de gens, il y en ait encor quelqu'vn qui se fie en elle. Encore ne vous ay-je pas tout raconté, reprit Corilas, car apres que chacun s'en fut allé, horsmis Lysis, elle fit en sorte que Semire l'arresta iusques sur le soir. Cependant, comme ie croy, qu'elle alloit cherchant quelque artifice pour r'auoir sa promesse, parce qu'elle voyoit bien qu'il estoit *du tout offensé* contr'elle. En fin tout effronté:

ent elle luy parla de cette sorte : Est-il possible, Lyfis, que vous ayez tellement perdu l'affection que si souvent vous m'avez iurée, que vous n'avez plus nulle volonté de me plaire ? Moy, dit Lyfis, le Ciel me fasse plustost mourir. A ce mot quelque empeschemēt qu'elle y sceust mettre, il sortit de la maison pour s'en aller : mais elle l'atteignit assez près de là, & luy prenant la main entre les siennes, la luy alloit serrant d'une façon que chacun eust iugé qu'il y auoit bien de l'Amour ; & quoy qu'il fust tres-sçauant de son humeur & de ses tromperies, si ne se pût-il empeschier de se plaire à ses flatteries, encore qu'il ne leur adjousta point de foy ; ce qu'il témoigna bien lors que considerant ses actions il luy dit : Mon Dieu, Stelle, que vous abusez des graces dont le Ciel vous a esté sans raison prodigue ! Si ce corps enfermoit vn esprit qui eust quelque ressemblance avec sa beauté, qui est-ce qui pourroit vous resister ? Elle qui reconnut quelle force auoient eu ses caresses, y adjousta tout l'artifice de ses yeux, toutes les menteries de sa bouche, & toutes les malices de ses inuentions, avec lesquelles elle le tourna de tant de costez, qu'elle le mit presque hors de luy-mesme ; & puis elle vſa de tels mots : Gentil Berger, s'il est vray que vous soyiez ce Lyfis, qui autresfois m'a tant affectionnée, ie vous conjure par le souueſſir d'une saison si heureuse pour moy, de vou-

330 LA I. PARTIE D'ASTRÉE,
loir m'écouter en particulier , & croyez que si
vous avez eu quelque occasion de vous plain-
dre , ie vous feray paroistre que cette seconde
faute , ou pour le moins que vous estimez telle,
n'a esté commise que pour remedier à la première.
A ces paroles Lysis fut vaincu : toutesfois
pour ne se monstrier si foible , il luy respondit :
Voyez-vous , Stelle , combien vous estes esloi-
gnée de vostre opinion , tant s'en faut que ie
voulusse faire quelque chose qui vous plût,
qu'il n'y a rien qui vous desplaie que ie ne tas-
che de faire. Puis qu'il n'y a point d'autre moyé,
respondit la Bergere, reuenez donc dans la mai-
son pour me déplaire. Auec cette intention, res-
pondit-il , ie le veux. Ainsi donc ils rentrerent
chez elle , & lors qu'ils furent près du feu , elle
reprit la parole de cette sorte : En fin, Berger, il
est impossible que ie viue plus longuement avec
vous, & que ie dissimule, il faut que j'oste du tout
le masque à mes actions , & vous connoistrez,
que cette pauvre Stelle, que vous avez tant esti-
mée volage, est plus constante que vous ne pen-
sez pas , & veux seulement , quand vous le con-
noistrez ainsi , que pour satisfaction des outrages
que vous m'avez faits, vous confessiez libre-
ment que vous m'avez outragée. Mais , dit-elle
soudain, interrompant ce propos, qu'avez-vous
fait de la promesse qu'autrefois vous avez eue
de moy en faueur de Corilas ? car si vous la luy
avez donnée , cela seul peut interrompre nos

affaires. Qui est-ce qui en la place de Lylis n'eust creu qu'elle l'aimoit, & qui ne se fust laissé tromper comme luy ? aussi ce Berger ayant opinion qu'elle vouloit faire pour luy ce qu'elle m'auoit refusé, luy rendit sans difficulté cette promesse qu'il auoit tousiours tenuë & fort chere & fort secrette : Soudain qu'elle l'eut, elle la déchira, & s'approchant du feu luy en fit vn sacrifice : & puis se tournant vers le Berger, elle luy dit en souffrant: il ne tiendra plus qu'à vous, gentil Berger, que vous ne poursuiuiez vostre voyage: car il est desia tard. O Dieux ! s'escria Lylis, connoissant sa tromperie : Est-il possible que iusques à trois fois i'aye esté deçeu d'une mesme personne ? Et quelle occasion, luy dit Stelle, auez-vous, de dire que vous ayez esté trompé ? Ah ! perfide & desloyale, dit-il, ne venez-vous pas de me dire que vous me feriez paroistre que cette derniere fauten'a esté faite que pour reparer la premiere, & que pour me monstrier que vous estiez constante, vous me decouririez au nud vostre cœur & vos intentions ? Lylis, dit-elle, vous venez tousiours aux injures, si ie ne vous ay iamais aimé, ne suis-ie constante à ne vous aimer point encores ; & ne vous fais-je voir quel est mon cœur, & à quoy tendent mes actions, puis qu'ayant eu ce que ie voulois de vous, ie vous laisse en paix ? croyez que toutes les paroles que vous m'avez fait perdre depuis vne heure en ça, n'estoient que pour recouurer

auoit esté la cause de mon mal , ou plüstoï
mon bien ; telle puis-ie nommer certe sep
tion d'amitié, se ressentant encor offensé du
mier mespris qu'elle auoit fait de luy , vo
cette extreme légereté, & considérant que p
estre luy en pourroit-elle faire encor de mei
resolut de la preuenir ; & ainsi l'ayant abu
comme nous l'auions esté Lysis & moy, il r
pit le traicté du mariage au milieu de l'ass
blée qui en auoit esté faite , qui fit dire à
sieurs, que par les mesmes armes dont l'ont
se, on en reçoit bien souuent le supplice.

Corilas finit de cette sorte : Et Adama
souffriant, luy dit : Mon enfant, le meilleur c
seil que ie vous puisse donner en cecy , c'es
fuir la familiarité de cette trompeuse , & p
vous deffendre de ses artifices, & contenter
parens , qui desirent avec tant d'impatienc
vous voir marié, lors que quelque bon part
présentera receuez-le sans vous arrester à
ieunesses d'Amour : car il n'y a rien qui v
puisse mieux garantir des finesses & surpri
de cette trompeuse , ny qui vous rende plus

LIVRE CINQVIESME. 333

mé parmy vos voisins, que de vous marier, non point par Amour, mais par raison. Celle-là estant vne des plus importantes actions que vous puissiez iamaïs faire, & de laquelle tout l'heur & tout le malheur d'un homme peut dépendre. A ce mot ils se separent : car il commençoit à se faire tard, & chacun prit le chemin de son logis.

Fin du cinquiesme Livre.







L'ASTRÉE

DE MESSIRE

HONORE' D'VRFE'.

PREMIERE PARTIE.

LIVRE SIXIESME.

D'AVTRE costé Leoniden'ayant point trouué Adamas à Feurs, reprit le chemin par où elle estoit venue, sans y séjourner que le temps qu'il falut pour dîner; & parce qu'elle auoit resolu de demeurer cette nuit avec les belles Bergeres qu'elle auoit veües le iour auparauant, pour le desir qu'elle auoit de les connoistre plus particulièrement, elle vint repasser au mesme lieu où elle les auoit rencontrées, puis estendant la veüe de tous costez, il luy sembla bien d'en voir quelques-vnes : mais ne les pouuant reconnoistre pour estre trop loing, avec vn grand tour, *elle s'en approcha le plus qu'elle pût, & lors les*

voyant au visage elle connut que c'estoient les mesmes qu'elle cherchoit. Elle deuoit estimer beaucoup cette rencontre : car de fortune elles estoient sorties de leur hameau , en deliberation de passer le reste du iour ensemble, & pour couler plus aisément le temps, faisoient dessein de n'estre qu'elles trois, afin de pouuoir plus librement parler de tout ce qu'elles auoient de plus secret , si bien que Leonide ne pouuoit venir plus à propos , pour satisfaire à sa curiosité, mesmes qu'elles ne faisoient qu'y arriuer. Estant doncques aux escoutes, elle ouyt qu'Astrée prenant Diane par la main, luy dit: C'est à ce coup, sage Bergere, que vous nous payerez ce que vous nous auez promis , puis que sur la parole que nous auons eue de vous, Phylis & moy n'auons point fait de difficulté de dire tout ce que vous auez voulu sçauoir de nous.

Belle Astrée , respondit Diane , ma parole m'oblige sans doute à vous faire le discours de ma vie : mais beaucoup plus l'amitié qui est entre nous, sçachant bien que c'est estre coupable d'une trop grande faute , que d'auoir quelque cachette en l'ame, pour la personne que l'on aime. Que si i'ay tant retardé de satisfaire à ce que vous desirez de moy, croyez, Bergeres, que ç'a esté, que le loisir ne me l'a encore permis : car encor que ie sois tres-assurée , que ie ne sçauois vous raconter mes ieunesses sans rougir , si est ce que cette honte me sera aisée à vaincre, quand

And ie penseray que c'est pour vous complai-
Pourquoy rougiriez-vous , respondit Phyl-
 , puis que ce n'est pas faute que d'aimer ? Si
ne l'est pas , repliqua Diane , c'est pour le
ains vn pourtrait de la faute , & si ressemblât,
e bien souuent ils sont pris l'un pour l'autre.
ux , adjousta Phylis, qui s'y deçoient ainsi,
t bien la veuë mauuaise. Il est vray, respondit
iane : mais c'est nostre malheur , qu'il y en a
us de cette sorte, que non pas des bones. Vous
us offenseriez , interrompit Astrée , si vous
liez cette opinion de nous. L'amitié que ie
us porte à toutes deux, respondit Diane, vous
oit assez asseurer que ie n'en sçaurois faire
auuais iugement: car il est impossible d'aimer
que l'on n'estime pas. Aussi ce qui me met en
ine n'est pas l'opinion que mes amies peu-
nt auoir de moy : mais ouy bien le reste du
onde , d'autant qu'avec mes amies ie viuray
usieurs , de sorte que mes actions leur seront
nnuës , & par ce moyen l'opinion ne peut
oir force en elles : mais aux autres il m'est
ipossible : si bien qu'enuers elles les rapports
uent beaucoup noircir vne personne, & c'est
ur ce sujet , puis que vous m'ordonnez de
us raconter vne partie de ma vie, que ie vous
njure par nostre amitié de n'en parler ia-
ais. Et le luy ayant iuré toutes deux , elle re-
it son discours de cette sorte :

HISTOIRE DE DIANE.

CE seroit chose estrange, si le discours que vous desirez sçauoir de moy, ne vous estoit ennuyeux, plus belles & discrettes Bergeres, qu'il m'a tant fait endurer de desplaisir, que ie ne croy point y employer à cette heure plus de paroles à le redire, qu'il m'a cousté de larmes à le souffrir : & puis qu'en fin il vous plaist que ie renouuelle ces fascheux ressouuenirs, permettez-moy que i'abrege, pour n'amoindrir en quelque sorte le bon-heur où ie suis, par la memoire de mes ennuyx passez. Je m'assure qu'encores que vous n'ayez iamais veu Cclion, ny Bellinde, que toutefois vous auez bien ouy dire, qu'ils estoient mes pere & mere, & peut-estre, auez sçeu vne partie des trauerſes qu'ils ont euës pour l'amour l'un de l'autre, qui m'empeschera de les redire, quoy qu'elles ayent esté presage de celles que ie deuoïs recevoir. Et faut que vous sçachiez qu'apres que les soucis de l'Amour furent amortis par le mariage, afin qu'ils ne demeurassent oiseux, les affaires du mesnage commencerent à naistre, & en telle abondance, que s'ennuyans des procez, ils furent contraints d'en accorder plusieurs à l'amiable; entr'autres, vn de leur voisin nommé Phormion les trouua de sorte que

eurs amis furent enfin d'aduis , pour assoupir tous ces soucis, de faire quelques promesses d'alliance future entr'eux, & parce que l'un ny l'autre n'auoient point encores d'enfans (n'y ayant pas long-temps qu'ils estoient mariez) ils iurerent par Thautates sur l'autel de Belenus , que s'ils n'auoient tous deux qu'un fils , & vne fille, ils les marieroient ensemble, & promirent cette alliance avec tant de serments , que celuy qui l'eust rompuë eust esté le plus parjure hōme du monde. Quelque temps apres mon pere eust vn fils qui se perdit lors que les Gots & Ostrogots rauagerent cette Prouince: peu apres ie nasquis, mais si malheureusemēt pour moy , que iamais mon pere ne me vid , estant née apres sa mort. Cela fut cause que Phormion voyant mon pere mort, & mon frere perdu (car ces Barbares l'auoient enleué, & peut-estre tué, ou laissé mourir de necessité) & que mô oncle Diamis s'en estoit allé de desplaisir de cette perte , se resolut , s'il pouuoit auoir vn fils , de rechercher l'effet de leurs promesses. Il aduint que quelque temps apres sa fēme accoucha , mais ce fut d'une fille, & parce qu'elle estoit âgée, & qu'il craignoit de n'en auoir plus d'elle , il fit courre le bruit que c'estoit d'un fils, & y vsa d'une si grande finesse, que iamais personne ne s'en print garde: artifice qui luy fut assez aisé , parce que personne n'eust creu qu'il eust voulu vser d'une telle trōuerie, & que iusques à vn certain aage , il est

rant que la liberté que le nom d'homme rapporte, est beaucoup plus agreable que n'est pas la seruitude à laquelle nostre sexe est sousmis.

Outre qu'elle n'ignoroit pas que venant à se declarer fille, elle ne donneroit peu à parler à toute la contrée. Ces raisons luy firent continuer le nom qu'elle auoit durant la vie de son pere : & craignant plus que iamais, que quelqu'un ne découurist ce qu'elle estoit, elle mettoit de si près, que mal-aisémēt estois-je iamais sans elle. Mais, belles Bergeres, puis qu'il vous plaist de sçauoir mes ieunesses, c'est à ce coup qu'il faut qu'en les oyant vous les excusiez, & qu'ensemble vous ayez cette creance de moy, que i'ay eut tant & de si grands ennuis pour aimer, que ie ne suis plus sensible de ce costé-là, m'y estant de sorte endurcie, que l'Amour n'a plus d'assez fortes armes, ny de pointe assez accrée pour me percer la peau. Helas ! c'est du Berger Filandre dont ie veux parler. Filandre, qui le premier a pû me donner quelque ressentiment d'Amour, & qui n'estant plus, a emporté tout ce qui en pouuoit estre capable en moy. Vrayement, interrompit Astrée, ou l'amitié de Filandre a esté peu de chose, ou vous y auez vsé d'une grâde prudence; puis qu'en verité ie n'en ouy iamais parler; qui est chose bien rare, d'autant que la mesdisance ne pardonne pas mesme à ce qui n'est pas. Que l'on n'en ait point parlé, *respondit Diane*, i'en suis plus obligée à nostre

e intention, qu'à nostre prudence, & pour
 sion du Berger, vous pourrez iuger quelle
 stoit, par le discours que ie vous en feray.
 le Ciel qui a reconneu nos pures & nettes
 tions, a voulu nous fauoriser de ce bon-
 La premiere fois que ie le vy, ce fut le iour
 nous chommons à Appollon & à Diane,
 vint aux jeux en cōpagnie d'une sœur qui
 assembloit si fort, qu'ils retenoient sur eux
 ux de la plus grande partie de l'assemblée.
 rce qu'elle estoit parente assez proche de
 iere Daphnis, aussi tost que ie la vy, ie
 rassay & caressay avec vn visage si ouuert,
 efflors elle se iugea obligée à m'aimer: elle
 mmoit Callirée, & estoit mariée sur les ri-
 e Furan, à vn Berger, nommé Gerestan,
 le n'auoit iamais veu que le iour qu'elle
 isa, qui estoit cause du peu d'amitié qu'elle
 ertoit. Les caresses que ie fis à la sœur, don-
 it occasion au frere de demeurer près de
 tant que le sacrifice dura, & par fortune, ie
 y si ie dois dire bonne ou mauuaise pour
 m'estois ce iour agencée le mieux que i'a-
 uû, me semblât qu'à cause de mô nom, cet-
 e me touchoit bien plus particulièrement
 s autres. Et luy, qui venant d'un lōg voya-
 uoit autre connoissāce, ny des Bergers, ny
 ergeres, que celle que sa sœur luy donnoit,
 us laissa guere de tout le iour: si bien qu'en
 ue sorte me sentant obligée à l'entretenir,

342 LA I. PARTIE D'ASTRE'E
rant que la liberté que le nom d'homme
porte, est beaucoup plus agreable que
la seruitude à laquelle nostre sexe est

Outre qu'elle n'ignoroit pas qu'elle
declarer fille, elle ne donneroit
toute la contrée. Ces raisons l'en-
nuier le nom qu'elle auoit dur
pere : & craignant plus qu'elle
qu'un ne decouurist ce qu'elle
noit de si près, que mal-à-
sans elle. Mais, belles filles, il
plaist de sçauoir mer-
qu'il faut qu'en les cœurs
qu'ensemble vous
que i'ay eut tant & tant
mer, que ie ne
m'y estant de si
plus d'assez f
rée pour m
ger Filandre. Ce que cet aduertissement fu
le premier ademain il me sembla de reco
ment d'une apparence de ce qu'elle m'ai
té tout redoublée nous auions accoustu
Vraiment assembler sous quelques arbres, &
Filandre aux chansons, ou bien nous asseoir
d' & nous entretenir des discours que n
gions plus agreables, afin de ne nous
en cette assemblée, que le moins qu'il
roit possible : Il aduint que Filandre
connoissante que de Daphnis & de moy

elle & moy, & attendant de sça-
 la troupe se resoudroit, pour
 conquerois de ce que ie pen-
 respondre, à quoy Ami-
 tra en si grande jalousie,
 sans en dire le sujet,
 villanelle, ayant au-
 pour faire con-
 et il entendoit

D'AMIDOR
 CHANT VNE
 legereté.

Enfin celuy l'aura,
 Qui dernier la servira.
 De ce cœur cent fois valage,
 Plus que le vent animé,
 Qui peut croire d'estre aimé,
 Ne doit pas estre creu sage;
 Car enfin celuy l'aura,
 Qui dernier la servira.

A tous vents la giroëtte,
 Tu le faiste d'une tour :
 Elle aussi vers toute Amour,
 Tourne le cœur & la teste:
 A la fin, &c.

344 LA I. PARTIE D'ASTRE'E,
ie fis ce que ie pús pour luy plaire. Et ma peine
ne fut point inutile : car dès lors ce pauvre Ber-
ger donna naissance à vne affection qui ne finit
iamais que par sa mort. Encores suis-je tres cer-
taine, que si au cercueil on a quelque souuenir
des viuants, il m'aime, & conserue parmy les
cendres la pure affection qu'il m'a iurée.
Daphnis s'en prit garde dès le iour mesme, &
defait, le soir estant au liét (parce que Filidas
s'estoit trouuée mal, & n'auoit pû venir à ces
ieux) elle me le dit : mais ie rejeztay cette opi-
nion si loing, qu'elle me dit : Le voy bien, Dia-
ne, que ce iour me coustera beaucoup de prie-
res, & à Filandre beaucoup de peine: mais quoy
qu'il aduienne, si n'en ferez-vous pas du tout
exempte. Elle auoit accoustumé de me faire
souuent la guerre de semblables recherches,
parce qu'elle voyoit que ie les craignois, cela
fut cause que ie ne m'arrestay pas à luy respon-
dre. Si est-ce que cét aduertissement fut cause,
que le lendemain il me sembla de reconnoistre
quelque apparence de ce qu'elle m'auoit dit.
L'apresdisnée nous auions accoustumé de
nous assembler sous quelques arbres, & là dan-
ser aux chansons, ou bien nous asseoir en rond,
& nous entretenir des discours que nous iu-
gions plus agreables, afin de ne nous ennuyer
en cette assemblée, que le moins qu'il nous se-
roit possible : Il aduint que Filandre n'ayant
connoissance que de Daphnis & de moy, se vint

mais entre elle & moy , & attendant de sçavoir quoy toute la troupe se refoudroit , pour faire muette , ie l'enquerois de ce que ie pensois qu'il me pouvoit respondre , à quoy Ambroise prenant garde , entra en si grande jalousie , qu'il laissant la compagnie sans en dire le sujet , s'en alla chantant cette Villanelle , ayant auparavant tourné l'œil sur moy , pour faire connoître que c'estoit de moy dont il entendoit parler.

VILLANELLE D'AMIDOR REPROCHANT VNE legereté.

A La fin celuy l'aura,
Qui donner la servira.
De ce cœur sans foy valage,
Plus que la vœux animé,
Qui peut croire d'estre aimé,
Ne doit pas estre creu sage,
Car en fin celuy l'aura,
Qui donner la servira.

A tous vents la giroüette,
Sur le faiste d'une tour :
Elle aussi vers toute Amour,
Tourne le cœur & la teste :
A la fin , &c.

346 LA I. PARTIE D'ASTRE'E,

*Le chasseur iamaïs ne prise,
Ce qu'à la fin il a pris,
L'inconstante fait bien pis,
Méprisant qui la tient prise,
Mais en fin, &c.*

*Ainsi qu'un clou l'autre chasse,
Dedans son cœur le dernier,
De celuy qui fut premier,
Soudain usurpe la place :
C'est pourquoy celuy l'aura,
Qui dernier la servira.*

I'eusse bien eü assez d'autorité sur moy
m'empescher de dōner connoissance du dé
sir que cette chanson me rapportoit , n'eü
que chacun me regarda : Et sans Daphnis
sçay quelle ie fusse deuenüe : mais elle plei
discretion, sans attendre la fin de cette Vill
le, l'interrōpit de cette sorte, s'adressant à

MADRIGAL

De Daphnis, sur l'amitié qu'elle portoi
Diane.

P*ris qu'en naissant, belle Diane,
Amour des cœurs vous fit l'aimant,
Pourquoy dit-on que ie profane*

*Tant de beutez en vous aimant,
Si par destin ie vous adore ?*

*Que si l'Amour le plus parfait,
Comme on dit, de semblance naist,
Le nostre sera bien extrême,
Puis que vous & moy ce n'est
Qu'un sexe mesme.*

Et afin de mieux couvrir la rougeur de mon visage, & faire croire que ie n'auois point pris garde aux paroles d'Amidor, aussi-tost que Daphnis eut finy, ie luy respondis ainsi.

MADRIGAL,

Sur le mesme sujet.

P*ourquoy semble-t'il tant estrange,
Que fille comme vous estant,
Toutesfois ie vous aime tant ?*

*Si l'Amant en l'aimé se change,
Ne puis-je pas mieux me changer,
Estant Bergere en vous Bergere,
Qu'estant Bergere en un Berger ?*

Après nous, chacun selon son rang, chanta quelques vers, & mesme Filandre qui auoit la voix tres-bonne, quand ce vint à son tour, dit ceux-cy d'une fort bonne grace.

STANCES

De Filandre, sur la naissance de son affection.

Que ses desirs soient grands & ses attentes vaines,

Ses Amours pleins de feux, & plus encor de poines ;
 Qu'il aime, & que jamais il ne puisse estre aimé,
 Ou bien s'il est aimé qu'on ne puisse luy plaire,
 Sans de uair espérer, toutes fois qu'il espere,
 Mais seulement afin qu'il soit plus enflamé.

Ainsi sur mon berceau de la Parque ordonnée,
 Neuf fois se prononça la dure destinée,
 Qui deuoit infatigable accompagner mes iours,
 A main droite le Ciel tonna plein de nuages,
 Et depuis i'ay connu que ces tristes presages
 Regardent mes desseins, & les suivent tousiours.

Ne vous estonnez donc, suivant cette ordonnance,
 Si voyant vos beautés mon amitié commence :
 Que si ie suis puny du dessein proposé,
 Ce m'est allègement, qu'on en iuge coupable
 La loy de mon destin, & ma faute loüable,
 En disant qu'un cœur bas ne l'eust jamais osé.

Ainsi quand il lo soucy d'une Amour infeconde
 Se consomme aux rayons du grand Astre du monde,

*Il semble en le suivant qu'il die : O mon Soleil,
Faisle moy de tes rays, fay que par toy ie meure,
Pour le moins en mourant ce plaisir me demeure,
Qu' autre feu ne pouuoit me bruster que ton œil.*

*Quand l'unique Phœnix d'un artifice rare,
Rasruit par la nature ensemble se prepare,
Dureste de sa tombe à faire son berceau;
Il dit à ce beau fen, gardien de son ame :
Merenaiz en la gloire en mourant en ta flame,
Et ie reprens la vie aux cendres du tombeau.*

Il en dit bien encores quelques autres , mais
ie les ay oubliez ; tant y a qu'il me sembla que
c'estoit à moy à qui ces paroles s'adrescoient, &
ne scay si ce que Daphnis m'en auoit dit, me le
faisoit paroistre ainsi, ou ses yeux qui parloient
encor plus clairement que sa bouche. Mais si ces
vers m'en donnerent connoissance , sa discre-
tion me le tesmoigna bien mieux peu apres: car
c'est vn des effets de la vraye affection que de
seruir discrettement , & de ne donner connois-
sance de son mal , que par les effets sur lesquels
on n'a point de puissance. Ce ieune Berger re-
conneut l'humeur d'Amidor , & d'autant que
l'Amour rend tousiours curieux, s'estant enquis
que c'estoit que de Filidas, il iugea que le meil-
leur artifice pour leur clorre les yeux à tous
deux , estoit de faire amitié bien estroite avec
eux, sans donner aucune connoissance de celle

neut incontinent, parce, disoit-elle, qu'
dor n'estoit pas tant aimable qu'il püst c
vn si honneste Berger que Filandre, à v
soigneuse recherche; de sorte qu'il faloit
fust pour quelque plus digne sujet. Elle f
se que ie commençay de m'en prendre
& faut que i'aduoüe qu'alors sa discreti
plût, & si i'eusse pû souffrir d'estre aimée
esté de luy: mais l'heure n'estoit pas
venue que ie pouuois estre blessée de c
là: Toutesfois ie ne laissois de me plain
actions, & d'approuuer son dessein en
que sorte. Pour prendre congé de nous, i
vint accompagner fort loing, & au pa
n'ouys iamais tant d'assurance d'amiti
en dit à Amidor, ny tant d'offres de se
pour Filidas: & cette folle de Daphnie

quit du tout Amidor, & gagna tant sur sa bonne volonté, qu'estant de retour, & redisant ce que Filandre l'auoit prié de dire de sa part à Filidas, il adjousta tant d'aduantageuses loüanges, que cette fille prit enuie de le voir, & quelques iours après sans m'en rien dire (parce que quand ie parlois de luy, c'estoit avec vne certaine nonchalance, qu'il sembloit que ce fust par mépris) ils l'enuoyerent prier de les venir voir: Dieu sçait s'il s'en fit solliciter plus d'une fois: car c'estoit tout ce qu'il desiroit le plus, luy semblant qu'il estoit impossible que son dessein eust meilleur commencement: Et de fortune le iour qu'il deuoit arriuer, Daphnis & moy nous promenions sous quelques arbres, qui sont de l'autre costé de ce pré, le plus près d'icy. Et ne sçachant presque à quoy nous entretenir, cependant que nos troupeaux païssoient, nous allions incertaines où nos pas sans eslection nous guidoient, lors que nous entr'oüysmes vne voix d'assez loing, & qui d'abord nous sembla estrangere. Le desir de la connoistre nous fit tourner droit vers le lieu où la voix nous conduisoit, & parce que Daphnis alloit la premiere, elle reconnut Filandre auant que moy, & me fit signe d'aller doucement: & quand ie fus près d'elle, s'approchant de mon oreille, elle me nomma Filandre, qui du dos appuyé contre vn arbre, entretenoit ses pensées, lassé (comme il y auoit apparence) de la longueur du chemin, & par

352 LA I. PARTIE D'ASTRE'E,
hazard quand nous y arriuasmes, il recommen-
ça de cette sorte.

D'*Vn cœur outrecuidé
Le mesprisois Amour, ses ruses & ses charmes,
Lors que changeant ses armes,
Des vostres contre moy, le trompeur s'est aidé :
Et toutesfois auant que de m'en faire outrage
Il me tint ce langage :*

*Vn Dieu contre mes loix arrogant deuenu,
Pour auoir obtenu
D'un Serpent la victoire,
Voulait nier ma gloire :*

*Mais quoy ? d'une Daphné ie le rendis Amant,
Pour lay monstrier ma force.*

*Que si i'ay mis ses feux sous cette froide escorce,
Iuge quel chastiment
Sera le tien, Filandre ?*

*Car le feu qui brusla ce Dieu si glorieux,
Ne vint que des beaux yeux
D'une Nymphé qu'encor' toute insensible il aime :
Mais ie veux que le tien
Plus ardent que le sien,
Vienné non d'une Nymphé, ains de Diane mesme.*

Quand ie m'ouys nommer, belles Bergeres,
ietressaillis, comme si sans y penser i'eulle mis
le pied sur vn Serpent, & sans vouloir attendre
dauantage, ie m'en allay le plus doucement que
ie

ie pûs pour n'estre pas veüe, quoy que Daphnis
 pour m'y faire retourner, me laissast aller assez
 loing toute seule. En fin voyant que ie conti-
 nuois mon chemin, elles'esloigna peu à peu de
 luy pour n'estre point ouye, & puis vint à toute
 course me r'atteindre, & auant presque qu'elle
 eust repris haleine, elle m'alloit criant mille re-
 proches interrompus. Et quand elle pût parler,
 Sans mentir, me dit-elle, si le Ciel ne vous pu-
 nit, ie croiray qu'il est aussi injuste que vous : &
 quelle cruauté est la vostre, de ne vouloir seule-
 ment escouter celuy qui se plaint? Et à quoy me
 pouuoit seruir, luy dis-ie, de demeurer là plus
 longuement? Pour ouyr, me dit-elle, le mal que
 vous luy faites. Moy, respondis-ie, vous estes
 vne mocqueuse de dire que ie fasse du mal à vne
 personne en qui mesme ie ne pense pas. C'est
 en quoy, me repliqua-t'elle, vous le trauaillez
 plus : car si vous pensiez souuent en luy, il seroit
 impossible que vous n'en eussiez pitié. Je rougis,
 à ce mot, & le changement de couleur fit bien
 connoistre à Daphnis que ces parolés m'offen-
 soient. Cela fut cause qu'en souffriant, elle me
 dit: le me mocque. Diane, c'est pour passe-temps
 ce que i'en dis, & ne croy pas qu'il y pense : &
 quant à ce qu'il chantoit, où il a nommé vostre
 nom, c'est pour certain pour quelqu'autre qui
 a vn mesme nom, ou que pour se desennuyer il
 va chantant ces vers, qu'il a appris de quelque
 autre. Nous allasmes discourant de cette sorte,

354 LA I. PARTIE D'ASTRÉE,
& si longuement, qu'ennuyées du promenoir
nous reuinſmes par vn autre chemin, au meſme
lieu où eſtoit Filandre. Quant à moy ce fut par
meſgarde, il peut bien eſtre que Daphnis le fut
à deſſein, & nous trouuant ſi près de luy, ie fus
contrainte de le conſiderer, auparauant il eſtoit
aſſis, & appuyé contre vn arbre: mais à ce coup
nous le trouuaſmes couché de ſon long en terre
vn bras ſous la teſte, & ſembloit qu'il veillaſt
car il auoit deuant luy vne lettre toute mouil-
lée des pleurs qui luy couloient le long du viſa-
ge: mais en eſſet il dormoit, y ayant apparence
que liſant ce papier le trauail du chemin avec
ſes profonds penſers l'eut peu à peu aſſoupy.
nous en fuſmes encores plus certaines, quand
Daphnis plus aſſeurée que moy, ſe baiſſant len-
tement, m'apporta la lettre toute mouillée de
larmes qui trouuoient paſſage ſous ſa paupiere
mal cloſe, cette veüe me toucha de pitié: mais
beaucoup plus ſa lettre qui eſtoit telle:

LETTRE DE FILANDRE à Diane.



*Eux qui ont l'honneur de vous voir,
courent vne dangereuſe fortune. S'ils
vous aiment, ils ſont outreuidex. &
ſ'ils ne vous aiment point, ils ſon-
ſans iugement, vos perſections eſtan*

*elles, qu'avec raison elles ne peuvent ny estre aimées, ny n'estre point aimées : & moy estant contraint de tomber en l'une de ces deux erreurs, j'ay choisi celle qui a plus esté selon mon humeur, & dont aussi bien il n'estoit impossible de me retirer. Ne trouuez d'oc man-
qus, belle Diane, puis qu'on ne vous peut voir sans vous aimer, que vous ayant veüe ie vous aime. Que si cette temerité merite chastiment, ressouvenez-vous ne j' aime mieux vous aimer en mourant que viure sans vous aimer. Mais que dis-je, j' aime mieux? il n'est plus en mon choix: car il faut que par nécessité ie vis tant que ie viuray, aussi veritablement vostre ser-
uiteur, que vous ne sçauriez estre telle que vous estes, sans estre la plus belle Bergere qui vive.*

A peine pûs-je acheuer cette lettre que ie n'en retournay toute tremblante, & Daphnis la remît si doucement où elle l'auoit prise, qu'il ne s'en éveilla point, & s'en reuenant à moy qui l'attendois assez près de là: Me permettez-vous de parler? me dit-elle. Nostre amitié, luy res-
pondis-je, vous en donne toute puissance. En verité, continua-t'elle, ie plains Filandre, car il est tout vray qu'il vous aime, & m'assure, qu'en vostre ame vous n'en doutez nullement. Daphnis, luy dis-je, qui aura failly en fera la penitence. Si cela estoit, me repliqua-t'elle, Fi-
andre n'en feroit point, car ie n'aduouëray ia-
mais que ce soit faute de vous aimer, & croirois
que ce seroit plustost offense, de ne le faire pas,

puis que les choses belles n'ont esté faites que pour estre aimées & cheries. Je me remets à vostre iugement, luy dis-ie, si mon visage doit estre mis entre les choses qui sont nommées belles. Mais ie vous conjure seulement par nostre amitié de ne luy faire iamais sçauoir que i'aye quelque connoissance de son intention, & si vous l'aimez, conseillez-luy de ne m'en point parler, car vous estimant, & Callirée comme ie fais, ie serois marrie qu'il me le falut bannir de nostre compagnie, & vous sçavez bien que i'y serois contrainte, s'il prenoit la hardiesse de m'en parler : Et comment voulez-vous donc qu'il viue ? dit-elle. Comme il viuoit, luy dis-ie, auant qu'il m'eust veüe. Mais, me repliqua-t'elle, cela ne se peut plus, puis qu'alors il n'auoit point encor esté atteint de ce feu qui le brusle. Qu'il en cherche, luy dis-ie, luy-mesme les moyens, sans m'offenser, qu'il esteigne ce feu. Le feu, dit-elle, qui se peut esteindre n'est pas grand, & le vostre est extrême. Le feu, adjoustay-je, pour grand qu'il soit, ne brusle si on ne s'en approche : Encor, me dit-elle, que celuy qui s'est brûlé fuy ce feu, il ne laisse d'auoir la brulure, & en fuyant d'en emporter la douleur. Pour conclusion, luy dis-ie, si cela est, j'aime mieux estre le feu qui le brusle. Avec semblables discours nous reuinmes vers nos troupeaux, & sur le soir les ramenâmes en nos hameaux, où nous trouuâmes *Filandre*, à qui *Filidas* faisoit tant de bonne

chere; & Amidor aussi, que Daphnis croyoit qu'il les eust enforcellez, n'estant pas leur humeur de traitter ainsi avec les autres. Il demeura quelques iours avec nous, durant lesquels il ne fit iamais semblant de moy, vivant avec une si grande discretion, que n'eust esté ce que Daphnis & moy en auions veu, nous n'eussions iamais soupçonné son intention. En fin il fut contraint de partir, & ne sçachant à quoy se résoudre, s'en alla chez sa sœur, parce qu'il l'aimoit & se fioit en elle comme en soy-mesme. Cette Bergere, comme ie vous ay dit, auoit esté mariée par aüthorité, & n'auoit autre contentement que celuy que l'amitié qu'elle portoit à ce frere, luy pouuoit donner: soudain qu'elle le vid, elle fut curieuse, apres les premieres salutations, de sçauoir quel auoit esté son voyage, & luy ayant respondu qu'il venoit de chez Filidas, elle luy demanda des nouuelles de Daphnis & de moy; à quoy ayant satisfait, & l'oyant parler avec tant de loüanges de moy, elle luy dit à l'oreille: l'ay peur, mon frere, que vous l'aimiez plus que moy. Je l'aime, respondit-il, comme son merite m'y oblige. Si cela est, repliqua-t-elle, i'ay bien deuiné: car il n'y a Bergere au monde qui ait plus de merite, & il faut que i'aduoue que si i'estois homme, voulust elle, ou non, ie serois son seruiteur. Je croy, ma sœur, luy respondit-il, que vous le dites à bon escient? Je le vous iure, dit-elle, sur ce que i'ay de plus cher. Je

358 LA I. PARTIE D'ASTRE'E,

penſe, repliqua-t'il, que ſi cela eſtoit, vous ne ſeriez pas ſans affaire : car à ce que i'ay pû iuger, elle eſt d'une humeur qui ne ſeroit pas aiſée à fléchir , outre que Filidas en meurt de jalouſie, & Amidor la veille de ſorte, que iamais elle n'eſt ſans l'un des deux. O mon frere , s'écria-t'elle , tu es pris ! puis que tu as remarqué ces particularitez, ne me le cele plus , & ſans mentir , ſi c'eſt faute que d'aimer , celle-là eſt fort pardonnable : & ſans le laiſſer , le preſſa de ſorte, qu'après mille proteſtations & autant de ſuplications, de n'en faire iamais ſemblant , il le luy aduoüa, & avec des paroles ſi affectionnées, qu'elle euſt bien eſté incredule, ſi elle en euſt douté : & lors qu'elle luy demanda comment i'auois receu cette declaration. O Dieux ! luy dit-il , ſi vous ſçauez quelle eſt ſon humeur, vous diriez que iamais perſonne n'entreprit vn deſſein plus difficile. Tout ce que i'ay pû faire iuſques icy , a eſté de tromper Filidas & Amidor , leur faiſant croire qu'il n'y a rien au monde qui ſoit plus à eux que moy, & i'y ſuis ſi bien paruenü, qu'ils m'enuoyerent prier de les voir : & lors il luy fit tout le diſcours de ce qui ſ'eſtoit paſſé entr'eux. Mais, dit-il, continuant ſon propos, quoy que i'y fuſſe allé en deſſein de découvrir à Diane combien ie ſuis à elle, ſi n'ay-ie iamais oſé , tant le reſpect a eu de force ſur moy, qui me fait deſeſperer de le pouuoir iamais , ſi ce n'eſt qu'une longue pratique m'en donne la

hardieſſe, mais cela ne peut eſtre ſans que Filidas & Amidor ſ'en prennent garde, ſi bien, ma ſœur, que pour vous dire l'eſtat où ie ſuis, c'eſt preſque en vn deſeſpoir. Callirée qui aimoit ce frere plus que toute autre choſe, reſſentit ſa peine ſi viuement, qu'apres auoir quelque temps penſé, elle luy dit : Voulez-vous, mon frere, qu'en cette occaſion ie vous rende vne preuue de ma bonne volonté ? Ma ſœur, luy reſpondit-il, quoy que ie n'en ſois point en doute, ſi eſt-ce que ny en cét accident, ny en tout autre, ie n'en refuſeray iamais de vous : car les teſmoignages de ce que nous deſirons, ne laiſſent de nous eſtre agreables, encore que d'ailleurs nous en ſoyons aſſurez. Or bien, mon frere, luy dit-elle, puis que vous le voulez, ie vous rendray donc ceſtuy-cy, qui ne ſera pas petit, pour le hazard en quoy ie me mettray. Et puis elle continua : vous ſçavez la reſſemblance de nos viſages, de noſtre hauteur, & de noſtre parole, & que ſi ce n'eſtoit l'habit, ceux meſmes qui ſont d'ordinaire avec nous, nous prendroient l'un pour l'autre : Puis que vous croyez que le ſeul moyen de paruenir à voſtre deſſein, eſt de pouuoir demeurer ſans ſoupçon auprés de Diane, en pouuons-nous trouuer vn plus aiſé ny plus ſecret que vous, eſtant pris pour fille ? Filidas n'entrera iamais en mauuaife opinion, quelque ſejour que vous faſſiez près de Diane, & moy, reuenant vers Geretan avec vos habits, ie luy feray entendre

360 LA I. PARTIE D'ASTRE'E,
que Daphnis & Diane vous auront retenu par
force ; & ne faut qu'inuenter quelque bonne
excuse pour auoir congé de mon mary pour les
aller voir , mais ie ne sçay quelle elle sera , puis
que, comme vous sçauiez, il est assez difficile.

Vrayement, ma sœur, respondit Filandre, ie
n'ay iamais douté de vostre bon naturel, mais à
cette heure il faut que j'auoüe qu'il n'y eut ia-
mais vne meilleure sœur : & puis qu'il vous
plaist de prendre cette peine , ie vous supplie
ie la reçois, d'accuser mon Amour qui m'y for-
ce , & de croire que c'est le seul moyen de con-
seruer la vie à ce frere que vous aimez : & lors
il l'embrassa avec tant de reconnoissance de l'o-
bligation qu'il luy auoit, qu'elle deuint plus de-
sireuse de l'y seruir, qu'elle n'estoit auparauant,
En fin elle luy dit : Mon frere , laissons toutes
ces paroles pour d'autres qui s'aiment moins,
& voyons seulement de mettre la main à l'œu-
re. Pour le congé, dit-il , nous l'obtiendrons
aisément, feignant que toute la bonne chere qui
m'a esté faite chez Filidas , n'a esté que pour
l'intentiõ qu'Amidor a de rechercher la niepce
de vostre mary : & parce que cette charge luy
ennuye , ie m'assure qu'il sera bien aise que
vous y alliez , luy faisant entendre que vous &
Daphnis ensemble pourriez aisément traiter
ce mariage. Mais quel ordre mettrons-nous en
nos cheueux ? car les vostres trop longs , & les
miens trop courts , nous rapporteront bien de

Incommodité. Ne vous souciez de cela, luy dit-elle, pour peu que vous laissiez croistre les vostres, ils seront assez grands pour vous coiffer comme moy : & quant aux miens, ie les couperay comme les vostres. Mais, luy dit-il, mais, ne plaindrez-vous point vostre poil? Moniere, luy repliqua-t'elle, ne croyez point que j'aye rien de plus cher que vostre contentement, outre que i'euitay tant d'importunitez, pendant que vous porterez mes habits, ne touchant point auprès de Gerestan; que s'il faloit auoir mon poil, ma peau encores, ie ne ferois point de difficulté de la couper. A ce mot il l'embrassa, luy disant, que Dieu quelquesfois la deliureroit de ce tourment, & Filandre pour ne perdre le temps, à la premiere occasion qui luy sembla à propos, en parla à Gerestan; luy representant cette alliance si faisable & si auantageuse, qu'il s'y laissa porter fort aisément. Et parce que Filandre vouloit donner loisir à ses cheveux de croistre, il feignit d'aller donner quelque ordre à ses affaires, & qu'il seroit bientôt de retour. Mais Filidas ne sceut plustost Filandre de retour, qu'elle ne l'allast visiter, accompagnée seulement d'Amidor, & n'en voulut partir sans le ramener vers nous, où il demeura sept ou huit iours sans auoir plus de hardiesse de se declarer à moy que la premiere fois.

Durant ce temps, pour monstrier combien il est mal-aisé de forcer longuement le naturel,

362 LA I. PARTIE D'ASTRÉE,
quoy que Filidas contrefist l'homme tant qu'elle pouuoit, si fut-elle contrainte de ressentir les passions de femme: car les recherches & les merites de Filandre firent l'effect en elle, qu'il desiroit qu'elles fissent en moy: Mais Amour qui se plaist à rendre les actions des plus aduisez toutes contraires à leurs desseins, luy fit faire coup sur ce qu'il visoit le moins.

Ainsi voila la pauvre Filidas tant hors d'elle-mesme, qu'elle ne pouuoit viure sans Filandre, & luy faisoit des recherches si apparentes, qu'il en demeuroit tout estonné, & n'eust esté le desir qu'il auoit de pouuoir demeurer près de moy, il n'eust iamais souffert cette façon de viure. En fin quand il iugea que ses cheueux estoient assez longs pour se coiffer, il retourna chez Gerestan, & luy raconta qu'il auoit donné vn bon commencement à leur affaire, mais que Daphnis auoit iugé à propos auant qu'elle en parlast, qu'Amidor vist sa niepce en quelque lieu, afin de sçauoir si elle luy seroit agreable, & que le meilleur moyen estoit que Callirée l'y conduisit, qu'aussi bien ce seroit vn commencement d'amitié qui ne pouuoit que leur profiter.

Gerestan qui ne desiroit rien avec tant de passion que d'estre deschargé de cette niepce, trouua cette proposition fort bonne, & le commanda fort absolument à sa femme, qui pour luy en donner plus de volonté fit semblant de ne l'ap-

muer beaucoup , pour le commencement
 tant quelque difficulté à son voyage , &
 instrant de partir d'auprès de luy à regret, di-
 : qu'elle sçauoit bien que telles affaires ne se
 nient pas comme l'on veut , ny si prompte-
 it que l'on se les propose , & que cependant
 s affaires domestiques n'en iroient pas
 ux. Mais Gerestan , qui ne vouloit qu'elle
 autre volonté que la sienne, s'y affectonna
 forte , que trois iours apres il la fit partir
 c son frere & sa niepce. La premiere iour-
 elle alla coucher chez Filandre, où le matin
 changerent d'habits, qui estoient si bien faits
 pour l'autre , que ceux mesme qui les ac-
 pagnoient , n'y reconnurent rien : & faut
 i'auoüe que i'y fus deceuë comme les au-
 , n'y ayant entre eux difference quelcon-
 que ie püsse remarquer : Mais i'y pouuois
 e bien aisément trompée , puis que Filidas
 it, quoy qu'il ne vist que par les yeux de l'A-
 ur , qu'on dit estre plus penetrans que ceux
 a lynx : car soudain qu'ils furent arriuez,
 nous laissa la feinte Callirée , ie veux dire
 andre , & emmena la vraye dans vne au-
 chambre pour se reposer : le long du che-
 son frere l'auoit instruite de tout ce qu'elle
 it à luy respondre , & mesme l'auoit aduer-
 des recherches qu'elle luy faisoit , qui res-
 bloient, disoit-il, à celles que les personnes
 aiment , ont accoustumé. Dequoy l'un

ne pouoit de parler à elle.

Quant à nous, lors que nous fumes reueus, Daphnis & moy, fismes à Filandre les reueses qu'entre fêmes on a de coustume, ie dire entre celles où il y a de l'amitié, & priuauté, que ce Berger receuoit & rendoit tant de transport, qu'il m'a depuis iuré, estoit hors de soy-mesme: si ie n'eusse esté enfant, peut-estre que ses actions me l'eussent fait reconnoistre: & toutesfois Daphnis ne douta point, tant il se scauoit bien contre. Et parce qu'il estoit desia tard apres le souper, nous nous retirasmes à part cependant Callirée & Filidas se promenoient le long de la chambre: Je ne scay, quant à moy quels furent leurs discours: Mais les nostres n'estoient que des assurances d'amitié, que Filandre m'

est obligée par sa bonne volonté, par son me-
rit, & par la proximité d'elle & de Daphnis.
Dés lors Amidor, qui auparavant m'auoit
vu du bien, commença à changer cette ami-
té, & à aimer la feinte Callirée, parce que Fi-
re qui craignoit que sa demeure ne dépleust
d'un ieune homme, faisoit tout ce qu'il pouuoit
pour luy complaire. La volage humeur d'Ami-
dor, ne luy pût permettre de receuoir ces fa-
eurs sans deuenir amoureux. Ce que ie ne treu-
ue pas estrange, d'autant que la beauté, le iu-
uent & la curiosité du Berger, qui ne demen-
tent en rien les perfections d'une fille, ne luy
donnoient que trop de sujet.

Voyez combien Amour est folastre, & à quoy
il passe son temps ! à Filidas qui est fille, il fait
aimer une fille, & Amidor un homme, & avec
il de passion, qu'estant en particulier, ce seul
estoit assez suffisant de nous entretenir.
Ieu sçait si Filandre sçauoit faire la fille, &
Callirée contrefaisoit bien son frere, & s'ils
oient fautes de prudence à conduire bien cha-
cun son nouuel Amant.

La froideur dont Callirée vsoit enuers moy,
estoit cause que Filidas n'en auoit point de
suspçon, outre que son Amour l'en empeschoit
de le dire : & faut que ie confesse que la voyant si fort
retirer à Filidas, Daphnis & moy eusmes opi-
on que Filandre eust changé de volonté ; dont
je receuois un contentement extrême, pour l'a-

Quant à nous l'arité qui estoit delia
seules, Daphnis ne permit de refuser se
resses qu'entre qui m'alloit tastât de tous c
dire entre la hardiesse de se declarer ; &
priuauté, et il la pria d'aller vers son
tant de son où elle estoit, l'assurant qu'il n'
estoit rien, & de luy faire entendre qu'
enfants de Daphnis, elle auoit laissé Ca
filidas, afin de traiter avec plus de
mariage d'Amidor & de sa niepce.

au commencement sa sœur s'estonna, c
mary estoit assez fascheux. En fin voula
tout contenter son frere, elle s'y resolut, &
rendre cette excuse plus vray-semblable, i
lerent à Daphnis du mariage d'Amidor,
le rejetta assez loing pour plusieurs conf
tions qu'elle leur mit en auant, mais son

, luy confeillant de laisser sa femme
 ue temps avec nous , afin que nostre
 use que l'alliance s'en fist avec
 ulté , & qu'elle croyoit que tou-
 nt bien disposées.

lution Callirée ainsi reuestuë
 mary , qui deceu de l'habit la
 on frere , & receut les excuses du se-
 la femme , estant bien-aïse qu'elle y fust
 rée pour ce sujet. Iugez, belles Bergeres,
 y pouuois pas bien estre trompée , puis
 mary ne la pût reconnoistre. Ce fut en
 ps que la bonne volonté qu'il me portoit,
 nta de sorte, qu'il n'y eut plus moyen de
 r, quelque force qu'il se pût faire, la con-
 on ayant cela de propre qu'elle rend ce
 aimé plus aimé , & plus hay ce que l'on
 mauvais : Et reconnoissant son impuïf-
 il s'auisa de me persuader, qu'encor qu'il
 le, il ne laissoit d'estre amoureux de moy,
 utant de passion , & plus encores que s'il
 té homme , & le disoit si naïfement,
 aphnis qui m'aimoit bien fort , disoit
 sques à cette heure elle ne l'auoit iamais
 ueu, mais qu'il estoit vray qu'elle en estoit
 moureuse : ce qu'il ne falloit pas trouuer
 ge , puis que Filidas , qui estoit hom-
 imoit de sorte Filandre , que ce n'estoit
 roins qu'Amour , & la dissimulée Calli-
 oit qu'une des plus fortes occasions qui

sa passion : mais toutesfois comme femme
parce qu'elle me iuroit que les mesmes ref
mens , & les mesmes passions que les hor
ont pour l'Amour, estoient en elle, & que
estoit vn grand soulagement de les dire)
souuent estant seule, & n'ayant point cete
tien desagreable, elle se mettoit à genou
uant moy, & me representoit ses veritable
ctions, & Daphnis mesme qui s'y plaisoit,
quefois l'y conuioit.

Douze ou quinze iours s'écoulerent
auectant de plaisir pour Filandre, qu'il m
puis iuré n'auoir iamais passé des iours
heureux , quoy que ses desirs luy donna
d'extrêmes impatiences , & cela fut caul
augmentant de iour à autre son affection ,
naisant en ces penfers bien souuēt il se re

plusieurs fois il sortoit de cette sorte, Daphnis s'en prit garde, qui couchoit en mesme chambre : & comme ordinairement on soupçonne plustost le mal que le bien, elle eut opinion de luy & d'Amidor, pour la recherche que ce ieune Berger luy faisoit : & pour s'en asseurer, elle veilla de façon (feignât de dormir) que voyant sortir la feinte Callirée du liât, elle le suiuit de si près, qu'elle fut presque aussi-tost que ce ieune Berger dans la basse-court, n'ayant mis sur elle qu'une robe à la haste, & le suiuant pas à pas à la lueur de la Lune, elle le vid sortir de la maison, par vne porte mal fermée, & entrer dans vn iardin qui estoit sous les fenestres de ma chambre, & passant iusques au milieu, le vid asseoir sous quelques arbres, & tendant les yeux contre le Ciel, ouyt qu'il disoit fort haut :

*Ainsi ma Diane surpasse
En beauté les autres beautez,
Comme de nuit la Lune efface
De clarté les autres clarteZ.*

Quoy que Filandre eust dit ces paroles assez haut, si est-ce que Daphnis n'en entr'ouyt que quelques mots, pour estre trop esloignée : mais prenant le tour vn peu plus long, elle s'approcha de luy sans estre veüe, le plus doucement qu'elle pût, quoy qu'il fut si attentif à son imagination, que quand elle eust esté deuant luy, il

370 LA I. PARTIE D'ASTRÉE,
ne l'eust pas apperceüe , à ce que depuis il m'a
iuré. A peine s'estoit-elle mise en terre près de
luy , qu'elle l'ouyt soupirer fort haut , & puis
peu apres d'une voix si abbatuë dire : Et pour-
quoy ne veut ma fortune que ie sois aussi capa-
ble de la servir , qu'elle est digne d'estre servie ?
& qu'elle ne recoiue aussi bien les affections de
ceux qui l'aiment , qu'elle leur donne d'extre-
mes passions ? Ah ! Callirée , que vostre ruse a
esté pernicieuse pour mon repos , & que ma har-
dieuse est punie d'un tres-juste supplice ! Daphnis
escoutoit fort attentivement Filandre , & quoy
qu'il parlât assez clairement , si ne pouvoit-elle
comprendre ce qu'il vouloit dire , abusée de l'o-
pinion qu'il fust Callirée : cela fut cause que luy
prestât l'oreille , encore plus curieuse , elle ouyt
que peu apres rehaussant la voix , il dit : Mais ,
outrecuidé Filandre , qui pourra jamais excuser
ta faute , ou quel assez grand chastiment esgale-
ra ton erreur ? Tu aimes cette Bergere , & ne
voy-tu pas qu'autant que sa beauté luy com-
mande , autant te le deffend son honnesteté ?
Combien de fois t'en ay-ie aduerty , & si-tu ne
m'as voulu croire , n'accuse de ton mal que ton
imprudence. A ce mot sa langue se teut , mais ses
yeux & ses souspirs en son lieu commencerent
à rendre tesmoignage quelle estoit la passion
dont il n'auoit pû decouvrir que si peu , & pour
se diuertir de ses pensers , ou plustost pour les
côtinuer plus doucement , il se leua pour se pro-

mener comme de coustume, & si promptement, qu'elle apperceut Daphnis, quoy que pour se cacher elle se mist à la fuitte ; mais luy qui l'avoit veüe, pour la reconnoistre, la poursuivit iusques à l'entrée d'un bois de coudriers, où il l'atteignit, & pensant qu'elle eust decouvert tout ce qu'il avoit tenu si caché, demy en colere, il luy dit : Et quelle curiosité, Daphnis, est celle-cy, de me venir espier de nuit en ce lieu ? C'est, respondit Daphnis en soufrian, pour apprendre de vous par finesse ce que ie n'eusse sçeu autrement, & en cela elle pensoit parler à Callirée, n'ayant pas encore decouvert qu'il fust Filandre. Et bien (reprit Filandre, pensant estre decouvert) quelle si grande nouveauté avez-vous apprise ? Toute celle, dit Daphnis, que l'en voulois sçavoir.

Vous voila donc, dit Filandre, bien satisfaite de vostre curiosité ? Aussi bien, respondit-elle, que vous l'estes, & le serez mal de vostre ruse : car tout ce séjour près de Diane, & toute cette grande affection que vous luy faites paroistre, ne vous rapporteront enfin que de l'ennuy & du desplaisir. O Dieux, s'escria Filandre, est-il possible que ie sois descouvert ? Ah ! discrette Daphnis, puis que vous sçavez ainsi le sujet de mon séjour, vous avez bien entre vos mains, & ma vie, & ma mort : mais si vous vous ressouvenez de ce que ie vous suis, & quels offices d'amitié vous avez receu de moy, quand l'occasion

372 LA I. PARTIE D'ASTRE'E,
s'en est présentée, ie veux croire que vous aimez
mieux mon bien & mon contentement, que
non pas mon desespoir ny ma ruine. Daphnis
pensoit encores parler à Callirée, & auoit opi-
nion que toute cette crainte fust à cause de Ge-
restan, qui eust trouué mauuais, s'il en eust esté
aduerty, qu'elle fit cet office à son frere : &
pour l'en asseurer, luy dit, tant s'en faut que vous
ayez à redouter ce que ie sçay de vos affaires,
que si vous m'en eussiez aduertie, i'y eusse con-
tribué, & tout le conseil, & toute l'assistance que
vous eussiez pû desirer de moy : mais racontez-
moy d'un bout à l'autre tout ce dessein, afin que
vostre franchise m'oblige plus à vous y seruir,
que la méfiance que vous auez eüe de moy,
ne me peut auoir offensée. Je le veux, dit-il, ô
Daphnis, pourueu que vous me promettiez de
n'en rien dire à Diane, que ie n'y consente. C'est
vn discours, respondit la Bergere, qu'il ne luy
faut pas faire mal à propos, son humeur estant
peut-estre plus estrange que vous ne croiriez
pas en cela. C'est mon grief, dit Filandre, ayant
dés le commencement assez reconnu que l'en-
treprenois vn dessein presque impossible. Car
d'abord que ma sœur & moy resoluſmes de chā-
ger d'habit, elle prenant le mien, & moy le sien
ie preuy bien que tout ce qui m'en reüssiroit de
plus aduantageux, seroit de pouuoir viure plu-
librement quelques iours auprès d'elle, ainsi de-
uisé, que si elle me reconnoissoit pour Filan-

Comment, interrompit Daphnis, toute iurée, comment pour Filandre ? N'estes-vous Callirée ? Le Berger qui pensoit qu'elle l'auparavant reconnu, fut bien marry de se descouvert si legerement : toutesfois tant que la faute estoit faite, & qu'il ne pouvoit plus retirer la parole qu'il auoit proferée, il se bailla à estre à propos de s'en preualoir, & luy Voyez, Daphnis, si vous auez occasion de parler de moy, & de dire que ie ne me fie en vous, puis que si librement ie vous decouure le secret de ma vie : car ce que ie viens de vous dire, m'est de telle importance, qu'aussi-tôt qu'autre que vous le sçaura, il n'y a plus d'esperance de salut en moy : mais ie veux bien me fier, & me remettre tellemēt en vos mains, que ie ne puisse viure que par vous. Sçachez vous, Bergere, que vous voyez deuant vous Filandre sous les habits de sa sœur, & qu'Amour & la compassion en elle, ont esté cause que nous nous soyons ainsi desguisez, & apres cela racontant son extrême affection, la recherche qu'il auoit faite d'Amidor & de Filiandre, l'inuention de Callirée à changer d'habits, la resolution d'aller trouuer son mary vestu en femme, bref tout ce qui s'estoit passé en cēt affaire, avec tant de demonstration d'Amour, & de larmes qu'au commencement Daphnis se sentit touchée de la hardiesse de luy & de sa sœur, & qu'elle perdit l'estonnement, quand elle

374 LA I. PARTIE D'ASTRE'E,

reconnut la grandeur de son affection, iugeant bien qu'elle les pouuoit porter à de plus grandes folies. Et encore que si elle eust esté appelée à leur conseil, lors qu'ils firent cette entreprise, elle n'en eust iamais esté d'aduis: toutesfois voyant comme l'effect en auoit bien reüssi, elle resolut de luy aider en tout ce qui luy seroit possible, & n'y espargner ny peine ny soing, ny artifice qu'elle iugea dépendre d'elle: & le luy ayant promis, avec plusieurs assurances d'amitié, elle luy donna le meilleur aduis qu'elle pût, qui
 „ estoit de m'engager peu à peu en son amitié:
 „ Car, disoit-elle, l'Amour enuers les femmes est
 „ vn de ces outrages dont la parole offense plus
 „ que le coup, c'est vn outrage que nul n'a honte
 „ de faire, pourueu que le nom luy en soit caché.

De sorte que i'estime ceux-là bien auisez, qui se font aimer à leurs Bergeres auant que de leur
 „ parler d'Amour: D'autant qu'Amour est vn animal qui n'a rien de rude que le nom, estant d'ailleurs tant agreable, qu'il n'y a personne à qui il déplaïse. Et par ainsi, pour estre receu de Diane, il faut que ce soit sans le luy nommer, ny mesme sans qu'elle le voye, & vser d'vne telle prudence, qu'elle vous aime aussi-tost qu'elle pourra sçauoir que vous l'aimez d'Amour: car y estât embarquée, elle ne pourra par apres se retirer au port, encore qu'elle voye quelque apparence de tourmente autour d'elle. Il me semble que
 iusques icy vous vous y estes conduit avec vne

Hez grande prudence : mais il faut continuer. La fainte que vous avez faite d'estre amoureux d'elle , encores que fille , est tres à propos, étant tres-certain que toute l'Amour qui est soufferte , enfin en produit vne reciproque. Mais il faut passer plus outre.

Nous faisons aisément plusieurs choses qui nous sembleroient fort difficiles si la coustume ne nous les rendoit aisées. C'est pourquoy ceux qui n'ont pas accoustumé vne viande , la trouvent au commencement d'un goust fascheux, qui peu à peu se red'agreable par l'usage. Il faut que de là vous apreniez à redre à Diane les discours amoureux plus aisez, & que par la coustume, ce qu'elle a si peu accoustumé, luy soit ordinaire, & pour mieux y parvenir, il faut trouver quelque inuention pour luy rendre agreable vostre recherche, & que vous luy puissiez parler, encores que fille, aux mesmes termes que les Bergers.

Car tout ainsi que l'oreille qui a accoustumé d'ouyr la Musique , est capable d'y plier mesme la voix & la hausser, & baisser aux tons qui sont harmonieux, encor que d'ailleurs on ne sçache rien en cét art : De mesme, la Bergere qui oyt souuét les discours d'un Amant, y plie les puissances de son ame , & encore qu'elle ne sçache point aimer, ne laisse à se porter insensiblement aux ressentimens de l'amour: Je veux dire qu'elle aime la compagnie de cette personne, en ressent l'esloignement, a pitié de son mal, & bref

Avec semblables paroles, voyant que l'approchoit, ils se retirerent dans le logis pas sans se mocquer de l'Amour d'Amid le prenoit pour fille, & de rapporter vne de ses discours pour en rire. Et s'estant sur tin endormis en cette resolution, ils dormirent bien tard au liçt, pour se recompense perte de la nuit; ce qui donna commodieune Amidor de les y surprendre, & n'eut que presque en mesme temps i'entray dans la chambre, ie croy qu'il eust peut-estre recue la tromperie; car s'estant adressé au liçt feinte Callirée, quoy qu'elle jouast bien personnage, luy parlant avec toute la modestie qui luy estoit possible, & luy monstrant sage seure pour luy oster la hardiesse de point hazarder, si est-ce que son affection

fiel'eussentant soit peu soupçonné, i'eusse bien reconnu, que veritablement il y auoit de l'Amour. Apres leur ayant donné le bon-jour, ie ramenay Amidor avec moy, afin qu'ils eussent le loisir de s'habiller.

Et parce qu'ils auoient dessein de paracheuer ce qu'ils auoient proposé, incontinent apres dîner que nous fusmes retirez comme de coustume sous quelques arbres, pour iouyr du fraiz, encore qu'Amidor y fust, Daphnis iugea que l'occasion estoit bonne, estant bien aise que ce fust mesme en sa presence, pour luy en oster tout le soupçon, & que si à l'aduenir il l'oyoit par mégarde parler quelquesfois en homme, il ne le trouuast point estrange; faisant donc signe à Filandre, afin qu'il aidast à son dessein, elle luy dit: Et qu'est-ce, Callirée, qui vous peut rendre muette en la presence de Diane? C'est, respondit-il, que j'allois en moy-mesme faisant plusieurs souhaits, pour la volonté que i'ay de faire seruice à ma Maistresse, & entr'autres vn, que ie n'eusse iamais pensé deuoir desirer. Et quel est-il? interrompit Amidor. C'est, continua Filandre, que ie voudrois estre hōme pour rendre plus de seruice à Diane. Et comment, adjousta Daphnis, estes-vous amoureuse d'elle? Plus, respōdit Filandre, que ne le sçauroit estre tout le reste de l'vniuers. I'aime donc mieux, dit Amidor, que vous soyez fille, tant pour mon aduantage, que pour celuy de Filidas. La con-

fible de vous voir & ne vous aimer point
ſçachant bien que le Ciel eſt trop iuſte
nous commander vne choſe impoſſible,
nu pour certain qu'il vouloit que vous
aimée, puis qu'il permettoit que vous
veuë, & ſur cette creance i'ay fortifié
ſons la hardieſſe que i'auois eüe de vous
beny en mon cœur l'impuiſſance, qui m'
toſt ſouſmis à vous que mes yeux ſe ſon
nez vers vous. Que ſi les loix ordonnent
l'on donne à chacun ce qui eſt ſien, ne ti
mauuais, belle Bergeré, que ie vous donn
cœur, puis qu'il vous eſt tellement acqui
ſi vous le refuſez, ie le deſaduoue pour
mien. A ce mot il ſe teut, pour ouyr ce que
reſpondrois, mais avec vne façon, que s'il
noint en l'habit qu'il portoit. mal-ait

atteries , ie ne puis croire que le reste ne soit
 dissimulation. C'est trop blesser vostre iuge-
 ment , me dit-il , que de douter de la grandeur
 de vostre merite : mais c'est avec semblables
 excuses que vous avez accoustumé de refuser
 les choses que vous ne voulez pas ; si puis-je avec
 verité jurer par Thautates , & vous sçavez bien
 que ie ne me parjure pas , que vous ne refuse-
 rez iamais rien qui vous soit donné de meilleur
 qu'il y a de plus entiere volonté. Je sçay bien , luy
 respondis-je , que les Bergers de cette contrée
 sont accoustumés d'vser de plus de paroles ; où il
 y a moins de verité , & qu'ils tiennent entr'eux
 pour chose tres-auerée , que les Dieux n'escou-
 tent , ny ne punissent iamais les faux serments
 des Amoureux. Si c'est vn vice particulier
 de vos Bergers , dit-il , ie m'en remets à vostre
 connoissance : mais moy qui suis estrangier , ie
 ne dois participer à leur honte , non plus que
 ie ne fais à leur faute , & toutesfois par vos
 paroles mesmes plus cruelles , il faut que ie re-
 tire quelque satisfaction pour moy : car encor
 que les Dieux ne punissent le serment des
 Amoureux , si ie ne le suis pas , comme il sem-
 ble que vous en doutez , les Dieux ne laisseront
 de m'enuoyer le chastiment de parjure , & s'ils
 ne le font , vous serez contrainte d'aduoier , que
 n'estant point chastié , ie ne suis donc point
 menteur , & si ie suis menteur & ne suis point
chastié , il faut que vous confessiez que ie suis

382 LA I. PARTIE D'ASTRÉE,
Amant. Et par ainsi, de quelque costé que vostre
bel esprit se vueille tourner, il ne sçauroit de
s'aduouer, qu'il n'y a point de beauté en la terre,
ou Diane est belle, & que iamais beauté n'a esté
aimée, ou la vostre l'est de ce Berger, qui est
vos genoux, & qui en cét estat implore le se-
cours de toutes les graces pour en retirer vne de
vous, qu'il croit meriter, si vne parfaite Amour
a iamais eu de merite. Si ie suis belle, repliquay-
ie, ie m'en remets aux yeux qui me voyent sa-
nement: mais vous ne sçauriez nier que vous ne
soyez parjure & dissimulée, & il faut, Callirée,
que ie die que l'assurance dont vous me parlez
en homme, me fait resoudre à ne croire iamais
aux paroles, puis qu'estant fille, vous le sçau-
ez si bien déguiser. Et pourquoy, Diane, dit-il lors
en souffrant, interrompez-vous si tost les dis-
cours de vostre seruiteur? vous estonnez-vous
qu'estant Callirée, ie vous parle avec tant d'af-
fection? Ressouuenez-vous qu'il n'y a impuis-
sance de condition qui m'en fasse iamais dimi-
nuer; tant s'en faut, ce sera plustost cette occa-
sion qui la conseruera, & plus violente & eter-
nelle; puis qu'il n'y a rien qui diminuë tant l'ar-
deur du desir, que la iouissance de ce qu'on desi-
re, & cela ne pouuant estre entre nous, vous se-
rez iusques à mon cercueil tousiours aimée, &
moy tousiours Amante. Et toutesfois si Tire-
sias, apres auoir esté fille, deuint homme, pour-
quoy ne puis-je esperer que les Dieux me pour-

soient bien autant fauoriser si vous l'auez
 agreable ? Croyez-moy , belle Diane , puis que
 les Dieux ne font iamais rien en vain , qu'il n'y
 ait pas d'apparence qu'ils ayent mis en moy vne
 parfaite affection, pour m'en laisser vainemēt
 rauailler, & que si la nature m'a fait naistre fil-
 le , mon amour extrême me peut bien rendre
 elle, que ce ne soit point inutilement. Daphnis
 qui voyoit que ce discours s'alloit fort esgarāt,
 & qu'il estoit dangereux que cēt Amant se lais-
 sāt transporter à dire chose qui le fit decouurir
 par Amidor, l'interrompit, en luy disant : C'est
 sans doute, Callirée , que vostre Amour ne sera
 point éprise inutilement tant que vous seruirez
 cette belle Bergere, non plus que le flambeau ne
 se consume pas en vain , qui esclaire à ceux qui
 sont dans la maison : car tout le reste du monde
 n'estant que pour seruir cette belle , vous aurez
 fort bien employé vos iours, quand vous les au-
 rez passez en son seruice. Mais chāgeons de dis-
 cours, dit Amidor : Voicy venir Filidas, qui ne
 prendroit nullement plaisir à les ouyr , encore
 que vous soyez fille : & presque en mesme temps
 Filidas arriua , qui nous fit toutes leuer pour le
 saluer. Mais Amidor qui aimoit passionnément
 la feinte Callirée , lors que sa cousine arriua,
 prit le temps si à propos , que s'esloignant avec
 Filandre vn peu de la troupe, & la prenant sous
 le bras, & voyant que personne ne les pouuoit
 ouyr, *commença de luy parler ainsi.* Est-il possi-

me, que l'ameurance que ie n'ay ny tant
affection; que si en quelque chose i'ay ma
à la verité ç'a esté pour en auoir dit moir
ie n'en ressens: mais en cela ie dois estre
fée, puis qu'il n'y a point d'assez bonnes
les pour le pouuoir dire comme ie le con
quoy il respondit avec vn grand souspir
que cela est, belle Callirée, mal-aisémen
je croire que vous ne reconnoissiez bea
mieux l'affection que l'on vous porte, pu
vous ressentez les mesmes coups d'ot vou
sez, que non point celles qui en font d
ignorâtes, & cela sera cause que ie n'iray
recherchant d'autres paroles pour vous
rer ce que ie souffre pour vous, ny d'autr
fons pour excuser ma hardiesse, que celle
vous auez vsé parlant à Diane, & seul

toutesfois si vous l'aimez avec tant de violence, considerez cōment Amidor doit estre traité de Callirée, & quelle peut estre son affection: car il ne sçauroit la vous declarer que par la comparaison de la vostre. Berger, luy respondit-il, si la connoissance que vous avez eue de l'amitié que ie porte à Diane, vous a donné la hardiesse de me parler de cette sorte, il faut que ie supporte le supplice que mon incōsideration merite, ayant parlé si ouuertement deuant vous: mais aussi deuiez-vous auoir esgard, qu'estant fille ie ne pouuois par ces discours offenser son honnesteté, & si faites bien vous la mienne en me parlant ainsi, qui ay vn mary qui ne supporteroit pas avec patiēce cēt outrage, s'il en estoit aduerty. Mais outre cela, puis que vous parlez de Diane, à qui veritablement ie me suis entiere-
ment donnée: encor faut-il que ie vous die, que si vous voulez que ie mesure vostre affectiō à la mienne, selon les causes que nous auons d'aimer, ie ne croiray pas que vous en ayez beaucoup, puis que ce que vous nommez beauté en moy, ne peut en sorte que ce soit, retenir ce nom auprès de la sienne. Belle Bergerē, luy dit Amidor, ie n'ay iamais creu que l'on vōtis pūst offenser en vous aimant: mais puis que cela est, i'auoüe que ie merite chastiment, & que ie suis prest à le receuoir tout tel que vous me l'ordonnerez: il est vray que vous deuez ensemble vous resoudre à joindre au mesme supplice,

tout celuy que ie pourray meriter, en vous aimant le reste de ma vie, car il est impossible que ie viue sans vous aimer : Et ne croyez point que le mécontentement de Gereſtan m'en puiſſe iamaïs diuertir : celuy qui ne craint ny les hazards, ny la mort meſme, ne redoutera iamaïs vn homme. Mais quant à ce qui vous touche, j'auoüe que i'ay failly en faiſant quelque comparaiſon de vous à Diane, eſtant ſans doute mal proportionnée de ſon coſté : il eſt vray que ce n'a pas eſté comme de choſe égale, mais comme du moindre au plus grand, & ayant eu opinion que ce que vous reſſentiez, vous donneroit plus de connoiſſance de ma peine, i'ay commis cette erreur, en laquelle ſi vous me pardonnez, ie proteſte de ne retomber iamaïs. Filandre qui m'aimoit à bon eſcient, & qui auoit eu opinion qu'Amidor en fiſt de meſme, euſt mal-aiſément ſupporté d'ouyr parler de moy avec tant de mépris, ſ'il n'eũt eu deſſein de découurir ce qui en eſtoit : mais deſirant de ſ'en éclaircir, & luy ſemblant d'en auoir rencontré vne fort bonne occaſion, il eut tant de puissance ſur ſoy-meſme, que ſans luy en faire ſemblant, il luy dit : Comment eſt-il poſſible, Amidor, que voſtre bouche profere des paroles que voſtre cœur dément ſi fort ? Penſez-vous que ie ne ſçache pas bien que vous diſſimulez ? & dés long-temps voſtre affection eſt toute pour Diane.

Mon affection ? repliqua-t'il, comme ſurpris

que i jamais personne ne me puisse aimer, si i aime autre Bergere que vous, ie ne dis pas qu'autresfois ie n'aye esté de ses amis, mais son humeur inégale tantost toute de feu, tantost toute de glace, m'en a tellement retiré, qu'à cette heure elle m'est indifferente. Et comment, dit Filandre, m'osez-vous parler ainsi, puis que ie sçay qu'en verité elle vous a aimé, & vous aime encore? Ie ne veux pas nier, dit Amidor, qu'elle ne m'ait aimé. Et continua-t'il en soufrian, ie ne iurerois pas qu'elle ne m'aime encores: mais si ferois bien qu'elle n'est point aimée de moy, & que ie luy en laisse tout le soucy. Ce qu'Amidor disoit en cela, estoit bien selon son humeur: car c'estoit sa vanité ordinaire, de vouloir qu'on creust qu'il eust plusieurs bonnes fortunes, & à cette occasion il auoit accoustumé de se rendre à dessein si familier de celles qu'il hantoit, que quand il s'en retiroit, il pouoit presque par ses soufris, & niant froidemēt, faire croire tout ce qu'il vouloit d'elles. A ce coup Filandre reconnut bien son artifice, & n'eust esté qu'il craignoit de se decouurir, il se sentit tellement touché de mon offense, que ie crois qu'il l'eust repris de son mensonge: si ne pût-il s'empescher de luy respondre assez aigrement: Vrayement, Amidor, vous estes le plus indigne Berger qui viue parmy les bonnes compagnies. Vous auez le courage de parler de cette sorte de Diane, à qui vous monstrez tant

388 LA I. PARTIE D'ASTRÉE,
d'amitié, & à qui vous auez tant d'obligation ?
& que pouuons-nous esperer, nous qui n'appro-
chons en rien ses merites: puis que ny ses perfe-
ctions, ny son amitié, ny vostre alliance ne vous
peuuent attacher la langue ? Quant à moy, i'a-
uoüe que vous estes la plus dangereuse person-
ne qui viue, & qui voudra auoir du repos, doit
tascher de vous esloigner comme vne maladie
tres-contagieuse. A ce mot il le quitta, & nous
vint retrouver, le visage tant enflammé de cole-
re, que Daphnis connut bien qu'il estoit offen-
sé d'Amidor; qui estoit demeuré si estonné de
cette separation, qu'il ne sçauoit ce qu'il auoit
à faire. Depuis le soir Daphnis s'enquit de Fi-
landre de leurs discours, & parce qu'elle m'ai-
moit, & iugeoit que cela ne pouuoit que beau-
coup accroistre l'amitié que ie portois à la fein-
te Callirée, dès le matin elle me le raconta avec
tant d'aspreté contre Amidor, & si auantageu-
sement pour Filandre, qu'il faut auoüer que de-
puis ie ne me püs si aisément deffendre de l'ai-
mer, lors que ie le reconnus, me semblant que sa
bonne volonté m'y obligeoit. Mais Daphnis qui
sçauoit bien que si ie l'aimois alors, c'estoit
pour le croire, Callirée luy conseilloit ordinai-
rement de se decouurir à moy, disant qu'elle
croyoit bien qu'au commencement ie le rejet-
terois, & m'en fâcherois: mais qu'en fin toutes
choies se remettroient, & que de son costé elle
y trauailleroit de sorte, qu'elle esperoit en venir

à bout. Mais elle ne pût auoir d'assez fortes persuasions pour luy en donner courage, qui fit resoudre Daphnis de le faire elle-mesme sans qu'il le sçeuſt, preuoyant bien que Gereſtan voudroit r'auoir ſa femme, & que cette fineſſe auroit eſté inutile.

En cette reſolution vn iour qu'elle me trouua ſeule, apres quelques diſcours aſſez ordinaires : Mais que ſera-ce en fin, dit-elle, de cette folle de Callirée, ie croy en verité que vous luy ferez perdre l'entendement : car elle vous aime ſi paſſionnément, que ie ne croy pas qu'elle puiſſe viure : Si Filidas va vn iour coucher hors de ceans, & que vous puiſſiez ſortir vne nuit de voſtre chambre, il faut que vous la voyez en l'eſtat où ie l'ay trouuée pluſieurs fois : car preſque toutes les nuits qui ſont vn peu claires, elle les paſſe dans le jardin, & ſe plaift de ſorte en ſes imaginations, que ie ne la puis retirer qu'à force de ſes reſueries. Je vudrois bien, luy reſpondis-ie, luy pouuoir apporter du ſoulagement : mais que veut-elle de moy ? ne luy rends-ie pas amitié pour amitié ? ne luy en fais-ie aſſez paroître par toutes mes actions ? manqué-ie à quelque ſorte de courtoisie, ou de deuoir enuers elle ? Cela eſt vray : mais, me repliqua-t'elle, ſi vous auiez ouy ſes diſcours, ie ne croy pas qu'elle ne vous fiſt compaſſion, & vous ſupplie que ſans qu'elle le ſçache, vous la veniez eſcouter vne nuit. Je le luy promis fort librement, &

luy dis que ce seroit bien-tost : car Filidas m'auoit dit le soir auparauant, qu'elle vouloit visiter Gerestan, & faire amitié avec luy.

Quelques iours apres, Filidas selon son dessein, emmenant Amidor avec luy, partit pour aller voir Gerestan, ayant resolu de ne reuenir de sept ou huiët iours, afin de luy faire paroistre plus d'amitié ; & ce séjour nous vint fort à propos, car s'il eust esté en la maison, mal-aisément luy eussions-nous pû cacher le trouble en quoy nous fusmes. Or le mesme iour du départ, Filandre suiuant sa coustume, ne manqua pas de descendre au jardin à moitié deshhabillé, lors qu'il creut que chacun estoit endormy. Au contraire Daphnis qui s'estoit couchée la premiere, aussi-tost qu'elle le vid sortir, se dépescha de me le venir dire, & me mettant hastiuemēt vne robe dessus, ie la suiuis assez viste, iusques à ce que nous fusmes dās le jardin. Mais lors qu'elle eut remarqué où il estoit, elle me fit signe d'aller au petit pas apres elle. Et quand nous nous fusmes approchées, de sorte que nous le pouuions ouyr, nous nous assimes en terre, & incōtinent apres, i'ouys qu'il disoit : Mais à quoy toute cette patience ? à quoy tous ces dilayemens ? ne faut-il pas que tu meures sans secours, ou que tu decouures ta blessure au Chirurgien qui la peut guerir ? Et là s'arrestant pour quelque temps, il reprenoit ainsi avec vn grand soupir : Ne dis-tu pas, ô fascheuse crainte, qu'elle nous bannira

de sa presence ? & qu'elle nous ordonnera vne mort desesperée ? Et bien, si nous mourons , ne nous sera-ce pas beaucoup de soulagement d'abreger vne si miserable vie que la nostre , & mourant, satisfaire à l'offense que nous aurons faite ? Et quant au bannissement , s'il ne nous vient d'elle, le pouuôs-nous éuiter. de Gerestan, de qui l'impatience ne nous laissera guere d'auantage icy ? Que si toutefois nous obtenons vn plus long séjour de cet importun, & que la mort ne nous vienne du courroux de la belle Diane, hélas ! pourrôs-nous éuiter la violence de nostre affection ? Que faut-il donc que ie fasse ? Que ie luy die ? Ah ! ie ne l'offenseray iamais, s'il m'est possible. Le luy tairay-je ? Et pourquoy le taire, puis qu'aussi bien ma mort luy dônnera vne bien prompte connoissance ? Quoy donc , ie l'offenseray ? Ah ! l'outrage & l'amitié ne vont iamais ensemble. Mourons dôc plustost : Mais si ie consens à ma mort, ne luy fais-je pas perdre le plus fidelle seruiteur qu'elle ait iamais eu ? & puis il est impossible qu'en adorant on puisse offenser ? Ie le luy diray donc, & en mesme temps luy decourriray l'estomach , afin que le fer plus aisément punisse mon erreur , si elle le veut. Voila, luy diray-ie , où demeure le cœur de cet infortuné Filandre, qui sous les habits de Callirée, au lieu d'acquiescer vos bonnes graces , a rencontré vostre courroux , vengez-vous , & le punissez, & soyez certaine que si la vengeance vous satis-

392 LA I. PARTIE D'ASTREE,
fait, le supplice luy en sera tres-agreable.

Belles Bergeres, quand i'ouys parler Filandre de cette sorte, ie ne sçay ce que ie deuins, tant ie fus surprise d'estonnement : Je sçay bien que ie m'en voulus aller, afin de ne voir plus ce trompeur, tant pleine de despit que i'en tremblois toute : Mais Daphnis pour acheuer entierement sa trahison, me retint par force, & parce, comme ie vous ay dit, que nous estions fort près du Berger, au premier bruit que nous fîmes, il tourna la teste, & croyant que ce ne fust que Daphnis, il s'y en vint : mais quand il m'apperceut, & qu'il creut que ie l'auois ouï : O Dieux ! dit-il, quel supplice effacera ma faute ? Ah ! Daphnis, ie n'eusse iamais attendu cette trahison de vous. Et à ce mot il s'en alla courant par le jardin cōme vne personne insensée, quoy qu'elle l'appellast deux ou trois fois par le nom de Callirée : mais craignant d'estre ouïe de quelqu'autre, & plus encore que le desespoir ne fust faire à Filandre quelque chose de mal à propos en sa personne, elle me laissa seule, & se mit à le suiure, me disant toute en colere en partant : Vous verrez, Diane, que si vous traitez mal Filandre, peut-estre vous ruinerez-vous de sorte, que vous en ressentirez le plus grand déplaisir. Si ie fus estonné de cēt accident, jugez-le, belles Bergeres, puis que ie ne sçauois pas mesme m'en retourner : En fin apres auoir repris un peu mes esprits, ie cherchay de tant de costez,

ie le reuins en ma chambre, où m'estant remi-
 au li& toute tremblante, ie ne pûs clorre l'œil
 et toute la nuit.

Quant à Daphnis, elle chercha tant Filandre,
 qu'en fin elle le rencontra plus mort que vif, &
 apres l'auoir tancé de n'auoir sçeu se preualoir
 d'vne si fauorable occasion, & toutesfois l'auoir
 asseuré que ie n'estois point si estonnée de cét
 accident que luy, elle le remit vn peu, & le r'as-
 seura en quelque sorte, non point toutesfois tel-
 lement que le lendemain il eust la hardiesse de
 sortir de sa chambre. Moy d'autre costé infin-
 iment offensée contre tous deux, ie fus contrain-
 te de tenir le li&, pour ne donner connoissance
 de mon déplaisir à ceux qui estoient autour de
 nous, & particulièrement à la niepce de Ge-
 restan : Mais de bonne fortune elle n'estoit pas
 plus spirituelle que de raison; de sorte que nous
 luy cachasmes aisément ce mauuais mesnage,
 ce qui nous eust esté presque impossible, & mes-
 me à Filandre, autour duquel elle demeuroit
 ordinairement. Daphnis ne se trouua pas peu
 empeschée en cette occasion : car au commen-
 cement ie ne pouuois la receuoir en ses excuses.
 En fin elle me tourna de tant de costez, & me
 sçeut tellement déguiser cette affection, que ie
 luy promis d'oublier le déplaisir qu'elle m'auoit
 fait: jurât toutesfois qu'à Filandre que ie ne le
 verrois iamais, & ie croy qu'il s'en fust allé sans
 me voir, ne me pouuant supporter courroucée,

esté que ie fus aduertie que Filidas reue
Callirée aussi, ie ne l'eusse veu de long
Mais la crainte que i'eus que Filidas
prist garde, & que ce qui estoit si secret
diuulgué par toute la contrée, me fit res
le voir, avec condition qu'il ne me fero
de semblant de ce qui s'estoit passé, n'ay
assez de force sur moy, pour m'empesch
dōner quelque connoissance de mon de
Il le promit & le tint: car à peine osoit
ner les yeux vers moy, & quand il le
c'estoit avec vne certaine submission,
m'asseuroit pas peu de son extrême Am
de fortune, incontinent apres que i'y fus
Filidas, Amidor, & le dissimulé Filand

Mais ce discours seroit trop ennuyeux , si ie abregeois toutes nos petites querelles. Tant y que Callirée ayant sçeu comme toutes choses s'estoient passées, quelquesfois les tournant en gaufferie , d'autrefois cherchant des apparences de raison , sçeut de sorte se servir de son bien dire, estât mesme aidée de Daphnis, qu'en fin ie consentis au séjour de Filandre, iusqu'à ce que les cheueux fussent reuenus à sa sœur, connoissant bien que ce seroit la ruiner, & moy aussi, si ie precipitois dauantage son retour. Et il aduint (cōme elle auoit fort bien preueu) que durant le temps que ce poil demeura à croistre, l'ordinaire conuersation du Berger , qui en fin ne m'estoit point desagreable, & la connoissance de la grandeur de son affection, cōmencerent à me flatter de sorte, que de moy-mesme i'excusois sa tromperie, considerant de plus, le respect & la prudence dont il s'y estoit conduit. Si bien qu'auant qu'il pût partir , il obtint cette declaration qu'il auoit tant desirée , à sçauoir que i'oublois sa tromperie , & que ne sortant point des termes de son deuoir , i'aimerois sa bonne volonté, & la cherirois pour son merite ainsi que ie deurois. La connoissance qu'il me donna de son contentement, ayant cette assurance de moy , me rendit bien aussi assurée de son affection, que peu auparauant son déplaisir m'en auoit fait certaine : car il fut tel qu'à peine le pouuoit-il dissimuler. Cependant que nous

ia de cette iorte , apres auoir eue long
interdite : Et bien , Filandre , sera-t'il v
quelque amitié que ie vous puisse fai
stre , ie ne sois point assez heureux pour
mé de vous ? Callirée luy respondit : Le
Filidas , quelle plus grande amitié vou
mandez , ny cōment ie vous en puis re
uantage , si vous-mesmes ne m'en doi
moyens. Ah ! dit-elle , si vostre volon
telle que la mienne la desire , ie le pour
faire ; Iusqu'à ce que vous m'ayez espre
Callirée , pourquoy voulez-vous de
moy ? Ne sçauéz-vous pas , dit Filidas , c
trême desir est tousiours suiuy du doute
moy que vous ne me māquerez point d
& ie vous declareray , peut-estre , chose
serez bien estonnée. Callirée fut vn pe

nt, & presque par transport, Filidas la
nt par la teste, la baïsa avec tant de véhē-
s, que Callirée en rougit, & la repous-
oute en colere, luy demanda quelle fa-
toit celle-là. Je sçay, respondit alors Fi-
que ce baiser vous estonne, & que mes
is iusques icy vous auront, peut-estre,
upçonner quelque chose d'estrange de
mais si vous voulez auoir la patience de
outer, ie m'asseure que vous en aurez
st pitié que mauuaïse opinion. Et lors re-
nt du commencement iusques au bout,
uy fit entendre le procez qui auoit esté
Phormion & Celion nos peres, l'accord
t fait pour l'assoupir, en fin l'artifice de
re à la faire esleuer comme vn homme,
qu'elle fust fille. Bref, nostre mariage,
it ce que ie viens de vous raconter, &
ontinua de cette sorte : Or ce que ie veux
us pour satisfaction de vostre promesse,
ue recognoissant l'extrême affection que
is porte, vous me receuiez pour vostre
e, & ie feray espouser Diane à mon cou-
midor, que mon pere auoit expressé-
esleué dans sa maison pour ce sujet. Et
sus elle adjousta tant de paroles pour la
ider, que Callirée estonnée plus que ie
is sçauois dire, eut le loisir de reuenir à
& luy respondre, que sans mentir elle luy
raconté de grandes choses, & telles que

398 LA I. PARTIE D'ASTRE'E,
mal-aisément les pourroit-elle croire, si elle ne
les asseuroit d'autre façon que par paroles. Et
lors se déboutōnant se découurit le sein: L'hon-
nesteré, luy dit-elle, me defend de vous en mon-
trer dauantage : mais cela, ce me semble , vous
doit suffire. Callirée alors pour auoir le loisir
de se cōseiller avec nous , fit semblant d'en estre
fort aise : mais qu'elle auoit des parents dont
elle esperoit tout son auancement, & sans l'ad-
uis desquels elle ne feroit iamais vne resolu-
tion de telle importance , & sur tout qu'elle la
supplioit de tenir cette affaire secrette : car la
diuulgant , ce ne seroit que donner sujet à plu-
sieurs de parler , & qu'elle l'asseuroit dès lors,
que quand il n'y resteroit que son cōsentement,
elle luy donneroit connoissance de sa bonne vo-
lonté. Avec semblables propos elles finirent
leur promenoir , & reuindrent au logis , où de
tout le iour Callirée n'osa nous accoster , de
peur que Filidas n'eust opinion qu'elle nous en
parlast: mais le soir elle raconta à son frere tous
ces discours, & puis tous deux allerent trouuer
Daphnis, à laquelle ils le firent entendre. Iugez
si l'estonnement fut grand , mais quel qu'il pût
estre, le contentement de Filandre le surpassoit
de beaucoup, luy semblāt que le Ciel luy offroit
vn tres-grand acheminement à la conclusion
de ses desirs. Le matin Daphnis me pria d'aller
voir la feinte Callirée , & la vraye demeura au-
pres de Filidas, afin qu'elle ne s'en doutast. Dieu

elle ie deuins quand ie ſçeu tout ce diſ-
 vous jure que i'eſtois ſi eſtonnée, que
 ſis ſi ce n'eſtoit point vn ſonge. Mais
 le bon que Daphnis ſe plaignoit infini-
 de moy, que ie le luy euſſe ſi longuement
 , & quelque ſerment que ie luy fiſſe, que ie
 auois rien ſçeu iuſques à l'heure ; elle ne
 ouloit point croire ſi enfant, & lors que ie
 liſois que ie penſois que tous les hommes
 nt comme Filidas, elle ſe tuoit de rire de
 ignorance. En fin nous reſoluſmes, de peur
 Bellinde ne vouluſt diſpoſer de moy à ſa
 nté, ou que Filidas ne me fiſt quelque ſur-
 pour Amidor, qu'il ne falloir rien faire à
 lée, & ſans y bien penſer : car dès lors par
 licitation de Daphnis & Callirée, ie pro-
 Filandre de l'épouſer. Et cela fut cauſe
 reprenant ſes habits, apres auoir aſſeuré Fi-
 , qu'il alloit pour en parler à ſes parens, il
 tira avec ſa ſœur vers Gereſtan, qui ne prit
 ſis garde à cette ruze. Depuis ce temps il
 ermis à Filandre de m'écrire: car enuoyant
 dinaire de ſes nouuelles à Filidas, i'auois
 iours de ſes lettres, & ſi finement, que ny
 , ny Amidor, ne s'en apperceurent iamais.
 r, belles Bergeres, iuſques icy cette recher-
 ne m'auoit guere rapporté d'amertume,
 s, hélas ! c'eſt ce qui s'en enſuiuit, qui m'a
 fait aualer d'abſinthe, que iuſques au cer-
 il ne faut pas que i'eſpere de gouſter quel-

400 LA I. PARTIE D'ASTRÉE,
que douceur. Il aduint pour mon malheur,
qu'un estranger passant par cette cōtrée, me vid
endormie à la fontaine des Sicomores, où la
fraîcheur de l'ombrage & le doux gazouille-
ment de l'onde m'auoient sur le haut du iour
assoupie. Luy, que la beauté du lieu auoit attiré
pour passer l'ardeur du midy, n'eut plustost
jetté l'œil sur moy, qu'il y remarqua quelque
chose qui luy pleut. Dieux ! quel homme, ou
plustost quel monstre estoit-ce ! Il auoit le visa-
ge reluisant de noirceur, les cheveux racourcis
& meslez cōme la laine de nos moutons, quand
il n'y a qu'un mois ou deux qu'on les a tondus,
la barbe à petits bouquets clairement épanchée
autour du menton, le nez aplaty entre les yeux,
& rehaussé & large par le bout, la bouche gros-
se, les lèvres renuersées, & presque fenduës sous
le nez : mais rien n'estoit si estrange que ses yeux :
car en tout le visage il n'y paroïssoit rien de
blanc que ce qu'il en découuroit quand il les
rouïoit dans la teste. Cebel Amant me fut desti-
né par le Ciel, pour m'oster à iamais toute vo-
lonté d'aimer : car estant rauy à me considerer,
il ne pût s'empescher (transporté comme ie
croy de ce nouveau desir) de s'approcher de
moy pour me baiser. Mais parce qu'il estoit ar-
mé, & à cheual, le bruit qu'il fit m'éueilla, & si
à propos, qu'ainsi qu'il estoit prest de se baisser
pour satisfaire à sa volonté, j'ouuris les yeux, &
voyant ce mōstre si près de moy, premierement

vn grand cry, puis luy portant les mains
 ifage, ie le heurtay de toute ma force; luy
 estoit à moitié panché, n'attendât pas cette
 nse, fut si surpris, que le coup le fit balancer,
 e peur qu'il eut, comme ie pense, de choir
 noy, il aima mieux tomber de l'autre costé,
 en que i'eus loisir de me leuer; ie ne croy pas
 s'il m'eust touchée, ie ne fusse morte de
 eur: car figurez-vous, que tout ce qui est de
 horrible, ne sçauroit en rien approcher
 reur de son visage espouventable. L'estois
 bien esloignée quād il se releua, & voyant
 ne me sçauoit ataindre, parce qu'il estoit
 é assez pesamment, & que la peur m'attra-
 it des aisles aux pieds, il sauta promptemēt
 on cheual, & à toute course me suiuiroit, lors
 stant presque hors d'haleine, la pauvre Fi-
 s, qui assez près de là entretenoit Filandre
 nous estoit venu voir, & qui s'estoit endor-
 en luy parlant, ayant ouy ma voix, courut à
 , voyant que ce cruel me poursuiuoit avec
 ée nuë en la main: car la colere de sa cheute
 uoit effacé toute Amour; elle s'opposa ge-
 usement à sa furie, me faisant paroistre par
 ernier acte, qu'elle m'auoit autant aimée
 son sexe le luy permettoit, & d'abord luy
 la bride du cheual: dont ce barbare offensé,
 ul égard de l'humanité, luy dōna de l'espée
 e bras, de telle force qu'il le détacha du
 s, & elle presque en mesme temps de dou-

402 LA I. PARTIE D'ASTRE'E,
leur mourut, tombant entre les pieds de son
cheual, qui broncha si lourdement que son
maistre eut assez d'affaire à s'en depestrer. Et
parce que Filidas en mourant fit vn grand cry,
nommant fort haut Filandre: luy qui estoit au-
prés, l'ouït, & la voyant en si piteux estat, en eut
vn extrême déplaisir: mais plus encores quand
il vid ce barbare, s'estant démeslé de son che-
ual, me courre apres l'espée en la main; & moy,
comme ie vous disois, & de peur, & de la cour-
se que i'auois faite, tant hors d'haleine que ie
ne pouuois presque mettre vn pied deuant l'au-
tre. Que deuïnt ce pauvre Berger? ie ne croy pas
que iamais Lyonne à qui les petits ont esté dé-
robez, lors qu'elle voit ceux qui les emportent,
s'eslançast plus legerement apres eux, que le
courageux Filandre apres ce cruel. Et parce
qu'il estoit chargé d'armes qui l'empeschoien-
de courre, il l'atteignit assez tost, & d'abord luy
cria, cessez, Cheualier, cessez d'outrager dauan-
tage celle qui merite mieux d'estre adorée; &
parce qu'il ne s'arrestoït point, ou fust que pour
estre en furie il n'oyoit point sa voix, ou que
pour estre estranger, il n'entendoit point son
langage: Filandre mettant vne pierre dans sa
fronde, la luy jetta d'vne si grande impetuositè,
que le frappant à la teste; sans les armes qu'il y
portoit, il n'y a point de doute qu'il l'eust tué de
ce coup, qui fut tel que l'estranger s'en abou-
cha: mais se relevant incontinent, & oubliant

ce qu'il auoit contre moy, s'adressa tout
à Filandre, qui se trouua si près qu'il ne
ter le coup malheureux qu'il luy donna
corps, n'ayât en la main que sa houlette
ute deffense. Toutesfois se voyât le glai-
ennemy si auant, sa naturelle genero-
donna tant de force & de courage, qu'au
reculer, il s'auança, & s'enfonçant le fer
estomach iusques aux gardes, il luy plan-
out ferré de sa houlette entre les deux
i auant qu'il ne l'en pût plus retirer, qui
se que la luy laissant ainsi attachée, il le
la gorge, & de mains & de dents, para-
le le tuer. Mais hélas! ce fut bien vne
e cherement acheptée: car ainsi que ce
tomba mort d'un costé, Filandre n'ayant
force, se laissa choir de l'autre, toutes-
propos quetôbant à la renuerse, l'espée
loit au trauers du corps, heurta de la
contre vne pierre, & la pesanteur du
a fit ressortir de la playe. Moy, qui de
en temps tournois la teste pour voir si ce
l'atteignoit point encores, ie vis bien au
ncement que Filandre le couroit, & dés
e extrême frayeur me saisit. Mais hélas!
ie le vis blessé si dangereusement, ou-
oute sorte de crainte, ie m'arrestay: mais
il tomba, la frayeur de la mort ne me pût
her de courre vers luy, & aussi morte
que luy, ie me mis en terre, l'appellant

404 LA I. PARTIE D'ASTRÉE,
toute éplorée par son nom ; il auoit desia perdu
beaucoup de sang , & en perdoit à toute heure
dauantage par les deux costez de sa playe : &
voyez quelle force a vne amitié ! moy qui ne
sçauois voir du sang sans m'esuanouyr , i'eus
bien alors le courage de luy mettre mon mou-
choir contre sa blessure pour empescher le
cours du sang , & rompant mon voile , luy en
mettre autant de l'autre costé. Ce petit soulage-
ment luy seruit de quelque chose : car luy ayant
mis la teste en mon giron , il ouurit les yeux
& reprit la parole. Et me voyant toute couuer-
te de larmes , il s'efforça de me dire : Si iamais
i'ay esperé vne fin plus fauorable que celle-cy,
ie prie le Ciel , belle Bergere , qu'il n'ait point
de pitié de moy. Je voyois bien que mon peu
de merite , ne me pourroit iamais faire attein-
dre au bon-heur desiré , & ie craignois qu'en
fin le desespoir ne me contraignit à quelque fu-
rieuse resolution cōtre moy-mesme. Les Dieux
qui sçauent mieux ce qu'il nous faut que nous
ne le sçauons desirer , ont bien connu que
n'ayant vescu depuis si long-temps que pour
vous , il falloit aussi que ie mourusse pour vous.
Et iugez quel est mon contentement , puis que
ie meurs non seulement pour vous : mais enco-
res pour vous conseruer la chose du monde que
vous auez la plus chere , qui est vostre pudicité.
Or ma maistresse , puis qu'il ne me reste plus
rien pour mon cōtentement , qu'un seul point,

l'affection que vous avez reconnuë en Fils, ie vous supplie de me le vouloir accorder, afin que cette ame heureuse entierement, se vous aller attendre aux champs Elisiens, & cette satisfaction de vous. Il me dit ces paroles à mots interrompus, & avec beaucoup de peine: & moy qui le voyois en cet estat, pour donner tout le contentement qu'il pouuoit, luy respondis: Amy, les Dieux n'ont fait naistre en nous vne si belle & honeste affection, pour l'esteindre si promptement, & ne nous en laisser que le regret: l'esperance vous donneront encores tant de vie, que i'ourray vous faire connoistre que ie ne vous ay point en amitié, non plus que vous ne le estes à personne en merite. Et pour preue de ce que ie vous dy, demandez seulement tout ce que vous voudrez de moy, car il n'y a rié que ie puisse ny vueille refuser. A ces derniers mots il prit la main, & se l'approchant de sa bouche, ie baïse, dit-il, cette main, pour remercier de la grace que vous me faites; & lors dressant les yeux au Ciel: ô Dieux! dit-il, ie ne vous supplie qu'autant de vie qu'il m'en faut pour le cōplissement de la promesse que Diane me a fait de faire. Et puis adressant sa parole à moy, & tant de peine, qu'à peine pouuoit-il prononcer les mots, il me dit ainsi: Or ma belle Maïstresse, escoutez d'oc ce que ie veux de vous, puis ie ne ressens l'aigreur de la mort, que pour

406 LA I. PARTIE D'ASTRÉE,
vous : Je vous conjure par mon affection, & par
vostre promesse , que i'emporte ce contente-
ment hors de ce monde , que ie puisse dire que
ie suis vostre mary, & croyez si ie le reçois , que
mon ame ira tres-côtente en quelque lieu qu'il
luy faille aller , ayant vn si grand tesmoignage
de vostre bonne volonté. Je vous jure , belles
Bergeres , que ces paroles me toucherent si vi-
vement, que ie ne sçay comme i'eus assez de
force à me soustenir , & croy quant à moy , que
ce fut la seule volonté que i'auois de luy com-
plaire, qui m'en donna le courage: cela fut cau-
se qu'il n'eut pas plustost finy sa demande , que
luy retendant la main , ie luy dis : Filandre , ie
vous accorde ce dont vous me requerez, & vous
jure deuant tous les Dieux, & particulièrement
deuant les diuinitez qui sont en ces lieux , que
Diane se donne à vous, & qu'elle vous reçoit &
de cœur & d'ame pour son mary ; & en disant
ces mots , ie le baisay : Et moy , dit-il , ie me
donne à vous, pour iamais tres-heureux & con-
tent, d'emporter ce glorieux nom de mary de
Diane. Helas ! ce mot de Diane fut le dernier
qu'il profera : car m'ayant les bras au col , &
me tirant à luy pour me baiser , il expira , lais-
sant ainsi son esprit sur mes lèvres. Quelle ie
deuins, le voyant mort, iugez-le , belles Berge-
res, puis que veritablement ie l'aimois. Je tom-
bay abouchée sur luy , sans poulx, & sans senti-
ment, & de telle sorte esuanoüe, que ie fus em-

ré chez moy sans que ie reuinffe. O Dieux !
i'ay reffenty viuement cette perte , & re-
nu plus que veritable ce que tant de fois il
uoit pedit , que ie l'aimerois dauantage
es sa mort , que durant sa vie. Car i'ay de-
conferué si viue sa memoire en mon ame,
l me semble qu'à toute heure ie l'ay deuant
yeux , & que sans cesse il me dit , que pour
tre ingrate , il faut que ie l'aime. Aussi fais-
belle ame , & avec la plus entiere affection
l se peut ; & si où tu es , on a quelque con-
fiance de ce qui se fait ça-bas ; reçois , ô cher
 , cette volonté & ces larmes que ie t'offre
r tesmoignage , que Diane aimera iusques
ercueil son cher Filandre.





L'ASTRÉE

DE MESSIRE

HONORE' D'VRFE'.

P R E M I E R E P A R T I E.

L I V R E S E P T I E S M E.



ASTRÉE pour interrompre les tristes paroles de Diane : Mais, belle Bergere, luy dit-elle, qui estoit ce miserable qui fut cause d'un si grand defastre ? Helas, dit Diane, que voulez-vous que je vous en die ? C'estoit vn ennemy qui n'estoit au monde que pour estre cause de mes eternelles larmes. Mais encore, répondit Astrée, ne sçeut-on iamaïs quel homme c'estoit ? On nous dit, repliqua-t'elle, quelque temps apres, qu'il venoit de certains païs barbares, outre vn détroit, ie ne sçay si ie le sçauray bien nommer, qui s'appelle les Colomnes d'Hercule, & le sujet qui le fit venir de si loing, pour mon mal-

410 LA I. PARTIE D'ASTREE,
heur, estoit que deuenu amoureux en ces contrées là, sa Dame luy auoit commandé de chercher toute l'Europe, pour sçauoir s'il y a quelque autre aussi belle qu'elle, & s'il venoit à rencontrer quelque Amant qui voulust maintenir la beauté de sa Maistresse, il estoit obligé de combattre cōtre luy, & luy en enuoyer la teste, avec le pourtrait & le nom de la Dame. Helas ! que pleust aux Dieux que i'eusse esté moins prompte à m'enfuyr, lors qu'il me poursuiuoit pour me tuer, afin que par ma mort i'eusse empesché celle du pauvre Filandre. A ces paroles elle se mit à pleurer, avec vne telle abondance de larmes, que Phylis pour la diuertir, changea de propos, & se leuant la premiere: Nous auons, dit-elle, demeuré trop longuement assises, il me semble qu'il seroit bon de se promener vn peu. A ce mot elles se leuerent toutes trois, & s'en allerent du costé de leurs hameaux : car aussi bien estoit-il tantost temps de disner. Leonide qui estoit (comme ie vous ay dit) aux escoutes, ne perdoit pas vne seule parole de ces Bergeres, & plus elle oyoit de leurs nouuelles, & plus elle en estoit desireuse. Mais quand elle les vid partir sans auoir parlé de Celadon, elle en fut fort faschée : toutesfois sous l'esperance qu'elle eut, que demeurant ce iour avec elles, elle en pourroit decouurir quelque chose, & aussi que desia elle en auoit fait le dessein ; lors qu'elle les vid vn peu esloignées, elle sortit de

uiffon; & faifant vn peu de tour, fe mit à les
 re; car elle ne vouloit pas qu'elles penfa-
 : qu'elle les eust ouyes. De fortune Phylis fe
 rnant du cofté d'où elles venoient, l'appar-
 t d'affez loing & la montra à fes cōpagnes,
 s'arrefterent: mais voyant qu'elle venoit
 s'elles, pour luy rendre le deuoir que fa con-
 on meritoit, elles retournerent en arriere,
 a falüerent. Leonide toute pleine de cour-
 lie, apres leur auoir rendu leur falut, s'adres-
 t à Diane, luy dit: Sage Diane, ie veux eſtre
 ourd'huy voſtre hoſteſſe, pourueu qu'Aſtrée
 Phylis ſoient de la troupe, car ie ſuis partie
 matin de chez Adamas mon oncle, en deſ-
 a de paſſer tout ce iour avec vous, pour re-
 nnoître ſi ce que l'on m'a dit de voſtre vertu,
 ane de voſtre beauté, Aſtrée de vōtre merite,
 ylis reſpond à la renōmée qui eſt diuulguée
 vous. Diane voyant que ſes compagnes s'en
 mettoient à elle, luy reſpondit: Grande Nym-
 ie, il ſeroit peut-eſtre meilleur pour nous que
 nous euſſiez ſeulement noſtre connoiſſance par
 rapport de la renommée, puis qu'elle nous
 tant aduantageuſe: toutesfois puis qu'il vous
 laiſt dē nous faire cēt honneur, nous le re-
 urons, comme nous ſommes obligées de re-
 uoir avec reuerence les graces qu'il plaift au
 iel de nous faire. A ces dernieres paroles elles
 mirent entre-elles, & la menerēt au hameau
 e Diane, où elle fut reccuë d'vn ſi bon viſage,

412 LA I. PARTIE D'ASTRÉE,
& avec tant de civilité, qu'elles s'estonnoit comme il estoit possible qu'entre les bois & les pasturages, des personnes tant accomplies fussent esleuées. L'apres-disnée se passa entr'elles en plusieurs deuis, & en des demandes que Leonide leur faisoit; & entr'autres elle s'enqueroit qu'estoit devenu vn Bergér nommé Celadon, qui estoit fils d'Alcippe. Diane respondit, qu'il y auoit quelque temps qu'il s'estoit noyé dans Lignon. Et son frere Lycidas, dit-elle, est-il marié? Non point encor, dit Diane, & ne croy pas qu'il en ait beaucoup de haste: car le déplaisir de son frere luy est encor trop vif en la memoire. Et par quel malheur, adjousta Leonide, se perdit-il? Il voulut, dit Diane, secourir cette Bergere qui y estoit tombée auant que luy: & lors elle monstra Astrée.

La Nymphe, qui sans en faire semblant, prenoit garde aux actions d'Astrée, voyant qu'à cette memoire elle changeoit de visage, & que pour dissimuler cette rougeur, elle mettoit la main sur les yeux, connut bien qu'elle l'aimoit à bon escient, & pour en decouurir dauantage, continua: Et n'en a-t'on iamais retrouvé le corps? Non, dit Diane, & seulement son chapeau fut reconnu, qui s'estoit arresté à quelques arbres que le courant de l'eau auoit déracinez. Phylis qui connut que si ce discours continuoit plus outre, il tireroit les larmes des yeux de sa compagne, qu'elle auoit desia beau-

oup de peine à retenir, afin de l'interrompre: Mais, grande Nymphé, luy dit-elle, quelle bonne fortune pour nous a esté celle qui vous a conduite en ce lieu? A mon abord, dit Leonide, ie la vous ay dite: ç'a seulement esté pour auoir le bien de vostre connoissance, pour faire amitié avec vous, desirant d'auoir le plaisir de vostre compagnie. Puis que cela est, re-
dit Phylis, si vous le trouuez bon, il seroit à propos de sortir comme de coustume à nos exercices accoustumez, & par ainsi vous auriez plus de connoissance de nostre façon de viure, & mesme si vous nous permettez d'v-
ser deuant vous de la franchise de nos villages. C'est, dit Leonide, dequoy ie voulois vous requerrir: car ie sçay que la contrainte n'est iamais agreable, & ie ne viens pas icy pour vous déplaire. De cette sorte Leonide prenant Diane d'une main, & Astrée de l'autre, elles sortirent, & avec plusieurs discours parvindrent iusques à vn bois qui s'alloit estendant iusques sur le bord de Lignon, & là pour auoir plus d'humidité s'espaississoit dauantage, & rendoit le lieu plus champestre. A peine furent-elles assises, qu'elles oyrent chanter assez près de là, & Diane fut la premiere qui en reconnut la voix, & se tournant vers Leonide: Grande Nymphé, luy dit-elle, prendrez-vous plaisir d'ouyr discourir vn ieune Berger, qui n'a rien de villageois que le nom

phe. Il seroit bien mal-aisé, adjousta Di
le vous pouuoir dire: car il ne sçait luy-
qui est son pere & sa mere, & a seulement
que legere connoissance qu'ils sont de l
& à cette occasion, lors qu'il a pû, il y e
nu, avec resolution de n'en plus partir
verité nostre Lignon y perdrait beaucoup
s'en alloit: car ie ne croy pas que de long
il y vienne Berger plus accôply. Vous l
trop, respondit la Nymphé, pour ne me
point enuie de le voir, allons-nous-en
tenir. S'il nous appërçoit, dit Diane,
ait opinion de ne vous estre ennuyeux
faillira point de venir bien-tost vers noi
aduint comme elle disoit: car de fortune
ger qui se promenoit, les apperçeuant,
incontinent ses pas vers elles & les salü

Le Berger luy respondit en souffrant : Puis que i'ay failly en vous interrompant, moins ie continueray en cette faute, & moindre, ce me semble, sera mon erreur. Ce n'est pas, respondit Diane, ce qui vous faisoit si tost partir d'icy, mais plustost que vous n'y auez rien trouué qui merite de vous y arrester : toutesfois si vous tournez la veüe vers cette belle Nymphe, ie n'asseure que si vous auez des yeux, vous ne croirez pas d'en trouuer dauantage ailleurs. Ce qui attire quelque chose, repliqua Syluandre, doit trouuer quelque sympathie avec elle : mais il ne vous doit point sembler estrange, n'y en ayant point entre tant de merites & mes imperfections, que ie n'aye point resenty cét attrait que vous me reprochez.

Vostre modestie, interrompit Leonide, vous fait mettre cette dissemblance entre nous : mais la croyez-vous au corps ou en l'ame ? pour le corps, vostre visage, & le reste qui se voit de vous, vous le deffend : Si c'est en l'ame, il me semble que si vous en auez vne raisonnable, elle n'est point differente des nostres : Syluandre connut bien qu'il n'auoit pas à parler avec des Bergeres, mais avec vne personne qui estoit bien plus releuée, qui luy fit resoudre de luy respondre avec des raisons plus fermes qu'il n'auoit pas accoustumé entre les Bergeres, & ainsi il luy dit : Le prix, belle Nymphe, qui est en toutes les choses de l'Vniuers, ne se doit pas

416 LA I. PARTIE D'ASTRÉE,
prendre pour ce que nous en voyons: mais pour
ce à quoy elles sont propres. Car autrement
l'homme qui est le plus estimé, seroit le moins
dre, puis qu'il n'y a animal qui ne le surpasse en
quelque chose particuliere, l'un en force, l'autre
en vîtesse, l'autre en veüe, l'autre en ouye,
& semblables priuileges du corps: mais quand
on considere que les Dieux ont fait tous ces
animaux pour seruir à l'homme, & l'homme
pour seruir aux Dieux, il faut aduoüer que les
Dieux l'ont jugé estre dauantage. Et par cette
raison, ie veux dire, que pour connoistre le prix
de chacun, il faut regarder à quoy les Dieux
s'en seruent: car il n'y a apparence qu'ils ne sça-
chent bien la valeur de chaque chose. Que si
nous en faisons ainsi de vous & de moy, qui ne
dira que les Dieux auroient vne grande mes-
connoissance de nous, si estant égaux en meri-
te, ils se seruoient de vous pour Nymphe, &
de moy pour Berger? Leonide loüa en elle-
mesme beaucoup le gentil esprit du Berger, qui
soustenoit si bien vne mauuaise cause, & pour
luy donner sujet de continuer, elle luy dit:
Quand cela seroit receuable pour mon regard,
toutesfois, pourquoy est-ce que ces Bergeres ne
vous eussent pû arrester, puis que selon ce que
vous dites, elles doiuent auoir cette conformi-
té avec vous? Sage Nymphe, respondit Syl-
uandre, la moindre cede tousiours à la plus
grande partie: où vous estes, ces Bergeres en
doiuent

ent faire de mesme. Et quoy , adjousta ie , dédaigneux Berger, nous estimez-vous u ? Tant s'en faut , respondit Syluandre, pour vous estimer beaucoup que i'en parle i , car si i'auois mauuaise opinion de vous, e dirois pas que vous fussiez vne partie de e grāde Nymphé, puis que par là ie ne vous ds point son inferieure, sinon qu'elle merite stre aimée & respectée pour sa beauté , pour merites, & pour sa condition : & vous pour s beautez & merites. Vous vous jouëz , Syl- ndre , respondit Diane , si veux-ie croire que nay assez pour obtenir l'affection d'un hon- ste Berger: elle parloit ainsi, parce qu'il estoit esloigné de toute Amour , qu'entr'elles il oit nommé bien souuent l'insensible : & elle oit bien aise de le faire parler. A quoy il res- ndit : Vostre creance sera telle qu'il vous aira , si m'auoüerez-vous , que pour cét effect vous defaut vne des principales parties. Et quelle ? dit Diane. La volonté , repliqua-t'il, r vostre volonté est si contraire à cét effect, ie dit Phylis en l'interrompant , iamais Syl- ndre ne le fut dauantage à l'Amour. Le Ber- r l'oyant parler se retira vers Astrée , disant e l'on luy faisoit supercherie , & que c'estoit outrager que de se mettre tant contre luy. outrage , dit Diane , s'adresse tout à moy, car te Bergere me voyant aux mains avec un si t ennemy , & faisant un sinistre iugement de

418 LA I. PARTIE D'ASTRÉE,
mon courage & de ma force , m'a voulu aider.

Ce n'est pas , dit-il , en cela , belle Bergere , qu'elle vous a offensée : car elle eust eu trop peu de iugement , si elle n'eust creu vostre victoire certaine : mais c'est que me voyant desia vaincu , elle a voulu vous en dérober l'honneur , en essayant de me donner vn coup sur la fin du combat ; mais ie ne sçay comme elle l'entend : car si vous ne vous en mellez plus , ie vous assure qu'elle n'aura pas si aisément cette gloire qu'elle pense. Phylis qui de son naturel estoit gaye , & qui ce iour auoit resolu de faire passer le temps à Leonide , luy respondit , avec vn certain haussément de teste : Il est bon là , Syluandre , que vous ayez opinion que de vous vaincre , soit quelque chose de desirable , ou d'honorable pour moy ; moy , dis-je , qui mettrois cette victoire entre les moindres que i'obtiens iamaïs. Si ne la deuez-vous pas tant mépriser , dit le Berger , quand ce ne seroit que pour estre la premiere qui m'auroit vaincu. Autant , repliqua Phylis , qu'il y a d'honneur d'estre la premiere en ce qui a du merite , autant y a-t'il de honte en ce qui est au contraire. Ah ! Bergere , interrompit Diane , ne parlez point ainsi de Syluandre : car si tous les Bergers qui sont moins que luy , deuoient estre méprisez , ie ne sçay qui seroit celuy de qui il faudroit faire cas. Voila , Diane , respondit Phylis , les premiers coups dont vous le surmontez , sans doute il est à vous.

C'est la coustume de ces esprits hagards & farouches, de se laisser surprendre aux premiers traits, d'autant que n'ayant accoustumé telles faueurs, ils les reçoient avec tant de goust, qu'ils n'ont point de résistance contre elles. Phylis disoit ces paroles en se moquant, si aduint-r'il toutesfois que cette gracieuse défense de Diane fit croire au Berger qu'il estoit obligé à la servir par les loix de la courtoisie. Et dès lors cette opinion, & les perfections de Diane eurent tant de pouuoir sur luy, qu'il conçut ce germe d'Amour, que le temps & la pratique accrourent, comme nous dirons cy-apres. Cette dispute dura quelque temps entre ces Bergeres, avec beaucoup de contentement de Leonide, qui admiroit leur gentil esprit. Phylis en fin se tournant vers le Berger, luy dit : Mais à quoy seruent tant de paroles : s'il est vray que vous soyez tel, venons-en à la preuue, & me dites quelle Bergere fait particulièrement estat de vous ? Celle, respondit le Berger, de qui vous me voyez faire estat particulièrement. Vous voulez dire, adjousta Phylis, que vous n'en recherchez point, mais cela procede de faute de courage. Plustost, repliqua Syluandre, de faute de volonté, & puis continuant : Et vous qui me méprisez si fort, dites-nous quel Berger est-ce qui vous aime si particulièrement ? Tous ceux qui ont de l'esprit & du courage, respondit Phylis : Car celui qui void ce qui est aimable sans

420 LA I. PARTIE D'ASTRE'E,
l'aimer , a faute d'esprit ou de courage.

Cette raison, dit Syluandre, vous oblige donc à m'aimer , ou vous accuse de grands defauts: mais ne parlons point si generallemēt, & particularisez-nous quelqu'un qui vous aime. Alors Phylis avec vn visage graue & seüere : le voudrois bien, dit-elle, qu'il y en eust d'assez temeraires pour l'entreprendre. C'est donc, adjousta Syluandre , faute de courage. Tant s'en faut, respondit Phylis, c'est faute de volōté. Et pourquoy , s'écria Syluandre , voulez-vous que l'on croye que ce soit plustost en vous faute de volōté qu'en moy ? Il ne seroit pas mauuais , dit la Bergere , que les actions qui vous sont bien-seantes me fussent permises: trouueriez-vous à propos que ie courusse , luitasse , ou sautasse comme vous faites ? Mais c'est trop disputer sur vn mauuais sujet , il faut que Diane y mette la conclusion, & voyez si ie ne m'asseure bien fort de la justice de ma cause , puis que ie prens vn juge partial. Je la seray tousiours, respondit Diane, pour la raison qui me sera conuë. Or bien, continua Phylis , quand les paroles ne peuent verifier ce que l'on soustient , n'est-on pas obligé d'en venir à la preuue ? C'est sans doute , respondit Diane.

Condamnez donc ce Berger, reprit Phylis, à rendre preuue du merite qu'il dit estre en luy, & qu'à cette occasion il entreprenne de seruir & d'aimer vne Bergere de telle sorte qu'il la

contraigne d'auoüer qu'il merite d'estre aimé; que s'il ne le peut, qu'il confesse librement son peu de valeur. Leonide & les Bergeres trouuent cette proposition si agreable, que d'une commune voix il y fut condamné. Non pas, dit Diane en souffrant, qu'il soit contraint de l'aimer: car en Amour la contrainte ne peut rien, & faut que sa naissance procede d'une libre volonté: mais j'ordonne bien qu'il la serue & honore ainsi que vous dites. Mon juge, respondit Syluandre, quoy que vous m'ayez condamné sans m'ouyr, si ne veux-je point appeller de vostre sentence: mais ie requiers seulement, que celle qu'il me faudra seruir, merite, & sçache reconnoistre mon seruice. Syluandre, Syluandre, dit Phylis, parce que le courage vous defaut, vous cherchez des échapatoires, mais si vous en osterray-je bien tous les moyens, par celle que ie vous proposeray: car c'est Diane, puis qu'il ne luy defaut, ny esprit pour reconnoistre vostre merite, ny merites pour vous donner volonté de la seruir. Quant à moy, respondit Syluandre, i'y en reconnois plus que vous ne sçauriez dire, pourueu que ce ne soit point profaner ces beautez de les seruir par gageure. Diane vouloit respondre, & se fust excusée de cette coruée: mais à la requeste de Leonide & d'Astrée, elle y consentit, avec condition toutesfois que cet essay ne dureroit que trois Lunes.

Cette recherche estant doncques ainsi ar-

restée, Syluandre se jettant à genoux baisa la main à la nouvelle Maistresse, comme pour faire le serment de fidelité, & puis se releuant: A cette heure, dit-il, que i'ay receu vostre ordonnance, ne me permettez-vous pas, belle Maistresse, de vous proposer vn tort qui m'a esté fait? Et Diane luy respondit qu'il en auoit toute liberté. Il reprit ainsi: Pour auoir parlé trop auantageusement de mes merites, contre vne personne qui me méprisoit, i'ay iustement esté condamné à en faire la preuue; pourquoy cette glorieuse de Phylis, qui a beaucoup plus de vanité que moy, & qui mesme est cause de toute cette dispute, ne sera-t'elle condamnée à en rendre vn semblable témoignage? Astrée, sans attendre ce que respondroit Diane, dit, qu'elle tenoit cette requeste pour si iuste, qu'elle s'asseuroit qu'elle luy seroit accordée, & Diane en ayant demandé l'aduis de la Nymphe, & voyant qu'elle estoit de mesme opinion, condamna la Bergere ainsi qu'il l'auoit requis. Je n'attendois pas, dit Phylis, vne sentence plus fauorable ayant telles parties: mais bien, que faut-il que ie fasse? Que vous acqueriez, dit Syluandre, les bonnes graces de quelque Berger. Cela, dit Diane, n'est pas raisonnable: Car iamais la raison ne contrarie au deuoir: mais j'ordonne qu'elle serue vne Bergere, & que tout ainsi que vous, elle soit obligée de s'en faire aimer, & que celuy de vous deux qui sera

moins aimable , au gré de celles que vous servirez , soit contraint de ceder à l'autre. Je veux donc , dit Phylis , servir Astrée. Ma sœur , répondit-elle , il me semble que vous cherchez œuvre faite , mais il faut que ce soit cette belle Diane , non seulement pour les deux raisons que vous avez alleguées à Syluandre , qui sont ses merites & son esprit : mais outre cela , parce qu'elle pourra plus equitablement iuger du service de l'un & de l'autre , si c'est à elle seule que vous vous adressiez. Cette ordonnance sembla si equitable à chacun , qu'ils l'observerent apres avoir tiré serment de Diane , que sans égard d'autre chose que de la verité , les trois mois estans finis , elle en feroit le iugement. Il y avoit du plaisir à voir cette nouvelle sorte d'Amour : car Phylis faisoit fort bien le serviteur , & Syluandre en feignant le devint à bon escient , ainsi que nous dirons cy-apres : Diane d'autre costé sçauoit si bien faire la Maistresse , qu'il n'y eust eu personne qui n'eust creu que c'estoit sans feinte. Lors qu'ils estoient sur ce discours , & que Leonide en elle-mesme jugeoit cette vie pour la plus heureuse de toutes , ils virent venir du costé du pré deux Bergeres , & trois Bergers , qui à leurs habits monstroient estre estrangers , & lors qu'ils furent vn peu plus prés , Leonide qui estoit curieuse de connoistre les Bergers & Bergeres de Lignon par leur nom , demanda qui estoient ceux-cy. A quoy Phylis respondit,

424 LA I. PARTIE D'ASTRE'E,
qu'ils estoient estrangers, & qu'il y auoit quelques mois qu'ils estoient venus de compagnie, que quant à elle, elle n'en auoit autre connoissance. Alors Syluandre adjousta qu'elle perdoit beaucoup de ne les connoistre pas plus particulièrement: car entr'autres il y auoit vn nommé Hylas, de la plus agreable humeur qu'il se peut dire, d'autant qu'il aime, disoit-il, tout ce qu'il void, mais il a cela de bon, que qui luy fait le mal, luy donne le remede; parce que si sa constance le fait aimer, son inconstance aussi le fait bien-tost oublier, & il a de si extrauagantes raisons pour prouuer son humeur estre la meilleure, qu'il est impossible de l'ouïr sans rire. Vrayement, dit Leonide, sa compagnie doit estre agreable, & faut que nous le mettions en discours aussi-tost qu'il sera icy.

Ce fera, respondit Syluandre, sans beaucoup de peine: car il veut tousiours parler: mais s'il est de cette humeur, il y en a vn autre avec luy, qui en a bien vne toute contraire; parce qu'il ne fait que regretter vne Bergere morte qu'il a aimée. Celuy-là est homme rassis, & monstre d'auoir du jugement, mais il est si triste, qu'il ne sort iamais propos de sa bouche, qui ne tiennent de la melancolie de son ame. Et qu'est-ce, repliqua Leonide, qui les arreste en cette contrée? Sans mentir, dit-il, belle Nymphé, ie n'ay pas encor eu cette curiosité, mais si vous voulez *ie le leur demanderay*: car il me semble qu'ils

viennent icy. A ce mot ils furent si près, qu'ils
ouyrent que Hylas venoit chantant tels vers:

VILLANELLE DE HYLAS

sur son inconstance.

*La belle qui m'arrêtera,
Beaucoup plus d'honneur en aura.*

I.

I Aime à changer, c'est ma franchise,
Et mon humeur m'y va portant :
Mais quoy, si je suis inconstant,
Faut-il pourtant qu'on me méprise ?
Tant s'en faut qui m'arrêtera,
Beaucoup plus d'honneur en aura.

I I.

Faire aimer une ame barbare,
C'est signe de grande beauté ;
Et rendre mon cœur arrêté,
C'est un effect encor plus rare :
Si bien que qui m'arrêtera,
Beaucoup plus d'honneur en aura.

I I I.

Arrêter un faix immobile,
Qui ne le peut faire aisément ?
Mais arrêter un mouvement,
C'est chose bien plus difficile :
C'est pourquoy qui m'arrêtera,
Beaucoup plus d'honneur en aura.

I V.

*Et pourquoy trouvez-vous estrange
Que ie change pour auoir mieux ?
Il faudroit bien estre sans yeux,
Qui ne voudroit ainsi le change :
Mais celle qui m'arrestera,
Beaucoup plus d'honneur en aura.*

V.

*On dira bien que cette belle,
Qui rendra mon cœur arresté,
Surpassera toute beauté,
Me rendant constant & fidelle:
Par ainsi qui m'arrestera,
Beaucoup plus d'honneur en aura.*

V I.

*Venez doncques, cheres Maistresses,
Qui de beauté voulez le prix,
Arrester mes legers esprits,
Par des faueurs & des caresses:
Car celle qui m'arrestera,
Beaucoup plus d'honneur en aura.*

Leonide en souffriant contre Syluandre dit que ce Berger n'estoit pas de ces tromp qui diffimulent leurs imperfections, puis les alloit chantant : C'est parce, respondit uandre, qu'il ne croit pas que ce soit vice qu'il en fait gloire. A ce mot ils arriere prés, que pour leur rendre leur salut, la Nyn & le Berger furent contrainsts d'interror

leurs propos, & parce que Syluandre auoit bonne memoire de ce que la Nymphé luy auoit demandé de l'estat de ces Bergers, aussi-tost que les premieres paroles de la ciuilité furent paracheuées : Mais Tyrcis, dit Syluandre, car tel estoit le nom du Berger, si ce ne vous est importunité, dites-nous le sujet qui vous a fait venir en cette contrée de Forests, & qui vous y retient. Tyrcis alors mettant le genoüil en terre, & leuant les yeux & les mains en haut : O bonté infinie ! dit-il, qui par ta preuoyance gouüernes tout l'Vniuers, sois-tu louée à iamais de celle qu'il t'a pleu auoir de moy, & puis se releuant avec beaucoup d'estonnement de la Nymphé, & de cette troupe, il respondit à Syluandre : Gentil Berger, vous me demandez que c'est qui m'ameine & me retient en cette contrée ? sçachez que ce n'est autre que vous, & que c'est vous seul que i'ay si longuement cherché. Moy ? respondit Syluandre, & comment peut-il estre, puis que ie n'ay point de connoissance de vous ? C'est en partie, respondit-il, pour cela que ie vous cherche. Et s'il est ainsi, repliqua Syluandre, il y a desia long-temps que vous estes parmi nous, que veut dire que vous ne m'en auez parlé ? Parce, respondit Tyrcis, que ie ne vous connoissois pas : & pour satisfaire à la demande que vous m'auiez faite ; parce que le discours en est long, s'il vous plaist, ie le vous raconteray, quand vous aurez repris vos places sous ces

428 LA I. PARTIE D'ASTRÉE,
arbres , comme vous estiez , quand nous som-
mes arriuez. Syluandre alors se tournant vers
Diane : Ma Maistresse , dit-il , vous plaist-il de
vous r'asseoir ? C'est à Leonide, respondit Dia-
ne , à qui vous le deuiez auoir demandé. Je sçay
bien , respondit le Berger , que la ciuilité me le
commandoit ainsi , mais Amour me l'a ordonné
d'autre sorte. Leonide prenant Diane & Astrée
par la main s'assit au milieu, disant que Syluan-
dre auoit eu raison , parce que l'Amour qui a
autre consideration que de soy-mesme, n'est pas
vraye Amour , & apres elles , les autres Berge-
res & Bergers s'assirent en rond : & lors Tyrcis
se tournant vers la Bergere qui estoit avec luy :
Voicy le iour heureux, dit-il, Laonice, que nous
auons tant désiré , & que depuis que nous som-
mes entrez en cette contrée , nous auons atten-
du avec tant d'impatience : il ne tiendra plus
qu'à vous que nous ne sortions de cette peine ;
ainsi qu'a ordonné l'Oracle. Alors la Bergere,
sans luy faire autre response, s'adressa à Syluan-
dre , & luy parla de cette sorte :

HISTOIRE DE TYRCIS

de Laonice.

DE toutes les amitez il n'y en a point , à ce
que i'ay ouy dire , qui puissent estre plus
affectionnées que celles qui naissent avec l'en-

fance , parce que la coustume que ce ieune aage ^{ce} prend , va peu à peu se changeant en nature : de ^{ce} laquelle s'il est mal-aisé de se dépouïller , ceux le sçauent qui luy veulent contrarier. Je dis ce-cy pour me seruir en quelque sorte d'excuse, lors , gentil Berger , que vous me verrez contrainte de vous dire que i' aime Tyrcis : car cette affection fut presque succée avec le lait , & ainsi mon ame s'esleuant avec telle nourriture, receut en elle-mesme comme propres, les accidens de cette passion, & sembloit que toute chose à ma naissance s'y accordast, car nos demeures voisines , l'amitié qui estoit entre nos peres, nos aages qui estoient fort égaux , & la gentillesse de l'enfance de Tyrcis ne-m'en donnoit que trop de commodité ; mais le malheur voulust que presque en mesme temps nasquit Cleon dans nostre hameau , avec , peut-estre , plus de graces que moy , mais sans doute avec beaucoup plus de bonne fortune : car dès lors que cette fille commença d'ouurir les yeux , il sembla que Tyrcis en receut au cœur des flammes, puis que dans le berceau mesme il se plaisoit à la considerer. En ce temps-là ie pouuois auoir six ans, & luy dix , & voyez comme le Ciel dispose de nous sans nostre consentement. Dès l'heure que ie le vis , ie l'aimay , & dès l'heure qu'il vid Cleon, il l'aima : & quoy que ce fussent amitez telles que l'aage pouuoit supporter, toutesfois elles n'estoient pas si petites, que l'on

432 LA I. PARTIE D'ASTRE'E,

*Au lieu de ce repos nasquit l'inquietude,
Qui serue du desir bastit ma seruitude ;
C'est le mal que ie sens, & que ie n'entens pas.*

Depuis que Tyrcis eut reconnu la bonne
lonté de l'heureuse Cleon, il la receut avec
de contentement, que son cœur n'estant ca-
ble de la celer, fut contraint d'en faire part à
yeux, qui soudain, Dieu sçait combien chan-
de ce qu'ils souloiēt estre, ne dōnerent que
de connoissance de leur joye. La discretion
Cleon estoit bien telle, qu'elle ne donna au-
aduantage à Tyrcis sur son deuoir : si est-ce
jalouse de son honneur, elle le pria de feir
de m'aimer, afin que ceux qui remarquero-
ses actions, s'arrestans à celles-cy toutes eui-
tes, n'allassent point recherchans celles qu'
vouloit cacher. Elle fit eslection de moy plus
que de toute autre, s'estant apperceuë dès le
temps que ie l'aimois, sçachant combien il
mal-aisé d'estre aimée sans aimer, elle pu-
que facilement chacun croiroit cette ami-
n'y en ayant gueres parmy nous, qui ne se
sent apperceuës de la bonne volonté que ie
portois. Luy qui n'auoit dessein qu'à celuy
Cleon approuuoit, tascha incontinent d'e-
ctuer ce qu'elle luy auoit commandé. Die-
quand il me souuient des dources paroles d'
il vsoit enuers moy, ie ne puis, encores que
songeres, m'empescher de les cherir, & de

mercier Amour des heureux moments dont il m'a fait jouir en ce temps-là , & souhaitter que ne pouvant estre plus heureuse , ie fusse pour le moins tousiours ainsi trompée: & certes Tyrcis n'eut pas beaucoup de peine à me persuader qu'il m'aimoit : Car outre que chacun croit facilement ce qu'il desire, encores me sembloit-il que cela estoit faisable, puis que ie ne me iugeois point tant desagreceable , qu'une si longue pratique que la nostre n'eust pû gagner quelque chose sur luy, & mesme avec le soin que j'auois eu de luy plaire: dequoy cette glorieuse de Cleon passoit bien souuent le temps avec luy : mais si Amour eust esté iuste, il deuoit faire tomber la mocquerie sur elle-mesme , permettant que Tyrcis vint à m'aimer sans feinte : toutesfois il n'aduint pas comme cela , au contraire cette dissimulation luy estoit tant insupportable qu'il ne la pouuoit continuer , & n'eust esté que l'Amour ferme les yeux à ceux qui aiment, il n'eust pas esté possible que ie ne m'en fusse aperceüe , aussi bien que la plupart de ceux qui nous voyoient ensemble, auxquels côme à mes ennemis plus declarez, ie n'adjoustois point de foy : & parce que Cleon & moy estions fort familières , cette fine Bergere eut peur , que le temps, & la veüe que i'en auois, ne m'ostassent de l'erreur où i'estois: mais , gentil Berger , il eust falu que i'eusse esté aussi aduisée qu'elle; toutesfois pour se mieux cacher encore, elle in-

434 LA I. PARTIE D'ASTRE'E,
uenta vne ruse, qui ne fut pas mauuaise. Son des-
sein, comme ie vous ay dit, estoit de cacher l'a-
mitié que Tyrcis luy portoit, par celle qu'il me
faisoit paroistre: & il aduint comme elle le pro-
posa: car on commença d'en parler assez haut,
& à mon desaduantage, & encor que ce ne fus-
sent que ceux qui ne prennent garde qu'aux ap-
parences, si est-ce que ce nombre estant plus
grand que l'autre, le bruit en courut incont-
inent, & le soupçon qu'on auoit auparauant de
celles de Cleon, s'amortit tout à fait, si bien que
ie pouuois dire qu'elle aimoit à mes despens:
mais elle qui craignoit, ainsi que ie vous ay dit,
que ie ne vinsse à découurir cét artifice, voulut
le cacher sous vn autre, & conseilla Tyrcis de
me faire entendre que chacun commençoit de
reconnoistre nostre amitié, & d'en faire des iu-
gemens assez mauuais; qu'il estoit necessaire de
faire cesser ce bruit par la prudence, & qu'il fa-
loit qu'il fist semblant d'aimer Cleon, afin que
par ce diuertissement ceux qui en parloient mal,
se teussent. Et vous direz, luy disoit-elle, que
vous m'élirez plustost qu'vn autre, pour la com-
modité que vous aurez d'estre près d'elle, & de
luy parler. Moy qui estois toute bonne & sans
finesse, ie treuuy ce conseil tres-bon; si bien
qu'avec ma permission, depuis ce iour, quand
nous nous trouuions tous trois ensemble, il ne
faisoit point de difficulté d'entretenir sa Cleon,
comme il auoit accoustumé. Et certes il y auoit

du plaisir pour eux, & pour tout autre qui
 sceu cette dissimulation : car voyant la re-
 che qu'il faisoit de Cleon, ie pensois qu'il
 ocquast, & à peine me pouuois-je empes-
 d'en rire : d'autre costé Cleon prenant gar-
 mes façons, & sçachant la tromperie en
 y ie la pensois estre, auoit vne peine extré-
 de n'en faire point de semblant. Mesme que
 rompeur luy faisoit quelquesfois des clins
 il, qu'elle ne pouuoit dissimuler, sinon trou-
 t excuse de rire de quelque autre sujet, qui
 souuent estoit si hors de propos, que i'en
 isois l'Amour qu'elle portoit au Berger, &
 contentement que cette tromperie luy rap-
 toit : & voyez si i'estois bonne, qui ressen-
 en mon ame par pitié le desplaisir qu'elle
 uroit, quand elle sçauroit la verité : mais
 uis ie trouuay que ie me plaignois en sa per-
 ne : toutesfois ie m'excuse, car qui n'y eust
 deceuë, puis que l'Amour aussi-tost qu'il se
 t entierement d'une ame, la despoüille in-
 tinent de toute deffiance enuers la personne
 ée? & ce dissimulé Berger jouïoit de telle for-
 on personnage, que si i'eusse esté en la place
 leon, j'eusse peut-estre douté que sa feintise
 st esté veritable. Estant quelquesfois au mi-
 de nous deux, s'il se relaschoit à faire trop
 emonstration de son amitié à Cleon, aussi-
 il se tournoit vers moy, & me demandoit
 reille s'il ne faisoit pas bien : mais la plus

436 LA I. PARTIE D'ASTRÉE;
grande finesse ne s'arresta pas à si peu de chose;
oyez ie vous supplie iusques où elle passa. En
particulier il parloit à Cleon plus souuent qu'à
moy, luy baiſoit la main, demouroit vne & deux
heures à genoux deuant elle, & ne se cachoit
point de moy, pour les causes que ie vous ay di-
tes: mais en general iamais il ne bougeoit d'au-
prés de moy, me recherchoit avec tant de diffi-
mulation, que la plupart continuoît l'opinion
que l'ô auoit eüe de nos Amours, ce qu'il faisoit
à dessein, voulant que seule ie viſſe la recherche
qu'il luy faisoit, parce qu'il ſçauoit bien que ie
ne la croirois pas, mais ne vouloit en sorte que
ce fuſt, que ceux qui la pourroient penser veri-
table, en euſſent tant ſoit peu de connoiſſance.
Et quand ie luy diſois, que nous ne pouuions
oſter l'opinion aux perſonnes de noſtre amitié,
& que nul ne pouuoit croire à ce que l'on m'en
diſoit qu'il aimast Cleon. Et comment, me reſ-
pondit-il, voulez-vous qu'ils croient vne chose
qui n'est pas? Tant y a que noſtre finesse en dé-
pit des plus mal-pensans, ſera creuë du general:
mais luy qui eſtoit fort aduiſé, voyant qu'il ſe
preſentoit occaſion de paſſer encor plus outre,
me dit, que ſur tout il falloir tromper Cleon, &
que celle-là eſtant bien deceuë, c'eſtoit auoir
preſque paracheuë noſtre deſſein: Qu'à cette
occaſion il falloir que ie luy parlaſſe pour luy, &
que ie fuſſe comme confidente. Elle, me diſoit-
il, qui a deſia cette opiniõ, receura de bon cœur

les messages que vous luy ferez, & ainsi nous vivrons en assurance : O quelle miserable fortune nous courons bien souvent ! quant à moy ie pensois que si quelquesfois Cleon auoit creu que j'eusse aimé ce Berger, ie luy en ferois perdre l'opinion en la priant de l'aimer, & comme confidente luy parlant pour luy : mais Cleon ayant sçeu les discours que j'auois tenus au Berger, & voyant la contrainte avec quoy elle vivoit, iugea que par mon moyen elle en pourroit auoir des messages, & mesmes des lettres. Cela fut cause qu'elle receut fort bien la proposition que ie luy en fis, & que depuis ce temps elle traitta avec luy, comme avec celuy qui l'aimoit, & moy ie ne seruois qu'à porter les billets de l'un à l'autre. O Amour, quel mestier est celuy que tu me fis faire alors ! le m'en plains toutesfois, puis que i'ay ouy dire, que ie n'ay pas esté la premiere qui a fait de semblables offices pour autrui, les pensant faire pour soy-mesme. En ce temps, parce que les Frâcs, les Romains, les Gots, & les Bourguignons, se faisoient vne tres-cruelle guerre, nous fusmes contrainsts de nous retirer en la ville, qui porte le nom du Pasteur iuge des trois Deesses : car nos demeures n'estoient point trop esloignées de là, le long des bords du grand fleuve de Seine. Et d'autant qu'à cause du grand abord des gens, qui de tous costez s'y venoient retirer, & qui ne pouuoient auoir les commoditez telles qu'ils auoient ac-

438 LA I. PARTIE D'ASTRE'E,

coustumez aux champs , les maladies contagieuses commencerent de prendre vn si grand cours par toute la ville , que mesmes les plus grands ne s'en pouuoient deffendre : Il aduint que la mere de Cleon en fut atteinte. Et quoy que ce mal soit si épouuentable , qu'il n'y a le plus souuent ny parentage , ny obligation d'amitié qui puisse retenir les sains auprès de ceux qui en sont touchez , si est-ce que le bon naturel de Cleon eut tant de pouuoir sur elle , qu'elle ne voulut iamais esloigner sa mere, quelque remonstrance qu'elle luy fist ; au contraire lors qu'aucuns de ses plus familiers l'en voulurent retirer , luy representant le danger où elle se mettoit, & que c'estoit offenser les Dieux que de les tenter de cette sorte : Si vous m'aimez, leur disoit-elle, ne me tenez iamais ce discours ; car ne dois-je pas la vie à celle qui me l'a donnée, & les Dieux peuuent-ils estre offensez que ie serue celle qui m'a appris à les adorer ? En cette resolution elle ne voulut iamais abandonner sa mere, & s'enfermât avec elle, la seruit tousiours aussi franchement que si ce n'eust point esté vne maladie contagieuse. Tyrcis estoit tout le iour à leur porte, bruslant de desir d'entrer dans leur logis , mais la deffense de Cleon l'en empeschoit, qui ne luy voulut permettre, de peur que les mal-pensans ne jugeassent cette assistance au desauantage de sa pudicité. Luy qui ne vouloit luy déplaire, n'y osant entrer, leur faisoit appor-

ter tout ce qui estoit necessaire, avec vn soing si grand, qu'elles n'eurent iamais faute de rien. Toutesfois ainsi le voulut le Ciel, cette heureuse Cleon ne laissa d'estre atteinte du mal de sa mere, quelques preseruatifs que Tyrcis luy püst apporter. Quand ce Berger le sceut, il ne fut plus possible de le retenir qu'il n'entrast dans leur logis, luy semblant qu'il n'estoit plus saison de feindre, ny de redouter les morsures du medisant. Il met donc ordre à toutes ses affaires, dispose de son bien, & declare sa derniere volonte, puis ayant laisse charge à quelques-vns de ses amis de le secourir, il se renferme avec la mere & la fille, resolu de courre la mesme fortune que Cleon. Il ne sert de rien que d'alonger ce discours, de vous redire quels furēt les bons offices, quels les seruices qu'il rendit à la mere pour la consideration de la fille: car il ne s'en peut imaginer dauantage, que ceux que son affection luy faisoit produire: Mais quand il la vid morte, & qu'il ne luy restoit plus que sa Maistresse, de qui le mal encores alloit empirant, ie ne crois pas que ce pauvre Berger reposast vn moment. Cōtinuellement il la tenoit en ses bras, ou bien il luy pensoit son mal: elle d'autre costé qui l'auoit tousiours tant aimé, reconnoissoit tant d'Amour en cette derniere actiō, que la sienne estoit de beaucoup augmentee, de sorte qu'un de ses plus grands ennuis, estoit le danger en quoy elle le voyoit à son

440 LA I. PARTIE D'ASTRÉE,
occasion. Luy au contraire auoit tant de satisfaction, que la fortune, encores qu'ennemie, luy eust offert ce moyen de luy tesmoigner sa bonne volonté, qu'il ne pouuoit luy rendre assez de remerciement. Il aduint que le mal de la Bergere estant en estat d'estre percé, il n'y eut point de Chirurgien qui voulust pour la crainte du danger, se hasarder de la toucher. Tyrcis, à qui l'affection ne faisoit rien trouuer de difficile, s'estant fait apprendre comme il falloit faire, prit la lancette, & luy leuant le bras la luy perça, & la pensa sans crainte. Bref, gentil Berger, toutes les choses plus dangereuses & plus mal-aisées luy estoient douces & trop faciles : si est-ce que le mal augmentant d'heure à autre, reduisit enfin cette tant aimée Cleon en tel estat, qu'il ne luy resta plus que la force de luy dire ces paroles : Je suis bien marrie, Tyrcis, que les Dieux n'ayent voulu estendre davantage le filet de ma vie, non point que j'aye volonté de viure plus long-temps : car ce desir ne me le fera iamais souhaitter, ayant trop esprouué quelles sont les incommoditez qui suivent les humains : mais seulement pour en quelque sorte ne mourir point tant vostre obligée, & auoir le loisir de vous rendre témoignage, que ie ne suis point atteinte ny d'ingratitude, ny de méconnoissance. Il est vray que quand ie considere quelles sont les obligations que ie vous ay, ie juge bien que le Ciel est tres-juste de

m'oster de ce monde , puis qu'aussi bien quand i'y viurois autant de siecles que i'ay de iours, ie ne scaurois satisfaire à la moindre du nombre infiny que vostre affection m'a produite. Receuez donc pour tout ce que ie vous dois, non pas vn bien esgal , mais ouy bien tout celuy que ie puis , qui est vn serment que ie vous fay , que la mort ne m'effacera iamais la memoire de vostre amitié, ny le desir que j'ay de vous en rendre toute la reconnoissance , qu'une personne qui aime bien , peut donner à celle à qui elle est obligée. Ces mots furent proferez avec beaucoup de peine : mais l'amitié qu'elle portoit au Berger , luy donna la force de les pouvoir dire, auxquels Tyrcis respondit : Ma belle Maistresse , mal-aisément pourrois-je croire de vous auoir obligée, ny de le pouvoir iamais faire , puis que ce que i'ay fait iusques icy , ne m'a pas encores satisfait. Et quand vous me dites que vous m'avez de l'obligation, ie voy bien que vous ne connoissez la grandeur de l'Amour de Tyrcis , autrement vous ne penseriez pas , que si peu de chose fust capable de payer le tribut d'un si grand deuoir. Croyez, belle Cleon , que la faueur que vous m'avez faite d'auoir eu agreable les seruices que vous dites que ie vous ay rendus , me charge d'un grand faix , que mille vies & mille semblables occasions , ne scauroient m'en décharger. Le Ciel , qui ne m'a fait naistre que pour vous,

442 LA I. PARTIE D'ASTRE'E,
m'accuseroit de méconnoissance si ie ne viuois
à vous, & si i'auois quelque dessein d'employer
vn seul moment de cette vie, ailleurs qu'à vôt
seruice. Il vouloit continuer lors que la Berge
re atteinte de trop de mal, l'interrompit. Cesse
amy, & me laisse parler, afin que le peu de vie
qui me reste, soit employé à t'asseurer que tu ne
sçauras estre aimé dauantage, que tu l'es de
moy, qui me sentant pressée de partir, te dis l'et
ernel adieu, & te supplie de trois choses : d'ai
mer tousiours ta Cleon, de me faite enterrer
prés des os de ma mere, & d'ordonner que
quand tu payeras le deuoir de l'humanité, ton
corps soit mis aupr s du mien, afin que ie meu
re avec ce c t ntement, que ne t'ayant p  estre
vnie en la vie ; ie le sois pour le moins en la
mort, Il luy respondit : Les Dieux seroient in
justes, si ayant donné commencement à vne si
belle amitié que la nostre, ils la separoient si
promptement ; I'espere qu'ils vous conserue
ront, ou que pour le moins ils me prendront
auant que vous, s'ils ont quelque compassion
d'vn affligé : mais s'ils ne veulent, ie les requiers
seulement de me donner assez de vie pour satis
faire aux commandemens que vous me faites,
& puis me permettre de vous suivre : que s'ils ne
trenchent ma fusée, & que la main me demeure
libre, soyez certaine, à ma belle Maistresse, que
vous ne ferez pas longuement sans moy. Amy,
luy respondit-elle, ie t'ordonne outre cela de vi-

ure autant que les Dieux le voudront : car en la longueur de ta vie , ils se monstreront enuers nous tres-pitoyables, puis que par ce moyen, cependant que ie raconteray aux champs Elysiens nostre parfaite amitié, tu la publieras aux vi- uans : & ainsi les morts & les hommes honore- ront nostre memoire. Mais amy , ie sens que le mal me contraint de te laisser: Adieu le plus ai- mable & le plus aimé d'entre les hommes, A ces derniers mots elle mourut , demeurant la teste appuyée sur le sein de son Berget. De redire icy le desplaisir qu'il en eut , & les regrets qu'il en fit , ce ne seroit que remettre le fer plus auant en la playe , outre que ses blessures sont encores si ouuertes, que chacun en les voyant, pourra iu- ger quels en ont esté les coups. O mort, s'escria Tyrcis , qui m'as desrobé le meilleur de moy : ou rends moy ce que tu m'as osté, ou emporte le reste. Et lors pour donner lieu aux larmes & aux sanglots , que ce ressouuenir luy arrachoit du cœur , il se teut pour quelque temps , quand Syluandre luy representa qu'il deuoit s'y resou- dre , puis qu'il n'y auoit point de remede , & qu'aux choses aduenues , & qui ne pouuoient plus estre, les plaintes n'estoient que témoigna- ges de foiblesse. Tant s'en faut, dit Tyrcis, c'est en quoy ie trouue plus d'occasion de plainte : car s'il y auoit quelque remede, le plaindre ne seroit pas d'homme aduisé ny de courage. Mais il doit bien estre permis de plaindre ce à quoy

444 LA I. PARTIE D'ASTREE,
on ne peut trouuer aucun autre allegement
Lors Laonice reprenant la parole, continua de
cette sorte : Enfin cette heureuse Bergere estant
morte, & Tyrcis luy ayant rendu les derniers
offices d'amitié, il ordonna qu'elle fust enterrée
auprès de sa mere : mais la nonchalance de
ceux à qui il donna cette charge, fut telle, qu'ils
la mirent ailleurs : car quant à luy, il estoit tel-
lement affligé, qu'il ne bougeoit de dessus un
liét, sans que rien luy conseruast la vie, que le
commandement qu'elle luy en auoit fait. Quel-
ques iours apres, s'enquerant de ceux qui le ve-
noient voir, en quel lieu ce corps tant aimé
auoit esté mis, il sçeut qu'il n'estoit point avec
celuy de la mere, dont il receut tant de déplai-
sir, que conuenant d'une grande somme avec
ceux qui auoient accoustumé de les enterrer, ils
luy promirent de l'oster de là où il estoit, & le
remettre avec sa mere. Et de fait ils s'y en alle-
rent, & ayant découuert la terre, ils le prindrent
entre trois ou quatre qu'ils estoient : mais l'ayât
porté quelque pas, l'infection en estoit si gran-
de qu'ils furent contraints de le laisser à my
chemin, resolu de mourir plustost que de le
porter plus outre ; dont Tyrcis aduertý, apres
leur auoir fait de plus grandes offres encores, &
voyant qu'ils n'y vouloient point entendre : Et
quoy, dit-il, tout haut, as-tu donc esperé que
l'affection du gain púst dauantage en eux, que
la tienne en toy ? Ah ! Tyrcis, c'est trop offen-

Ter la grandeur de ton amitié. Il dit, & comme transporté s'encourut sur le lieu où estoit le corps, & quoy qu'il eust demeuré trois iours enterré, & que la puanteur en fust extrême, si le print-il entre ses bras, & l'emporta iusques en la tombe de la mere, qui auoit desia esté couverte. Et apres vn si bel acte, & vn si grand témoignage de son affection, se retirant hors la ville, il demeura quaranté nuits separé de chacun. Or toutes ces choses me furent inconnues : car vne de mes tantes ayant esté malade d'un semblable mal, presque en mesme temps, nous n'auions point de frequentation avec personne, & le iour mesme qu'il reuint, i'estois aussi reuenue, & ayant seulement entendu la mort de Cleon, ie m'en allay chez luy pour en sçauoir les particularitez : mais arriuant à la porte de sa chambre, ie mis l'œil à l'ouuerture de la serrure, parce qu'en m'en approchant, il me sembla de l'auoir ouy souffrir, & ie n'estois point trompée : car ie le vis sur le liét, les yeux tournez contre le Ciel, les mains jointes, & le visage tout couuert de larmes. Si ie fus estonnée, gentil Berger, iugez-le : car ie ne pensois point qu'il l'aimast, & venois en partie pour me resioür avec luy. Enfin apres l'auoir considéré quelque temps, avec vn soupir qui sembloit luy mépartir l'estomach, ie luy ouys proferer telles paroles :

STANCES,

Sur la mort de Cleon.

Pourquoy cacher nos pleurs ? il n'est plus temps de
 feindre,
 Un amour que sa mort découvre par mon duel,
 Qui cesse d'esperer, il doit cesser de craindre.
 Et l'esperoir de ma vie est dedans le cercueil.

Elle vinoit en moy, ie vinois tout en elle,
 Nos esprits l'un à l'autre estraints de mille nœuds
 S'unissoient tellement, qu'en leur Amour fidelle,
 Tous les deux n'estoient qu'un, & chacun estoit deux.

Mais sur le point qu'Amour d'un fondement plu
 ferme
 Assuroit mes plaisirs, i'ay veu tout renverser,
 C'est d'autant que mon heur auoit touché le terme
 Qu'il est permis d'atteindre, & non d'outrepasser.

Ce fut dedans Paris, que les belles pensées,
 Qu'Amour éprit en moy, finirent par la mort,
 Au mesme temps qu'on vit les Gaules oppressées,
 Aux efforts estrangers opposer leur effort.

Et falloit-il aussi que tombe moins celebre
 Que Paris enfermast ce que i'ay pu cherir ?

*que mon mal aduint en saison moins funebre,
ne quand toute l'Europe estoit preste à perir?*

*Mais ie me trompe, ô Dieux ! ma Cleon n'est point
morte,*

*son cœur pour vivre en moy. ne vivoit plus en soy,
corps seul en est mort, & de contraire sorte
son esprit meurt en elle, & le sien vit en moy.*

Dieux ! quelle deuins-je, quand ie l'ouys parler ainsi ? mon estonnement fut tel, que sans y penser, estant appuyée contre la porte, ie l'enfourmis presque à moitié, à quoy il tourna la teste, & me voyant n'en fit autre semblant, sinon que me tendât la main, il me pria de m'asseoir sur le liêt près de luy, & lors sans s'efforcer les yeux (car aussi bien y eust-il fallu tousjours le mouchoir) il me parla de cette sorte :
Et bien Laonice, la pauvre Cleon est morte, & vous sommes demeurez pour plaindre ce ravissement ; & parce que la peine où j'estois, ne me laissoit la force de pouvoir luy respondre, il continua : Je sçay bien, Bergere, que me voyant en cét estat pour Cleon, vous demeurez estonnée que la feinte amitié que ie luy ay portée, me puisse donner de si grands ressentimens : Mais hélas ! sortez d'erreur, ie vous supplie, aussi bien me sembleroit-il commettre vne trop grande faute contre Amour, si sans occasion ie continuois la feinte, que mon affection

448 LA I. PARTIE D'ASTRE'E
m'a iusques icy commandée. Sçachez
Laonice, que i'ay aimé Cleon, & que tou
tre recherche n'a esté que pour couuerti
celle-cy; par ainsi si vous m'auiez eu de l'ai
pour Dieu Laonice, plaignez-moy en c
sastre, qui a d'un mesme coup mis tous m
poirs dans son cercueil: Et si vous estes en
que sorte offensée, pardonnez à Tyrcis l'e
qu'il a fait enuers vo' pour ne faillir en ce
deuoit à Cleon. A ces paroles transport
colere ie partis si hors de moy, qu'à peine
retrouuer mon logis; d'où ie ne sortis de
temps: mais apres auoir contrarié mille
l'Amour, si salut-il s'y sousmettre & auoie
le despit est vne foible deffense quand i
plaist. Par ainsi me voila autant à Tyrcis c
l'auois iamais esté, j'excuse en moy-mes
trahisons qu'il m'auoit faites, & luy pard
les torts & les feintes avec lesquelles il m'
offensée, les nommant pour leur pardo
non pas feintes, ny trahisons, mais viol
d'Amour: Et ie fus d'autant plus aisément
tée à ce pardon, qu'Amour qui se disoit
plice de sa faute, m'alloit flattant d'un ce
espoir de succeder à la place de Cleon. Lor
j'estois en cette pensée, ne voila pas vne d
sœurs qui me vint aduertir que Tyrcis s'
perdu, en sorte qu'on ne le voyoit plus, &
personne ne sçauoit où il estoit. Cette rech
de douleur me surprit si fort, que tout ce d

is, fut de luy dire, que cette tristesse estant passée, il reuiendrait cōme il s'en estoit allé : mais lors ie fis dessein de le suiure, & afin de n'estre empeschée de personne, ie partis si secretement sur le commencement de la nuict, qu'auant le iour ie me trouuay fort esloignée : si ie fus estonnée au commencement me voyant seulement dans ces obscuritez, le Ciel le sçait, à qui mes lāintes estoient adressées : Mais Amour qui m'accompagnoit secretement, me donna assez de courage pour paracheuer mon dessein. Ainsi donc ie poursuy mon voyage, suiuant sans plus de route que mes pas rencontroient, car ie ne sauois où Tyrcis alloit, ny moy aussi. De sorte que ie fus vagabonde plus de quatre mois, sans auoir nouuelle. En fin passant le Mont-d'or, rencontray cette Bergere, dit-elle, monstrant l'adonthe, & avec elle ce Berger nommé Thérandre, assis à l'ombre d'un rocher, attendant que la chaleur du midy s'abbatist : & parce que l'acoustume estoit de demander des nouuelles de Tyrcis à tous ceux que ie rencōtrois, ie m'adressay où ie les vis, & sçeus que mon Berger, par les marques qu'ils m'en donnerent, estoit en ces deserts, & qu'il alloit tousiours regrettant sa prison. Alors ie leur racontay ce que ie viens de vous dire, & les adjuray de m'en dire les plus sçurées nouuelles qu'ils pourroient : A quoy l'adonthe émeuë de pitié me respondit avec une voix de douceur, que ie la jugeay atteinte du

456 LA I. PARTIE D'ASTRÉE,

mesme mal que le mien, & mon opinion ne fut mauuaise, car ie sçeus depuis d'elle la longue histoire de ses ennuis, pour laquelle ie conneus qu'Amour blesse aussi bien dans les Cours que dās nos bois: & parce que nos fortunes auoient quelque sympathie entre elles, elle me pria de vouloir demeurer & paracheuer nos voyages ensemble, puis que toutes deux faisions vne mesme queste. Moy qui me vis seule, ie receus les bras ouuerts cette commodité, depuis nous ne nous sommes point esloignées. Mais que sert ce discours à mon propos, que ie ne veux seulement que raconter ce qui est de Tyrcis & de moy? Gentil Berger, ce me sera assez de vous dire, qu'apres auoir demeuré plus de trois mois en ces pays-là, enfin nous sçeuſmes qu'il estoit venu icy, où nous n'arriuasmes si tost, que ie le rencontray, & tant à l'impourueu pour luy, qu'il en demeura surpris: pour le commencement il me receut avec vn assez bon visage: mais enfin sçachant l'occasion de mon voyage, il me declara tout au long l'affection extrême qu'il auoit portée à Cleon, & combien il estoit hors de son pouuoir de m'aimer. Amour, s'il y a quelque iustice en toy, ie te demande, & non à cet ingrat, quelque reconnoissance de tant de trauaux passez.

Ainsi paracheua Laonice, & monstrant qu'elle n'auoit rien dauantage à dire, en s'effuyant les yeux elle les tourna pitoyablement contre

LIVRE SEPTIÈME. 451

Syluandre, comme luy demandant faueur en la iustice de sa cause. Lors Tyrcis parla de cette sorte :

Sage Berger, quoy que l'histoire de mes malheurs soit telle que cette Bergere vient de vous raconter, si est-ce que celle de mes douleurs est bien plus pitoyable, de laquelle toutes-fois ie ne vous veux point entretenir dauantage, de crainte de vous ennuyer, & cette compagnie : seulement j'adjousteray à ce qu'elle vient de dire, que ne pouuant supporter ses plaintes ordinaires, d'un commun consentement nous allâmes à l'Oracle, pour sçauoir ce qu'il ordonneroit de nous, & nous eûmes vne responce par la bouche d'Arontine :

O R A C L E.

*S*ur les bords où Lignon paisiblement serpente,
Amans, vous trouuerez vn curieux Berger,
Qui premier s'enquerra du mal qui vous tourmente,
Croyez-le, car le Ciel l'élit pour vous inger.

Et quoy qu'il y ait desia long-temps que nous sommes icy, si est-ce que vous estes le premier qui nous auez demandé l'estat de nostre fortune : C'est pourquoy nous nous jettons entre vos bras, & vous requerons d'ordonner ce que nous auons à faire ; & afin que rien ne se fust que par

252 LA I. PARTIE D'ASTRÉE;
la volonté du Dieu , la vieille qui nous rendit
cét Oracle , nous dit , que vous ayant rencon-
tré nous eussions à jetter au sort qui seroit ce-
luy qui maintiendroît la cause de l'un & de
l'autre , & que pour cet effet tous ceux qui s'y
rencontreroient , eussent à mettre vn gage en-
tre vos mains dans vn chapeau. Le premier
qui en sortiroit; seroit celuy qui parleroit pour
Laonice , & le dernier de tous pour moy. A ce
mot il les pria tous de le vouloir : à quoy cha-
cun ayant consenty , de fortune celuy de Hy-
las fut le premier , & celuy de Phylis le der-
nier. Dequoy Hylas se souffrant : Autrefois,
dit-il , que j'estois seruiteur de Laonice , j'eusse
mal-aisément voulu persuader à Tyrcis de l'ai-
mer : mais à cette heure que ie ne suis que pour
Madonthe , ie veux bien obeyr à ce que le Dieu
me commande. Berger , répondit Leonide,
vous devez connoistre par là , quelle est la pro-
vidence de cette diuinité, puis que pour émou-
voir quelqu'un à changer d'affection, il en don-
ne la charge à l'inconstant Hylas , comme à
celuy qui par l'usage en doit bien sçauoir les
moyens, & pour continuer vne fidelle amitié il
en donne la persuasion à vne Bergère constante
en toutes ses actions : & que pour iuger de l'un
& de l'autre , il a esleu vne personne qui ne peut
estre partiale : car Syluandre n'est constant ny
inconstant , puis qu'il n'a iamais rien aimé.
Alors Syluandre prenant la parole : Puis donc

que vous voulez, ô Tyrcis, & vous Laonice, que ie sois juge de vos differents, jurez entre mes mains tous deux, que vous l'obseruerez inuio-
lablement; autrement ce ne seroit qu'irriter da-
uantage les Dieux, & prendre de la peine en
vain. Ce qu'ils firent, & lors Hylas commença
de cette sorte :

H A R A N G V E D E H Y L A S P O V R L A O N I C E.

I j'auois à soustenir la cause de Laonice de-
uant quelque personne desnaturalée, ie crain-
rois, peut-estre, que le defect de ma capaci-
té n'amoindrist en quelque sorte la justice qui
est en elle : Mais puis que c'est deuant vous,
gentil Berger, qui auez vn cœur d'homme, (ie
veux dire, qui sçauiez quels sont les deuoirs d'un
homme bien né) non seulement ie ne me des-
pente point d'un fauorable iugement : mais tiens
pour certain, que si vous estiez en la place de
Tyrcis, vous auriez honte que telle erreur vous
eust estre reprochée. Ie ne m'arresteray donc
point à chercher plusieurs raisons sur ce sujet,
si de luy-mesme est si clair, que toute autre lu-
miere ne luy peut seruir que d'ombrage, & diray
seulement que le nom qu'il porte d'homme,
oblige au contraire de ce qu'il a fait, & que
les loix & ordonnances du Ciel & de la nature.

454 LA I. PARTIE D'ASTREE,
luy commandent de ne point disputer dauantage en cette cause. Les deuoirs de la courtoisie ne luy ordonnent-ils pas de rendre les bien-faits receus? Le Ciel ne commande-t'il pas qu'à tout seruice quelque loyer soit rendu? & la nature ne le contraint-elle d'aimer vne belle femme qui l'aime, & d'abhorrer plustost que de cherir vne personne morte? Mais cestuy-cy tout au rebours, aux faueurs receuës de Laonice rend des discourtoisies, & au lieu des seruices qu'il auoüe, luy-mesme qu'elle luy a faits, luy seruant si longuement de couuerture en l'amitié de Cleon, il la paye d'ingratitude, & pour l'affection qu'elle luy a portée dès le berceau, il ne luy fait paroistre que du mespris. Si es-tu bien homme, Tyrcis, si monstres-tu de connoistre les Dieux, & si me semble-t'il bien que cette Bergere est telle, que si ce n'estoit que son influence la soufmet à ce malheur, elle est plus propre à faire ressentir, que de ressentir elle-mesme les outrages dont elle se plaint. Que si tu es homme, ne sçais-tu pas que c'est le propre de l'homme d'aimer les viuans, & non pas les morts? que si tu connois les Dieux, ne sçais-tu pas qu'ils punissent ceux qui contreuiennent à leurs ordonnances? & que,

?? *Amour iamaïs l'aimer à l'aimé ne pardonne?*

Que si tu auoües que dès le berceau elle t'a

seruy & aimé, Dieux ! seroit-il possible qu'une si longue affection, & un si agreable service deust en fin estre payé du mépris ?

Mais soit ainsi que cette affection & ce service estans volontaires en Laonice, & non pas recherchez de Tyrcis, puissent peu meriter envers une ame ingrate, encores ne puis-je croire que vous n'ordonniez, ô iuste Syluandre, qu'un trôpeur ne doive faire satisfaction à celuy qu'il a deceu, & que par ainsi Tyrcis, qui par ses dissimulations a si long-temps trompé cette belle Bergere, ne soit obligé à reparer cette injure envers elle, avec autant de veritable affection, qu'il luy en a fait recevoir de mensongeres & de fausses; que si chacun doit aimer son semblable, n'ordonnerez-vous pas, nostre iuge, que Tyrcis aime une personne vivante, & non pas une morte, & mette son amitié en ce qui peut aimer, & non point entre les cendres froides d'un cercueil ? Mais, Tyrcis, dy moy quel peut estre ton dessein ? Apres que tu auras noyé d'un fleuve de larmes les tristes reliques de la pauvre Cleon, crois-tu de la pouvoir ressusciter par tes souspirs & par tes pleurs ? Helas ! ce n'est qu'une fois que l'on paye Charon, on n'entre jamais qu'une fois dans sa nacelle, on a beau le r'appeller de là, il est sourd à tels cris, & ne reçoit jamais personne qui vienne de ce bord. C'est impiété, Tyrcis, que d'aller tourmentant le repos de ceux que les Dieux appellent. L'amitié est

456 LA I. PARTIE D'ASTRE'E,
ordonnée pour les viuans , & le cercueil pour
ceux qui sont morts : ne vueille confondre de
telle sorte leurs ordonnances , qu'à vne Cleon
morte, tu donnes vne affection viuante, & à vne
Laonice viue le cercueil. Et en cela net'arme
point du nom de constance : car elle n'y a nul
interest: trouuerois-tu à propos qu'une person-
ne alast nuë, parce qu'elle auroit gasté ses pre-
miers habits? Croy moy, qu'il est aussi digne de
risée de t'ouïr dire, que parce que Cleon est
paracheuée, tu ne veux plus rien aimer. Ren-
tre, rentre en toy-mesme, reconnois ton erreur,
jette-toy aux pieds de cette belle, auoüe-luy
ta faute, & tu cuiteras par ainsi la contrainte,
à quoy nostre iuste juge par sa sentence te souf-
mettra. Hylas acheua de cette sorte, avec beau-
coup de contentement de chacun, sinon de
Tyrcis, de qui les larmes donnoient connois-
sance de sa douleur, lors que Phylis apres
auoir receu le commandement de Syluandre,
leuant les yeux au Ciel, respondit ainsi à Hy-
las:

RESPONSE DE PHYLIS
POVR TYRCIS.

O Belle Cleon! qui entends du Ciel l'injure
que l'on propose de te faire, inspire-moy

de ta diuinité : car telle te veux-je estimer, si les vertus ont iamais pû rendre diuine vne personne humaine : & fais en forte que mon ignorance n'affoiblisse les raisons que Tyrcis a de n'aimer iamais que tes perfections. Et vous, sage Berger, qui sçauiez mieux ce que ie deurois dire pour sa defense, que ie ne sçauois le concevoir, satisfaites aux defauts qui seront en moy, par l'abondance des raisons qui sont en ma cause, & pour commencer : Je diray, Hylas, que toutes les raisons que tu allegues, pour preuue qu'estant aimé, on doit aimer, quoy qu'elles soient fausses, te sont toutesfois accordées pour bonnes : mais pourquoy veux-tu conclurre par là que Tyrcis doit trahir l'amitié de Cleon, pour en commencer vne nouuelle avec Laonice ? Tu demandes des choses impossibles & contrariantes : impossibles, d'autant que nul n'est obligé à plus qu'il ne peut ; & comment veux-tu que mon Berger aime, s'il n'a point de volonté ? Tu ris, Hylas, quand tu m'oys dire qu'il n'en a point. Il est vray, interrompit Hylas, car qu'auroit-il fait de la sienne ? Celuy, respondit Phylis, qui aime, donne son ame mesme à la personne aimée, & la volonté n'en est qu'une puissance. Mais, repliqua Hylas, cette Cleon à qui vous voulez qu'il l'ait remise, estant morte, n'a plus rien de personne, & ainsi Tyrcis doit auoir repris ce qui estoit à soy. Ah ! Hylas, Hylas, respondit

458. LA I. PARTIE D'ASTREE,

Phylis, tu parles bien en nouice d'Amour : car
 „ les donations qui sont faites par son autorité,
 „ sont à iamais irreuocables. Et que seroit donc
 deuenüe, adjousta Hylas, cette volonté depuis
 la mort de Cleon ? Cette petite perte, reprit
 Phylis, a fuiuy l'extreme qu'il a faite en la per-
 „ dant : que si le plaisir est l'object de la volonté,
 „ puis qu'il ne peut plus auoir de plaisir, qu'a-t'il
 „ affaire de volonté ? & ainsi elle a fuiuy Cleon :
 que si Cleon n'est plus, ny aussi sa volonté, car il
 n'en a iamais eu que pour elle : mais si Cleon est
 encore en quelque lieu, comme nos Druydes
 nous enseignent, cette volóté est entre ses mains
 si contente en tel lieu, que si elle-mesme la vou-
 loit chasser, elle ne retourneroit pas vers Tyrcis,
 comme scachant bien qu'elle y seroit inutile-
 ment, mais iroit dans le cercueil reposer avec
 ses os bien-aimez : & cela estant, pourquoy ac-
 cuses-tu d'ingratitude le fidelle Tyrcis, s'il n'est
 pas en son pouuoir d'aimer ailleurs ? Et voila
 comment tu demandes non seulement vne cho-
 se impossible, mais contraire à soy-mesme : car
 si chacun doit aimer ce qu'il aime, pourquoy
 veux-tu qu'il n'aime pas Cleon, qui n'a iamais
 manqué enuers luy d'amitié ? & quant à la re-
 compense que tu demandes pour les seruices &
 pour les lettres que Laonice portoit de l'un à
 l'autre : qu'elle se ressouuienne du contente-
 ment qu'elle y receuoit, & combien durant cet-
 te tromperie elle a passé de iours heureux,

qu'autrement elle eust trainez miserablement ; qu'elle balance ses seruices avec ce payement, & ie m'asseure qu'elle se trouuera leur redeuable. Tu dis, Hylas, que Tyrcis l'a trompée ; ce n'a point esté tromperie : mais iuste chastiment d'Amour, qui a fait retomber les coups sur elle-mesme, puis que son intention n'estoit pas de seruir, mais de deceuoir la prudente Cleon : que si elle a à se plaindre de quelque chose, c'est que de deux trôpeuses elle a esté la moins fine. Voila Syluandre, comme briuelement il m'a semblé de respondre aux fausses raisons de ce Berger, & ne me reste plus que de faire auoüer à Laonice, qu'elle a tort de poursuiure vne telle injustice : Ce que ie feray aisément, s'il luy plaist de me respondre. Belle Bergere, dites-moy, aimez vous bien Tyrcis ? Bergere, dit-elle, toute personne qui me connoïstra, n'en doutera iamais. Et s'il estoit contraint, repliqua Phylis, de s'esloigner pour long-temps, & quel-qu'autre vint cependant à vous rechercher, changeriez-vous cette amitié ? Nullement, dit-elle, car j'aurois tousiours esperance qu'il reuiendrait. Et, adjousta Phylis, si vous sçauiez qu'il ne deust iamais reuenir, laisseriez-vous de l'aimer ? Non certes, respondit-elle. Or, belle Laonice, continua Phylis, ne trouuez donc estrange que Tyrcis, qui sçait que sa Cleon pour ses merites est esleuée au Ciel, qui sçait que de là haut elle void toutes ses actions, & qu'elle se

460 LA I. PARTIE D'ASTRE'E,
resiouyt de sa fidelité , ne vueille changer l'affection qu'il luy a portée , ny permettre que cette distance des lieux separe leurs affections, puis que toutes les incommoditez de la vie n'ont iamais pû faire. Ne pensez pas , comme Hylas a dit , que iamais nul ne repasse deçà le fleuve d'Acheron : plusieurs qui ont esté aimez des Dieux , sont allez & reuenus, & qui le scauroit estre dauantage que la belle Cleon , de qui la naissance a esté veüe par la destinée d'un œil si doux & fauorable , qu'elle n'a iamais rien aimé , dont elle n'ait obtenu l'Amour ? O Laonice ! s'il estoit permis à vos yeux de voir la diuinité , vous verriez cette Cleon , qui sans doute , est à cette heure en ce lieu , pour defendre sa cause , qui est à mon aurreille pour me dire les mesmes paroles qu'il faut que ie profere. Et lors vous iugeriez que Hylas a eu tort de dire , que Tyrcis n'aime qu'une froide cendre. Il me semble de la voir là au milieu de nous , reuestue d'immortalité au lieu d'un corps fragile , & sujet à tous accidents , qui reproche à Hylas les blasphemés dont il a usé contre elle.

Et que respondrois-tu , Hylas , si l'heureuse Cleon te disoit : tu veux , inconstant , noircir mon Tyrcis de ta mesme infidelité : si autrefois il m'a aimée , crois-tu que ç'ait esté mon corps ? si tu me dis qu'oüy , ie respondray qu'il ne doit estre condamné (puis que nul Amant ne doit iamais se retirer d'une Amour com-

nencée ,) d'aimer les cendres que ie luy ay
 aissées dans mon cercueil, autant qu'elles du-
 reront. Que s'il auoüe d'auoir aimé mon es-
 prit , qui est ma principale partie , & pour-
 quoy , Inconstant , changera-t'il cette volonté,
 à cette heure qu'elle est plus parfaite qu'elle n'a
 amais esté ? Autrefois (ainsi le veut la misere
 les viuans) ie pouuois estre jalouse , ie pou-
 uois estre importune , il me falloit seruir , i'e-
 tois veuë de plusieurs comme de luy : mais à
 cette heure affranchie de toute imperfection,
 ie ne suis plus capable de luy rapporter ces dé-
 laisirs. Et toy , Hylas, tu veux avec tes sacri-
 leges intentions , diuertir de moy celuy en qui
 ieule ie vis en terre , & par vne cruauté plus
 barbare, qu'inoüye , essayes de me redonner
 une autre fois la mort. Sage Syluandre , les pa-
 roles que ie viens de proferer sonnent si viue-
 ment à mes oreilles , que ie ne puis croire que
 vous ne les ayez ouïes , & ressenties iusques
 au cœur ; cela est cause que pour laisser parler
 cette diuinité en vostre ame, ie me tairay, apres
 vous auoir dit seulement, qu'Amour est si iuste,
 que vous en deuez craindre en vous-mesmes
 les supplices , si la pitié de Laonice plustost que
 la raison de Cleon, vous émeuent & vous em-
 portent.

Ace mot Phylis s'estant leuée avec vne cour-
 toise reuerence, fit signe qu'elle ne vouloit rien
 dire de plus pour Tyrcis. De sorte que Laonice

462 LA I. PARTIE D'ASTRE'E,
vouloit respondre, quand Syluandre le luy deffendit, luy disant qu'il n'estoit plus temps de se deffendre, mais d'ouyr seulement l'arrest que les Dieux prononceroient par sa bouche, & apres auoir quelque temps consideré en soy-mesme les raisons des vns & des autres, il prononça vne telle sentence.

IUGEMENT DE SYLVANDRE.

DEs causes debatues deuant nous, le point principal est, de sçauoir si Amour peut mourir par la mort de la chose aimée; sur quoy nous disons, qu'une Amour perissable n'est pas vray Amour: car il doit suiure le sujet qui luy a
» donné naissance: C'est pourquoy ceux qui ont
» aimé le corps seulement, doiuent enclorre toutes les Amours du corps dans le mesme tombeau où il s'enferme: mais ceux qui outre cela ont aimé l'esprit, doiuent avec leur Amour voler apres cet esprit aimé iusques au plus haut Ciel, sans que les distances les puissent separer. Doncques toutes ces choses bien considerées, nous ordonnons que Tyrcis aime tousiours sa Cleon, & que des deux Amours qui peuuent estre en nous, l'une suiue le corps de Cleon au tombeau, & l'autre l'esprit dans les Cieux. Et par ainsi, il soit d'or-en-là deffendu aux recherches de Laonice, de tourmenter dauantage le

repos de Cleon: car telle est la volonté du Dieu qui parle en moy.

Ayant dit ainsi, sans attendre les plaintes & les reproches qu'il préuoyoit en Laonice & en Hylas, il fit vne grande reuerence à Leonide, & au reste de la troupe, & s'en alla sans autre compagnie que celle de Phylis, qui ne voulut non plus s'y arrester, pour n'ouyr les regrets de cette Bergere: & parce qu'il estoit tard, Leonide se retira dás le hameau de Diane pour cette nuit, & les Bergers & Bergeres, ainsi qu'ils auoient accoustumé, sinon Laonice, qui infiniment offensée de Syluandre & de Phylis, jura de ne partir de cette contrée, qu'elle ne leur eust rapporté vn déplaisir remarquable. Il sembla que la fortune la conduisit ainsi qu'elle eust sçeu desirer: car ayant laissé la compagnie, & s'estant mise dans le plus espais du bois pour se plaindre en toute liberté, enfin son bon démon luy remit deuant les yeux le mépris insupportable de Tyrcis, combien il estoit veritablement indigne d'estre aimé d'elle, & luy fit vne telle honte de sa faute, que mille fois elle jura de le hayr, & à son occasion Syluandre & Phylis. Il aduint que cependant que ces choses luy passoient par le souuenir, Lycidas, qui depuis quelques iours commençoit d'estre mal satisfait de Phylis, à cause de quelque froideur, qu'il luy sembloit de reconnoistre en elle, apperçeut Syluandre qui la venoit entretenant: & il estoit

cidas estoit nourrie: & luy qui içauoit
qu'une Amour ne se peut bastir que de
d'une precedente, eut opinion que ce q
doit plus nonchalante enuers luy, &
soucieuse de l'entretenir, estoit quel
uelle amitié, qui la diuertissoit: & ne
encores reconnoistre qui en estoit le
s'alloit tout seul rongant par ces pens
retiroit dans les lieux plus cachez, a
plaindre avec plus de franchise: & par
lors qu'il s'en vouloit retourner, il vid
ie vous ay dit, Syluandre & Phylis de
veuë qui ne luy rapporta pas peu de s
car sçachant le merite du Berger & d
gere, il creut aisément que Syluandre
iamais rien aimé, s'estoit donné à elle,
le suiuant l'humeur de celles de son se

Syluandre venoit de donner. Mais pour le faire
 sortir du tout de patience, il aduint que les ayât
 laissé passer, il sortit du lieu où il estoit, & pour
 le suiure, prit le chemin d'où ils venoiēt, &
 la fortune voulut qu'il s'alla rasseoir auprès du
 lieu où estoit Laonice, sâs la voir, où après auoir
 quelque temps resué à son déplaisir, transporté
 de trop d'ennuy, il s'écria assez haut : ô Amour !
 Est-il possible que tu souffres vne si grâde injusti-
 ce sans la punir ? Est-il possible qu'en ton regne
 ces outrages & les seruices soient également re-
 récompensez ? Et puis se taisant pour quelque tēps,
 enfin les yeux tendus au Ciel, & les bras croi-
 ez, se laissant aller à la renuerse, il reprit ainsi.

Pour la fin il te plaist, Amour, que le rende
 témoignage qu'il n'y a point de constance en
 nulle femme, & que Phylis pour estre de ce
 sexe, quoy que remplie de toute autre perfec-
 tion, est sujette aux mesmes loix de cette in-
 constance naturelle : le dis cette Phylis de qui
 l'amitié m'a esté autresfois plus asseurée que
 sa volonté mesme. Mais quoy, ô ma Bergere !
 ne suis-je pas ce mesme Lycidas, de qui vous
 avez montré de cherir si fort l'affection ? Ce
 que vous avez autrefois jugé de recommander
 en moy, est-il tellement changé que vous
 trouuez plus agreable vn Syluandre inconnu,
 vn vagabond, vn homme que toute terre mé-
 prise & ne daigne aduoüer pour sien ? Laonice
 qui escoutoit ce Berger, oyant nommer Phylis

466 LA I. PARTIE D'ASTRE'E,
& Syluandre, desiruse d'en sçauoir dauantage,
cōmença de luy prester l'aureille à bon escient,
& si à propos pour elle, qu'elle apprit auant que
de partir de là, tout ce qu'elle eust pû desirer des
plus secretes pensées de Phylis, & de là prenant
occasion de luy déplaire, ou à Syluandre, elle re-
solut de mettre ce Berger encor plus auant en
cette opinion, s'assurant que si elle aimoit Ly-
cidas, elle le rendroit jaloux : & si c'estoit Syl-
uandre, elle en diuulgueroit l'Amour de telle
sorte, que chacun la sçauoit : Et ainsi lors que
ce Berger fut party, car son mal ne luy per-
mettoit de demeurer longuement en vn mesme
lieu, elle sortit aussi de ce lieu, & se mettant
apres luy, l'atteignit assez près de là, parlant
avec Corilas qui l'auoit rencontré en chemin,
& feignant de leur demander des nouuelles du
Berger desolé, ils luy respondirent qu'ils ne le
connoissoient point. C'est, leur dit-elle, vn Ber-
ger qui va plaignant vne Bergere morte, & que
l'ô m'a dit auoir demeuré presque toute l'apres-
disnée en la cōpagnie de la belle Bergere Phylis
& de son seruiteur : Et qui est celuy-là, respondit
incontinent Lycidas ? Je ne sçay pas, continua
la Bergere, si ie sçauray bien dire son nom, il
me semble qu'il s'appelle Sylandre ou Syluan-
dre, vn Berger de moyenne taille, le visage vn
peu long, & d'assez agreable humeur quand il
luy plaist. Et qui vous a dit, repliqua Lycidas,
qu'il estoit son seruiteur ? Les actions del'vn & de
l'autre, respondit-elle : car i'ay passé autresfois

par des éblables détroits, & ie me fouuiés encor de quel pied on y marche: mais dites-moy si vo^s sçaués quelque nouuelle de celuy que ie cherche, car il se fait nuict, & ie ne sçay où le trouuer. Lycidas ne luy pût respondre tant il se trouua surpris: mais Corilas luy dit, qu'elle suiuiſt ce ſentier, & qu'aussi-toſt qu'elle ſeroit ſortie de ce bois, elle verroit vn grád pré, où ſans doute elle en apprendroit des nouuelles: car c'eſtoit là où tous les ſoirs chacun s'aſſébloit auant que de ſe retirer, & que de peur qu'elle ne s'égaráſt il luy feroit cõpagnie, ſi elle l'auoit agreable. Elle qui eſtoit bien aïſe de diſſimuler encores dauantage (feignant de ne ſçauoir pas le chemin) receut avec beaucoup de courtoïſie l'offre qu'il luy auoit faite, & donnant le bon ſoir à Lycidas, prit le chemin qui luy auoit eſté mōſtré, le laiſſant ſi hors de ſoy, qu'il demeura fort longuement immobile au meſme lieu: enfin reuenant comme d'un long eſuanouiſſement, il s'alloit rediſant les meſmes paroles de la Bergere, auſquelles il luy eſtoit impoſſible de n'adjouſter beaucoup de ſoy, ne la pouuant ſoupcõner de menterie. Il ſeroit trop lóg de redire icy les regrets qu'il fit, & les outrages qu'il dit à la fidelle Phylis; tant y a que de toute la nuict il ne fit qu'aller tournoyant dans le plus retiré du bois, où ſur le matin, trauaillé d'ennuy, du trop long marcher, il fut cõtraint de ſe coucher ſous quelques arbres, où tout mouëtte de pleurs, enfin ſon extrémẽ déplaïſir le contraignit de s'endormir.





L'ASTRÉE
DE MESSIRE
HONORE' D'VRFE'.
PREMIERE PARTIE.
LIVRE HVICTIESME.

S OVDAIN que le iour parut,
Diane, Astrée & Phylis se treu-
uerent ensemble, afin d'estre au
leuer de Leonide, qui ne pou-
uant assez estimer leur honne-
steté & courtoisie, s'estoit ha-
billée dès que la premiere clar-
uoit donné dans sa chambre, pour ne perdre
seul moment de temps qu'elle pourroit de-
urer avec elles: de sorte que ces Bergeres fu-
it estonnées de la voir si diligente, lors qu'el-
ouurirent la porte, & toutes ensemble se
enant par la main, sortirent du hameau pour
nmencer le mesme exercice du iour prece-
nt. *A peine auoient-elles passé entierement*

470 LA I. PARTIE D'ASTRE'E,
les dernieres maisons , qu'elles apperceu
Syluandre, qui sous la feinte recherche de I
ne, commençoit à ressentir vne Amour naiss
te & veritable : car picqué de ce nouveau l
cy, de toute la nuit il n'auoit pû clorre l'e
tant son penser luy estoit allé representant t
les discours & toutes les actions qu'il au
veuës de Diane le iour auparauant : si bien
ne pouuant attendre la venue de l'Aurore d
le liët, il l'auoit deuancée, & auoit desia
long-temps près de ce hameau, pour voir q
sa nouvelle Maistresse sortiroit, & aussi
qu'il l'auoit apperceuë s'en estoit venu à
chantant ces vers :

S T A N C E S,

Des desirs trop esleuez.

*E*spoirs, Ixions en audace,
Du Ciel dédaignant la menace,
Vous aspirez plus qu'il ne faut :
Au Ciel comme Icare pretendre,
C'est bien pour tomber d'un grand saut ;
Mais ne laissez de l'entreprendre.

Ainsi que jadis Promethée
En sa poitrine becquetée
Ses tourmens immortalisa,

*Ayant rayé le feu celeste
Il dit, au moins ce bien me reste
D'avoir pû, ce que nul n'osa.*

*Mon cœur sur un roc de constance
Tout deuoré par ma souffrance,
Dira; Les plus hautains esprits
N'ont osé desrober sa flame,
Et j'ay cette gloire en mon ame
D'avoir plus que nul entrepris.*

*Echo, pour l'Amour de Narcisse,
Contant aux rochers son supplice,
Se consolait en son esmoy:
Et leur disoit toute enflammée,
Si d'elle ie ne suis aimée,
Nul autre ne l'est plus que moy.*

Phylis, qui estoit d'une humeur fort gaye, & qui se vouloit bien acquiter de l'essay à quoy elle avoit esté condamnée, se tournant vers Diane: Ma Maistresse, luy dit-elle, fiez-vous à l'aduenir aux paroles de ce Berger. Hier il ne vous aimoit point, & à cette heure il meurt d'Amour: pour le moins, puis qu'il en vouloit tant dire, il devoit commencer de meilleure heure à vous servir, ou attendre encore quelque temps avant que de proferer telles paroles. Syluandre estoit si près qu'il pût oïr Phylis qui le fit escrier de loing; O ma Maistresse, bouchez

472 LA I. PARTIE D'ASTRÉE,
vos oreilles aux mauuaises paroles de mon ennemie. Et puis estant arriué ; Ah ! mauuaise Phylis, luy dit-il, est-ce ainsi que de la ruine de mon contentement , vous taschez de bassir le vostre ? Il est bon là, respondit Phylis, de parler de vostre cõtentement, n'avez-vous point avec les autres encor cette perfection de la pluspart des Bergers , qui par vanité se dient infiniment contents & fauorisez de leur Maistresse , quoy qu'au contraire ils en soient mal traittez ? Vous parlez de ce contentement ? vous Syluandre, vous avez la hardiesse d'vser de ces paroles, en la presence mesme de Diane ? & que direz-vous ailleurs , puis que vous avez l'outrecuidance de parler ainsi deuant elle ? Elle eust continué n'eust esté que le Berger, apres auoir salué la Nymphe & les Bergeres, l'interrompit ainsi : Vous voulez que ma Maistresse trouue mauuais que i'aye parlé du contentement que i'ay en la seruant, & pourquoy ne voulez-vous pas que ie le die, s'il est vray ? Il est vray, respondit Phylis, voyez quelle vanité ? direz-vous pas encore qu'elle vous aime , & quelle ne peut viure sans vous ? Je ne diray pas , repliqua le Berger , que cela soit , mais ie vous respondray bien , que ie voudrois qu'il fust ainsi : mais vous monstrez de trouuer si estrange que ie die auoir du contentement au seruice que ie rends à ma Maistresse, que ie suis contraint de vous demander si vous n'y en avez point. Pour le moins , dit-elle, si y

, ie ne m'en vanté pas. C'est ingratitude, re-
 e Berger, de receuoir du bien de quelqu'un
 'en remercier, & comment est-il possible
 aer la mesme personne enuers qui on est
 t? Par là, interrompit Leonide, ie iugerois
 Phylis n'aime point Diane. Il y a peu de per-
 es qui ne fissent ce mesme iugement, res-
 lit Syluandre, & ie croy qu'elle mesme le
 e ainsi. Si vous auiez de bonnes raisons,
 me le pourriez persuader, repliqua Phylis.
 ie faut que des raisons pour le prouuer, dit
 andre, ie n'en ay desia plus affaire: car quoy
 e preuue ou nie vne chose, cela ne la fait
 stre autre que ce qu'elle est: si bien que puis
 ne me manque que des raisons pour prou-
 ostre peu d'amitié, qu'ay-ic affaire de vous
 onuaincre? Tant y a que pour faire que
 n'aimiez point Diane, il ne tient qu'à vous
 ouuer. Phylis demeura vn peu empeschée
 pondre, & Astrée luy dit, il semble, ma-
 , que vous approuuiez ce que dit ce Ber-
 le ne l'approuue pas, respondit-elle, mais
 is bien empeschée à le reprouuer. Si cela
 djousta Diane, vous ne m'aimez point, car
 que Syluandre a trouué les raisons que
 demandiez, & ausquelles vous ne pouuez
 ter, il faut aduouër que ce qu'il dit est vray.
 mot le Berger s'approcha de Diane, & luy
 Belle & iuste Maistresse, est-il possible que
 e ennemie Bergere ait encores la hardiesse

474 LA I. PARTIE D'ASTRÉE,
de ne me vouloir permettre de dire que le ser-
uice que ie vous rends, me rapporte du conten-
tement, quand ce ne seroit que pour la respon-
se que vous venez de faire, tant à mon aduan-
tage? En disant, respondit Astrée, que Phylis
ne l'aime point, elle ne dit pas pour cela que
vous l'aimiez, ou qu'elle vous aime. Si i'oyois,
respondit-il, ces paroles, ie vous aime ou vous
m'aimez de la bouche de ma Maistresse, ce ne
seroit pas vn contentement, mais vn transport
qui me rauiroit hors de moy, de trop de satis-
faction: & toutesfois si celuy qui se taist, mon-
stre de consentir à ce qu'il oyt, pourquoy ne
puis-je dire que ma belle Maistresse auouë que
ie l'aime, puis que sans y contredire elle oyt ce
que ie dis? Si l'Amour, repliqua Phylis, con-
siste en paroles, vous en auez plus que le reste
des hommes ensemble: car ie ne croy pas que
pour mauuaise cause que vous ayez, elles vous
deffaillent iamais. Leonide prenoit vn plaisir
extrême aux discours de ces Bergeres, & n'eust
esté la peine en quoy le mal de Celadon la te-
noit, elle eust demeuré plusieurs iours avec
elles: mais quoy qu'elle sçeust qu'il estoit hors
de fièvre, si ne laissoit-elle de craindre qu'il ne
retombast: cela fut cause qu'elle les pria de
prendre avec elle le chemin de Laignieu, ius-
ques à la riuere, pource qu'elle jouyroit plus
long-temps de leur entretien; elles le luy accor-
derent librement: car outre que la courtoisie le

eur commandoit , encores se plaisoient-elles fort en sa compagnie.

Ainsi donc prenant Diane d'un costé , & Astrée de l'autre , elle s'achemina vers la Bouteresse : mais Syluandre fut bien trompé , qui de fortune s'estoit trouué plus esloigné de Diane que Phylis , de sorte qu'elle auoit pris la place qu'il desiroit ; dequoy Phylis toute glorieuse s'alloit mocquant du Berger , disant que sa Maistresse pouuoit aisément iuger qui estoit plus oigneux de la seruir. Elle doit donner cela , respondit-il , à vostre importunité , & non pas à vostre affection : car si vous l'aimiez , vous me laisseriez la place que vous auez . Ce seroit plutôt signe du contraire , dit Phylis , si i'en laissois approcher quelqu'autre plus que moy : car la personne qui aime , desire presque se transformer en la chose aimée , plus on s'en peut approcher , & plus on est près de la perfection de ses desirs. L'Amant , respondit Syluandre , qui plus d'esgard à son contentement particulier qu'à celuy de la personne aimée , ne merite pas ce tiltre. De sorte que vous qui regardez davantage au plaisir que vous auez d'estre si près de vostre Maistresse , que non point à sa commodité , ne deuez pas dire que vous l'aimiez : mais vous mesmes seulement : car si i'estois au lieu où vous estes , ie l'aiderois à marcher , & vous ne faites que l'empescher. Si ma Maistresse , repliqua Phylis , me rudoyoit autant que vous ,

HISTOIRE DE SYLVANDRE.

LOrs qu'Ætius fut fait Lieutenant General en Gaule de l'Empereur Valentinian , il trouua fort dangereux pour les Romains , que Gondioch , premier Roy des Bourguignons , en possedaſt la plus grande partie , & ſe reſolut de l'en chaſſer , & renuoyer delà le Rhin , d'où il eſtoit venu vn peu auparauant , lors que Stilico , pour le bon ſeruiſe qu'il auoit fait aux Romains , contre le Goth Radagayſe , luy donna les anciennes Prouinces des Authunois , des Sequanois , & des Allobroges , que dès lors de leur nom , ils nommerent Bourgongne , & ſans le commandement de Valentinian , il eſt aiſé à croire qu'il l'eult fait , pour auoir toutes les forces de l'Empire entre ſes mains : mais l'Empereur ſe voyant vn grand nombre d'ennemis ſur les bras , comme Gots , Huns , Vvandales , & Francs , qui tous l'attaquoient en diuers lieux , commanda à Ætius de les laiſſer en paix : ce qui ne fut pas ſi toſt , que deſia les Bourguignons n'euffent receu de grandes routes , & telles que toutes leurs Prouinces , & celles qui leur eſtoiét voiſines , s'en reſſentirent ayant leurs ennemis fait le dégaiſt avec tant de cruauté , que tout ce qu'ils trouuoient , ils l'emmenoient.

Or moy pour lors , qui pouuois auoir cinq ou

six ans, comme plusieurs autres, fus emmené en la dernière ville des Allobroges par quelques Bourguignons, qui pour se venger, estans entrez dans les pays confederez à leurs ennemis, y firent les mesmes desordres qu'ils receuoient: de pouuoir dire quelle estoit l'intention de ceux qui me prindrent, ie ne le sçauois, si ce n'estoit pour en auoir quelque somme d'argent: tant y a que la fortune me fut si bonne apres m'auoir esté tant ennemie, que ie tombay entre les mains d'un Heluetien, qui auoit un pere fort vieux, & tres-homme de bien, & qui prenant quelque bonne opinion de moy, tant pour ma physionomie, que pour quelque agreable responce qu'en cet aage ie luy auois renduë, me retira près de luy, en intention de me faire estudier: & de fait, quoy que son fils y contrariaist en tout ce qu'il luy estoit possible, si ne laissa-t'il de suiure son premier dessein, & ainsi n'épargna rien pour me faire instruire en toute sorte de doctrine, m'enuoyant aux Vniuersitez des Massiliens en la Prouince des Romains.

Si bien que ie pouuois dire avec beaucoup de raison, que j'estois perdu, si ie n'eusse esté perdu. Toutefois, quoy que selon mon Genie, il n'y eut rien qui me fust plus agreable que les lettres, si est-ce que ce m'estoit un continuel supplice, de penser que ie ne sçauois d'où, ny qui j'estois, me semblant que iamais ce malheur n'estoit aduenu à nul autre. Et comme j'estois

480 LA I. PARTIE D'ASTRÉE,
en cesoucy, Vn de mes amis me conseilla d'en-
querir quelque Oracle pour sçauoir la verité,
car quant à moy pour estre trop jeune ie n'auois
aucune memoire, non plus que ie n'en ay enco-
re, du lieu où i'auois esté pris, ny de ma naissan-
ce; & celuy qui me le conseilloit, me disoit,
qu'il n'y auoit pas apparence que le Ciel ayant
eut tant de soin de moy, que i'en auois reconnu
depuis ma perte, il ne me voulust fauoriser de
quelque chose dauantage: cét amy me sçeut si
bien persuader, que tous deux ensemble nous
y allasmes: & la responce que nous eufmes fut
telle:

ORACLE.

T*V nasquis dans la terre, où fut jadis Neptune!
Iamais tu ne sçauras celuy dont tu es né,
Que Syluandre ne meure, & à telle fortune
Tu fus par les destins au berceau destiné.*

Iugez, belle Diane, quelle satisfaction nous
eufmes de cette responce: quant à moy, sans
m'y arrester dauantage, ie me resolus de ne
m'en enquerir iamais, puis qu'il estoit impos-
sible que ie le sçeusse sans mourir, & vesquis
par apres avec beaucoup plus de repos d'esprit,
m'en remettant à la conduite du Ciel, & m'em-
ployant seulement à mes estudes, ausquelles ie
fis

fis vn tel progres , que le vieillard Abariel (car tel estoit le nom du pere de celuy qui m'auoit enleué) eut enuie de me reuoir auant que de mourir , presageant presque sa fin prochaine: estant donc arriué prés de luy, & en ayant receu tout le plus doux traitement que i'eusse sçeu desirer : vn iour que i'estois seul dans la chambre, il me parla de cette sorte :

Mon fils (car comme tel ie vous ay toujours aimé, depuis que la rigueur de la guerre vous remit en mes mains) ie ne vous croy point si méconnoissant de ce que i'ay fait pour vous que vous puissiez douter de ma bonne volonté: toutesfois si le soin que i'ay eu de faire instruire vostre ieunesse , ne vous en a donné assez de connoissance, ie veux que vous l'ayez, par ce que ie desire de faire pour vous : Vous sçauiez que mon fils Azahyde , qui fut celuy qui vous prit , & amena chez moy , a vne fille que i'aime autant que moy-mesme , & parce que ie fais estat de passer le peu de iours qui me restent , en repos & en tranquillité, ie fay dessein de vous marier avec elle, & vous donner si bonne part de mon bien , que ie puisse viure avec vous , autant qu'il plaira aux Dieux. Et ne croyez point que i'aye fait ce dessein à la volée , car il y a long-temps que i'y prepare toute chose : En premier lieu , i'ay voulu reconnoistre quelle estoit vostre humeur, cependant que vous estiez enfant , pour iuger si vous pourriez compatir

482 LA I. PARTIE D'ASTRE'E,

avec moy; d'autant qu'en vn tel aage on n'a point encore d'artifice, & ainſi on void à nud toutes les affections d'une ame: & vous trouuant tel que i'eusse voulu qu'Azahide eust esté, ie pensay d'establir le repos de mes derniers iours sur vous, & pour cét effect, ie vous enuoyay aux estudes, ſçachant bien qu'il n'y a rien qui rende vne ame plus capable de la raison, que la connoissance des choses: & cependant que vous avez esté loing de ma presence, i'ay tellement disposé ma petite fille à vous épouser, que pour me complaire, elle le consent & desire presque autant que moy.

Il est vray qu'elle voudroit bien ſçauoir qui, & d'où vous estes; & pour luy satisfaire ie me suis enquis d'Azahide plusieurs fois en quel lieu il vous prit, mais il m'a tousiours dit qu'il n'en ſçauoit autre chose, sinon que c'estoit delà le fleuve du Rosne, hors la Prouince Viennoise, & que vous luy fustes donné par celuy qui vous auoit enleué à plus de deux journées ença, en échange de quelques armes. Mais que peut-estre vous en pouuez-vous mieux ressouuenir, car vous pouuez auoir cinq ou six ans, & luy ayant demandé si les habits que vous auiez lors, ne pouuoient point donner quelque connoissance de quels parens vous estiez issu, il m'a respondy que non, d'autant que vous estiez si ieune encore, que inal-aisément pouuoit-on iuger à vos habits de quelle condition vous

estiez. De sorte, mon fils, que si vostre memoire ne vous sert en cela, il n'y a personne qui nous puisse oster de cette peine.

Ainsi se teut le bon vieillard Abariel, & me prenant par la main, me pria encore de luy en dire tout ce que i'en sçauois: auquel apres tous les remerciemens que ie sçeus luy faire, tant de la bonne opinion qu'il auoit de moy, que de la nourriture qu'il m'auoit donnée, & du mariage qu'il me proposoit, ie luy respondis, qu'en verité i'estois si ieune quand ie fus pris, que ie n'auois aucune souuenance, ny de mes parens, ny de ma condition. Cela, reprit le bon vieillard, est bien fascheux; toutesfois nous ne laisserons pas de passer outre, pourueu que vous l'ayez agreable, n'ayant attendu d'en parler à Azahide, que pour sçauoir vostre volôté: & luy ayant respondu que ie serois trop ingrat, si ie n'obeïssois entierement à ce qu'il me commanderoit.

Dés l'heure mesme, me faisant retirer, il enuoya querir son fils, & luy declara son dessein, que depuis mon retour il auoit sçeu de sa fille: & que la crainte de perdre le bien qu'Abariel nous donneroit, luy faisoit de sorte desapprouuer, que quand son pere luy en parla, il le rejeta si loing, & avec tant de raisons; qu'en fin le bon-homme ne pouuant l'y faire consentir, luy dit franchement:

Azahide, si tu ne veux donner ta fille à qui ie voudray, ie donneray mon bien à qui tu ne

484 LA I. PARTIE D'ASTRE'E,
voudras pas , & pource resous-toy de l'accor-
der à Syluandre , ou ie luy en choisiray vne qui
fera mon heritiere. Azahide , qui estoit infini-
ment auare , & qui craignoit de perdre ce bien,
voyant son pere en tels termes , reuint vn peu à
foy , & le supplia de luy donner quelques iours
de terme pour s'y resoudre ; ce que le pere qui
estoit bon , luy accorda aisément , desirant de
faire toute chose avec la douceur , & puis m'en
aduertir : mais il n'estoit pas de besoin : car ie le
connoissois assez aux yeux & aux discours du
fils , qui commença de me rudoyer & traiter si
mal , qu'à peine le pouuois-je souffrir. Or du-
rant le temps qu'il auoit pris , il commanda à sa
fille , qui auoit l'ame meilleure que luy , sur pei-
ne qu'il la feroit mourir (car c'estoit vn hom-
me tout de sang & de meurtre) de faire sem-
blant au bon vieillard , qu'elle estoit marrie que
son pere ne voulust faire sa volonté , & qu'elle
ne pouuoit pas mais de sa desobeyssance ; que
tant s'en faut elle estoit prestte à m'épouser se-
crettement , & quand ce feroit fait , le temps y
feroit consentir son pere , & cela estoit en des-
sein de me faire mourir.

La pauvre fille fut bien empeschée , car d'un
costé les menaces ordinaires de son pere , de qui
elle sçauoit le meschant naturel , la pouffoient
à jouer ce personnage : d'autre costé l'amitié
que dés l'enfance elle me portoit , l'en empes-
choit , si est-ce qu'en fin son âge tendre (car elle

n'auoit point encore passé vn demy siecle) ne luy laissa pas assez de resolution pour s'en defendre : & ainsi toute tremblante elle vint faire la harangue au bon homme, qui la receut avec tant de confiance , qu'apres l'auoir baisée au front deux ou trois fois , en fin il se resolut d'en vser comme elle luy auoit dit , & me le commanda si absolument , que quelque doute que i'eusse de cét affaire, si n'osay-ie luy contredire.

Or la resolution fut prise de cette sorte , que ie monteroie par vne fenestre dedans sa chambre, où ie l'épouseroie secrettement. Cette ville est assise sur l'extremité des Allobroges du costé des Helueces, & est sur le bord du grand Lac de Lemane, de telle sorte que les ondes frappent contre les maisons , & puis se dégorgent avec le Rosne , qui luy passe au milieu. Le dessein d'Azahide estoit , parce que leur logis estoit de ce costé là , de me faire tirer avec vne corde iusques à la moitié de la muraille , & puis me laisser aller dans le Lac, où me noyant on n'auroit iamais nouuelle de moy, parce que le Rhône avec son impetuositè m'eust emporté bié loing de là , où entre les rochers estroits , ie me fusse tellement brisé , que personne ne m'eust pû reconnoistre : Et sans doute son dessein eust reussi , car i'estois resolu d'obeyr au bon Abariel, n'eust esté que le iour auant que cela deust estre, la pauvre fille, à qui on auoit commandé de me faire bonne chere, afin de m'abuser mieux,

486 LA I. PARTIE D'ASTRE'E,
émeuë de compassion & d'horreur d'estre cause
de ma mort, ne pût s'empescher, toute trem-
blâte, de me le découvrir, me disant puis apres:
voyez-vous, Syluandre, en vous sauuant la vie
ie me donne la mort, car ie sçay bien qu'Aza-
hide ne me le pardonnera iamais : mais j'aime
mieux mourir innocente, que si ie vluois cou-
pable de vostre mort. Apres l'auoir remerciée,
ie luy dis, qu'elle ne craignist point la fureur
d'Azahide, & que i'y pouruirois en sorte que
elle n'en auroit iamais déplaisir, que de son
costé elle fist seulemēt ce que son pere luy auoit
dit, & que ie remedierois bien à son salut & au
mien: mais que sur tout elle fust secrette. Et dés
le soir ie retiray tout l'argent que ie pouuois
auoir à moy, & ie donnay si bon ordre à tout ce
qu'il me falloit faire, sans qu'Abariel s'en prist
garde, que l'heure estant venue qu'il falloit aller
au lieu destiné, apres auoir pris congé du bon
vieillard, qui vint avec moy iusques sur la riuē,
ie montay dans la petite barque, que luy-mes-
me auoit apprestée.

Et puis allant doucement sous la fenestre, ie
fis semblant de m'y attacher, mais ce ne furent
que mes habits remplis de sable, soudain me re-
tirant vn peu à costé, pour voir ce qu'il en ad-
uiendroit, ie les oüis tout à coup retomber dans
le Lac, où avec la rame, ie battis doucement
l'eau, afin qu'ils creussent, oyant ce bruit, que ce
fust moy qui me debattois; mais ie fus bien tost

contraint de m'oster de là, parce qu'ils jetterent
 int de pierres, qu'à peine me pûs-je sauuer, &
 eu apres ie vis mettre vne lumiere à la fe-
 nestre, de laquelle ayât peur d'estre découuert,
 e me cachay dans le batteau, m'y couchant de
 non long, cela fut cause que la nuit estant fort
 obscure, & moy vn peu esloigné, & la chandelle
 eur ostant encore dauantage la veüe, ils ne me
 virent point, & creurent que le batteau s'estoit
 ainsi acculé de luy-mesme.

Or quand chacun se fut retiré de la fenestre,
 j'ouys vn grand tumulte au bord où j'auois lais-
 sé Abariel, & comme ie pûs iuger, il me sembla
 d'ouïr ses exclamations, que ie pensay estre
 à cause du bruit qu'il auoit ouy dans l'eau, crai-
 gnant que ie fusse noyé; tant y a que ie me reso-
 lus de ne retourner plus chez luy, non pas que
 ie n'eusse beaucoup de regret de ne le pouuoir
 seruir sur ses vieux iours, pour les extrêmes
 obligations que ie luy auois, mais pour la trop
 grande assurance de la mauuaise volonté d'A-
 zahide: ie sçauois bien que si ce n'estoit à ce
 coup, ce seroit à vn autre, qu'il paracheueroit
 son pernicieux dessein; ainsi donc estant venu
 aux chaines qui ferment le port, ie fus cōtraint
 de laisser mon batteau pour passer à nage de
 l'autre costé, où estât paruenue avec quelque dā-
 ger, à cause de l'obscurité de la nuit, ie m'en
 allay sur le bord, où i'auois caché d'autres ha-
 bits, & tout ce que i'auois de meilleur, prenant

488 LA I. PARTIE D'ASTRE'E,
le chemin d'Agaune, ie parvins sur la pointe du
iour à Euians , & vous assure que j'estois si las
d'auoir marché assez hastiuement , que ie fut
contraint de me reposer tout ce iour-là , où de
fortune n'estant point connu , ie voulus aller
prendre conseil, ainsi que plusieurs faisoient en
leurs affaires plus vrgentes, de la sage Bellinde,
qui est Maistresse des Vestales qui sont le lóg de
ce Lac, & que depuis i'ay sceu estre mere de ma
belle Maistresse : tant y a que luy ayant fait en-
tendre tous mes desastres , elle consulta l'Orac-
le , & le lendemain elle me dit que le Dieu me
commandoit de ne m'estonner de tant d'aduer-
sitéz , & qu'il estoit necessaire si ie voutois en
sortir , de me voir dans la fontaine de la verité
d'Amour , parce qu'en son eau estoit mon seul
remede ; & qu'aussi-tost que ie me serois veu, ie
reconnoistrois & mon pere, & mon pays. Et luy
ayant demandé en quel lieu estoit cette fontai-
ne , elle me fit entendre qu'elle estoit en cet-
te contrée de Forests , & puis m'en declara
la propriété & l'enchantement , avec tant de
courtoisie , que ie luy en demuray infiniment
obligé.

Dés l'heure mesme ie me resolus d'y venir,
& prenant mon chemin par la ville de Plan-
cus , ie m'en vins icy il y a quelques Lunes , où
le premier que ie rencontray fut Celadon , qui
pour lors reuenoit d'un voyage assez loing-
tain , duquel j'appris en quel lieu estoit cette

l'mirable fontaine, mais lors que ie voulus y
 ler, ie tombay tellement malade, que ie de-
 curay fix mois sans sortir du logis:& quelque
 mps apres que ié me sentoie assez fort, ainsi
 ie ie me mettois en chemin, ie sceu par ceux
 alentour qu'un Magicien à cause de Clida-
 an l'auoit mise sous la garde de deux Lyons,
 de deux Lycornes, qu'il y auoit enchantées,
 que le sortilege ne pouuoit se rompre qu'a-
 ec le sang & la mort du plus fidelle Amant, &
 la plus fidelle Amante, qui fut oncques en
 te contrée.

Dieu sçait si cette nouuelle me r'apporta de
 ennuy me voyant presque hors d'esperance de
 que ie desirois: Toutesfois considérant que
 estoit ce pays que le Ciel auoit destiné pour
 e faire recônoître mes parens, ie pensay qu'il
 loit à propos d'y demeurer, & que peut-estre,
 s fidelles en Amour se pourroient en fin
 ouuer: mais certes, c'est vne marchandise si
 re, que ie ne l'ose presque plus esperer. Auec
 dessein ie me resolu de m'habiller en Ber-
 er, afin de pouuoir viure plus librement parmy
 nt de bonnes compagnies, qui sont le long de
 s riuies de Lignon, & pour n'y estre point inu-
 ement ie mis tout le reste de l'argent que j'a-
 is en bestail, & vne petite cabane, où ie me
 s depuis retiré.

Voila, belle Leonide, ce que vous auez de-
 é sçauoir de moy, & voila le payement de

490 LA I. PARTIE D'ASTRÉE,

Phylis, pour la place qu'elle m'a vëduë: que dorénavant doncques, ô ma belle Maistresse, elle n'ait plus la hardiesse de la prendre, puis qu'elle l'a donnée à si bon prix. Je suis tres-aise, respondit Leonide, de vous avoir oüy raconter cette fortune, & vous diray que vous devez bien esperer de vous, puis que les Dieux par leurs Oracles vous font paroistre d'en avoir soing, quant à moy ie les en prie de tout mon cœur.

Et moy non, reprit Phylis en gaussant: car s'il estoit conneu, peut-estre que le merite de son pere luy feroit avoir nostre Maistresse, estant tout certain que les biens & l'alliance peuvent plus aux mariages, que le merite propre ny l'Amour. Or regardez comme vous l'entendez, reprit Syluandre, tant s'en faut que vous me vueillez tant de mal, que j'espere par vostre moyen de paruenir à cette connoissance que ie desire. Par mon moyen, respondit-elle, toute estonnée, & comment cela? Par vostre moyen, continua le Berger: car puis qu'il faut que les Lyons meurent par le sang d'un Amant & d'une Amante fidelle, pourquoy ne dois-je croire que ie suis cet Amant, & vous l'Amante? Fidelle suis-je bien, respondit Phylis, mais vaillante ne suis-je pas: de sorte que pour bien aimer ma Maistresse, ie ne le cederay à personne: mais pour mon sang & ma vie n'en parlons point, car quel service luy pourrois-je faire estant morte? Je vous assure, respondit Diane, que ie veux vostre vie

le tous deux, & non pas vostre mort, & que j'aï-
nerois mieux estre en danger moy-mesme, que
le vous y voir à mon occasion.

Cependant qu'ils discouroient de cette for-
e, & qu'ils alloient approchant du pont de la
bouteresse, ils virent de loing vn homme qui
reuoit assez viste, & qui estant plus proche, fut
reconnu bien-tost par Leonide : car c'estoit
Paris, fils du grand Druyde Adamas, qui estant
reuenue de Feurs, & ayant sçeu que sa niepce
l'estoit venue chercher, & voyant qu'elle ne re-
uenoit point, luy enuoyoit son fils, pour l'ad-
uertir qu'il estoit de retour : & pour sçauoir
quelle occasion la conduisoit ainsi seule, d'au-
tant que ce n'estoit pas leur coustume d'aller
sans compagnie.

D'aussi loing que la Nymphé le reconnut,
elle le nomma à ces belles Bergeres, & elles
pour ne faillir au deuoir de la ciuilité, quand il
fut prés d'elles, le saluerent avec tant de cour-
toisie, que la beauté & l'agreable façon de
Diane luy plurent de sorte, qu'il en demeura
presque rauy : & n'eust esté que les caresses de
Leonide le diuertirent vn peu, il eust esté d'a-
bord bien empesché à cacher cette surprise : tou-
tesfois apres les premieres salutations, apres
luy auoir dit ce qui le conduisoit vers elle :
Mais ma sœur, luy dit-il, (car Adamas vouloit
qu'ils se nommassent frere & sœur) où auez-
vous trouué cette belle compagnie ? Mon frere,

luy respondit-elle , il y a deux iours que nous sommes ensemble, & si ie vous assure que nous ne sommes point ennuyées: Celle-cy, luy monstrant Astrée , est la belle Bergere dont vous auez tant oüy parler pour sa beauté , car c'est Astrée: Et celle-cy , luy monstrant Diane, c'est la fille de Bellinde & de Celion , & l'autre c'est Phylis ; & ce Berger , c'est l'Inconnu Syluandre, de qui toutesfois les merites sont si connus , qu'il n'y a celuy en cette contrée qui ne les aime. Sans mentir , dit Paris , mon pere auoit tort d'auoir peur que vous fussiez mal accompagnée , & s'il eust sçeu que vous l'eussiez esté si bien , il n'en eut pas tant esté en inquietude.

Gentil Paris , dit Syluandre , vne personne qui a tant de vertus qu'a cette belle Nymphe, ne peut iamais estre mal accompagnée. Et moins encores, respondit-il , quand elle est entre tant de sages & belles Bergeres. Et en disant ce mot , il tourna les yeux sur Diane , qui presque se sentant semondre, respôdit: Il est impossible , courtois Paris , que l'on puisse adjoûter quelque chose à ce qui est accompli. Si est-ce, repliqua Paris , que selon mon iugement , j'aurois mieux estre avec elle tant que vous y serez, que quand elle sera seule. C'est vostre courtoisie , respondit-elle , qui vous fait vser de ces termes à l'auâtage des estrâgeres. Vous ne sçauriez, respondit Paris, vous nommer estrangeres

s moy, que vous ne me disiez estranger
 s vous, qui m'est vn reproche dont i'ay
 coup de honte, parce que ie ne puis qu'e-
 lasmé, d'estre si voisin de tant de beautez,
 tant de merites, & que toutesfois ie leur
 resque inconnu: mais pour amender cet-
 eur, ie me resous de faire mieux à l'adue-
 & de vous pratiquer autant que i'en ay
 ans raison trop esloigné par le passé: & en
 t ces dernieres paroles, il se tourna vers
 ymphe: Et vous, ma sœur, encor que ie
 venu pour vous chercher, toutesfois
 ne laisserez, dit-il, de vous en aller seule,
 bien n'y a-t'il guere loing d'icy chez Ada-
 : car quant à moy, ie veux demeurer ius-
 à la nuit avec cette compagnie. Ie vou-
 bien, dit-elle, en pouuoir faire de mes-
 mais pour cette heure ie suis contrainte
 ueur mon voyage: bien suis-ie resoluë de
 ert tellement ordre à mes affaires, que ie
 ray aussi bien que vous viure parmy elles:
 e ne croy point qu'il y ait vie plus heureu-
 e la leur. Avec quelques autres semblables
 os, elle prit congé de ces belles Bergeres,
 res les auoir embrassées fort estroite-
 : leur promit encores de nouveau de les
 reuoir bien tost, & puis partit si conten-
 satisfaitte d'elles, qu'elle resolut de chan-
 es vanitez de la Cour à la simplicité de
 vie: mais ce qui l'y portoit dauantage,

494 LA I. PARTIE D'ASTRE'E,
estoit qu'elle auoit dessein de faire sortir Cela-
don hors des mains de Galathée , & croyoit
qu'il reuiendrait incontinent en ce hameau, où
elle faisoit deliberation de le pratiquer sous
l'ombre de ces Bergeres.

Voilà quel fut le voyage de Leonide, qui vid
naistre deux Amours tres-grandes, celle de Syl-
uandre , sous la feinte gageure , ainsi que nous
auons dit , & celle de Paris , ainsi que nous di-
rons, enuers Diane : car depuis ce iour il en de-
uint tellement amoureux , que pour estre plus
familieremēt auprès d'elle, il quitta la vie qu'il
auoit accoustumé, & s'habilla en Berger, & vou-
lut estre nommé tel entr'elles , afin de se rendre
plus aimable à sa Maistresse , qui de son costé
l'honoroit comme son merite & sa bonne vo-
lonté l'y obligeoient : mais parce qu'en la suite
de nostre discours nous en parlerons bien sou-
uent, nous n'en dirons pas pour ce coup dauan-
tage. S'en retournant donc tout ensemble en
leurs hameaux , ainsi qu'ils approchoient du
grand pré , où la pluspart des troupeaux pais-
soiēt d'ordinaire, ils virent venir de loing Tyr-
cis, Hylas, & Lycidas , dont les deux premiers
sembloïēt de disputer à bon escient, car l'action
des bras & du reste du corps de Hylas le faisoit
paroistre : Quant à Lycidas , il estoit tout en
foy-mesme, & le chapeau enfoncé, & les mains
contre le dos , alloit regardant le bout de ses
pieds, monstrant bien qu'il auoit quelque chose

en l'ame qui l'affligeoit beaucoup, & lors qu'ils furent assez près pour se reconnoistre, & que Hylas apperçeut Phylis entre ces Bergers, d'autant que depuis le iour auparauant il commençoit de l'aimer.

Laissant Tyrcis il s'en vint à elle, & sans saluer le reste de la compagnie, la prit sous les bras, & avec son humeur accoustumée, sans autre déguisement de paroles, luy dit la volonté qu'il auoit de la seruir. Phylis qui commençoit de le reconnoistre, & qui estoit bien aise de passer son temps, luy dit : Je ne sçay Hylas, d'où vous peut naistre cette volonté : car il n'y a rien en moy qui vous y puisse cōuier. Si vous croyez, dit-il, ce que vous dites, vous m'en aurez tant plus d'obligation, & si vous ne le croyez pas, vous me iugerez homme d'esprit, de sçauoir reconnoistre ce qui merite d'estre seruy, & ainsi vous m'en estimerez tāt plus. Ne doutez point, respondit-elle, que cōme que ce soit, ie ne vous estime, & que ie ne reçoie vostre amitié comme elle merite : & quand ce ne seroit pour autre consideration, pource au moins que vous estes le premier qui m'a aimée.

De fortune au mesme temps qu'ils parloient ainsi, Lycidas suruint, de qui la jalousie estoit tellement accreuë, qu'elle surpassoit desia son affection : & pour son malheur il arriua si mal à propos, qu'il pût oüir la responce que Hylas fit à Phylis, qui fut telle : Je ne sçay pas, belle

496 LA I. PARTIE D'ASTRE'E,
Bergere, si vous continuerez comme vous avez
commencé avec moy : mais si cela est , vous se-
rez peu veritable, car ie sçay bien pour le moins
que Syluandre m'aidera à vous démentir, & s'il
ne le veut faire pour ne vous déplaire, ie m'as-
seure que tous ceux qui vous virent hier ensem-
ble, tesmoigneront que Syluandre estoit vostre
seruiteur. Ie ne sçay pas s'il a laissé son amitié
dessous le cheuet : tant y a que si cela n'est, vous
estes sa Maistresse.

Syluandre qui ne pensoit point aux Amours
de Lycidas, croyant qu'il luy seroit honteux de
desaduouier Hylas , & qu'outre cela il offense-
roit Phylis, de dire autrement deuant elle, res-
pondit : Il ne faut point, Berger, que vous cher-
chiez autre tesmoing que moy pour ce sujet, &
ne deuez croire que les Bergers de Lignon se
puissent vestir & deuestir si promptement de
leurs affections : car ils sont grossiers , & pour
ce tardifs & lents en tout ce qu'ils font : mais
tout ainsi que plus vn clou est gros , & plus il
supporte de pesanteur, & est plus difficile à ar-
racher ; aussi plus nous sommes difficiles &
grossiers en nos affections , plus aussi durent-
elles en nos ames.

De sorte que si vous m'avez veu seruiteur de
cette belle Bergere, vous me voyez encor tel :
car nous ne changeons pas à toutes les fois que
nous dormons : que si cela vous aduient à vous,
dis-ie, qui avez le cerueau chaud, ainsi que v^{ostre}
reste

testé chauue & vostre poil ardent le monstrent, il ne faut que vous fassiez mesme iugement de nous. Hylas oyant parler ce Berger si franchement, & si au vray de son humeur, pensa ou que Tyrcis, luy en eust dit quelque chose, ou qu'il le deuoit auoir connu ailleurs, & pour ce tout estonné: Berger, luy dit-il, m'avez-vous veu autresfois, ou qui vous a appris ce que vous dites de moy? Le ne vous vy iamais, dit Syluandre: mais vostre phisionomie & vos discours me font juger ce que ie dis: Car mal-aisément peut-on soupçonner en autruy vn défaut duquel on est entierement exempt.

Il faut donc, respondit Hylas, que vous ne soyez point du tout exempt de cette incôstance que vous soupçonnez en moy. Le soupçon, repliqua Syluandre, naist ou de peu d'apparence, ou d'une apparence qui n'est point du tout, sinon en nostre imagination, & c'est celuy-là qu'on ne peut auoir d'autrui sans en estre entaché: mais ce que i'ay dit de vous ce n'est pas vn soupçon, c'est vne asseurance. Appelez-vous soupçon, de vous auoir ouy dire que vous auiez aimé Laonice: & puis quittant celle-là pour cette seconde, dit-il, qui estoit hier avec elle, vous les avez en fin changées toutes deux pour Phylis, que vous laisserez sans doute pour la premiere venue, de qui les yeux vous daigneront regarder? Tyrcis qui les oyoit ainsi discourir, voyant que Hylas demeuroit vaincu, prit la parole de

498 LA I. PARTIE D'ASTREE
cette sorte : Hylas , il ne faut plus se
vous estes decouvert , ce Berger a les yeu
clairs pour ne voir les taches de vostre
stance, il faut auouer la verité : car si vou
balez contr'elle , outre qu'enfin vous se
connu pour menteur, encore ne luy pou
sister, d'autant que rien n'est si fort que la
vous ne ferez que rendre preuue de vost
blessé. Confessez donc librement ce qui
& afin de vous donner courage , ie veut
mencer. Sçachez , gentil Berger , qu'il e
que Hylas est le plus inconstant, le plus de
& le plus traistre enuers les Bergeres à
promet amitié, qui ait iamais esté. De son
jousta Phylis , qu'il oblige fort celles qu'i
me point. Et quoy , ma Maistresse , resp
Hylas , vous estes aussi contre moy ?
croyez les impostures de ces malicien
voyez-vous pas que Tyrcis se sentant ob
Syluandre de la sentence qu'il a donné
faueur, pense le payer en quelque sorte de
donner vne mauuaise opinion de moy
qu'importe cela ? dit Phylis à Syluandre.
importe ? respondit l'inconstant , ne se
vous pas qu'il est plus difficile de prend
place occupée, que non point celle qui n'e
detenuée de personne ? Il veut dire , ad
Syluandre, que tant que vous l'aimerez il
ra plus mal-aisé d'acquérir vos bonnes gr
mais Hylas, mon amy , combien estes-vo

ceux : tant s'en faut, quand ie verray qu'elle daignera tourner les yeux sur vous, ie seray tout aſſeuré de ſon amitié : car ie la connois de ſi bon iugement, qu'elle ſçaura touſiours bien eſlire ce qui ſera le meilleur. Hylas alors reſpondit : Vous croyez, peut-eſtre, glorieux Berger, d'auoir quelque auantage ſur moy ? Ma Maiſtreſſe, ne le croyez pas, car il n'en eſt rien : & de fait quel homme peut-il eſtre, puis qu'il n'a iamais eu la hardieſſe d'aimer, ny de ſeruir qu'une ſeule Bergere, & encore ſi froidement que vous diriez qu'il ſe mocque ? Là où i'en ay aimé autant que i'en ay veuës de belles, & de toutes i'ay eſté bien receu tant qu'il m'a plu : Quel ſeruiſe pouuez-vous eſperer de luy, y eſtant ſi nouueau qu'il ne ſçait par où commencer ? mais moy qui en ay ſeruy de routes fortes, de tout aage, de toute condition, & de toutes humeurs, ie ſçay de quelle façon il le faut, & ce qui doit, ou ne doit pas vous plaire ; & pour preuue de mon dire, permettez-moy de l'interroger ſi vous voulez connoiſtre ſon ignorance : & lors ſe tournant vers luy, il continua ; Qu'eſt-ce, Syluandre, qui peut obliger dauantage une belle Bergere à nous aimer ? C'eſt, dit Syluandre, n'aimer qu'elle ſeule. Et qu'eſt-ce, continua Hylas, qui luy peut plaire dauantage ? C'eſt, reſpondit Syluandre, l'aimer extrêmement. Or voyez, reprit alors l'inconſtant, quel ignorant amoureux eſt cetuy cy : tant s'en faut que ce qu'il dit ſoit

500 LA I. PARTIE D'ASTRÉE,

vray, qu'il engendre le mespris & la haine : car
 " n'aimer qu'elle seule , luy donne occasion de
 " croire que c'est faute de courage, si l'on ne l'ose
 " entreprendre, & pensant estre'aimée à faute de
 " quelqu'autre , elle mesprise vn tel Amant , au
 lieu que si vous aimez par tout , pour peu que la
 chose le merite , elle ne croit pas quand vous
 venez à elle, que ce soit pour ne sçauoir où aller
 ailleurs, & cela l'oblige à vous aimer, mesme si
 vous la particularisez & luy faites paroistre de
 vous fier dauantage en elle , & que pour mieux
 le luy persuader, vous luy racontiez tout ce que
 vous sçauiez des autres , & vne fois la sepmaine
 vous luy rapportiez tout ce que vous leur auez
 dit, & qu'elles vous auront respondu, agençant
 encor le conte , comme l'occasion le requerra,
 afin de le rendre plus agreable , & la conuier à
 cherir vostre compagnie.

C'est ainsi, nouice amoureux, c'est ainsi que
 vous l'obligerez à quelque Amour : Mais pour
 " luy plaire, il faut au rebours , fuir comme poi-
 " son l'extremité de l'Amour, puis qu'il n'y a rien
 " entre deux Amans de plus ennuyeux que cette
 " si grande & extrême affection : car vous qui ai-
 mez de cette sorte, pour vous plaire; taschez de
 luy estre tousiours apres , de parler tousiours à
 elle , elle ne sçauroit touffer que vous ne luy de-
 mandiez ce qu'elle veut, elle ne peut tourner le
 pied que vous n'en fassiez de mesme. Bref , elle
 est presque contrainte de vous porter, tant vous

la pressez & importunez : mais le pis est, que si elle se trouue quelquesfois mal, & qu'elle ne vous rie, qu'elle ne parle à vous, & ne vous reçoie comme de coustume, vous voila aux plaintes & aux pleurs: mais ie dis plaintes dont vous luy remplissez tellement les oreilles, que pour se rachepter de ces importunez, elle est forcée de se contraindre, & quelquesfois qu'elle voudra estre seule, & se resserrer pour quelque temps en ses pensées, elle sera contrainte de vous voir, vous entretenir, & vous faire mille contes, pour vous contenter. Vous semble-t'il que cela soit vn bon moyen pour se faire aimer? tant s'en faut, en Amour comme en toute autre chose, la mediocrité est seulement loüable, si bien qu'il faut aimer mediocrement pour éuiter toutes ces fascheuses importunez : mais encor n'est-ce pas assez, car pour plaire, il ne suffit pas que l'on ne déplaie point, il faut auoir encor quelques attraits qui soient aimables, & cela c'est estre joyeux, plaisant, auoir tousiours à faire quelque bon conte, & sur tout n'estre iamais müet deuant elle. C'est ainsi, Syluandre, qu'il faut obliger vne Bergere à nous aimer, & que nous pouuons acquerir ses bonnes graces. Or voyez, ma Maistresse, si ie n'y suis maistre passé, & quel estat vous deuez faire de mon affection. Elle vouloit respondre: mais Syluandre l'interropt, la suppliant de luy permettre de parler, & lors il interrogea Hylas

de cette sorte : Qu'est-ce , Berger , que vous desirez le plus quand vous aimez ? D'estre aimé, respondit Hylas. Mais , repliqua Syluandre, quand vous estes aimé, que souhaitez-vous de cette amitié ? Que la personne que l' aime , dit Hylas , fasse plus d'estat de moy que de tout autre, qu'elle se fie en moy, & qu'elle tasche de me plaire. Est-il possible, reprit alors Syluandre, que pour conseruer la vie , vous vsiez du poison ? Comment voulez-vous qu'elle se fie en vous si vous ne luy estes pas fidelle ? Mais, dit le Berger, elle ne le sçaura pas. Et ne voyez-vous, respondit Syluandre , que vous voulez faire avec trahison, ce que ie dis qu'il faut faire avec sincerité ? si elle ne sçait pas que vous en aimez d'autre , elle vous croira fidelle , & ainsi cette feinte vous profitera : mais iugez si la feinte peut ce que fera le vray. Vous parlez de mespris & de dépit : & y a t'il rien qui apporte plus l'un & l'autre en vn esprit genereux , que de penser : Celuy que ie vois icy à genoux deuant moy, s'est lassé d'y estre deuant vne vingtaine, qui ne me valent pas : cette bouche dont il baise ma main , est flestrie des baisers qu'elle donne à la premiere main qu'elle rencontre , & ces yeux dont il me semble qu'il idolatre mon visage, estincellent encores de l'Amour de toutes celles qui ont le nom de femme : & qu'ay-je affaire d'une chose si commune ? Et pourquoy en ferois- ie estat , puis qu'il ne fait rien dauantage

ar moy, que pour la premiere qui le daigne
garder? Quand il parle à moy, il pense que ce
t à telle, ou à telle personne, & ces paroles
nt il vsc, il les vient d'apprendre à l'escole
ne telle, ou bien il vient les estudier icy, pour
aller dire là. Dieu sçait quel mespris, & quel
pit luy peut faire concevoir cette pensée. Et
mesme pour le second poinct : que pour se
ire aimer, il ne faut guere aimer, & estre
yeux & galland : car estre joyeux & rieur, ce
fort bon pour vn plaisant, & pour vne per- ce
ne de telle estoffe : mais pour vn Amant, ce
st à dire, pour vn autre nous-mesme, ô Hylas, ce
il faut bien d'autres condicions ! Vous dites
en toutes choses là mediocrité seule est bon-
, il y en a, Berger, qui n'ont point d'extremi-
, de milieu, ny de deffaut, comme la fideli-
: car celuy qui n'est qu'un peu fidelle ne l'est
int du tout, & qui l'est, l'est en extrémité,
est à dire qu'il n'y peut point auoir de fidelité
us grande l'une que l'autre: de mesme est-il de
vaillance, & de mesme aussi de l'Amour, car
luy qui peut la mesurer, ou qui en peut ima-
ner quelqu'autre plus grande que la sienne, il
aime pas : par ainsi vous voyez, Hylas, com- ce
e en commandant que l'on n'aime que me- ce
ocrement, vous ordonnez vne chose impossi- ce
; & quand vous aimez ainsi, vous faites com-
ces fols melancoliques, qui croient estre
iuants en toutes sciences, & toutesfois ne

504 LA I. PARTIE D'ASTREE,

sçauent rien; puis que vous avez opinion d'aimer, & en effect vous n'aimez pas. Mais soit ainsi que l'on puisse aimer vn peu: & ne sçauiez-vous que l'amitié n'a point d'autre moisson que l'amitié, & que tout ce qu'elle sème, c'est seulement pour en recueillir ce fruit? & comment voulez-vous que celle que vous aimerez vn peu, vous vueille aimer beaucoup? puis que tant s'en faut qu'elle y gaignast, qu'elle perdrait vne partie de ce qu'elle semeroit en terre tant ingrate. Elle ne sçauoit pas, dit Hylas, que ie l'aimasse ainsi,

Voicy, dit Syluandre, la mesme trahison que ie vous ay desia reprochée: & croyez-vous puis que vous dites que les effets d'vne extrême Amour sont les importunitéz que vous avez racontées: que si vous ne les luy rendiez pas, elle ne côneust bien la foiblesse de vostre affection? ô Hylas, que vous sçauiez peu en Amour! Ces effets qu'vne extremité d'Amour produit, & que vous nommez importunitéz, sont bien tels peut-estre enuers ceux, qui comme vous, ne sçauent aimer, & qui n'ont iamais approché de ce Dieu, qu'à perte de veüe: mais ceux qui sont vrayement touchés, ceux qui à bon escient aiment, & qui sçauent quels sont les deuoirs, & quels les sacrifices, qui se font aux autels d'Amour: tant s'en faut qu'à semblables effects ils donnent le nom d'importunitéz, qu'ils les appellent felicitéz & parfaits contentements,

Sçavez-vous bien que c'est qu'aimer & c'est mourir en soy pour reuiure en autrui, c'est ne se point aimer que d'autant que l'on est agreable à la chose aimée, & bref c'est vne volonté de se transformer, s'il se peut, entierement en elle. Et pouuez-vous imaginer qu'une personne qui aime de cette sorte, puisse estre quelquesfois importunée de la preséce de ce qu'elle aime, & que la cōnoissance qu'elle reçoit d'estre vrayement aymée, ne luy soit pas vne chose si agreable, que toutes les autres au prix de celle-là ne peuuent seulement estre goustées ? Et puis si vous auez quelquesfois esprouué que c'est qu'aimer comme ie dis, vous ne penseriez pas que celuy qui a aimé de telle sorte, puisse rien faire qui déplaîse, quand ce ne seroit que pour cela seulement, que tout ce qui est marqué de ce beau caractere de l'Amour, ne peut estre desagreable, encor auoueriez-vous qu'il est tellement desireux de plaîre, que s'il y fait quelque faute, telle erreur mesme plaist, voyant à quelle intention elle est faite, ou que le desir d'estre aimable donne tant de force à vn vray Amant, que s'il ne se rend à tout le monde, il n'y manque guere enuers celle qu'il aime : De là vient que plusieurs qui ne sont pas iugez plus aimables en general que d'autres, seront plus aimez & estimez d'une personne particuliere.

Or, voyez, Hylas, si vous n'estes pas bien

506 LA I. PARTIE D'ASTRE'E,
ignorant en Amour ; puis que iusques icy vous
auez creu d'aimer , & toutesfois vous n'auez
fait qu'abuser du nom d'Amour , & trahir cel-
les que vous auez pensé d'aimer ? Comment,
dit Hylas , que ie n'ay point aymé iusques icy ?
& qu'ay-je donc fait avec Carlis , Amaranthe ,
Eaonice , & tant d'autres ? Ne sçavez-vous pas ,
dit Syluandre , qu'en toutes sortes d'arts il y a
des personnes qui les font bien , & d'autres mal ?
l'Amour est de mesme : car on peut bien aimer
comme moy , & mal aimer comme vous , & ain-
si on me pourra nommer maistre , & vous
broüillon d'Amour.

A ces derniers mots, il n'y eut celuy qui püst
s'empescher de rire, sinon Lycidas, qui oyant ce
discours , ne pouuoit que se fortifier dauantage
en sa jalousie, de laquelle Phylis ne se prenoit
garde , croyant de luy auoir rendu de si gran-
des preuues de son amitié, que par raison il n'en
deuoit plus douter : l'ignorante , qui ne sçauoit
pas que la ialousie en Amour , est vn rejetton
qui attire pour soy la nourriture qui doit aller
aux bonnes branches & aux bons fruiçts, & qui
plus elle est grande , plus aussi montre-t'elle la
felicité du lieu , & la force de la plante. Paris
qui admiroit le bel esprit de Syluandre , ne sça-
uoit que iuger de luy , & luy sembloit que s'il
eust esté nourry entre les personnes ciuilisées, il
eust esté sans pareil , puis que viuant entre ces
Bergers il estoittel, qu'il ne cognoissoit rien de

plus gentil : cela fut cause qu'il resolut de faire amitié avec luy, afin de jouyr plus librement de sa compagnie, & pour les faire disputer encore, il s'adressa à Hylas, & luy dit, qu'il falloit auoïer qu'il auoit pris vn mauuais party, puis qu'il en estoit demeuré muet. Il ne se faut point estonner de cela, dit Diane, puis qu'il n'y a iuge si violent que la conscience : Hylas sçait bien qu'il dispute contre la verité, & que c'est seulement pour flater sa faute. Et quoy que Diane continuast quelque temps ce discours, si est-ce que Hylas ne respondit mot, estant attentif à regarder Phylis, qui depuis qu'elle auoit pû accoster Lycidas, l'auoit tousiours entretenu assez bas; & parce qu'Astrée ne vouloit qu'il ouïst ce qu'elle luy disoit, elle l'interrompit plusieurs fois, iusques à ce qu'elle le contraignit de luy dire : Si Phylis estoit autant importune, ie ne l'aimerois point.

Vrayement, Berger, luy dit-elle exprés pour l'empescher de les escouter, si vous estes aussi mal-gracieux enuers elle, que peu ciuil enuers nous, elle ne fera pas grand conte de vous. Et parce que Phylis, sans prendre garde à cette dispute, continuoit son discours, Diane luy dit : Et quoy, Phylis, est-ce ainsi que vous me rendez le deuoir que vous me deuez ? vous me laissez donc, pour aller entretenir vn Berger ? A quoy Phylis toute surprise, respondit : Ie ne voudrois pas, ma Maïstresse, que cette erreur vous eust

408 LA I. PARTIE D'ASTREE,
despleu : car i'auois opinion que les beaux discours du gentil Hylas vous empeschoient de prendre garde à moy , qui cependant taschois de donner ordre à vne affaire , dont ce Berger me parloit. Et certes elle ne mentoit point, car elle estoit bien empeschée , pour la froideur qu'elle reconnoissoit en luy. Il est bon là , Phylis , respondit Diane, avec des paroles de vraye Maistresse : vous pensez payer tousiours toutes vos fautes par vos excuses : mais ressouuenez-vous que toutes ces nonchalances ne sont pas de petites preuues de vostre peu d'amitié , & qu'en temps & lieu i'auray memoire de la façon dont vous me seruez. Hylas auoit repris Phylis sous les bras , & ne sçachant la gageure de Syluandre & d'elle , fut estonné d'ouyr parler Diane de cette sorte : c'est pourquoy la voyant preste à recommencer ses excuses, il l'interrompit, luy disant: Que veut dire, ma belle Maistresse, que cette glorieuse Bergere vous traite ainsi mal ? luy voudriez-vous bien ceder en quelque chose ? ne faites pas cette faute, ie vous supplie: car encore qu'elle soit belle , si auez-vous bien assez de beauté pour faire vostre party à part, & qui, peut-estre, ne cedera guere au sien.

Ah ! Hylas , dit Phylis , si vous sçauiez contre qui vous parlez, vous éleriez plustost d'estre muet le reste de vostre vie , que de vous estre seruy de la parole pour déplaire à cette belle Bergere , qui vous peut d'un clin d'œil , si vous

imez, rendre le plus malheureux qui aime.

moy, dit le Berger, elle peut hauffer ou ffer, ouurir ou fermer les yeux, mais mon lheur, non plus que mon bon-heur ne dé-
 idra iamais, ny de ses yeux, ny de tout son
 age, & si toutesfois ie vous aime & veux vous
 ner. Si vous m'aimez, adjousta Phylis, &
 ie puisse quelque chose sur vous, elle y a
 uucoup plus de puissance: car ie puis estre
 eue, ou par vostre amitié, ou par vos serui-
 , à ne vous pas mal-traitter. Mais cette Ber-
 e n'estât ny aimée ny serui de vous, n'en au-
 uucune pitié. Et qu'ay-je affaire, dit Hylas, de
 itié? peut-estre que ie suis à sa mercy? Ouy
 tes, repliqua Phylis, vous estes à sa mercy,
 ie neveux que ce qu'elle veut, & ne puis fai-
 que ce qu'elle me commande, car voila la
 istresse que i'aime, que ie fers, & que i'adore:
 is de telle sorte que pour elle seule ie veux
 er, ie veux servir, & pour elle seule ie veux
 rer: Si bien qu'elle est toute mon amitié,
 t mon seruice, & toute ma deuotion. Or
 rez, Hylas, qui vous auez offensé, & quel par-
 a vous luy deuez demander. Alors le Ber-
 se jettant aux pieds de Diane, tout estonné,
 es l'auoir vn peu considerée, luy dit: Belle
 istresse de la mienne, si celuy qui aime, pou-
 t auoir des yeux pour voir quelqu'autre cho-
 que le sujet aimé, i'eusse bien veu en quelque
 ie que *chacun doit honorer & reuerer vos*

510 LA I. PARTIE D'ASTRE'E,
merites. Mais puis que ie les ay clos à toute au-
tre chose qu'à ma Phylis, vous auriez trop de
cruauté, si vous ne me pardonniez la faute que
ie vous auoüe, & dont ie vous crie mercy. Phy-
lis qui auoit enuie de se dépestrer de cét hom-
me, pour parler à Lycidas, ainsi qu'il l'en auoit
priée, se hastia de respondre auant que Diane,
pour luy dire que Diane ne luy pardonneroit
point, qu'avec condition qu'il leur raconteroit
les recherches & les rencontres qu'il auoit eues
depuis qu'il commençoit d'aimer; car il estoit
impossible que le discours n'en fust bien fort
agreable, puis qu'il en auoit seruy de tât de sor-
tes, que les accidens en deuoient estre de mesme.
Vrayement Phylis, dit Diane, vous estes vne
grande deuineuse: car j'auois desia fait dessein
de ne luy pardonner iamais qu'avec cette con-
dition, & pour ce, Hylas, resoleuez-vous-y:
Comment, dit le Berger, vous me voulez con-
traindre à dire ma vie deuant ma Maistresse? &
quelle opinion aura-t'elle de moy, quand elle
oyra dire que i'en ay aimé plus decent, qu'aux
vnes i'ay donné congé auant que de les laisser,
& que i'ay laissé les autres auant que de leur en
rien dire? quand elle sçaura qu'en mesme temps
i'ay esté partagé à plusieurs, que pensera-t'elle
de moy? Rien de pire, que ce qu'elle pense, dit
Syluandre: car elle ne vous jugera qu'inconstant,
aussi bien alors qu'elle fait desia. Il est vray, dit
Phylis, mais afin que vous n'entriez point en

cette doute, i'ay affaire ailleurs, où Astrée viendra avec moy, s'il luy plaist, & cependant vous obeïrez aux commandemens de Diane. A ce mot elle prit Astrée sous les bras, & se retira du costé du bois, où desia Lcidas estoit allé, & parce que Syluandre auoit entr'ouy ce qu'elle luy auoit respondu, il la suiuit de loing pour voir quel estoit son dessein : à quoy le soir luy seruit de beaucoup pour n'estre veu, car il commençoit de se faire tard : outre qu'il alloit gaignant les buissons, & se cachant de telle sorte, qu'il les suiuit aisément sans estre veu, & arriua si à propos qu'il ouyt qu'Astrée luy disoit : quelle humeur est celle de Lycidas, de vouloir parler à vous à cette heure, & en ce lieu, puis qu'il a tant d'autres commoditez, que ie ne sçay comme il choisit ce temps incommode ? Ie ne sçay certes, respondit Phylis, ie l'ay trouué tout triste ce soir, & ne sçay ce qui luy peut estre suruenu : mais il m'a tant conjurée de venir icy, que ie n'ay pû dilayer : ie vous supplie de vous promener cependant que nous serons ensemble : car sur tout il m'a requis que ie fusse seule. Ieferray, respondit Astrée, tout ce qu'il vous plaira, mais prenez garde qu'il ne soit trouué mauuais de vous voir parler à luy à ces heures induës, & mesme estant seule en ce lieu escarté. C'est pour cette consideration, respondit Phylis, que ie vous ay donné la peine de venir iusques icy, & c'est pour cela aussi, que ie vous supplie de vous

510 LA I. PARTIE D'ASTRE

merites. Mais puis que ie les ay clos nft
tre chose qu'à ma Phylis, vous s e
cruauté, si vous ne me pardonr
ie vous auoïe, & dont ie vous
lis qui auoit enuie de se dér
me, pour parler à Lycidas
prière, se hasta de respo
pour luy dire que Di
point, qu'avec condi
les recherches & le

HYLAS.

impossible que l'
agreceable, puis , belle Maistresse de
tes, que les ac us gentil Paris, que ie v
Vrayement qui me sont aduenues dep
grande de sence d'aimer ? ne croyez pas
de ne luy en faire vienne de ne sçauoir
dition pour trop aime pour auoir faute de
Comme puiroit de ce que ie vois trop peu
traire pour auoir le loisir, non pas de les vous
que (cela seroit trop long) mais biend'
oy vne seulement. Toutesfois, p
vne que obeyr, il faut que ie satisfasse à v
& ie vous prie en m'escoutant de v
sçavoir, que toute chose est sujette à qu
sance superieure, qui la force presc
qu'il luy plaist, & celle à quoy
m'incline ainsi violemment, c'est l
car autrement vous vous estonneri
tre, de m'y voir tellement porté, q

haine assez forte, soit du deuoir,
 n qui m'en puisse retirer. Et
 que s'il faut que chacun ait
 la nature, que la mienne
 le ie ne dois point
 de l'ordōne ainsi.
 at les yeux, ce-
 le discours que ie

les contrées que le Rosne
 eux va visitant, apres auoir
 ere, la Durance, & plusieurs au-
 , il vient frapper contre les anciens
 la ville d'Arles, chef de son pais, & des
 peuplées & riches de la Prouince des Ro-
 ains. Auprès de cette belle ville, se vint cam-
 r, il y a fort long-temps, à ce que i'ay ouy di-
 nos Druydes, vn grand Capitaine nommé
 ius Marius, deuant la remarquable victoire
 il obtint contre les Cimbres, Cimmeriens,
 Celtofcites, aux pieds des Alpes, qui estans
 rtis du profond de l'Ocean Scytique, avec
 rs femmes & enfans en intention de sacca-
 r Rome, furent tellement deffaits. par ce
 and Capitaine, qu'il n'en resta vn seul en vie,
 si les armes Romaines en auoient espargné
 telqu'vn, la barbare fureur qui estoit dans leur
 rage leur fit tourner leurs propres mains
 ntre eux-mesmes, & de rage se tuër pour ne
 ouoir viure, ayant esté vaincus. Or l'armée

512 LA I. PARTIE D'ASTRE'E,
promener si près de nous, que si quelqu'un sur-
vient, il pense que nous soyons tous trois en-
semble.

Cependant qu'elles parloient ainsi, Diane & Paris pressoient Hylas de leur raconter sa vie, pour satisfaire au commandement de sa Maistresse, & quoy qu'il en fist beaucoup de difficulté, si est-ce qu'en fin il commença de cette sorte:

HISTOIRE DE HYLAS.

Vous voulez donc, belle Maistresse de la mienne, & vous gentil Paris, que ie vous die les fortunes qui me sont aduenues depuis que i'ay commencé d'aimer ? ne croyez pas que le refus que i'en ay fait vienne de ne sçauoir que dire, car i'ay trop aimé pour auoir faute de sujet, mais plustost de ce que ie vois trop peu de iour pour auoir le loisir, non pas de les vous dire toutes (cela seroit trop long) mais bien d'en commencer vne seulement. Toutesfois, puis que pour obeyr, il faut que ie satisfasse à vos volontez, ie vous prie en m'escoutant de vous ressouuenir, que toute chose est sujette à quelque puissance superieure, qui la force presque aux actions qu'il luy plaist, & celle à quoy la mienne m'incline ainsi violemment, c'est l'Amour : car autrement vous vous estonneriez, peut-estre, de m'y voir tellement porté, qu'il
n'y

n'y a point de chaine assez forte, soit du deuoir, soit de l'obligation qui m'en puisse retirer. Et j'auoüe librement, que s'il faut que chacun ait quelque inclination de la nature, que la mienne est d'inconstance, de laquelle ie ne dois point estre blasmé, puis que le Ciel me l'ordonne ainsi. Ayez cette consideration deuant les yeux, cependant que vous escouterez le discours que ie vous vay faire.

Entre les principales contrées que le Rhone en son cours impetueux va visitant, apres auoir receul l'Arar, l'Isere, la Durance, & plusieurs autres riuieres, il vient frapper contre les anciens murs de la ville d'Arles, chef de son païs, & des plus peuplées & riches de la Prouince des Romains. Auprès de cette belle ville, se vint camper, il y a fort long-temps, à ce que i'ay ouy dire à nos Druydes, vn grand Capitaine nommé Caius Marius, deuant la remarquable victoire qu'il obtint contre les Cimbres, Cimmeriens, & Celtoscites, aux pieds des Alpes, qui estans partis du profond de l'Ocean Scytique, avec leurs femmes & enfans en intention de saccager Rome, furent tellement deffaits. par ce grand Capitaine, qu'il n'en resta vn seul en vie, & si les armes Romaines en auoient espargné quelqu'vn, la barbare fureur qui estoit dans leur courage leur fit tourner leurs propres mains contre eux-mesmes, & de rage se tuër pour ne pouuoir viure, ayant esté vaincus. Or l'armée

Romaine pour r'asseurer les alliez & amis de leur Republique venât camper comme ie vous disois, près de cette ville, & selon la coustume de leur nation ceignant leur camp de profondes tranchées, il aduint qu'estans fort près du Rosne, ce fleuve qui est tres-impetueux, & qui mine & ronge incessamment les bors peu à peu vint avec le temps à rencontrer ces larges & profondes fosses, & entrant avec impetuosité dans ce canal qu'il trouua tout fait, courut d'une si grande furie, qu'il continua les tranchées iusques dans la mer, où il se va dégorgeant par ce moyen, par deux voyes, car l'ancien cours a toujours suiuy son chemin ordinaire, & ce nouveau s'est tellement agrandy, qu'il égale les plus grâdes riuieres, faisant entre-deux vne Isle tres-delectable, & tres-fertile, & à cause que ce sont les tranchées de Caius Marius, le peuple par vn mot corrompu l'appelle de son nom Camargue, & depuis parce que le lieu se trouua tout entouré d'eau, à sçauoir de ces deux bras du Rosne & de la mer Mediterranée, ils la nommerent l'Isle de Camargue. Je ne vous eusse pas dit tant au long l'origine de ce lieu, n'eust esté que c'est la contrée où i'ay pris naissance, & où ceux dont ie suis venu, se sont de long-temps logez : car à cause de la fertilité du lieu, & qu'il est comme detaché du reste de la terre, il y a quantité de Bergers qui s'y sont venus retirer, lesquels à cause de l'abondance des pasturages

On appella Pastres, & mes peres y ont tousiours esté tenus en quelque consideration parmy les principaux, soit pour auoir esté estimez gens de bien & vertueux, soit pour auoir eu honnestement, & selon leur condition, des biens de fortune : aussi me laisserent-ils assez accommodé lors qu'ils moururent, qui fut sans doute trop tost pour moy : car mon pere mourut le iour mesme que ie naisquis, & ma mere qui m'esleua avec toute sorte de mignardise, en enfant unique, ou plustost enfant gaste, ne me dura que iusques à ma douzieme année. Iugez quel maistre de maison ie deuois estre : entre les autres imperfections de ce ieune aage, ie ne pûs euitter celle de la presumption, me semblant qu'il n'y auoit Pastre en toute Camargue, qui ne me deust respecter. Mais quand ie fus vn peu plus auancé, & que l'Amour commença de se mesler avec cette presumption, il me sembloit que toutes les Bergeres estoient amoureuses de moy, & qu'il n'y en auoit vne seule qui ne receust mon amitié avec obligation. Et ce qui me fortifia en cettte opinion, fut qu'une belle & sage Bergere, ma voisine, nommée Carlis, me faisoit toutes les honnestes caresses, à quoy le voisinage la pouuoit conuier, l'estois si ieune encores, que nulle des incōmoditez qu'Amour a de coustume de rapporter aux Amans par ses transports violens, ne me pouuoient atteindre, de sorte que ie n'en ressentois que la douceur, & sur ce

516 LA I. PARTIE D'ASTRE'É;
sujet ie me ressouuiens que quelquefois j'allois
chantant ces vers :

SONNET.

Sur la douceur d'une amitié.

Quand ma Bergere parle , ou bien quand elle
chante,

Ou que d'un doux clin d'œil elle ébloüyt nos yeux,
Amour parle avec elle, & d'un son gracieux
Nous raüt par l'oreille, & des yeux nous enchante.

On ne le void point tel, quand cruel il tourmente
Les cœurs passionnez de desirs furieux ;
Mais bien lors qu'enfantin, il s'en court tout joyeux
Dans le sein de sa mere, & mille amours enfante.

Ny iamais se jouant aux vergers de Paphos,
Ny prenant au giron des graces son repos,
Nul ne la veu si beau qu'auprès de ma Bergere.

Mais quand il blisse aussi , le doit-on dire Amour ?
Il l'est quand il se joue, & qu'il fait son séjour
Dans le sein de Carlis, comme au sein de sa mere.

Encor que l'aage où j'estois ne me permist
pas de sçauoir ce que c'estoit que l'Amour, si
ne laissois-ie de me plaire en la compagnie de
cette Bergere , & d'vser des recherches dont
j'oyois que se seruoient ceux qu'on appelloit
amoureux: de sorte que la longue continuation

fit croire à plusieurs que i'en sçauois plus que mon aage ne permettoit : & cela fut cause, que quand ie fus paruenue aux dix-huict ou dix-neuf ans, ie me trouuay engagé à la seruir. Mais d'autât que mon humeur n'estoit pas de me soucier beaucoup de cette vaine gloire, que la plupart de ceux qui se messent d'aimer se veulent attribuer, qui est d'estre estimez constans, la bonne chere de Carlis m'obligeoit beaucoup plus que ce deuoir imaginé. De là vint qu'un de mes plus grands amis, prit occasion de me diuertir d'elle : il s'appelloit Hermante, & sans que i'y eusse pris garde, il estoit tellement deuenu amoureux de Carlis, qu'il n'auoit cõtatement que d'estre auprès d'elle. Moy qui estois ieune, ie ne m'apperceus iamais de cette nouvelle affection, aussi auois-ie trop peu de finesse pour la reconnoistre, puis que les plus rusez en ce mestier ne l'eussent pû faire que mal-aisément. Il auoit plus d'aage que moy, & par consequent plus de prudence, de sorte qu'il sçauoit si bien dissimuler, que ie ne croy pas que personne pour lors s'en doutast : mais ce qui luy donnoit beaucoup d'incommodité, c'estoit que les parens de cette Bergere desiroient que le mariage d'elle & de moy se fist, à cause qu'ils auoient opinion que ce luy fust aduantage. Dequoy Hermante estant aduerty, mesmes connoissant aux discours de la Bergere, que veritablement elle m'aimoit, il creut qu'elle se retireroit

518 LA I. PARTIE D'ASTRE'E,
de moy si ie commençois de me retirer d'elle.
Il auoit bien reconnu, comme ie vous ay dit,
que ie changerois aussi-tost que l'occasion s'en
presenteroit. Et apres auoir consideré en soy-
mesme par où il commenceroit ce dessein, il
luy sembla que me donnant opinion de meri-
ter dauantage, il me feroit dédaigner pour l'in-
certain ce qui m'estoit asseuré. Il y paruint fort
aisément, car outre que ie le croyois comme
mon amy, ce bien ne me pouuoit estre cher
qui m'estoit venu sans peine, & me faisoit croi-
re que j'obtiendrois bien quelque chose de
meilleur si ie voulois m'y estudier : Luy d'autre
part me le sçauoit si bien persuader, que ie te-
nois pour certain n'y auoir Bergere en toute
Camargue, qui ne me receust plus librement
que ie ne voudrois la choisir. Asseuré sur cette
creance, j'oste entierement Carlis de mon ame,
apres ie fay eslection d'yne autre que ie iugeay
le meriter : & sans doute ie ne me trompay
point, car elle auoit assez de beauté pour don-
ner de l'Amour, & de la prudence pour le sça-
uoir conduire. Elle s'appelloit Stilliane, esti-
mée entre les plus belles & plus sages de toute
l'Isle, au reste altiere, & telle qu'il me falloit
pour m'oster de l'erreur où j'estois : Et voyez
quelle estoit ma presumption, parce qu'elle
auoit esté seruie de plusieurs, & que tous y
auoient perdu leur temps, ie me mis à la re-
chercher plus volontiers, afin que chacun con-

nust mieux mon merite. Carlis, qui veritable-
 ment m'aimoit, fut bien estonnée de ce change-
 ment, ne sçachant quelle occasion i'en pouuois
 auoir : mais si salut-il le souffrir, elle eut beau
 mer'appeller, & pour le commencement vser
 de toutes les sortes d'attraits dont elle se pût
 ressouuenir : que ie n'auois garde de retourner,
 j'estois en trop haute mer, il n'y auoit pas or-
 dre de reprendre terre si promptement ; mais
 si elle eut du déplaisir de cette separation, elle
 en fut bien-tost vengée par celle-là mesme qui
 estoit cause du mal. Car me figurant qu'aussi-
 tost que j'asseurerois Stilliane de mon amour,
 qu'elle se donneroit encor plus librement à
 moy, à la premiere fois que ie la rencontray à
 propos en vne assemblée qui se faisoit, ie luy
 dis en dansant avec elle : Belle Bergere, ie ne
 sçay quel pouuoir est le vostre, ny de quelle sor-
 te de charmes se seruent vos yeux, tant y a que
 Hylas se trouue tant vostre seruiteur, que per-
 sonne ne le sçauroit estre dauantage. Elle creut
 que ie me mocquois, sçachant bien l'Amour
 que j'auois portée à Carlis, qui luy fit respon-
 dre en souffrant : Ces discours, Hylas, sont-ce
 pas de ceux que vous avez appris en l'escole de
 la belle Carlis ? Je voulois respondre quand se-
 lon l'ordre du bal on nous vint separer, & ne
 pûs la r'approcher quelque peine que i'y misse :
 De sorte que ie fus cōtraint d'attendre que l'as-
 semblée se separast, & la voyant sortir des pre-

520 LA I. PARTIE D'ASTRE'E,
mieres pour se retirer, ie m'auançay, & la pris
sous les bras. Elle au commencement se soufrit,
& puis me dit : Est-ce par resolution, Hylas, ou
par commandement que ce soir vous m'auez
entreprise ? Pourquoy, luy respondis-ie, me fai-
tes-vous cette demande ? Parce, me dit-elle,
que ie vois si peu d'apparence de raison en ce
que vous faites, que ie n'en puis soupçonner
que ces deux occasions. C'est, luy dis-ie, pour
toutes les deux, car ie suis resolu de n'aimer ia-
mais que la belle Stilliane, & vostre be auté me
cômande de n'en seruir iamais d'autre. Je croy,
me respondit-elle, que vous ne pensez pas par-
ler à moy, ou que vous ne me connoissez point,
& afin que vous ne vous y trompiez plus lon-
guement, sçachez que ie ne suis pas Carlis, &
que ie me nomme Stilliane. Il faudroit, luy res-
pondis-ie, estre bien aueuglé pour vous pren-
dre au lieu de Carlis, elle est trop imparfaite
pour estre prise pour vous, ou vous pour elle :
Et ie sçay trop pour ma liberté, que vous estes
Stilliane, & seroit bon pour mon repos que i'en
sçeusse moins. Nous paruinmes ainsi à son lo-
gis, sans que ie pûsse reconnoistre, si elle l'auoit
eu agreable, ou non. Le lendemain il ne fut
pas plustost iour que i'allay trouuer Herman-
te, pour luy raconter ce qui m'estoit aduenu le
soir : ie le trouuay encor au liçt, & parce qu'il
me vid bien agité : Et bien, me dit-il, qu'y a-t'il
de nouueau ? La victoire est-elle obtenue auant

le combat ? Ah ! mon amy , luy respondis-je, j'ay bien trouué à qui parler, elle me dédaigne, elle se mocque de moy , elle me renuoye à chaque mot à Carlis ; Bref , croyez qu'elle me traite bien en maistresse. Il ne se pût tenir de rire, oyant apres tout au long nos discours : car il n'en auoit pas attendu moins ; mais connoissant bien mon humeur assez changeante , il eut peur que ie ne reuinssse à Carlis, & qu'elle ne me receust, qui fut cause qu'il me respondit: Auez-vous esperé moins que cela d'elle ? l'estimeriez-vous digne de vostre amitié , si ne sçachant encore au vray que vous l'aimez , elle se donnoit à vous ? Comment peut-elle adjouster foy au peu de paroles que vous luy en auez dites , en ayant tant ouy autrefois, où vous juriez le contraire à Carlis ? Elle seroit sans mentir fort aisée à gagner , si elle se montroit vaincuë pour si peu de combat. Mais , luy dis-je , auant que ie sois aimé d'elle, s'il faut que ie luy en die autant que j'ay desia fait à Carlis, quand est-ce à vostre aduis que cela sera ? Vrayement , me répondit Hermante, vous sçauiez bien peu que c'est qu'Amour. Il faut que vous appreniez , Hylas , que quand on dit à vne Bergere, ie vous aime, voire mesme quand on luy en fait quelque demonstration, elle ne le croit pas si prôptement, d'autant que c'est la coustume des Pastres bien nourris , d'auoir de la courtoisie , & il semble que leur sexe pour sa foiblesse oblige les hommes à

522 LA I. PARTIE D'ASTRE'E,
les servir & honorer. Et au contraire à la
moindre apparence de haine que l'on leur rend,
elles croient fort aisément d'estre hayes, parce
que les amitez sont naturelles, & les inimitiez
au contraire; & ceux qui vont contre le natu-
rel, il faut que ce soit par vn dessein resolu, au
lieu que ceux qui le suivent, il semble plustost
que ce soit par coustume. Par là, Hylas, ie veux
dire que vous ferez bien plus aisément croire à
Carlis que vous la hayssiez, à la moindre mau-
uaise volonté que vous luy montrerez, que vous
ne persuaderez pas à Stilliane que vous l'ai-
mez. Et parce que vous voyez bien qu'elle a sur
le cœur cette affection de Carlis, croyez-moy
que ce que vous auez à faire de plus pressé, est
de luy donner cognoissance que vous n'aimez
plus cette Carlis, ce que vous devez faire par
quelque action connue non seulement à Car-
lis, mais à Stilliane, & à plusieurs autres. Bref,
belle Bergere, il me sçeut tourner de tant de
costez, qu'en fin i'écriuis à la pauvre Carlis,
vne telle lettre:

LETTRE DE HYLAS à Carlis.

NE ne vous escriis pas à ce coup, Carlis, pour
vous dire que ie vous ay aimée, car vous ne
l'auç que trop cren; mais bien pour vous

asseurer que ie ne vous aime plus. Je sçay asseurément que vous serez estonnée de cette declaration, puis que vous m'avez tousiours plus aimé presque que ie n'ay peu desirer : mais ce qui me retire de vous, il faut par force auoüer que c'est vostre malheur qui ne vous veut continuer plus long temps le plaisir de nostre amitié; ou bien ma bonne fortune, qui ne me veut dauantage arrester à si peu de chose. Et afin que vous ne vous plainiez de moy, ie vous dis Adieu, & vous donne congé de prendre party où bon vous semblera, car en moy vous n'y deuez plus auoir d'esperance.

De fortune quand elle receut cette lettre, elle estoit en fort bonne compagnie, & mesme Stilliane y estoit, qui desapprouua de forte cette action, qu'il n'y en eut point en toute la troupe qui me blâmast dauantage. Ce que Carlis reconnoissant : le vous supplie, leur dit-elle, obligez-moy toutes de luy faire la response. Quant à moy, dit Stilliane, i'en seray bien le secretaire, & lors prenant du papier & de l'encre, toutes les autres ensemble me rescriuirent ainsi, au nom de Carlis.

RESPONSE DE CARLIS à Hylas.

Hylas, l'outrecuidance a esté celle qui vous a persuadé d'estre aimé de moy, & la connoissance que j'ay eu de vostre humeur, & ma volonté qui l'a toujours trouuée fort desagréable, ont esté celles qui m'ont empesché de vous aimer; si bien que toute l'amitié que ie vous ay portée, a esté seulement en vostre opinion, & de mesme mon malheur, & vostre bonne fortune, & en cela il n'y a rien eu de certain, sinon que veritablement quand vous auez creu d'estre aimé de moy, vous auez esté trompé. Je le vous iure, Hylas, par tous les merites que vous pensez estre, & qui ne sont pas en vous, qui sont en beaucoup plus grand nombre que ceux qui me deffailent pour estre digne de vous. L'avantage que ie pretens en tout cecy, c'est d'estre exempté à l'aduenir de vos importunités, & pour n'estre point entièrement ingratte du déplaisir que vous me faites en cela, ie ne sçay que vous souhaitter de plus aduantageux, & pour moy aussi, sinon que le Ciel vous fasse à iamais continuer cette resolution pour mon contentement, comme il vous donna la volonté de me rechercher, pour m'importuner. Cependant vivez content, & si vous l'estes autant que moy, estant deliurée d'un fardeau si fascheux, croyez, Hylas, que ce ne sera peu.

Il ne faut point mentir, la lecture de cette lettre me toucha vn peu, car ie reconnus bien en ma conscience que i'auois tort de cette Bergerre : mais la nouuelle affection que Stilliane auoit fait naistre en moy, ne me permit pas de m'y arrester dauantage, & enfin comment que ce fust, i'en iettois la faute sur elle. Car disois-je en moy-mesme, si elle n'est pas si belle, ny si agreable que Stilliane, est-ce moy qui en suis coupable? qu'elle s'en plaigne à ceux qui l'ont faite avec moins de perfection. Et pour moy qu'y puis-je contribuer, que de regretter & plaindre avec elle sa pauureté? mais cela ne me doit pas empescher d'adorer & desirer la richesse d'autrui.

Avec semblables raisons i'essayois de chasser la compassion que Carlis me faisoit : & ne croyant plus auoir rien à faire que de receuoir Stilliane, qui me sembloit estre desia toute à moy, ie priay Hermante de luy porter vne lettre de ma part, & ensemble luy faire voir la copie de celle que i'auois escrite à Carlis, afin que elle ne fut plus en doute d'elle. Luy qui estoit veritablement mon amy en tout ce qui ne touchoit point à Carlis, n'en fit difficulté, & prenant le temps à propos qu'elle estoit seule en son logis, en luy presentant mes lettres, il luy dit en souffrant : Belle Stilliane, si le feu brusle l'imprudent qui s'en approche trop : si le Soleil esbloüit celuy qui l'ose regarder.

526 LA I. PARTIE D'ASTRÉE,
à plain, & si le fer donne la mort à celuy qui le
reçoit dans le cœur, vous ne devez vous estóna-
ner si le misérable Hylas, s'approchant trop de
vous s'est brulé, si vous osant regarder il s'est
esblouy, & si receuant le trait fatal de vos yeux,
il en ressent la blessure mortelle dans' le cœur.
Il vouloit continuer, mais elle toute impatien-
te l'interrompit: Cessez, Hermante, vous tra-
uaillez en vain, ny Hylas n'a point assez de me-
rite, ny vous assez de persuasion, pour me don-
ner la volonté de changer mon contentement
au sien: Ny ie ne me veux point tant de mal, ny
à Hylas tant de bien, que ie consente à mon
malheur, pour croire à vos paroles. Il me suf-
fit, Hermante, que l'humeur de Hylas m'est
connüe aux despens d'autruy, sans que aux
miens ie l'espreue; Et ce vous doit estre assez,
que Carlis ait esté si laschement trompée; sans
que vous seruiez encor d'instrument pour la
ruine de quelqu'autre. Si vous aimez Hylas,
i'aime beaucoup plus Stilliane: & si vous luy
voulez donner vn conseil d'amy, conseillez-la
comme ie la conseille, c'est qu'elle n'aime ia-
mais Hylas, dites-luy aussi qu'il n'aime iamais
Stilliane: Et s'il ne vous croit, foyez certain
qu'à sa confusion il employera son temps vai-
nement, & quant à la lettre que vous me pre-
sentez, ie ne feray point de difficulté de la pren-
dre, ayant de si bonnes deffenses contre ses ar-
mes, que ie n'en redoute point les coups. A ce

mot, dépliant ma lettre, elle la leur tout haut, ce n'estoit enfin qu'une assurance de mon affection, par le congé que j'auois donné à Carlis à sa considération, & une tres-humble supplication de me vouloir aimer. Elle soufrit apres l'auoir leuë, & s'adressant à Hermante, luy demanda s'il vouloit qu'elle me fist responce, & luy ayant respondu qu'il le desiroit passionnément, elle luy dit qu'il eust vn peu patience, & qu'elle l'alloit escrire, elle estoit telle:

RESPONSE DE STILLIANE à Hylas.



Hylas, voyez combien sont mal fondez vos desseins, vous voulez que pour la considération de Carlis ie vous aime, & il n'y a rien qui me conuie tant à vous hayr que la memoire que j'ay de Carlis. Vous dites que vous m'aimez, si quelqu'autre plus veritable que vous me le disoit, ie le pourrois peut-estre croire, car ie connois bien que ie le merite: mais moy qui ne mens iamais, ie vous assure que ie ne vous aime point, & pour ce n'en doutez nullement: aussi seroit-ce auoir bien peu de iugement d'aimer une humeur si mesprisable. Si vous trouuez ces paroles vn peu trop rudes, ressouuenez-vous, Hylas, que j'y suis contrainte, afin que vous ne vous persuadiez pas d'estre aimé de moy. Carlis m'est si moien de

528 LA I. PARTIE D'ASTRE'E,
*la condition de Hylas , & Hylas le fera de la miennè ;
si pour le moins il veut quelquesfois dire vray. Si cet-
te responce vous plaist, remerciez-en la priere de Her-
mante; si elle vous desplaist, ressouuenez-vous de n'en
accuser que vous-mesme.*

Hermante n'auoit point veu cette lettre, quand il me la donna , & encor qu'il eust bien opinion qu'il y auroit de la froideur , si ne pensoit-il pas qu'elle deust estre si estrange. Il n'en fut pas toutesfois tant estonné que moy : car ie demeuray comme vne personne rauie , laissant cheoir la lettre en terre, & apres estre reuenu à moy , i'enfonce mon chapeau dans la teste, jette les yeux en terre , m'entrelasse les bras sur l'estomac, & à grand pas & sans parler me mets à promener le long de la chambre. Hermante estoit immobile au milieu, sans seulemēt tourner les yeux sur moy. Nous demeurâmes quelque temps de cette sorte sans parler ; enfin tout à coup , frappant d'une main contre l'autre , & faisant vn saut au milieu de la chambre : A son dam, dis-ie tout haut , qu'elle cherche qui l'aimera , à sçauoir s'il manque en Camargue de Bergeres plus belles qu'elle , & qui seront bien aises que Hylas les serue ; & puis m'adressant à luy : O que Stilliane est forte , luy dis-ie , si elle croit que ie la vueille aimer par force , & que i'aurois peu de courage si ie me souciois iamais d'elle : & que pense-t'elle estre plus qu'une autre ?

e? Voire, elle merite bien qu'on s'en mette en
 sine : Je m'asseure, Hermante, qu'elle a bien
 ait la resoluë, quand vous avez parlé à elle : ce
 l'a pas esté pour le moins sans faire les petits
 jeux, sans se mordre la lèvre, & sans se frotter
 les mains l'une à l'autre pour les passer. Que ie
 me mocque de ses affeteries & d'elle aussi, si elle
 croit que ie me soucie non plus d'elle, que de la
 plus estrangere des Gaules: Elle ne me sçait re-
 procher que ma Carlis : oüy ie l'ay aimée, & en
 dépit d'elle ie la veux aimer encores, & m'as-
 seure qu'elle reconnoistra bien-tost son impru-
 lence : mais iamaïs il ne faut qu'elle espere
 que Hylas la puisse aimer. Je dis quelques au-
 res semblables paroles, auxquelles ie vis bien
 hanger de couleur à Hermante: mais pour lors
 en ignorois la cause, depuis i'ay jugé que c'e-
 toit de peur qu'il auoit que ie ne reuinssé en la
 bonne grace de sa Maistresse; si n'en fit-il autre
 semblant sinon qu'il se mit à rire, & me dit qu'il
 en auroit bien d'estonnées, quand elles ver-
 roient ce changement. Mais si ie pris prompte-
 ment cette resolution, aussi promptement la
 voulus-je executer : Et en ce dessein m'en allay
 trouuer Carlis, à qui ie demanday mille par-
 dons de la lettre que ie luy auois escriite, l'as-
 seurant que ce n'auoit iamaïs esté faite, mais trans-
 port d'affection. Elle qui estoit offensée contre
 moy, cōme chacun peut penser, apres m'auoir
 escouté paisiblement, enfin me respondit ainsi.

330 LA I. PARTIE D'ASTREE,

Hylas, si les assurances que tu me fais de ta bonne volonté sont véritables, je suis satisfaite; si elles sont mensongeres, ne croy pas de pou- uoir reuoier l'amitié qu'à iamais tu as rompuë: car ton humeur est trop dangereuse. Elle vou- loit continuer quand Stilliane, pour luy mon- strer la lettre que ie luy auois escrite, la venant visiter nous interrompît, lors qu'elle me vid près de Carlis. Veillay-ie, ou si ie songe? dit-elle toute estonnée. Est-ce bien là Hylas que ie vois, ou si c'est vn phantome? Carlis tres-aïse de cet- te rencontre. C'est bien Hylas, dit-elle, ma Compagne, vous ne vous trompez point, & s'il vous plaist de vous approcher, vous oyrez les douces paroles dont il me crie mercy, & com- me il se dédit de tout ce qu'il m'a escrit, se souf- mettant à telle punition qu'il me plaira. Son chastiment, respondit Stilliane, ne doit point estre autre que de luy faire continuer l'affection qu'il me porte. À vous? luy dit Carlis, tant s'en faut, il me iuroit quand vous estes entrée, qu'il n'aimoit que moy. Et depuis quand? adjousta Stilliane: ie sçay bien pour le moins que i'en ay vn bon escrit qu'Hermante depuis vne heure m'a donné de sa part, & afin que vous ne dou- tiez point de ce que ie dis, lisez ce papier, & vous verrez si ie ments. Dieux, que deuins-ie à ces mots! Je vous iure, belle Bergere, que ie ne pûs iamais ouurir la bouche pour ma deffense. Et ce qui me ruina du tout, fut que par malheur

plusieurs autres Bergeres y arriuerent en mesme temps, auxquelles elles firent ce conte si dedauantageusement pour moy, qu'il ne me fut pas possible de m'y arrester dauantage : mais sans leur dire vne seule parole, ie vins raconter à Hermante ma mesauanture, qui faillit d'en mourir de rire, comme à la verité le sujet le meritoit. Ce bruit s'espancha de sorte par toute Camargue, que ie n'osois parler à vne seule Bergere, qui ne me le reprochast, dont ie pris tant de honte, que ie resolus de sortir de l'Isle pour quelque temps. Voyez si j'estois ieune, de me soucier d'estre appellé inconstant, il faudroit bien à cette heure de semblables reproches pour me faire démarcher d'un pas. Voila que c'est, dit Paris, il faut estre apprentif auant que Maistre. Il est vray, respondit Hylas, & le pis est, qu'il en faut bien souuent payer l'apprentissage. Mais pour reuenir à nostre discours, ne pouuant alors supporter la guerre ordinaire que chacun m'en faisoit, le plus secrettement qu'il me fut possible ie donnay ordre à mon mesnage, & en remis le soin entier à Hermante, puis m'emmis sur vn grand batteau qui remontoit ensemble avec plusieurs autres. Je n'auois alors autre dessein que de voyager & passer mon temps, ne me souciant non plus de Carlis, ny de Stiliane, que si ie ne les eusse iamais veuës: car i'en auois tellement perdu la memoire en les perdant de veüe, que ie n'en auois vn seul regret.

532 LA I. PARTIE D'ASTRÉE,

Mais voyez combien il est difficile de contrarier à son inclination naturelle, ie n'eus pas si tost mis le pied dans le batteau, que ie vis vn nouveau sujet d'Amour. Il y auoit entre quantité d'autres voyageurs vne vieille femme qui alloit à Lyon rendre des vœux au Temple de Venus, qu'elle auoit faits pour son fils, & conduisoit avec elle sa belle fille, pour le mesme sujet, & qui avec raison portoit le nom de belle : car elle ne l'estoit moins que Stilliane, & beaucoup plus que Carlis : elle s'appelloit Aymée, & ne pouuoit encor auoir atteint l'aage de dix-huit ou vingt ans, & quoy qu'elle fust de Camargue, si n'auoit-elle point de connoissance de moy, parce que son mary jaloux (comme sont ordinairement les vieux qui ont de jeunes & belles femmes) & sa belle-mere soupçonneuse, la tenoient de si court qu'elle ne se trouuoit iamais en assemblée. Or soudain que ie la vis elle me pleut, & quelque dessein que i'eusse fait au contraire, il la falut aimer. Mais ie preuy bien au mesme temps que i'y aurois de la peine, ayant à tromper la belle-mere & à vaincre la belle-fille. Toutesfois pour ne ceder à la difficulté, ie me resolus d'y mettre toute ma prudence, & iugeant qu'il falloit dōner commencement à mon entreprise par la mere : car elle m'empeschoit de m'approcher de mon ennemie, ie pensay qu'il n'y auroit rien de plus à propos, que de me faire cōnoistre à elle, & qu'il ne pourroit estre,

que nous estiós d'un mesme lieu, que quel-
 ancienne amitié de nos familles, ou quel-
 vieille alliance ne me facilitast le moyen
 de familiariser avec elle, & que l'occasion
 m'instruïroit de ce que i'aurois à faire. Je
 suis point déceü en cette opinion : car aussi-
 que ie luy eus dit qui j'estois, & que j'eus
 quelque assez mauuaise raison de ce que
 y déguisé, qu'elle receut pour bonne, &
 e luy eus asseuré que ce qui me faisoit dé-
 rir à elle, n'estoit que pour la supplier de se
 plus librement de moy. Mon fils, me res-
 it-elle, ie ne m'estonne pas que vous ayez
 volonté enuers moy, car vostre pere m'a
 imée que vous degenereriez trop, si vous
 ez quelque estincelle de cette affection.
 mon enfant, que vous estes fils d'un hom-
 e bien, & le plus aimable qui fut en tour-
 margue; & me disant ces paroles, elle me
 oit par la teste, & me joignoit contre son
 iach, & quelquesfois me baisoit au front,
 ; baisers me faisoient ressouuenir de ces
 ers, qui retiennent encor quelque lente-
 ur, apres que le feu en est osté : Car mon
 auoit failly de l'espouser, & peut-estre
 it trop seruié pour sa reputation, com-
 : sçeus depuis : mais moy qui ne me sou-
 pas beaucoup de ses caresses, sinon en tant
 es estoient vtilés à mon dessein, feignant
 s receuoir avec beaucoup d'obligation.

534 LA I. PARTIE D'ASTREE,
la remerciay de l'amitié qu'elle auoit portée à mon pere, la suppliay de changer toute cette bonne volonté au fils, & que puis que le Ciel m'auoit fait son heritier du reste de ses biens, elle ne me desheritast de celuy que i'estimois le plus, qui estoit l'honneur de ses bonnes graces, & que de mon costé ie voulois succeder au seruice que mon pere luy auoit voüé, comme à la meilleure fortune de toutes les siennes. Bref, belle Bergere, ie sceus de sorte flatter ma vieille, qu'elle n'aimoit rien tant que moy, & contre sa coustume pour me gratifier, commanda à sa belle fille de m'aimer. O qu'elle eust esté bien aduisée si elle eust suiuy son conseil : mais ie ne trouuay iamais rien de si froid en toutes ses actions : de sorte qu'encore que ie fusse tout le iour auprès d'elle, si n'eus-ie iamais la hardiesse de luy faire paroistre mon dessein par mes paroles, que nous ne fussiôs bien près d'Avignon : car Stilliane m'auoit beaucoup fait perdre de la bonne opinion que i'auois eüe de moy-mesme. Mais outre cela, elle estoit tousiours aux pieds de la vieille, qui ordinairement m'entretenoit du temps passé. Il aduint que ce grand conuoy, avec lequel nous montions, ainsi que ie vous ay dit, & que plusieurs marchands assembles faisoient faire, alla branler dans vne isle auprès d'Avignon : & d'autant que nous, qui n'estions pas accoustumez aux voyages, nous trouuions tous engourdis de demeurer si long-

temps assis , cependant que les battelliers fai-
 soient ce qui leur estoit necessaire, nous mismes
 pied à terre pour nous promener, & entr'autres
 la belle mere d'Aymée fut de la troupe. Aussi-
 tost que ma Bergere fut dans l'Isle, elle se mit à
 courre le long de la riuere, & à se joüier avec
 d'autres filles qui estoient sorties du batteau de
 compagnie, & moy ie me messay parmy elles
 pour auoir le moyen de prendre le temps à
 propos, cependant que la vieille se promenoit
 avec quelques autres de son aage. Et de fortune
 Aymée s'estant vn peu separée de ses compa-
 gnes, cueillant des fleurs qui venoient le long
 de l'eau, ie m'auançay & la pris sous les bras : &
 apres auoir marché quelque temps sans parler,
 enfin comme venant d'vn profond sommeil, ie
 luy dis : I'aurois honte, belle Bergere, d'estre
 si longuement müet près de vous, ayant tant de
 sujet de vous parler, si ie n'en auois encor plus
 de me taire, & si mon silence ne procedoit d'où
 les paroles me deuroient naistre. Ie ne sçay, Hy-
 las, me dit-elle, quelle occasion vous auez de
 vous taire, ny quelle vous pouuez auoir de
 parler, ny moins quelles paroles ou silence
 vous voulez entendre? Ah! belle Bergere, luy
 dis-je, l'affection qui me consume d'vn feu
 secret, me donne tant d'occasion de declarer
 mon mal, qu'à peine le puis-je taire : & d'autre
 costé cette affection me fait craindre de sorte
 d'offenser celle que j'aime, en le luy declarant,

536 LA I. PARTIE D'ASTRÉE,
que ie n'ose parler: si bien que cetté affection,
qui me deuroit mettre les paroles en la bou-
che, est celle qui me les denie quand ie suis au-
prés de vous. De moy, reprit-elle incontinent:
pensez-vous bien, Hylas, à ce que vous dites?
Ouy de vous, luy repliquay-ie, & ne croyez
point que ie n'aye bien pensé à ce que ie dis,
auant que de l'auoir osé proférer. Si ie pen-
sois, me respondit-elle, que ces paroles fus-
sent vrayes, ie vous en parlerois bien d'autre
sorte. Si vous doutez, luy dis-ie, de cette ve-
rité, jettez les yeux sur vos perfections, &
vous en ferez entierement asseurée. Et lors
avec mille serments, ie luy dis tout ce que i'en
auois sur le cœur. Elle sans s'émouuoir, me res-
pondit froidement: Hylas, n'accusez point
ce qui est en moy, de vos folies, car ie sçauray
bien y remedier, de sorte que vous n'en aurez
point de sujet; au reste, puis que l'amitié que
ma mere vous porte, ny la condition en quoy
ie suis, ne vous a pû destourner de vostre mau-
uaise intention, ie vous asseure que ce que le de-
uoir n'a pû faire en vous, il le fera en moy, &
que ie vous osteray tellement toute sorte d'oc-
casion de continuer, que vous reconnoistrez
que ie suis telle que ie dois estre. Vous voyez
comme ie vous parle froidement: ce n'est pas
que ie ne ressentie bien fort vostre indiscretion:
mais c'est pour vous faire entendre que la pas-
sion ne me transporte point, mais que la raison

lement me fait parler ainsi : que si ie vois
 e ce moyen ne vaille rien pour diuertir vo-
 e dessein , ie recourray apres aux extrêmes.
 es paroles proferées avec tant de froideur,
 e toucherent plus viuement qu'ie ne sçau-
 is vous dire , toutesfois ce ne fut pas ce qui
 en fit distraire : car ie sçauois bien que les
 emieres attaques sont ordinairement souste-
 ès de cette façon ; mais par hazard , lors
 'Aymée me voyât sans parole , & tant eston-
 , s'en retourna sans m'en dire dauantage: il y
 t vne de ses compagnes , qui me voyant ainsi
 uer s'en vint à moy, & me faisant la mouche,
 e passa deux ou trois fois la main deuant les
 ux , & se mit à courre comme presque me
 nuant à luy aller apres. Pour le commen-
 nent i'estois encore si estourdy du coup,
 e ie n'en fis point de semblant : mais quand
 e y reuint la seconde fois , ie me mis à la
 ure , & elle apres auoir tourné quelque
 nps autour de ses compagnes , s'escarta de
 troupe , & apres estre vn peu esloignée,
 gnant d'estre hors d'haleine , se coucha
 près d'un buisson assez touffu : moy qui
 courrois au commencement sans dessein , la
 yant en terre , & en lieu où elle ne pou-
 it estre veüe , montrant de me vouloir
 ger de la peine qu'elle m'auoit donnée,
 me mis à la foïetter , à quoy elle faisoit
 n vn peu de resistance, mais de sorte qu'elle

538 LA I. PARTIE D'ASTREE,
montrait que cette priuauté ne luy estoit
desagreable ; mesme qu'en faisant semblai
se deffendre, elle se découuroit, comme ie
à dessein, pour faire voir sa charneure blan
plus qu'on n'eust pas iugé à son visage. E
s'estant releuée, elle me dit : Ie n'eusse pas
fé, Hylas, que vous eussiez esté si rude joi
autrement ie ne me fusse pas attaquée à
Si cela vous a déplu, luy respondis-je, ie
en demande pardon, mais si cela n'est pas,
fus de ma vie mieux payé de mon indiscre
que cette fois. Comment l'entendez-vous
dit-elle ? Ie l'entends, luy dis-je, belle Flo
te, que ie ne vis iamais rien de si beau, qu
que ie viens de voir. Voyez, me dit-elle,
me vous estes menteur : & à ce mot me
nant doucement sur la jouë, s'en recouru
tre ses compagnes. Cette Floriante estoit
d'un tres-honneste Cheualier, qui pour
estoit malade, & se tenoit près des riués de
rar : & elle ayant sçeu la maladie de son
s'en alloit le trouuer, ayant demeuré quel
temps avec vne de ses sœurs, qui estoit m
en Arles. Pour le visage, il n'estoit point
beau, car elle estoit vn peu brune : mai
auoit tant d'affetgeries, & estoit d'une hu
si gaillarde, qu'il faut auoüer que cette rer
tre me fit perdre la volonté que i'auois
Aymée : mais si promptement, qu'à pein
sentis-je le déplaisir de la quitter, que le

à tentement d'auoir trouué celle-cy m'en oïta
 toute sorte de regret. Je laisse donc Aymée, ce
 me semble, & me donne du tout à Floriante: Je
 dis, ce me semble: car il n'estoit pas vray entie-
 rement, puis que souuent, quand ie la voyois,
 ie prenois bien plaisir de parler à elle, encore
 que l'affection que ie portois à l'autre, me tiraist
 avec vn peu plus de violence: mais en effect,
 quand i'eus quelque temps considéré ce que ie
 dis, ie trouuay qu'au lieu que ie n'en soulois
 aimer qu'yne, i'en auois deux à seruir. Il est vray
 que ce n'estoit point avec beaucoup de peine,
 car quand i'estois près de Floriante, ie ne me
 ressouuenois en sorte du monde d'Aymée, &
 quand i'estois près d'Aymée, Floriante n'auoit
 point de lieu en ma memoire. Et n'y auoit rien
 qui me tourmentast, que quand i'estois loing de
 toutes les deux, car ie les regrettois toutes deux
 ensemble. Or, gentil Paris, cét entretien me
 dura iusques à Vienne: mais estant par hazard
 au logis (car presque tous les soirs nous met-
 tions pied à terre, & mesme quand nous pas-
 sions près des bonnes villes) ne voila pas qu'y-
 ne Bergere vint prier le Patron du batteau où
 i'estois, de luy donner place iusques à Lyon,
 parce que son mary ayant esté blessé par quel-
 ques ennemis, luy mandoit de l'aller trouuer.
 Le Patron qui estoit courtois, la receut fort li-
 brement, & ainsi le lendemain elle se mit dans
 le batteau avec nous. Elle estoit belle, mais si

540 LA I. PARTIE D'ASTRE'E,
modeste & discrète, qu'elle n'estoit pas moins
recommandable pour sa vertu, que pour sa
beauté: au reste si triste, & pleine de melanco-
lie, qu'elle faisoit pitié à toute la troupe. Et
parce que i'ay tousiours eu beaucoup de com-
passion des affligez, i'en auois infiniment de
celle-cy, & taschois de la desennuyer le plus
qu'il m'estoit possible, dont Floriante n'estoit
guere contente, quelque mine qu'elle en fit, ny
Aymée aussi. Car, ressouenez-vous, gentil
Paris, que quoy que feigne vne femme, elle ne
,, peut s'empescher de ressentir la perte d'un A-
,, mant, d'autant qu'il semble que ce soit un ou-
,, trage à sa beauté, & la beauté estant ce que ce
sexe a de plus cher, & la partie la plus sensi-
ble qui soit en elles. Moy, toutesfois, qui par-
my la compassion commençois à mesler un
peu d'Amour, sans faire semblant de voir ces
deux filles, continuois de parler à celle-cy, &
entre autres choses, afin que les discours ne
nous deffaillissent, & aussi pour auoir quelque
plus grande connoissance d'elle, ie la suppliay
de me vouloir dire l'occasion de son ennuy.
Elle alors toute pleine de courtoisie, prit la pa-
role de cette sorte:

La compassion que vous auez de ma peine
m'oblige bien, courtois Estranger, à vous ren-
dre plus de satisfaction encores que ce que vous
me demandez, & penserois de faire une gran-
de faute, si ie vous refusois si peu de chose;

mais ie vous veux supplier de considerer aussi l'estat en quoy ie suis, & d'excuser mon discours, si ie l'abrege le plus qu'il me sera possible. Sçachez donc, Berger, que ie suis née sur les riues de Loire, où i'ay esté esleuée aussi chèrement iusques en l'aage de quinze ans, qu'autre de ma condition le sçauroit estre. Mon nom fut Cloris, & mon pere s'appella Leonice, frere de Gerestan, entre les mains de qui ie fus remise apres la mort de mon pere & de ma mere, qui fut en l'aage que ie vous ay dit, & dès lors ie commençay à ressentir les coups de la fortune : car mon oncle ayant plus de soin de ses enfans que de moy, se sentoît bien fort importuné de ma charge. Toute la consolation que i'auois, estoit de sa femme qui se nommoit Callirée, car celle-là m'aimoit, & m'accommodoit de tout ce qui luy estoit possible, sans que son marry le sçeuft. Mais le Ciel vouloit m'affliger du tout : car lors que Filandre frere de Callirée fut tué, elle en eut tant de regret, qu'il n'y eut iamais consolation de personne qui la pût faire resoudre à le suruiure, de sorte que peu de iours apres elle mourut, & ie demeuray avec deux filles, qui estoient encor si ieunes, que ie n'en pouuois guere auoir de contentement. Il aduint qu'un Berger de la Prouince Viennoise, nommé Rosidor, vint visiter le Temple d'Her-
cule, qui est près des riues de Furan, sur le haut d'un rocher qui s'esleue au milieu des autres,

542 LA I. PARTIE D'ASTRÉE,
montagnes par dessus toutes celles qui luy
font autour. Le iour qu'il y fut, nous nous y
trouuâmes vne fort bonne troupe de ieunes
Bergers, car c'estoit vn iour fort solennel pour
ce lieu-là. Cene seroit qu'vser de paroles inuti-
les, de raconter les propos que nous eufmes en-
semble, & la façon dont il me déclara son ami-
tié: tant y a, que depuis ce iour, il se donna
de sorte à moy, que iamais il n'a fait paroistre
de s'en vouloir dédire. Il estoit ieune & beau:
quant à son bien, il en auoit beaucoup plus que
ie ne deuois esperer: au reste l'esprit se ressem-
blant à ce qui se voyoit du corps, que c'estoit vn
tres-parfaict assemblage. Sa recherche dura
quatre ans, sans que ie puisse dire qu'en ce tēps-
là il ait iamais fait ny pensé chose dont il ne
m'ait rendu conte, & demandé aduis. Cette ex-
trême soumission, & si longuement continuée,
me fit tres-certaine qu'il m'aimoit, & ses meri-
tes, qui iusques alors ne m'auoient pû obliger
à l'aimer, depuis ce temps m'y conuierent de
façon, que ie puis dire avec verité n'y auoir rien
au monde de plus aimé que Rosidor l'estoit de
Cloris, dont il se sentit de sorte mon redeua-
ble, qu'il augmenta son affection, si toutesfois
elle pouuoit estre augmentée. Nous vesquî-
mes ainsi plus d'vn an, avec tout le plaisir qu'v-
ne parfaite amitié peut apporter à deux Amis.
En fin le Ciel fit paroistre de vouloir nous res-
dre entierement contens, & permit que quel-

ques difficultez qui empeschoient nostre mariage fussent ostées ; nous voila heureux , si des mortels le peuuent estre : Car nous sommes conduits dans le Temple, les voix d'Hymen & d'Hyménée éclattoiēt de tous costez ; bref, estât de retour au logis, on n'oyoit qu'instrumens de resioüyssance , on ne voyoit que bals & chansons, lors que le malheur voulut que nous fussions separez par vne des plus fascheuses occasions qui m'eust pû aduenir. Nous estions alors à Vienne , où est la pluspart des possessions de Rosidor : il aduint que quelques ieunes débauchez des hameaux qui sont hors de Lyon , du costé où nos Druydes vont reposer le Guy, quād ils l'ont couppé dans la grande forest de Mars, dite d'Ayrieu , voulurent faire quelques desordres , que mon mary ne pouuant supporter, apres leur auoir doucement remontré, leur empescha d'executer, dont ils furent de telle sorte courroucez, que (pensant que ce seroit la plus grande offense qu'ils pourroient faire à Rosidor, que de s'attaquer à moy) il y en eut vn d'eux qui me voulut casser vne fiole d'ancre sur le visage: mais voyant venir le coup, ie tournay la teste , si bien que ie ne fus atteinte que sur le col, comme, dit-elle, en se baissant, vous en pouuez voir les marques encor assez fraisches. Mon mary qui me vid tout l'estomach plein d'ancre & de sang , creut que i'estois fort blessée , & outre ce l'outrage luy sembla si grande,

544 LA I. PARTIE D'ASTRE'E,
que mettant l'espée à la main, il la passa au tra-
uers du corps à celuy qui auoit fait le coup, &
puis se meslant parmy les autres, avec l'aide de
ses amis, il les chassa hors de sa maison. Iugez,
Berger, si ie fus troublée : car ie pensois estre
beaucoup plus blessée que ie n'estois, & voyois
mon mary tout sanglant, tant de celuy qu'il
auoit tué, que d'une blessure qu'il auoit eue sur
vne espaule. Mais quād cette premiere frayeur
fut en partie passée, & que la playe qu'il auoit
fut sondée, à peine auoit-on finy l'appareil,
que la iustice se vint saisir de luy, & l'emmena
auec tant de violence qu'on ne me voulut per-
mettre de luy dire Adieu : mais mon affection
plus forte que leur defense, me fit en fin venir
iusques à luy, & me jettant à son col, m'y atta-
chay de sorte, que ce fut tout ce qu'on pût faire,
que de m'en oster : Luy d'autre costé qui me
voyoit en cét estat, aimant mieux mourir que
d'estre separé de moy, fit tous les efforts dont vn
grand courage & vn extrême Amour estoient
capables, qui furent tels, que tout blessé qu'il
estoit, il se dépestra de leurs mains, & sortit
hors de la ville. Cette defense l'empescha bien
d'estre prisonnier : mais elle fut cause aussi de
rendre sa raison mauuaise enuers la iustice, qui
cependant jette contre luy toutes ses menaces
& proclamations, durant lesquelles son plus
grād déplaisir estoit, de ne pouuoir estre auprès
de moy : & parce que ce desir le pressoit fort, il
se

déguisoit & me venoit trouuer sur le soir, &
 passoit toute la nuit avec moy. Dieu sçait quel
 contentement estoit le mien, mais combien
 grande aussi estoit ma crainte: car ie sçauois que
 ceux qui le poursuiuoient, sçachant l'Amour
 qui estoit entre nous, feroient tout ce qui leur
 seroit possible, pour l'y surprendre, & il aduint
 comme ie l'auois tousiours crainct: car en fin il y
 fut trouué, & emmené dans Lyon, où soudain
 ie le suiuis, & fort à propos pour luy, d'autant
 que les Iuges qu'à toutes heures j'allois sollici-
 ter, eurent tant de pitié de moy, qu'ils luy firent
 grace, & ainsi nonobstant toute la poursuite de
 ses parties, il fut deliuré. Si i'auois eu beau-
 coup d'ennuy de l'accident & de la peine où ie
 l'auois veu, croyez, courtois Berger, que ie
 n'eus pas peu de satisfaction de le voir hors de
 danger, & absous de tout ce qui s'estoit passé.
 Mais parce que le déplaisir qu'il auoit receu
 dans la prison, l'auoit rendu malade, il fut con-
 traint de séjourner quelques iours à Lyon, &
 moy tousiours auprès de luy, essayant de luy
 donner tout le soulagement qu'il m'estoit possi-
 ble. En fin estant hors de danger, il me pria de
 venir donner ordre à sa maison, afin que nous y
 peussions receuoir nos amis en la resiouissance
 qu'il desiroit de faire avec eux, pour le bon suc-
 ces de ses affaires: & voila que ces débauchez
 qui ont esté cause de toute nostre peine, voyant
 qu'ils n'en pouuoient auoir autre raison, se sont

346 LA I. PARTIE D'ASTRÉE;

resolus de le tuer dans son liét, & estans entréz dás son logis luy ont donné deux ou trois coups de poignárd, & le laissant pour mort, s'en sont fuis. Hélas ! courtois Berger, iugez quelle ie dois estre, & en quel repos doit estre mon ame, qui, à la verité, est atteinte du plus sensible accident qui m'eust sceu aduenir.

Ainsi finit Cloris, ayant le visage tout couuert de larmes, qui sembloient autant de perles qui rouloient sur son beau sein. Or, gentil Berger, ce que ie vous vay raconter, est bien vne nouuelle source d'Amour. L'affliction que ie vis en cette Bergere, me toucha de tant de compassion, qu'encore que son visage ne fut, petit-estre, pas capable de me donner de l'amour, toutes-fois la pitié m'atteignit si au vif, qu'il faut que ie confesse que Carlis, Stilliane, Aymée, ny Floriante, ne me lierent iamais d'une plus forte chaine, que cette desolée Cloris. Ce n'est pas que ie n'aimasse les autres, mais i'auois encor outre leur place, celle-cy vuide dans mon ame. Me voila donc resolu à Cloris comme aux autres : mais ie connus bien qu'il n'estoit pas à propos de luy en parler, que Rosidor ne fust ou mort, ou guery, car la peine où il estoit l'occupoit entierement. Nous arriuasmes de cette sorte à Lyon, où soudain chacun se separa : il est vray que la nouuelle affection que ie portois à Cloris, me la fit accompagner iusques en son logis, ou mesme ie visitay Rosidor, afin de faire

noissance avec luy, iugeant bien qu'il falloit commencer par là à paruenir aux bônes graces à femme. Elle qui le croyoit beaucoup plus sçeu qu'elle ne le trouua, (car on fait tousiours le mal plus-grâd qu'il n'est pas, & l'apprehension augmente de beaucoup l'accident que l'on redoute) châgea tout de visage & de façon, quand elle le trouua leué, & qu'il se promenoit dans la chambre. Mais oyéz ce qui m'arriua, la tristesse que Cloris auoit dans le batteau, fut comme ie vous ay dit la cause de mon affection, quand auprès de Rosidor, ie la vis joyeuse & contentte, tout ainsi que la compassion auoit fait estre mon Amour, sa joye aussi, & son contentement le firent mourir, esprouuant bien alors, vn mal se doit tousiours guerir par son contraire. L'entray donc serf & captif dans ce logis, & m'en fers libre, & maistre de moy-mesme: Mais considerant cét accident, ie m'allay ressembler d'Aymée, & de Floriante, incontinent ie partis en queste de leur logis, & tournay d'un costé & d'autre, qu'en fin ie les rencontray qu'elles s'estoient de fortune mises ensemble. Par bonne rencontre, le lendemain estoit la grande feste de Venus, & parce que d'ordinaire la coustume le iour auant la solemnité, les filles chantent dans le Temple, les Hymnes qui sont faits à l'honneur de la Deesse, & qu'elles y sont la veillée iusques à minuiet, j'ouïs prendre resolution à la belle-mere d'Aymée

348 LA I. PARTIE D'ASTRE'E,
d'y passer la nuit , comme les autres , afin de
mieux rendre son vœu : Floriante à la secret-
te requeste d'Aymée, promet d'en faire de mes-
me , & d'autant que l'on y demeueroit en fort
grande liberté , ie fis dessein sans en parler d'y
entrer aussi , feignant d'estre fille , lors qu'il fe-
roit bien obscur : mais sçachant que les Druy-
des estoient eux-mesmes aux portes , depuis
qu'il commençoit à se faire tard , ie me reso-
lus de m'y cacher long-temps auparavant. Et
de fait m'estant mis en vn recoin , le moins
frequente , & le plus obscur , i'y demeuray qu'il
estoit plus de neuf ou dix heures du soir. Desia
le Temple estoit fermé , & n'y auoit d'hom-
mes que moy , si ce n'est qu'il y en eust quel-
que autre aussi curieux que j'estois , & desia
les hymnes auoient long-temps continué , lors
que ie sortis de ma cachette. Et parce que le
Temple estoit fort grand , & qu'il n'y auoit clar-
té que celle que quelques flambeaux allumez
sur l'Autel, pouuoient donner à l'entour , ie me
mis aisément entre les filles , sans qu'elles me
reconnussent , & lors que j'allois cherchant de
l'œil , l'endroit où estoit Aymée, ie vis porter
vne petite bougie à vne ieune fille , qui se le-
uant s'approcha de l'Autel , & après auoir fait
quelques ceremonies , se mit à chanter quel-
ques couplets , ausquels sur la fin toute la trou-
pe respondit : Je ne sçay si ce fut cette clarté
blafarde (car quelquefois elle aide fort à cou-

urir l'imperfection du teint) ou bien si verita-
 blement elle estoit belle , tant y a qu'aussi tost
 que ie la vis , ie l'aimay. Or qu'à cette heure
 ceux-là me viennent parler , qui dient que l'A-
 mour vient des yeux de la personne aimée , ce-
 la ne pouuoit estre , car elle ne m'eust sçeu voir ,
 outre qu'elle ne tourna pas mesmes les yeux sur
 moy , & qu'à peine l'auois- ie assez bien veüe ,
 pour la pouuoir reconnoistre vne autre fois ,
 & cela fut cause , que poussé de la curiosité ,
 ie me coulay doucement entre ces Bergeres
 qui luy estoient plus prés. Mais par malheur ,
 estant avec beaucoup de danger parueniu ius-
 qu'auprés d'elle , elle finit son hymne , & ren-
 uoya la bougie au mesme lieu où elle sou-
 loit estre , si bien que le lieu demeura si obscur ,
 qu'à peine en la touchant l'eussé- ie pû voir.
 Toutesfois l'esperance qu'elle , ou quelqu'au-
 tre prés d'elle recommenceroit bien-tost à
 chanter , m'arresta là quelque temps. Mais
 ie vis qu'au contraire la clarté fut portée
 à l'autre chœur , & incontinent après vne de
 celles qui y estoient commença de chanter
 comme auoit fait ma nouuelle & inconnüe
 Maistresse. La difference que ie remarquay ,
 fust de la voix , fust du visage , estoit gran-
 de : car elle n'auoit rien qui approchast de cel-
 le que ie commençois d'aimer , qui fut cause
 que ne pouuant plus long-temps commander
 à ma curiosité , ie m'adressay à vne Dame ,

552 LA I. PARTIE D'ASTRE'E,
qu'elle mesme portoit , & qu'elle couuroit
presque toute avec la main, feignant de la con-
server du vent , nous fortismes en foule , & i'é-
chappay ainsi heureusement de ce danger par
sa courtoisie; & pour mieux me déguiser, & aussi
que i'auois enuie de sçauoir à qui i'auois cette
obligation , ie m'en allay parmy les autres iuf-
ques à son logis.

Mais , belle Bergere , dit-elle , s'adressant à
Diane, ce discours n'est pas encore à moitié, &
il me semble que le Soleil est couché il y a long-
temps , ne seroit-il pas plus à propos d'en re-
mettre la fin à vne autre fois que nous aurons
plus de loisir ? Vous avez raison , dit-elle , gen-
til Berger, il ne faut pas despendre tout son bien
à la fois, ce qui reste à sçauoir , nous pourra en-
core faire couler vne agreable journée : Outre
que Paris, qui doit encores passer la riuere, ne
sçauroit arrester icy plus long-temps sans se
mettre à la nuit. Il n'y a rien, dit-il , belle Ber-
gere , qui me puisse incommoder quand ie suis
prés de vous. Je voudrois bien, respondit-elle,
qu'il y eust quelque chose en moy qui vous fust
agreable , car vostre merite & vostre courtoisie
oblige chacun à vous rendre toute sorte de ser-
uice. Paris vouloit respondre, mais Hylas l'in-
terrompit en luy disant : Pleust à Dieu , gentil
Paris , que ie fusse vous , & que Diane fut Phy-
lis, & qu'elle me tint ce langage. Quand cela se-
roit , dit Paris , vous ne luy en auriez que tant

plus d'obligation. Il est vray, dit Hylas, mais ie ne craindray iamais de m'obliger en partie à celle à qui ie suis desia entierement. Vos obligations, dit Diane, ne sont pas de celles qui sont pour tousiours, vous les reuoquez quand il vous plaist. Si les vnes, respondit-il, y perdent, les autres y ont de l'avantage, & demandez à Phylis si elle n'est pas bien aise que ie sois de cette humeur, car si i'estois autrement, elle pourroit bien se passer de mon service. Avec semblables discours, Diane, Paris, & plusieurs autres Bergeres, parvindrent iusques au grand pré, où ils auoient accoustumé de s'assembler auant que de se retirer, & Paris donnant le bonsoir à Diane, & au reste de la troupe, prit son chemin du costé de Laigneu,

Mais cependant Lycidas parloit avec Phylis, car la jalousie de Syluandre le tourmentoit d'une sorte, qu'il n'auoit pû attendre au lendemain à luy en dire ce qu'il en auoit sur le cœur: Il estoit tellement hors de luy-mesme, qu'il ne prit pas garde que l'on l'écoutoit, mais pensant estre seul avec elle, apres deux ou trois grands souspirs, il luy dit: Est-il possible, Phylis, que le Ciel m'ait conserué la vie si longuement pour me faire ressentir vostre infidelité? La Bergere qui attendoit toute autre sorte de discours, fut si surprise, qu'elle ne luy pût respondre. Et le Berger voyant qu'elle demeueroit muette, & croyant que ce fut pour ne sçauoir quelle

554 LA I. PARTIE D'ASTREE,
excuse prendre, continua : Vous avez raison, belle Bergere, de ne point respondre : car vos yeux parlent assez, voire trop clairement pour mon repos : Et ce silence ne me dit & assure que trop ce que ie vous demande, & que ie ne voudrois pas sçauoir. La Bergere qui se sentit offensée de ces paroles, luy respondit toute despitée : Puis que mes yeux parlent assez pour moy, pourquoy voudriez-vous que ie vous respondisse d'autre façon ? Et si mon silence vous donne plus de connoissance de mon peu d'amitié, que mes actions passées n'ont pû faire de ma bonne volonté, pensez-vous que i'espere de vous en pouuoir rendre plus de tesmoignage par mes paroles ? Mais ie voy bien que c'est, Lycidas, vous voulez faire vne honneste retraite, vous avez dessein ailleurs, & pour ne l'oser, sans donner à vostre legereté quelque couuerture raisonnable, vous vous feignez des chimeres, & bastissez des occasions de déplaisir, où vous sçaez bien qu'il n'y a point de sujet, afin de me rendre blasmé de vostre faute. Mais, Lycidas, ferrons de prés toutes vos raisons, voyons quelles elles sont, ou si vous ne le voulez faire, retirez-vous, Berger, sans m'accuser de l'erreur que vous avez commise, & dont ie sçay bien que ie feray vne longue penitence : mais contentez-vous de m'en laisser le mortel déplaisir, & non pas le blasme, que vous m'allez procurant par vos plaintes tant ordinaires, qu'

vous en importunez & le Ciel, & la Terre. Le doute où i'ay esté, repliqua le Berger, m'a fait plaindre, mais l'assurance que vous m'en donnez par vos aigres paroles me fera mourir. Et quelle est vostre crainte? respondit la Bergere. Iugez, repliqua-t'il, qu'elle ne doit pas estre petite, puis que la plainte qui en procede importune & le Ciel, & la Terre, comme vous me reprochez. Que si vous le voulez sçauoir, ie la vous diray en peu de mots: Ie crains que Phylis n'aime point Lycidas. Ouy, Berger, reprit Phylis, vous pouuez croire que ie ne vous aime point, & auoir en vostre memoire ce que i'ay fait pour vous & pour Olympe. Est-il possible que les actions de ma vie passée, vous reuiennent deuant les yeux, lors que vous conceuez ces doutes? Ie sçay bien, respondit le Berger, que vous m'avez aimé, & si i'en eusse esté en doute, ma peine ne seroit pas telle que ie la ressens: mais ie crains que comme vne blessure pour grande qu'elle soit, si elle ne fait mourir, se peut guerir avec le temps: de mesme celle qu'Amour vous auoit faite alors pour moy, ne soit à cette heure de sorte guerie, qu'à peine la cicatrice en apparaisse seulement.

Phylis à ces paroles tournant la teste à costé, & les yeux avec vn certain geste de mescontentement: Puis, Berger, luy dit-elle, que iusques icy par les bons offices, & par tant de tesmoignages d'affection, que ie vous ay rendus, ie

556 LA I. PARTIE D'ASTRÉE,
connoy de n'auoir rien auancé; assurez-vous
que ce que i'en plains le plus, c'est la peine &
le temps que i'y ay employez. Lycidas connu
bien d'auoir fort offensé sa Bergere: toutesfois
il estoit luy mesme si fort atteint de jalousie,
qu'il ne pût s'empescher de luy respondre. Ce
courroux, Bergere, ne me donne t'il pas de
nouuelles connoissances de ce que ie crains?
car de de se fascher des propos qu'une trop
grande affection fait quelquesfois proferer,
n'est-ce pas signe de n'en estre point atteint?
Phylis oyant ce reproche, reuint vn peu à foy,
& tournant le visage, luy respondit: Voyez,
vous, Lycidas, toutes feintes en toutes per-
sonnes me déplaisent: mais ie n'en puis sup-
porter en celles avec qui ie veux viure. Com-
ment? Lycidas a la hardiesse de me dire qu'il
doute de l'amitié de sa Phylis, & ie ne croi-
ray pas qu'il dissimule? Et quel tesmoignage
s'en peut-il rendre que ie ne vous ay rendu?
Berger, Berger, croyez-moy, ces paroles me
font mal penser des assurances que autresfois
vous m'avez données de vostre affection:
Car il peut bien estre que vous me trompiez
en ce qui est de vous, comme il semble que
vous vous deceuiez en ce qui est de moy: Ou
que comme vous pensez n'estre point aimé,
l'estant plus que tout le reste du monde, de
mesme vous pensiez de m'aimer en ne m'ai-
mant pas. Bergere, respondit Lycidas, si mon

affection estoit de ces communes qui ont plus d'apparence que d'effect, ie me condamnerois moy-mesme, lors que sa violence me transporte hors de la raison, ou bien quand ie vous demande de grandes preuues d'une grande amitié : mais puis qu'elle n'est pas telle, & que vous sçauiez bien qu'elle embrasse tout ce qui est de plus grand, ne sçauiez-vous pas que l'extrême Amour ne marche iamais sans la crainte, encores qu'elle n'en ait point de sujet, & que pour peu qu'elle en ait, cette crainte se change en jalousie, & la jalousie en la peine, ou plustost en la forcenerie où ie me trouue?

Cependant que Lycidas & Phylis parloient ainsi, pensant que ces paroles ne fussent ouyes que d'eux-mesmes, & qu'ils n'eussent autres tesmoins que ces arbres; Syluandre, comme ie vous ay dit, estoit aux escoutes, & n'en perdoit vne seule parole. Laonice d'autre costé qui s'estoit endormie en ce lieu, s'éueillit au commencement de leurs discours, & les reconnoissant tous deux, fut infiniment aise de s'y estre trouuée si à propos, s'assurant bien qu'ils ne se separeroient point, qu'ils ne luy apprinsent beaucoup de secrets, dont elle esperoit se seruir à leur ruine. Et il aduint ainsi qu'elle l'auoit esperé : car Phylis oyant dire à Lycidas qu'il estoit jaloux, luy repliqua fort; & de qui? & pourquoy? Ah! Bergere, respondit l'affollé

558 LA I. PARTIE D'ASTRE'E,
Lycidas, me faites-vous cette demande ? Dites-moy, ie vous supplie, d'où procederoit cette grande froideur enuers moy depuis quelque temps, & d'où cette familiarité que vous auez si estroitte avec Syluandre, si l'amitié que vous me souliez porter n'estoit point changée à son auantage ? Ah ! Bergere, vous deuiez bien croire que mon cœur n'est pas insensible à vos coups, puis qu'il a si viuement ressentý ceux de vos yeux. Combien y a-t'il que vous vous estes retirée de moy ? que vous ne vous plaisez plus à parler à moy ? & qu'il semble que vous allez mandiant toutes les autres compagnies pour fuyr la mienne ? Où est le soin que vous auiez autresfois de vous enquerir de mes nouuelles ? & l'ennuy que vous rapportoit mon retardement hors de vostre presence ? Vous pouuez-vous ressouuenir combien le nom de Lycidas vous estoit doux, & combien de fois il vous eschappoit de la bouche pour l'abondance du cœur, en pensant nommer quelqu'autre ? Vous en pouuez-vous ressouuenir, dis-je, & n'auoir à cette heure dans ce mesme cœur, & dans cette mesme bouche que le nom & l'affection de Syluandre, avec lequel vous vivez de sorte qu'il n'est pas iusques aux plus estrangers qui sont en cette contrée, qui ne reconnoissent que vous l'aimez, & vous trouuez estrange que moy, qui suis ce mesme Lycidas, que i'ay toujours esté, & qui ne suis né que pour vne seule

Phylis, fois entré en doute de vous?

L'extrême déplaisir de Lycidas luy faisoit naistre vne si grande abondance de paroles en la bouche, que Phylis pour l'interrompre ne pouuoit trouuer le temps de luy respondre: car si elle ouuroit la bouche pour commencer, il continuoit encore avec plus de vehemence, sans considerer que sa plainte estoit celle qui rengregeoit son mal, & que s'il y auoit quelque chose qui le pût aliger, c'estoit la seule réponse qu'il ne vouloit escouter: & au contraire ne connoissant pas que ce torrent de paroles ostoit le loisir à la Bergere de luy répondre, il iugeoit que son silence procedoit de se sentir coupable, si bien qu'il alloit augmentant sa jalousie à tous mouuemens & à toutes les actions qu'il luy voyoit faire: dequoy elle se sentit si surprise & offensée, que toute interdite elle ne sçauoit par quelles paroles elle deuoit commencer, ou pour se plaindre de luy, ou pour le sortir de l'opinion où il estoit: mais la passion du Berger, qui estoit extrême, ne luy laissa pas beaucoup de loisir à y songer: car encore qu'il fust presque nuict, si la vid-il rougir, ou pour le moins il luy sembla de le voir, qui fut bien la conclusion de son impatience, tenant alors pour certain, ce dequoy il n'auoit encores que douté. Et ainsi sans attendre dauantage, apres auoir reclamé deux ou trois fois les Dieux, iustes punisseurs des infidelles, il s'en alla courant dans

560 LA I. PARTIE D'ASTRE'E,
le bois, sans vouloir escouter ny attendre Phylis, qui se mit apres luy, pour luy decouvrir son erreur : mais cefut en vain , car il alloit si viste qu'elle le perdit incontinent dans l'espoisseur des arbres. Et cependant Laonice bien aise d'avoir decouvert cette affection , & de voir vn si bon commencement à son dessein , se retira comme de coustume avec la Bergere sa compagne , & Syluandre d'autre costé se resolut , puis que Lycidas prenoit à si bon marché tant de jalousie , de luy vendre à l'aduenir vn peu plus cherement, feignant de vraiment aimer Phylis, lors qu'il le verroit auprès d'elle.

Fin du huitième Livre.





L'ASTRÉE
DE MESSIRE
HONORE' D'VRFE'.
PREMIERE PARTIE.
LIVRE NEVFIESME.



LEONIDE cependant arriua en la maison d'Adamas, & luy ayant fait entendre que Galathée auoit infinimēt affaire de luy, & pour vn sujet fort pressé, qu'elle luy diroit par les chemins, il resolut pour ne luy obeïr de partir aüssi-tost que la Lune esclairoit, qui pouuoit estre vne demy heure auant r. En cette resolution, aüssi-tost que la clarté commença de paroistre, ils se mirent en chemin, & lors qu'ils furent au bas de la coline, yant plus qu'une plaine qui les conduisoit Palais d'Isoure; la Nymphé, à la requeste de *oncle*, reprit la parole de cette sorte.

Nn ij

HISTOIRE DE GALATHÉE
ET LINDAMOR.

M On père (car elle l'appelloit ainsi) vous estonnez point , ie vous supplie d'ouyr ce que i'ay à vous dire , & lors que en aurez occasion , ressouvenez-vous que mesme Amour en est cause, qui autresfois a poussé à semblables ou plus estranges dens: le n'oserois vous en parler si ie n'en avois permission , voire s'il ne m'auoit esté commandé : mais Galathée à qui cette affaire toi-vent bien, puis qu'elle vous a esleu pour n'en dire rien de son mal, que vous en sçachiez, & la sance , & le progresz : toutesfois elle m'a commandé de tirer parole de vous, que vous n'en direz iamais rien. Le Druyde qui sçauoit que c'estoit il deuoit à sa Dame (car pour telle il le noit) luy respondit, qu'il auoit assez de conscience pour celer ce qu'il sçauoit impo-ssible à Galathée , & qu'en cela la promesse estoit perfluë. Sur cette asseurance, continua Lindamor, ie paracheueray donc de vous dire ce que faut que vous sçachiez. Il y a fort longtemps que Polemas deuint amoureux de Galathée: si ie dis comme cela aduint, il seroit inutile; mais si ie dis qu'il l'aima de forte , qu'à bon escient on pouuoit dire Amoureux. Cette affection

tant, que Galathée mesme ne la pouuoit ignorer : tant s'en faut, en particulier elle luy fit plusieurs fois paroistre de n'auoir point son seruice esagreable. Ce qui le lia si bien, que rien deuis ne l'en a iamais pû distraire, & c'est sans doute que Galathée auoit bien quelque occasion de fauoriser Polemas : car il estoit homme qui meritoit beaucoup. Pour sa race, il est, comme vous sçauiez, de cét ancien tige de Surieu, qui en noblesse ne cede pas mesme à Galathée : quant à ce qui est de sa persône il est fort agreable, ayant & le visage & la façon assez capable de donner de l'Amour ; sur tout il a beaucoup de sçauoir, faisant honte en cela aux plus sçauants. Mais à qui vay-je racontant toutes ces choses ? vous les sçauiez, mon pere, beaucoup mieux que moy ; tant y a que ces bonnes conditions le rendoient tellement recommandable, que Galathée le daigna bien fauoriser plus que tout autre qui pour lors fut à la Cour d'Amasis. Toutesfois ce fut avec tant de discretion, que personne ne s'en prit iamais garde. Or Polemas ayant ainsi le vent fauorable, viuoit content de soy-mesme autant qu'une personne fondée sur l'esperance le peut estre.

Mais cét inconstant Amour, ou plustost cette inconstante fortune, qui se plaist au changement, voire qui s'en nourrit, voulut que Polemas, aussi bien que le reste du monde, ressentist quelles sont les playes qui procedent de sa

366 LA I. PARTIE D'ASTRE'E,
main. Vous pourrez-vous ressouvenir, qu'il y a
quelque temps qu'Amasis permit à Clidaman
de nous donner à toutes des seruiteurs. De cet-
te occasion, comme d'un essaim, sont sortis tant
d'Amours, qu'outre que toute nostre Cour en
fut peuplée, tout le pays mesme s'en ressentit.
Or entr'autres par hazard Lindamor fut donné
à Galathée, il auoit beaucoup de merites : tou-
tesfois elle le receut aussi froidement que la ce-
remonie de cette feste le luy pouuoit permet-
tre : mais luy qui peut-estre desia auparauant
auoit eu quelque intention, qu'il n'auoit pas
osé faire paroistre outre les bornes de sa discre-
tion, fut bien aise que ce sujet se presentast pour
esclorre les beaux desseins qu'Amour luy auoit
fait conceuoir, & de donner naissance sous le
voile de la fiction à de tres-veritables pas-
sions. Si Polemas ressentit le commencement
de cette nouvelle amitié, le progres luy en fut
encor plus ennuyeux : D'autant que le com-
mencement estoit couuert de l'ombre de la
courtoisie, & de l'exemple de toutes les autres
Nymphes, si bien qu'encor que Galathée le
receust avec quelque apparence de douceur,
cela par raison ne le pouuoit offenser, puis qu'el-
le y estoit obligée par la loy qui estoit commu-
ne : mais quand cette recherche continua, &
plus encor quand passant les bornes de la cour-
toisie, il vid que c'estoit à bon escient, ce fut lors
qu'il ressentit les effets que la jalousie produit

le ame qui aime bien.

Alathée de son costé n'y pensoit point , ou le moins ne croyoit pas en venir si avant : les occasions, qui comme enfilées, se vont tant l'une l'autre , l'emportèrent si avant, Polemas pouuoit bien estre excusé en que sorte, s'il se laissoit blesser à vn glaive si chant, & si la jalousie pouuoit plus que l'asurance que ses seruices luy donnoient. Linda estoit gentil, & n'y auoit rien qui se pût deuenir en vne personne bien née, dût il ne se deust entretenir; courtois entre les Dames, braue entre les guerriers, plein de valeur & de courage, tant qu'autre qui ait esté en nostre Court des leurs années. Il auoit esté iusques en l'age deingt-cinq ans, sans ressentir les effets qu'Arras a accoustumé de causer dans les cœurs en ce naage, non que de son naturel il ne fust seruile des Dames , ou qu'il eust faute de courage pour en hazarder quelque vne , mais pour estre tousiours occupé à ces exercices , qui gagnent l'oisiueté , il n'auoit donné loisir à ses affections de jetter leurs racines en son cœur : car dès qu'il pût porter le faix des armes, c'esté de cet instinct genereux, qui porte les hommes nobles aux plus dangereuses entreprises , il ne laissa occasion de guerre où il ne fust tesmoignage de ce qu'il estoit : depuis qu'il eut reuenu voir Clidaman , pour luy rendre vne obligation à quoy il estoit obligé , en mesme

568 LA I. PARTIE D'ASTRÉE,
temps il se donna à deux , à Clidaman comme
à son Seigneur , & à Galathée comme à sa
Dame, & à l'un & à l'autre sans l'auoir designé:
mais la courtoisie du ieune Clidaman , & les
merites de Galathée auoient des ayments de
vertu trop puissantes, pour ne l'attirer à leur ser-
uice. Voila donc comme ie vous disois, Lindam-
mor amoureux : mais de telle sorte, que son af-
fection ne se pouuoit plus couvrir du voile de
la courtoisie. Polemas, cōme celuy qui y auoit
interest, le reconnut bien-tost, toutesfois enco-
re qu'ils fussent amis, si ne luy en fit-il point de
semblant. Au contraire, se cachant entierement
à luy, il ne taschoit que de s'asseurer dauantage
de cette Amour, afin de la ruiner par tous les ar-
tifices qu'il pourroit, comme il l'essaya depuis.
Et parce que dès le retour de Lindamor il
auoit , comme ie vous disois , fait profession
d'amitié avec luy , il luy fut aisé de continuer.
En ce temps Clidaman commença de se plaire
aux tournois, & aux ioustes, où il reüssissoit fort
bien, à ce que l'on disoit, pour son commence-
ment: Mais sur tous Lindamor emportoittoul-
jours la gloire du plus adroit & du plus gen-
til , dont Polemas portoit vne si grande peine,
qu'il ne pouuoit dissimuler sa mauuaise volon-
té, & pensant , s'il faisoit ses parties avec luy,
d'en emporter la plus grande gloire, parce qu'il
estoit plus aagé, & de plus longue main à la
Cour, il estoit tousiours dans tous les desseins

son rival : mais Lindamor qui ne se doutoit
point de l'occasion qui le luy faisoit faire , y
alloit sans contrainte , & cela rendoit ses
actions plus agreables ; ce que ne faisoit pas
Polemas , qui avoit vn dessein caché , où il fa-
isoit qu'il y eust d'artifice : de sorte qu'il luy ser-
voit presque de lustre. Et mesmes le dernier des
canons , que le ieune Clidaman fit vn tour-
ney , pour soustenir la beauté de Syluie , Gue-
rriers & Lindamor firent tout ce que des hom-
mes pouvoient faire : mais entre tous , Linda-
mor eut tant de grace & tant de bon-heur , que
si Galathée n'en eust point esté le iuge ,
pour toutesfois eust donné l'arrest contre
Polemas. La Nymphe qui commençoit d'a-
voir des yeux aussi bien pour le reste des hom-
mes , que iusques alors elle n'en avoit eu que
pour Polemas , ne pût s'empescher de dire beau-
coup de choses à l'aduantage de Lindamor. Et
ceux comme l'Amour se jouë & se mocque
de la prudence des Amants. Ce que Polemas
avec tant de soing & d'artifice va recherchant
pour s'auantager par dessus Lindamor , luy
est le plus , & le rend presque son inferieur :
chacun faisant comparaison des actions de
l'un & de l'autre , y trouuoit tant de difference ,
qu'il eust mieux valu pour luy , ou de n'y point
aller , ou qu'il s'en fust déclaré ennemy tout à
fait. Ce fut ce soir mesme que Lindamor ,
libéré de son bon demon (ie croy quant à moy ,

qu'il y a des iours heureux, & d'autres malheureux) se declara à bon escient seruiteur de la belle Galathée : mais l'occasion aussi luy fut toute telle qu'il eust sçeu desirer: car dansant ce bal, que les Francs ont nouvellement apporté de Germanie, auquel on va dérochant celle que l'on veut : conduit d'Amour, mais beaucoup plus poussé à ce que ie croy du destin, il déroba Galathée à Polemas, qui plus attentif à son discours qu'au bal, n'y prenoit pas garde, & alloit à l'heure mesme reprochant à la Nymphé la naissante amitié qu'il préuoyoit de Lindamor. Elle qui n'y auoit point encor pensé à bon escient, s'offensa de ce discours, & receut si mal ses paroles, qu'elles luy rendirent celles de Lindamor d'autant plus agreables, qu'il luy sembloit en cela se venger de ce soupçonneux. Ce qui m'en fait parler ainsi, c'est que nul ne le peut mieux sçauoir que moy, qui semble auoir esté destinée pour ouyr toutes ces Amours: car soudain que nous fûmes retirées, & que Galathée fut dans le liç, elle me commanda de demeurer au cheuet pour luy tenir la bougie, c'estoit lors qu'elle lisoit les dépesches qui luy venoient, & mesme celles qui estoient d'importance. Ce soir elle en fit semblant, pour donner occasion aux Nymphes de la laisser seule, & quand elles furent toutes sorties, elle me commanda de fermer la porte, puis me fit assiseoir sur le pied du liç, & apres auoir vn peu

foufry, elle me dit : Encor faut-il, Leonide, que vous riez de la gracieufe rencontre qui m'est aduenüe au bal : vous fçauiez qu'il y a defia quelque temps que Polemas a pris volonté de me feruir, car ie ne le vous ay point celé, & d'autant qu'il m'e sembloit qu'il viuoit enuers moy avec tant d'honneur, & de respect, il ne faut point en mentir, son seruice ne m'a point esté defagreable, & ie l'ay receu avec vn peu plus de bonne volonté, que des autres de cette Cour, non toutesfois qu'il ait eü aucun Amour de mon costé : ie ne veux pas dire, que peut-estre, commè l'Amour flatte tousiours ses malades d'esperance, il ne se soit figuré ce qu'il a defiré, mais la verité est, que ie n'ay iamais encores iugé qu'il eust pour moy quelque chose capable de m'en donner : ie ne fçay ce qui pourroit aduenir, & m'en remets à ce qui en fera, mais pour ce qui est iusques icy, il n'y a aucune apparence. Or Polemas qui a veu que i'oyois ce qu'il me vouloit dire, & que ie l'écoutois avec patience, rendu d'autant plus hardy, qu'il ne remarquoit point que ie vesquiffe avec aucun autre de cette sorte, a passé si outre, qu'il ne fçait plus ce qu'il fait, tant il est hors de foy. Et de fait, ce soir il a dansé avec moy quelque temps, au commencement si refueur, que i'ay esté contrainte, fans y penser, de luy demander ce qu'il auoit. Ne vous déplaira-t'il point, m'a-t'il dit, si ie le vous decouure ? Nullement, luy

572 LA I. PARTIE D'ASTRE'É,
ay-je respondu, car ie ne demande iamais chose que ie ne vueille sçauoir. Sur cette assurance il a poursuiuy : le vous diray, Madame, qu'il n'est pas en ma puissance de ne refuer à des actions que ie voy d'ordinaire deuant mes yeux, & qui me touchent si viuement, que si i'en auois aussi bien l'assurance, que ie n'en ay que le soupçon, ie ne sçay s'il y auroit quelque chose assez forte, pour me retenir en vie. Sans mentir, i'estois encor si peu aduisée, que ie ne sçauois ce qu'il vouloit dire, toutesfois me semblant que son amitié m'obligeoit à quelque sorte de curiosité, ie luy ay demandé quelles actions c'estoient qui le touchoient si viuement. Alors s'arrestant vn peu, & m'ayant regardée ferme quelque temps, il m'a dit: Est-il possible, Madame, que sans fiction vous me demandez que c'est ? Et pourquoy, luy ay-je respondu, ne voulez-vous pas que ie le puisse faire ? Parce, a-t'il adjousté, que c'est à vous à qui toutes ces choses s'adressent, & que c'est de vous aussi d'où elles procedent ; & lors voyant que ie ne disois mot, car ie ne sçauois ce qu'il vouloit dire, il a recommencé à marcher, & m'a dit : le ne veux plus que vous puissiez feindre en cette affaire sans rougir : car resolument ie me veux forcer de le vous dire, quoy que le discours m'en deust couster la vie. Vous sçauiez, Madame, avec quelle affection, depuis que le Ciel me rendit vostre, i'ay tasché de vous rendre preuue que

J'estois veritablement seruiteur de la belle Galathée; vous pouuez dire, si iusques icy vous auez reconnu quelque action des miennes tendre à autre fin qu'à celle de vostre seruice : si tous mes desseins n'ont pris ce point pour leur but, & si tous mes desirs paruenans là, ne se sont montrez satisfaits & contens : Je m'assure que si ma fortune me nie de meriter quelque chose d'auantage en vous seruant, que pour le moins elle ne me refusera pas cette satisfaction de vous, que vous auoüerez que veritablement ie suis vostre, & à nulle autre qu'à vous. Or si cela est, iugez quel regret doit estre le mien, apres tant de temps despendu, pour dire perdu, lors que (s'il y auoit quelque raison en Amour) ie deurois plus raisonnablement attendre quelque loyer de mon affection, ie vois en ma place vn autre fauorisé, & heritier, pour dire ainsi, de mon bien auant ma mort : excusez-moy, si i'en parle de cette sorte, l'extrême passion arrache ces iustes plaintes de mon ame, qui encore qu'elle le vueille, ne peut les taire d'auantage, voyant celuy qui triomphe de moy, en auoir acquis la victoire plus par destin, que par merite. C'est de Lindamor, de qui ie vous parle; Lindamor, de qui le seruice est d'autant plus heureusement receu de vous, qu'il me cede, & en affection, & en fidelité : Mon grief n'est pas pour le voir plus heureux qu'il n'eust osé souhaitter, mais ouy bien de le voir heu-

574 LA I. PARTIE D'ASTRE'E,
reux à mes despens. Excusez-moy, Madame
ie vous supplie, ou plustost excusez la grandeur
de mon affection, si ie me plains, puis que
n'est qu'une plus apparente preuue du pouuoir
que vous auez sur vostre tres-humble ser-
ueur: Et ce qui me fait parler ainsi, c'est pour
marquer que vous vsez enuers luy des mesmes
paroles, & des mesmes façons de traiter que
vous souliez enuers moy, à la naissance de
vostre bonne volonté, & lors que vous me per-
mettes de vous parler, & de pouuoir dire en mon
mesme, que vous sçauiez mon affection. Ce
me met hors de moy-mesme, avec tant de vio-
lence, qu'à peine puis ie commander à ces fu-
rieux mouuemens que vous me faites, & que
l'offense produit en mon ame, qu'ils n'en fassent
naistre des effets au delà de la discretion. Il
voulloit parler dauantage, mais la passion en
quoy il estoit, luy a si promptement osté la voix,
qu'il ne luy a pas esté possible de continuer plus
oultre. Si ie me suis offensée de ses paroles,
vous le pouuez iuger, car elles estoient & tem-
raires & pleines d'une vanité qui n'estoit pas
supportable: toutesfois afin de ne donner con-
noissance de ce trouble à ceux qui n'ont des
yeux que pour épier les actions d'autrui, ie me
suis contrainte de luy faire vne réponse vn peu
moins aigre que ie n'eusse fait, si i'eusse esté
ailleurs. Et luy ay dit: Polemas, ce que vous
dites, & ce que ie suis, ne me laissera iamais

uter que vous ne foyez mon seruiteur, tant
 e vous demeurez en la maison de ma mere,
 que vous ferez seruice à mon frere : Mais ie
 puis assez m'estonner des folies que vous al-
 z meslant en vostre discours, en parlant d'he-
 rage, & de vostre bien : en ce qui est de mon
 aitié, ie ne sçay par quel droit vous me pre-
 ndriez vostre ? Mon intention, Polemas, a
 été de vous aimer, & estimer comme vostre
 rtu le merite, & ne vous deuez rien figurer
 tre cela : & quant à ce que vous dites de Lin-
 amor, sortez d'erreur, car si i'en vse de mesme
 iecluy, que i'ay fait avec vous, vous deuez
 oire que i'en feray de mesme avec tous ceux
 ti par cy-apres le meriteront, sans autre des-
 in plus grand que d'aimer, & d'estimer ce qui
 merite, en quelque sujet qu'il se trouue. Et
 loy, Madame, luy dis-je lors en l'interrom-
 ant, vous semble-t'il que cette responce soit
 uce ? Ie ne sçay pas ce que vous eussiez pu
 onnestement luy dire dauantage : car à la veri-
 , il faut auouer qu'il est outrecuidé, mais si ne
 ut-on nier que cette outrecuidance ne soit
 ie en luy avec quelque apparence de raison.
 e raison ? me respondit incontinent la Nym-
 ie, & quelle en cela pourroit-il alleguer ? Plu-
 urs, Madame, luy repliquay-je, mais pour
 s taire toutes sinon vne, ie vous diray, que
 ritablement vous auez permis qu'il vous ait
 ruié avec plus de particularité que toute au-

376 LA I. PARTIE D'ASTREE,
tre. C'est parce, dit Galathée, qu'il me plaisoit
dauantage, que le reste des seruiteurs de mon
frere. Je le vous auouë, répondis-je, & se voyant
plus auant en vos bonnes graces, que pouuoit-
il moins esperer que d'estre aimé de vous ? Il a
tant ouy raconter des exemples d'Amour en-
tre des personnes inégales, qu'il ne pouuoit se
flatter moins que d'esperer cela mesme pour
luy, qu'il oyoit raconter des autres, & mē sou-
uient que sur ce mesme sujet il fit des vers qu'il
chanta deuant vous, il y a quelque temps, lors
que vous luy commandiez de celer son affe-
ction. Ils estoient tels:

SONNET.

Pourquoy si vous m'aimez, craignez-vous qu'en
le sçache ?

*Est-il rien de plus beau qu'une honneste amitié?
Les esprits vertueux l'un à l'autre elle attache,
Et loing des cœurs humains bannit l'inimitié.*

*Si vostre élection est celle qui vous fasche,
Et que vous me iugiez trop indigne moitié,
Orgueilleuse beauté, qu'à chacun on le cache,
Sans que iamais en vous se montre la pitié.*

*Mais toutesfois Didon d'un Corsaire n'a honte,
Paris ieune Berger, son Oenone surmonte,
Et Diane s'émeut pour son Endymion.*

Amour

*Amour n'a point d'égard à la grandeur Royale,
 Le Sceptre le plus grand la houlette il égale,
 Et sans plus luy suffit la pure affection.*

Alors Adamas luy demanda ; Et comment, Leonide, il semble par les paroles de Galathée, qu'elle méprise Polemas, & par ces vers il n'y a personne qui ne iugeast qu'elle l'aime, & qu'il ne puisse seulement patienter qu'elle le dissimule ? Mon pere, luy repliqua Leonide, il est tout vray qu'elle l'aimoit, & qu'elle luy en auoit tant rendu de preuue, qu'en le croyant il n'estoit pas toutrecuidé, qu'on l'eust pû tenir pour homme de peu d'entendement en ne le croyant pas ; & voy qu'elle voulust feindre avec moy, si est-ce que ie sçay bien qu'elle l'auoit attiré par des artifices, & par des esperances de bonne volonté, dont les arres n'estoient pour le cōmencement petites, que plusieurs autres n'y eussent esté deceus, & ie ne sçay, voyant donner de si grandes assēurances, qui eust creu qu'elle les eust voulu perdre, & se dédire du marché : mais il merite ce chastiment, pour la perfidie dont il a vsé enuers vne Nymphē, de qui l'affection deceuë a crié vengeance, de sorte qu'Amour l'a en fin exaucée : sans mentir, c'est le plus trompeur, le plus ingrat, & le plus indigne d'estre aimé, pour cette mécōnoissance, qui soit sous le Ciel, & ne merite pas qu'on le plaigne, s'il ressent la douleur que les autres ont soufferte pour luy.

580 LA I. PARTIE D'ASTRE'E,
la verité. Cette punition , m'a-t'il respondit,
m'est si agreable , que ie me voudrois mal , si ie
ne l'aimois & cherissois , comme le plus grand
heur qui me puisse arriuer. Qu'entendez-vous
par là ? luy ay-je dit : car , peut-estre , par-
lons-nous de chose bien differente. l'entends,
dit-il, qu'en ce jeu du bal, ie vous ay desrobé, &
qu'en la verité de l'Amour , vous m'avez des-
robé & l'ame & le cœur. Alors rougissant vn
peu , ie luy ay respondu comme en colere : Et
quoy , Lindamor , quels discours sont les vo-
stres ? vous ressouuenez-vous pas qui ie suis, &
qui vous estes ? Si fay , dit-il , Madame , & c'est
ce qui me conuie à vous parler de cette sorte,
car n'estes-vous pas ma Dame, & ne suis-ie pas
vostre seruiteur ? Ouy, luy ay-je respondu, mais
ce n'est pas en la sorte que vous l'entendez , car
vous me deuez seruir avec respect, & non point
avec amour , ou s'il y a de l'affection , il faut
qu'elle naisse de vostre deuoir. Il a incontinent
repliqué : Madame , si ie ne vous sers avec res-
pect, iamais diuinité n'a esté honorée d'un mor-
tel , mais que ce respect soit le pere ou l'enfant
de mon affection, cela vous importe peu, car ie
suis resolu quelle que vous me puissiez estre, de
vous seruir , de vous aimer , & de vous adorer,
& en cela ne croyez point que le deuoir, à quoy
Clidaman par son jeu nous a sousmis, en soit la
cause, il en peut bien estre la couuerture : mais
en fin vos merites, vos perfection~~ne~~ ou pour

mieux dire, mon destin me donne à vous, & i'y
 consens, car ie reconnois que tout homme qui
 vit sans vous aimer, ne merite le nom d'hom-
 me. Ces paroles ont esté proferées avec vne
 certaine vehemence, qui m'a bien fait con-
 noistre qu'il disoit veritablement ce qu'il auoit
 en l'ame, & voyez, ie vous supplie, la plai-
 ante rencontre. Je n'auois iamais pris garde à
 cette affection, pensant que tout ce qu'il fai-
 oit fust par jeu, & ne m'en fusse iamais apper-
 eue, sans la jalousie de Polemas, mais depuis
 j'ay eu tousiours l'œil sur Lindamor, & ne faut
 point que i'en mente, ie l'ay trouué capable de
 donner aussi bien de l'Amour, que de la jalou-
 sie, de sorte qu'il semble que l'autre ait éguisé
 le fer dont il a voulu trancher le filet du peu
 d'amitié que ie luy portois : car ie ne sçay com-
 ment Polemas, depuis ce temps-là me déplaist
 si fort en toutes ses actions, qu'à peine l'ay-ie
 pu souffrir près de moy le reste du soir : au con-
 traire tout ce que Lindamor fait, me reuient
 le sorté, que ie m'estonne de ne l'auoir plüsto-
 t remarqué. Je ne sçay si Polemas pour estre in-
 erdit a changé de façon, ou si la mauuaise opi-
 nion que i'ay conceuë de luy, m'a changé les
 yeux pour son regard ; tant y a que, ou mes-
 eux ne voyent plus comme ils souloient, ou
 polemas n'est plus celuy qu'il souloit estre. Il ne
 faut point que i'en mente, quand Galathée me
 parla de cette sorte contre luy, ie n'en fus pas

marrie, à cause de son ingratitude; au contraire, pour luy nuire encor davantage, ie luy dis: Ie ne m'estonne pas, Madame, que Lindamor vous reuienne plus que Polemas, car les qualitez & les perfections de l'un & de l'autre ne sont pas égales, chacun qui le verra, fera bien le mesme iugement que vous. Il est vray qu'en cecy ie preuoy vne grande broüillerie, premierement entr'eux, & puis entre vous, & Polemas. Et pourquoy? me dit Galathée; auez-vous opinion qu'il ait quelque puissance sur mes actions, ou sur celles de Lindamor? Ce n'est pas cela, luy dis-je, Madame: mais ie connoy assez l'humeur de Polemas, il ne laissera rien d'intenté, & remuera le Ciel & la terre, pour reuenir au bonheur qu'il croira d'auoir perdu, & comme cela, il fera de ces folies qui ne se peuuent cacher qu'à ceux qui ne les veulent point voir, & vous en aurez du déplaisir, & Lindamor s'en offensera: & Dieu vueille qu'il n'en aduienne encor pis. Rien, rien, Leonide, me respondit-elle: Si Lindamor m'aime, il fera ce que ie luy commanderay; s'il ne m'aime pas, il ne se souciera guere de ce que Polemas fera: & pour luy s'il sort des limites de raison, ie sçay fort bien comme il l'y faudra remettre, & m'en laissez la peine: car i'y pouruoiray bien. A ce mot elle me commanda de tirer le rideau, & la laisser reposer, pour le moins si ces nouueaux desseins le luy permettoient. Mais au sortir du

bal, Lindamor qui auoit pris garde à la mine que Polemas auoit faite, quand il luy auoit osté Galathée, eut quelque opinion qu'il l'aimast; toutesfois n'en ayant iamais rien conneu par ses actions passées, il voulut le luy demander, resolu s'il l'entrouuoit amoureux, de tascher de s'en diuertir, parce qu'il se sentoit en quelque sorte obligé à cela, pour l'amitié qu'il luy uoit fait paroistre, qu'il pensoit estre véritable; & ainsi l'abordant, le pria de luy pouuoir lire vn mot en particulier. Polemas qui vsoit le toute la finesse dont vn homme de Cour peut estre capable, peignit son visage d'une einte bien-veillance, & respondit: *Qu'est-ce qu'il plaist à Lindamor de me commander?* Je l'vseray iamais, dit Lindamor, de commandement, où ma priere seule doit auoir quelque ieu; & pour cette heure ie ne me veux seruir le l'vn ny de l'autre: mais seulement en amy, que ie vous suis, vous demander vne chose, que vostre amitié vous oblige de me dire. Quoy que ce puisse estre, repliqua Polemas, puis que vostre amitié m'y oblige, vous deuez croire que ie vous respondray avec la mesme franchise que vous scauriez desirer. C'est, adjousta Lindamor, qu'apres auoir seruy quelque temps Galathée, selon que i'y estois obligé par l'ordonnance de Clidaman, en fin i'ay esté contraint le le faire par celle de l'Amour: car il est tout vray qu'apres l'auoir long-temps serui par la

584 LA I. PARTIE D'ASTRE'E,
disposition de la fortune, qui me donna à elle, &
ses merites m'ont depuis tellement acquis, que
ma volonté a ratifié ce don, avec tant d'affec-
tion, que de m'en retirer ce feroit autant de fault
de courage, que c'est maintenant outrecuidan-
ce de dire que j'ose l'aimer. Toutesfois, l'amitié
qui est entre vous & moy, estant contractée de
plus longue main que cét Amour, me donne
assez de resolution pour vous dire, que si vous
l'aimez, & auez quelque pretention en elle, j'es-
pere encor auoir tant de puissance sur moy, que
ie m'en retireray, & donneray connoissance
que l'Amour en moy, est moins que l'amitié, ou
pour le moins que les folies de l'un cedent aux
sagessees de l'autre. Dites-moy donc franche-
ment ce que vous auez en l'ame, afin que vostre
amitié, ny la mienne ne se puissent plaindre de
nos actions. Ce que ie vous en dy, n'est pas
pour decouurir ce qui est de vos secrettes in-
tentions, puis que vous ouurant les miennes,
vous ne deuez craindre que ie sçache les vo-
stres, outre que les loix de l'amitié vous com-
mandent de ne me les celer pas, veu que non
point la curiosité, mais le desir de la conserua-
tion de nostre bien-veillance, me fait le vous
demander. Lindamor parloit à Polemas avec
la mesme franchise que doit vn amy: pauvre
& ignorant Amant, qui croyoit qu'en Amour
il s'en püst trouuer ! au contraire le dissimulé
Polemas luy respondit: Lindamor, cette belle

lymphe de qui vous parlez, est digne d'estre
 crüe de tout l'Vniuers, mais quant à moy ie
 n'y ay aucune pretention: Bien, vous diray-je,
 en ce qui est de l'Amour, ie suis d'aduis que
 chacun y fasse de son costé ce qu'il pourra. Lin-
 damor se repentit lors de luy auoir tenu vn lan-
 gage si plein de courtoisie & de respect, puis
 qu'il en vsoit si mal; & se resolut de faire tout
 ce qui seroit en luy, pour s'auancer aux bonnes
 graces de la Nymphe; & toutesfois il luy res-
 pondit: Puis que vous n'y auez point de dessein,
 m'en resiouys, comme de la chose qui me
 deuuoit arriuer la plus agreable, d'autant que
 m'en retirer, ce m'eust esté vne peine, qui
 eust esté guere moindre que la mort.

Tant s'en faut, adjousta Polemas, que i'y
 ay quelque pretention d'Amour, que ie ne l'ay
 jamais regardée que d'un œil de respect, tel que
 vous sommes tous obligez de luy rendre. Quant
 moy, repliqua Lindamor, i'honore bien
 Calathée comme Dame, mais aussi ie l'aime
 comme belle Dame, & me semble que ma
 fortune peut pretendre aussi haut qu'il eust per-
 mis à mes yeux de regarder, & que nul n'of-
 fense vne diuinité en l'aimant. Avec sembla-
 bles discours ils se separerent tous deux assez
 mal satisfaits l'un de l'autre, toutesfois bien
 differemment, car Polemas l'estoit de jalousie,
 & Lindamor pour reconnoistre la perfidie de
 son amy.

586 LA I. PARTIE D'ASTRÉE,

Dés ce iour ils vesquirent d'une plaisante
 sorte, car ils estoient ordinairement ensemble,
 & toutesfois ils se cachotent leurs desseins, non
 pas Lindamor en apparence, mais en effect il
 se cachoit en tout ce qu'il proposoit, & qu'il
 „ desseignoit de faire, sçachant bien que les oc-
 „ casions passées ne se peuvent r'appeller, il ne
 laissoit perdre vn seul moment de loisir, qu'il
 n'employast à faire paroistre son affection à la
 Nymphe; en quoy certes il ne perdit ny son
 temps, ny sa peine, car elle eut tellement agrea-
 ble la bonne volonté qu'il luy faisoit paroistre,
 que si elle n'auoit pastant d'Amour que luy de-
 dans les yeux, elle en auoit bien autant pour le
 moins dans le cœur: & parce qu'il est fort mal-
 aisé de cacher si bien vn grand feu, que quelque
 „ chose ne s'en découure, leurs affections, qui
 „ commençoient à bruler à bon escient, se pou-
 uoient difficilement couvrir, de quelque pru-
 dence qu'ils y usassent: cela fut cause que Gala-
 thée se resolut de parler le moins souuent qu'il
 luy seroit possible à Lindamor, & de trouuer
 quelque inuention pour luy enuoyer de ses let-
 tres, & en receuoir secrettement, & pour cet
 effect elle fit dessein sur Fleurial nepueu de la
 nourrice d'Amasis, & frere de la sienne, duquel
 elle auoit souuent reconnu la bonne volonté,
 parce qu'estant Iardinier en ses beaux iardins
 de Montbrison, ainsi que son pere toute sa vie
 l'auoit esté, lors qu'on y menoit promener Ga-

lathée, il la prenoit bien souuent entre ses bras, & luy alloit amassant les fleurs qu'elle vouloit, & vous sçavez que ces amitez d'enfance, estant comme succées avec le lait, se tournent presque en nature : outre qu'elle sçauoit bien que tous vieillards estant auares, faisant du bien à cestuy-cy, elle se l'acquerroit entierement. Et il aduint comme elle l'auoit desseigné : car vn iour se trouuant vn peu esloignée de nous, elle l'appella, feignant de luy demander le nom de quelques fleurs qu'elle tenoit en la main, & apres les luy auoir demandées assez haut, baissant vn peu la voix, elle luy dit : Viença, Fleurial, m'aime-tu bien ? Madame, luy respondit-il, ie serois le plus meschant homme qui viue si ie ne vous aimois plus que tout ce qui est au monde. Me puis-je asseurer, dit la Nymphe, de ce que tu dis ? Que iamais, repliqua-t'il, ne puissé-je viure vn moment, si ie n'essisois plustost de faillir contre le Ciel, que contre vous. Quoy, adjousta Galathée, sans nulle sorte d'exception, fust-ce en chose qui offensast Amasis ou Clidaman ? Le ne m'enquiers point, dit alors Fleurial, qui i'offenserois en vous seruant : car c'est à vous seule à qui ie suis, & quoy que Madame me paye, c'est toutesfois de vous de qui ce bien-fait me vient : & puis quand cela ne seroit point, ie vous ay tousiours eu tant d'affection, que dés vostre enfance, ie me donnay du tout à vous. Mais, Madame, à quoy ser-

588 LA I. PARTIE D'ASTRÉE;
uent ces paroles ? ie ne feray iamais si heureux;
que d'en pouuoir rendre preuue. Alors Galathée luy dit : Escoute Fleurial , si tu vis en cette resolution , & que tu sois secret , tu seras le plus heureux homme de ta condition , & ce que j'ay fait pour toy par le passé , n'est rien au prix de ce que ie feray : mais voy-tu, sois secret, & te ressouuiens que si tu ne l'es , outre que d'amie que ie te suis, ie te seray mortelle ennemie : encor te dois-tu asseurer qu'il n'y va rien moins que de ta vie. Va trouuer Lindamor, & fais tout ce qu'il te dira, & croy que ie reconnoistray mieux que tu ne sçauois esperer , les seruices que tu me feras en cela , & prends garde à n'auoir point de langue. A ce mot Galathée nous vint retrouver , & riant disoit que Fleurial & elle auoient long-temps parlé d'amour. Mais, disoit-elle, c'est d'amour de jardin , car ce sont des amours des simples. De son costé, Fleurial, apres auoir quelque temps tourné par le jardin, feignant de faire quelque chose , sortit dehors, bien en peine de cette affaire : car il n'estoit pas tant ignorant qu'il ne connut bien le danger où il se mettoit , fust enuers Amasis, s'il estoit decouvert, fust enuers Galathée, s'il ne faisoit ce qu'elle luy auoit commandé, iugeant bien que c'estoit Amour : & il auoit ouy dire, que toutes les offenses d'Amour touchent au cœur. Enfin l'amitié qu'il portoit à Galathée, & le desir du gain le fit resoudre, puis qu'il l'auoit promis

d'observer sa parole, & de ce pas s'en va trouver Lindamor qui l'attendoit: car la Nymphé l'assura qu'elle le luy enuoyeroit, & que seulement il luy fist bien entendre ce qu'il auroit à faire. Soudain que Lindamor le vid, il feignit deuant chacun de ne le connoistre pas beaucoup, & luy demanda s'il auoit quelque affaire à luy. A quoy il luy respondit tout haut, qu'il le venoit supplier de représenter à Amasis ses longs seruices, & le peu de moyen qu'il auoit d'estre payé de ce qui luy estoit deu, & enfin luy parlant plus bas, luy dit l'occasion de sa venue, & s'offrit à luy rendre tout le seruice qu'il luy plairoit. Lindamor le remercia, & luy ayant briuelement fait entendre ce qu'il auoit à faire, il iugea la chose si aisée qu'il n'en fit point de difficulté. Dés lors, comme ie vous ay dit, quand Lindamor vouloit escrire, Fleurial faisoit semblant de présenter vne requeste à la Nymphé, & quand elle faisoit responce, elle la luy rendoit avec le decret tel qu'elle l'auoit pû obtenir d'Amasis. Et parce que d'ordinaire ces vieux seruiteurs ont tousiours quelque chose à demander, cestuy-cy n'auoit pas faute de sujet, pour luy présenter à toute heure de nouuelles requestes, qui obtenoient le plus souuent des responses aduantageuses outre son esperance mesme. Or durant ce temps, l'amitié que la Nymphé auoit portée à Polemas, diminua de telle sorte, qu'à peine pouuoit-elle parler à luy sans mespris:

590 LA I. PARTIE D'ASTRE'E,
ce que ne pouuant supporter , & connoissant
bien que toute cette froideur procedoit de l'a-
mitié naissante de Lindamor , il se laissa telle-
ment transporter, que n'osant parler contre Ga-
lathée , il ne pût s'empescher de dire plusieurs
choses au desauantage de Lindamor : & entre
autres , que quoy qu'il fust bien honneste hom-
me, & accomply de beaucoup de parties remar-
quables, toutesfois la bõne opinion qu'il auoit
de soy-mesme , n'estoit pas de celles qui se sça-
uent mesurer , & que pour preuue de cela , il
auoit esté si outrecuidé, que de hausser les yeux
à l'Amour de Galathée, & non seulement de la
conceuoir en son ame , mais encore de s'en
estre vanté en parlant à luy. Discours qui par-
uint en fin iusques aux oreilles de Galathée:
voire passa si auant , que presque toute la Cour
en fut aduertie. La Nympe en fut tellement
offensée, qu'elle resolut de traiter de sorte Lin-
damor, qu'il n'auroit point à l'aduenir occasion
de publier ses vanitez, & cela fut cause que tost
apres ce bruit fut esteint, parce qu'elle qui estoit
en colere ne parloit plus à luy , & que ceux qui
remarquoient ses actions , n'y reconnoissant
aucune apparence d'Amour , furent contrains
de croire le contraire , & en mesme temps l'es-
loignement du Cheualier , qui suruint si prom-
ptement , y ayda beaucoup , parce qu'Amasis
l'enuoya pour vne affaire d'importance sur les
riues du Rhin: mais son départ ne pût estre si

precipité, qu'il ne trouuaſt occaſion de parler à Galathée, pour ſçauoir la cauſe de ſon changement, & après l'auoir eſpiée quelque temps, le matin qu'elle alloit au Temple avec ſa mere, il ſe trouua ſi près d'elle, & tellement au milieu de nous, que mal-aiſément pouuoit-il eſtre apperceu d'Amasís. Auſſi-toſt qu'elle le vid, elle voulut changer de place, mais la retenant par la robbe, il luy dit : Quelle offenſe eſt la mienne, ou quel changement eſt le voſtre ? Elle reſpondit en s'en allant : Ny offenſe, ny changement, car ie ſuis touſiours Galathée, & vous eſtes touſiours Lindamor, qui eſtes trop bas ſujet pour me pouuoir offenſer. Si ces paroles le toucherent, ſes actions en rendirent teſmoigna- ge : car quoy qu'il fuſt près de ſon départ, ſi ne pût-il donner ordre à autre affaire, qu'à rechercher en ſoy-meſme en quoy il auoit pû faillir. Enfin ne ſe pouuant trouuer coupable, il luy eſcriuit vne telle lettre.

LETTRE DE LINDAMOR à Galathée.



E n'eſt pas pour me plaindre de Madame, que j'oſe prendre la plume, mais pour déplorer ce mal-heur ſeulement, qui me rend ſi meſpriſé de celle qui autresfois ne me ſouloit pas

592 LA I. PARTIE D'ASTRÉE,
*traïtter de cette sorte. Si suis-je bien ce mesme serui-
teur, qui vous a tousiours serui avec toute sorte de
respect & de soumission : Et vous estes cette mesme
Dame, qui la premiere auez esté la mienne. Depuis
que vous me receustes pour vostre, ie ne suis point de-
uenu moindre, ny vous plus grande : sicela est, pour-
quoy ne me iugez-vous digne du mesme traiëtement?
I'ay demandé conte à mon ame de ses actions, quand
il vous plaira ie les vous déplieray toutes deuant les
yeux. Quant à moy, ie n'en ay pû accuser vne seule, si
vous le iugez autrement, m'ayant ouy, ce ne sera pen
de consolation à ce pauvre condamné, de sçauoir pour
le moins le sujet de son supplice.*

Cette lettre luy fut portée, comme de coustu-
me par Fleurial, & si à propos qu'encore qu'elle
eust voulu, elle n'eust osé la refuser, à cause que
nous estions toutes à l'entour, & sans mentir,
il est impossible que quelqu'autre pût mieux
jouïr son personnage que luy : car sa requeste
estoit accompagnée de certaines paroles de pi-
tié & de reuerence, tellement accommodées à
ce qu'il feignoit de demander, qu'il n'y eust eu
celuy qui n'y eust esté trompé ; & quant à moy,
si Galathée ne me l'eust dit, i'amaïs ie n'y eusse
pris garde : mais d'autant qu'il estoit mal-aisé,
ou plustost impossible, que le ieune cœur de la
Nymphé, pour se décharger n'eust quel que con-
fidente, à qui librement elle fist entendre ce qui
la pressoit si fort, entre toutes elle m'esleut, &
comme

me plus assurée, ce luy sembloit, & com-
plus affectonnée. Or soudain qu'elle eust re-
ce papier, feignant d'auoir oublié quelque
se en son cabinet, elle m'appella, & dit aux
es Nymphes qu'elle reuiendrait inconti-
t, & qu'elles l'attendissent là. Elle monta en
chambre, & de là en son cabinet, sans me rien
dire; ie iugeois bien qu'elle auoit quelque cho-
si l'ennuyoit: mais ie n'osois le luy deman-
de crainte de l'importuner; elle s'assit, &
ant la requeste de Fleurial sur la table, elle
dit: Cette beste de Fleurial me va tousiours
portunant des lettres de Lindamor. Je vous
e, Leonide, dites luy qu'il ne m'en dōne plus.
us vn peu estonnée de ce changement: tou-
ois ie sçauois bien que l'Amour ne peut de-
urer longuement sans querelle, & que ces
ites disputes sont des soufflets qui vont da-
tage allumant son brasier: neantmoins ie ne
say de luy dire: Et depuis quand, Madame,
s en donne-t'il? Il y a long-temps, repliqua-
le, & n'en sçauiez-vous rien? Non certes, luy
ie, Madame. Et alors, en fronçant vn peu le
rcil, il est vray, me dit-elle, qu'autresfois ie
eu agreable: mais à cette heure il a abusé de
te faueur; & m'a offensée par sa temerité. Et
elle est sa faute? repliquay-je. La faute, adjou-
la Nymphes, est vn peu grossiere: mais toutes-
s elle me déplaist plus qu'elle n'est d'impor-
ce. Je vous laisse à penser quelle vanité est la

394 LA I. PARTIE D'ASTRÉE,

siennne, de faire entendre qu'il est amoureux de moy, & qu'il me l'a dit. O Madame, luy dis-je, cela n'est peut-estre pas vray, les enuieux l'ont inuenté pour le ruiner, & près de vous, & près d'Amasis. Cela est bon, repliqua-t'elle, mais cependant Polemas le dit par tout, & seroit-il possible que chacun le sçeut, & que luy seul fust sourd à ce bruit? Que s'il l'oÿt, que n'y remedier'il? Et quel remede, respondis-je, voulez-vous qu'il y apporte? Quel? dit la Nymphie, le fer & le sang? Peut-estre le fait-il avec beaucoup de raison, luy dis-je, car ie me ressouuiens d'auoir ouÿ dire, que ce qui nous touche en l'Amour, est si sujet à la médisance, que le moins que l'on esclaireit, est tousiours le meilleur. Voila, me dit-elle, de bonnes excuses: pour le moins me deuroit-il demander ce que ie veux qu'il en fasse: en cela il feroit ce qu'il doit, & moy ie serois satisfaite. Auez-vous veu, luy respondis-je, la lettre qu'il vous escrit? Non, me dit-elle, & si vous diray de plus que ie n'en verray iamais, s'il m'est possible, & fuiray tant que ie pourray de parler à luy. Alors ie pris le papier de Fleurial, & ouurant la lettre ie leus tout haut ce que ie vous ay desia dit, & adjoustay à la fin: Et bien, Madame, ne deuez-vous pas aimer vne chose qui est toute à vous, & ne vous offenser à l'aduenir si aisément contre celuy qui n'a point offensé? Il est bon là, me dit-elle, il y a bié apparence qu'il soit le seul qu'il n'ait ouÿ ces bruits: mais

qu'il feigne tant qu'il voudra , au moins ie me console , que s'il m'aime, il payera bien l'intérest du plaisir qu'il a eu à se vanter de nostre Amour, & s'il ne m'aime point , qu'il s'assure que si ie luy ay donné quelque sujet de concevoir vne telle opinion , ie la luy ôteray bien à l'aduenir, & luy donneray occasion de l'estouffer pour grande qu'elle ait esté : & pour cōmencer, ie vous prie commandez à Fleurial qu'il ne soit plus si hardy de m'apporter chose quelconque de cét outrecuidé. Madame, luy dis-je; ie feray tousiours tout ce qu'il vous plaira me commander : mais encore seroit-il bien necessaire de cōsiderer meurement cette affaire : car vous pourriez vous faire beaucoup de tort en pensant offenser autrui. Vous sçavez bien quel hōme est Fleurial; il n'a guere plus d'esprit que ce qu'en peut tenir son jardin : si vous luy faites connoistre ce mauuais mesnage , entre Lindamor & vous , j'ay peur que de crainte il ne descouvre cette affaire à Amasis, ou ne s'enfuye, & ce qui le luy feroit descouvrir , seroit pour s'en excuser de bonne heure. Pour Dieu, Madame, considerez quel desplaisir ce vous seroit : ne vaut-il pas mieux sans rien rompre , que vous trouuiez commodité de vous plaindre à Lindamor ? & si vous ne le voulez faire , ie le feray bien , & m'assure qu'il vous satisfera; ou bien si cela n'est , vous aurez au partir de là occasion de rompre du tout cette amitié , le luy disant à

luy-mesme, sans en donner connoissance à Fleurial. De parler à luy, me dit-elle, ie ne sçautois : De luy en faire parler, mon courage ne le peut souffrir : car ie luy veux trop de mal. Voyant qu'elle auoit le cœur enflé de cette offense : pour le moins, luy dis-ie, vous deuez luy escrire. Ne parlons point de cela, me dit-elle, c'est vn outre-cuidé, il n'a que trop de mes lettres. Enfin ne pouuant obtenir autre chose d'elle, elle me permit de plier vn papier en façon de lettre, & le remettre dans la requeste de Fleurial, & la luy porter : Et cela afin qu'il ne s'apperçeust de cette dissention. Quel fust l'estonnement du pauvre Lindamor, quand il receut ce papier ! Il est mal-aisé de le pouuoir dire à qui ne l'auroit esprouué : & ce qui l'affligea dauantage, fut qu'il deuoit par necessité partir le matin pour aller en ce voyage, où les affaires d'Amasis & de Clidaman l'obligeoient de demeurer assez longtemps. De retarder son départ, il ne le pouuoit ; de s'en aller ainsi, c'estoit mourir. En fin il resolut à l'heure mesme de luy rescrire encores vn coup, plus pour hazarder, que pour esperer quelque bonne fortune. Fleurial fit bien ce qu'il pût pour la représenter promptement à Galathée : mais il ne le sçeut faire, parce qu'elle ressentant viuement ce déplaisir, ne pouuoit supporter cette desvnion, qu'avec tant d'ennuy, qu'elle fut contrainte de se mettre au liect, d'où elle ne sortit de plusieurs iours. Fleurial enfin

ant Lindamor party , print la hardiesse de
 enir trouver en sa chambre , & faut que j'a-
 e la verité, parce que ie voulois mal à Pole-
 , ie fis ce que ie pûs pour rapiecer cette affe-
 n de Lindamor , & pour ce sujet ie donnay
 modité d'entrer à Fleurial. Si Galathée fut
 rise, jugez-le, car elle attendoit toute autre
 se plustost que celle-là , toutesfois elle fut
 trainte de seindre , & prendre ce qu'il luy
 enta, qui n'estoit que des fleurs en apparen-
 le voulus me trouver dans la chambre , afin
 tre du conseil, & pouvoir rapporter quelque
 se pour le contentement du pauvre Linda-
 r. Et certes ie ne luy fus point du tout inu-
 : car apres que Fleurial fut party , & que
 athée se vid seule, elle m'appella , & me dit
 elle pensoit estre exempte de l'importunité
 lettres de Lindamor , quand il seroit party:
 s à ce qu'elle voyoit , il n'y auoit rien qui
 pût garantir. Moy qui voulois seruir Lin-
 or , quoy qu'il n'en sçeust rien , voyant la
 mphe en humeur de me parler de luy , i'en
 lus faire la froide , sçachant bien que de la
 trarier d'abord c'estoit la perdre du tout, &
 de luy auoier ce qu'elle me diroit, seroit la
 eux punir : car encore qu'elle fust mal satis-
 e de luy , si est-ce qu'encor l'Amour estoit
 lus fort, & qu'en elle-mesme elle eust voulu
 : j'eusse tenu le party de Lindamor, non pas
 ir me *ceder*, mais pour auoir plus d'occasions

598 LA I. PARTIE D'ASTRE'E,

de parler de luy, & mettre hors de son ame sa colere : si bien qu'ayant toutes ces considerations deuant les yeux, ie me teus lors qu'elle m'en parla la premiere fois : elle qui ne vouloit pas ce silence, adjousta : Mais que vous semble, Leonide, de l'outrecuidâce de cét homme ? Madame, luy dis-ie, ie ne sçay que vous en dire, sinon que s'il a failly, il en fera bien la penitence. Mais, dit-elle, que puis-ie mais de sa temerité ? Pourquoy m'est-il allé broüillant en ses contes ? n'auoit-il point d'autres meilleurs discours que de moy ? & puis (apres auoir regardé quelque temps le dessus de la lettre, qu'il luy escriuit) i'ay bien affaire qu'il continuë de m'écrire. A cela ie ne respondis rien. Elle apres s'estre teüe quelque temps me dit : Et quoy, Leonide, vous ne me respondes point ? n'ay-ie pas raison en ce que ie me plains ? Madame, luy dis-ie, vous plaist-il que ie vous en parle librement ? Vous me ferez plaisir, me dit-elle. Je vous diray donc, continuay-ie, que vous auez raison en tout, sinon en ce que vous cherchez raison en Amour : car il faut que vous sçachiez que qui le veut remettre aux loix de la justice, c'est luy oster sa principale autorité, qui est de n'estre sujet qu'à soy-mesme : de sorte que ie concluds, que si Lindamor a failly en ce qui est de vous aimer, il est coupable : mais si c'est aux loix de la raison, ou de prudence, c'est vous qui meritez chastiment, voulant mettre Amour

qui est libre, & qui commande à tout autre, sous la servitude d'un supérieur. Et quoy, me dit-elle, n'ay-je pas ouï dire que l'Amour pour estre loüable est vertueux ? Si cela est, il doit estre obligé aux loix de la vertu.

Amour, respondis-je, est quelque chose de plus grand que cette vertu dont vous parlez, & par ainsi il se donne à soy-mesme ses loix, sans en mandier de personne : mais puis que vous ne cômmandez de parler librement, dites-moy, Madame, n'estes-vous pas plus coupable que luy, & en ce que vous l'accusez, & en ce qui est de l'Amour ? car s'il a eu la hardiesse de dire qu'il vous aimoit, vous en estes cause, puis que vous le luy avez permis. Quand cela seroit, respondit-elle, encor par discretion, il estoit obligé de le celer. Plaignez-vous donc, luy dis-je, de sa discretion, & non pas de son Amour : mais luy avec beaucoup d'occasion se plaindra de vostre Amour, puis qu'au premier rapport, à la premiere opinion que l'on vous a donnée, vous avez chassé de vous l'amitié que vous luy portiez, sans que vous le puissiez taxer d'avoir manqué à son affection. Excusez-moy, Madame, si je vous parle ainsi franchement ; vous avez tout le tort du monde de le traiter de cette façon, pour le moins si vous le vouliez condamner à tant de supplices, ce ne devoit estre sans le convaincre, ou pour le moins le faire rougir de son erreur. Elle demeura quelque

600 LA I. PARTIE D'ASTRE'E,
temps à me respôdre. Enfin elle me dit: Et bien,
Leonide, le remede sera encor assez à temps
quand il reuiendra, non pas que ie sois resoluë
de l'aimer, ny luy permettre de m'aimer, mais
vüy bien de luy dire en quoy il a failly, & en ce-
la ie vous contenteray, & iel'obligeray de ne
me plus importuner, s'il n'est autant effronté
que temeraire. Peut-estre, Madame, luy dis-ie,
vous trompez-vous bien de croire qu'à son re-
tour il sera assez temps: si vous sçauiez quelles
sont les violences d'Amour, vous ne croiriez
pas que les delais fussent semblables à ceux des
autres affaires, pour le moins voyez cette lettre.
Cela, me repliqua-t'elle, ne seruira de rien: car
aussi bien doit-il estre party, & à ce mot elle me
la prit, & vit qu'elle estoit telle.

LETTRE DE LINDAMOR à Galathée.



*V*tresfois l'Amour, à cette heure le
desespoir de l'Amour, me met cette
plume en la main, avec dessein, si
elle ne me rapporte point de soulage-
ment, de la changer en fer, qui me
promet vne entiere, quoy que cruelle, guerison: Ce pa-
pier blanc, que pour responce vous m'auex enuoyé, est
bien un témoignage de mon innocence, puis que c'est à
dire que vous n'auex rien trouué pour m'accuser, mai

ce m'est bien aussi une assurance de vostre mespris; car d'où pourroit proceder ce silence, si ce n'estoit de là? L'un me contente en moy-mesme, l'autre me desespere en vous. S'il vous reste quelque souvenir de mon fidelle service, par pitié ie vous demande ou la vie, ou la mort: ie parts le plus desespéré, qui iamais ait eu quelque sujet d'esperer.

Ce fut vn effet d'Amour, que le changement du courage de Galathée: car ie la vis toute attendrie: mais ce ne fut pas aussi petite preuue de son humeur altiere, puis que pour ne m'en donner connoissance, & ne pouuant commander à son visage, qui estoit deuenu passe, elle se lia de sorte la langue, qu'elle ne dit iamais parole qui la pût accuser d'auoir fléchy, & partit de sa chambre pour aller au jardin sans dire vn seul mot sur cette lettre: car le Soleil commençoit à se baïsser, & son mal, qui n'estoit qu'un trauail d'esprit, se pouuoit mieux soulager hors la maison que dans le liçt. Ainsi donc, apres s'estre vestuë vn peu legerement, elle descendit dans le iardin, & ne voulut que moy avec elle. Par les chemins ie luy demāday s'il ne luy plaisoit pas de faire responce, & m'ayant dit que non: Vous permettrez bien, luy dis-je, pour le moins, Madame, que ie la fasse? Voyez, me dit-elle, & que voudriez-vous escrire? Ce que vous me commanderez, luy dis-je. Mais ce que vous voudrez, me dit-elle, pourueu que vous ne parliez

602 LA I. PARTIE D'ASTREE,
point de moy. Vous verrez , luy respondis-je,
ce que i'écriray. Je n'en ay que faire, me dit-elle,
ie m'en rapporte bien à vous. Avec ce cōgé,
cependant qu'elle se promenoit, i'écriuis dans
l'allée mesme, sur des tablettes vne respōse telle
qu'il me sembloit plus à propos: mais elle qui
ne la vouloit voir, ne pūt auoir assez de patience
de me laisser finir , sans la lire , pendant que
ie l'écriuois.

RESPONSE DE LEONIDE A Lindamor pour Galathée,



*Irez de vostre mal la connoissance de
vostre bien: si vous n'eussiez point esté
aimé , on n'eust pas ressentý peu de chose ,
vous ne pouuez sçauoir quelle est
vostre offense que vous ne soyés present,
mais esperez en vostre affection , & en vostre retour.*

Elle ne vouloit pas que cette lettre fust telle,
mais en fin ie l'emportay sur son courage , &
donnay à Fleurial mes tablettes , avec la clef,
luy commandant de les remettre entre les
mains de Lindamor seulement. Et le tirant à
part , ie r'ouuris mes tablettes , & y adjoustay
ces paroles, sans que Galathée le sçeuſt.

BILLET DE LEONIDE à Lindamor.



E viens de sçavoir que vous estes party : la pitié de vostre mal me contraint de vous dire l'occasion de vostre desastre : Polemas a publié que vous aimez Galathée, & vous en alliez vantant, un grand courage comme le sien n'a pû souffrir une grande offense sans ressentiment ; que vostre prudence vous conduise en cét affaire avec la discretion qui vous a toujours accompagné : afin que pour vous aimer, & avoir pitié de vostre mal, ie n'aye en échange de quoy me douloir de vous, à qui ie promets toute ayde & faueur.

I'enuoyay ce billet cōme ie vous ay dit, au desceu de Galathée, & certes ie m'en repentis bien peu apres, comme ie vous diray. Il y auoit plus d'un mois que Fleurial estoit party, quand voicy venir un Cheualier armé de toutes pieces, un Heraut d'armes inconnu avec luy, & pour oster encor mieux à chacun la connoissance de soy, il venoit la visiere baissée : A son port chacun le iugeoit ce qu'il estoit en effect : & parce qu'à la porte de la ville le Heraut auoit demandé d'estre conduit deuant Amasis, chacun comme curieux d'oüyr chose nouuelle les

604 LA I. PARTIE D'ASTRE'E,
alloit accompagnant. Estans montez au Chasteau, la garde de la ville les remit à celle de la porte: & apres en auoir donné aduis à Amasis, ils furent conduits vers elle, qui desia auoit fait venir Clidaman pour donner audience à ces estrangers. Le Heraut, apres que le Cheualier eut baisé la robbe à Amasis, & les mains à son fils, dit ainsi, avec des paroles à moitié estrangeres: Madame, ce Cheualier que voicy, né des plus grands de la contrée, ayant sçeu qu'en vostre Cour tout homme d'honneur peut librement demander raison de ceux qui l'ont offensé, vient sur cette assurance, se jeter à vos pieds, & vous supplier que la iustice, que iamais vous ne déniastes à personne, luy permettre en vostre presence, & de toutes ces belles Nymphes, de tirer raison de celuy qui luy a fait injure, avec les moyens accoustumez aux personnes nées comme luy. Amasis apres auoir quelque temps pensé en elle-mesme, enfin respondit: Qu'il estoit bien vray que cette sorte de defendre son honneur, de tout temps auoit esté accoustumée en sa Cour, mais qu'elle estant femme ne permettroit iamais qu'on en vint aux armes: que toutefois son fils estoit en aage de manier de plus grandes affaires que celles-là, & qu'elle s'en remettoit à ce qu'il en feroit. Clidaman sans attendre que le Heraut repliquast, s'adressant à Amasis, luy dit: Madame, ce n'est pas seulement pour estre serui & ho-

honorée de tous ceux qui habitent cette Prouince, que les Dietux vous en ont establie Dame, & vos deuanciers aussi, mais beaucoup plus pour faire punir ceux qui ont failly, & pour honorer ceux qui le meritent : le meilleur moyen de tous est celuy des armes, pour le moins en ces choses qui ne peuuent estre autrement auerées : de sorte que si vous ostiez de vos Estats cette iuste façon d'éclaircir les actions secrettes des méchans, vous donneriez cours à vne licenciéuse méchanceté, qui ne se soucieroit de mal-faire, pourueu que ce fust secrettement. Outre que ces estrangers estans les premiers, qui de vostre temps ont recouru à vous, auroient quelque raison de se douloir d'estre les premiers refusez : par ainsi, puis que vous les auez remis à moy, ie vous diray, dit-il, se tournant vers le Heraut, que ce Cheualier peut librement accuser & défier celuy qu'il voudra : car ie luy promets de luy asseurer le camp. Le Cheualier alors mit le genouïl en terre, luy baïsa la main pour remerciement, & fit signe au Heraut de continuer. Seigneur, dit-il, puis que vous luy faites cette grace, ie vous diray qu'il est icy en queste d'un Cheualier nommé Polemas, que ie supplie m'estre monstré, afin que ie paracheue ce que i'ay entrepris. Polemas qui s'oïlyt nommer, se met en auant, luy disant d'une façon assez altiere, qu'il estoit celuy qu'il cherchoit. Alors le Cheualier inconnu s'auança, & luy

606 LA I. PARTIE D'ASTRE'E,
présenta le pand de son hocqueton, & le Heraut
luy dit : Ce Cheualier veut dire qu'il vous pre-
sente ce gage, vous promettât qu'il fera demain
dés le leuer du Soleil, au lieu qu'il sera aduisé
pour se battre avec vous à toute outrance, &
vous prouuer que vous auez meschamment in-
uenté ce que vous auez dit contre luy. Heraut, ie
reçois, dit-il, ce gage, car encore que ie ne con-
noisse point ton Cheualier, toutesfois ie ne lais-
se d'estre tres-assuré d'auoir la iustice de mon
costé, comme sçachât bien n'auoir iamais rien
dit contre la verité, & à demain soit le iour que
la preuue s'en fera. A ce mot le Cheualier apres
auoir salüé Amasis, & toutes les Dames s'en re-
tourna dans vne tente qu'il auoit fait tendre au-
prés de la porte de la ville. Vous pouuez croire
que cecy mit toute la Cour en diuers discours,
& mesmes qu'Amasis & Clidaman, qui ai-
moient fort Polemas, auoient beaucoup de re-
gret de le voir en ce danger, toutesfois la pro-
messe les lioit à donner le camp. Quant à Pole-
mas il se preparoit comme plein de courage, au
combat, sans auoir connoissance de son enne-
my. Pour Galathée qui auoit desia presque ou-
blié l'offense que Lindamor auoit receüe de Po-
lemas, outre qu'elle ne croyoit pas qu'il sçeust
que son mal vint de là, elle ne pensa iamais à
Lindamor, ny moy aussi qui le tenois à plus de
cét lieuës de nous, & toutesfois c'estoit luy, qui
ayant receu ma lettre, se resolut de s'en venger

de cette sorte, & ainsi inconnu se vint présenter comme ie vous ay dit : mais pour abreger, car ie ne suis pas trop bonne guerriere, & ie pourrois bien, si ie voulois, particulariser ce combat, dire quelque chose de trauers : apres vn long combat, où l'vn & l'autre estoit également aduantage, & que tous deux estoient si chargez de playes, que le plus sain deuoit estre autant asseuré de la mort, que de la vie, les cheuaux vindrent à leur manquer dessous, & eux au contraire aussi gaillards, que s'ils n'eussent combattu de tout le iour, recōmencerent à verser leur sang, & à r'ouuir leurs blessures, avec tant de cruauté, que chacun auoit pitié de voir perdre deux personnes de telle valeur. Amasis, entre autres, dit à Clidaman, qu'il seroit à propos de les separer, & ils trouuerent qu'il n'y auoit personne qui le pût mieux que Galathée. Elle qui de son costé estoit desia bien fort touchée de pitié, & n'attendoit que ce commandement, pour l'effectuer de bon cœur, avec trois ou quatre de nous vint au camp : lors qu'elle y entra, la victoire panchoit du costé de Lindamor ; & Polemas estoit reduit à mauuais terme, quoy que l'autre ne fust guere mieux, auquel par hazard elles'adresta, & le prenant par l'écharpe qui lioit son heaume, & qui pendoit assez bas par derriere, elle le tira vn peu fort. Luy qui se sentit toucher, tourna brusquement de son costé, croyant d'estre trahy, &

608 LA I. PARTIE D'ASTRE'E,
celauectant de furie, quela Nymphese voy-
lant reculer pour n'estre heurtée s'empestra
dans sa robbe, & tomba au milieu du camp.
Lindamor qui la reconnut, courut incontinent
la releuer, mais Polemas sans auoir égard à la
Nymphese, voyant cet aduantage, lors qu'il
estoit plus desesperé du combat, prit l'espée à
deux mains, & luy en donna par derriere sur la
teste deux ou trois coups de telle force, qu'il le
contraignit avec vne grande blessure, de mettre
vn genouil à terre, d'où il se releua tant animé
contre la discourtoisie de son ennemy, que de-
puis, quoy que Galathée le priaist, il ne le vou-
lut laisser qu'il ne l'eust mis à ses pieds, où luy
sautant dessus, il le desarma de la teste; & estant
prest à luy donner le dernier coup, il ouyt la
voix de sa Dame, qui luy dit: Cheualier, ie vous
adjure par celle que vous aimez le plus, de me
donner ce Cheualier. Ie le veux, luy dit Lindam-
mor, s'il vous auoüe d'auoir faussement parlé
de moy, & de celle par qui vous m'adjurez. Po-
lemas estant, à ce qu'il pensoit, au dernier point
de sa vie, d'une voix basse, auoüa ce que l'on
voulut.

Ainsi s'en alla Lindamor, après auoir baïs-
sés les mains à sa Maistresse, qui ne le reconnut ia-
mais, quoy qu'il parlaist à elle, car le heaume, &
la frayeur en quoy elle estoit, luy empescherēt
de prendre garde à la parole. Il est vray que
passant près de moy, il me dit fort bas : Belle
Leonide,

Leonide, ie vous ay trop d'obligation, pour me celer à vous: tant y a que voicy l'effect de vostre lettre, & sans s'arrester dauantage monta à cheual, & quoy qu'il fust fort blessé, s'en alla au galop iusques à perte de veüe, ne voulant estre reconnu. Cét effort luy fit beaucoup de mal, & le reduisit à telle extremité, qu'estant arriué en la maison d'vne des tantes de Fleurial, où il auoit auparauant resolu de se retirer en cas qu'il fust blessé; il se trouua si foible, qu'il demeura plus de trois sepmaines auant que de se r'auoir. Cependant voila Galathée de retour, fort en colere contre le Cheualier inconnu, de ce qu'il n'auoit pas voulu la seconde fois laisser le combat, luy semblant d'estre plus offensée en ce refus, qu'obligée en ce qu'il le luy auoit donné, & parce que Polemas tenoit vn des premiers rangs, comme vous sçauiez, Amasis & Clidaman, avec beaucoup de déplaisir le firent emporter du camp, & penser avec tant de soin, qu'en fin on commença de luy esperer vie.

Chacun estoit fort desirieux de sçauoir qui estoit le Cheualier inconnu, le courage, & la valeur duquel s'estoit acquis la faueur de plusieurs; Galathée seule estoit celle qui en auoit conçu mauuaise opinion, car cette orgueilleuse beauté se ressouuenoit de l'offense, & oublioit la courtoisie. Et parce que c'estoit à moy à qui elle remettoit ses plus secretes pensées, aussitost qu'elle me vid en particulier: Connoissez-

610 LA I. PARTIE D'ASTRÉE,
vous point , me dit-elle , ce discourtois Cheua-
lier , à qui la fortune , & non la valeur a donné
l'avantage en ce combat ? Le connois , certes,
luy dis-je , Madame , ce vaillant Chevalier qui
a vaincu , & le connois pour aussi courtois que
vaillant. Il ne l'a pas montré , me dit-elle , en
cette action , autrement il n'eust pas refusé de
laisser le combat quand ie l'en ay requis. Mada-
me, répondis-je, vous le blasmez de ce que vous
le deuriez estimer , puis que pour vous rendre
l'honneur que chacun vous doit, il a esté en dan-
ger de sa vie , & en ay veu couler son sang ius-
ques en terre: En cela si Polemas a tort, dit-elle,
il en a bien eu d'avantage par apres , puis que
quelque priere que ie luy aye pû faire, il n'a vou-
lu se retirer. Et n'auoit-il pas raison, luy dis-je,
de vouloir chastier cét outrecuidé , du peu de
respect qu'il vous auoit porté ? & quant à moy,
ie trouue qu'en cela Lindamor a bien fait.
Comment , m'interrompit-elle , est-ce Linda-
mor qui a combattu ? Le fus , à la verité, surprin-
se , car ie l'auois nommé sans y penser : mais
voyant que cela estoit fait , ie me resolu de luy
dire : Ouy , Madame , c'est Lindamor, qui s'est
fenty offésé de ce que Polemas auoit dit de luy,
& en a voulu éclaircir la verité par les armes.
Elle demeura toute hors de foy , & apres auoir
pout vn temps consideré cét accident, elle dit:
Doncques , c'est Lindamor qui m'a procuré ce
déplaisir ? Dócques c'est luy qui m'a porté si peu

de respect? Doncques il a eu si peu de considération , qu'il a bien osé mettre mon honneur au hazard de la fortune, & des armes? A ce mot elle se teut d'extreme colere, & moy qui en toute façon voulois qu'elle reconnust qu'il n'auoit point de tort, luy respondis : Est-il possible, Madame, que vous puissiez vous plaindre de Lindamor, sans reconnoistre le tort que vous faites à vous-mesmes? Quel déplaisir vous a-t'il procuré, puis que s'il a vaincu Polemas, il a vaincu vostre ennemy? Comment, mon ennemy? dit-elle. Ah! que Lindamor me l'est bien dauantage, puis que si Polemas a parlé, Lindamor luy en a donné le sujet. O Dieu! dis-je alors, & qu'est-ce que j'entens? Vostre ennemy Lindamor, qui n'a point d'ame que pour vous adorer, & qui n'a vne goutte de sang qu'il ne respande pour vostre seruice, & vostre amy, celuy qui par ses discours controuuez, a tasché finement d'offenser vostre honneur. Mais qui sçait, adjousta-t'elle, s'il n'est point vray que Lindamor poussé de son outrecuidance accoustumée n'ait tenu ce langage? Et bien, repliquay-je, combien estes-vous obligée à Lindamor, qui a fait auoüer à vostre ennemy qu'il l'auoit inuenté? ô Madame, vous me pardônez, s'il vous plaist, mais ie ne puis en cecy que vous accuser d'une tres-grande méconnoissance, pour ne dire ingratitude : S'il met sa vie pour éclaircir que Polemas ment, vous l'accusez d'inconsideration.

612 LA I. PARTIE D'ASTRÉE,

& s'il veut faire auoüer au menteur sa mesme
menterie, vous le taxez de discourtoisie. Et s'il
n'eust fié son bon droit à ses armes, comment
eust-il tiré la verité de cét affaire; & si lors que
vous luy commandastes la seconde fois il eust
laissé le combat, Polemas n'eust iamais auoüé
ce que vous & chacun auez pû oüyr. O pauvre
Lindamor! que ie plains ta fortune, & qu'est-ce
que tu dois faire, puis que tes plus signalez ser-
uices sont des offenses, & des injures? Et bien,
bien, Madame, vous n'aurez pas, peut-estre,
beaucoup de temps à luy vser de ces cruautés,
car là mort plus pitoyable mettra fin à vos mé-
connoissances, & à ses supplices: & peut-estre,
qu'à l'heure que ie parle, il n'est desia plus, & si
cela est, la Nymphé Galathée en est la seule cau-
se. Et pourquoy m'en accusez-vous? dit-elle.
Parce, luy repliquay-ie, que quand vous les vou-
lustes separer, & qu'en reculant vous mistes le
genouil en terre, il voulut vous releuer: cepen-
dant ce courtois Polemas, que vous louez si
fort, le blessa en deux ou trois endroits à son
aduantage, d'où ie vis le sang rougir la terre:
mais s'il a la mort pour ce sujet, c'est le moi-
dre mal qu'il ait receu de vous, car se voir mé-
priser, ayât bien fait son deuoir, c'est ce me sem-
ble, vn déplaisir, auquel nul autre n'est égal.
Mais, Madame, vous plaist-il pas de vous res-
souuenir qu'autresfois vous m'auez dit, en vous
plaignant de luy, que pour esteindre ces dis-

urs de Polemas, s'il n'y sçauoit point d'autre
 mede, il se deuoit seruir du fer & du sang. Et
 ien, il a fait ce que vous auez iugé, qu'il deuoit
 iure, & encor vous trouuez qu'il n'a pas bien
 iuré: Si Syluie, & quelques autres Nymphes ne
 vous eussent alors interrompuës, i'eusse auant
 ue laisser ce discours; adoucy beaucoup l'ani-
 mosité de la Nymphe; mais voyant tant de per-
 onnes, nous changeasmes de propos. Et tou-
 esfois mes paroles ne furent sans effect, quoy
 qu'elle ne voulust me le faire paroistre: mais
 par mille rencontres i'en reconnus la verité.
 Car depuis ce iour, ie me resolus de ne luy en
 parler iamais, qu'elle ne m'en demandast des
 nouuelles: Elle d'autre costé attédoit que ie luy
 en disse la première, & ainsi plus de huiët iours
 s'écoulèrent sans en parler. Mais cependant
 Andamor ne demeura pas sans soucy, de sça-
 uoir ce qui se disoit de luy à la Cour, & ce qu'en
 pensoit Galathée: il m'enuoya Fleurial pour ce
 sujet, & pour me donner vn mot de lettre. Il fit
 son message si à propos, que Galathée ne s'en
 prit garde: son billet estoit tel:

BILLET DE LINDAMOR
à Leonide.

Adame, qui pourra douter de mon innocence, ne sera peu compable envers la verité : toutesfois si les yeux serrez ne voyent point la lumiere, encor que sans ombre, elle leur éclaire, il m'est permis de douter que Madame, pour mon malheur, n'ait les yeux fermez à la clarté de ma justice : obligez-moy de l'asseurer, que si le sang de mon ennemy ne peut lancher la noirceur dont il a tasché de me salir, i'y adjousteray plus librement le mien, que ie ne conserueray ma vie, qui est sienne, quelle que sa rigueur me la puisse rendre.

Je m'enquis particulièrement de Fleurial, comment il se portoit, & s'il n'y auoit personne qui l'eust recônu : & sçeus qu'il auoit beaucoup perdu de sang, & que cela luy retardoit vn peu dauantage sa guerison, mais qu'il n'y auoit rien de dangereux : que pour estre reconnu, cela ne pouuoit estre, parce que le Heraut estoit vn Frac de l'armée de Meroüée, qui estoit sur les bords du Rhin, en ce temps-là, & que tous ceux qui le seruoient, n'auoient pas mesme permission de sortir hors de la maison, & que sa tête & sa sœur ne le connoissoient que pour le Chevalier qui

uoit combattu contre Polemas, la valeur & la
 liberalité duquel les conuioit à la seruir avec
 tant de soin, qu'il ne falloit douter qu'il le pût
 estre mieux. Qu'il luy auoit commandé de ve-
 nir sçauoir de moy quel estoit le bruit de la
 Cour, & ce qu'il auoit à faire. Je luy respondis,
 qu'il rapportast à Lindamor, que toute la Cour
 estoit pleine de sa valeur, encor qu'il y fust in-
 connu, que du reste il attendist seulement à gue-
 rir, & que ie rapporterois de mon costé tout ce
 que ie pourrois à son contentement: sur cela ie
 luy donnay ma response, & luy dis, demain
 avant que partir, quand Galathée viendra au
 jardin, inuente quelque occasion d'aller voir ta
 tante, & prens congé d'elle, car il est necessaire
 pour des occasiōs que ie te diray yne autre fois:
 n'y faillit point, & de fortune le lendemain la
 nymphe estant sur le soir entrée dans le jardin,
 Fleurial s'en vint luy faire la reuerence, & vou-
 leut parler à elle: mais Galathée qui croyoit que
 ce fust pour luy donner des lettres de Linda-
 mor, demeura tellement confuse, que ie la vis
 changer de couleur, & deuenir passe com-
 me la mort. Et parce que ie craignois que Fleu-
 rial ne s'en prist garde, ie m'auançay, & luy dis:
 C'est Fleurial, Madame, qui s'en va voir sa tan-
 te, parce qu'elle est malade, & voudroit vous
 supplier de luy donner congé pour quelques
 iours. Galathée tournant les yeux, & la paro-
 lant vers moy, me demanda quel estoit son mal:

616 LA I. PARTIE D'ASTRE'E,

Je croy, luy respondis-je, que c'est celuy des années passées, qui luy oste presque tout espoir de guerison. Alors elle s'adressa à Fleurial, & luy dit: Va, & reuien tost, mais non toutesfois qu'elle ne soit guerie, s'il est possible: car ie l'aime bien fort, pour la particuliere bonne volonté qu'elle m'a tousiours portée. A ce môt elle continua son promenoir, & ie me mis à parler à luy, & monstrois plus par mes gestes, qu'en effet, du déplaisir, & de l'admiration, afin que la Nymphé y prit garde, en fin ie luy dis: Voy-tu, Fleurial, sois secret & prudent: de cecy depend tout ton bien, ou tout ton mal, & sur tout, fay tout ce que te commandera Lindamor. Apres me l'auoir promis, il s'en alla, & moy ie disposay le mieux qu'il me fut possible mon visage à la douleur & déplaisir, & quelquefois quand j'estois en lieu où la Nymphé seule me pouuoit ouyr, ie feignois de soupirer, leuois les yeux au Ciel, frapinois des mains ensemble: & bref, ie faisois tout ce que ie pouuois imaginer, qui luy donneroit quelque soupçon de ce que ie voulois. Elle, comme ie vous ay dit, qui attendoit tousiours que ie luy parlasse de Lindamor, voyant que ie n'en disois rien, qu'au contraire, j'en fuyois toutes les occasions: & qu'au lieu de cette joyeuse humeur, dont j'estois estimée entre toutes mes compaignes, ie n'auois plus qu'une fascheuse melancolie, conçut peu à peu l'opinion que ie luy voulois donner,

toutesfois entierement: Car mon dessein de luy faire croire que Lindamor au combat s'estoit trouué tellement blessé, n'estoit mort, afin que la pitie obtint sur une glorieuse, ce que ny l'affection ny les es n'auoient pû. Or comme ie vous dy, dessein fut si bien conduit qu'il reüssit ie tel que ie l'auois proposé, car quoy e voulust feindre, si ne laissoit-elle d'estre viuement touchée de Lindamor, qu'une eust pû estre. Et ainsi me voyant triste, ette, elle se figura, ou qu'il estoit en tres-ais estat, ou quelque chose de pire, & se tellement pressée de cette inquietude, ne luy fut pas possible de tenir longue-sa resolution.

ux iours après que Fleurial fut party, elle venir en son cabinet, & là feignant de r d'autre chose, me dit: Sçauéz-vous point ne se porte la tante de Fleurial? Je luy ré-is, que depuis qu'il estoit party, ie n'en rien sçeu. Vrayement, me dit-elle, ie re-erois bien fort cette bonne vieille, s'il en uenoit. Vous auriez raison, luy dis-ie, me, car elle vous aime, & auez receu soup de seruices d'elle qui n'ont point esté assez reconnus. Si elle vit, dit-elle, ie le, & apres elle les reconnoistra enuers ial à sa consideration. Alors ie respondis: s seruices de la tante & ceux du neveu.

618 LA I. PARTIE D'ASTRE'E,
meritent bien chacun d'eux mesme recompense, & principalement de Fleurial : car sa fidelité & son affection ne se peuuent achepter: Il est vray, me dit-elle, mais à propos de Fleurial, qu'auiez-vous tant à luy dire, ou luy à vous quand il partit ? Le respondis froidement: Je me recommandois à sa tante. Des recommandations, me dit-elle, ne sont pas si longues. Alors elle s'approcha de moy, & me mit vne main sur l'espaule : Dites la verité, continuat-elle, vous parliez d'autre chose ? Et que pourroit-ce estre, luy repliquai-je, si ce n'estoit cela ? ie n'ay point d'autres affaires avec luy. Or ie connoy, me dit-elle, à cette heure que vous feigniez : Pourquoy dites-vous que vous n'auiez point d'autres affaires avec luy ? & combien en auez-vous eu pour Lindamor ? O Madame, luy dis-je, ie ne croyois pas que vous eussiez à cette heure memoire d'une personne qui a tant esté infortunée: & en me taisant ie fis vn grand soupir. Qu'y a-t'il, me dit-elle, que vous soupirez ? Dites-moy la verité, où est Lindamor ? Lindamor, luy répondis-je, n'est plus que terre. Comment ? s'écria-t-elle, Lindamor n'est plus ? Non certes, luy répondis-je, & la cruauté dont vous auez vsé enuers luy, l'a plus tué que les coups de son ennemy: car sortant du combat, & sçachant par le raport de plusieurs la mauuaise satisfaction que vous auiez de luy, il n'a iamais voulu se laisser penser, & puis que vous l'auiez

voulu ſçavoir, c'eſt ce que Fleurial me diſoit, à qui j'ay commandé d'eſſayer ſ'il pourroit diſcrettement retirer les lettres que nous luy auôs eſcrites, afin qu'ainſi que vous auiez perdu le ſouuenir de ſes ſeruices par voſtre cruauté, ie fiſſe auſſi deuorer au feu les memoires qui en peuuent demeurer. O mon Dieu! dit-elle alors, qu'eſt-ce que vous me dites ? Eſt-il poſſible qu'il ſe ſoit ainſi perdu ? C'eſt vous, luy diſ-je, qui deuez dire de l'auoir perdu ? car quant à luy, il a gagné en mourant, puis que par la mort il a trouué le repos, que voſtre cruauté ne luy euſt iamais permis tant qu'il euſt veſcu. Ah! Leonide, me dit-elle, vous me dites ces choſes pour me mettre en peine, auoïez le vray, il n'eſt point mort. Dieu le vouluſt, luy reſpondis-je: mais à quelle occaſion le vous dirois-je? Je m'aſſeure que ſa mort ou ſa vie vous ſont indifferents : & meſme, puis que vous l'aimiez ſi peu, vous deuez eſtre bien aiſe d'eſtre exempte de l'importunité qu'il vous euſt donnée: car vous deuez croire, que ſ'il euſt veſcu, il n'eſt iamais ceſſé de vous donner de ſemblables preuues de ſon affection que celle de Polemas. En verité, dit alors la Nymphe, ie plains le pauvre Lindamor, & vous iure que ſa mort me touche plus viuement que ie n'euſſe pas creu : mais dites moy, n'a-t'il iamais eu ſouuenance de nous en ſa fin? & n'a-t'il point montré d'auoir du regret de nous laiſſer? Voila, luy diſ-je, Madame,

vne demande qui n'est pas commune. Il meurt à vostre occasion, & vous demandez s'il a eu memoire de vous ! Ah ! que sa memoire & son regret n'ont esté que trop grands pour son salut : mais ie vous supplie ne parlons plus de luy, ie m'assure qu'il est en lieu où il reçoit le salaire de sa fidelité, & d'où peut-estre il se verra venger à vos despens. Vous estes en colere, me dit-elle. Vous me pardonnerez, luy dis-je, Madame, mais c'est la raison qui me contraint de parler ainsi : car il n'y a personne qui puisse rendre plus de tesmoignage de son affection, & de sa fidelité que moy, & du tort que vous avez de rendre vne si indigne recompense à tant de seruices. Mais, adjousta la Nymphé, laissons cela à part : car ie connoy bien qu'en quelque chose vous avez raison : mais aussi n'ay-je pas tant de tort que vous m'en donnez : & me dites, ie vous prie, par toute l'amitié que vous me portez, si en ses dernieres paroles il s'est point ressouvenu de moy, & quelles ont esté ? Faut-il encor, luy dis-je, que vous triomphez en vostre ame de la fin de sa vie, comme vous avez fait de toutes ses actions, depuis qu'il a commencé de vous aimer ? S'il ne faut que cela à vostre contentement, ie vous satisferay. Aussi-tost qu'il sceut que par vos paroles vous taschiez de noircir l'honneur de sa victoire, & qu'au lieu de vous plaire, il auoit par ce combat acquis vostre haine : Il ne fera pas vray, dit-il, ô injustice, qu'à

mon occasion tu loges plus longuement en vne si belle ame, il faut que par ma mort ie laue ton offense; dès lors il osta les appareils qu'il auoit sur ses playes, & depuis n'a voulu souffrir la main du Chirurgien. Ses blessures n'estoient pas mortelles : mais la pourriture l'ayant reduit à tels termes qu'il ne sentoit plus de force pour viure, il appella Fleurial, & se voyant seul avec luy, il dit : Fleurial, mon amy, tu perds aujourd'huy celuy qui auoit plus d'enuie de te faire du bien : mais il faut que tu t'armes de patience, puis que telle est la volonté du Ciel ; si veux-je toutesfois receuoir encores de toy vn seruice, qui me sera le plus agreable que tu me fis iamais. Et ayant tiré promesse qu'il le feroit, il continua : Ne faux donc point à ce que ie te vay dire : Aussi tost que ie seray mort, fend moy l'estomach & en arrache le cœur, & le porte à la belle Galathée, & luy dis que ie le luy enuoye, afin qu'à ma mort ie ne retienne rien d'autrui. A ces derniers mots, il perdit la parole & la vie. Or ce fol de Fleurial, pour ne manquer à ce qui luy auoit esté commandé par vne personne qu'il auoit si chere, auoit apporté icy ce cœur, & sans moy vouloit le vous presenter. Ah! Leonide, me dit-elle, il est doncques bien certain qu'il est mort ! Mon Dieu que n'ay-je sçeu sa maladie, & que ne m'en auez vous aduertie ? l'y eusse remedié, ô quelle perte ay-je faite ? Et quelle faute est la vostre ? Ma-

622 LA I. PARTIE D'ASTRÉE;
dame, luy respondis-je, ie n'en ay rien sçeu:
car Fleurial estoit demeuré près de luy pour le
seruir, à cause qu'il n'a mené personne des
siens: mais encor que ie l'eusse sçeu, ie croy que
ie ne vous en eusse point parlé, tant i'ay recon-
nu vostre volonté esloignée de luy sans sujet. A
ce mot, s'appuyant la teste sur la main, elle me
commanda de la laisser seule; afin, comme ie
croy, que ie ne visse les larmes, qui desia empou-
loient ses paupieres: mais à peine estois-je sor-
tie qu'elle me r'appella; & sans leuer la teste,
me dit que ie commandasse à Fleurial de luy
faire porter ce que Lindamor luy enuoyoit;
qu'en toute façon elle le vouloit, & incontinent
ie ressortis avec vn espoir assuré que les affai-
res du Cheualier, pour qui ie plaïdois, reüssi-
roient comme ie les auois proposées. Cepen-
dant quand Fleurial retourna vers Lindamor,
il le trouua assez en peine pour le retardement
qu'il auoit fait à Mont-brison, mais ma lettre
le resiouyt de sorte, que depuis à veuë d'œil on
le voyoit amender. Elle fut telle:

RESPONSE DE LEONIDE A Lindamor.

Vostre iustice esclaire de sorte, que mesme les
yeux les plus fermez ne peuuent en nier la
clarté. Contentez-vous que ceux que vous

desirez qui la voyent par moy, ayant sçeu vostre resolution, l'ont reconnüe tres-juste : Il est vray que tout ainsi que les blessures du corps ne sont pas du tout guerries encor que le danger en soit osté, & qu'il faut en cela du temps, celles de l'ame en sont de mesme: mais en ayant osté le danger par vostre valeur & prudence, vous devez laisser au temps de faire ses actions ordinaires, vous ressouenant que les playes qui se ferment trop promptement sont sujettes à faire sac, qui par apres est plus dangereux que n'estoit la blessure. Esperez tout ce que vous desirez, car vous le pouvez faire avec raison.

Je luy écriuis de cette sorte, afin que la tristesse ne nuisist pas à ses blessures, & qu'il guerist plustost : il me rescriuit ainsi :

REPLIQUE DE LINDAMOR à Leonide.



Insi, belle Nymphé, paissez-vous auoir toute sorte de contentement, comme tout le mien vient & dépend de vous seule; j'espere puis que vous me le commandez : toutesfois Amour qui n'est iamais sans estre accompagné de doute, me commande que ie tremble : mais fasse de moy le Ciel ce qu'il luy plaira, ie sçay qu'il ne peut me refuser le tombeau.

Or ce que ie luy respondis, afin de ne vous ennuyer par tant de lettres, fut en somme, qu'aussi-tost qu'il pourroit souffrir le travail, il trouuaſt moyen de parler à moy, & qu'il connoistroit combien i'estois veritable, & le plus briueſement qu'il me fut possible luy fis entendre tous les discours que Galathée & moy auionſeu, & le deſplaiſir qu'elle auoit reſſenty de ſa mort, & la volonté d'auoir ſon cœur. Voyez quelle eſt la force d'vne extrême affection. Lindamor auoit eſté fort bleſſé en pluſieurs lieux, & auoit tant perdu de ſang, qu'il fut preſque en danger de ſa vie : toutesſois outre toute l'eſperance des Chirurgiens, auſſi-tost qu'il receut cette derniere lettre, le voila debout, le voila qui ſ'habille, & dās deux ou trois iours apres il eſſaye de monter à cheual, & enfin ſe hazarde de me venir trouuer : & parce qu'il n'oſoit venir de iour pour n'eſtre veu, il ſ'habilla en jardinier, ſe diſant couſin de Fleurial, & ſe reſolut de venir dans le jardin, & ſe conduire, ſelon que l'occaſion ſ'offriroit. S'il le propoſa, il le mit en eſſet, & ayant fait faire ſecretement des habits, fit entendre à la tante de Fleurial, qu'auant ſon combat il auoit fait vn vœu, & qu'il vouloit l'aller rendre auant que de partir du pays : mais que craignant les amis de Polemas, il y vouloit aller en cét equipage, & qu'il la prioit de n'en rien dire. La bonne vieille l'en voulut diſſuader, pour le danger qu'il

i'il y auoit, le conseillant de remettre ce voya-
 ge à vne autre fois : mais luy qui estoit porté
 vne trop ardente deuotion pour l'interrom-
 pre, luy dit, que s'il ne le faisoit auant que de
 en aller hors du pais, il croiroit qu'il luy deust
 duenir tous les malheurs du monde. Ainsi donc
 ar le soir il part, afin de ne rencontrer person-
 ne, & vient si heureusement, que sans estre veu il
 entra dans le jardin, & fut conduit par Fleurial
 en la maison, où pour lors il n'y auoit qu'un va-
 let qui luy aidait à traualier, auquel il fit ac-
 croire que Lindamor estoit son cousin, à qui il
 vouloit apprendre le mestier de jardinier. Si le
 Cheualier attendoit le matin avec beaucoup de
 desir, & si la nuit ne luy sembla estre plus lon-
 gue que de coustume, celuy qui aura esté en
 quelque attente de ce qu'il desire, en pourra iu-
 rer. Tant y a que le matin ne fut plustost venu,
 que Lindamor avec vne besche en la main se
 met au jardin : Le voudrois que vous l'eussiez
 eu avec cet outil, vous eussiez bien connu qu'il
 n'y estoit gueres accoustumé, & qu'il se scauoit
 mieux aider d'une lance. Depuis il m'a iuré
 cent fois, que de sa vie il n'eût tant de honte,
 que de se presenter vestu de cette sorte deuant
 les yeux de sa Maistresse, & qu'il fut deux ou
 trois fois en resolution de s'en retourner : mais
 enfin l'Amour surmonta la honte, & le fit re-
 oudre d'attendre que nous vinssions.

De fortune ce iour, la Nymphe pout se

626 LA I. PARTIE D'ASTREE,
desennuyer, estoit descēduë au jardin avec plu-
sieurs de mes compagnes. Aussi-tost qu'elle ap-
perceut Fleurial, elle tressaillit toute, & incon-
tinent me fit signe de l'œil : mais quoy que j'es-
sayasse de patler à luy, ie ne le pûs faire, parce
que le nouveau jardinier estoit tousiours au-
prés, qui estoit si changé en cēt habit, que nulle
de nous ne le pût reconnoistre : quant à moy, ie
m'excuse si ie ne le connus pas, car ie n'eusse ia-
mais pensé qu'il eust fait ce dessein sans m'en
aduertir : mais il me dit depuis qu'il mel'auoit
celé, sçachant bien que ie ne luy eusse iamais
permis de venir en ce lieu de cette sorte. Pen-
sant donc à tout autre qu'à luy, ie fus bien assés
curieuse pour demander à Fleurial qui estoit
cēt estranger, il me respondit froidement que
c'estoit le fils de sa tante, auquel il vouloit ap-
prendre ce qu'il sçauoit du jardinage. A ce mot,
Galathée aussi curieuse, mais moins courageuse
que moy, me voyant en discours avec luy, s'en
approcha, & oyant que cestuy-cy estoit cousin
de Fleurial, luy demanda comme sa mere se
portoit. Ce fut lors que Lindamor fut empes-
ché : car il craignoit que ce qui auoit esté cou-
uert par les habits ne fut descouuert par la pa-
role : toutesfois la contrefaisant au mieux qu'il
pût, il respondit d'un langage villageois, qu'el-
le estoit hors de danger, & apres suiuit vne reue-
rence de mesme au langage, avec vne telle gra-
ce que toutes les Nymphes s'en mirent à rire :

luy sans en faire semblant, remet son chap-
 u avec les deux mains sur la teste, & reprend
 ouvrage. Galathée en souffrant, dit à Fleu-
 : si vostre cousin est aussi bon jardinier que
 harangueur, vous avez trouué vne bonne
 . Madame, luy dit Fleurial, il ne peut mieux
 ler que ceux qui l'ont appris, en son village
 arlent tous ainsi. Ouy, dit la Nymphé, &
 t'estre encor est-il tenu pour vn grand per-
 age entr'eux. Et à ce mot elle reprit son pro-
 noir. Cela me donna vn peu plus de commo-
 de parler à Fleurial : car mes compaignes
 tr passer leur temps se mirent toutes à l'en-
 r de Lindamor, & chacune pour le faire par-
 luy disoit vn mot, & à toutes il respondoit :
 s des choses tant hors de propos qu'il falloit
 par force : car il les disoit d'une sorte qu'il
 bloit que ce fust à bon escient : & quoy qu'il
 : respondist, il ne leuoit iamais la teste, fei-
 nt d'estre attentif à son labeur. Cependant
 pprochant de Fleurial, ie luy demanday
 me se portoit Lindamor, il me respondit
 il estoit encor assez mal. Lindamor luy auoit
 mandé de me le dire ainsi. Et d'où vient son
 , luy dis-je, puis que tu me dis que ses blessu-
 estoient desia presque gueries? Vous le sçau-
 , me respondit-il, par la lettre qu'il escrit à
 dame. Madame, luy dis-je, a opinion qu'il
 mort : mais donne la moy & ie la luy feray
 , feignant qu'il y a long-temps qu'il l'a es-

crite. Je n'oserois, me respondit-il, parce qu'il me l'a expressément deffendu, & qu'il m'y a astraint par serment. Comment, luy dis-je, Lindamor entre-t'il en méfiance de moy ? Nullement, me dit-il, au contraire, il vous prie de faire tousiours croire à la Nymphe qu'il est mort: mais pour son bien & pour mon aduantage, il faut que la Nymphe reçoive cette lettre de mes mains: le me mis certes en colere, & luy en eusse bien dit dauantage, si ie n'eusse eu peur que l'on s'en fut apperceu: mais il fit si bien ce qui luy auoit esté commandé, que ie n'en pûs tirer autre chose, sinon pour conclusion, que si la Nymphe vouloit ce qu'il auoit à luy donner de Lindamor, il falloit qu'elle le prist de sa main, & quand ie luy disois qu'il demeureroit long-téps à luy pouuoir parler, & que cela la pourroit offenser, il ne me respondoit sinon d'un branslement de teste, par lequel il me faisoit entendre qu'il n'en feroit rien. Galathée, qui s'estoit apperceuë de nostre discours, desiruse d'en sçauoir le sujet, se retira du promenoir plustost que de coustume, & m'ayant appelée en particulier voulut entendre ce que c'estoit: ie le luy dis franchement, ie veux dire pour ce qui estoit de la resolution de Fleurial: mais au lieu de la lettre, ie luy dis que c'estoit le cœur de Lindamor, & qu'en toute sorte luy ayant esté commandé par luy à sa mort, il croiroit vser de trahison s'il n'obseruoit sa promesse. Alors Galathée me

espondit , comment il entendoit de luy pou-
 voir parler en particulier; qu'il luy sembloit n'y
 avoir point d'autre moyen que de feindre de
 luy apporter des fruits dans un panier, & qu'au
 fonds il luy mit le cœur. Je luy respondis alors,
 que cela se pourroit bien faire ainsi: mais que ie
 le cōnoissois pour si brutal qu'il n'en feroit rien,
 parce que l'avarice luy faisoit esperer d'avoir
 beaucoup d'elle, s'il luy representoit luy mesme
 (en luy remettant ce cœur entre les mains) les
 services qu'en ces occasions il luy avoit rendus.
 O! me dit-elle, s'il ne tient qu'à cela, qu'il vous
 die seulement ce qu'il veut, car ie le luy donne-
 ray. Ce sera, luy dis-je, vne espee de rançon
 que vous payerez pour ce cœur. Ce n'est pas, me
 respondit-elle, de cette monnoye que ie la dois
 payer, c'est de mes larmes, & celles-là estant
 aries de mon sang: peut-estre fut-elle marrie
 le m'en avoir tât dit: Tant y a qu'elle me com-
 manda le matin de parler à Fleurial, ce que ie
 fis, & luy representay tout ce que ie creus qui
 e pouvoit esmouvoir à me donner cette lettre,
 usques à le menacer: mais tout fut en vain:
 car pour resolution il me dit: Voyez-vous,
 Leonide, quand le Ciel & la terre s'en mesle-
 oient, ie n'en feray autre chose. Si Mada-
 me veut sçavoir ce que j'ay à luy dire, il fait
 à beau le soir, qu'elle vienne avec vous jus-
 ques au bas de l'escalier qui descend de sa
 chambre, la Lune est claire, ie l'ay veüe bien

630 LA I. PARTIE D'ASTRÉE,
souuent y venir, le chemin n'est pas long, per-
sonne n'en peut rien sçauoir, ie m'assure que
m'ayant ouï, elle ne plaindra point la peine
qu'elle aura prise. Quand il me dit cela, ie me
mis en extrême colere contre luy, luy represen-
tant qu'il deuoit obeir à Galathée, & non point
à Lindamor : qu'elle estoit sa Maistresse, qu'elle
luy pouuoit faire du bien & du mal : Bref, qu'il
n'y auoit point d'apparence qu'elle deust pren-
dre cette peine : mais luy sans s'esmouuoir me
dit : Nymphé, ce n'est pas à Lindamor que j'o-
beïs, mais au sermēt que i'en ay fait aux Dieux,
s'il ne se peut de cette sorte, ie m'en retourne-
ray plustost d'où ie viens. Ie le laissay avec son
opiniaistreté, tant ennuyée que i'estois à moitié
hors de moy : car si i'eusse sçeu le dessein de
Lindamor, puis que la chose estoit tant auan-
cée, sans doute ie luy eusse aidé : mais ne le sça-
chant pas, ie trouuois Fleurial avec si peu de
raison, que ie ne sçauois que dire : Enfin ie m'en
retournay faire sa response à Galathée, qui fut
tant en colere qu'elle l'eust fait battre & chasser
du seruice de sa mere, si ie ne luy eusse represen-
té le danger où elle se mettoit, qu'il ne descou-
urist ce qui s'estoit passé. Trois ou quatre iours
s'écoulerent que la Nymphé demouroit obli-
née à ne vouloir faire ce que Fleurial deman-
doit : enfin Amour trop fort pour ne vaincre
toute chose, la força de sorte que le matin elle
me dit, que de toute la nuict elle n'auoit esté en

epos , que les Manes de Lindamor luy estoient toute nuict autour , qu'il luy sembloit que c'estoit la moindre chose qu'elle deuoit à sa memoire que de descēdre cētescalier pour tirer son cœur des mains d'autrui , & que i'aduer-
 sisse Fleurial , qu'il ne faillist de s'y trouuer. O Dieux ! quel fut le contentement du nouveau
 Jardinier : Il m'a dit depuis qu'en sa vie il n'a-
 uoit eu plus grand sursaut de joye , parce qu'il
 cōmençoit à desesperer que son artifice reüssist :
 & voyant la Nymphe ne venir plus au jardin , il
 craignoit qu'elle l'eust reconnu. Mais quand
 Fleurial l'aduertit de la resolution qu'elle auoit
 prise , ce fut vn ressuscité d'Amour , pour le
 moins si l'on meurt par le dueil , & si l'on reuit
 par le contentement. Il se prepara à l'abord à ce
 qu'il auoit à faire , avec plus de curiosité qu'il
 n'auoit iamais fait contre Polemas. La nuict
 estant venuë , & chacun retiré , la Nymphe ne
 faillit à se habiller , mais seulement avec vne
 robe de nuict , & me faisant ouurir la premiere
 porte , elle me fit passer deuant , & vous jure
 qu'elle trembloit de forte , qu'à peine pouuoit-
 elle marcher : elle disoit qu'elle ressentoit vn
 certain essancement en l'estomach qu'elle n'a-
 uoit point accoustumé , qui luy ostoit toute for-
 ce : qu'elle ne scauoit si c'estoit pour se voir ainsi
 de nuict sans lumiere , ou pour sortir à heure in-
 duë , ou pour apprehender le present de Linda-
 mor : mais quoy que ce fut , elle n'estoit pas bien

à elle. En fin s'estant vn peu rassurée, nous descendîmes du tout en bas; où nous n'eûmes pas si tost ouuert la porte, que nous trouuâmes Fleural qui nous attendoit il y auoit long-temps. La Nymphe passa alors deuant, & allant sous vne tonne de jasmins, qui par son espaisseur la pouuoit garantir, & des rais de la Lune, & d'estre veüe des fenestres du corps de logis qui respondoit sur le jardin, elle commença toute en colere à dire à Fleural: Et bien, Fleural, depuis quand estes-vous deuenu si ferme en vos opinions, que quoy que ie vous commande vous n'en vueillez rien faire? Madame, respondit-il, sans s'estonner, ç'a esté pour vous obeir, que i'ay faillily en cecy, s'il y a de la faute: car ne m'auiez-vous pas commandé tres-expressément que ie fisse tout ce que Lindamor m'ordonneroit? Or Madame, c'est luy qui m'a ainsi commandé, & qui me remettant son cœur, me fit outre son commandement encore obliger par serment, que ie ne le remettrois entre autres mains qu'aux vostres. Et bien, bien, interrompit-elle en soupirant, où est ce cœur? le voicy, Madame, dit-il, reculant trois ou quatre pas vers vn petit cabinet, s'il vous plaist d'y venir, vous le verrez mieux que là où vous estes: elle se leua & s'y en vint: mais à mesme temps qu'elle voulut entrer dedans, voila vn homme qui se jette à ses pieds, & sans luy dire autre chose, luy baise la robe. O Dieux! dit la Nymphe, qu'est-ce cy, Fleural,

voicy vn homme ? Madame , dit Fleurial en souffriât, c'est vn cœur qui est à vous. Comment, dit-elle , vn cœur ? & lors de peur elle voulut fuyr ; mais celuy qui luy baisoit la robbe , la retint. Oyant ces paroles ie m'approchay, & connus incontinent que c'estoit celuy que Fleurial disoit estre son cousin. Je ne sçeus soudainement que penser : ie voyois Galathée & moy entre les mains de ces deux hommes , l'un desquels nous estoit inconnu ; à quoy nous pouuions nous résoudre ? de crier, nous n'osions ; de fuyr, Galathée ne pouuoit ; d'esperer en nos forces, il n'y auoit point d'apparence : enfin tout ce que ie pûs , ce fut de me jeter aux mains de celuy qui tenoit la robbe de la Nymphe , & ne pouuant mieux, ie me mis à l'esgratigner & à le mordre : ce que ie fis avec tant de promptitude, que la premiere chose qu'il en apperceut, fut la morsure. Ah ! courtoise Leonide, me dit-il lors, commēt traitterez-vous vos ennemis, puis que vous rudoyez de cette sorte vos seruiteurs ? Encores que ie fusse bien hors de moy, si est-ce que ie reconnus presque cette voix , & luy demandant qui il estoit : Je suis, dit-il, celuy qui viens porter le cœur de Lindamor à cette belle Nymphe : & lors sans se leuer de terre , s'adressant à elle, il continua : I'auouë, Madame, que cette temerité est grâde, si n'est-elle pas toutesfois égale à l'affectiō qui l'a produite : Voicy le cœur de Lindamor que ie vo' apporte, i'ay esperé que ce

634 LA I. PARTIE D'ASTREE,
present seroit aussi bien receu de la main du
dōneur, que d'une estrangere, si toutesfois mon
defastre me nie ce que l'Amour m'a promis,
ayant offensé la diuinité que seule ie veux ado-
rer, condamnez ce cœur que ie vous apporte à
tous les plus cruels supplices qu'il vous plaira:
car pourueu que sa peine vous satisfasse, il la
patientera avec autant de contentement que
vous la luy ordonnerez. Ie connus aisément
alors Lindamor, & Galathée aussi, mais non
sans estonnement toutes deux; elle voyant à ses
pieds celuy qu'elle auoit pleuré mort, & moy
au lieu d'un jardinier, ce Cheualier, qui ne cede
à nul autre de cette contrée: Et connoissant
que Galathée estoit si surprise qu'elle ne pou-
uoit parler, ie luy dis: Est-ce ainsi, ô Lindamor,
que vous surprenez les Dames? ce n'est pas acte
d'un Cheualier tel que vous estes. Ie vous
auoüe, me dit-il, gracieuse Nymphé, que ce
n'est pas acte d'un Cheualier, mais aussi ne me
nierez-vous pas que ce ne soit celuy d'un A-
mant, & que suis-je plus qu'Amant? Amour qui
apprit à filer aux autres, m'apprend à estre jar-
dinier. Est-il possible, Madame, dit-il, s'adres-
sant à la Nymphé, que cette extrême affection
que vous faites naistre, vous soit si desagreable,
que vous la vueilliez faire finir par ma mort?
I'ay pris la hardiesse de vous apporter ce que
vous vouliez de moy, ce cœur ne vous doit-il
pas estre plus agreable en vie que mort? que s'il

vous plaist qu'il meure, voila vn poignard qui abregera ce que vostre rigueur fera avec le temps. La Nymphe à toutes ces paroles ne respondit autre chose sinon : Ah ! Leonide, vous m'avez trahie, & à ce mot elle se retira dans l'allée, où elle trouua vn siege fort à propos, car elle estoit tant hors de soy, qu'elle ne sçauoit où elle estoit. Là le Cheualier se rejette à genoux, & moy ie m'en vins à l'autre costé, & luy dis : Comment, Madame, vous dites que ie vous ay trahie ? pourquoy m'accusez-vous de cecy ? Je vous jure par le seruice, que ie vous ay voüé, n'auoir rien sçeu de cét affaire, & que Fleurial m'a deceuë aussi bien que vous : Mais ie louë Dieu, que la tromperie soit si auantageuse pour chacun. Dieu mercy, voicy le cœur de Lindamor, que Fleurial vous auoit promis, mais le voicy en estat de vous faire seruice, ne deuez-vous pas estre bien-aise de cette trahison ?

Il seroit trop long à raconter tous les discours que nous eusmes ; tant y a qu'en fin nous fîmes la paix, & de telle sorte, que cette Amour fut plus estroittement liée qu'elle n'auoit iamaïs esté : toutesfois avec condition qu'à l'heure mesme il partiroit pour aller où Amasis & Clidaman l'auoient enuoyé. Ce départ fut mal-aisé, toutesfois il falut obeyr, & ainsi apres auoir baisé la main à Galathée, sans nulle faueur plus grande, il partit : bien s'en alla-t'il avec assurance qu'à son retour, il pourroit

636 LA I. PARTIE D'ASTRÉE,
la voir quelquefois à cette mesme heure, & en
ce mesme lieu: mais que sert-il de particulariser
toute chose? Lindamor retourna où ceux qui
estoint à luy l'attendoient, & de là en diligen-
ce alla où Clidaman pensoit qu'il fust, & par les
chemins bastit mille prudentes excuses de son
sejour, tantost accusant les incommoditez des
montagnes, & tantost d'une maladie qui enco-
paroissoit à son visage, à cause de ses blessures,
& luy semblant que tout ce qui l'esloignoit de
sa Dame, n'estoit pas affaire qui meritaist plus
long sejour, il revint avec permission d'Amasis
& de Clidaman, en Forest, où estant arriué, &
ayât rendu bon conte de sa charge, il fut hono-
ré & caressé comme sa vertu le meritoit: mais
tout cela ne luy touchoit point au cœur, au prix
d'un bon accueil qu'il receuoit de la Nymphe,
qui depuis son dernier départ auoit accru de
forte sa bonne volonté, que ie ne sçay si Linda-
mor auoit occasion de se dire plus Amant que
aimé. Cette recherche passa si outre, qu'un soir
estant dans le jardin, il la pressa plusieurs fois
de luy permettre qu'il la demandast à Amasis,
qu'il s'asseuroit auoir rendu tant de bons ser-
uices, & à elle & à son fils, qu'ils ne luy refuse-
roient point cette grace. Elle luy respondit:
Vous devez douter de leur volonté plus que de
vos merites, & devez estre moins assuré de
vos merites, que de ma bonne volonté; toutes-
fois ie ne veux point que vous leur en parliez

que Clidaman ne se marie : ie suis plus ieune que luy ; ie puis bien attendre autant. Ouy bien vous, respondit-il incontinent, mais non pas la violence de ma passion : pour le moins si vous ne me voulez accorder de remede , donnez-m'en vn qui ne peut vous nuire, si vostre volonte est telle que vous me dites. Si ie le puis, dit-elle, sans m'offenser, ie le vous promets. Apres luy auoir baisé la main : Madame, luy dit-il, vous m'avez promis de jurer deuant Leonide, & deuant les Dieux, qui oyent nos discours, que vous serez ma femme, comme ie fais serment deuant eux-mesmes, de n'en auoir iamais d'autre. Galathée fut surprise, toutesfois feignant que ce fust partie pour le serment qu'elle en auoit fait, & en partie en ma persuasiō, quoy que veritablement ce fust à celle de son affectiō, elle le contenta, & le luy iura entre mes mains, à condition que iamais Lindamor ne reuiendroīt en ce jardin, que le mariage ne fust declare : & cela pour empescher que l'occasion ne les fist passer plus outre. Voila Lindamor le plus content qui fut iamais, plein de toute sorte d'esperance, pour le moins de toutes celles qu'un Amant peut auoir estant aimé, & n'attendant que la conclusion promise de ses desirs, quand Amour, ou plustost la fortune voulut se mocquer de luy, & luy donner le plus cruel ennuy qu'autre peust auoir. O Lindamor, quelles vaines propositions sont les vostres !

En ce temps Clidaman estoit party pour aller chercher avec Guyemants les hazards des armes , & pour lors il se trouuoit en l'armée de Meroüée , & encor qu'il y fust allé secrettement , si est-ce que ses actions le découurirent assez ; & parce qu'Amasis ne vouloit pas qu'il y demeurast de cette sorte , elle fit leuée de toutes les forces qu'elle pût pour luy entoyer , & comme vous sçauiez , en donna la charge à Lindamor , & retint Polemas pour gouuerner sous elle à toutes ses Prouinces , iusques à la venuë de son fils : ce qu'elle fit , tant pour satisfaire à ces deux grands personnages , que pour les separer vn peu : car depuis le retour de Lindamor , ils auoiët tousiours eu quelque pique ensemble , fust que rien n'est de si secret , qui en quelque sorte ne se découure , & qu'à cette occasion Polemas eust quelque vent que ce fust luy contre qui il auoit combattu , ou bien que l'Amour seul en fust la cause. Tant y a que chacun connoissoit bien le peu de bonne volonté qu'ils se portoient. Or Polemas demouroit fort content , & Lindamor ne s'en alloit pas mal volontiers , l'vn pour demeurer près de sa Maistresse , & l'autre pour auoir occasion , faisant seruice à Amasis , de se l'obliger , esperant par cette voye de se faliciter le chemin au bien auquel il aspiroit. Mais Polemas qui connoissoit à l'œil combien il estoit défavorisé , & combien au rebours son riuai receuoit de fa-

teurs, n'ayant guere d'esperance ny en ses serui-
 ces, ny en ses merites, recourut aux artifices. Et
 voicy comment il aposte vn homme , mais vn
 homme le plus fin & le plus rusé qui fust iamais
 en son mestier , à qui sans le faire reconnoistre
 à personne de la Cour , il fit secrettement voir
 Amasis, Galathée, Siluie, Silere, moy, & toutes
 ces autres Nymphes , & non seulement luy
 montra le visage, mais luy raconta tout ce qu'il
 sçauoit de toutes, voire des choses plus secret-
 tes dont comme vn vieil Courtisan, il estoit bié
 informé, & puis le pria de se feindre Druyde, &
 grand deuin. Il vint dans ce grād bois de Sau-
 gneu , prés des beaux jardins de Mont-brison,
 où sur la petite riuere qui y passe presque au tra-
 uers, il fit vne logette , & demeura là quelques
 iours , faisant le grand deuineur , si bien que
 le bruit en vint iusques à nous, & mesmes Gala-
 thée le sçachant, l'alla trouuer pour apprendre
 quelle seroit sa fortune. Ce rusé sçeut si bien
 contrefaire son personnage , avec tant de cir-
 constāces, & ceremonies, qu'il faut que i'auouë
 le vray , i'y fus deccüe aussi bien que les autres.
 Tant y a que la conclusion de sa finesse fut de
 luy dire , que le Ciel luy auoit donné par in-
 fluence le choix d'vn grand bien ou d'vn grand
 mal , & que c'estoit à sa prudence de les élire.
 Que l'vn & l'autre procedoient de ce qu'elle
 deuoit aimer, & que si elle méprisoit son aduis,
 elle seroit la plus malheureuse personne du

640. LA I. PARTIE D'ASTREE,
monde : & au contraire tres-heureuse, si elle
faisoit bonne deliberation, que si elle le vouloit
croire, il luy donneroit des connoissances si cer-
taines de l'un & de l'autre, qu'il ne tiendrait
qu'à elle de les discerner. Et luy regardant la
main, puis le visage, il luy dit, vn tel iour estant
dans Marcilly, vous verrez vn homme vestu
d'une telle couleur; si vous l'épousez, vous estes
la plus miserable du monde : puis il luy fit voir
dans vn miroir, vn lieu qui est le long de la ri-
uiere de Lignon, & luy dit : Voyez-vous ce
lieu ? allez-y à telle heure, vous y trouuerez vn
homme qui vous rendra heureuse, si vous l'é-
pousez. Or Climante (tel est le nom de ce trom-
peur) auoit finement sçeu, & le iour que Linda-
mor deuoit partir, & la couleur dont il seroit
vestu : & son dessein estoit que Polemas feignant
d'aller à la chasse, se trouueroit au lieu qu'il
auoit fait voir dans le miroir. Or oyez, ie vous
supplie, comme le tout est reüssi. Lindamor ne
faillit point de venir vestu comme auoit dit
Climante, & au mesme iour Galathée, qui auoit
bonne memoire de Lindamor, demeura si estô-
née, qu'elle ne sçeut respondre à ce qu'il luy di-
soit. Le pauvre Cheualier creut que c'estoit le
désplaisir de son éloignement, de sorte qu'apres
luy auoir baisé la main, il partit, & s'en alla à
l'armée plus content que ne vouloit sa fortune.
Si i'eusse sçeu qu'elle se fust mise en cette opi-
nion, i'eusse tasché de l'en diuertir, mais elle me
le

le tint si secret, que pour lors ie n'en eus aucune connoissance. Depuis s'approchant le iour que Climante luy auoit dit qu'elle trouueroit sur les riues de Lignon celuy qui la rendroit heureuse ; elle ne me voulut pas dire entierement son dessein , mais seulement me fit entendre qu'elle vouloit sçauoir si le Druyde estoit veritable ; en ce qu'il luy auoit dit , qu'aussi bien la Cour estoit si seule , qu'il n'y auoit plus de plaisir , & que la solitude seroit pour vn temps plus agreable : qu'elle estoit resoluë d'aller en son Palais d'Isoure , la plus seule qui luy seroit possible, & que des Nymphes, elle ne vouloit auoir que Syluie & moy , sa nourrice , & le petit Meril : quant à moy qui estois ennuyée de la Cour , ie luy dis , qu'il seroit bien à propos de s'y aller vn peu diuertir , & ainsi faisant entendre à Amasis, qu'elles'y vouloit purger, elle s'y en alla le lendemain : mais ç'auoit esté sa nourrice qui l'auoit fortifiée en cette opinion ; car cette bonne vieille , qui aimoit tendrement sa nourriture , estant de facile creance en ses prediCTIONS , comme sont la plupart de celles de son aage , luy conseilla de le faire , & l'en pressa de sorte , que la trouuant desia toute disposée , il luy fut aisé de la mettre en ce labyrinthe. Ainsi donc nous voila toutes trois seules en ce Palais. Pour moy ie ne fus de ma vie plus estonnée, car figurez-vous trois personnes dans ce grand bastiment : Mais la Nymphes , qui

642 LA I. PARTIE D'ASTREE;

auoit bien remarqué le iour que Climante luy auoit dit, se prepara le soir auparauant pour y aller, & le matin s'habilla le plus à son aduantage qu'elle pût, & nous commanda d'en faire de mesme. De cette sorte nous allons dans vn chariot iusques au lieu assigné, où estant arriuées par hazard à l'heure mesme qu'auoit dit Climante, nous trouuasmes vn Berger presque noyé, & encores à moitié couuert de bouë & de grauiier, que la fureur de l'eau auoit jetté contre nostre bord. Ce Berger estoit Celadon, ie ne sçay si vous le connoissez, qui par hazard estant tombé dans Lignon, auoit failly de se noyer, mais nous arriuasmes si à propos, que nous le sauuasmes, car Galathée croyant que ce fust cestuy-cy qui la deuoit rendre heureuse, deslors commença de l'aimer de telle sorte, qu'elle ne plaignoit point sa peine à nous aider à le porter dans le chariot, & de là iusques au Palais, sans qu'il reuinist: pour lors le sable, l'effroy de la mort, les taches qu'il auoit au visage gardoient que la beauté ne se pouuoit remarquer: & quant à moy, ie maudissois l'enchanteur & le deuin qui estoit cause que nous auions cette peine, car ie vous jure que ie n'en eus de ma vie tant. Mais depuis qu'il fut reuenue, & que son visage ne fut plus souillé, il parut le plus bel homme qui se puisse dire, outre qu'il a l'esprit ressentant toute autre chose plustost que le Berger: ie n'ay rien veu en nostre Cour de plus ciuilité, ny de plus

de d'estre aimé, si bien que ie ne m'estonne
 i Galathée en est tant éperdument amou-
 é, qu'à peine le peut-elle abandonner la-
 t, mais certes, elle se trompe bien, d'autant
 ce Berger est perdu d'Amour, pour vne
 ere nommée Astrée; si est-ce que toutes ces
 es n'ont pas fait vn petit coup cōtre Linda-
 , parce que la Nymphe ayant trouué yray
 ie ce menteur luy a dit, est resoluë de mou-
 lustost que d'épouser Lindamor, & s'estu-
 ar toute sorte d'artifice de se faire aimer à
 erger, qui ne fait mesme en sa presence que
 prier l'esloignement d'Astrée. Ie ne sçay si
 ontrainte où il se trouue (car elle ne le veut
 it laisser sortir du Palais,) ou si l'eau qu'il
 quand il tomba dans la riuere, en est la
 e, tant y a que depuis il est allé trainant,
 ost dans le liët, tantost dehors, mais enfin il
 s vne fièvre si ardante, que ne sçachant plus
 mede à sa santé, la Nymphe me cōmanda
 enir en diligence vous querir afin que vous
 ez ce qui seroit necessaire pour le sauuer.
 e Druyde estoit demeuré fort attentif du-
 ce discours, & fit diuers iugemens selon les
 is des paroles de sa niece, & peut-estre assez
 rochant du vray: car il connut bien qu'elle
 oit pas du tout exempte, ny d'Amour, ny
 aute. Toutesfois comme fort aduisé qu'il
 it, il le dissimula avec beaucoup de discre-
 , & dit à sa niece qu'il estoit tres-aïse de

644 LA I. PARTIE D'ASTRÉE,

pouuoir seruir Galathée, & mesme en la personne de Celadon, de qui il auoit tousiours aimé les parens, & qu'encor qu'il fust Berger, il ne laissoit d'estre de l'ancien tige des Cheualiers, & que ses ancestres auoient esleu cette sorte de vie pour plus reposée, & plus heureuse que celle des Cours, qu'à cette occasion il le faisoit honorer, & faire bien seruir : mais que cette façon de viure dont vsoit Galathée, n'estoit ny belle pour la Nymphé, ny honorable pour elle; qu'estant arriué au Palais, & ayant veu ses deportemens, il luy diroit comme il vouloit qu'elle se gouuernast. La Nymphé vn peu honteuse luy respondit, qu'il y auoit long-temps qu'elle auoit dessein de luy dire, mais qu'elle n'auoit eu ny la hardiesse, ny la commodité, qu'à la verité Climante estoit cause de tout le mal. O ! respondit Adamas, s'il y auoit moyen de l'attraper, ie luy ferois bien payer avec vsure le faux tiltre qu'il s'est vsuré de Druyde. Cela sera fort aisé, dit la Nymphé, par le moyen que ie vous diray. Il dit à Galathée qu'elle retournaist deux ou trois fois au lieu où elle deuoit trouuer cet homme, en cas qu'elle ne l'y rencontrast la premiere fois. Je sçay que Polemas & luy, ayans esté trop tardifs le premier iour, ne manquerent d'y venir les autres suiuans; qui voudra surprendre ce trompeur, il ne faut que se cacher au lieu que ie vous monstrey, où sans doute il viendra : & quant au iour, vous le

LIVRE NEUFIESME. 645
irrez sçauoir de Galathée; car quant à moy
'ay oublié,

Fin du neuvième Livre.



Sc ij





L'ASTRÉE
DE MESSIRE
HONORE' D'VRFE'.
PREMIERE PARTIE.
LIVRE DIXIESME.



VEC ces discours, le Druyde, & la Nymphé, tromperent vne partie de la longueur du chemin, ayans esté & l'un & l'autre si attentifs, que presque sans y penser, ils se trouuerent auprès du Palais d'Isoure. Mais Adamas qui vouloit en toute façon remedier à cette vie, l'instruisit de tout ce qu'elle auoit à dire de luy à Galathée, & sur tout de ne point luy faire entendre qu'il ait desapprouué ses actions : car, disoit-il, ie connois bien que le courage de la Nymphé se doit vaincre par douceur, & non par force. Mais cependant, ma niepce, souuenez-vous de vostre deuoir, & que

Si iiii

648 LA I. PARTIE D'ASTREE,

ces amourachemēs sont honteux, & pour ceux qui en sont atteints, & pour ceux qui les fauorifient. Il eust continué les remonſtrances, ſi à l'entrée du Palais ils n'euffent rencontré Sylue, qui les conduiſit où eſtoit Galathée: pour lors elle ſe promenoit dans le plus proche jardin cependant que Celadon repoſoit: ſoudain qu'elle les apperceut, elle ſ'en vint à eux, & le Druyde d'un genouil en terre, la ſalua en luy baiſant la robbe, & de meſme Leonide, mais les releuāt, elle les embrāſſa tous deux, remerciant Adamas de la peine qu'il auoit priſe de venir, auec aſſurance de ſ'en reuencher en toutes les occaſiōs qu'il luy plairoit. Madame, dit-il, tous mes ſeruices ne ſçauroient meriter la moindre de ces belles paroles, ie regrette ſeulement que ce qui ſe preſente ne ſoit vne preuue plus grande de mon affection, afin qu'en quelque ſorte vous puiſſiez connoiſtre, que ſi ie ſuis vieillly ſans vous auoir fait ſeruice, cen'a pas eſté faute de volonté, mais de n'auoir eu l'heur d'eſtre employé. Adamas, reſpondit la Nymphe, les ſeruices que vous auez rendu à Amaliſ, ie les tiens pour miens, & ceux que i'ay receus de voſtre niepce, ie les reçois comme de vous, par ainſi vous ne pouuez pas dire qu'en la perſonne de ma mere vous ne m'ayez beaucoup ſeruie, & qu'en celle de voſtre niepce, vous n'ayez bien ſouuent eſté employé. Quelquesfois, ſi ie puis, ie reconnoiſtray ces ſeruices tous enſemble,

mais en ce qui se présente à cette heure , ressouvenez-vous, puis qu'il n'y a rien de plus douloureux que les blessures qui sont aux parties plus sensibles, qu'ayant l'esprit blessé, vous ne sçauriez jamais trouver occasion de me servir qui me fut plus agreable que celle-cy: Nous en parlerons à loisir, cependant allez vous reposer, & Sylvie vous conduira en vostre chambre , & Leonide me rendra conte de ce qu'elle a fait. Ainsi s'en alla le Druyde: Et Galathée caressant Leonide plus que de coustume , luy demanda des nouvelles de son voyage , à quoy elle satisfait: Mais, continua-t'elle, Madame, ie loüe Dieu, que ie vous retrouue plus joyeuse que ie ne vous auois laissée. M'amie , luy dit la Nymphé , la guerison toute évidente de Celadon m'a rapporté ce bien : car il faut que vous sçachiez que vous ne fustes pas à vne lieuë d'icy qu'il se resueilla sans fièvre, & depuis est allé amendant de sorte , que luy mesme espere de se pouvoir leuer dans deux ou trois iours. Voila , respondit Leonide , les meilleures nouvelles qu'à mon retour i'eusse pû desirer, que si ie les eusse sçeuës plustost, ie n'eusse pas conduit ceans Adamas. Mais à propos, dit Galathée , que dit-il de cét accident ? car ie m'asseure que vous luy auez tout déclaré. Vous me pardonnerez, Madame , dit Leonide, ie ne luy ay dit que ce que i'ay pensé ne luy pouvoir estre caché , lors qu'il seroit icy. Il sçait l'amitié

que vous portez à Celadon , que ie luy ay dit estre procedée de pitié , il connoist fort bien ce Berger , & tous ceux de sa famille , & s'assure de luy pouuoir persuader tout ce qu'il luy plaira , & ie croy quant à moy , si vous vous y employez , qu'il vous y seruira : mais il faudroit luy parler ouuertement. Mon Dieu , dit la Nymphe , est-il possible ? ie suis certaine que s'il l'entreprend , le tout ne peut reussir qu'à mon contentement , car sa prudence est si grande , & son iugement aussi , qu'il ne peut que venir à bout de tout ce qu'il commencera. Madame , dit Leonide , ie ne vous parle point sans fondement , vous verrez si vous vous seruez de luy , ce qui en sera. Voila la Nymphe la plus contente du monde , se figurant desia au comble de ses desirs. Mais cependant qu'elles discouroient ainsi , Syluie & Adamas s'entretenoient de ce mesme affaire , car la Nymphe , qui auoit beaucoup de familiarité avec le Druyde , luy en parla dès l'abord tout ouuertement : luy qui estoit fort aduisé , pour sçauoir si sa niece luy auoit dit la verité , la pria de luy raconter tout ce qu'elle en sçauoit. Syluie qui vouloit en toute sorte rompre cette pratique , le fit sans dissimulation , & le plus brieuement qu'il luy fut possible , de cette sorte :

HISTOIRE DE LEONIDE,

Sachez que pour mieux vous faire entendre tout ce que vous me demandez ; ie suis contrainte de toucher des particularitez d'autre que de Galathée, & ie le feray d'autant plus volontiers, qu'il est mesme à propos que pour y pourueoir à l'aduenir elles ne vous soient point cachées : C'est de Leonide dont ie parle, que le destin semble vouloir embrouïller d'ordinaire aux desseins de Galathée. Ce que ie vous en dis n'est pas pour la blasmer, ou pour le publier : car le vous disant, ie ne le croy moins secret, que si vous ne l'auiez pas sçeu : Il faut donc que vous entendiez, qu'il y a fort long-temps que la beauté & les merites de Leonide luy acquirent, apres vne longue recherche, l'affection de Polemas, & parce que les merites de ce Cheualier ne sont point si petits, qu'ils ne puissent se faire aimer, vostre niepce ne se contenta d'estre aimée, mais voulut aussi aimer : toutesfois elle s'y conduisit avec tant de discretion, que Polemas mesme fut longuement sans en rien sçauoir : Je sçay que vous auez aimé, & que vous sçauiez mieux que moy combien mal-aisément se peut cacher Amour, tant y a qu'enfin le voile estant osté, & l'un & l'autre se connust, & Amant, & aimé : toutesfois cette amitié estoit si honneste,

652 LA I. PARTIE D'ASTRE'E,
qu'elle ne leur auoit permis de se l'oser declarer. Apres le sacrifice qu'Amasis fait tous les ans le iour qu'elle espousa Pimandre, il aduint que l'apresdisnée nous trouuant toutes dans les jardins de Mont-brison, pour passer plus joyeusement cette heureuse journée elle & moy, pour nous garentir du Soleil, nous estions assises sous quelques arbres, qui faisoient vn agreable ombrage. A peine y estions-nous, que Polemas se vint mettre parmy nous, feignant que ç'auoit esté par hazard qu'il nous eust rencôtrées, quoy que i'eusse bien pris garde qu'il y auoit longtemps qu'il nous accompagnoit de l'œil. Et parce que nous demeurions sans dire mot, & qu'il auoit la voix fort bonne, ie luy dis, qu'il nous obligeroit fort s'il vouloit chanter. Je le feray, dit-il, si cette belle, monstrant Leonide, me le commande. Vn tel commandement, dit-elle, seroit vne indiscretion : mais i'y employeray bien ma priere, & mesmes si vous auez quelque chose de nouveau. Je le veux, respondit Polemas, & de plus ie vous assure, que ce que vous orrez, n'a esté fait que durant le sacrifice, cependant que vous estiez en oraison. Et quoy, luy dis-ie, ma compagne est donc le sujet de cette chanson ? Ouy certes, me respondit-il, & i'en suis tesmoing : & lors il commença de cette sorte.

S T A N C E S,

D'une Dame en deuotion.

DAns le Temple sacré les grands Dieux adoroit
Celle que tous les cœurs adorent d'ordinaire :
Elle sans qui la grace au monde ne peut plaire,
Des yeux & de la voix, des graces requeroit.

Et bien qu'elle voulust ses beaux yeux desarmer,
Et laisser de sa voix les appas & les charmes,
Ses beaux yeux & sa voix auoient de telles armes,
Qu'on ne pouuoit la voir ny l'ouyr sans l'aimer.

Si quelquefois ses yeux d'un saint zele enflambez
Vont mignardant le Ciel, toute ame elle mignurde,
Et si demy fermez en bas elle regarde,
O que leurs mouuemens ont de traits desrobez!

Que si quelque sousspir va du cœur s'esgarant,
Quand les douceurs du Ciel en esprit elle esprenue,
O que cét air fuitif incontinent retreue
D'autres sousspirs esmeus d'un esprit differant!

O grand Dieu! disoit-elle, ayez pitié de moy :
Et mon desir alors s'efforçoit de luy dire,
Ayez pitié de moy, qui la pitié desire,
Les effets de pitié doit ressentir en soy.

654 LA I. PARTIE D'ASTRE'E,

*Sois pere, disoit-elle, & non iuge en courroux,
Puis que tu veux, ô Dieu ! que pere l'on t'appelle,
Sois ma Dame, disois-je, & non pas sicruelle,
Puis que tant de beauté te rend Dame de tous.*

*Regarde ta bonté plustost que ta rigueur
Quand tu veux chastier, disoit-elle, une offense,
Et moy, ie luy disois : Et toy de mesme, pense
Qu'à tes yeux tant humains doit ressembler ton
cœur.*

*Souviens-toy, disoit-elle, ô grand Dieu ! que ie suis
A toy dès ma naissance, & que toy seul j'adore :
Et moy ie suis à toy, luy disois-je, & encore
Que toy seule en mes vœux adorer ie ne puis.*

*Mesure, disoit-elle, à l'Amour ta pitié :
Et lors elle tranchoit pour un temps son murmure,
Et moy ie luy disois : Et toy, belle, mesure
Ta pitié, non à moy, mais à mon amitié.*

*Ses vœux furent receus, & les miens repoussez,
Et toutesfois les miens auoient bien plus de Zele :
Car de la seule foy les siens naissoient en elle,
Moy ie voyois la Saincte où les miens sont dressez.*

*Elle obtient le pardon (mais qui peut refuser
Chose qu'elle demande ?) & i'en portay la peine :
Car depuis s'esloignant de toute chose humaine,
Elle ne me vid plus que pour me mespriser.*

*Est-ce ainsi, dis-ie alors, que t'ayant fait mercy,
Au lieu de pardonner, tu me fais un outrage ?
O grand Dieu! puny-la d'un si mauuais courage,
Car si ie faux, ses yeux me l'ordonnent ainsi.*

Nous estions demeurées fort attentives, & peut-estre i'eusse sçeu quelque chose dauantage, n'eust esté que Leonide, craignant que Polemas ne declarast ce qu'elle me vouloit cacher, soudain qu'il eut paracheué prit la parole. Je gage, dit-elle, que ie deuineray pour qui cette chanson a esté faite; & lors s'approchant de son oreille, fit semblant de la luy nommer: mais en effet elle luy dit qu'il prit garde à ce qu'il diroit deuant moy. Luy comme discret, se retirant, luy respondit: Vous n'avez pas deuiné, ie vous jure que ce n'est pas pour celle que vous m'avez nommée. le m'apperçeus alors qu'elle se cachoit de moy, qui fut cause que feignant de cueillir quelques fleurs, ie m'ostay d'auprés d'eux, & m'en allay d'un autre costé, non toutesfois sans auoir l'œil à leurs actions. Or depuis Polemas mesme m'a raconté le tout, mais ç'a esté apres que son affection a esté passée, car tant qu'elle a continué, il n'a pas esté en mon pouuoir de luy faire rien aduoüer. Estans donc demeurez seuls, ils reprindrent les brisées qu'ils auoient laissées, & elle fut la premiere qui commença: Et quoy Polemas, dit-elle, vous vous joüez ainsi de vos amies? Aduoüez la verité, pour qui sont

856 LA I. PARTIE D'ASTRÉE,
ces vers ? Belle Nymphé , dit-il , en vostre âme
vous sçavez aussi bien pour qui ils sont que
moy. Et comment , dit-elle ; me croyez-vous
quelque deuineresse ? Oüy certes , répondit Po-
lemas , & de celles qui n'obeyssent pas au Dieu
qui parle par leur bouche , mais qui se font
obeyr à luy. Comment entendez-vous cét Enig-
me ? dit la Nymphé. L'entends , repliqua-t'il ,
qu'Amour parle par vostre bouche , autrement
vos paroles ne seroient pas si pleines de feux &
d'Amour qu'elles peussent allumer en tous
ceux qui les oyent , des brasiers si ardants , &
toutesfois vous ne luy obeïssiez point , encore
qu'il commande. que qui aime soit aimé : car
toute desobeyssante , vous faites que ceux qui
meurent d'Amour pour vous , vous peuvent
bien ressentir belle , mais non iamais Amante ,
ny seulement pitoyable : l'en parle pour mon
particulier , qui puis avec verité , iurer n'y auoir
au monde beauté plus aimée que la vostre l'est
de moy. En disant ces paroles dernieres il rou-
git , & elle soufrit , en luy respondant : Polemas ,
Polemas , les vieux soldats par leurs playes
monstrent le tesmoignage de leur valeur , & ne
s'en plaignent point ; vous qui vous plaignez
des vostres , seriez bien empesché de les mon-
strer , si Amour comme vostre general , pour
vous donner digne salaire , demandoit de les
voir. Cruelle Nymphé , dit le Cheualier , vous
vous trompez : car ie luy dirois seulement , O
Amour !

Amour ! oste ce bandeau , & regarde les yeux de mon ennemie : Car il n'auroit pas si tost ouuert les yeux qu'il ressentiroit les mesmes playes que ie porte au cœur , non point comme vous dites en me plaignant : mais tant s'en faut en faisant ma gloire d'auoir vn si digne autheur de ma blessure. Par ainsi iugez que si Amour vouloit entrer en raison avec moy , ie luy aurois plustost satisfait qu'à vous : car il ressentiroit les mesmes coups , ce que vous ne pouuez , d'autant qu'un feu ne se peut brusler soy-mesme : Si ne deuez-vous pas encor qu'insensible à vos beautéz , l'estre à nos larmes , ny estre marrie , où les armes du merite ne peuvent resister , si celles de la pitié , pour le moins rebouchent le tranchant de vos rigueurs , afin que de mesme qu'on vous adore comme belle , on vous puisse louer comme humaine. Léonide aimoit ce Cheualier , & toutesfois ne vouloit pas qu'il le sceut encores : mais aussi elle craignoit qu'en luy ostant l'esperoir entièrement , elle ne luy fit perdre le courage : cela fut cause qu'elle luy respondit. Si vostre amitié est telle , le temps m'en donnera plus de connoissance que ces paroles trop bien dites pour proceder d'affection : car à ce que i'ay ouy dire , l'affection ne peut estre sans passion , & la passion ne peut permettre à l'esprit vn si libre discours , mais quand le temps m'en aura autant dit que vous , vous deuez croire , que ie ne suis ny de pierre ,

658 LA I. PARTIE D'ASTRÉE,

ny si mesconnoissante que vos merites ne me
soient connus, & que vostre amitié ne m'esmeu-
ue : Iusques alors n'esperez de moy , que cela
mesme que vous pouuez de mes compaignes en
general. Le Cheualier luy voulut baïser la main
pour cette assurance: mais parce que Galathée
la regardoit: Cheualier, luy dit-elle, soyez dis-
cret, chacun a l'œil sur nous, si vous traitez de
cette sorte vous me perdrez. Et à ce mot elle se
leua, & vint entre nous qui allions cueillant des
fleurs. Voila la premiere ouuerture qu'ils se fi-
rent de leurs volonte, qui donna occasion à
Galathée de s'en mesler: Car s'estant apperceuë
de ce qui s'estoit passé au jardin, & ayant des
long-temps fait dessein d'acquerir Polemas,
voulut le soir sçauoir ce qui s'estoit passé entre
Leonide & luy, & parce qu'elle s'est tousiours
renduë fort familiere à vostre niepce, & qu'elle
a monsté de la particulariser en ses secrets, la
Nymphen'osa luy nier entieremēt la verité de
cette recherche, il est vray qu'elle luy teut ce
qui estoit de sa volonte propre, & sur ce dis-
cours Galathée voulut sçauoir les paroles par-
ticulieres qu'ils s'estoient dites, en quoy vostre
niepce en partie satisfit, & en partie dissimula.
Si est-ce qu'elle en dit assez pour accroistre de
telle sorte le dessein de Galathée, que depuis ce
iour elle resolut d'en estre aimée, & entreprit
cette oeuvre avec de tels artifices, qu'il estoit
impossible qu'il aduint autrement. D'abord

se deffendit à Leonide de continuer plus ou-
 cette affection, & puis luy dit, qu'elle en
 upast toutes les racines, parçe qu'elle sçauoit
 en que Polemas auoit autre dessein, & que ce-
 ne luy seruiroit qu'à se faire mocquer. Ou-
 : que si Amasis venoit à le sçauoir, elle en se-
 it offensée. Leonide, qui alors n'auoit pas
 us de malice qu'un enfant, receut les paroles
 la Nympe, comme de sa Maistresse, sans
 netrer au dessein qui les luy faisoit dire, &
 usi demeura quelques iours si retirée de Po-
 nas, qu'il ne sçauoit à quoy il en estoit : au
 mmencement cela le rendoit plus ardent en
 recherche : Car c'est l'ordinaire de ces ieu-
 es esprits, de desirer avec plus de violence ce
 si leur est le plus difficile : & de fait il continua
 sorte, que Leonide auoit assez de peine à
 timuler le bien qu'elle luy vouloit : & enfin
 sçeut si mal-faire, que Polemas conneut bien
 'il estoit aimé : mais voyez ce que l'Amour
 donne : ce ieune Amant apres auoir trois ou
 atre mois continué cette recherche d'autant
 us violemment, qu'il auoit moins d'asseu-
 nce de la bonne volonté qu'il desiroit, aussi-
 & presque qu'il en est certain, perd sa violen-
 ce peu à peu, aime si froidement, que d'autant
 de la fortune & l'Amour, quand ils commen-
 nt à descendre, tombent tout à fait : la Nym-
 ie ne se prit garde qu'elle demeura là seule
 cette affection. Il est vray que Galathée qui

cela continua si longuement & si ou
que Polemas commença de tourne
vers Galathée, & peu après le cœur
car se voyant fauoriser d'une plus g
celle qui le mesprisoit, il se blasmoit
frir sans ressentiment, & de n'embr
tune qui toute riante le venoit r
Mais, ô sage Adamas ! voyez quelle
rencontre a esté celle-cy, & comm
l'Amour de se joüer de ces cœurs
quelque temps que par l'ordonnan
daman, Agis se rencontra seruiteu
niepce, & comme vous sçauéz, par
de la fortune. Or quoy que ce ieune
ne se fust point donné à Leonide d
ration, si consentit-il au don, & l'ap
les seruices que depuis il luy rendit

leur de ses responses au lieu d'esteindre ses jalousies , seulement amortissoit peu à peu ses amours: car considerant combien il y auoit peu d'assurance en son ame , il tascha de prendre vne meilleure resolution , qu'il n'auoit pas fait par le passé , & ainsi pour ne voir vn autre triompher de luy , il esleut plustost de s'esloigner. Reçete , à ce que i'ay ouï dire , la meilleure qu'une ame atteinte de ce mal puisse auoir pour s'en deliurer : Car tout ainsi que le commencement de l'Amour est produit par les yeux , il me semble que celuy de son contraire le doit estre par le deffaut de la veüe , qui ne peut estre en rien tant qu'en l'absence , où l'oubly mesme couure de ses cendres les trop viues representations de la chose aimée: & d'effet Agis paruint heureusement à son dessein: car à peine estoit-il entierement party , que l'Amour partit aussi de son ame , y logeant en sa place le mespris de cette volage. Si bien que Leonide en ce nouveau dessein d'acquérir Polemas , perdit celuy qui desia estoit entierement à elle. Mais les broüilleries d'Amour ne s'arrestant pas là (car il voulut que Polemas ressentist aussi le son costé , ce qu'il faisoit endurer à la Nymphe) presque en ce mesme temps l'affection de Lindamor prit naissance , & il aduint que tout ainsi que Leonide auoit desdaigné Agis pour Polemas , & Polemas Leonide pour Galathée : de mesme Galathée dédaigna Polemas

pour Lindamor. De dire les folies que l'un & l'autre ont faites, il seroit trop mal-aisé : Tant y a que Polemas se voyant enfin payé de la mesme monnoye dont il paya vostre niepce, n'a pû pour cela perdre, ny l'esperance, ny l'Amour: au contraire a recherché toute sorte d'artifice pour rentrer en grace: mais iusques à cette heure fort inutilement : il est vray que s'il n'a pû rien obtenir de plus auantageux, il a pour le moins fait en sorte, que celuy qui a esté cause de son mal, n'a pas esté le possesseur de son bien: car soit par ses artifices, ou par la volonté des Dieux, qu'un certain deuot Druyde luy a declarée depuis quelque tēps en ça, Lindamor n'est plus aimé, & semble qu'Amour ait pris à dessein de ne laisser iamais en repos l'estomach de Galathée : la memoire de l'un n'estant si tost effacée en son ame, qu'une autre n'y prenne place, & nous voycy à cette heure reduites à l'Amour d'un Berger, qui cōme Berger peut en sa qualité meriter beaucoup, mais nō point en celle de seruiteur de Galathée, & toutesfois elle en est si passionnée, que si son mal eust continué, ie ne sçay ce qu'elle fut deuenue: pouuant dire n'auoir iamais veu vne telle curiosité, ny un si grād soing que celuy qu'elle a eu durant son mal. Mais ce n'est pas tout, il faut qu'en ce que ie vay vous dire, ô sage Adamas, vostre prudence fasse paroistre un de ses effets ordinaires. Vostre niepce est tāt éprise de Celadon, que ie ne sçay si Galathée l'est da-

antage; là dessus la jalousie s'est meslée entr'elles, & quoy que j'aye tasché d'excuser, & de raconter ces coups le plus qu'il m'a esté possible, si est-ce que j'en desespere à l'aduenir: C'est pourquoy ie louë Dieu de vostre venue: car sâs mentir ie ne sçauois plus comme m'y conduire sans vous: vous m'excuserez bien si ie vous parle ainsi franchement de ce qui vous touche, l'amitié que ie vous porte à tous deux m'y contraint,

Ainsi paracheua Syluie son discours avec tant de demonstration de trouuer cette vie mauuaise, qu'Adamas l'en estima beaucoup, & pour donner commencement, non point à la guérison du Berger, mais à celle des Nymphes, car ce mal estoit le plus grand, Adamas luy demanda quel estoit son aduis. Quant à moy, dit-elle, ie voudrois commencer à leur oster la cause de leur mal, qui est ce Berger: mais il le faut faire avec artifice, puis que Galathée ne veut point qu'il s'en aille. Vous avez raison, respondit le Druyde: mais en attendant que nous le puissions faire, il faut bien garder qu'il ne deuienne Amoureux d'elles, d'autant que la ieunesse & la beauté ont vne sympathie qui n'est pas petite, & ce seroit trauailler en vains'il venoit à les aimer. O Adamas! dit Syluie, si vous connoissiez Celadon comme moy, vous n'auriez point cette crainte, il est tant amoureux d'Astrée que toute la beauté du monde, hors la sienne, ne luy peut plaire, & puis il est encor assez mal pour

664 LA I. PARTIE D'ASTRE'E,

songer à autre chose qu'à sa guérison. Belle Syl-
uie , répondit le Druyde , vous parlez bien en
personne qui ne sçait guere d'Amour , & com-
,, me celle qui n'a encor senty ses forces. Ce petit
,, Dieu, d'autant qu'il commande à toute chose, se
,, mocque aussi de toute chose, si bien que quand il
,, y a moins d'apparence qu'il doive faire vn ef-
,, fet, c'est lors qu'il se plaist de faire connoistre sa
,, puissance : ne vivez point vous-mesme si assen-
rée, puis qu'il n'y a encor eu nulle sorte de vertu
qui se soit pû exempter de l'Amour : la chaste-
té mesme ne l'a sçeu faire, tescmoin Endimion.
Voy, dit incontinent Syluie, pourquoy, ô sage
Adamas , m'allez-vous presageant vn si grand
desastre ? c'est afin, dit-il, que vous vous armiez
contre les forces de ce Dieu , de peur que vous
assurant trop en l'opinion de ce que vous iu-
gez impossible , vous ne soyez surprise auât que
de vous y estre preparée. I'ay ouy dire que Cela-
don est si beau, si discret & si accompli, qu'il ne
luy defaut nulle des perfections qui font aimer:
si cela est, il y a du danger ; d'autant que les tra-
hisons d'Amour sont si difficiles à decouvrir,
qu'il n'y en a eu encor vn seul qui l'ait pû faire.
Laissez-m'en la peine , dit-elle , & voyez seule-
ment ce que vous voulez que ie fasse en cét af-
faire dont nous auons discouru. Il me semble,
dit le Druyde, qu'il faut que cette guerre se fasse
à l'œil , & quand i'auray veu côme va le mon-
de , nous disposerons des affaires au moins mal

qu'il nous fera possible, & cependant tenons nostre dessein secret. Là dessus Syluie le laissa reposer, & vint retrouver Galathée, qui avec Leonide estoit près du liêt de Celadon : car ayant sçeu qu'il estoit éveillé, elles n'auoient pû ny l'une ny l'autre retarder dauantage de le voir. Les caresses qu'il fit à Leonide ne furent pas petites : car pour la courtoisie dont elle l'obligeoit, il l'aimoit & estimoit beaucoup, quoy que l'humeur de Syluie luy pleust dauantage. Peu après ils entrèrent en discours d'Adamas, loüans sa sagesse, sa prudence, & sa bonté ; sur quoy Celadon s'enquit si ce n'estoit pas cettui-cy qui estoit fils du grãd Pelion, duquel il auoit ouy dire tant de merueilles. C'est luy mesme, respondit Galathée, qui est venu exprés pour vostre mal. O Madame, respondit le Berger, qu'il seroit bon Medecin s'il le pouuoit guerir, mais j'ay opinion que quand il le connoistra, il desesperera plustost de mon salut, qu'il n'osera pas en entreprendre la cure. Galathée croyoit qu'il parlast du mal du corps. Mais dit-elle, est-il possible que vous croyez d'estre encor malade ? Je m'assure que si vous voulez vous y aider, en deux iours vous sortirez du liêt. Peut-estre, Madame, respondit Leonide, ne sera-t'il pas guery pour cela : car quelquesfois nous portons le mal si caché, que nous-mesmes n'en sçapons rien, qu'il ne soit en son extremité. Leur discours eust duré dauantage, n'eust esté que le

Druyde les vinst trouver , afin de voir ce qui seroit necessaire pour son dessein : il le trouua assez bien disposé pour le corps , car le mal auoit passé sa furie , & venoit sur le declin : mais quand il eut parlé à luy , il iugea bien que son esprit auoit du mal , encor qu'il ne creust pas que ce fust pour ces Nymphes , & scachant bien que le prudent Medecin doit tousiours apporter le premier remede au mal qui est le plus prest à faire son effort , il resolut de commencer sa cure , par Galathée . Et en ce dessein desirant de s'claircir tout à fait de la volonté de Celadon , le soir que toutes les Nymphes estoient retirées , il prit garde quand Meril n'y estoit point , & ayant fermé les portes , il luy parla de cette sorte : Je croy , Celadon , que vostre estonnement n'a pas esté petit , de vous voir tout à coup esleué à vne si bonne fortune que celle que vous possédez , car ie m'asseure qu'elle est du tout outre vostre esperance , puis qu'estant nay ce que vous estes , c'est à dire , Berger , & nourry parmy les villages , vous vous voyez maintenant chery des Nymphes , caressé & seruy , ie ne diray pas des Dames , qui ont accoustumé d'estre commandées : mais de celle qui commande absolument sur toute cette contrée . Fortune , à la verité , que les plus grands ont désiré , mais où personne encore n'a pû atteindre que vous ; Dont vous deuez louer les Dieux , & leur rendre graces , afin qu'ils la vous continuent

Adamas luy parloit ainsi pour le conuier à luy dire la verité de son affection, luy semblant que par ce moyen, montrant de l'approuuer, il le feroit beaucoup mieux decouurir. A quoy le Berger respondit avec vn grand soupir: Mon pere, si celle-cy est vne bonne fortune, il faut donc que i'aye le goust de praué, car ie ne ressens de ma vie de plus fascheux absinthes que ceux que cette Fortune, que vous nommez bonne, m'a fait gouster depuis que ie suis en l'estat où vous me voyez. Et comment, adjousta le Druyde, pour mieux couvrir sa finesse, est-il possible que vous ayez si peu de connoissance de vostre bien, que vous ne voyez à quelle grandeur cette rencontre vous esleue? Helas! respondit Celadon, c'est ce qui me menace d'une plus haute cheute. Quoy, vous craignez, luy dit Adamas, que ce bon-heur ne vous dure pas? Je crains, dit le Berger, qu'il dure plus que ie ne le desire: mais pourquoy est-ce que nos brebis s'estonnent, & meurent quand elles sont longuement dans vne grande eau, & que les poissons s'y plaisent & nourrissent? Parce, respondit le Druyde, que c'est contre leur naturel. Et croyez-vous, mon pere, luy repliqua-t'il, qu'il le soit moins contre celui d'un Berger, de viure parmy tant de Dames? ie suis nay Berger, & dās les villages, & rien qui ne soit de ma condition ne me peut plaire. Mais est-il possible, adjousta le Druyde, que l'ambition qui semble estre née

668 LA I. PARTIE D'ASTRE'E,
avec l'homme, ne vous puisse point faire sortir
de vos bois, ou que la beauté dont les attrains
sont si forts pour vn ieune cœur, ne puisse vous
diuertir de vostre premier dessein ? L'ambition
que chacun doit auoir, respondit le Berger, est
de bien faire ce qu'il doit faire, & en cela est
le premier entre ceux de sa condition, & la
beauté que nous deuons regarder, & qui nous
doit attirer, c'est celle-là que nous pouuons ad-
mirer, mais non pas celle que nous deuons reue-
rer, & ne voir qu'avec les yeux du respect. Pour-
quoy, dit le Druyde, vous figurez-vous qu'il y
ait quelque grandeur entre les hommes, où le
merite, & la vertu ne puissent arriuer ? Parce,
respondit-il, que ie sçay que toutes choses doi-
uent se contenir dans les termes où la nature les
a mises, & comme il n'y a pas apparence qu'un
Rubis, pour beau & parfait qu'il soit, puisse de-
uenir vn Diamant, celuy aussi qui espere de s'é-
leuer plus haut, ou pour mieux dire de changer
de nature, & se rendre autre chose que ce qu'il
estoit, perd en vain & le temps & la peine.
Alors le Druyde estonné des considerations de
ce Berger, & bien aise de le voir tant esloigné
des desseins de Galathée, reprit la parole de
cette sorte : Or mon enfant, ie louë les Dieux
de ce que ie trouue en vous tant de sagesse, &
vous assure que tant que vous vous conduirez
ainsi, vous donnerez occasion au Ciel de vous
continuer toute sorte de felicité : Plusieurs

emportez de leurs vanitez sont sortis d'eux-mesmes, sur des esperances encores plus vaines que celles que ie vous ay proposées : Mais que leur en est-il aduenü ? Rien , sinon apres vne longue & incroyable peine , vn tres-grand repentir de s'y estre si long-temps abusez. Vous deuez remercier le Ciel, qui vous a donné cette connoissance auant que vous ayez occasion d'auoir leur repentir, & faut que vous le requeriez qu'il la vous conserue , afin que vous puissiez continuer en la tranquillité , & en la douce vie où vous auez vescu iusques icy. Mais puis que vous n'aspirez point à ces grandeurs ny à ces beautez : qu'est-ce donc , ô Celadon , qui vous peut arrester parmy elles ? Helas ! respondit le Berger, c'est la seule volôté de Galathée qui me retient presque comme prisonnier. Il est bien vray que si mon mal me l'eust permis, i'eusse essayé en toute façon d'échaper, quoy que i'en reconnoisse l'entreprise bien difficile , si ie ne suis aidé de quelqu'un , si ce n'est que laissant tout respect à part, ie m'en vueille aller de force: Car Galathée me tient de si court, & les Nymphes quand elle n'y est pas , & le petit Meril quand les Nymphes n'y peuuent demeurer , que ie ne scaurois tourner le pied, que ie ne les aye à mes costez. Et lors que i'en ay voulu parler à Galathée , elle s'est mise aux reproches contre moy, avec tant de colere, qu'il faut auoüer que ie n'ay osé luy en parler depuis , mais ce séjour m'a

670 LA I. PARTIE D'ASTRÉE,
de sorte esté enuieux, que ie l'accuse principale-
ment de ma maladie. Que si vous auez iamais
eu compassion d'une perſonne affligée, mon pe-
re, ie vous adjure par les grands Dieux que vous
feruez ſi dignement, par voſtre bonté naturelle,
& par la memoire honorable de ce grand Pe-
lion voſtre pere, de prendre pitié de ma vie, &
joindre voſtre prudence à mon deſir, afin de me
ſortir de cette faſcheuſe priſon ; car telle puis-
je dire la demeure que ie fais en ce lieu. Ada-
mas tres-aïſe d'ouyr l'affection dont il le ſup-
plioit, l'embrassa, & le baiſa au front, & puis
luy dit : Ouy, mon enfant, ſoyez aſſeuré que ie
feray ce que vous me demandez, & qu'aſſi-toſt
que voſtre mal le vous permettra, ie vous faci-
literay les moyens pour ſortir ſans effort de ce
lieu: continuez ſeulement en ce deſſein, & vous
gueriſſez. Et apres pluſieurs autres diſcours, il
le laiſſa : mais avec tant de contentement, que
ſi Adamas le luy euſt permis, il ſe fuſt leué à
l'heure meſme.

Cependant Leonide, qui ne vouloit laiſſer
Galathée plus long-temps en l'erreur où Cli-
mante l'auoit miſe, le ſoir qu'elle vid Syluie &
le petit Meril retirez, ſe mit à genoux deuant
ſon liét, & apres quelques diſcours communs,
elle continua : ô Madame, que i'ay appris de
nouuelles en ce voyage ! & des nouuelles qui
vous touchent, & ne voudrois pas, pour quoy
que ce fuſt, ne les auoir ſçeuës, pour vous dé-

tromper. Et qu'est-ce ? respondit la Nymphe. C'est, adjousta Leonide, qu'il vous a esté fait la plus fine meschanceté que iamais Amour inuentaist, & me semble que vous ne deuez point regretter mon voyage, encor que ie n'y eusse fait autre chose. Ce Druyde, qui est cause que vous estes icy, est le plus meschant homme, & le plus ruzé qui se messast iamais de tromper quelqu'un ; & lors elle raconta d'un bout à l'autre ce qu'elle auoit ouy de la bouche mesme de Climante, & de Polemas, & que tout cét artifice n'auoit esté inuenté que pour déposseder Lindamor, & remettre Polemas en sa place. Au commencement la Nymphe demeura vn peu estonnée : en fin l'amour du Berger qui la flattoit, luy persuada que Leonide parloit avec dessein, & pour la diuertir de l'amitié du Berger, afin de le posseder seule. De sorte qu'elle ne creut rien de ce qu'elle luy disoit, au contraire le tournant en risée, elle luy dit : Leonide, allez vous coucher, peut-estre vous leuerez-vous demain plus fine, & lors vous sçaurez mieux déguiser vos artifices, & à ce mot se tourna de l'autre costé, en souffrant : ce qui offensa de sorte Leonide, qu'elle resolut à quelque prix que ce fust, de mettre Celadon en liberté. En ce dessein le soir mesme elle vint trouuer son oncle, auquel elle tint tel langage : Puis que vous voyez, mon pere, que Celadon se porte si bien, que voulez-vous qu'il fasse icy plus longue-

672 LA I. PARTIE D'ASTREE;
ment ? ie ne vous ay point caché ce qui est de la
volonté de Galathée: Iugez quel mal il en peu
aduenir. I'ay voulu desabuser la Nymphie de
que cét imposteur de Climante luy a persuadé,
mais elle est tant acquise à Celadon, que tout
qui l'en veut retirer, luy est ennemy déclaré, de
forte que pour le plus seur, il me semble qu'il
seroit à propos de faire sortir ce Berger de
ceans, ce qui ne se peut sans vous, car la Nym
phe a l'œil sur moy de telle façon, que ie ne puis
tourner vn pied qu'elle n'y prenne garde, &
qu'elle ne me soupçonne. Adamas detiendra vn
peu estonné d'ouyr sa niepce parler ainsi, & en
opinion qu'elle eut peur qu'il se fust apperceu
de la bonne volonté qu'elle portoit au Berger,
& qu'elle voulust le preuenir. Toutesfois iugeant
que pour couper les racines de ses Amours, le
meilleur moyen estoit d'en éloigner Celadon,
il dit à sa niepce, pour mieux couvrir son artifi
ce, qu'il desiroit ce qu'elle disoit sur toute cho
se, mais qu'il n'en sçauoit trouuer le moyen.
Le moyen, dit-elle, est le plus aisé du monde;
ayez seulement vn habit de Nymphie, & l'en
faites vestir, il est ieune, & n'a encor point de
barbe; par cette ruze, il pourra sortir sans estre
connu, & sans qu'on sçache qui luy a aidé, &
ainsi Galathée ne sçaura à qui s'en prendre.
Adamas trouua cette inuention bonne, & pour
l'executer plustost, resolut à l'heure mesme, que
la nuit estant passée, il iroit querir vn habit,
sous

sous pretexte de chercher des remedes pour guerir du tout le Berger, faisant entendre à Galathée, qu'encor que le Berger fust hors de fièvre, il n'estoit pas hors des dangers de la rechute, & qu'il y falloit pourvoir avec prudence: & communiqua ce dessein à Syluie, qui l'approuua fort, pourueu qu'il ne tardast pas beaucoup à reuenir. A peine Celadon estoit bien éveillé, que Galathée & Leonide entrerent dans la chambre sous prétexte d'apprendre comme il se portoit, & en mesme temps Adamas qui connoit bien, voyant vne si grande vigilance en ces Nymphes, que tout retardement estoit dangereux: apres auoir demandé à Celadon quelques choses ordinaires de son mal, il s'approcha de luy, & se tournât vers la Nymphé, luy dit qu'elle luy permist de s'enquerir de quelques particularitez qu'il n'oseroit luy demander deuant elle. Galathée qui croyoit que ce fust de sa maladie, se recula, & donna lieu à Adamas de faire entendre son dessein au Berger, luy promettant de reuenir dans deux ou trois iours au plus tard: Celadon l'en conjura par toutes les plus fortes prieres qu'il pût, connoissant bien que sans luy cette prison dureroit encores longuement. Apres l'en auoir asseuré, il tire à part Galathée, & luy dit que le Berger pour cette heure se portoit bien, mais comme il luy auoit desia dit, il estoit à craindre qu'il ne retombast, & qu'il estoit necessaire de preuenir le mal,

674 LA I. PARTIE D'ASTRE'E;
qu'à cette cause il vouloit aller querir ce qui luy
estoit necessaire, & qu'il reuiendrait aussi-tost
qu'il l'auroit recouert. La Nymphe fut tres-
aïse de cecy; car d'un costé elle desiroit la gueri-
son entiere du Berger, & de l'autre la presence
du Druyde commençoit de l'importuner, pre-
uoyant qu'elle ne pourroit viure si librement
avec son aymé Celadon qu'auparauant: il con-
nut bien quel estoit son dessein, toutesfois il
n'en fit point de semblant, & incontinent apres
le dîner, se mit en chemin, laissant les trois
Nymphes bien en peine, car chacun auoit un
dessein different, & toutes trois voulans en ve-
nir à bout, il estoit necessaire qu'elles se trom-
passent bien finement. Cela estoit cause que le
plus souuent elles estoient toutes trois autour
de son liét, mais Syluie plus que toutes les au-
tres, afin d'empescher qu'elles ne luy pussent
parler en particulier. Si ne pût-elle faire si bon
guet, que Leonide ne prit le temps de luy dire
la resolution qu'elle auoit prise avec son oncle,
& puis elle continua. Mais dites la verité, Ce-
ladon, vous estes encor si méconnoissant que
quand vous aurez receu ce bon office de moy,
vous ne vous en ressouuiendrez non plus que
vous voyez à cette heure l'amitié que ie vous
porte. Pour le moins ayez memoire des outrages
que Galathée me fait à vostre occasion, &
si l'Amour, qui en toute autre merite un au-
tre Amour, ne peut naissant en moy produire le

vostre , que i'aye ce contentement d'ouyr vne fois de vostre bouche , que l'affection d'une Nymphé telle que ie suis , ne vous est point desagreable. Celadon qui auoit desia bien reconnu cette naissante amitié , eust désiré de la faire mourir au berceau, mais craignant que le dépit qu'elle en conceuroit , ne luy fist produire des effets contraires à la resolution qu'elle auoit prise avec son oncle, il fit dessein de luy donner quelques paroles pour ne la perdre entieremēt, & ainsi il luy respondit : Belle Leonide , quelle opinion auriez-vous de moy, si oubliant Astrée que i'ay si longuement seruie , ie commençois vne nouuelle amitié ? Le vous parle librement, car ie sçay bien que vous n'ignorez pas quel ie suis. O Celadon , respondit Leonide , ne vous cachez point de moy , ie sçay autant de vos affaires, que vous-mesmes. Donc, belle Nymphé, repliqua le Berger, si vous le sçauiez , comment voulez-vous que ie puisse forcer cēt Amour qui a tant de force en mon ame , que ma vie & ma volonté en dependent ? Mais puis que vous sçauiez qui ie suis, lisez mes actiōs passées, & voyez que c'est qui me reste pour vous satisfaire, & dites-moy ce que vous voulez que ie fasse. Leonide à ce discours ne pūt cacher ses larmes, toutes-fois cōme sage qu'elle estoit, apres auoir considéré combien elle contreuenoit à son deuoir de viure de cette sorte , & combien elle trauailloit vainement, elle resolut d'estre maistresse de ses

676 LA I. PARTIE D'ASTRÉE,

volontez. Mais d'autant que c'estoit une œuvre si difficile, qu'elle n'y pouvoit paruenir tout à coup, il faut que le temps luy seruisſt à préparer ses humeurs, pour estre plus capable a recevoir les conseils de la prudence. En cette résolution elle luy parla de cette sorte : Berger, ie ne puis à cette heure prendre le cōseil qui m'est necessaire, il faut que pour auoir assez de force, i'aye du loisir a ramasser les puïssances de mô ame, mais qu'il vous souuienne de l'offre que vous m'auiez faite, car ie pretends de m'en preualoir. Leur discours eust continué dauantage si Syluie ne l'eust interrompu, qui suruenât, & s'adressant à Leonide: Vous ne sçauiez pas, dit-elle, ma sœur, que Fleurial est arriué, & a tellement surpris la garde de la porte, qu'il a plustost esté près de Galathée, que nous ne l'auons sçeu. Il luy a donné des lettres, & ne sçay d'ou elles viennent, mais il faut que ce soit de bon lieu, car elle a changé de couleur deux ou trois fois. Leonide incontinent se douta que c'estoit de Lindamor: qui fut cause qu'elle laissa le Berger avec Syluie, & alla vers Galathée le sçauoir asseurément.

Syluie alors se voyant seule avec luy, cōmença de l'entretenir, avec tant de courtoisie, qu'es'il y eust eu en ce lieu-là quelque chose propre à luy dōner de l'Amour, ç'eust esté elle, sans doute. Et voyez comme Amour se plaist à contrarier nos desseins? Les autres deux Nymphes par tous artifices recherchent de luy en donner, & ne peuvent, & celle-cy qui ne s'en soucie point,

atteint plus près du but que les autres: par là on ne peut connoistre combien l'Amour est libre, puis que mesme il ne veut estre obligé de sa naissance à autre qu'à ce qu'il luy plaist. Cependant que Celadon estoit sur cette mesme pensée, Syluie qui n'alloit recherchant que les actions de le mettre en discours, parce qu'elle se plaisoit bien fort en sa conuersation, & à l'ouyr parler, luy dit: Vous ne sçauriez croire, Berger, combien cette rencontre de vous auoir connu, me rapporte de plaisir, & vous iure, que d'ores en là, si Galathée m'en croit, tant que son frere sera hors de cette côtrée, nous aurons plus souuent vostre compagnie que nous n'auôs pas eu par le passé: car à ce que ie voy par vous, ie pense qu'il y a du plaisir en vos hameaux & parmi vos honnestes libertez, puis que vous estes exempts de l'ambition, & par cōsequent des enuies, & que vous vivez sans artifice, & sans médisance, qui sont les quatre pestes de la vie que nous faisôs. Sage Nymphé, respondit le Berger, tout ce que vous dites est plus que veritable, si nous estions hors du pouuoir de l'Amour: mais il faut que vous sçachiez, que les mesmes effets que l'ambition produit aux Cours, l'Amour les fait naistre en nos villages: car les ennuis d'un rival ne sôt guere moindres que ceux d'un Courisan, & les artifices des Amans & des Bergers ne cedent en riē aux autres, & cela est cause que les médisans se retiennent entre nous la mesme

point, n'éuitent pas les allechemen-
tion , & qui n'est point ambitieux
pour cela l'ame gelée , pour resister
de tant de beaux yeux , là où n'ayar
nemy, nous pouuons plus aisément
comme Syluandre a fait iusques icy
la verité , remply de beaucoup de p
mais plus heureux encores le peut-
l'offencer, que sage : car quoy que c
quelque sorte proceder de sa pruden
que ie tiens que c'est vn grand heu
iusques icy rencontré beauté qui l
n'ayant point trouué cette beauté q
n'a iamais eu familiarité avec aucu
qui est cause qu'il se conserue en sa l
„ ce que ie croy quant à moy, si l'on n
„ ailleurs , qu'il est impossible de pr
„ guement vne beauté bien aimable f

fasse aimer, autrement vne Dame qui seroit aimée d'un homme, le deuroit estre de tous. Il y a, respondit le Berger, plusieurs responses à cette opposition : Car toutes beautez ne sont pas veuës d'un mesme oeil ; d'autant que tout ainsi qu'entre les couleurs il y en a qui plaisent à quelques-vns, & qui déplaisent à d'autres, de mesme faut-il dire des beautez : Car tous les yeux ne les jugent pas semblables, outre qu'aussi ces belles ne voyent pas chacun d'un mesme oeil, & tel leur plaira, à qui elles tascheront de plaire, & tel au rebours, à qui elles essayeront de se rendre desagreables. Mais outre toutes ces raisons il me semble que celle de Syluandre encores est tres-bonne : quand on luy demande, pourquoy il n'est point amoureux, il respond qu'il n'a pas encor trouué son aimant : & que quand il le trouuera, il sçait bien qu'infaliblement il faudra qu'il aime comme les autres. Et respondit Syluie, qu'entend-il par cét aimant ? Je ne sçay, repliqua le Berger, si ie le vous sçauray bien deduire, car il a fort estudié, & entre nous, nous le tenons pour homme tres-entendu. Il dit que quand le grand Dieu forma toutes nos ames, il les toucha chacun avec vne piece d'aimant, & qu'apres il mit toutes ces pieces dans vn lieu à part, & que de mesme celles des femmes apres les auoir touchées, il les ferra en vn autre magazin separé : Que depuis quand il enuoye les ames dans les corps, il meine celles

680 LA I. PARTIE D'ASTRE'E,

des femmes où sont les pierres d'aimât qui ont touché celles des hommes ; & celles des hommes à celles des femmes, & leur en fait prendre vne à chacune. S'il y a des ames larronneses, elles en prennent plusieurs pieces qu'elles cachent. Il aduient de là qu'aussi-tost que l'ame est dans le corps & qu'elle rencontre celle qui a son aimant, il luy est impossible qu'elle ne l'aime, & d'icy procedent tous les effets de l'Amour: car quant à celles qui sont aimées de plusieurs, c'est qu'elles ont esté larronneses & ont pris plusieurs pieces. Quant à celle qui aime quelqu'un qui ne l'aime point: c'est que celuy-là a son aimant, & non pas elle le sien. On luy fit plusieurs oppositions, quand il disoit ces choses: mais il respondit fort bien à toutes, entr'autres ie luy dis, mais que veut dire que quelquesfois vn Berger aimera plusieurs Bergeres? C'est, dit-il, que la piece d'aimant qui le toucha estant entre les autres, lors que Dieu les mesla, se cassa, & estant en diuerses pieces, toutes celles qui en ont, attirent cette ame: mais aussi prenez garde que ces personnes qui sont esprises de diuerses Amours, n'aiment pas beaucoup. C'est d'autant que ces petites pieces separées n'ont pas tant de force qu'estant vnies. De plus, il disoit, que d'icy venoit que nous voyons bien souuent des personnes en aimer d'autres, qui à nos yeux n'ont rien d'aimable, que d'icy procedoient aussi ces estranges Amours, qui quelquesfois

faisoient, qu'un Gaulois nourry entre toutes les plus belles Dames, viendra à aimer vne barbare estrangere. Il y eut Diane qui luy demanda ce qu'il diroit de ce Timon Athenien, qui n'aima iamais personne, & que iamais personne n'aima. L'aimant, dit-il, de celuy-là, ou estoit encore dans le magazin du grand Dieu, quand il vint au monde, ou bien celuy qui l'auoit pris mourut au berceau, ou auant que ce Timon fut nay, ou en aage de connoissance. De sorte que depuis, quand nous voyons quelqu'un qui n'est point aimé, nous disons que son aimant a esté oublié. Et que disoit-il, dit Syluie, sur ce que personne n'auoit aimé Timon ? Que quelquesfois, répondit Celadon, le grand Dieu contoit les pierres qui luy restoient, & trouuant le nombre failly, à cause de celles que quelques ames larronneſſes auoient prises de plus, comme ie vous ay dit, afin de remettre les pieces en leur nombre esgal, les ames qui alors se rencontroient pour entrer au corps, n'en emportoient point : que de là venoit que nous voyons quelquesfois des Bergeres assez accomplies, qui sont si défavorisées, que personne ne les aime. Mais le gracieux Corilas luy fit vne demande selon ce qui le touchoit pour lors. Que veut dire qu'ayant aymé longuement vne personne, on vient à la quitter, & à en aimer vn autre ? Syluandre répondit à cela, que la piece d'aimant de celuy qui venoit à

se changer, auoit esté rompuë: & que celle qu'il auoit aimée la premiere en deuoit auoir vne piece moins grande que l'autre, pour laquelle il la laissoit: & que tout ainsi que nous voyons vn fer entre deux calamites, se laisser tirer à celle qui a plus de force: de mesme l'ame se laisse emporter à la plus forte partie de son aimant. Vrayement, dit Syluie, ce Berger doit estre gentil, d'auoir de si belles conceptions: mais dites-moy ie vous supplie, qui est-il? Il seroit bien mal-aisé que se le vous disse, respondit Celadon: Car luy mesme ne le sçait pas: toutesfois nous le tenons pour estre de bon lieu, selon le iugement que l'on peut faire de ses bonnes qualitez: car il faut que vous sçachiez qu'il y a quelques années qu'il vint habiter en nostre village, avec fort peu de moyens, & sans connoissance, sinon qu'il disoit venir du Lac Lemán, où il auoit esté nourry petit enfant. Si est-ce que depuis qu'il a esté connu, chacun luy a aidé, outre qu'ayant la connoissance des herbes, & du naturel des animaux, le bestail augmente de force entre ses mains, qu'il n'y a celuy qui ne desire de luy en remettre, dont il rend à chacun si bon conte, qu'outre le profit qu'il y fait, il n'y a celuy qui ne l'ait tousiours gratifié de quelque chose: de façon qu'à cette heure il est à son aise, & se peut dire riche: car, ô belle Nymphe! il ne nous faut pas beaucoup pour nous rendre tels, d'autant que la nature estant contente de

peu de chose, nous qui ne recherchons que de viure selon elle, sommes aussi-tost riches que contents, & nostre contentement estant facile à obtenir, nostre richesse incontinent est acquise. Vous estes, dit Syluie, plus heureux que nous : mais vous m'avez parlé de Diane, ie ne la connois que de veuë, dites-moy, ie vous supplie, qui est sa mere ? C'est Bellinde, respondit-il, femme du sage Celion, qui mourut assez ieune. Et Diane, dit Syluie, qui est-elle, & quelle est son humeur ? C'est, luy respondit Celadon, vne des plus belles Bergeres de Lignon, & si ie n'estois partial pour Altrée, ie dirois que c'est la plus belle : car en verité outre ce qui se void à l'œil, elle a tant de beautez en l'esprit, qu'il n'y a rien à redire ny à desirer. Plusieurs fois nous auons esté trois ou quatre Bergers ensemble à la considerer, sans sçauoir quelle perfection luy souhaitter qu'elle n'eust. Car encor qu'elle n'aime rien d'Amour, si aime-t'elle toute vertu d'une si sincere volonté, qu'elle oblige plus de cette sorte, que les autres par leurs violentes affections. Et comment, dit Syluie, n'est-elle point seruie de plusieurs ? La tromperie, respondit Celadon, que le pere de Filidas luy a faite, a empesché que cela n'a point esté encore : & à la verité ce fut bien la plus insigne dont i'aye iamais ouy parler. Si ce ne vous estoit de la peine, adjousta Syluie, ie serois bien aise de l'entendre de vous, & aussi de sçauoir qui estoit ce Ce-

684 LA I. PARTIE D'ASTREE,
lion & cette Bellinde, Je crains, respondit le
Berger, que le discours n'en soit si long qu'il
vous ennuye. Au contraire, dit la Nymphé,
nous ne sçaurions mieux employer le temps,
cependant que Galathée lira les lettres qu'elle
vient de recevoir. Pour satisfaire donc à vostre
commandement, adjousta-t'il, ie le feray le
plus briefuement qu'il me sera possible, & lors
il continua de cette sorte.

HISTOIRE DE CELION ET BELLINDE.

IL est tout certain, belle Nymphé, que la ver-
tu despoüillée de tout autre agencement, ne
laisse pas d'estre d'elle-mesme agreable, ayant
des aimants tant attirans, qu'aussi-tost qu'une
ame en est touchée, il faut qu'elle l'aime & la
suiue : mais quand cette vertu se rencontre en
vn corps qui est beau, ellen'est pas seulement
agreable, mais admirable, d'autant que les yeux
& l'esprit demeurent ravis en la contemplation,
& en la vision du beau. Ce qui se connoistra
clairement par le discours que ie pretends vous
faire de Bellinde. Sçachez donc, qu'assez près
d'icy, le long de la riuere de Lignon, il y eut
vn tres-honneste Pasteur nomme Philemon,
qui apres auoir demeuré long-temps marié,
eut vne fille, qu'il nomma Bellinde, & qui

Tenant à croistre fit autant paroistre de beauté
 en l'esprit, que l'on luy en voyoit au corps. As-
 sez près de sa maison logeoit vn autre Berger
 nommé Leon, avec qui le voisinage l'auoit lié
 d'un tres-estroit lien d'amitié, & la fortune ne
 voulant pas en cela aduantagez l'un sur l'autre,
 luy donna aussi en mesme temps vne fille, de
 qui la ieunesse promettoit beaucoup de sa futu-
 re beauté, elle fut nommée Amaranthe : L'a-
 mitié des peres fit naistre par la frequentation
 celle des filles : car elles furent dès le berceau
 nourries ensemble, & depuis, quand l'aage le
 leur permit, elles conduisoient de mesme leurs
 troupeaux, & le soir les ramenoient de com-
 pagnie en leur loges. Mais parce que comme
 e corps alloit augmentant, leur beauté aussi
 croissoit presque à veüe d'œil, il y eut plusieurs
 bergers qui rechercherent leur amitié, dont les
 seruiCES & l'affection ne peurent obtenir d'elles
 rien de plus aduantageux que d'estre receus
 avec courtoisie. Il aduint que Celion ieune
 berger de ces quartiers, ayant égaré vne brebis,
 vint retrouver dans le troupeau de Bellinde,
 où elle s'estoit retirée. Elle la luy rendit avec
 tant de courtoisie, que le recouurement de sa
 brebis fut le commencement de sa propre per-
 e : & dès lors il commença de sentir de quel-
 e force deux beaux yeux sçauent offenser : car
 auparavant il en estoit si ignorant, que la
 pensée seulement ne luy en estoit point

686 LA I. PARTIE D'ASTREE,
encor entrée en l'ame. Mais quelque ignorance
qui fust en luy, si se conduisit-il de sorte, qu'il
fit par ses recherches reconnoistre quel estoit
son mal, au seul Medecin dont il pouvoit atten-
dre sa guerison. De sorte que Bellinde par ses
actions le sçeut presque aussi-tost que luy-mes-
me : car luy pour le commencement n'eust sçeu
dire quel estoit son dessein : mais son affection
qui croissoit avec l'aage vint à vne telle gran-
deur, qu'il en ressentit l'incommodité à bon es-
cien, & dès lors se reconnoissant, il fut con-
traint de changer ses passe-temps d'enfance en
vne fort curieuse recherche : Et Bellinde d'au-
tre costé, encore qu'elle fut seruie de plusieurs,
receuoit son affection mieux que de tout autre ;
mais toutesfois, non point autrement que s'il
eust esté son frere, ce qu'elle luy fit bien paroî-
stre vn iour qu'il croyoit auoir trouué la com-
modité de luy declarer sa volonté. Elle gardoit
son troupeau le long de la riuiera de Lignon,
& contemploit sa beauté dans l'onde : Sur quoy
le Berger prenant occasion, luy dit en luy met-
tant d'une façon toute amoureuse, la main de-
uant les yeux : Prenez garde à vous, belle Ber-
gere, retirez les yeux de cette onde, ne crai-
gnez-vous point le danger que d'autres ont
couru en vne semblable action ? Et pourquoy
me dites-vous cela, respondit Bellinde, qui ne
l'entendoit point encore. Ah ! dit alors le Ber-
ger : Belle & dissimulée Bergere, vous represen-

tez dans cette rivièrè bien-heureuse plus de beauté , que Narcisse dans la fontaine. A ces mots Bellinde rougit , & ce ne fut qu'augmenter sa beauté davantage: toutesfois elle répondit ; Et depuis quand est-ce, Celion, que vous m'en voulez ? Sans mentir il est bon de vous. Pour vous vouloir du bien , dit le Berger , il y a long-temps que ie vous en veux , & vous devez croire que cette volonté ne sera limitée d'autre terme que de celui de ma vie. Alors la Bergère, baissant la teste de son costé , luy dit : Je ne fay point de doute de vostre amitié, là receuant de la mesme volonté que ie vous offre la mienne. A quoy Celion incontinent répondit : Que ie baise cette belle main , pour remerciement d'un si grand bien , & pour arres de la fidelle servitude que Celion vous veut rendre le reste de sa vie. Bellinde reconnut tant à l'ardeur dont il preferoit ces paroles , qu'aux baisers qu'il imprimoit sur sa main, qu'il se figuroit son amitié d'autre qualité qu'elle ne l'entendoit pas ; & parce qu'elle ne vouloit qu'il vesquist en cette erreur: Celion, luy dit-elle, vous estes fort esloigné de ce que vous pensez , vous ne pouvez mieux me bannir de vostre compagnie, que par ce moyen : si vous desirez que ie continuë l'amitié que ie vous ay promise , continuez aussi la vostre avec la mesme honnesteté que vostre vertu me promet : autrement dès icy ie romps toute familiarité avec vous , & vous proteste

688 LA I. PARTIE D'ASTRÉE,


de ne vous aymer iamais : le pourrois , comme c'est la coustume de celles qui sont aymées, vous rabroüer : mais ie n'en vſe point ainſi, parce que franchement ie veux que vous ſçachiez, que ſi vous vivez autrement que vous deuez, vous ne deuez iamais auoir eſperance en mon amitié. Elle adjoſta encor quelques autres paroles, qui eſtonnerent de ſorte Celion , qu'il ne ſçeut que luy reſpondre : ſeulement il ſe jettà à genoux , & ſans autre diſcours avec eette ſouſmiſſion, luy demanda pardon , & puis luy protesta que ſon amitié procedoit d'elle , & qu'elle la pouuoit regler comme ce qu'elle faiſoit naître. Si vous en vſez ainſi, reprit alors Bellinde, vous m'obligerez à vous aimer, autrement, vous me contraindrez au cōtraire. Belle Bergere, luy repliqua-il, mon affection eſt née : & telle qu'elle eſt, il faut qu'elle viue, car elle ne peut mourir qu'avec moy , ſi bien que ie ne puis remedier à cela qu'avec le temps : mais de vous promettre que ie m'eſtudieray à la rendre telle que vous me commanderez, ie le vous iure, & cependant ie veux bien n'eſtre iamais honoré de vos bonnes graces , ſi en toute ma vie vous connoiſſez action qui pour la qualité de mon affection vous puiſſe déplaire. En fin la Bergere conſentit à eſtre aimée , à condition qu'elle ne reconnuſt rien en luy qui pùſt offeſer ſon honneſté. Ainſi ces Amants commencerent vne amitié, qui continua fort longuement, avec tant de

ſatisfaction

satisfaction pour l'un & pour l'autre, qu'ils auoient dequoy se louer en cela de leur fortune. Quelquesfois si le jeune Berger estoit empesché, il enuoyoit son frere Diamis vers elle, qui sous couuerture de quelques fruits luy donnoit des lettres de son frere. Elle bien souuent luy faisoit response, avec tant de bonne volonté qu'il auoit dequoy se contenter, & cette affection fut conduite avec tant de prudence, que peu de personnes s'en apperceurent. Amaranthe mesme quoy qu'elle fust d'ordinaire avec eux, l'eust toujours ignoré, n'eust esté que par hazard elle trouua vne lettre que sa compagne auoit perdue: & voyez, ie vous supplie, quel fut son effet, & combien c'est chose dangereuse d'approcher des feux d'une ieune ame. Iusques à ce temps cette Bergeren'auoit iamais ou non seulement le moindre ressentiment d'Amour: mais non pas mesme aucune pensée de vouloir estre aimée: & aussi-tost qu'elle vid cette lettre; ou fust qu'elle portast quelque enuie à sa compagne, qu'elle n'estimoit pas plus belle, & que toutesfois elle voyoit recherchée de cet honneste Berger, ou bien qu'elle fust en l'aage, qui est si propre à brusler, qu'on ne scauroit si tost en approcher le feu, qu'il ne s'espreigne, ou bien que cette lettre auoit des ardeurs si vives, qu'il n'y auoit glace qui luy püst resister: Tant y a qu'elle prit vn certain desir, non pas d'aimer, car Amour ne la vouloit peut-estre

690 LA I. PARTIE D'ASTREE,
attaquer à l'abord à toute outrance, mais bien
d'estre aimée & servie de quelque Berger qui
eust du merite, & en ce point elle releut la lettre
plusieurs fois, qui estoit telle:

LETTRE DE CELION
à Bellinde.

 Elle Bergere, si vos yeux estoient si
pleins de verité, qu'ils le sont de car-
se d'Amour, la douceur que d'abord
ils promettent, me les feroit ~~donner~~
avec autant de contentement, qu'ils
a produit en moy de vaine esperance. Mais tant s'en
faut qu'ils soient prests de satisfaire à leurs trompen-
ses promesses, que mesmes ils ne les veulent adoucir,
& sont si esloignez de guerir ma blessure, qu'ils ne s'en
veulent pas seulement dire les auteurs. Si est-ce que
mal-aisément la pourront-ils nier, s'ils considerent
quelle elle est, n'y ayant pas apparence qu'autre beau-
té que la leur, en puisse faire de si grandes. Et toutte-
fois, comme si vous auiez dessein d'égaler vostre cruau-
té à vostre beauté, vous ordonnez que l'affection que
vous auez fait naistre, meure cruellement en moy.
Dieux! fut-il iamaïs une plus impitoyable mere. Mais
moy qui ay plus cher ce qui vient de vous, que ma pro-
pre vie, ne pouvant souffrir une si grande injustice, je
suis resolu de porter cette affectio avec moy dans le cer-
cueil, esperant que le Ciel esmeu en fin par ma patience,

*vous obligera à m'estre quelques fois aussi pitoyable,
et vous m'estes chere maintenant, & cruelle.*

Amaranthe releut plusieurs fois cette lettre, & sans y prendre garde, alloit beuvant la douce poison d'Amour, non autrement qu'une personne lasse se laisse peu à peu emporter au sommeil. Si son penser luy remet deuant les yeux le sage du Berger, ô qu'elle le trouue plein de sagesse ? si sa façon, qu'elle luy semble agreable ? son esprit, qu'elle le iuge admirable ? & bref le le voit si parfait, qu'elle croit sa compagne si heureuse d'estre aimée de luy. Apres representant la lettre, elle la relisoit, mais non pas sans arrester beaucoup sur les sujets qui luy touchoient le plus au cœur, & quand elle venoit à la fin, & qu'elle voyoit ce reproche de cruelle, elle en flattoit ses desirs, qui naissants appelloient quelques foibles esperances, comme de vaines nourrices, avec opinion que Bellinde ne l'aimoit pas encore, & qu'ainsi elle le pourroit plus aisément gagner ; mais la pauvrette ne prenoit pas garde que celle-cy estoit la premiere lettre qu'il luy auoit escrete, & que depuis beaucoup de choses se pouuoient estre changees. L'amitié qu'elle portoit à Bellinde, quelques fois l'en retiroit, mais incontinent l'Amour surmontoit l'amitié : enfin la conclusion fut qu'elle escriuit vne telle lettre à Cellon.

LETTRE D'AMARANTHE à Celion.



*Os perfections doivent excuser mon
reur, & vostre courtoisie recevoir la
mitié que ie vous offre: ie me vouldrois
mal si j'aimois quelque chose moins
que vous: mais pour vostre merite, à
fais ma gloire; d'où ma honte procederoit pour vos-
tre. Si vous refusez ce que ie vous presente, ce sera sus-
te d'esprit ou de courage, lequel que ce soit des deux,
vous est aussi peu honorable, qu'à moy d'estre refusé.*

Elle donna sa lettre elle mesme à Celion, qui ne pouuant imaginer ce qu'elle vouloit, aulti-
tost qu'il fut en lieu retiré la leut: mais non
point avec plus d'estonnement que de mespris,
& n'eust esté qu'il la sçauoit infiniment amie
de sa Maistresse, il n'eust pas mesme daigné luy
faire response, toutesfois craignant qu'elle ne
luy püst nuire, il luy enuoya cette response par
son frere.

RESPONSE DE CELION à Amaranthe.



Je ne sçay ce qu'il y a en moy qui vous puisse esmouvoir à m'aimer, toutesfoiſ ie m'estime autant heureux qu'une telle Bergere me daigne regarder, que ie ſuis infortuné de ne pouuoir recevoir une telle fortune: Que pleuſt à ma deſtinée, que ie me peuſſe auſſi bien donner à vous, comme ie n'en ay la puiſſance: Belle Amaranthe, ie me croirois le plus heureux qui viue, de viure en voſtre ſervice: mais n'eſtât plus en ma diſpoſition, vous n'accuſerez, ſ'il vous pluſt, mon eſprit ny mon courage de ce à quoy la neceſſité me contraint. Ce me ſera toujours beaucoup de contentement d'eſtre en vos bonnes graces; mais à vous encore plus de regret de remarquer à tous momens l'impuſſance de mon affection. Si bien que ie ſuis forcé de vous ſupplier par voſtre vertu meſme, de diminuer cette trop ardente paſſion en une amitié moderée, que ie receuray de tout mon cœur: car telle choſe ne m'eſt impoſſible, & ce qui ne l'eſt pas, ne me peut eſtre trop difficile pour voſtre ſervice.

Cette reſponſe l'eult bien pû diuertir, ſi l'Amour n'eſtoit du naturel de la poudre, qui fait plus d'effort lors qu'elle eſt la plus ferrée: car contre ces difficultez premières elle oppoſoit

694 LA I. PARTIE D'ASTRE'E,
quelque sorte de raison, que Celion ne deuoit si
toſt laiſſer Bellinde, que ce ſeroit eſtre trop vo-
lage, ſi à la premiere ſémonce il ſ'en départoit :
mais le temps luy apprit à ſes deſpens qu'elle ſe
trompoit: car depuis ce iour le Berger la dédai-
gna de ſorte, qu'il la fuyoit, & bien ſouuent ai-
moit mieux ſ'eſloigner de Bellinde, que d'eſtre
contraint de la voir. Ce fut lors qu'elle ſe reprit
de ſ'eſtre ſi facilement embarquée ſur vne mer ſi
dangereuſe, & tant remarquée par les ordinai-
res naufrages de ceux qui ſ'y hazardent; & ne
pouuant ſupporter ce deſplaiſir, deuint ſi triſte
qu'elle fuyoit ſes compagnes & les lieux où
elle ſe ſouloit plaire, & enfin tomba malade à
bon eſcient. Sa chere Bellinde l'alla voir incon-
tinent, & ſans y penſer pria le Berger de l'y ac-
compagner: mais d'autant que la veuë d'un
bien qu'on ne peut auoir, ne fait qu'en augmen-
ter le deſir, cette viſite ne fit que rengreger le
mal d'Amaranthe. Le ſoir eſtant venu, toutes
les Bergeres ſe retirèrent, & ne reſta que Bellin-
de avec elle, ſi ennuyée du mal de ſa compagne
(car elle ne ſçauoit quel il eſtoit) qu'elle n'a-
uoit point de repos, & lors qu'elle le luy de-
mandoit, pour toute reſponſe, elle n'auoit que
des ſouſpirs: dont Bellinde au commencement
eſtonnée, enfin offeñſée contr'elle, luy dit: le
n'euffe iamais penſé qu'Amaranthe euſt ſi peu
aimé Bellinde, qu'elle luy euſt pû celer quelque
choſe: mais à ce que ie voy, i'ay bien eſté de-

ceüe, & au lieu qu'autrefois ie disois que i'auois vne amie, ie puis dire à cette heure, que i'ay aimé vne dissimulée. Amaranthe, à qui la honte sans plus auoit clos la bouche iusques-là, se voyant seule avec elle, & pressée avec tant d'affection, se resolut d'éprouuer les derniers remedes qu'elle pensoit estre propres à son mal. Chassant donc la honte le plus loing qu'elle pût, elle ouurit deux ou trois fois la bouche pour luy declarer toutes choses : mais la parole luy mouroit de sorte entre les léures, que ce fut tout ce qu'elle pût faire que de proferer ces mots interrompus, se mettant encore la main sur les yeux, pour n'oser voir celle à qui elle parloit. Ma chere compagne, luy dit-elle, car elles se nommoient ainsi, nostre amitié ne permet que ie vous cele quelque chose, sçachant bien que quoy qui vous soit déclaré, qui m'importe, sera tousiours aussi soigneusement tenu secret par vous que par moy-mesme. Excusez donc ie vous supplie, l'extrême erreur, dont pour satisfaire à nostre amitié, ie suis contrainte de vous faire ouuerture. Vous me demandez quelle est ma douleur, & d'où elle procede, sçachez que c'est Amour qui naist des perfections d'un Berger, Mais hélas ! à ce mot vaincuë de honte & de déplaisir, tournant la teste de l'autre costé, elle se teut avec un torrent de larmes. L'estonnement de Bellinde ne se peut représenter, toutesfois pour luy donner courage de parache-

uer, elle luy dit: Ie n'eusse iamais creu, qu'une ne passion si commune à chacun, vous eust tant donné d'ennuy: que l'on aime, c'est chose ordinaire: mais que ce soit les perfections d'un Berger, cela n'aduiet qu'aux personnes de iugement: Dites-moy d'oc, qui est ce bien-heureux. Alors Amaranthe reprenant la parole, avec un soupir luy partant du profond du cœur, luy dit: Mais, hélas! ce Berger aime ailleurs. Et qui est-il? dit Bellinde. C'est, respondit-elle, puis que vous le voulez sçauoir, vostre Celion, ie dis vostre, ma compagne, parce que ie sçay qu'il vous aime, & que cette seule amitié luy fait dédaigner la mienne. Excusez ma folie, & sans faire semblant de la cōnoistre, laissez-moy seule plaindre & souffrir mon mal. La sage Bellinde eut tant de honte oyant ce discours, de l'erreur de sa compagne, que combien qu'elle aimast Celion autant que quelque chose peut estre aimée, elle resolut toutesfois de rendre en cette occasion vne preuue non commune de ce qu'elle estoit: & pource se tournant vers elle, luy dit: A la verité, Amaranthe, ie souffre vne peine qui ne se peut dire, de vous voir si trāsportée en cette affection: car il semble que nostre sexe ne permette pas vne si entiere autorité à l'Amour, toutesfois puis que vous en estes en ces termes, ie louë Dieu, que vous vous soyez adressée en lieu où ie puisse vous rendre tesmoignage de ce que ie vous suis. L'ame Celion, ie

ne le veux nier, autant que s'il estoit mon frere: mais ie vous aime aussi comme ma sœur, & veux (car ie sçay qu'il m'obeïra) qu'il vous aime plus que moy, reposez-vous-en sur moy, & resioüyſſez-vous seulement, veu que vous connoistrez, lors que vous serez guerie, quelle est Bellinde enuers vous.

Après quelques autres semblables discours, la nuit contraignit Bellinde de se retirer, laissant Amaranthe avec tant de contentement, qu'oubliant sa tristesse en peu de iours, elle recouura sa premiere beauté: Cependant Bellinde n'estoit pas sans peine, qui recherchant le moyen de faire sçauoir son dessein à Celion, trouua en fin la commodité telle qu'elle desiroit. De fortune elle le rencontra qui se jouoit avec son belier dans ce grand pré, où la plupart des Bergers d'ordinaire paissent leurs troupeaux. Cét animal estoit le conducteur du troupeau, & si bien dressé, qu'il sembloit qu'il entendist son maistre quand il parloit à luy: A quoy la Bergere prit tant de plaisir, qu'elle s'y arresta longuement. En fin elle voulut essayer s'il la reconnoistroit comme luy, mais il estoit encore plus prompt à tout ce qu'elle vouloit, sur quoy s'éloignant vn peu de la troupe, elle dit à Celion: Que vous semble, mon frere, de l'acointance de vostre belier, & de moy? il est des plus plaisans que ie vy iamais. Tel qu'il est, belle Bergere, dit-il, si vous voulez me faire sçavoir

698 LA I. PARTIE D'ASTRE'E,
honneur de le receuoir, il est à vous : mais il ne
faut pas s'estonner qu'il vous rende toute obeis-
sance, car il sçait bien qu'autrement ie le des-
uouërois pour mien, ayant appris par tant de
chançons qu'il a ouyes de moy en passant, que
i'estois plus à vous qu'à moy. C'est tres-bien
expliquer, dit la Bergere, l'obeyssance de vostre
belier, que ie ne veux receuoir, pour vous estre
mieux employé qu'à moy : mais puis que vous
me donnez vne si entiere puissance sur vous, ie
la veux essayer, joignant encor au commande-
ment vne tres-affectionnée priere. Il n'y a rien,
respondit le Berger, que vous ne me puissiez
commander. Alors Bellinde croyât auoir trou-
ué la commodité qu'elle recherchoit, poursui-
uit ainsi son discours: Dés le iour que vous m'al-
seurastes de vostre amitié, ie iugeay cette mes-
me volonté en vous, aussi m'obligea-t'elle à
vous aimer & honorer plus que personne qui
viue. Or quoy que ie vous die, ie ne veux pas que
vous croyez que i'aye diminué cette bonne vo-
lonté, car elle m'accompagnera au tombeau; &
toutesfois, peut-estre, le feriez-vous, si ie ne vous
en auois aduertie : mais obligez-moy de croire
que ma vie, & non mon amitié peut diminuer.
Ces paroles mirent Celion en grande peine, ne
ne sçachant à quoy elles tendoient: en fin, il ré-
pondit qu'il attendoit sa volonté, avec beau-
coup de joye & de crainte : de joye, pour ne
pouuoir penser rien de plus avantageux pour

luy, que l'honneur de ses commandemens ; &
 de crainte, pour ne sçauoir dequoy elle le me-
 naçoit : que toutesfois la mort mesme ne luy
 sçauroit estre desagreable, si elle luy venoit par
 son commandement. Bellinde alors continua:
 Puis qu'outre ce que vous me dites à cette heu-
 re, vous m'avez tousiours rendu tant de témoi-
 gnages de cette assurance que vous me dōnez,
 que ie n'en puis avec raison douter aucune-
 ment, ie ne feray point d'autre difficulté, non
 pas de prier, mais de conjurer Celion par tou-
 te l'amitié dont il fauorise sa Bellinde, de luy
 obeir cette fois : ie ne veux pas luy commander
 chose impossible, ny moins le distraire de l'affec-
 tion qu'il me porte : au contraire, ie veux, s'il
 se peut, qu'il l'augmente tousiours dauantage.
 Mais auant que passer plus outre, que ie sça-
 che, ie vous supplie, si iamais vostre amitié a
 point esté d'autre qualité qu'elle est à cette
 heure. Alors Celion montrant vn visage moins
 fasché, que celuy qu'auparauant la doute le
 contraignoit d'auoir; respondit qu'il commen-
 çoit de bien esperer, ayant receu de telles assen-
 rances, que pour satisfaire à sa demande il
 auoüoit qu'autrefois il l'auoit aimée avec les
 mesmes affections & passions, & avec les mes-
 mes desseins, que la ieunesse a de coustume de
 produire dans les cœurs les plus transportez
 d'Amour, & qu'en cela il n'en exceptoit vne
 seule : que depuis son commandement auoit

que iamais nulle de vos actions n'a a
uantage sur mon ame, que celle-cy : n
puis vous voir en peine plus longuerr
chez donc que ce que ie veux de vous,
ment que conseruant inuiolable c
amitié que vous me portez à cette hei
mettiez vostre Amour en vne des bell
res de nostre Lignon : vous direz que
est estrange pour Bellinde, toutesfo
confiderez que celle dont ie vous pa
veut pour mary, & que c'est, apres vo
sonne que i'aime le plus, car c'est An
ie m'asseure, que vous ne vous en es
pas : Elle m'en a prié, & moy ie le v
mâde par tout le pouuoir que i'ay sur
se hasta de luy faire ce commandeme
gnant que si elle retardoit dauantage,

avec vne voix telle que pouuoit auoir vne per-
 sonne au milieu du suplice, il s'écria: Ah! cruel-
 le Bellinde, auiés-vous conserué ma vie iusques
 icy pour me la raurir avec tant d'inhumanité?
 Ce commandement est trop cruel pour me lais-
 ser viure, & mon affection trop grande pour me
 laisser mourir sans desespoir. Helas! permettez
 que ie meure, mais que ie meure fidelle. Que
 s'il n'y a moyen de guerir Amarâthe que par ma
 mort, ie me sacrifieray fort libremét à sa santé,
 l'échange de ce commandement ne me fera
 moindre témoignage d'estre aimé de vous, que
 quoy que vous puissiez iamais faire pour moy.
 Bellinde fut émeüe, mais non pas changée. Ce-
 lion, luy dit-elle, laissons toutes ces vaines pa-
 roles, vous me donnerez peu d'occasion de croi-
 re de vous ce que vous m'en dites, si vous ne sa-
 tisfaites à la premiere priere que ie vous ay fai-
 te. Cruelle, luy dit incontinent l'affligé Ce-
 lion, si vous voulez que ie change cette amitié,
 quel pouuoir auez-vous de me commander?
 Que si vous ne voulez pas que ie la châge, com-
 me est-il possible d'aymer la vertu & le vice? &
 s'il n'est pas possible, pourquoy voulez-vous
 pour preuue de mon affection vne chose qui
 ne peut estre? La pitié la cuida vaincre, &
 combien qu'elle receust beaucoup de peine de
 l'ennuy du Berger, si luy estoit-ce vn conten-
 tement qui ne se pouuoit égaler de se con-
 noistre si parfaitement aimée de celuy qu'elle

702 LA I. PARTIE D'ASTRÉE,
aimoit le plus. Et peut-estre, que cela eust pû
obtenir quelque chose sur sa resolution, n'eust
esté qu'elle vouloit oster toute opinion à Ama-
ranthe qu'elle fust atteinte de son mal, encore
qu'elle aimast ce Berger, & en fut beaucoup ai-
mée : elle contraignit donc sa pitié, qui desir-
auoit avec elle amené quelques larmes iusques
à la paupiere, de s'en retourner en son cœur,
sans donner connoissance d'y estre venuës, &
afin de ne retomber en cette peine, elle s'en alla,
& en partant luy dit : Vous me tiendrez pour
telle qu'il vous plaira, si suis-je resoluë de ne
vous voir iamais, que vous n'ayez effectué ma
prière, & vostre promesse, & croyez que cette
resolution suruiura vostre opinionistreté. Si Ce-
lion se trouua hors de soy, & se voyant seul es-
loigné de toute consolation & resolution, ce-
luy le pourra iuger qui aura aimé. Tant y a qu'il
demeura deux ou trois iours comme vn hom-
me perdu, qui couroit les bois, & fuyoit tous
ceux qu'il auoit autrefois frequentez. En fin
vn viel Pasteur infiniment amy de son pere,
homme, à la verité, fort sage, & qui auoit tou-
jours fort aimé Celion, le voyant en cet estat,
& se doutant qu'il n'y auoit point de passion as-
sez forte pour causer de semblables effets que
l'Amour, le tourna de tant de costez, qu'il luy
fit decouurir sa peine, à laquelle il donna quel-
que soulagement par son bon conseil; car en
son ieune aage il auoit passé bien souuent par

emblables destroits : & en fin le voyant vn peu remis, se moqua de ce qu'il auoit eu tant de peine pour si peu de chose, luy remontrant qu'en cela le remede estoit si aisé, qu'il auroit honte qu'on sçeut que Celion, estimé de chacun pour sage, & pour personne de courage, eust eu si peu d'entendement que de ne sçauoir prendre resolution en vn accident si peu difficile, qu'au pis aller il ne falloit que feindre, & puis il continuoît : Toutesfois il a esté tres à propos qu'au commencement vous ayez fait ces difficultez, car elle croira que vostre affection est extrême, & cela l'obligera à vous aimer dauantage, mais puis que vous en auez fait tant de demonstration, il suffit que pour la contenter, vous feigniez ce qu'elle vous a commandé. Ce conseil fut en fin receu de Celion, & executé comme il auoit esté proposé, il est vray qu'il escriuit auparauant cette lettre à Bellinde,

LETTRE DE CELION à Bellinde.



Si i'auois merité vn traitement si rude que celuy que ie reçois de vous, j'élirois plustost la mort que de le souffrir : mais puis que c'est pour vostre contentement, ie le reçois avec vn peu plus de plaisir, que si en échange vous

704 LA I. PARTIE D'ASTRÉE,
*m'ordonniez la mort : toutesfois puis que ie me suis
tout donné à vous, il est raisonnable que vous en puis-
siez absolument disposer. l'essayeray donc de vous
obeyr , mais ressouvenez-vous qu'aussi long-temps
que durera cette contrainte , autant faudra-t'il rayer
des iours de ma vie , car ie ne nommeray iamaïs vit
ce qui rapporte plus de douleur que la mort : abregez-
le donc , rigoureuse Bergere , s'il y a encore en vous
une seule estincelle , non pas d'amitié , mais de pitié
seulement.*

Il fut impossible à Bellinde de ne ressentir ces
paroles, qu'elle connoissoit proceder d'une en-
tiere affection , mais si ne fut-il pas possible à
ces paroles de la diuertir de son dessein : Elle
aduertit Amaranthe que le Berger l'aimeroit;
& que sa santé seule luy en retardoit la connois-
sance. Cét aduertissement precipita sa guerison
de forte, qu'elle rendit bien preuue que pour les
maladies du corps , la guerison de l'ame n'est
pas inutile. Quelle fut l'extrême contrainte de
Celion , & quelle la peine qu'il en supportoit:
elle estoit telle qu'il en deuint maigre , & telle-
ment changé qu'il n'estoit pas reconnoissable.
Mais voyez quelle estoit la seuerité de cette
Bergere? Il ne luy suffit pas d'auoir traité de cet-
te sorte Celion : car iugeant qu'Amaranthe
auoit encor quelque soupçon de leur amitié,
elle resolut de pousser ces affaires si auant , que
l'un ny l'autre ne s'en pût dédire. Chacun
voyoit

l'apparête recherche que le Berger faisoit d'Amaranthe : car il s'estoit ouuertement declaré, & mesme le pere du Berger, qui connoissant les loüables vertus de Leon, & combien sa famille auoit tousiours esté honorable, ne desapprouuoit point cette recherche. Vn iour Bellinde le voulant sonder, la luy proposa comme sa compagne: luy qui le iugea à propos, y entendit fort librement, & ce mariage estoit desia bien fort auancé sans que Celion le sceust: mais quand il s'en apperceut, il ne pût s'empescher; trouuant le moyen de parler à Bellinde, de luy faire tant de reproches, qu'elle en eut presque honte, & le Berger voyant bien qu'il y falloit remedier d'autre sorte que de parole, courut soudain au meilleur remede; qui fut à son pere, auquel il fit telle responce: Je serois tres-marry de vous desobeïr iamais, & moins pour cét effet, que pour toute autre. Je voy que vous trouuez bonne l'alliance d'Amaranthe, vous sçauiez bien qu'il n'y a Bergere que l'affectionne dauantage, toutesfois ie l'aime fort pour Maistresse, mais non pas pour femme, & vous supplie de ne me commander d'en dire la cause. Le pere à ces propos soupçonna qu'il eust recõnu quelque mauuaise condition en la Bergere, & loüa en son ame la prudence de son fils, qui auoit ce commandement sur ses affections: ainsi ce coup fut rompu, & d'autant que la chose estoit passée si auant que plusieurs l'auoient sçeuë, plusieurs aussi deman-

doient d'où ce refroidissement procedoit; le pere ne pût s'empescher d'en dire quelque chose à ses plus familiers, & eux à d'autres, si bien qu'Amaranthe en eut le vent, qui au commencement s'affligea fort : mais depuis repensant en elle-mesme, quelle folie estoit la sienne, de se vouloir faire aimer par force, peu à peu s'en retira, & la premiere occasion qu'elle vid de se marier, elle la receut. Ainsi ces honnestes Amans furent allegez d'un faiz si mal-aisé à supporter: mais ce ne fut que pour estre surchargez d'un autre beaucoup plus pesant.

Bellinde estoit desia en aage d'estre mariée, & Philemon infiniment desireux de la loger, pour auoir sur ses vieux iours le contentement de se voir renaistre en ce qui viendroit d'elle: il eust bien receu Celió: mais Bellinde qui fuyoit autant le mariage que la mort, auoit deffendu à ce Berger d'en parler, bien luy auoit-elle promis, que si elle se voyoit cōtrainte de se marier, elle l'en aduertiroit, afin qu'il la fist demander, qui fut cause que Philemon voyant la froideur de Celion, ne la luy voulut pas offrir: & cependant Ergaste, Berger des principaux de cette contrée, & qui estoit estimé de chacun pour ses loüables vertus, la fit demander; & parce qu'il ne vouloit que cela fust éuenté qu'il n'en fust assuré, celuy qui traitta cét affaire le tint si secret, que la promesse du mariage fut aussi-tost sçeuë que la demande. Car Philemon s'assu-

rant de l'obeïſſance de ſa fille, ſ'y obligea de parole, & puis l'en aduertit. Au commencement elle trouua fort difficile la reſolution qu'il luy falloit prendre, parce que c'eſtoit vn homme qu'ellen'auoit iamais veu: Toutesfois ce bel eſprit qui iamais ne fléchifſoit ſous le faiz du malheur, ſe releua incontinent, ſurmontant ce déplaiſir, & ne permit ſeulement à ſon œil de donner ſigne de ſon ennuy, pour ſa conſideration: mais elle ne pût iamais obtenir cela ſur elle pour celle de Celiō; & ſalut que ſes larmes payaſſent l'erreur de ſa trop opiniaſtre haine, contre le mariage. Si eſt-ce que pour ſatisfaire en quelque ſorte à ſa promeſſe, elle aduertit le pauvre Berger, que Philemō la vouloit marier. Soudain qu'il eut cette permiſſion tant deſirée, il ſollicita de ſorte ſon pere, que le meſme iour il en parla à Philemon: mais il n'eſtoit plus tēps, de quoy le pere de Bellinde eut beaucoup de regret, car il l'eut bien mieux aimé qu'Ergaſte. O Dieux! que de regrets quand il ſçeut l'arreſt de ſon malheur: il ſortit de ſa maiſon, & ne ceſſa qu'il n'eut trouué la Bergere: A l'abord il ne pût parler, mais ſon voyage luy raconta aſſez quelle réſpōſe auoit eſté celle de Philemon, & combien qu'elle fuſt auſſi neceſſiteuſe du bon conſeil que luy, & de force pour ſupporter ce coup, ſi voulut-elle ſe mōſtrer auſſi bien inuaincuë à ce déplaiſir, qu'elle auoit toujours fait gloire de l'eſtre à tous les autres: mais auſſi ne

708 LA I. PARTIE D'ASTRE'E,

voulut-elle pas paroistre si insensible , que le Berger n'eust quelque connoissance qu'elle resentoit son mal, & qu'il luy déplaisoit: sur quoy elle luy demanda à quoy reüssiroit la demande qu'il auoit faite à son pere. Le Berger luy respondit avec les mesmes paroles que Philemon luy auoit dites, y adjoustant tant de plaintes, & tant de desesperez regrets, qu'elle eust esté vn rocher, si elle ne se fust émeuë: toutesfois elle l'interrompit, combatant contre soy-mesme, avec plus de vertu qu'il n'est pas croyable, & luy remonstra que les plaintes sont propres aux esprits foibles, & non pas aux personnes de courage: qu'il se faisoit beaucoup de tort, & à elle aussi de tenir tel langage. Et, disoit-elle, en fin Celion, qu'est deuenue la belle resolution que vous disiez auoir contre tous accidens, si non au changement de mon amitié? & pouuez-vous auoir opinion que quelque chose la puisse ébranler? ne voyez-vous pas que ces paroles ne peuvent auancer rien dauantage, que de faire conceuoir à ceux qui les oyront, quelque mauuaise opinion de nous? Pour Dieu, ne me mettez sur le front vne tache que i'ay avec tant de peine éuitée iusques icy: & puis qu'il n'y a autre remede, patientez comme ie fais, & peut-estre que le Ciel fera reüssir toute chose plus à nostre contentement, qu'il ne nous est permis à cette heure de le desirer; de mon costé ie rompray le malheur tant qu'il me sera possi-

mais s'il n'y a point de remede, encor ne
il pas estre sans resolution, plustost éloi-
ns-nous. Ces derniers mots cuiderent le
sperer du tout, luy semblant que ce grand
age procedoit de peu d'amitié. S'il m'estoit
aisé, respondit le Berger, de me resoudre
l'accident qu'à vous, ie me iugerøis indigne
ous aimer, ou d'estre aimé de vous : car vne
le amitié ne merite pas tant d'hëur. Et
1, pour fin, & pour loyer de mes seruitices,
s me donnez vne resolution en la perte af-
ée que ie vois de vous : & secrettement me
s : que ie ne dois me desesperer de vous voir
l'autre. Ah ! Bellinde, avec quel œil verrez-
s ce nouuel amy ? avec quel cœur l'aimè-
vous, & avec quelles faueurs le caresserez-
s, puis que vostre œil m'a mille fois promis
l'en voir d'Amour iamaïs d'autre que moy ?
s que ce cœur m'a juré de ne pouuoir aimer
moy ? & puis qu'Amour n'attoit destiné vos
esses à vne moindre affection que la mien-
Et bien, vous me commandez que ie vous
le ; pour vous obeïr, ie le feray, car ie ne
x sur la fin de ma vie commencer à vous
obeïr : mais ce qui me le fait entreprendre,
t pour sçauoir asseurément, que la fin de ma
n'éloignera guere la fin de vostre amitié,
quoy que ie me die le plus malheureux qui
e, si cheris-ie beaucoup ma fortune, en ce
elle m'a presenté tant d'occasions de vous

710 LA I. PARTIE D'ASTRÉE,
faire paroître mon Amour, que vous n'en pou-
uez douter , & encor ne serois-ie satisfait de
moy-mesme , si ce dernier moment qui m'en
reste , n'estoit employé à vous en assurer. Je
prie le Ciel (& voyez quelle est mon amitié)
qu'en cette nouvelle eslection , il vous comble
d'autant de bon-heur , que vous me causez de
desespoirs : Viuez heureuse avec Ergaste , & en
recevez autant de contentement que j'auois de
volonté de vous rendre du seruice , si mes iours
me l'eussent dauantage permis. Que cette nou-
uelle affection pleine des plaisirs que vous me
promettez , vous accompagne iusques au cer-
cueil , comme ie vous assure que ma fidelle
amitié me clorra les yeux à vostre occasion,
avec vne extrême douleur. Si Bellinde laissa si
longuement parler Celion , ce fut de crainte
que parlant , ses larmes fissent l'office des paro-
les, & que cela rengregeast le déplaisir du Ber-
ger , ou qu'il rendist preuue du peu de puissan-
ce qu'elle auoit sur elle-mesme. Orgueilleuse
beauté , qui aimoit mieux estre iugée avec peu
d'Amour , qu'avec peu de resolution ! Mais en-
fin se connoissant assez rafermie pour pouuoit
respondre , elle luy dit : Celion , vous croyez
me rendre preuue de vostre amitié , & vous fai-
tes le contraire : car comment m'avez-vous ai-
mée , ayant si mauuaise opinion de moy ? Si de-
puis ce dernier accident vous l'avez conceüe ,
croyez que l'affection n'estoit pas grande , qui

a pû permettre que si promptement vous l'ayez changée. Que si vous n'avez point mauuaife opinion de moy , comment est-il possible que vous puissiez croire que ie vous aye aimé , & qu'à cette heure ie ne vous aime plus ? Pour Dieu ayez pitié de ma fortune , & ne conjurez plus avec elle pour augmenter mes ennuis : considerez qu'il y a fort peu d'apparence , que Celion , que j'aime plus que le reste du monde , & de qui l'humeur m'agréé autant que la mienne mesme, eust esté changé pour vn Ergaste, qui m'est inconnu , & au lieu duquel j'eslirois plustost d'espouser le tombeau. Que si i'y suis forcé , ce sont les commandemens de mon pere, ausquels mon honneur ne permet que ie contrarie. Mais est-il possible que vous ne vous ressouveniez des protestations que si souuent ie vous ay faites , de ne vouloir me marier ? & toutesfois vous ne laissez de m'aimer ? Depuis qu'y a-t'il de chagé ? car si sans m'espouser vous m'avez bien aimé , pourquoy ne m'aimerez-vous pas sans m'espouser, ayant vn mary qui me deffendra d'auoir vn frere que i'aimeray tousjours avec l'amitié que ie dois ? la volóté m'arreste prés de vous plus qu'il ne m'est permis. Adieu, mon Celion , vivez, & aimez moy ; qui vous aimeray iusques à ma fin, quoy qu'il puisse aduenir de Bellinde. A ce mot elle le baïsa, qui fut la plus grande faueur qu'elle luy eust fait encore, le laissant tellemēt hors de luy-mesme,

712 LA I. PARTIE D'ASTRE'E,
qu'il ne sceut former vne parole pour luy re-
pondre. Quand il fut reuenu, & qu'il considera
qu'Amour feschissoit sous le deuoir , & qu'il
n'y auoit plus vne seule estincelle d'esperance,
qui püst esclairer entre ses desplaisirs ; comme
vne personne sans resolution , il se mit dans les
bois , & dans les lieux plus cachez , où il ne
faisoit que plaindre son cruel desastre, quelque
remonstrance que ses amis luy peussent faire.
Il vesquit de cette sorte plusieurs iours , du-
rant lesquels il faisoit mesme pitié aux ro-
chers : & afin que celle qui estoit cause de son
mal, en ressentist quelque chose , il luy enuoya
ces vers :

STANCES

De Celion , sur le mariage de Bellinde , &
d'Ergaste.

Doncques le Ciel consent qu'apres tant d'amitié,
Qu'apres tant de seruites,
D'un autre vous sçayez les douceurs, les delices,
Et la chere moitié ?
Et que ie n'aye en fin, de mon Amour fidelle,
Que le ressouvenir qu'un regret renouuelle ?

*Vous m'auiez bien aimé, mais qu'est-ce que me vaut
Cette amitié passée,*

dans les bras d'autrui ie vous voy caressée?

*Et si pourtant il faut,
ne vous sçachant à luy, ie couvre du silence
cruel desplaisir qui rompt ma patience?*

*S'il auoit plus que moy de merite ou d'Amour,
Ie ne sçaurois que dire:
ais, hélas ! n'est-ce point un trop cruel martyre,
Qu'il obtienne en un iour,
sans le meriter, ce que le Ciel desnie
ux desirs infinis d'une Amour infinie?*

*Mais, ô foible raison ! le deuoir dites-vous,
Par ces loix m'a contrainte:
quel deuoir plus fort, & quelle loy plus sainte
Sçauroit estre pour nous,
ne la foy si souuent dedans nos mains jurée,
quand nous nous promettions une Amour assurée?*

*Puisse, me disiez-vous, incontinent seicher
Ma main comme par jure,
ie manque iamais à ce que ie t'assure,
Et si t'ay rien plus cher,
y que dedans mon cœur davantage ie prise
que cette affection que ta foy m'a promise.*

*O cruel souuenir de mon bon-heur passé!
Sortez de ma memoire:
hélas ! puis que le bien d'une si grande gloire
Est ores effacé,*

714 LA I. PARTIE D'ASTRÉE,
*Effacez-vous de mesme, il n'est pas raisonnable
Que vous soyez en moy, qui suis si miserable.*

Encores qu'il ne fist paroître en vne seule
ses actions, qu'il luy fust resté de l'esperance,
est-ce qu'il en deuoit auoir tousiours quelq
peu : parce que le contract de mariage n'est
point passé, & qu'il sçauoit bien que le plus
souuent les contentions font rompre ceux qu
l'on croit les plus certains : mais quand il sç
que les articles estoit signez d'un costé & d'ai
tre, belle Nymphé, comment vous pourrois-j
dire le moindre de ses desespoirs ? il se détou
doit. les mains, il s'arrachoit le poil, il se plon
boit l'estomach de coups, bref c'estoit vne pe
sonne transportée, & tellement hors de raison
qu'il partit plusieurs fois en dessein de tuer E
gaste. Mais quand il estoit prest, quelque estir
celle de consideration, qui parmy tant de fu
reur luy estoit encore restée, luy faisoit crain
dre d'offenser Bellinde : à qui toutesfois, tran
porté de passion, il escriuoit bien souuent de
lettres si pleines d'Amour, & de reproches, qu
mal-aisément les pouuoit-elle lire sans larme
entre autres il luy en enuoya vne telle.

LETTRE DE CELION A BELLINDE en son transport,



Aut-il donc, incostante Bergere, que ma peine suruiue mon affection? Faut-il que sans vous aimer, i'aye tant de peine pour vous sçauoir entre les mains d'un autre? N'est-ce point que les Dieux me vüeuillent punir pour vous auoir plus aimée que ie ne denois? ou plustost n'est-ce point que ie me figure de ne vous aimer plus, & que toutesfois j'aye plus d'Amour pour vous que ie n'ens iamais? Toutesfois, pourquoy vous aimerois-je, puis que vous estes, & ne pouuez estre à autre qu'à une personne que ie n'aime point? mais au contraire, pourquoy ne vous aimerois-je point, puis que ie vous ay tant aymée? Il est vray, mais ie ne vous dois point aymer: car vous estes ingratitude, une ame toute d'oubly, & qui n'a nul ressentiment d'Amour. Toutesfois quelle que vous soyez, si estes vous Bellinde, & Bellinde peut-elle estre sans que Celion l'aime? Vous aimé-je donc, ou si ie ne vous aime point? Iugez-en vous mesme, Bergere, car quant à moy, i'ay l'esprit si troublé, que ie n'en puis discerner autre chose, sinon que ie suis la personne du monde la plus affligée.

Et au bas de la lettre, il y auoit ces vers :

STANÇE.

IE ne puis excuser cette extrême inconstance,
 Qui vous a fait si mal changer d'affection:
 Changer de bien en mieux, ie l'appelle prudence,
 Mais de changer en pis, peu de discretion.

Lors que Bellinde reçeut cette lettre, & de
 vers, elle estoit en peine de luy faire tenir un
 des siennes, parce qu'oyant dire l'estrange vis
 qu'il faisoit, & les paroles qu'il proferoit con
 tre elle, elle ne pouuoit le souffrir qu'avec
 beaucoup de déplaisir, considerant combien
 cela donnoit d'occasion de parler à ceux qui
 n'ont des oreilles que pour apprendre les nou
 velles d'autrui, & de langue que pour les re
 dire: Sa lettre estoit telle:

LETTRE DE BELLINDE
à Celion.

Lm'est impossible de supporter dauvant
 ge le tort que vostre estrange façon de vi
 ure nous fait à tous deux. Je ne nie pas
 que vous n'ayez occasion de plaindre
 nostre fortune: Mais ie dis bien qu'
 ne personne sage n'en sçauroit auoir qui luy permette

sans blâme de devenir fol. Quel transport est celui qui vous empesche de voir, que donnant connoissance à tout le reste du monde, que vous mourez d'Amour pour moy; vous me contraignez toutesfois de croire que veritablement vous ne m'aimez point? Car si vous m'aimiez, voudriez-vous me desplaire? Et ne sçavez-vous pas que la mort ne me sçauroit estre plus ennuyeuse que l'opinion que vous donnez à chacun de nostre amitié? Cessez donc, mon frere, ie vous supplie, & par ce nom qui vous oblige d'auoir soin de ce qui me touche. Ie vous conjure que si present vous ne pouvez supporter ce defastre sans donner connoissance de vostre ennuy, vous preniez pour le moins resolution de vous esloigner en sorte, que ceux qui vous oyront plaindre, ne connoissant point mon nom, ne fassent que regretter avec vous vos ennuis, sans pouuoir rien soupçonner à mon desauantage. Si vous me contentez en cette resolution, vous me ferez croire que c'est surabondance, & non point deffaut d'affection, qui vous a fait errer contre moy: Et cette consideration obligera Bellinde, pour l'amitié qu'elle vous porte, de conseruer tousiours chere la memoire de ce frere qui l'aime, & qu'elle aime, parmy tous ces cruels & insupportables desplaisirs.

Quoy que Celion fut tellement transporté, que son esprit estoit presque incapable des raisons que ses amis luy pouuoient représenter: si est-ce que son affection luy ouurit les yeux à ce coup, & luy fit voir que Bellinde le consolait à

718 LA I. PARTIE D'ASTRÉE,
propos : si bien que resolu à son départ, il donna
secretement ordre à son voyage ; & le iour
auant qu'il voulust partir , il écriuit à sa Berge-
re, que faisant dessein de luy obeyr , il la sup-
plioit de luy donner commodité de pouuoir
prendre congé d'elle, afin qu'il püst partir avec
quelque sorte de consolation. La Bergere qui
veritablemēt l'aimoit, quoy qu'elle préuiſt que
cēt adieu ne feroit que rengreger son desplaisir,
ne voulut luy refuser cette requeste, & luy don-
na assignation le lendemain au matin à la fon-
taine des Sicomores.

Le iour ne commençoit que de poindre
quand le désolé Berger sortant de sa cabane
avec son troupeau , le chassa droit à la fontai-
ne, où s'estendant de son long , & les yeux sur le
cours de l'onde , il commença , en attendant sa
Bergere , de s'entretenir sur son prochain mal-
heur, & apres auoir esté quelque temps muet, il
souspira ces vers.

COMPARAISON D'VNE
FONTAINE A SON
desplaisir.

Cette source eternelle,
Qui ne finit iamais,
Mais qui se renouuelle
Par des flots plus espais,

Ressemble à ces ennuis dont le regret m'opresse:

*Car comme elle sans cesse
D'une source seconde au mal-heur que ie sens,
Ils s'en vont renaissans.*

*Puis d'une longue course,
Tout ainsi que ces flots
Vont esloignant leur source,
Sans prendre nul repos:
Moy par diuers travaux, par mainte & mainte peine,
Comme parmy l'arene ,
Se froissant à grands sauts, l'onde s'en va courant,
Mon mal ie vay pleurant.*

*Et comme vagabonde
Murmurant elle fuyt,
Quand d'onde dessus onde
A longs flots elle bruit :
De mesme en me pleignant de matriſte aduanture,
Contre Amour ie murmure:
Mais que me vaut cela , puis qu'il faut qu'à la fin
Ie suiue mon destin?*

Cependant que ce Berger parloit de cette sorte en soy-mesme, & qu'il en proferoit assez haut plusieurs paroles sans y penser, tant il estoit troublé de ce defastre; Bellinde, qui n'auoit pas perdu le souuenir de l'assignation qu'elle luy auoit donnée, aussi-tost qu'elle se pût desfaire de ceux qui estoient autour d'elle, s'en alla

cōuerts , eut vōlonté de sçauoir
Cela fut cause que la suiuant de
qu'elle prenoit le chemin de la fo
comores , & jettant la veuë vn pe
encoré qu'il fut fort matin , il prit
auoit desia vn troupeau qui paiss
estoit tres-adiisé , & qui n'esto
ignorant des affaires de cette B
n'eust oüy dire l'amitié que Celio
entra soudain en quelque opinio
là son troupeau , & que Bellinde l
uer, encor qu'il n'eust point de dou
cité de sa Maistresse , si est-ce qu'il
ment qu'elle ne le hayssoit point ;
qu'une si longue recherche n'eust
continuée , si elle luy eust esté des
notre satisfaire à sa curiosité .

Dieu quel tressault fut celuy qu'il receut de cette veuë ! toutesfois parce qu'il ne pouuoit ouyr ce qu'ils disoient, il se traina si doucement, qu'il vint si près d'eux, qu'il n'y auoit qu'une haye (qui faisoit tout le tour de la fontaine, comme une pallissade) qui le couuroit. De ce lieu donc passant curieusement la veuë entre les ouvertures des feuilles, & tout attentif à leurs discours, il ouït que la Bergere luy respondoit. Et quoy, Celion, est-ce le pouuoir ou la volonté de me plaire qui vous defaut en cette occasion ? Cét accident aura-t'il plus de force sur vous, que le pouuoir que vous m'y auez donné ? Où est vostre courage, Celion, ou bien où est vostre amitié ? N'avez-vous point autresfois surmonté pour l'Amour que vous me portiez de plus grands malheurs que ceux-cy ? Et si cela est, où est l'affection ? où est la resolution qui le vous a fait faire ? Voulez-vous que ie croye que vous en auez moins à cette heure, que vous n'en auiez en cetemps-là ? Ah ! Berger, consentez plustost à la diminution de ma vie, qu'à celle de la bonne volonté que vous m'avez promise. Et comme iusques icy j'ay pû sur vous tout ce que j'ay voulu, que de même à l'aduenir qu'il n'y ait rien qui m'en puisse amoindrir le pouuoir. Ergaste ouït que Celion luy respondit : Est-il possible, Bellinde, que vous puissiez entrer en doute de mon affection, & du pouuoir que vous auez sur moy ? Pouuez-vous auoir une

722 LA I. PARTIE D'ASTRÉE,
grande méconnoissance? & le Ciel peut-il estre
tant injuste, que vous ayez pû oublier les témoi-
gnages que ie vous en ay donnez, & qu'il ait
permis que ie suruiue à la bonne opinion que
vous deuez auoir de moy? Vous, Bellinde, vous
pouuez mettre en doute ce que iamais vne seu-
le de mes actions ; ny de vos commandemens
n'a laissé douteux, au moins auant que prendre
vne si desaduantageuse opinion contre moy, de-
mandez à Amaranthe ce qu'elle en croit, de-
mandez au respect qui m'a fait taire, deman-
dez à Bellinde mesme, si elle a iamais imaginé
rien de si difficile, que mon affection n'ait sur-
monté: Mais à cette heure que ie vous voy tou-
te à vn autre, & que pour la fin de mon Amour
defaistrée, il faut que vous laissant entre les bras
d'vn plus heureux que moy, ie m'esloigne & me
bannisse à iamais de vous. Helas! pouuez-vous
dire, que ce soit defaut d'affection, ou de vo-
lonté de vous obeïr, si ie ressens vne peine plus
cruelle que celle de la mort? Quoy, Bergere,
vous croyez que ie vous aime, si sans mourir
ie vous sçay toute à vn autre? Vous dites que
ce sera l'Amour, & le courage, qui me ren-
dront insensible à ce defastre, & toutesfois en
verité ne sera-ce pas plustost n'auoir ny Amour,
ny courage, que de le souffrir sans desespoir? O
Bergere, que nous sommes bien loing de conte
vous & moy! car si cette impuissance qui m'em-
pesche de pouuoir viure & supporter ce mal-

leur, vous fait douter de mon affection: au contraire cette grande constance, & cette extrême résolution que ie vois en vous, m'est vne trop certaine assurance de vostre peu d'amitié. Mais aussi à quoy faut-il que i'en espere plus de vous, puis qu'un autre, ô cruauté de mon destin ! vous loit posséder ? A ce mot ce pauvre Berger s'attacha sur les genoux de Bellinde, sans force, & sans sentiment. Si la Bergere fut vivement touchée, tant des paroles que de l'évanouissement de Celion, vous le pouuez iuger, belle Nymphe, puis qu'elle l'aimoit autant qu'il estoit possible d'aimer, & qu'il falloit qu'elle seignit de ne ressentir point cette douloureuse séparation. Lors qu'elle le vid esvanoüy, & qu'elle creut n'estre escoutée que des Sicomores & de l'onde de la fontaine, ne leur voulant cacher le desplaisir qu'elle auoit tenu si secret à ses compagnes, & à tous ceux qui la voyoient ordinairement : Helas ! dit-elle en joignant les mains, hélas ! ô souveraine bonté, ou fors moy de cette misere, ou de cette vie : romps par pitié ou mon cruel desastre, ou permets que mon cruel desastre me rompe. Et puis baissant les yeux sur Celion : Et toy, dit-elle, trop fidelle Berger, qui n'es miserable que d'autant que tu aimes cette miserable, le Ciel te vueille donner ou les contentemens que ton affection merite, ou m'enleuer de ce monde, puis que ie suis seule cause que tu

724 LA I. PARTIE D'ASTRE'E,

souffres les desplaisirs que tu ne merites pas. Et lors s'estant teue quelque temps, elle reprit : O qu'il est difficile de bien aimer , & d'estre sage toute ensemble ! Car ie voy bien que mon pere a raison de me donner au sage Berger Ergaste, soit pour ses merites, soit pour ses commoditez : Mais, hélas ! que me vaut cette connoissance, si Amour deffend à mon affectiō de l'auoir agreable ? le sçay qu'Ergaste merite mieux , & que ie ne puis esperer rien de plus auantageux que d'estre sienne : Mais comment me pourray-je donner à luy , si Amour m'a desia donnée à vn autre ? La raison est du costé de mon pere, mais Amour est pour moy , & non point vn Amour nouuellement nay, ou qui n'a point de puissance, mais vn Amour que i'ay conceu, ou plustost que le Ciel a fait naistre avec moy, qui s'est esleué dans mon berceau, & qui par vn si long trait de temps, s'est tellemēt insinué dans mon ame, qu'il est plus en mon ame , que mon ame mesme. O Dieux ! & faut-il esperer que ie m'en puisse depoiuiller sans la vie ? & si ie ne m'en desfaits , dy moy Bellinde, que sera-ce que de toy ? En proferant ces paroles les grosses larmes luy tomboient des yeux, & coulant le long de son yvisage, mouilloient & les mains & la jouie du Berger , qui peu à peu reuenant, fut cause que la Bergère interrompit ses plaintes, & s'essuyant les yeux de peur qu'il ne s'en prist garde , changeant & de visage & de voix, luy

la de cette sorte : Berger ie vous veux ad-
 uer que i'ay du ressentiment de vostre peine,
 tant peut-estre que vous mesme , & que ie ne
 uerois douter de vostre bonne volonté , si ie
 estois la plus méconnoissante personne du
 monde. Mais à quoy cette recognoissance , & à
 quoy ce ressentiment ? Puis que le Ciel m'a souf-
 fersé à celuy qui m'a donné l'estre, voulez-vous,
 que cet estre me demeurera, que ie luy puis-
 se desobeyr ? Mais soit ainsi, que l'affection plus
 forte l'emporte sur le deuoir, pour cela, Celion,
 nous-nous en repos ? Est-il possible, si vous
 aimez , que vous puissiez auoir du contente-
 ment, me voyant le reste de ma vie pleine de dé-
 sirs & de regrets ? & pouuez-vous croire que
 je blasme que i'encourray, soit par la desobey-
 sance de mon pere , soit par l'opinion que cha-
 cun aura de nostre vie passée à mon desadanta-
 ge, me puisse laisser vn moment de repos ? Cela
 n'estoit , peut-estre croyable d'une autre que de
 moy , qui ay tousiours tant desapprouué celles
 qui se sont conduites de cette sorte, que la hon-
 te de me voir tomber en leur mesme faute , me
 paroist tousiours plus insupportable, que la plus
 cruelle fin que le Ciel me pourroit ordonner.
 Prenez-vous d'oc de cette resolution, ô Berger,
 & tout ainsi que par le passé nostre affection
 nous a iamais fait commettre chose qui fut
 contre nostre deuoir , quoy que nostre Amour
 esté extrême, de mesme pour l'aduenir il ne

726 LA I. PARTIE D'ASTREE,
faut point souffrir qu'elle nous puisse forcer.
Outre que des choses où il n'y a point de remède,
la plainte semble estre bien inutile. Or il est
tout certain que mon pere m'a donnée à Ergaste,
& que cette donation ne peut desormais
estre reuouquée que par Ergaste mesme. Iugez
quelle esperance nous deuons auoir qu'elle le
soit iamais? Il est vray qu'ayant disposé de mon
affection auant que mon pere de moy, ie vous
promets & vous iure deuant tous les Dieux, &
particulierement deuant les Deitez qui habi-
tent en ce lieu, que d'affection ie seray vostre
iusques dans le tombeau, & qu'il n'y a ny pere,
ny mary, ny tyrannie du deuoir, qui me fasse ia-
mais cōtreuenir au serment que ie vous en fais.
Le Ciel m'a donnée à vn pere, ce pere a donné
mon corps à vn mary: comme ie n'ay pû con-
tredire au Ciel, de mesme mon deuoir me def-
fend de refuser l'ordonnance de mon pere: mais
ny le Ciel, ny mon pere, ny mon mary, ne
m'empeschent iamais d'auoir vn frere que
j'aimeray comme ie luy ay promis, quelle que
ie puisse deuenir. A ces dernieres paroles pre-
uoyant bien que Celió se remettroit aux plain-
tes & aux larmes, afin de les éuiter, elle se leua,
& le prenant par la teste le baïsa au front, & luy
disant Adieu, & s'en allant: Dieu vous vueille,
dit-elle, Berger, donner autant de contente-
ment en vostre voyage, que vous m'en laissez
peu en l'estat où ie demeure. Celió n'eut ny la

force de luy respondre, ny le courage de la suivre, mais s'estant leué, & tenant les bras croisez, l'alla accompagnant des yeux tant qu'il la pût voir, & lors que les arbres luy eurent osté la veuë, leuant les yeux au Ciel tous chargez de larmes, apres plusieurs grands souspirs, il s'en alla courant d'un autre costé, sans soucy ny de son troupeau, ny de chose qu'il laissast en sa cabane. Ergaste, qui caché derriere le buissõ, auoit puy leurs discours, demeura plus satisfait de la vertu de la belle & sage Bellinde, admirant & la force de son courage, & la grandeur de son honnesteté. Et apres auoir demeuré long-temps rauy en cette pensée, considerant l'extrême affection qui estoit entre ces deux Amans, il creut que ce seroit vn acte indigne de luy, que d'estre cause de leur separation : Et que le Ciel ne l'auoit point fait rencontrer si à propos à cét Adieu, que pour luy faire voir la grande erreur qu'il alloit commettre sans y penser. Estant donc résolu de rapporter à leur contentement tout ce qui luy seroit possible, il se met à suivre Celion : mais il estoit desia tant esloigné, qu'il ne le sceut atteindre, & pensant le trouuer en sa cabane, il prit vn petit sentier qui y alloit le plus droit. Mais Celion auoit passé d'un autre costé, car sans parler à personne de ses parens ny de ses amis, il s'en alla vagabond sans autre dessein plusieurs iours, sinon qu'il fuyoit les hommes, & ne se nourrissoit que des fruiçts

17
dernier accident qui luy estoit aduen
place, le souuenir duquel luy arrach
mes du profód du cœur, Ergaste qui l
de loing, estoit venu exprés pour la
le plus couuertement qu'il luy auoit
ble, & voyant ses pleurs comme de
couler dans la fontaine, il en eut ta
qu'il jura de ne reposer de bon son
n'eust remedié à son déplaisir. Et p
dre point dauantage de temps, s'au
à coup vers elle, il la salüa. Elle qu
prise avec les larmes aux yeux, afin
muler, feignit de se lauer, & mettât p
les mains dás l'eau se les porta toute
au visage, de sorte que si Ergaste n'e
uant veu ses larmes, mal-aisément e

Je voy, vous y estes venu pour la mesme occasion, comme ie pense, qui m'y a amenée; ie veux dire pour vous y rafraischir, & sans mentir, voicy bien la meilleure source, & la plus fraische qui soit en la plaine. Sage & belle Bergere, répondit Ergaste en souffrant, vous auez raison de dire que le sujet qui vous a fait venir icy, m'y a de mesme conduit, car il est tout vray: mais quand vous dites que vous & moy y sommes pour nous rafraischir, il faut que ie vous contredie, puis que ny l'un ny l'autre de nous n'y est pour ce dessein. Quant à moy, dit la Bergere, i'auoüeray bien que ie puis estre trompée pour ce qui est de vous, mais pour mon particulier, vous me permettrez de dire qu'il n'y a personne qui en puisse sçauoir dauantage que moy. Je vous accorde, dit Ergaste, que vous en sçauiez plus que tout autre: mais pour cela vous ne me ferez pas confesser, que le sujet qui vous a conduite icy, soit celuy que vous dites. Et quel penseriez-vous donc, dit-elle, qu'il fust? Et à ce mot elle mit la main au visage, faisant semblant de se frotter les sourcils, mais en effect c'estoit pour couvrir en quelque sorte la rougeur qui luy estoit montée. A quoy Ergaste prenant garde, & la voulant oster de la peine où il la voyoit, répondit de cette sorte: Belle & discrete Bergere, il ne faut plus que vous usiez de dissimulation enuers moy, qui sçay aussi bien que vous ce que vous croyez auoir de

730 LA I. PARTIE D'ASTRE'E,
plus secret en l'ame : & pour vous montrer que
ie ne ments point , ie vous dis qu'à cette heure
vous estiez sur le bord de cette eau , songeant
avec beaucoup de déplaisir au dernier adieu
que vous auez dit à Celion , au mesme lieu où
vous estes. Moy? dit-elle incontinent toute sur-
prise. Ouy , vous mesme , respondit Ergaste,
mais ne soyez pas marrie que ie le sçache , car
i'estime tant vostre vertu & vostre mérite , que
tant s'en faut que cela vous puisse iamais nuire,
que ie veux que ce soit la cause de vostre con-
tentement. Ie sçay le long seruice que ce Berger
vous a rendu , ie sçay avec combien d'honneur
il vous a recherchée, ie sçay avec combien d'af-
fection il a continué depuis tant d'années : &
de plus, avec quelle sincere & vertueuse amitié
vous l'affectionnez : La connoissance de toutes
ces choses me fait desirer la mort, plustost que
d'estre cause de vostre separation. Ne pensez
pas que ce soit jalousie qui me fait parler de cet-
te sorte, iamais ie n'entreray en doute de vostre
vertu, & puis i'ay ouy de mes oreilles les sages
discours que vous luy auez tenu. Ne pensez
non plus que ie ne croye que vous perdant , ie
ne perde aussi la meilleure fortune que ie sçau-
rois iamais auoir : mais le sujet qui me pousse
à vous redonner à celuy à qui vous deuez estre,
c'est, ô sage Bellinde , que ie ne veux pas ache-
ter mon contentement avec vostre eternal dé-
plaisir , & que veritablement ie croirois estre

Coupable, & enuers Dieu, & enuers les hommes, si à mon occasion yne si belle & vertueuse amitié se rompoit entre vous. Ie viens donc icy pour vous dire, que ie veux bien me priuer de la meilleure alliance que ie sçauois iamais auoir, pour vous remettre en vostre liberté, & vous redonner le contentement que le mien vous osteroit. Et outre que ie pèseray auoir fait ce que ie croy que le deuoir me commande, encores ne me fera-ce peu de satisfaction, de penser que si Bellinde est contente, Ergaste est vn des instrumens de son contentement. Seulement ie vous requiers, & si en cecy ie vous oblige, qu'estant cause de la reünion de vostre amitié, vous me receuiez pour tiers entre vous deux, & que vous me fassiez la mesme part de vostre bonne volonté, que vous l'auiez promise à Celion quand vous auez creu d'épouser Ergaste : ie veux dire que de tous deux ie sois aimé & receu comme frere. Pourrois-je, belle Nymphé, vous redire le contentement inesperé de cette Bergere ? Ie croy qu'il seroit impossible, car elle-mesme fut tellement surprise, qu'elle ne sçeut de quelles paroles le remercier : mais le prenant par la main, s'alla r'asseoir sur les gazons de la fontaine, où apres s'estre vn peu remise, & voyant la bonne volonté dont Ergaste l'obligeoit, elle luy declara tout au long, ce qui s'estoit passé entre Celion & elle, & apres mille sortes de

732 LA I. PARTIE D'ASTRÉE,
remerciemens, que i'obmets pour ne vous en-
nuyer, elle le supplia de l'aller chercher luy-
mesme, d'autant que le transport de Celion
estoit tel, qu'il ne reulendrait pour personne
du monde qui l'allast querir, parce qu'il ne
croiroit iamais cette bonne volonté de luy, à
qui il n'en auoit point donné occasion, si elle
luy estoit assurée par quelqu'autre; au con-
traire se figureroit que ce seroit vn artifice pour
le faire reuenir. Ergaste qui vouloit en toute
sorte paracheuer la bonne œuvre qu'il auoit
commencée, resolut de partir dès le lendemain
auec Diamis frere de Celion, luy promettant
de ne point reuenir sans le luy ramener.

Estans donc partis en ce dessein, apres auoir
sacrifié à Thautates, pour le prier qu'il adressast
leurs pas du costé où ils deuoient trouuer Ce-
lion, ils prindrent le chemin qui le premier se
presenta à eux: mais ils eussent cherché lon-
guement en vain auant que d'en auoir des nou-
uelles, si luy-mesme transporté de fureur, ne
se fust resolu de reuenir en Forests, afin de tuer
Ergaste, & puis du mesme glaue se percer le
cœur deuant Bellinde, ne pouuant viure & sca-
uoir que quelqu'autre jouïst de son bien. En cer-
te rage il se remit en chemin, & parce qu'il ne
se nourrissoit que des herbes & des fruiçts qu'il
trouuoit le long des chemins, il estoit tant af-
foibly, qu'à peine pouuoit-il marcher, & n'eust
esté la rage qui le portoit, il ne l'eust pu faire:

cor falloit-il que plusieurs fois du iour il se posast, meſme lors que le ſommeil le preſſoit. aduint que de cette ſorte laſſé, il ſe mit ſous ſelques arbres qui faiſoient vn agreable omage à vne fontaine, & là apres auoir quelque mps repenſé à ſes déplaiſirs, il ſ'endormit. La fortune qui ſe contentoit des ennuis qu'elle luy ioit donnez, adreſſa, pour le rendre entierement heureux, les pas d'Ergaſte & de Diamis à ce meſme lieu, & par hazard Diamis marchoit le premier: ſoudain qu'il le vid, il le reconnut, & tournant doucement en arriere, en vint aduertir Ergaſte, qui tout joyeux, voulut aller embrasser: mais Diamis le retint, en luy diſant: Le vous ſupplie, Ergaſte, ne faiſons rien de cecy de mal à propos: Mon frere, ſi tout à coup nous luy diſons ces bonnes nouuelles, il mourra de plaiſir, & ſi vous connoiſſiez l'extrême affliction que cét accident luy a cauſé, vous ſeriez de meſme opinion. C'eſt pourquoy il me ſemble qu'il vaut mieux que ie le luy die peu à peu, & parce qu'il ne me croira pas, vous viendrez apres le luy reconfirmer. Ergaſte trouuant cet aduiſ bon, ſ'éloigna entre quelques arbres, où il pouuoit les voir, & Diamis ſ'auança. Et put bien dire qu'il fut inſpiré de quelque bon ſermon: car ſi d'abord Celion euſt veu Ergaſte, peut-eſtre, ſuiuant ſa reſolution luy euſt-il dit du déplaiſir. Or à l'heure meſme que Diamis ſ'en approcha, ſon frere ſ'éueilla, & recom-

734 LA I. PARTIE D'ASTRÉE,
mençant son ordinaire entretien, se mit à plai-
dre de cette sorte:

PLAINTE.

Oùtré par la douleur de mortelles atteintes,
Sans autre reconfort,
Que celui de mes plaintes,
Je soupire à la mort.
Ma defense est sans plus, l'impossible esperance,
Mais le glaive acéré,
Dont le malheur m'offense,
Est un mal assuré.
J'espere quelquefois en ma longue misere,
De voir finir mon dueil:
Mais quoy? ie ne l'espere
Sinon dans un cercueil.
Celuy ne doit-il point s'estimer miserable,
Et les Dieux ennemis,
Dont l'esperoir favorable
En la mort est remis?
Mais où sont les desseins de ce courage extrême
En mon mal resolu?
Mais où suis-je moy-mesme?
Je ne me connois plus.
Mon ame en sa douleur est tellement confuse,
Que ce qu'ore elle veut,
Soudain elle refuse
Alors qu'elle lo peut.

Suite en cet estat, elle ne peut connoître

Qu'elle a, ny quelle elle est :

O pourquoi faut-il estre

Lors que tout nous déplaist !

Diamis qui ne vouloit le surprendre , apres
oir quelque tēps écouté , fit du bruit exprés,
n qu'il tournast la teste vers luy , & voyant
e tout estonné il le regardoit, il s'atança dou-
nement , & apres l'auoir salué, luy dit : Je louë
eu , mon frere , de ce que ie vous ay trouué si
ropos , pour vous faire le message que Bel-
de vous mande. Bellinde ? dit-il, incontinent,
il possible qu'elle ait quelque memoire de
y, entre les bras d'Ergaste ? Ergaste, dit Dia-
s, n'a point eu Bellinde entre les bras, & i'es-
re , si vous auez quelque resolution , qu'elle
sera iamais à luy. Et doutez-vous, respondit
Celiôn, que la resolution me puisse manquer en
semblable affaire ? Je voulois dire, repliqua
Diamis, de la prudence. Je pense, respondit Ce-
n, qu'il n'y a point de prudence qui puisse
entreuenir à l'ordre que le destin a resolu. Le
destin , dit Diamis , ne nous est si contraire que
vous pensez, & vos affaires ne sôt pas en si mau-
is termes, que vous croyez; Ergaste refuse Bel-
linde. Ergaste, dit Celiôn, la refuse ? Il est tout cer-
n, cōtinua Diamis : & afin que vous en soyiez
assuré : Ergaste mesme vous cherche pour
vous dire. Celiôn oyant ces nouuelles , de-

736 LA I. PARTIE D'ASTRÉE,
meura sans répondre presque hors de soy, &
puis reprenant la parole : Vous mocquez-vous
point, dit-il, mon frere, ou si vous le dites
pour m'abuser? Le vous jure, respondit Diamis,
par le grand Thautates, Hesus, & Tharamis, &
par tout ce que nous auons de plus sacré, que ie
vous dy verité, & que bien-tost vous le sçaurez
par le Berger Ergaste. Alors Celion leuant &
les mains & les yeux au Ciel : O Dieu ! dit-il, à
quelle fin plus heureuse me réservez-vous? Son
frere pour l'interrompre : Il ne faut plus, dit-il,
parler ny de mal-heur, ny de mort, mais seule-
ment de joyé & de contentement, & sur tout
vous preparer à remercier Ergaste du bien qu'il
vous fait : car ie le voy qui vient à nous. Ace
mot Celion se leua, & le voyant si prés, le cou-
rut embrasser avec autant de bonne volonté,
que peu auparauant il luy en portoit beaucoup
de mauuaise : mais quand il sçeut la verité de
toute cette affaire, il se mit à genoux deuant
Ergaste, & luy vouloit à force baiser les pieds.
I'abregeray, belle Nymphé, tous leurs discours,
& vous diray seulement qu'estant de retour,
Ergaste luy donna Bellinde, & qu'avec le con-
sentement de son pere, il la luy fit épouser, &
voulut seulement, comme il en auoit desia prié
Bellinde, que Celion le receut pour tiers en
leur honneste & sincere affection, & luy-mesme
se donnant entierement à eux, ne voulut iamais
se marier.

Voilà,

Voilà, belle & sage Nymphé, ce qu'il vous a plu de sçavoir de leur fortune, qui fut douce à tous trois, tant que les Dieux leur permirent de viure ensemble: car peu de temps apres leur naquit vn fils, qu'ils firent nommer Ergaste, à cause de l'amitié qu'ils portoient au gentil Ergaste, & pour en conseruer plus longuement la memoire. Mais il aduint qu'en ce cruel pillage que quelques estrangers firēt aux Prouinces des Sequanois, Viennois, & Segusiens, ce petit enfant fut perdu, & mourut sans doute de necessité: car depuis on n'en a point eu de nouuelles. Et quelques années apres ils eurent vne fille, qui fut nommée Diane, mais Celion ny Ergaste n'eurent pas longuement le plaisir de cēt enfant, parce qu'ils moururent incontinent apres, & tous deux en mesme iour: & cette Diane dont vous m'avez demandé des nouuelles, est celle qui est tenuë en mon hameau pour l'vne des plus belles & plus sages Bergeres de Forests.

Fin du dixième Livre.





L'ASTREE DE MESSIRE HONORE' D'VRFE'.

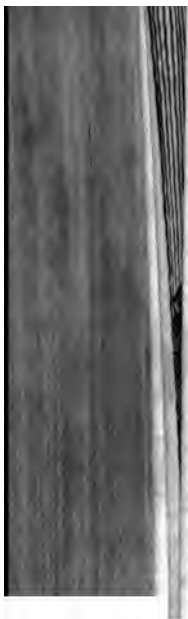
P R E M I E R E P A R T I E.

LIVRE VNZIESME.



ELADON alloit de cette sorte racontant à la Nymphé l'histoire de Celion, & de Belinde, cependant que Leonide & Galathée parloient des nouvelles que Fleurial leur oit rapportees : car aussi-tost que la Nymphé perçeut Leonide, elle la tira à part, & luy dit 'elle empeschast que Fleurial ne vist Cela-
on : car, disoit-elle, il est tant acquis à Linda-
or, qu'il seroit assez beste pour luy dire tout qu'il auroit veu : entretenez-le donc : & quãd uray veu mes lettres, ie vous diray ce qu'il y ra de nouveau. A ce mot la Nymphé sortit la chambre, & emmena Fleurial avec elle, &

A a a ij



Meleus & Cindere l'eniment ce
te sa vertu : mais il y auoit avec m
homme, qui youloit parler à Sylui
de la porte n'ont permis d'entrer ,
racontera bien mieux toutes les pa
d'autant qu'il en vient , & moy i'ay
tres chez ma tante , où vn de ceux d
les a portées, qui attend la responce
tu point , repliqua la Nymphé , c
Syluie ? Non , respondit-il , car il
voulu dire. Il faut , dit la Nymphé
A ce mot s'en allant à la porte , el
incontinent ce ieune homme , pou
souuent avec Ligdamon , qui luy f
apportoit à Syluie de ses nouuell
qu'elle sçauoit combien sa compa
que ses affaires furent secretes , el

il est, qu'à son retour Amasis n'oseroit luy refuser Galathée. O Fleurial ! que dis-tu ? si tu sçauois comme toutes choses se passent, tu aduoüerois que le voyage de nostre amy est pour luy celuy de la mort : car ie ne fay point de doute qu'à son retour il ne meure de regret. Mon Dieu ! dit-il, que me dites-vous ? Fleurial, repliqua-t'elle, il est ainsi que ie te le dis, & ne croy point qu'il y ait du remede s'il ne vient de toy. De moy ? dit-il, s'il peut venir de moy, tenez-le pour assuré : car il n'y a rien au monde que ie ne fasse. Or, dit la Nymphe, sois donc secret, & à ce soir ie t'en diray dauantage, mais pour cette heure il faut que ie sçache ce qu'escriit le pauvre absent. Il a enuoyé, dit-il, ces lettres par vn ieune homme, qui auoit charge de les porter chez ma tante, elle me les a incontinent enuoyées, & en voicy vne qu'il vous escrit ; elle l'ouurit, & vit qu'elle estoit telle :

LETTRE DE LINDAMOR à Leonide.



Vtant que l'esloignement a eu peu de puissance sur mon ame, autant ay-ie peur qu'il n'en ait eu beaucoup sur celle que i'adore. Ma foy me dit bien que non : mais ma fortune me menace du contraire ; toutesfois l'assurance que i'ay en la

742 LA I. PARTIE D'ASTRÉE,

prudence de ma confidente, me fait viure avec moins de crainte, que si ma memoire y estoit seule. Ressouvenez-vous donc de ne tromper l'esperance que j'ay en vous, ny démentir les assurances de nostre amitié.

Or bien, dit la Nymphé, va-t'en au lieu plus proche d'icy, où tu dormiras ce soir, & reuiens icy de bon matin, puis ie te feray sçauoir vne histoire dont tu seras bien estonné. Là dessus elle appella ce ieune homme qui vouloit parler à Syluie, & le conduisit avec elle iusques à l'antichambre de Galathée, où l'ayant fait attendre, elle entra dedans, & fit sçauoir à la Nymphé ce qu'elle auoit fait de Fleurial. Il faut, dit la Nymphé, que vous lisiez la lettre que Lindamor m'écrit; & lors elle vid qu'elle estoit telle :

LETTRE DE LINDAMOR
à Galathée.



N le retardement de mon voyage, ny les horreurs de la guerre, ny les beautés de ces nouvelles hostesses de la Gaule, ne peuuent tellement occuper le souvenir que vostre fidelle seruiteur a de vous, qu'il ne reuole continuellement au bien-heureux séjour, où en vous esloignant ie laissay toute ma gloire: si bien que ne pouuant refuser à mon affection la curiosité de sçauoir comme Madame se porte, apres vous

Avoir mille fois baisé la robe, ie vous presente toutes les bonnes fortunes dont les armes m'ont voulu favoriser, & les offre à vos pieds, comme à la diuinité dont je les reconnois. Si vous les receuez pour vostres, la renommée les vous donnera de ma part, qui me l'a promis ainsi, aussi bien que vous l'honneur de vos bonnes graces, à vostre tres-humble seruiteur.

Je me soucie fort, dit alors Galathée, ny de luy, ny de ses victoires, il m'obligerait dauantage s'il m'oublioit. Pour Dieu, Madame, dit Leonide, ne dites point cela; si vous sçauiez cōbien il est estimé, & par Meroüée, & par Childeric, ie ne sçauois croire (estāt née ce que vous estes) que vous n'en fissiez plus de cas que d'un Berger: mais ie dis Berger qui ne vous aime point, & que vous voyez souspirer deuant vous, pour l'affection d'une Bergere; vous croyez que tout ce que ie vous en dy soit par artifice. Il est vray, dit incontinent Galathée. Et bien, Madame, respondit-elle, vous en croirez ce qu'il vous plaira, si vous iureray-ie sur tout ce qui est plus à craindre aux parjures, que i'ay veu à ce voyage, par un grand hazard, ce trompeur de Climante, & cet artificieux de Polemas, parlant de ce qui vous est arriué, & découurant entr'eux toutes les malices dont ils ont usé. Leonide, adjousta Galathée, vous perdez temps, ie suis toute résolue à ce que ie veux faire, ne m'en parlez plus. Je le feray, Madame, comme vous me le com-

744 LA I. PARTIE D'ASTRÉE,
mandez, dit-elle, si me permettrez-vous encore
de vous dire ce mot. Qu'est-ce, Madame, que
vous pretendez faire avec ce Berger ? Je veux,
dit-elle, qu'il m'aime. Et en quoy, repliqua Leo-
nide, desseignez-vous que cette amitié se con-
cluë ? Que vous estes fascheuse, dit Galathée, de
vouloir que ie sçache l'aduenir ! laissez seule-
ment qu'il m'aime, & puis nous verrons que
nous ferons. Encor, continua Leonide, que l'on
ne sçache l'aduenir, si faut-il en tous nos des-
seins auoir quelque but, auquel nous les adres-
sions. Je le croy, dit Galathée, sinon en ceux de
l'Amour, & pour moy ie n'en veux point auoir
d'autre, sinon qu'il m'aime. Il faut bien, repli-
qua Leonide, qu'il soit ainsi : car il n'y a pas ap-
parence que vous le vueillez espouser, & ne l'é-
pousant pas, que deuiendra cét honneur, que
vous vous estes si longuement conserué ? car il
ne peut estre que cette nouvelle amitié vous
aueugle de sorte, que vous ne connoissiez bien
le tort que vous vous faites, de vouloir pour
Amant, vn hōme que vous ne voulez pour ma-
ry. Et vous, dit-elle, Leonide, qui faites tant la
scrupuleuse, dites en verité, auez-vous enuie de
l'espouser ? Moy, Madame, respondit-elle, ie le
tiës estre trop peu de chose, & vous supplie tres-
humblement de ne me croire point de si peu de
courage, que ie daignasse tourner les yeux sur
luy. Que s'il y a iamais eu quelque homme qui
ait eu le pouuoir de me donner quelque ressen-

ment d'Amour, ie vous aduoüeray librement
 que le respect que ie vous ay porté, m'en a re-
 tirée. Et quand ? adjousta Galathée. Lors, dit-
 elle, Madame que vous me commandastes de
 ne faire plus d'estat de Polemas. O que vous
 auez bonne grace ! s'escria Galathée : par vo-
 stre foy ? vous n'avez point aimé Celadon ? Ie
 vous jureray sur la verité que ie vous doy, Ma-
 dame, répondit-elle, que ie n'aime point d'au-
 tre sorte Celadon, que s'il estoit mon frere. Et
 en cela elle ne mentoit point: car depuis que le
 Berger luy auoit la derniere fois parlé si claire-
 ment, elle auoit reconnu le tort qu'elle se fai-
 soit, & ainsi auoit resolu de changer l'Amour
 en amitié. Or bien, Leonide, dit la Nymphé,
 laissons ce discours, & celuy aussi de Linda-
 mor, car la pierre en est jettée : Et quelle
 réponse, dit-elle, ferez-vous à Lindamor ?
 Ie ne luy en veux point faire d'autre, que le si-
 lence. Et que pensez-vous, dit-elle, qu'il de-
 uienne lors que celuy qu'il a enuoyé icy, re-
 tournera sans lettres ? Il deuindra, dit Gala-
 thée, ce qu'il pourra: car pour moy ie suis tou-
 te resoluë que ny sa consideration, ny celle de
 tout autre, ne seront iamais cause que ie vueille
 me rendre miserable. Il n'est donc point neces-
 faire, répondit Leonide, que Fleurial reuienne ?
 Nullement, dit-elle. Leonide alors luy dit froi-
 dement qu'il y auoit là vn ieune homme qui
 vouloit parler à Syluie, & qu'elle croyoit que

746 LA I. PARTIE D'ASTRÉE,
c'estoit de la part de Ligdamon , qu'il n'auoit
vouludire son message qu'à Syluie mesme. Il
faut , respondit la Nymphe , que nous le men-
nions où elle est , nous en ferons quittes pour
faire tirer les rideaux du liçt où est Celadon ;
car ie m'asseure qu'il sera bien aise d'ouyr ce
que Ligdamon escrit, puis qu'il me semble que
vous luy auez desia raconté toutes leurs A-
mours. Il est vray , respondit Leonide , mais
Syluie est si desdaigneuse & si altiere , que sans
doute elle s'offensera si ce messager luy parle,
& mesme deuant Celadon. Il faut , dit-elle,
la surprendre , allez seulement deuant dire au
Berger qu'il ne parle point, & tirez les rideaux,
& ie l'y conduiray. Ainsi sortirent ces Nym-
phes, & Galathée reconnoissant ce ieune hom-
me pour l'auoir veu bien souuent avec Ligda-
mon , luy demanda d'où il venoit , & quelles
nouuelles il apportoit de son maistre. Ie viens,
Madame , dit-il , de l'armée de Merouée , &
quant aux nouuelles de mon Maistre , ie ne les
puis dire qu'à Syluie. Vrayement, dit la Nym-
phe, vous estes bien secret, & croyez-vous que
ie vueille permettre que vous disiez quelque
chose à mes Nymphes , que ie ne sçache point ?
Madame , dit-il , ce sera deuant vous , s'il vous
plaist : car i'en ay ce commandement, & princi-
palement deuant Leonide. Venez donc , dit la
Nymphe , & ainsi elle le fit entrer en la cham-
bre de Celadon , où desia Leonide auoit donné

l'ordre qu'elle auoit resolu, sans en rien dire à Syluie, qui au cōmencement s'en estonna: mais puis voyant entrer Galathée avec ce ieune homme, elle iugea bien que c'estoit pour empescher que le Berger ne fust veu: le sursaut qu'elle receut fut tres-grand, quand elle vid Egide, tel estoit le nom de ce ieune homme qu'elle reconnut incontinent, car encor qu'elle n'eust point d'Amour pour Ligdamon, si ne se pouuoit-elle exempter entierement de quelque bonne volonté: elle iugea bien qu'il luy en diroit des nouvelles, toutesfois elle ne voulut luy en demander. Mais Galathée s'adressant au ieune homme: Voila, dit-elle, Syluie, il ne tiendra qu'à vous que vous ne paracheuiez vostre message, puis que vous voulez que Leonide & moy y soyôs. Madame, dit Egide, s'adressant à Syluie, Ligdamon, mon maistre, le plus fidelle seruiteur que vos merites vous ayēt iamais acquis, m'a commandé de vous faire sçauoir quelle a esté sa fortune; ne voulant autre chose du Ciel pour recompense de sa fidelité, sinon qu'une estincelle de pitié vous touche, puis que nulle de celles de l'Amour n'a pû approcher le glaçon de vostre cœur. Et quoy, dit Galathée, en l'interrompant, il semble qu'il fasse son testament, comme se porte-t'il? Madame, dit-il, s'adressant à Galathée, ie le vous diray, s'il vous plaist de m'en donner le loisir: & puis retournant à Syluie, il continua de cette sorte.

HISTOIRE DE LIGDAMON.

A Pres que Ligdamon eut pris congé de vous, il partit avec Lindamor, accompagné de tant de beaux desseins, qu'il ne se promettoit rien moins que d'acquérir par ce voyage ce que ses services n'auoient pû par sa présence, resoluant de faire tant d'actes signalés, qu'ou le nom de vaillant, que ses victoires lui donneroiēt, vous seroit agreable, ou bien mourant, il vous en laisseroit du regret. En ce dessein, ils paruiennēt à l'armée de Meroüée, Prince rempli de toutes les perfections qui sont requises à vn conquerant, & arriuerent si à propos, que la bataille auoit esté assignée le septiesme iour d'apres : de sorte que tous ces ieunes Cheualiers n'auoient autre plus grand soucy, que de visiter leurs armes, & remettre leurs chevaux en bon estat: mais ce n'est d'eux de qui i'ay à vous parler, c'est pourquoy passant sous silence tout ce qui ne touche à Ligdamon, ie vous diray que le iour assigné à ce grand combat, estant venu, les deux armées sortent de leur camp, & à veuë l'une de l'autre, se mettent en bataille. Icy vn escadron de caualerie, là vn bataillon de gens de pied: Icy les tambours, là les trompettes: d'un costé le hannissement des chevaux, de l'autre les voix des soldats retentis-

soient de tant de bruit, que l'on pouuoit bien
 alors dire, que Bellonne l'effroyable rouloit
 dans cette campagne, & estalloit tout ce qu'elle
 auoit de plus horrible en sa Gorgonne. Quant
 à moy, qui n'auois iamais esté en semblable oc-
 casion, i'estois si estourdy de ce que i'oyois, &
 si éblouy de l'esclair des armes, qu'en verité ie
 ne sçauois où i'estois; toutesfois ma resolution,
 fut de n'abandonner mon maistre: car la nour-
 riture que d'enfance il m'auoit donnée, m'obli-
 geoit, ce me sembloit, à ne l'esloigner en
 cette occasion, où rien ne se representoit à nos
 yeux qu'avec les enseignes de la mort. Mais
 ce ne fut rien au prix de l'estrange confusion,
 lors que tous ces escadrons & tous ces batail-
 lons se meslerent, quand le signal de la batail-
 le se donna: car la caualerie attaqua celle de
 l'ennemy, & l'infanterie de mesme avec vn si
 grand bruit, que les hommes, les armes, & les
 cheuaux faisoient, qu'on n'eust pas ouy tonner.
 Apres auoir passé plusieurs nuës de traits, ie ne
 sçauois vous raconter au vray comment ie
 me trouuay avec mon maistre au milieu des
 ennemis, où ie ne faisois qu'admirer les grands
 coups de l'espée de Ligdamon. Et sans mentir,
 belle Nymphe, ie luy vis faire tant de mer-
 ueilles, que l'une me fait oublier l'autre: Tant
 y a que sa valeur fut telle, que Méroüée vou-
 lut sçauoir son nom, comme l'ayant remar-
 qué ce iour là entre tous les Cheualiers. Desja

experimenté que cettui-cy , ie cro
son dessein eust eu effet : mais ce gr
iugeant le desespoir de l'aduersaire
en mesme temps trois escadrons
deux aux deux ayles , & le troisiem
du premier si à propos qu'ils sousti
partie du premier choc , toutesfo
estions auancez , nous nous trou
outragez du grand nombre: mais ie
vous ennuyer par vne particuliere
de cette journée , aussi bien n'en
venir à bout : Tant y a qu'au mesm
deux infanteries s'estant rencontrées
Meroüce eut du meilleur , & autar
gagnions du terrain sur ceux de c
tant en perdoit l'infanterie de l'enn
ce qu'au choc que nous receusmes.

t beaucoup à souffrir avant que Meroüée y
 st enuoyé des siens, pour escarmoucher avec
 x. Et entre ceux qui au second effort en fu-
 at incommodez, Clidaman en fut vn, car son
 eual tomba mort de trois coups de flesches.
 gdamon qui auoit tousiours l'œil sur luy,
 adain qu'il le vid en terre, poussa son cheual
 extrême furie, & fit tant d'armes qu'il fit vn
 nd de corps morts à l'entour de Clidaman,
 i cependant eut loisir de se dépestrer de son
 eual. La furie de l'ennemy, qui à la cheute de
 lidaman s'estoit renforcée en ce lieu, l'eust en-
 restouffé sous les pieds des chevaux, sans le
 cours & sans la valeur de mon maistre, qui se
 tant à terre, le remit sur son cheual, demeu-
 nt à pied si blessé, & si pressé des ennemis,
 il ne pût monter sur le cheual que ie luy me-
 is. En ce point les nostres furent forcez de
 uler, comme se sentans affoiblis, à ce que ie
 dy, du bras inuincible de mon maistre, & le
 ulheur fut si grand pour nous, que nous nous
 ouuâmes au milieu de tant d'ennemis, qu'il
 eut plus d'esperance de salut; toutesfois
 gdamon ne voulut iamais se rendre, & quoy
 il fust blessé, & si las que l'on peut imaginer,
 y auoit-il si hardy, voyant les grands coups
 i sortoient de son bras, qui osa l'attaquer.
 nfin à toute furie de chevaux, cinq ou six le
 ndrent heurter, & si à l'impourueu, qu'ayant
 nné de son espée dans le poïtral du premier

752 LA I. PARTIE D'ASTRE'E,
cheual , elle se rompit près de la garde , & le
cheual frappé dans le cœur , luy tomba dessus:
ie courus alors pour le releuer , mais dix ou
douze qui se jetterent sur luy m'en empesche-
rēt, & ainsi tous deux demy morts, nous fûmes
enleuez: & cēt accident fut encor plus malheu-
reux , en ce que presque en mesme temps les
nostres recouurerent ce qu'ils auoient perdu du
champ , par le secours que Childeric donna de
toute l'arriere-garde , & depuis allerent tous
jours gaignant le champ, iusques à ce que le soir
l'entiere route se donna, & que les logis des en-
nemis furent bruslez , & eux la pluspart pris ou
tuez. Quant à nous , nous fûmes conduits en
leur principale ville, nommée Rothomage, où
mon maistre ne fut si tost arriué , que plusieurs
le vindrent visiter , les vns se disans ses parents,
& les autres ses amis , encor qu'il n'en connust
point. Quant à moy ie ne sçauois que dire , ny
luy que penser , de voir quēces estrangers luy
faisoient tant de caresses : mais nous fûmes en-
core plus estonnez quand vne Dame honora-
ble, fort bien suiuite , le vint visiter , disant que
c'estoit son fils, avec tant de demonstration d'a-
mitié, que Ligdamon en estoit comme hors de
soy, & dauantage encore, quand elle luy dit: O
Lydias, mon enfant, avec combien de conten-
tement , & de crainte , vous voy-je icy ! car ie
louie Dieu, qu'à la fin de mes iours ie vous puisse
voir si estimé au rapport de ceux qui vous ont

pris : mais hélas ! quelle crainte est la mienne, de vous voir en cette ville si cruelle, puisque vostre ennemy Aronte est mort des blessures qu'il a eues de vous, & que vous avez esté condamné à mort par ceux de la Iustice ? Quant à moy ie n'y sçay autre remede que de vous rachepier promptement, & attendant que vous soyez guerry vous tenir caché, afin que pouuant monter à cheual vous vous retiriez avec les Francs. Si Ligdamon fut estonné de ce discours, vous le pouuez iuger, & connut bien en fin qu'elle le prenoit pour vn autre : mais il ne pût luy respondre, parce qu'en mesme instant celuy qui l'auoit pris entra dans la chambre, avec deux Deputez de la ville, pour prendre le nom & la qualité des prisonniers : d'autant qu'il y en auoit plusieurs des leurs pris, & ils voulurent les changer. La pauvre Dame fut fort surprise croyant qu'ils le vinssent saisir pour le conduire en prison, & oyant qu'ils luy demandoient son nom, elle faillit à le dire elle-mesme : mais mon maistre la deuança, & se nomma Ligdamon Segusien : elle eut alors opinion qu'il se voulut dissimuler, & pour oster tout soupçon elle se retira chez elle, en resolution de le racheter si promptement qu'il ne pût estre reconnu. Et il estoit vray que mon maistre ressembloit de telle sorte à Lydias, que tous ceux qui le voyoient le prenoient pour luy. Et ce Lydias estoit vn ieune homme de ce pays-là.

754 LA I. PARTIE D'ASTRÉE,

qui estant amoureux d'une tres-belle Dame, s'estoit battu avec Aronte son rival, de qui la jalousie avoit esté telle, qu'il s'estoit laissé aller au delà de son devoir, médissant d'elle & de luy : dequoy Lydias offensé, apres luy en avoir fait parler deux ou trois fois, afin qu'il changeast de discours, & croyant qu'il prenoit pour crainte ce qui procedoit de la prudence de ce ieune homme, il fut enfin forcé, & de son devoir, & de son Amour, d'en venir aux armes, & avec tant d'heur, qu'ayant laissé son ennemy comme mort en terre, il eut loisir de se sauver des mains de la Iustice, qui depuis qu'Aronte fut mort le poursuivit de sorte, qu'il fut, encores qu'absent, condamné à la mort. Ligdamon estoit tellement blessé, qu'il ne songeoit point à toutes ces choses : moy qui preuvois le mal qui luy en pourroit aduenir, ie pressois tousiours la mere de le racheter ; ce qu'elle fit : mais nō point si secrettement que les ennemis de Lydias n'en fussent aduertis : si bien qu'à leur requeste, le mesme iour que cette bonne Dame ayant payé sa rançon, le faisoit porter chez elle, ceux de la Iustice y arriuerent, qui luy firent faire le chemin de la prison, quoy que Ligdamon sceut dire, deceus comme les autres de la ressemblance de Lydias : Ainsi le voila au plus grand danger où iamais autre peut estre pour n'avoir point failly : mais ce ne fut riē au prix du lendemain, qu'il fut interrogé sur les points, dont il estoit

et ignorant , qu'il ne sçauoit que leur dire :
 itesfois ils ne laisserent de ratifier le premier
 gement, & ne luy donnerent autre terme que
 uuy de la guerison de ses playes. Le bruit in-
 tinent courut par toute la ville, que Lydias
 prisonnier, & qu'il a esté condamné, n'ô point
 nourir comme meurtrier seulement , mais
 comme rebelle , ayant esté pris avec les armes
 la main pour les Francs : qu'à cette occasion
 le mettoit dans la cage des Lyons , & cela
 oit vray , que leur coustume de tout temps
 oit telle: Mais on ne luy auoit voulu pronon-
 cet arrest, afin qu'il ne se fist mourir; toutes-
 is on ne parloit d'autre chose dans la ville, &
 voix en fut tellement espandue , qu'elle en
 at iusques à mes oreilles, dont espouuenté, ie
 e desguisay de sorte avec l'aide de cette bon-
 Dame qui l'auoit racheté, que ie vins à Pa-
 trouuer Meroüée, & Clidaman , auxquels ie
 entendre cet accident, dont ils furent fort
 onnez , leur semblant presque impossible
 e deux personnes se ressemblassent si fort,
 il n'y eust point de difference: & pour y re-
 dier ils y enuoyerent promptement deux
 auts d'armes , pour faire sçauoir aux enne-
 s l'erreur en quoy ils estoient : mais cela ne
 que le leur persuader dauantage , & leur
 rehafter l'execution de leur iugement. Les
 uyes de Ligdamon estoient desia presque
 cries , de sorte que pour ne luy donner plus

756 LA I. PARTIE D'ASTRE'E,

de loisir ils luy prononcerent la sentence; qu'attaint de meurtre & de rebellion , la justice ordonnoit qu'il eust à mourir par les Lyons, destinez à telle execution : Que toutes-fois pour estre nay noble & de leur patrie , luy faisant grace , ils luy permettoient de porter l'espée & le poignard , comme estant armes de Cheualier, dequelles , s'il en auoit le courage, il pourroit se deffendre , ou essayer pour le moins de venger genereusement sa mort : & en ce mesme temps ils firent dans leur conseil response à Meroüée, qu'ils chastieroient ainsi tous leurs compatriottes, qui seroient traistres à leur patrie. Voila le pauvre Ligdamon en extreme danger : toutesfois ce courage qui ne fléchissoit iamais que sous l'Amour, voyant qu'il n'y auoit point d'autre remede, se resolut à sa conseruation le mieux qu'il pût : Et d'autant que Lydias estoit des meilleures familles des Neustriens , presque tout le peuple s'assembla pour voir ce spectacle. Et lors qu'il se vid prest à estre mis dans cét horrible camp clos , tout ce qu'il requist, fut de combattre les Lyons vn à vn. Le peuple qui ouyt vne si iuste demande, la fit accorder par ses exclamations , & battemens de main , quelque difficulté que les parties y misent: si bien que le voila mis seul dans la cage, & les Lyons qui à trauers les barreaux voyoient cette nouuelle proye , rugissoient si épouuentablement , qu'il n'y auoit celuy des assistans qui

en paillist : sans plus Ligdamon sembloit as-
 suré entre tant de dangers , & prenant garde à
 la premiere porte qui s'ouurit , afin de n'y estre
 point surpris , il vid sortir vn Lyon furieux à la
 queue herissée , qui dès l'abord ayant trois ou
 quatre fois battu la terre de sa queue , commen-
 ça d'estendre ses grands bras , & entr'ouvrir les
 ongles , comme luy voulant monstrier de quelle
 mort il mourroit : mais Ligdamon voyant bien
 qu'il n'y auoit nul salut qu'en sa valeur , aussi tost
 qu'il le void démarcher , luy darde si à propos
 son poignard qu'il le luy planta dans l'estomac
 jusques à la poignée , dont l'animal estant tou-
 ché au cœur , tomba mort en mesme instant. Le
 roy de tout le peuple fut grâd , car chacun émeu
 de son adresse , de sa valeur , & de son courage , le
 glorifioit en son ame ; luy toutesfois qui sça-
 voit bien que la rigueur de ses Iuges ne s'arre-
 teroit pas là , courut promptement reprendre
 son poignard , & presque en mesme temps , voi-
 lant vn autre Lyon non moins effroyable que le
 premier , qui aussi tost que sa porte fut ouuerte ,
 eut la gorge beante de telle furie , que Ligda-
 mon en fut presque surpris : Toutesfois au passer
 se destourna vn peu , & luy donna vn si grand
 coup d'espee sur vne patte , qu'il la luy coup-
 pa , dequoy l'animal en furie se tourna si prom-
 ptement vers luy , que du heurt il le jetta par
 terre , mais sa fortune fut telle , qu'en tombant ,
 le Lyon se lançant dessus , il ne fit que tendre

758 LA I. PARTIE D'ASTRE'E,
son espée, qui luy donna si à propos sous le ventre , qu'il tomba mort presque aussi promptement que le premier. Cependant que Ligdamon alloit ainsi disputant sa vie , voila vne Dame, belle entre les plus belles Neustriennes, qui se mit à genoux deuant les Iuges , les suppliant de faire surseoir l'exécution, iusques à ce qu'elle eust parlé: Eux qui la connurent pour estre des principales du pays , voulurent bien la gratifier de cette faueur, & mesme que c'estoit celle cy pour qui Lydias auoit tué Aronte : elle s'appelloit Amerine , & lors elle leur parla de cette sorte d'vne voix assez honteuse: Messieurs, l'ingratitude doit estre punie comme la trahison, puis que c'en est vne espeece, c'est pourquoy voyant Lydias condamné pour auoir esté contraire à ceux de sa patrie , ie craindrois l'estre, sinon de vous , sans doute de nos Dieux, si ie ne me sentoie obligée à sauuer la vie à celuy qui l'a voulu mettre pour me sauuer l'honneur. C'est pourquoy ie me presente deuant vous , asseurée sur nos priuileges qui ordonnent que tout homme condamné à mort en est deliuré quand vne fille le demande pour son mary ; soudain que i'ay sçeu vostre iugement, ie suis venue en toute diligence le vous requerir, & n'ay pû y estre si tost qu'il n'alt couru la fortune que chacun a veüe: toutesfois puis que Dieu me l'a conserué si heureusement, vous ne deuez me le refuser si injustement. Tout le peuple qui ouyt cette de

mande, cria d'une joyeuse voix : Grace , grace. Et quoy que les ennemis de Lydias pourſuiuiſſent le contraire, ſi fut-il conclud, que les priuileges du pays auroient lieu. Mais, hélas ! Ligdamon ne ſortit de ce dâger que pour rentrer, cõme ie croy, en vn plus grand : car eſtant conduit deuant les Iuges, ils luy firent entendre les couſtumes du pays , qui eſtoient telles : que tout homme atteint & conuaincu de quelque crime que ce pũſt eſtre, ſeroit deliuré des rigueurs de la juſtice, ſi vne fille le demandoit pour ſon mary ; de ſorte que ſ'il vouloit épouſer Amerine, il ſeroit remis en liberté, & pourroit viure avec elle. Luy qui ne la connoiſſoit point, ſe trouua fort empesché à leur reſpondre : toutesfois ne voyant autre remede d'échapper du danger où il eſtoit, il le promit, eſperant que le temps luy apporteroit quelque expedient pour ſortir de ce labyrinthe. Amerine qui auoit toujours reconnu Lydias tant amoureux d'elle, ne fut pas peu eſtonnée d'une ſi grande froideur : toutesfois iugeant que l'effroy du danger où il auoit eſté, le rendoit ainſi hors de luy, elle en eut plus de pitié, & le mena chez la mere de Lydias, qui eſtoit celle qui auoit procuré ce mariage, ſçachant bien qu'il n'y auoit point d'autre remede pour ſauuer ſon fils, outre qu'elle n'ignoroit pas l'amour qui eſtoit entr'eux , ce qui luy faiſoit preſſer la concluſion du mariage le plus qu'il luy eſtoit poſſible, penſant plaire à ſon fils: Mais

760 LA I. PARTIE D'ASTRE'U,
au contraire c'estoit auancer la mort de celuy
qui n'en pouuoit mais. Hé ! mon cher Maistre,
quand ie me ressouuiens des dernieres paroles
que vous me distes, ie ne sçay comme il est pos-
sible que ie viue.

Toutes choses estoient prestes pour le maria-
ge, & faloit que le lendemain il se paracheuast,
quand le soir il metira à part, & me dit : Egide
mon amy, vis-tu iamais vne semblable fortune
à celle-cy, que l'on me vueille faire croire que
ie ne suis pas moy-mesme ? Seigneur, luy dis-ie,
il me semble qu'elle n'est pas mauuaise. Ame-
rine est belle & riche, tous ceux qui se disent
vos parens sont les principaux de cette con-
trée, que pourriez-vous desirer mieux ? Ah !
Egide, me dit-il, que tu parles bien à ton aise ;
si tu sçauois l'estat en quoy ie me trouue, tu en
aurois pitié : Mais prends bien garde à ce que
ie te vay dire, & sur toute l'obligation que tu
m'as, & l'amitié que i'ay tousiours connue en
toy, ne fais faute aussi-tost que demain j'auray
fait ce à quoy ie me resous, de porter cette let-
tre à la belle Syluie, & luy raconte tout ce que
tu auras veu : & de plus, assure-la que iamais
ie n'ay aimé qu'elle, qu'aussi n'en aimeray-ie
iamais d'autre. A ce mot il me donna cette let-
tre, que ie garday fort soigneusement iusques
au lendemain, qu'à l'heure mesme qu'il partit
pour aller au Temple, il m'appella, & me com-
manda de me tenir près de luy, & me fit encor

rejurant de vous venir trouver en diligence. En mesme temps on le vint prendre pour le mettre sur le chariot nuptial, où desia la belle Amerine estoit assise, avec vn de ses oncles qu'elle aimoit & honoroit comme pere : Elle estoit au milieu de Ligdamon & de Caristes, ainsi s'appelloit son oncle, toute voilée d'un grand voile jaune, & ayant sur la teste aussi bien que Ligdamon le Thyrsé, il est vray que celui de mon maistre estoit fait de Symbre, & celui d'Amerine de la piquante & douce Aspharagone. Deuant le chariot marchoit toute leur famille, & apres suiuoient leurs parens, & proches allies, & amis. En cet triomphe ils arriuerent au Temple, & furent menez à l'hostel d'Hymen, au deuant duquel cinq torches estoient allumées. Au costé droit d'Hymen, on auoit mis Iupiter & Iunon, au gauche Venus & Diane. Quant à Hymen il estoit couronné de fleurs & d'odorante marjolaine, tenant de la main droite vn flambeau, & de la gauche vn voile de mesme couleur à celui qu'Amerine portoit, comme aussi les brodequins qu'il auoit aux pieds. Deslors qu'ils entrerent dans le Temple, la mere de Lydias & d'Amerine allumerent leurs torches : & lors le grand Druyde s'approchant d'eux, adressa sa parole à mon Maistre, & luy demanda : Lydias, voulez-vous bien Amerine pour mere de famille ? Il demeura quelque temps sans respondre, enfin il fut

762 LA I. PARTIE D'ASTRE'E,
contraint de dire qu'ouy. Lors le Druyde se
tournant vers elle : Et vous, Amerine, voulez-
vous bien Lydias pour pere de famille ? & luy
respondant ouy, leur prenant les mains, & les
mettant ensemble, il dit ; Et moy ie vous don-
ne de la part des grands Dieux l'un à l'autre, &
par arres, mangez ensemble le Condron, &
lors prenant le gasteau d'orge, mon Maistre le
couppa, & l'ayant épars, elle en ramassa les pie-
ces, dont selon la coustume ils mangerent en-
semble. Il ne restoit plus pour paracheuer tou-
tes les ceremonies, que prendre le vin, il se tour-
na vers moy, & me dit : Or sus, amy, pour le plus
agreable seruice que tu me fis iamais, apporte-
moy la tasse. Ie le fis, hélas ! par malheur, trop
diligent. Aussi-tost qu'il l'eut en la main, d'une
voix fort haute : O puissans Dieux ! qui sçavez,
dit-il, qui ie suis, ne vengez point ma mort
sur cette belle Dame, qui en l'erreur de me
prédre pour vn plus heureux que ie ne suis, me
conduit à cette sorte de mort. Et à ce mot il but
tout ce qui estoit dans la coupe, qui estoit con-
tre la coustume, parce que le mary n'en beuvoit
que la moitié, & la femme le reste. Elle dit en
souffrant : Et quoy, amy Lydias, il semble que
vous ayez oublié la coustume, vous m'en devez
laisser ma part ? Dieu ne le permette, dit-il, sage
Amerine, car c'est du poison que i'ay élu plu-
stost pour finir ma vie, que manquer à ce que ie
vous ay promis, & à l'affection aussi que ie doy

à la belle Syluie. O Dieux ! dit-elle, est-il possible ? & lors croyant que ce fust vrayement son Lydias , mais qu'il eust changé de volonté durant son absence, ne voulant viure sans luy, courut la tasse en la main, où estoit celuy qui auoit le vin mixtionné , car le iour auparauant Ligdamon l'auoit fait faire à vn Apotiquaire , & auant que l'on sçeuft ce que mon maistre auoit dit, & quelque deffense qu'il en sçeuft faire, parce que c'estoit la coustume , on luy en donna la pleine tasse, qu'elle but promptement. Et puis reuenant le trouuer, elle luy dit: Et bien, cruel & ingrat , tu as plustost aimé la mort que moy, & moy, ie l'aime mieux aussi que ton refus. Mais si ce Dieu, qui iusques icy a côduit nos affections, ne me venge d'une ame si parjure, en l'autre vie, ie croiray qu'il n'a point d'aureille pour ouyr les faux sermens, ny point de force pour les punir. Alors chacun s'approcha pour ouyr ces reproches , & ce fut en mesme temps que Ligdamon luy respondit: Discrette Amerine, i'auoüe que j'aurois offensé si j'estois celuy que vous pensez que ie sois: mais croyez-moy, qui suis sur la fin de mon dernier iour , ie ne suis point Lydias, ie suis Ligdamôn, & en quelque erreur que l'on puisse estre de moy à cette heure , ie m'asseure que le temps decouurira ma justice. Et cependant j'élis plustost la mort que de manquer à l'affection que i'ay promise à la belle Syluie, à qui ie consacre ma vie, ne pouuant autrement

764 LA I. PARTIE D'ASTRE'E,
satisfaire à toutes deux : & lors il continua : O
belle Syluie , reçois cette volonté que ie t'offre,
& permets que cette derniere action soit de tou-
tes les miennes la moins receüe , puis qu'elle
s'en va empreinte de ce beau caractère de ma fi-
delité. Peu à peu le poison alloit gagnant les
esprits de ces deux nouveaux époulez , de sorte
qu'à peine pouuoient-ils respirer lors que tour-
nant les yeux sur moy, il me dit : Va, mon amy,
paracheue ce que tu as à faire, & sur tout racon-
te bien ce que tu as veu , & que la mort m'est
agreable, qui m'empesche de noircir la fidelité
que i'ay vouë à la belle Syluie. Syluie, fut la der-
niere parole qu'il dit: car avec ce mot cette bel-
le ame sortit hors de ce corps, & ie croy, quant
à moy , que si iamais Amant fut heureux aux
champs Elysiens , mon maistre le sera en atten-
dât qu'il vous puisse reuoir. Et quoy, dit Syluie,
il est donc bien vray que Ligdamon est mort?
C'est sans doute, respondit-il. O Dieux ! s'écria
Syluie. A ce mot tout ce qu'elle pût faire fut de
se jetter sur vn liât, car le cœur luy failloit , &
apres auoir demeuré quelque temps le visage
côte le cheuet, elle pria Leonide qui estoit près
d'elle, de prendre la lettre de Ligdamon, & dire
à Egide qu'il s'en allast chez elle , parce qu'elle
s'en vouloit seruir. Ainsi Egide se retira, mais si
affligé qu'il estoit tout couuert de larmes. Alors
Amour voulut monstrier vne de ses puissances,
car cette Nymphe qui n'auoit iamais aimé Lig-

Ligdamon en vie, à cette heure qu'elle oyt raconter sa mort, en monstre vn si grand ressentiment, que la personne la plus passionnée d'amour n'en auroit point dauantage. Ce fut sur ce propos, que Galathée parlant à Celadon, disoit qu'à l'aduenir elle croiroit impossible, qu'une femme vne fois en sa vien'aimast quelque chose. Car, disoit-elle, cette ieune Nymphé a vsé de tant de cruauté enuers tous ceux qui l'ont aimée, que les vns en sont morts de déplaisir, les autres de desespoir se sont bannis de sa veüe : & mesme cestuy-cy qu'elle pleure mort, elle l'a reduit autrefois à telle extremité, que sans Leonide c'estoit fait de luy ; de sorte que i'eusse iuré qu'Amour eust plustost eu place dans les glaçons les plus froids des Alpes, que dans son cœur, toutesfois vous voyez à cette heure à quoy elle est reduite. Madame, respondit le Berger, ne croyez point que ce soit Amour, c'est plustost pitié. A la verité il faudroit bien qu'elle fust de la plus dure pierre qui fust iamais, si le rapport que ce ieune homme a fait, ne l'auoit bien viuement touchée ; car ie ne sçay qui ne le seroit en l'oyant raconter, encor que l'on n'eust autre connoissance de luy que cette seule action : & quant à moy il faut que ie die la verité, ie tiens Ligdamon plus heureux que s'il estoit en vie, puis qu'il aimoit cette Nymphé avec tât d'affection, & qu'elle le rudoyoit avec tant de rigueur comme i'ay sçeu : car quel plus grand heur luy

766 LA I. PARTIE D'ASTRÉE,
pouuoit-il aduenir, que de finir ses miseres, &
entrer aux felicitez qui l'accompagnent ? quel
croyez-vous que soit son contentement, de voir
que Syluie le plaint, le regrette, & estime son
affection ? mais ie dis cette Syluie, qui autrefois
l'a tant rudoyé, & puis qu'est-ce que desire l'A-
mant, que de pouuoir rendre assuree la person-
ne aimée de sa fidelité, & de son affection ? &
pour paruenir à ce point, quels supplices, &
quelles morts scauroit-il refuser, à cette heure
qu'il void d'où il est, les larmes de sa Syluie,
qu'il oyt ses souspirs, quel est son-heur, & quelle
sa gloire, non seulement de l'auoir assuree de
son Amour, mais d'estre luy-mesme tout cer-
tain qu'elle l'aime ? O non, Madame, croyez-
moy, Ligdamon n'est point à plaindre : mais si
est bien Syluie, car (& vous le verrez avec le
temps) tout ce qu'elle se representera, sera d'or-
dinaire les actions de Ligdamon : Les discours
de Ligdamon, sa façon, son amitié, sa valeur;
bref, cét idole luy ira volant d'ordinaire à l'en-
tour, presque comme vengeur des cruautéz dót
elle a tourmenté ce pauvre Amant, & les repen-
tirs qui l'iront tallonnant en ses pensées, seront
les executeurs de la justice d'Amour. Ces pro-
pos se tenoient si haut, & si près de Syluie, qu'elle
les oyoit tous, & cela la faisoit creuer, car elle
les iugeoit veritables. Enfin apres les auoir sou-
stenus quelque temps, & se reconnoissant trop
foible pour resister à de si forts ennemis, elle

t de cette chambre , & s'alla retirer en la
 ie , où alors il n'y eut plus de retenue à ses
 ies : car ayant fermé la porte apres elle , &
 Leonide, qu'elle la laissast seule , elle se re-
 e sur le liect, où les bras croisez sur l'estomac,
 s yeux contre le Ciel , elle alloit repassant
 sa memoire toute leur vie passée , quelle af-
 ion il luy auoit tousiours fait paroistre,
 me il auoit patienté ses rigueurs, avec quel-
 iscretion il l'auoit seruie, combien de temps
 e affection auoit duré : & en fin, disoit-elle,
 t cela s'enclost à cette heure dans vn peu de
 e, & en ce regret se ressouuenant de ses pro-
 s discours , de ses Adieux , de ses impatien-
 , & de mille petites particularitez , elle fut
 trainte de dire : Tais-toy , memoire , laisse
 oser les cendres de mon Ligdamon; que si tu
 tourmentes, ie sçay qu'il te desauoüera pour
 ne, & si tu ne l'es pas, ie ne te veux point. En
 apres auoir demeuré quelque temps muet-
 elle dit : Or bien la pierre en est jettée , s'a-
 ge ou s'estende ma vie comme il plaira aux
 ux, & à ma destinée, mais ie ne cesseray d'ai-
 le souuenir de Ligdamon , de cherir son
 itié , & d'honorer ses vertus. Galathée ce-
 dant ouurit la lettre qui estoit demeurée en-
 les mains de Leonide , elle trouua qu'elle
 ait telle :

LETTRE DE LIGDAMON à Syluie.

SI vous auez esté offensée de l'outrecuidance qui m'a poussé à vous aimer, ma mort qui s'en est ensuiuie vous vengera. Que si elle vous est indifferente, ie m'assure que ce dernier acte de mon affection, me gagnera quelque chose de plus aduantageux en vostre ame : s'il aduient ainsi, ie cheris la ressemblance de Lydias plus que ma naissance, puis que par elle ie vins au monde pour vous estre ennuyeux, & que par celle-cy i'en sors vous estant agreable.

Ce sont, sans mentir, dit Celadon^e, de grandes vengeancees que celles d'Amour, & ie me ressouuiens qu'un Pasteur des nostres, fit dernièrement sur le tombeau d'un mary jaloux, tels vers :

S O N N E T.

Sur le tombeau d'un mary jaloux.

DEffous son pasle effroy cette tombe relante
Tient enclos l'ennemy du grand Dieu Cupidon
De sa temerité la mort fut le guerdon,
Mort qui selon nos vœux fut encore trop lente.

*C'est ce Tyran cruel, dont la force insolente,
Rendoit larcin d'Amour ce qui doit estre vn don,
Et dédaignant les feux, & l'Amoureux brandon,
Retenoit la pitié, desespéroit l'attente.*

*C'est ce jaloux Argus, dont les cent yeux tousiours,
Curieux importuns veillent sur nos Amours,
Et faisoient nos espoirs mourir auant que naistre.*

*Mais l'Amour par la mort, à la fin s'est vengé:
Apprenez, ô mortels, comme Amour outragé
Fait, quoy qu'il tarde, enfin sa vengeance paroistre.*


Il est tout vray, respondit Galathée, qu'Amour ne laisse iamais vne offense contre luy impunie, & de là vient que nous voyons en cecy de plus estranges accidents qu'en tout le reste des actions humaines. Mais si cela est, Celadon, comment ne fremissez-vous de peur? comment n'attendez-vous de moment à autre les traits vengeurs de ce Dieu? Et pourquoy, dit le Berger, dois-ie craindre, puis que c'est moy qui suis l'offensé? Ah! Celadon, dit la Nymphé, si toutes choses estoient justement balancées, combien vous trouueriez-vous plus pesant aux offenses que vous faites, qu'en celles que vous receuez? C'est là, luy dit Céladó, c'est là le comble du malheur, quand vn affligé est creu bien-heureux, & qu'on le void languir sãs en auoir pitié. Mais, respondit la Nymphé, dites-moy, Berger,

770 LA I. PARTIE D'ASTREE,

Entre toutes les plus grandes offenses, celle de l'ingratitude ne tient-elle pas le premier lieu? Si fait, sans doute, respondit-il. Or puis qu'il est ainsi, continua Galathée, cōment vous en pouuez-vous lauer, puis qu'à tant d'amitié que ie vous fais paroistre, ie ne reçois de vous que froideur, & que desdain? Il a falu en fin que i'aye dit ce mot: Voyez-vous, Berger, estant ce que ie suis, & voyant ce que vous estes, ie ne puis penser que ie n'aye offēsé en quelque chose Amour, puis qu'il me punit avec tant de rigueur. Cela don fut extremement marry d'auoir commencé ce discours, car il l'alloit fuyant le plus qui luy estoit possible: toutesfois puis que ç'en estoit fait, il resolut de l'en éclaircir entièrement, & ainsi il luy dit: Madame, ie ne sçay comment respondre à vos paroles, sinon en rougissant, & toutesfois Amour qui vous a fait parler, me cōtraint de vous respondre: Ce que vous nommez en moy ingratitude, mon affection le nomme deuoir, & quand il vous plaira d'en sçauoir la raison, ie la vous diray. Et quelle raison, interrompit Galathée, pouuez-vous dire, sinon que vous aimez ailleurs, & que vostre foy
 " vous oblige à cela? Mais la loy de la nature pre-
 " cede toute autre, cette loy nous commande de
 " rechercher nostre bien: & pouuez-vous en de-
 firer vn plus grand que celuy de mon amitié?
 Quelle autre y a-t'il en cette contrée qui soit
 que ie suis, qui puisse faire pour vous ce que ie

mais? Ce sont mocqueries, Celadon, que de s'ar-
 ester à ces sottises de fidelité & de constance,
 paroles que les vieilles, & celles qui deuien-
 ent laides ont inventées pour retenir par ces
 iens les ames que leurs visages mettoient en li-
 xerté: on dit que toutes les vertus sont enchai-
 nées, la cōstance ne peut donc estre sans la pru-
 lence, mais seroit-ce prudence, dédaigner le
 rien certain, pour fuir le tiltre d'inconstant?
 Madame, respondit Celadon, la prudence ne
 vous apprendra iamais de faire nostre profit
 par vn moyen honteux, ny la nature par ses loix
 ne nous commandera iamais de bastir auât que
 l'auoir asseuré le fondement: mais y a-t'il quel-
 que chose plus honteuse que n'observer pas ce
 qui est promis? y a-t'il rien de plus leger qu'un
 esprit qui va comme l'abeille, volant d'une fleur
 à l'autre, attirée d'une nouvelle douceur? Ma-
 dame, si la fidelité se perd, quel fondement
 puis-je faire en vostre amitié? puis que si vous
 suiuez la loy que vous dites, combien demeu-
 reray-je en ce bon-heur? autant que vous de-
 neurerez en lieu où il n'y aura point d'autre
 nomme que moy.


La Nymphé & le Berger discouroient ainsi
 pendant que Leonide se retira en sa chambre
 pour faire la dépesche de Lindamor, qui fut en
 fin de s'en reuenir en toute diligence, sans que
 nul sujet le pût arrester, autrement qu'il deses-
 perast de toute chose: & le lendemain que Fleu-



ion retour il aille droit chez Ad
que ie le luy ay entierement acqui
icy, il sçaura la plus remarquable
mour, qui ait iamais esté inuenté
viennne sans qu'on le sçache, s'i
Ainsi partit Fleurial, si desireux
damor qu'il ne voulut pas mesme
la maison de sa tante, pour ne per
temps, & pour n'auoir occasion d
luy que Lidamor auoit depesché,
mesme luy faire ce bon seruice. A
rent trois ou quatre iours, durant
ladon se remit de sorte qu'il ne re
que plus de mal, & desia commen
uer long le retour du Druydé, po
qu'il auoit de sortir de ce lieu. Et
les iours trop longs, il s'alloit que

quoy il la recherchoit le plus qu'il pouuoit.

Il aduint qu'un iour estans tous quatre au promenoir, ils passerent deuant la grotte de Damon, & de Fortune, & parce que l'entrée sembloit belle, & faite avec un grand art, le Berger demanda ce que c'estoit : à quoy Galathée respondit : Voulez-vous, Berger, voir vne des plus grâdes preuues qu'Amour ait fait de sa puissance il y a long temps ? Et quelle est-elle ? respondit le Berger. C'est, dit la Nymphe, les Amours de Mandrague & de Damon, car pour la Bergere Fortune, c'est chose ordinaire. Et qui est, repliqua le Berger, cette Mandrague ? Si l'on connoist à l'œuvre quel est l'ouurier, dit Galathée, à voir ce que ie dis, vous iugerez bien qu'elle est vne des plus grandes magiciennes de la Gaule : car c'est elle qui a fait par ses enchantemens cette grotte, & plusieurs autres raretez qui sont autour d'icy : & lors entrans dedans, le Berger demeura rauy en la consideration de l'ouvrage : l'entrée estoit fort haute, & spacieuse : aux deux costez, au lieu de pilliers, estoient deux Termes, qui sur leur teste soustenoient les bouts de la voute du portail. L'un figuroit Pan, & l'autre Syringue, qui estoient fort industrieusement reuestus de petites pierres de diuerses couleurs, les cheveux, les sourcils, les moustaches, la barbe, & les deux cornes de Pan, estoient de coquilles de mer, si proprement mises, que le ciment n'y paroissoit point. Syringue, qui estoit



degoutter le salpêtre , & sur le
tr'ouueroit en ouale , par où toute
troit dedans. Ce lieu tant par de
dedans estoit enrichy d'un grand
statuës, qui enfoncées dās leurs nic
diuerſes fontaines , & toutes re
quelque effet de la puissance d'Am
lieu de la grotte on voyoit le tombeau
la hauteur de dix ou douze pieds
haut ſe fermoit en couronne : & to
estoit garny de tableaux , dont l
estoit ſi bien faites, que la veuë e
iugemēt: la ſeparation de chaque t
ſoit par des demy pilliers de marbr
les encoigneures du tombeau , les
chapiteaux des demy-colomnes ,

afin de donner occafion à la Nymphe de luy en dire quelque chofe, il loüoit l'inuention & l'artifice de l'ouurier. Ce font, adjoufta la Nymphe, les efprits de Mandrague, qui depuis quelque temps ont laiffé cecy pour témoignage que l'Amour ne pardonne non plus au poil chenu, qu'aux blonds ; & pour raconter à iamais à ceux qui viendront icy, les infortunées & fidelles Amours de Damon, d'elle, & de la Bergere Fortune. Et quoy, repliqua Celadon, eft-ce icy la fontaine de la verité d'Amour? Non, répondit la Nymphe : mais elle n'eft pas loing d'icy, & ie voudrois auoir affez d'efprit pour vous faire entendre ces tableaux : car l'hiftoire eft bien digne d'eftre fçeuë. Ainfi qu'elle s'en approchoit, pour les luy expliquer, elle vid entrer Adamas, qui eftant de retour, & ne trouuant point les Nymphes dans le logis, iugea qu'elles eftoient au promenoir, où apres auoir caché les habits qu'il portoit, il les vint trouuer fi à propos, qu'il sembloit que la fortune le conduifit-là, pour luy faire déduire les Amours de cette Fortune. Auffi Galathée ne l'apperceut pluftoft, qu'elle s'efcria : O mon pere, vous voicy venu tout à temps pour me fortir de la peine où j'eftois, & lors s'adreffant à Celadon : Voicy, Berger, qui fatisfera au defir que vous auez de fçauoir cette hiftoire: & apres luy auoir demandé comme il fe portoit, & que les falutations furent faites d'un costé & d'autre, Adamas pour

Ccc iiii

776 LA I. PARTIE D'ASTRÉE,
obeir au cōmandement de la Nymphé, & con-
tenter la curiosité du Berger, s'approchant avec
eux du tombeau, commença de cette forte:

HISTOIRE DE DAMON ET DE FORTVNE.

TOut ainsi que l'ouurier se joüe de son œu-
re, & en fait comme il luy plaist : de mes-
me les grands Dieux, de la main desquels nous
sommes formez, prennent plaisir à nous faire
jouër sur le theatre du monde, le personna-
ge qu'il nous ont esleu. Mais entre tous, il n'y
en a point qui ait des imaginations si bigearres
qu'Amour : car il rajeunit les vieux, & enuieil-
lit les ieunes, en aussi peu de temps que dure
l'esclair d'un bel œil, & cette histoire qui est
plus veritable que ie ne voudrois, en rend vne
preuve, que mal-aisément peut-on contredi-
re : comme par la suite de mon discours vous
aduouïerez.

TABLEAU PREMIER.

VOyez-vous en premier lieu, ce Berger assis
en terre, le dos appuyé contre ce chesne,
les jambes croisées, qui jouë de la cornemuse ?
C'est le beau Berger Damon, qui eut ce nom de

Beau pour la perfection de son visage, Ce jeune Berger païssoit ses brebis le long de vostre doux Lignon, estant nay d'une des meilleures familles de Mont-verdun, & non point trop esloigné parent de la vieille Cleontine, & de la mere de Leonide, & par consequent en quelque sorte mon allié; prenez garde comme ce visage, outre qu'il est beau, represente bien naïvement vne personne qui n'a soucy que de se contenter, car vous y voyez ie ne sçay quoy d'ouuert, & de serain, sans trouble ny nuage de fascheuses imaginations : & au contraire tournez les yeux sur ces Bergeres qui sont autour de luy, vous iugerez bien à la façon de leur visage, qu'elles ne sont pas sans peine : car autant que Damon a l'esprit libre & reposé, autant ont ces Bergeres les cœurs passionnez pour luy, encor comme vous voyez qu'il ne daigne tourner les yeux sur elles, & c'est pourquoy on a peint tout auprès, à costé droit en l'air, ce petit enfant nud, avec l'arc & le flambeau en la main, les yeux bandez, le dos aylé, l'espaule chargée d'un carquois, qui le menace de l'autre main. C'est Amour, qui offensé du mespris que ce Berger fait de ces Bergeres, iure qu'il se vengera de luy. Mais pour l'embellissement du Tableau, prenez garde comme l'art de la peinture y est bien obserué, soit aux racourcissements, soit aux ombrages, ou aux proportions. Voyez côme il semble que le bras du Berger s'enfonce vn peu dans l'en-

778 LA I. PARTIE D'ASTRE'E,
fleure de cét instrument , & comme la cane par
où il souffle, semble en'haut auoir vn peu perdu
de sa teinture : c'est parce que la bouche moitte
la luy a ostée. Regardez à main gauche comme
ses brebis paissent, voyez-en les vnes couchées
à l'ombre , les autres qui se leschent la jambe,
les autres comme estonnées qui regardent ces
deux Beliers qui se viennent heurter de toute
leur force. Prenez garde au tour que cestuy-cy
fait du col: car il baisse la teste en sorte que l'autre
l'attaquant, rencontre seulement ses cornes:
mais le racourcissement du dos de l'autre est
bien aussi artificiel : car la nature qui luy ap-
prend que la vertu vnüe a plus de force , le fait
tellement resserrer en vn monceau, qu'il semble
presque rond. Le deuoir mesme des chiens n'y
est pas oublié , qui pour s'opposer aux courses
des loups , se tiennent sur les ailles du costé du
bois, & semble qu'ils se soient mis comme trois
sentinelles , sur des lieux releuez , afin de voir
plus loing , ou comme ie pense , afin de se voir
l'vn l'autre , & se secourir en la necessité. Mais
considerez la soigneuse industrie du peintre: Au
lieu que les chiens qui dorment sans soucy, ont
accoustumé de se mettre en rond , & bien sou-
uent se cachent la teste sous les pattes , presque
pour se dérober la clarté , ceux qui sont peints
icy sont couchez d'une autre sorte , pour mon-
strer qu'ils ne dormēt pas, mais reposent seule-
ment , car ils sont couchez sur les quatre pieds,

& ont le nez tout le long des jambes de deuant, tenans tousiours les yeux ouuerts aussi curieusement qu'un homme sçauroit faire. Mais voyons l'autre tableau.

TABLEAU DEUXIESME.

VOicy le second Tableau, qui est bien contraire au precedent: car si celui-là est plein de mépris, cestuy-cy l'est d'Amour; s'il ne montre qu'orgueil, cestuy-cy ne fait paroistre que douceur & soubmission, & en voyez-vous icy la cause. Regardez cette Bergere assise contre ce buisson, comme elle est belle, & proprement vestüe: ses cheueux releuez pardeuant, s'en vôt folastrant en liberté sur ses espauls, & semble que le vent à l'enuy de la nature par son soufflé les aille recrespant en onde: mais c'est que jaloux des petits Amours qui s'y trouuent cachez, & qui vont y tendant leurs lacs, il les en veut chasser: & de fait voyez-en quelques-vns emportez par force, d'autres qui se tiennent aux noeuds qu'ils y ont faits, & d'autres qui essayent d'y retourner: mais ils ne peuuent, tant leur aïlle encore foiblette est contrariée de l'importunité de Zephir. C'est la belle Bergere Fortune, de qui l'Amour se veut seruir pour faire la vengeance promise contre Damon, qui est ce Berger que vous voyez debout près d'elle, appuyé

780 LA I. PARTIE D'ASTREE,
sur sa houlette. Considérez ces petits Amours
qui sont tous embeſoignez autour d'eux, &
comme chacun est attentif à ce qu'il fait. En
voicy vn qui prend la mesure des ſourcils de la
Bergere, & la donne à l'autre, qui avec vn cou-
ſteau eſcarte ſon arc, afin de le compaſſer ſem-
blable à leur tour. Et voicy vn autre, qui ayant
dérobé quelques cheueux de cette Belle, de ſi
beau larcin veut faire la corde de l'arc de ſon
compagnon. Voyez comme il ſ'eſt aſſis en ter-
re, comme il a lié le commencement de ſa cor-
de au gros orteil, qui ſe renuerſe vn peu pour
eſtre trop tiré : prenez garde que pour mieux
cordonner, vn autre luy porte ſa pleine main
de larmes de quelque Amant, pour luy mouil-
ler les doigts : conſidérez comme il tient les
reins ie ne ſçay comment pliez, que deſſous le
bras droit vous luy voyez paroître la moitié
du deuant, encor qu'il monſtre tout à plain le
derriere de l'eſpaule droite. En voicy vn autre
qui ayant mis la corde à vn des bouts de l'arc,
afin de la mettre en l'autre, baſſe ce coſté en ter-
re, & du genoüil gauche plie l'arc en dedans, de
l'eſtomach il ſ'appuye deſſus, & de la main gau-
che, & de la droite il taſche de faire gliffer la
corde iuſqu'en bas. Cupidon eſt vn peu plus
haut, de qui la main gauche tient ſon arc, ayant
la droite encor derriere l'aureille, comme ſ'il
venoit de laſcher ſon trait: car voyez-luy le cou-
de leué, le bras retiré, les trois premiers doigts

entr'ouverts , & presque estendus , & les autres
 eux retirez dans la main : & certes son coup
 e fut point en vain : car le pauvre Berger en fut
 ellement blessé , que la mort seule le pût gue-
 r. Mais regardez vn peu de l'autre costé , &
 voyez cét Anteros, qui avec des chaines de ro-
 s , & de fleurs , lie les bras & le col de la belle
 ergere Fortune , & puis les remet aux mains
 u Berger : c'est pour nous faire entendre , que
 s merites, l'Amour, & les seruices de ce beau
 erger , qui sont figurez par ces fleurs , oblige-
 nt Fortune à vne Amour reciproque enuers
 y. Que si vous trouuez estrange qu'Anteros
 it icy représenté plus grand que Cupidon, sça-
 vez que c'est pour vous faire entendre que l'A-
 iour qui naist de l'Amour , est tousiours plus
 rande que celle dont elle procede. Mais pas-
 ons au troisiésme.

TROISIÉSME TABLEAU.

Ors Adamas continua. Voicy vostre bel-
 le riuiera de Lignon, voyez comme elle
 tend vne double source , l'vne venant des
 montagnes de Ceruières , & l'autre de celles
 de Chalmasel , qui viennent se joindre vn
 eu par-dessus la marchande ville de Boing.
 Que tout ce passage est bien fait , & les bords
 portueux de cette riuiera , avec ces petits aulnes

782 LA I. PARTIE D'ASTRÉE,
qui la bornent ordinairement. Ne connoissez-
vous point icy le bois qui confine ce grand pré,
où le plus souuent les Bergers paresseux pais-
sent leurs troupeaux ? Il me semble que cette
grosse touffe d'arbres à main gauche , ce petit
blé qui serpente sur le costé droit, & cette demie
lune que fait la riuere en cét endroit , vous le
doit bien remettre deuant les yeux: que s'il n'est
à cette heure du tout semblable , ce n'est que le
Tableau soit faux : mais c'est que quelques ar-
bres depuis ce temps-là sont morts , & d'autres
creus, que la riuere en des lieux s'est aduancée,
& reculée en d'autres, & toutesfois il n'y a guie-
re de changement. Or regardez vn peu plus bas
le long de Lignon , voicy vne troupe de brebis
qui est à l'ombre , voyez comme les vnes rumi-
nent laschement , & les autres tiennent le nez
en terre pour en tirer la fraischeur: c'est le trou-
peau de Damon , que vous verrez si vous tour-
nez la veüe en ça dans l'eau iusques à la ceintu-
re. Considérez comme ces ieunes arbres cour-
bez le courent des rayons du Soleil, & semble
presque estre joyeux qu'autre qu'eux le voye:
Et toutesfois la curiosité du Soleil est si grande,
qu'encore entre les diuerses fueilles , il trouue
passage à quelques-vns de ses rayons. Prenez
garde comme cette ombre & cette clarté y sont
bien représentées. Mais certes il faut aussi ad-
uoüer que ce Berger ne peut estre surpassé en
beauté. Considérez les traits delicats & propor-

tionnez du visage, sa taille droite & longue, ce flanc arrondy, cét estomach releué, & voyez s'il y a rien qui ne soit en perfection ; encore qu'il soit vn peu courbé pour mieux se seruir de l'eau, & que de la main droite il frotte le bras gauche : si est-ce qu'il ne fait action, qui empeſche de reconnoistre sa parfaite beauté. Or jettez l'œil de l'autre costé du riuage, si vous ne craignez d'y voir le laid en sa perfection, comme en la sienne vous auez veu le beau : car entre ces rôces effroyables, vous verrez la magicienne Mandrague contemplant le Berger en son bain. La voicy vestuë presque en dépit de ceux qui la regardent, escheuelée, vn bras nud, & la robe d'vn costé retroussée plus haut que le genoüil ; Je croy qu'elle vient de faire quelques sortilèges : mais jugez icy l'effet d'vne beauté. Cette vieille que vous voyez si ridée, qu'il semble que chaque moment de sa vie ait mis vn sillô en son visage maigre, petite, toute chenuë, les cheveux à moitié tondus, toute accroupie, & selon son aage plus propre pour le cercueil que pour la vie, n'a honte de s'esprendre de ce jeune Berger : Si l'Amour vient de la sympathie, comme on dit, ie ne sçay pas bien où l'on la pourra trouver entre Damon & elle. Voyez quelle mine elle fait en son extase. Elle estend la teste, alonge le col, serre les espauls, tient les bras joints le long des costez, & les mains assemblées en son giron : le meilleur est, que pensant souffrir, elle

784 LA I. PARTIE D'ASTREE,
 fait la mouë. Si est-ce que telle qu'elle est, elle
 ne laisse de rechercher l'amour du beau Berger.
 Or haussiez vn peu les yeux, & voyez dans cette
 nuë Venus & Cupidô, qui regardans cette nou-
 uelle Amante, semblent esclater de rire : C'est
 que sans doute ce petit Dieu pour quelque ga-
 geure peut-estre qu'il auoit faite avec sa mere,
 n'a pas plaint vn trait, qui toutesfois deuoit
 estre tout vsé de vieillesse, pour faire vn si beau
 coup. Que si ce n'est par gageure, c'est pour faire
 voir en cette vieille, que le bois sec brulle mieux
 & plus aisément que le verd; ou bien que pour
 monstrier sa puissance sur cette vieille hostesse
 des tombeaux, il luy plaist de faire preuue de
 l'ardeur de son flambeau, avec lequel il me sem-
 ble qu'il luy redonne vne nouvelle ame: & pour
 dire en vn mot, qu'il la fasse ressusciter & sortir
 du cercueil.

TABLEAU QUATRIESME.

MAis passons à cét autre, voicy vne nuit
 fort bien représentée, voyez comme sont
 l'obscur de ces ombres, ces montaignes paroîs-
 sent en sorte qu'elles se monstrent vn peu : & si
 en effet on ne scautoit bien iuger que c'est. Pre-
 nez garde comme ces estoilles semblent tre-
 mousser, voyez comme ces autres sont bien dis-
 posées, que l'on peut reconnoistre. Voila la
 grande

grande Ourse, voyez comme le judicieux ourrier, encor qu'elle ait vingt-sept estoilles, toutesfois n'en represente clairement que douze, & de ces douze encore n'y en fait-il que sept biẽ esclatantes. Voyez la petite Ourse, & confidez que d'autant que iamais ces sept estoilles ne se cachent, encores qu'il y en ait vne de la troisiẽme grandeur, & quatre de la quatriẽme: toutesfois il nous les fait voir toutes, obseruans leur proportion. Voila le Dragon, auquel il a bien mis les trente-vne estoilles: mais si n'en monstre-t'il bien que treize, dont les cinq comme vous voyez, sont de la quatriẽme grandeur, & les huit de la troisiẽme. Voicy la couronne d'Ariadne, qui a bien ses huit estoilles, mais il n'y en a que six qui soient bien voyantes, encore en voicy vne qui est la plus reluisante de toutes. Voyez-vous de ce costé la voye de lait, par où les Romains tiennent que les Dieux descendent en terre, & remõtent au Ciel? Mais que ces nuages sont bien representez, qui en quelques lieux courent le Ciel avec espaisseur, en d'autres seulement comme vne legere fumée, & ailleurs point du tout, selon qu'il sont plus ou moins esleuez, ils sont plus ou moins clairs. Or considerons l'histoire de ce Tableau, voicy Mandrague au milieu d'un cerne, vne baguette en la main droite, vn liure tout crasseux en l'autre, avec vne chandelle de cire vierge, des lunettes fort troubles au nez, voyez comme il

786 LA I. PARTIE D'ASTRÉE,
semble qu'elle marmotte , & comme elle tient
les yeux tournez d'une estrange façon , la bou-
che demy ouverte , & faisant vne mine si estran-
ge des sourcils , & du reste du visage , qu'elle
montre bien de trauailler d'affection. Mais pre-
nez garde comme elle a le pied , le costé , le bras ,
l'espaule gauche nuds , c'est pour estre le costé
du cœur. Ces fantosmès que vous luy voyez au-
tour , sont demons qu'elle a contrainst venir à
elle par la force de ses charmes , pour sçauoir
comme elle pourra estre aimée de Damon : ils
luy declarent l'affection qu'il porte à Fortune,
qu'il n'y a point de meilleur moyen que de luy
persuader que cette Bergere aime ailleurs , &
que pour le faire plus aisément , il faut qu'elle
change pour ce coup la vertu de la fontaine de
la verité d'Amour. Auant que passer plus ou-
tre , considerez vn peu l'artifice de cette peintu-
re , voyons les effets de la chandelle de Mandra-
gue , entre les obscuritez de la nuit. Elle a tout
le costé gauche du visage fort clair , & le reste
tellement obscur qu'il semble d'un visage diffe-
rent , la bouche entr'ouverte paroist par le de-
dans claire , autant que l'ouverture peut permet-
tre à la clarté d'y entrer , & le bras qui tient la
chandelle , vous le voyez auprès de la main fort
obscur , à cause que le liure qu'elle tient y fait
ombre , & le reste est si clair par le dessus , qu'il
fait plus paroistre la noirceur du dessous. Et de
mesme avec combien de consideration ont esté

ruez les effets que cette chandelle fait en
 lemons, car les vns & les autres selon qu'ils
 tournez, sont éclairez ou obscurcis. Or voi-
 n grand artifice de la peinture, qui est cét
 gnement, car la perspectiue y est si bien ob-
 ée, que vous diriez que cét autre accident,
 l veut représenter de deça, est hors de ce Ta-
 u & bien esloigné d'icy, & cette Mandra-
 encores qui est à la fontaine de la verité
 mour. Mais pour vous faire mieux enten-
 le tout, sçachez que quelque temps aupa-
 nt vne belle Bergere, fille d'un Magicien
 sçauant, s'éprit si secrettement d'un Berger,
 son pere ne s'en apperçeut point. Soit que
 harmes de la magie ne puissent rien sur les
 mes d'Amour, ou soit qu'attentif à ses estu-
 , il ne jettast point l'œil sur elle. Tant y a
 pres vne tres-ardante amitié, d'autāt qu'en
 our il n'y a rien de plus insupportable que
 édain, & que ce Berger la mesprisoit pour
 re des long-temps voué ailleurs, elle fut re-
 te à tel terme, que peu à peu son feu croif-
 : , & ses forces diminuans, elle vint à mou-
 sans que le sçauoir de son pere la püst secou-
 Dequoy le Magicien estant fort marry, quād
 l sçeut l'occasion, afin d'en marquer la me-
 re à iamais, changea son tombeau en fon-
 e, qu'il nomma verité d'Amour, parce que
 aime, s'il y regarde, y void sa Dame, & s'il
 est aimé, il s'y void auprès, ou bien celui

788 LA I. PARTIE D'ASTRE'E,

qu'elle aime; que si elle n'aime rien, elle paroît toute seule: & c'est cette vertu que Mandrague veut changer, afin que Damon y venant voir, & trouuant que sa Maistresse en aime vn autre, il perde aussi l'affection qu'il luy porte, & qu'elle ait ainsi la place libre, & voyez comme elle l'enchanté, quels caracteres elle fait tout autour, quels triangles, quels carrez enlacez aux ses ronds, croyez qu'elle n'y oublie rien qui y soit necessaire: car cét affaire luy touche de trop près. Auparauant elle auoit par ses sortileges assemblé tous ses demons pour trouuer remede à son mal, mais d'autant qu'Amour est plus fort que tous ceux-cy, ils n'oserent entreprendre contre luy, mais seulement luy conseillerent de faire cette trahison à ces deux fidelles Amants. Et d'autant que la vertu de la fontaine luy venoit par les enchantemens d'un Magicien, Mandrague qui a surmonté en cette science tous ses deuanciers, la luy peut bien oster pour quelque temps. Mais passons au Tableau qui suit.

TABLEAU CINQVIESME.

CE cinquiesme Tableau, continua Adamas, a deux actions. La premiere, quand Damon vint à cette fontaine, pour sortir de la peine où l'auoit mis vn songe facheux. L'autre, quand

trompé par l'artifice de Mandrague, ayant veu dans la fontaine que la Bergere Fortune aimoit vn autre, de desespoir il se tua. Or voyons comme elles sont bien représentées. Voicy Dæmon avec son épieu, car il est au mesme équipage qu'il souloit estre allant à la chasse. Voicy son chien qui le suit, prenez garde avec quel soing ce fidelle animal considere son maistre; car cependant qu'il regarde dans la fontaine, il semble, tant il a les yeux tendus sur luy, d'estre desireux de sçauoir qui le rend si ébahy: que si vous considerez l'estonnement qui est peint en son visage, vous iugerez bien qu'il en doit auoir vne grande occasion. Mandrague luy auoit fait voir en songe Maradon, ieune Berger, qui prenant vne flèche à Cupidon, en pouroit le sein à Fortune, & luy rauissoit le cœur: luy qui suivant l'ordinaire des Amans estoit tousiours en doute, s'en vint aussi tost qu'il fut iour, courant à cette fontaine, pour sçauoir si sa Maistresse l'aimoit. Je vous supplie considerez son ébahissement, car si vous comparez les visages des autres Tableaux à cestuy-cy, vous y verrez bien les mesmes traits, quoy que le trouble en quoy il est peint, le change de beaucoup. De ces deux figures que vous voyez dans la fontaine, l'vne comme vous pouuez connoistre, est celle de la Bergere Fortune, & l'autre du Berger Maradon, que la Magicienne auoit fait représenter plustost qu'vn autre, pour sçauoir

790 LA I. PARTIE D'ASTRE'E,
que cestuy-cy auoit esté dés long-temps serui-
teur de cette Bergere, & quoy qu'elle n'eust ia-
mais daigné le regarder: toutesfois Amour qui
croit facilement ce qu'il craint, persuada in-
continent le contraire à Damon: creance qui le
fit resoudre à la mort. Remarquez, ie vous sup-
plie que cette eau semble trembler, c'est que la
peinture a voulu représenter l'effet des larmes
du Berger qui tomboient dedans. Mais passons
à la seconde action, voyez comme la continua-
tion de cette cauérne est bien faite, & comme il
semble que vraiment cela soit plus enfoncé.
Ce mort que vous y voyez au fond, c'est le pau-
vre Damon, qui desespéré, se met l'épieu au tra-
uers du corps. L'action qu'il fait est bien natu-
relle, vous luy voyez vne jambe toute estenduë,
l'autre retirée comme de douleur; vn bras en-
gagé sous le corps, ayant esté surpris par prom-
ptitude de la cheute, & n'ayant eu la force de le
r'auoir: l'autre languissant le long du corps,
quoy qu'il serre encore mollement l'épieu de la
main, la teste panchée sur l'espaule droite, les
yeux à demy fermez, & demy tournez, & en tel
estat, qu'à les voir on juge bien que c'est vn ho-
me aux trances de la mort; la bouche entr'ou-
uerte, les dents en quelques endroits vn peu dé-
couuertes, & l'entre-deux du nez fort retiré,
tous signes d'vne prompte mort. Aussi ne le fi-
gure-t'il pas icy pour mort entierement, mais
pour estre en la mort & la vie, sient'elles il y a

quelque separation ; voicy l'épieu bien représenté , voyez comme cette épaisseur de son fer est à moitié caché dans la playe , & la houppe d'un costé toute sanglante, & de l'autre blanche encorès côme estoit sa premiere couleur. Mais quelle a esté la diligence du peintre ? il n'a pas mesme oublié les cloux qui vont comme serpentant à l'entour de la hante, car les plus près de la lame aussi bien que le bois , sont tachez de sang, il est vray que par-dessous le sang on ne laisse pas de reconnoître la doreure. Or considerons le rejallissement du sang , en sortant de la playe. Il semble à la fontaine, qui conduite par longs canaux de quelque lieu fort releué , lors qu'elle a esté quelque temps contrainte & retenue en bas , aussi-tost qu'on luy donne ouuerture , saute de furie çà & là : car voyez ces rayons de sang, comme ils sont bien representez ; confidez ces bouillons , qui mesme semblent se soulever à eslans, ie croy que la Nature ne scauroit rien représenter de plus naïf. Mais voyons cét autre Tableau.

TABLEAU SIXIÈSME.

OR voicy le sixiesme & dernier Tableau, qui contient quatre actions de la Bergere Fortune. La premiere, c'est vn songe, que Mandrague luy fait faire : l'autre, comme elle va à la

792 LA I. PARTIE D'ASTRÉE,
fontaine pour s'en éclaircir: la troisieme, com-
me elle se plaint de l'inconstance de son Ber-
ger: & la derniere, comme elle meurt, qui est la
conclusion de cette tragedie. Or voyons toutes
choses particulièrement. Voicy le leuer du So-
leil, prenez garde à la longueur de ses ombres,
comme d'un costé le Ciel est entor un peu
moins clair. Voyez ces nuës qui sont à moitié
air, comme il semble que peu à peu elles s'ai-
lent esleuant: ces petits oyseaux qui semblent
en montant chanter, & tremousser de l'ayle,
sont des alloüettes qui se vont seichant de la ro-
sée au nouveau Soleil: ces oyseaux mal formez,
qui d'un col incertain se vont cachans, sont des
chat-huans, qui fuyent le Soleil, dont la mon-
tagne couure encores une partie, & l'autre re-
luit si claire qu'on ne sçauroit iuger que ce fust
autre chose qu'une grande & confuse clarté.
Passons plus outre: Voicy la Bergere Fortune
qui dort, elle est dans le liët, où le Soleil qui en-
tre par la fenestre, ouuerte par mégarde, luy
donne sur le sein à demy découuert. Elle a un
bras negligemment estendu sur le bois du liët,
la teste un peu panchée le long du cheuet, l'autre
main estenduë le long de la cuisse par le de-
hors du liët, & parce que la chemise s'est par
hazard retroussée, vous la voyez par dessus le
coude, sans qu'elle cache nulle des beautez du
bras; voicy autour d'elle les demons de Mor-
phée, dont Mandrague s'est seruie pour luy

ner volonté d'aller à la fontaine des verités d'Amour. De fait la voicy à ce costé qui y orge, car ayant songé que son Berger estoit mort, & prenant sa mort pour la perte de son bien, elle en venoit sçauoir la verité: voyez comme ce visage triste par sa douceur s'émouue à pitié, & fait participer à son déplaisir, parce qu'elle n'eust si tost jetté la veuë dans l'eau elle apperceut Damon: mais, hélas! près d'elle y la Bergere Melinde, Bergere belle à la face, & qui n'auoit point esté sans souçon d'aimer Damon, toutesfois sans estre aimée de luy, ennuyée de cette menterie, voyez comme elle se retiree au profond de cette cauerne, & se retire sans y penser pour plaindre son déplaisir au mesme lieu où Damon pour mesme sujet estoit presque mort. La voicy assise contre ce rocher, les bras croisez sur l'estomac, que la courroux & l'ennuy luy ont fait decouurir, en rompre ce qui estoit dessus. Il me semble qu'elle se despit, & que l'estomac panthele, le visage & les yeux tournent en haut, demandent vengeance au Ciel, de la perfidie qu'elle croit estre en Damon: Et parce que le transport de son mal fit releuer la voix en se plaignant, Damon vous voyez près de là, encor qu'il fust sur le point de sa vie, entre oyant les regrets de sa Bergere, & en reconnoissant la voix, s'efforça d'appeller: elle qui ouyt cette parole mourant tournant en sursaut la teste, s'en vint vers luy.

Mais, ô Dieux, quelle luy fut cette veüe ! elle oublie le voyant en cét estat , l'occasion qu'elle auoit de se plaindre de luy , & luy demande qui l'auoit si mal traité. C'est, luy dit-il, le changement de ma fortune: c'est l'incôstance de vostre ame qui m'a deceu avec tant de demonstration de bonne volonté : Bref , c'est le bon-heur de Maradon , que la fontaine d'où vous venez m'a monstré auprès de vous. Et vous semble-t'il raisonnable que celuy viue ayant perdu vostre amitié, qui ne viuoit que pour estre aimé de vous ? Fortune oyant ces paroles. Ah! Damon, dit-elle , combien à nostre dommage est menteuse cette source! puis qu'elle m'a fait voir Melinde auprès de vous , que ie vois toutesfois mourir pour me bien aimer ? Ainsi ces fidelles Amans reconnurent l'infidelité de cette fontaine, & plus assurez qu'ils n'auoient iamais esté de leur affection, ils moururent embrassez; Damon de sa playe, & la Bergere du déplaisir de sa mort. Voyez-les de ce costé, voila la Bergere assise contre ce rocher couuert de mouffe , & voicy Damon qui tient la teste en son giron, & qui pour luy dire le dernier Adieu luy tend les bras, & luy en lie le col, & semble de s'efforcer, & s'éleuer vn peu pour la baiser : cependant qu'elle toute couuerte de son sang , baisse la teste, & se courbe pour s'approcher de son visage , & luy passe les mains sous le corps pour le soufleuer vn peu. Cette vieille écheuclée qui leur est au-

rés, c'est Mandrague la Magicienne, qui les rouuant morts, maudit son art, deteste les démons, s'arrache les cheveux, & se meurtrit la poitrine de coups. Ce geste d'élever les bras en haut par dessus la teste, y tenant les mains jointes, & au contraire de baisser le col, & se cacher presque le menton dans le sein, pliant & s'annoncelant le corps dans son giron, sont signes de son violent déplaisir, & du regret qu'elle a de la perte de deux si fidelles & parfaits Amants, outre celle de tout son contentement. Le visage de cette vieille est caché, mais considerez l'effet que font ses cheveux, ils retombent en bas, & du droit de la nuque, d'autant qu'ils y sont plus courts, ils y semblent se releuer en haut. Voila un peu plus éloigné, Cupidon qui pleure, voicy son arc & ses fleches rompuës, son flambeau esteint, & son bandeau tout moüillé de larmes, pour la perte de deux si fidelles Amants.

Celadon auoit esté tousiours fort attentif au discours du sage Adamas, & bien souuent se reprenoit de peu de courage, de n'auoir sceu retrouver vn sēblable remede à celuy de Damon, & parce que cette consideration le retint quelque temps muet, Galathée en sortant de la grotte, & prenant Celadon par la main : Que vous semble, luy dit-elle, de cēt Amour & de ses effets ? Que ce sont, respondit le Berger, des effets d'imprudence, & non pas d'Amour : & que c'est “ vn erreur populaire pour couvrir nostre igno-“

» rance, ou pour excuser nostre faute, d'attribuer
 » toujours à quelque diuinité les effets, dont les
 » causes nous sont cachées. Et quoy, dit la Nym-
 phe, croyez-vous qu'il n'y ait point d'Amour?
 S'il y en a, repliqua le Berger, il ne doit estre
 que douceur: mais quel qu'il soit, vous en par-
 lez, Madame, à vne personne autant ignorante
 qu'autre qui viue: Car, outre que ma condition
 ne me permet pas d'en sçauoir beaucoup, mon
 esprit grossier m'en rend encor plus incapable.
 Alors la triste Syluie luy repliqua: Toutesfois,
 Celadon, il y a quelque temps que ie vous vy en
 lieu où mal-aisément eust on pû croire cela de
 vous, car il y auoit trop de beautez pour ne
 vous pouuoir prendre, & vous estes trop hon-
 neste homme pour ne vous laisser prendre à el-
 les. Belle Nymphé, respondit le Berger, en quel-
 que lieu que ce fust, puis que vous y estiez, c'est
 sans doute qu'il y auoit beaucoup de beauté:
 mais comme trop de feu brusle plustost qu'il
 n'eschauffe, vos beautez aussi sont trop grandes
 pour nos cœurs rustiques, & se font plustost ad-
 mirer qu'aimer, & adorer que seruir. Avec tels
 propos cette belle troupe s'alloit retirant au
 logis, où l'heure du repas les appelloit.

Fin du vnzieme liure.







L'ASTREE

DE MESSIRE

HONORE D'URFE.

PREMIERE PARTIE.

LIVRE DOVZIESME.



E's que le iour commença de poindre, Leonide, suiuant la resolution que le soir Adamas sa compagne, & Celadon, auoient prise ensemble, vint trouuer le Berger dās sa chambre, afin de luy mettre l'habit que son oncle luy auoit apporté. Mais le petit Meril, qui par le commandement de Galathée, demeuroit pres- que d'ordinaire avec Celadon, pour espier les actions de Leonide, autant que pour seruir le Berger, les empescha long-temps de le pouuoir faire; en fin quelque bruit qu'ils ouyrent dans la court, fit sortir Meril, pour leur en rapporter des nouvelles. Tout incontinent Celadon se



fut pluſtoſt entré qu'il ne dema
Celadon : Il eſt dans cette garde
Nymphé , il reſſortira incontine
luy veux-tu? Ie voulois, reſpond
dire qu'Amaliſ vient d'arriuer c
fut vn peu ſurpriſe de ne pouu
qu'elle auoit commencé , toute
conſeiller à Celadon, elle dit à M
ril , ie te prie, va courant en adu
car, peut-eſtre, elle ſera ſurpriſe.
courut , & Celadon ſortit rian
les : Et quoy , dit la Nymphé , v
don , de cette venuë ? vous pou
empéſché. Tant ſ'en faut, dit-il,
lement de m'habiller , car dans
tant de Nymphes, ie pourray pl
deſrober. Mais cependant qu'i

crovable ; car voyant entrer Galathée , elle retint Celadon qui se vouloit cacher , & se tournant vers la Nymphé, faisant bien l'empeschée: Madame, luy dit-elle, s'il ne vous plaist de faire en sorte que Madame ne vienne icy, nous sommes perduës ; quant à moy, ie feray bien tout ce que ie pourray pour déguiser Celadon, mais ie crains de n'en pouvoir pas venir à bout. Galathée , qui au commencement ne sçauoit que iuger de cette Metamorphose , loua l'esprit de Leonide , d'auoir inuenté cette ruzé , & s'approchant d'eux, se mit à considerer Celadon, si bien déguisé sous cét habit qu'elle ne pût s'empescher de rire : & respondit à la Nymphé: M'amie, nous estions perduës sans vous: car il n'y auoit pas moyen de cacher ce Berger à tant de personnes qui viennent avec Amasis , où estant vestu de cét habit , non seulement nous sommes asseurées , mais encor ie veux le faire voir à toutes vos compagnes , qui le prendront pour fille : puis elle passoit d'un autre costé , & le consideroit comme rauie , car sa beauté par ces agencemens paroissoit beaucoup plus. Cependant Leonide, pour mieux joüer son personnage, luy dit qu'elle s'en pouuoit aller , de peur qu'Amasis ne les surprist: ainsi la Nymphé apres auoir resolu que Celadon se diroit parente d'Adamas , nommée Lucinde , sortit pour entretenir sa mere , apres auoir commandé à Leonide de la conduire

où elles seroient , aussi-tost qu'elle l'auroit vestuë. Il faut auoüer la verité, dit Celadon, apres qu'elles'en fut allée , de ma vie ie ne fus si estonné , que i'ay esté de ces trois accidents: de la venuë d'Amasis , de la surprise de Galathée, & de vostre prompte inuention. Berger, ce qui est de moy , dit-elle , procede de la volonté que i'ay de vous sortir de peine; & pleust à Dieu que tout le reste de vostre contentement en dépendist aussi bien que cecy , vous connoistriez quel est le bien-que ie vous veux. Pour remerciement de tant d'obligation , respondit le Berger, ie ne puis que vous offrir la vie que vous me conseruez. Avec semblables discours ils s'alloient entretenant, lors que Meril entra dans la chambre , & voyant Celadon presque vestu, il en fut rauy, & dit: Il n'y a personne qui puisse le reconnoistre , & moy-mesme qui suis tous les iours prés de luy , ne croirois point que ce fust luy , si ie ne le voyois habiller. Celadon luy respondit, & qui t'a dit que ie me déguisois ainsi? C'est, respondit-il, Madame qui m'a commandé de vous nommer Lucinde , & que ie disse que vous estiez parente d'Adamas , & mesme m'a enuoyé tout incontinent vers le Druyde pour l'en aduertir , qui ne s'est pû empescher d'en rire , quand il l'a sçeu , & m'a promis de le faire comme Madame l'ordonnoit. Voila qui va bien , dit le Berger , & garde de t'en oublier. Cependant Amasis estant descenduë du char

riot, rencontre Galathée au pied de l'escalier, avec Syluie & Adamas. Ma fille, luy dit-elle, vous estes trop long-temps en vostre solitude, il faut que ie vous débauche vn peu, veu mesmes que les nouuelles que i'ay euës de Clidaman & de Lindamor, me resioüissent de force, que ie n'ay pû en jouïr seule plus longuement; c'est pourquoy ie viens vous en faire part, & veux que vous reueniez avec moy à Marcilly, où ie fais faire les feux de ioye de si bonnes nouuelles. le louë Dieu, respondit Galathée, de tant de bon-heur, & le supplie de le vous conseruer vn siecle: mais à la verité, Madame, ce lieu est si agreable, qu'il me fait soucy de le laisser. Cene sera pas, repliqua Amasis, pour long-temps: mais parce que ie ne veux m'en retourner que sur le soir, allons nous promener, & ie vous diray tout ce que i'ay appris. Alors Adamas luy baïsa la robbe, & luy dit: Il faut bien, Madame, que vos nouuelles soient bonnes, puis que pour les dire à Madame vostre fille, vous estes partie si matin. Il y a desia, dit-elle, deux ou trois iours que ie les receus, & fis incontinent resolution de venir: car il ne me semble pas que ie puisse jouïr d'vn contentement toute seule, & puis certes la chose merite bien d'estre sçeuë. Avec semblables discours elle descendit dans le jardin, où commençant son promenoir, ayant mis Galathée d'vn costé & Adamas de l'autre, elle reprit de cette sorte:

Ecc ii

précieux contant d'adouer, qui
plusieurs rouës pour hauffer, &
,, tourner & changer les choses l
,, rouë d'Amour est celle dont ell
,, souuent : car il n'y a rien d'où l'e
,, tant de changemens, que de cett
,, exemples en sont tous les iour
yeux si cōmuns, que ce seroit sup
redire ; toutesfois il faut que vo
quand vous aurez entendu ce que
que cét accident est vn des plus
que vous en ayez encorés ouïy ra
scauez comme Clidaman par h
seruiteur de Syluie, & comme Gu
la lettre qu'il luy porta de son frer
aussy amoureux. Je m'assure qu
n'auez point ignoré le dessein qu

est aduenü depuis qu'ils sont partis : & c'est ce que ie veux vous raconter à cette heure : car il n'y a rien qui ne merite d'estre sçeu. Soudain que Clidaman fut arriué en l'armée , Guyemants , qui y estoit fort connu , luy fit baiser les mains à Merpüée, & à Childeric, & sans leur dire qui il estoit , leur fit seulement entendre que c'estoit vn ieune Cheualier de bonne maison qui desiroit de les seruir: ils furent receus à bras ouuerts , & principalement pour estre venus en vn temps, que leurs ennemis s'estant renforcez reprenoiët courage, & les menaçolet d'une bataille: Mais quãd Lindamor fut arriué, & qu'on sçeut qui estoit Clidaman, on ne sçauroit dire l'honneur , ny les caresses qui luy furent faites : car desia en trois ou quatre rencontres il s'estoit tellement signalé, que les amis & les ennemis le connoissoient , & l'estimoient. Entr'autres prisonniers qu'ils firent luy & Guyemants, car ils alloient tousiours entre toutes leurs entreprises ensemble , il s'y en trouua vn ieune de la grande Bretagne, tant beau, mais tant triste, qu'il fit pitié à Clidaman , & parce que plus il demeueroit en cette captiuité, & plus il faisoit paroistre d'ennuy , vn iour il le fit appeller , & apres l'auoir enquis de son estre, & de sa qualité, il luy demanda l'occasion de sa tristesse, disant que si elle procedoit de la prison, il deuoit comme homme de courage , supporter semblables accidents, & que tant s'en faut il deuoit

806 LA I, PARTIE D'ASTRÉE,
remercier le Ciel, qu'il l'eust fait tomber entre
leurs mains, puis qu'il estoit en lieu où il ne re-
ceuroit que toute courtoisie, & que l'esloigne-
ment de sa liberté ne procedoit que du cōman-
dement de Meroüée, qui auoit deffendu que
l'on ne mist point encores de prisonniers à ran-
çon, & que quand il le leur permettroit, il ver-
roit quelle estoit leur courtoisie. Ce ieune hom-
me le remercia : mais toutesfois ne pût s'em-
pescher de soupirer, dont Clidaman plus es-
meu encores, luy en demāda la cause : à quoy il
respondit : Seigneur Cheualier, cette tristesse
que vous voyez peinte en mon visage, & ces
soupirs qui se déroben si souuent de mon esto-
mach, ne procedent pas de cette prison, dont
vous me parlez, mais d'un autre qui me lie si
estroittement : car le temps ou la rançon me
peuvent desobliger de celle-cy : mais de l'autre,
il n'y a rien que la mort qui m'en puisse retirer.
Et toutesfois d'autant que i'y suis resolu, enco-
res la supporterois-ie avec patience, si ie n'en
préuoyois la fin trop prompte, non pas par ma
mort seule : mais par la perte de la personne qui
me tient pris si estreitement. Clidaman iugea
bien à ses paroles que c'estoit Amour qui le tra-
uailloit, & par la preuue qu'il en faisoit en luy-
mesme, considerant le mal de son prisonnier, il
en eut tant de pitié, qu'il l'assura de procurer
sa liberté le plus promptement qu'il luy seroit
possible, sçachant assez par experience quelle

font les passions & les inquietudes qui accompagnent vne personne qui aime bien. Puis, luy dit-il, que vous sçauiez que c'est qu'Amour, & que vostre courtoisie m'oblige à croire, que quelque connoissance que vous puissiez auoir de moy, ne vous fera changer cette bonne volonté, afin que vous iugiez le sujet que i'ay de me plaindre, voire de me desesperer, voyant le mal si prochain, & le remede tât esloigné, pourueu que vous me promettiez de ne me decourir, ie vous diray des choses, qui sans doute vous feront estonner, & lors le luy ayant promis, il commença de cette sorte :

Seigneur Cheualier, cét accoustrement que vous me voyez, n'est pas le mien propre : mais Amour qui autresfois vestu des hômes en femmes, se jouë de moy de cette sorte, & m'ayant fait oublier en partie ce que j'estois, m'a reuestu d'un habit contraire au mien : car ie ne suis pas homme, mais fille d'une des bonnes maisons de Bretagne, & me nomme Mellandre, venue entre vos mains par la plus grande fortune qui ait iamais esté conduite par l'Amour. Il y a quelque temps qu'un ieune homme nommé Lydias vint à Londres, fuitif de son pays, à ce que i'ay sçeu depuis, pour auoir tué son ennemy en camp clos. Tous deux estoient de cette partie de la Gaule qu'on appelle Neustrie : mais parce que le mort estoit apparenté des plus grands d'entre eux, il fut cōtraint de sortir du pays, pour éviter

808 LA I. PARTIE D'ASTRE'E,
les rigueurs de la iustice. Ainsi donc paruenù à
Londres, comme c'est la coustume de nostre na-
tion, il y trouua tant de courtoisie, qu'il n'y
auoit bonne maison où il ne fut incontinent fa-
milier; entr'autres il viuoit aussi priuément
chez mon pere, que s'il eust esté chez luy. Et par-
ce qu'il faisoit dessein de demeurer là aussi lon-
guement que le retour en sa patrie luy seroit in-
terdit, il delibera de faire semblant d'aimer
quelque chose, afin de se conformer mieux à
l'humeur de ceux de la grande Bretagne, qui ont
tous quelque particuliere Dame. En cette réso-
lution il tourna, ie ne sçay si ie dois dire par
bonne ou mauuaise fortune, les yeux sur moy,
& fust qu'il me trouua ou plus à son gré, ou plus
à sa commodité, il commença de se monstrier
mon seruiteur. Quelles dissimulations, quelles
recherches, quels serments furent ceux dont il
vsa en mon endroit! Je ne veux vous ennuyer
par vn trop long discours: tant y a qu'apres
vne assez longue recherche, car il y deurea
deux ans, ie l'aimay sans dissimulation, d'au-
tant que sa beauté, sa courtoisie, sa discretion, &
sa valeur estoient de trop grands attraits pour
ne vaincre avec vne longue recherche toute
ame pout barbare qu'elle fust. Je ne rougiray
donc de l'aduoüer à vne personne qui a es-
prouué l'Amour, ny de dire que ce commence-
ment là, fust la fin de mon repos. Or les choses
estant en cet estat, & vivant avec tout le con-

rentement que peut vne personne qui aime , & qui est assuree de la personne aimée : il aduint que les Francs apres auoir gaigné tant de batailles contre les Empereurs Romains , contre les Gots , & contre les Gaulois , tournerent leurs armes contre les Neustriens , & les reduisirent à tels termes , qu'à cause qu'ils sont nos anciens allies , ils furent contraincts d'enuoyer à Londres pour demander secours , qui suiuant l'alliance faite entre-eux & ceux de la grande Bretagne , leur fut accordé , & par le Roy & par les Estats. Soudain cette nouuelle fut diuulguée par tout le Royaume , & nous qui estions en la principale ville , en fusmes aduertis des premiers : & dès l'heure mesme Lydias commença de penser à son retour , s'assurant que ceux de sa patrie , ayans affaire de ses semblables , l'absoudroient facilement de la mort d'Aronte : Toutesfois , parce qu'il m'auoit tousiours promis de ne s'en point aller qu'il ne m'emmenast avec luy , ce que le malicieux auoit fait pour me tromper , & de peur que ie misse empeschement à son départ , il me cacha son dessein : mais comme il n'y a feu si secretement couuert dont il ne sorte quelque fumée , aussi n'y a-il rien de si secret dont quelque chose ne se découure , & par ainsi quelques-vns sans y penser me le dirent. Aussi-tost que ie le sceus , la premiere fois que ie le vis , ie le tiray à part : Et bien , luy dis ie , Lydias , auez-

810 LA I. PARTIE D'ASTRÉE,

vous resolu que ie ne sçache point que vous me laissez? Croyez-vous mon amitié si foible qu'elle ne puisse soustenir les coups de vostre fortune? Si vos affaires veulent que vous retourniez en vostre patrie, pourquoy ne permet vostre amitié que ie m'en aille avec vous? demandez-moy à mon pere, ie m'asseure qu'il sera bien aise de nostre alliance, car ie sçay qu'il vous aime: mais de me laisser seule icy, avec vostre foy parjure, non Lydias, croyez-moy, ne commettez point vne si grande faute: car les Dieux vous en puniront. Il me respondit froidement, qu'il n'auoit point pensé à son retour, & que toutes ses affaires ne luy estoient rien au prix du bien de ma presence, que ie l'offensois d'en douter: mais que ses actiōs me contraindroient de l'auoüer. Et toutesfois ce parjure deux iours apres s'en alla avec les premieres troupes qui partirent de la grand' Bretagne, & prit son temps si à propos, qu'il arriua sur le bord de la mer le mesme iour qu'ils deuoient partir, & ainsi s'embarqua avec eux: nous fusmes incontinent aduertis de son départ; toutesfois ie m'estois tellement figurée qu'il m'aimoit, que ie fus la derniere qui le crût, de sorte qu'il y auoit plus de huit iours qu'il estoit party, que ie ne me pouuois persuader qu'un homme si bien nay, fut si trompeur & ingrat. En fin vn iour s'écoulant apres l'autre, sans que i'en eusse aucune nouuelle, ie reconnus que i'estois trompée, &

que veritablement Lydias estoit party. Si alors mon ennuy fut grand, iugez-le Seigneur Cheualier, puis que tombant malade ie fus reduite à tel terme, que les Medecins ne connoissans mon mal, en desesperent, & m'abandonnans me tenoient comme morte : mais Amour qui voulut montrer sa puissance, & qu'il est mesme meilleur Medecin qu'Esculape, me guerit par vn estrange antidote : & voyez comme il se plaist aux effets qui sont contraires à nos resolutions ! lors que ie sçeus la fuite de Lydias, car en verité elle pouuoit se nommer ainsi, ie m'en sentis de telle sorte offensée, qu'apres auoir inuouqué mille fois le Ciel, comme tesmoing de ses perfidies, ie iuray que ie ne l'aimerois iamais, autant de fois qu'il m'auoit iuré de m'aimer à iamais, & ie puis dire que nous fusmes aussi parjures l'vn que l'autre ; car lors que ma haine estoit en sa plus grande fureur, ne voila pas vn vaisseau qui venoit de Calais, pour rapporter que le secours y estoit arriué heureusement, qui nous dit que Lydias y auoit passé, en intention de faire la guerre avec ceux de la grâde Bretagne, mais qu'aussi-tost que le Gouverneur du lieu (qui s'estoit trouué parent d'Aronthe) en auoit esté aduerty, il l'auoit fait mettre en prison, comme ayant esté desia auparavant condamné ; qu'on le tenoit pour perdu, parce que ce Gouverneur auoit vn tres-grand credit parmy les Neustriens : qu'à la verité il y

812 LA I. PARTIE D'ASTRÉE,
auoit vn moyen de le sauuer , mais si difficile
qu'il n'y auoit personne qui le voulut hazarder,
& qui estoit tel: Aussi-tost que Lydias se vit saisi,
il luy demanda comment vn Cheualier plein
de tant de reputation comme luy , vouloit ven-
ger ses querelles par la voye de la iustice, & non
point par les armes : car c'est vne coustume en-
tre les Gaulois de ne recourir iamais à la iusti-
ce en ce qui offense l'honneur, mais au combat,
& ceux qui font autrement, sont tenus pour des-
honorez. Lypandas , qui est le nom de ce Gou-
uerneur , luy répondit qu'il n'auoit point eu
Aronte en homme de bien , & que s'il n'estoit
condamné par la iustice, il le luy maintiendrait
avec les armes, mais qu'estant hôteux de se bat-
tre avec vn criminel , s'il y auoit quelqu'un de
ses amis qui se presentast pour luy, il s'offroit de
le combattre sur cette querelle ; que s'il y estoit
vaincu, il le mettroit en liberté, qu'autrement la
iustice en seroit faite, & que pour donner loisir
à ses parents & amis, il le garderoit vn mois en
sa puissance ; que si personne ne se presentoit
dans ce temps , il le remettroit entre les rigou-
reuses mains des anciens de Rothomague,
pour estre traitté selon ses merites ; & qu'afin
qu'il n'y eust point d'aduantage pour personne,
il vouloit que ce combat se fist avec l'espée & le
poignard , & en chemise : Mais que Lypandas
estant estimé l'un des plus vaillans hommes de
toute la Neustrie, il n'y auoit personne qui eust

la hardiessé d'entreprendre ce combat, outre que les amis de Lydias n'en estant pas aduertis, ne pouuoient luy rendre ce bon office. O Seigneur Cheualier, quand ie me ressouuiens des contrarietez qui me combattirent oyant ces nouuelles, il faut que i'auoüe que ie ne fus de ma vie si confuse, non pas mesme quand ce perfide me laissa. Alors Amour voulut que ie reconnusse les propositions faites contre luy, estre plus impuissantes quand il vouloit, que les flots n'aboyent en vain contre vn rocher pour l'ebranler: car il falut pour payer le tribut d'Amour recourir à l'ordinaire monnoye dont l'on paye ses impôts, qui sont les larmes. Mais apres auoir longuement & vainement pleuré l'infidelle Lydias, il falut en fin que ie me resolusse à sa conseruation, quoy qu'elle me deust couster & le repos & l'honneur. Et transportée de cette nouvelle fureur, ou plustost de ce renouvellement d'Amour, ie resolu d'aller à Calais en intention de trouuer là les moyens d'aduerter les parents & les amis de Lydias: & donnant ordre le plus secrettement qu'il me fut possible à mon voyage, vne nuit ie me déroby en l'habit que vous me voyez: mais la fortune fut si mauuaise pour moy, que ie demeuray plus de quinze iours sans trouuer vaisseau qui allast de ce costé-là: ie ne scay que deuindrent mes parents me trouuant partie: car ie n'en ay point eu de nouvelle

814 LA I. PARTIE D'ASTREE,
depuis ; bien m'asseuré-je que la vieillesse de
mon pauvre pere n'aura pû resister à ce déplai-
sir : car il m'aimoit plus tendrement que luy
mesme, & m'auoit tousiours nourrie si soigneu-
sement, que ie me suis plusieurs fois estonnée,
comme i'ay pû souffrir les incommoditez que
depuis mon départ i'ay supportées en ce voya-
ge, & faut dire que c'est Amour, & non pas moy.
Mais pour reprédre nostre discours, apres auoir
attendu quinze ou seize iours sur le bord de la
mer, enfin il se presenta vn vaisseau avec lequel
i'arriuy à Calais, lors qu'il n'y auoit plus que
cinq ou six iours du terme que Lypandas m'y
auoit donné. Le branle du vaisseau m'auoit de-
forte estourdie, que ie fus contrainte de tenir
le liçt deux iours: Si bien qu'il n'y auoit plus de
temps de pouuoir aduertir les parens de Ly-
dias, ne sçachant mesme qu'ils estoient, ny où
ils se tenoient. Si cela me troubla, vous le pou-
uez iuger : parce mesme qu'il sembloit que ie
fusse venuë tout à propos pour le voir mourir,
& pour assister à ses funerailles. Dieux, com-
ment vous disposez de nous ! j'estois tellement
outrée de ce desastre, que iour & nuict les lar-
mes estoient en mes yeux. Enfin le iour auant le
terme, transportée du desir de mourir auant
que Lydias, ie me resolus d'entrer au combat
contre Lypandas. Quelle resolutiõ, ou plustost
quel desespoir ! car ie n'auois de ma vie tenu es-
pée en la main, & ne sçauois bonnement de la

quelle il falloit prendre le poignard ou l'espée, & toutesfois me voila resoluë d'entrer au combat contre vn Cheualier qui toute sa vie auoit fait ce mestier, & qui auoit tousiours acquis le tiltre de braue & vaillant. Mais toutes ces considerations estoient nulles enuers moy, qui auois esleu de mourir auant que celuy que i'aimois perdist la vie. Et quoy que ie sceusse bien que ie ne le pourrois pas sauuer, toutesfois ce ne m'estoit peu de satisfaction qu'il deust auoir cette preuue de mon amitié. Vne chose me tourmentoit infiniment, à quoy ie voulus tascher de donner remede, qui estoit la crainte d'estre conneuë de Lydias, & que cela ne m'empeschast d'acheuer mon dessein, parce que nous deuions combattre desarmez : Pour à quoy remedier, i'enuoyay vn cartel à Lypādas, par lequel apres l'auoir deffié, ie le priois qu'estant tous deux Cheualiers, nous nous seruissiōs des armes que les Cheualiers ont accoustumé, & non point de celles des desesperez. Il respondit que le lendemain il se trouueroit sur le camp, & que i'y vinsse armé, qu'il en feroit de mesme, toutesfois qu'il vouloit que ce fust à só choix: Apres auoir commencé le combat de cette sorte, pour ma satisfaction, de l'acheuer pour la sienne comme il l'auoit proposé au commencement; moy qui ne doutois point qu'en toute sorte ie n'y deusse mourir, l'acceptay comme il le voulut. Et en ce dessein le lendemain armée de toute piece, ie

me presentay sur le camp: mais il faut auoüer le vray, i'estois si empeschée en mes armes, que ie ne sçauois comme me remuer. Ceux qui me voyoient aller chancelant, pensoient que ce fust de peur du combat, & c'estoit de foiblesse: Bien-tost apres voila venir Lypandas armé & monté à l'aduantage, qui à son abord effroyoit ceux mesmes à qui le danger ne touchoit point, & croyriez-vous que ie ne fus point estonnée, que quand le pauvre Lydias fut conduit sur vn eschaffaut pour assister au combat: car la pitié que i'eus de le voir en tel estat, me toucha de sorte, que ie demeuray fort long-temps sans me pouuoir remuer. Enfin les luges me menerent vers luy, pour sçauoir s'il m'acceptoit pour son champion: il me demanda qui i'estois; lors contrefaisant ma parole: Contentez-vous Lydias, luy dis-ie, que ie suis le seul qui veut entreprendre ce combat pour vous. Puis que cela est, repliqua-t'il, vous deuez estre personne de valeur, & c'est pourquoy, dit-il, se tournant vers les luges, ie l'accepte. Et ainsi que ie m'en allois, il me dit: Cheualier vaillant, n'ayez peur que vostre querelle ne soit iuste. Lydias, luy respondis-ie, fuffé-je aussi asseuré que tu n'eusse point d'autre injustice: & apres ie me retiray si resoluë à la mort, que desia il me tardoit que les trompettes donnassent le signal du combat. De fait au premier son ie partis: mais le cheual m'ébranla de sorte, qu'au lieu de porter ma lance comme

il falloit, ie la laiffay aller comme la fortune voulut : Si bien qu'au lieu de le frapper, ie donnay dans le coſ du cheual, luy laiffant la lance dans le corps, dont le cheual courut au commencement par le camp en deſpit de ſon maſtre, & enfin tomba mort. Lypandas eſtoit venu contre moy avec tant de deſir de bien faire, que la trop grande volonté luy fit faillir ſon coup: Quant à moy, mon cheual alla iuſques où il voulut, car ce que ie pûs faire, fut de me tenir ſans tomber, & s'eſtant arreſté de ſoy-meſme, & voyant Lypandas qui me crioit de tourner à luy, avec outrages de ce que ie luy auois tués ſon cheual, ie reuins après auoir mis la main à l'eſpée au mieux qu'il me fut poſſible, & non pas ſans peine : mais mon cheual que i'auois peut-eſtre piqué plus que ſon courage ne vouloit, auſſi toſt que ie l'eus tourné, prit de luy-meſme ſa courſe, & ſi à propos qu'il vint heurter Lypandas de telle furie, qu'il le porta les pieds contremont : mais en paſſant il luy donna de l'eſpée dans le corps ſi auant, que peu après ie le ſentis faillir deſſous moy, & ce ne fut peu que ie me reſſouinſſe d'oſter les pieds des étrieux, car preſque incōtinent il tomba mort, par ma bonne fortune, ſi loing de Lypandas, que i'eus loisir de ſortir de la ſelle, & me dépeſtrer de mon cheual. Alors ie m'en vins à luy qui deſia s'approchoit l'eſpée haute pour me frapper: & faut que ie die que ſi Amour n'eût ſouſtenu le faix des armes, ie n'auois

818 LA I. PARTIE D'ASTRÉE,
point de force qui le pût faire : Enfin voicy Ly-
pandas qui de toute sa force me déchargea vn
coup sur la teste, la nature m'apprit à mettre le
bras gauche deuant: car autrement ie ne me res-
souuenois pas de l'escu que i'auois en ce bras
là, le coup donna dessus si à plain, que n'ayant
la force de le soustenir, mon escu me redonna
vn si grand coup contre la sallade, que les estin-
celles m'en vindrent aux yeux. Luy qui voyoit
que ie chancelois, me voulut recharger d'vn au-
tre encor plus pesant, mais ma fortune fut telle,
que haussant l'espée, ie rencontray la sienne si à
propos du trenchant, qu'elle se mit en deux pie-
ces, & la mienne à moitié rompue, fit comme la
sienne au premier coup, que ie luy voulus don-
ner, car il esquiua, & moy n'ayant la force de la
retenir, ie la laissay tomber iusques en terre, où
de la pointe ie rencontray vne pierre qui la
rompit. Lypandas alors voyant que nous estions
tous deux avec mesme auantage, me dit: Che-
ualier, ces armes nous ont esté également fauo-
rables, ie veux essayer si les autres en seront de
mesme, & pource defarmez-vous: car c'est ainsi
que ie veux finir ce combat. Cheualier, luy res-
pondis- ie, à ce qui s'est passé vous pouuez bien
connoistre que vous auez le tort, & deliurant
Lydias vous deuriez laisser ce cōbat. Non, non,
dit Lypandas en colere, Lydias & vous mour-
rez. l'essayeray, repliquay- ie, de tourner cette
sentence sur vostre teste, & lors m'essaignant

sans le camp le plus que ie pûs de Lydias , de
 peur d'estre reconnuë, avec l'aide de ceux qui le
 gardoient, ie me desarmay; & d'autant que nous
 avions fait prouision tous deux d'une espée &
 l'un poignard, apres avoir laissé le pourpoint,
 nous venons l'un contre l'autre : Il faut que ie
 vous die que ce ne fut point sans peine que ie
 cachois le sein , parce que la chemise en dépit
 que i'en eusse , monstroït l'enflure des tetins,
 mais chacun eust pensé toute autre chose plu-
 tost que celle-là , & quant à Lydias , il ne me
 sût reconnoistre , tant pour me voir en cét ha-
 bit déguisé , que pource que i'estois enflammée
 de la chaleur des armes , & cette couleur haute
 ne changeoit beaucoup le visage : Enfin nous
 joila Lypandas & moy, à dix ou douze pas l'un
 de l'autre , l'on nous auoit miparty, le Soleil &
 les Iuges s'estoient retirez. Ce fut lors que veri-
 tablement ie croyois mourir, m'assurant qu'au
 premier coup il me mettroit l'espée dans le
 corps: mais la fortune fut si bonne pour Lydias,
 car ce n'estoit que de sa vie que ie craignois,
 que cét arrogant Lypandas venant de toute fu-
 rie à moy, broncha si à propos qu'il vint donner
 de la teste presque à mes pieds , si lourdement
 que de luy-mesme il se fit deux blessures , l'une
 du poignard, dont il se perça l'espaule droite; &
 l'autre de l'espée donnant du front sur le tren-
 chant. Quant à moy ie fus si effroyée de sa cheu-
 te, que ie croyois desia estre morte , & sans luy

820 LA I. PARTIE D'ASTRÉE,
faire autre mal, ie me reculay deux ou trois pas;
il est vray que m'imaginant de le pouuoir vain-
cre plus par ma courtoisie, que par ma valeur,
ie luy dis: Leuez-vous, Lypandas, ce n'est point
en terre que ie vous veux offenser. Luy qui estoit
demeuré quelque temps estourdy du coup, tout
en furie se releua pour se ietter sur moy : mais
des deux blessures qu'il s'estoit faites, l'vnel'a-
ueugloit, & l'autre luy ostoit la force du bras,
de sorte qu'il ne voyoit rien, & si ne pouuoit
presque soustenir l'espée; dequoy m'apperce-
uant ie pris courage, & m'en vins à luy, l'espée
haute, luy disant: Rends-toy, Lypandas, au-
trement tu es mort. Pourquoy, me dit-il, me
rendray-ie, puis que les conditions de nostre
combat ne sont pas telles? contente-toy que
ie mettray Lydias en liberté. Alors les Iuges
estans venus, & Lypandas ayant ratifié la pro-
messe, ils m'accompagnerent hors du camp
comme victorieux. Mais craignant que l'on ne
me fist quelque outrage en ce lieu-là pour y
auoir Lypandas toute puissance, apres m'estre
armé ie m'approchay la visiere baissée de Ly-
dias, & luy dis: Seigneur Lydias, remerciez
Dieu de ma victoire, & si vous desirez que nous
puissions plus longuement conferer ensemble,
ie m'en vay en la ville de Regiaque, où j'atten-
dray de vos nouvelles quinze iours, car apres
ce terme ie suis cōtraint de paracheuer quelque
affaire, qui m'emmenera loing d'icy, & pour

rez demander le Cheualier Triste , parce que c'est le nom que ie porte, pour les occasions que vous sçaurez de moy. Ne connoistray-ie point, dit-il , autrement celuy à qui ie suis tant obligé ? Ny pour vostre bien , luy dis-ie , ny pour le mien , il ne se peut : & à ce mot ie le laissay : & apres m'estre pourueü d'un autre cheual , ie vins à Rigiaque, où ie demeuray depuis, Or ce traistre de Lypandas , aussi-tôt que ie fus partie , fit remettre Lydias en prison plus estroite qu'auparauant , & quand il s'en plaignoit , & qu'il luy reprochoit la promesse qu'il m'auoit faite , il respondoit qu'il auoit promis de le mettre en liberté , mais qu'il n'auoit pas dit quand , & que ce seroit dans vingt ans , sinon avec vne condition qu'il luy proposa, qui estoit de faire en sorte que ie me remisse prisonnier en sa place, & qu'ainsi ie payasse la rançon de sa liberté , par la perte de la mienne. Lydias luy respondit qu'il seroit aussi ingrat enuers moy que Lypandas perfide enuers luy. Dequoy il s'offensa de sorte , qu'il iura que si dans quinze iours ie n'estois entre ses mains, il le remettroit entre celles de la iustice : Et lors que Lydias luy remettoit deuant les yeux sa foy parjurée : I'en ay fait , disoit-il , la penitence par les blessures que i'ay apportées du combat, mais ayant dés long-temps promis aux Seigneurs Neutriers de maintenir la justice, ne suis-je pas plus obligé à la premiere qu'à la derniere promesse.

maïns , n'ayant rien de si cher que l
tion; & par fortune le iour que vous
ie m'y en allois , & à cette heure la
vous voyez en moy , & les soupirs
donnent point de cesse , procedent
de la prison où ie suis (car celle-cy e
ce au prix de celle que ie m'estois
mais de sçauoir que ce perfide & cr
das , mettra sans doute Lydias ent
de ses ennemis , qui n'attendent a
pour en voir vne déplorable & hon
des quinze iours qu'il auoit donnez
desia passez , si bien que ie ne puis p
esperer de pouuoir rendre ce derr
Lydias. A ce mot les larmes luy en
voix , elle fut contrainte de se taire
tant de demonstration de déplaisir .

Dieu qui vous a conseruée en de si grands perils , ne veut pas vous abandonner en ceux-cy qui sont moindres. Vous deuez croire que tout ce qui dépendra de moy , sera tousiours disposé à vostre contentement. Mais parce que ie suis sous vn Prince, à qui ie ne peux point déplaire, il faut que vostre liberté vienne de luy : bien vous promets-ie d'y rapporter de mon costé, tout ce que vous pourriez esperer d'un bon amy. Et la laissant avec ces bonnes parolles , il alla trouuer Childeric , & le supplia d'obtenir du Roy Meroüée la liberté de ce ieune prisonnier. Le ieune Prince qui aimoit mon fils, & qui scauoit bien que le Roy son pere seroit bien-aise d'obliger Clidaman , sans retarder dauantage, l'alla demander à Meroüée, qui accorda tout ce que mon fils demandoit. Et parce que le temps estoit si court , que la moindre partie qu'il en eust perdue , eust fait faute à Melandre, il l'alla trouuer en son logis , où l'ayant tirée à part : Cheualier Triste , luy dit-il , il faut que vous changiez de nom, car si vos infortunes vous ont cy-deuant donné sujet de le porter, il semble que vous le perdrez bien-tost. Le Ciel commence de vous regarder d'un œil plus doux que de coustume. Et tout ainsi qu'un malheur ne vient iamais seul, de mesme le bon-heur marche tousiours accompagné : Et pour tesmoignage de ce que ie dis : Sçachez , Cheualier (car tel vous veux-ie nommer , puis que vostre generosité à

824 LA I. PARTIE D'ASTREE,

bon droit vous en acquiert l'honorable tiltre) que desormais vous estes en liberté, & pouuez disposer de vos actions, tout ainsi qu'il vous plaira: Le Prince des Francs m'a permis de disposer de vous, & le deuoir de Cheualier m'oblige non seulement à vous mettre en liberté, mais à vous offrir encore toute l'assistance, que vous iugerez que ie vous puisse rendre. Melandre oyant vne parole tant inespérée, tressaillit toute de ioye, & se jettant à ses pieds comme transportée, luy baïsa la main pour remerciement d'une grace si grande: car le bien qu'elle s'estoit figurée de receuoir de luy, estoit d'estre mise à rançon, & l'incommodité du payement la desespéroit de le pouuoir faire si tost que le terme des quinze iours ne fut écoulé. Mais quand elle ouyt vne si grande courtoisie: Vrayement, luy dit-elle, Seigneur Cheualier, vous faites paroistre que vous sçauiez que c'est que d'aimer, puis que vous auez pitié de ceux qui en sont atteints. Je prie Dieu, attendant que ie puisse m'en reuencher, qu'il vous rende aussi heureux qu'il vous a fait courtois, & digne de toute bonne fortune; & à l'heure mesme elle s'en voulut aller, ce que Clidaman ne voulut permettre, parce que c'estoit de nuict. Le lendemain donc à bonne heure elle se mit en chemin, & ne tarda qu'elle ne vint à Calais, où de fortune elle arriua le iour auant le terme. Dès le soir elle eust fait sçauoir sa venue à Ly-

pandas, n'eust esté qu'elle fut d'aduis, veu la perfidie de celuy avec qui elle auoit affaire, d'attendre le iour, afin que plus de personnes vissent le tort qu'il luy feroit, si de fortune il manquoit encores vne fois de parole. Le iour donc estant venu, & l'heure du midy estant sonnée, que les principaux du lieu pour honorer le Gouverneur estoient pour lors en sa maison, voila le Cheualier Triste qui se presente à luy, à l'abord il ne fut point reconnu, car on ne l'auoit veu qu'au combat, où la peur luy auoit peut-estre changé le visage, & lors chacun s'approcha pour ouyr ce qu'il diroit. Lyandas, luy dit-il, ie viens icy de la part des parens & des amis de Lydias, afin de sçauoir de ses nouuelles, & pour te sommer de ta parole, ou bien de le mettre à quelque nouvelle condition, autrement ils te mandent par moy, qu'ils te publieront pour homme de peu de foy: Estranger, respondit Lyandas, tu leur diras, que Lydias se porte mieux qu'il ne fera dans peu de iours, parce qu'aujourd'huy passé ie le remettray entre les mains de ceux qui m'en vengeront; que pour ma parole ie croy en estre quitte, en le remettant entre les mains de la justice, car la justice qu'est-ce autre chose qu'une vraye liberté? Que pour de nouuelles conditions, ie n'en veux point d'autre que celle que j'ay desia proposée, qui est que l'on me remette entre les mains de celuy qui combattit contre moy, afin que i'en

826 LA I. PARTIE D'ASTRÉE,
puisse faire à ma volonté, & ie deliureray Ly-
dias. Et qu'est-ce, luy dit-il, que tu en veux fai-
re? Quand i'auray, respondit-il, à te rendre
conte de mes desseins, tu le pourras sçauoir. Et
quoy, dit-il, es-tu encores en cette mesme opi-
nion? Tout de mesme, repliqua Lypandas. Si
cela est, adjousta le Cheualier Triste, enuoye
querir Lydias, & ie te remettray celuy que tu
demandes. Lypandas, qui sur tout desiroit se
venger de son ennemy, car il auoit tourné toute
sa mauuaise volonté sur Melandre, l'enuoya in-
continent querir. Lydias, qui sçauoit bien ce
iour estre le dernier du terme qu'on luy auoit
donné, croyoit que ce fust pour le conduire aux
Seigneurs de la justice: toutesfois encor qu'il
en preuist sa mort assurée, si esleut-il plustost
cela, que de voir celuy qui auoit combattu pour
luy en ce danger à son occasion. Quand il fut
deuant Lypandas, il luy dit: Lydias, voicy le
dernier iour que ie t'ay donné pour représenter
ton champion entre mes mains, ce ieune Che-
ualier est venu icy pour cét effect; s'il le fait, tu
es en liberté. Melandre durant ce peu de mots
auoit tousiours trouué le moyen de tenir le vi-
sage de costé pour n'estre reconnuë, & quand
elle voulut respondre, elle se tourna tout à fait
contre Lypandas, & luy dit: Ouy, Lypandas, ie
l'ay promis, & ie le fais; toy obserue aussi bien
ta parole, car ie suis celuy que tu demandes, me
voicy, qui ne redoute ny rigueur, ny cruauté

quelconque , pourueu que mon amy sorte de peine. Alors chacun mit les yeux sur elle, & repassant par la memoire les façons de celuy qui auoit combattu , ont connu qu'elle disoit vray. Sa beauté, sa ieunesse & son affection émeurent tous ceux qui estoient presens, sinon Lypandas, qui se croyant infiniment offensé de luy, commanda incontinent qu'elle fust mise en prison, & permit que Lydias s'en allast. Luy qui desiroit plustost de se perdre que de se voir obliger en tant de sortes, faisoit quelque difficulté: Mais Melandre s'approcha de luy, & luy dit à l'oreille: Lydias, allez-vous-en, car de moy n'en foyez en peine, i'ay vn moyen de sortir de ces prisons si facile, que ce sera quand ie voudray; que si vous desirez de faire quelque chose à ma consideration, ie vous supplie d'aller seruir Meroüée, & particulièrement Clidaman, qui est cause que vous estes en liberté, & luy dites que c'est de ma part que vous y allez. Et sera-t'il possible, dit Lydias, que ie m'en aille sans sçauoir qui vous estes? Je suis, respondit-elle, le Cheualier Triste, & cela vous suffise, iusqu'à ce que vous ayez plus de commodité d'en sçauoir dauantage. Ainsi s'en alla Lydias en resolution de seruir le Roy des Francs, puis que celuy à qui il deuoit deux fois la vie, le vouloit ainsi. Mais cependant Lypandas commanda tres-expressément que Melandre fust bien gardée, & la fit mettre en vn croton avec les

828 LA I. PARTIE D'ASTREE,
fers aux pieds, & aux mains, resolu qu'il estoit
de la laisser mourir de misere leans. Iugez en
quel estat cette ieune fille se trouua, & quels re-
grets elle deuoit faire contre Amour ; Ses vi-
ures estoient mauuais , & sa demeure effroya-
ble , & toutes les autres incommoditez tres-
grandes ; que si son affection n'eust supporté
ces choses, il est impossible qu'elle n'y fust mor-
te. Mais cependant la voix s'espandit par tou-
te la Neustrie, que Lydias par le moyen d'un
sien amy auoit esté sauué des prisons de Ca-
lais , & qu'il estoit allé seruir le Roy Me-
roüée ; cela fut cause qu'en mesme temps son
bannissement fut renouuellé, & déclaré traistre
à sa patrie : Luy toutesfois ne faillit point de
venir au camp des Francs, où cherchant la ten-
te de Clidaman, elle luy fut monstrée. Aussi-
tost qu'il l'apperceut , & que Lindamor &
Guyemants le virent, ils coururent l'embras-
ser , mais auec tant d'affection & de courtoisie,
qu'il en demeura estonné, car ils le prenoient
tous pour Ligdamon, qui peu de iours aupara-
uant s'estoit perdu en la bataille qu'ils auoient
euë contre les Neustriens, auquel il ressembloit
de sorte, que tous ceux qui connoissoient Lig-
damon, y furent deceus : en fin ayant esté re-
connu pour Lydias l'amy de Melandre, il fut
coduit à Meroüée, où en presence de tous, Ly-
dias raconta au Roy le discours de sa prison,
tel que vous auez ouy , & la courtoisie que par

deux fois il auoit receüe de ce Cheualier inconnu, & pour la fin le commandement qu'il luy auoit fait de le venir seruir, & particulièrement Clidaman. Alors Clidaman apres que le Roy l'eut receu & remercié de son amitié, luy dit : Est-il possible, Lydias, que vous n'ayez point connu celuy qui a combattu, & qui est en prison pour vous ? Non, certes, dit-il. O vraiment, adjousta-t'il, voila la plus grande méconnoissance dont i'aye iamais ouy parler, auez-vous iamais veu personne qui luy ressembloit ? I'en'en ay point de memoire, dit Lydias tout estonné : Or ie veux donc dire au Roy vne histoire la plus digne de compassion qu'autre que l'Amour ait iamais causée : & sur cela il reprit la fin du discours où Lydias auoit raconté qu'il estoit allé en la grande Bretagne, de la courtoisie qu'il trouua, auquel il adjousta discrettement l'Amour de Melandre, les promesses qu'il luy auoit faites de la conduire en Neustrie avec luy s'il estoit contraint de partir, de sa fuite, & en fin de sa prison à Calais. Le pauvre Lydias estoit si estonné d'ouyr tant de particularitez de sa vie, qu'il ne sçauoit que penser : Mais quand Clidaman raconta la resolution de Melandre à se mettre en voyage, & s'habiller en homme pour aduertir ses parens, & puis de s'armer & entrer au camp clos contre Lypandas, & les fortunes de ces deux combats, il n'y auoit celuy des escoutans

830 LA I. PARTIE D'ASTRE'E,
qui ne demeurast rauy , & plus encores quand
il paracheua tout ce que ie vous ay raconté. O
Dieux ! s'écria Lydias , est-il possible que mes
yeux ayent esté si aueuglez ? que me reste-il
pour sortir de cette obligation ? Il ne vous reste
plus, luy dit Clidaman, que de mettre pour elle
ce qu'elle vous a cōserué. Cela, adjousta Lydias
avec vn grand soupir, est, ce me semble, peu de
chose , si l'entiere affection qu'elle me porte
n'est accompagnée de la mienne. Cependant
qu'ils se tenoient tels discours, tous ceux qui
ouyrent Clidaman, disoient que cette seule fil-
le meritoit que cette grande armée allast atta-
quer Calais. En verité, dit Meroüée, ie lairray
plustost toutes choses en arriere que ie ne fasse
rendre la liberté à vne Dame si vertueuse , aussi
bien nos armes ne sçauroient estre mieux em-
ployées qu'au seruice de ses semblables.

Le soir estant venu , Lydias s'adressa à Cli-
daman , & luy decourrit qu'il auoit vne entre-
prise infaillible sur Calais, qu'il auoit faite du-
rant le temps qu'il y estoit prisonnier, que si on
luy vouloit donner des gens ; sans doute il les
mettroit dedans : cét aduis ayant esté rapporté
à Meroüée, fut trouué si bon , qu'il resolut d'y
enuoyer. Ainsi il fut donné cinq cens Archers,
conduits par deux cens hommes d'armes, pour
executer cette entreprise: la conclusion fut (car
ie ne sçauois raconter au long cét affaire) que
Calais fut pris, Lipandas prisonnier, & Melan-

dre n
com
te de
de q
ibi
uen
Lig
dia
tre
Ly
da
ra
r

e mise hors de sa captiuité : mais ie ne sçay
 mment ny pourquoy, à peine estoit le tumult
 de la prise de la ville cessé, que l'on prit gar-
 que Lydias, & Melandre s'en estoient allez,
 rien que depuis on n'a sçeu qu'ils estoient de-
 nus. Or durant toutes ces choses, le pauvre
 Lgdamon a esté le plus tourmenté pour Ly-
 as qu'il se puisse dire, car estant prisonnier en-
 les mains des Neustriens, il fut pris pour
 ydias, & aussi-tost condamné à la mort. Cli-
 man fit que Meroüée leur enuoya deux He-
 uts d'armes pour leur faire entendre qu'ils se
 ompoient, mais l'assurance que Lipandas
 aischement leur en auoit donnée, les fit pas-
 r outre, sans donner croyance à Meroüée.
 insi voila Ligdamon mis dans la cage des
 yons, où l'on dit qu'il fit plus qu'un homme
 e peut faire, mais sans doute, il y fust mort,
 eust esté qu'une tres-belle Dame le demanda
 our mary : leur coustume qui le permet ainsi,
 sauua pour lors, mais tost apres il mourut,
 r ayant Syluie avec tant d'affection, qu'elle
 ne luy pouuoit permettre d'épouser autre
 elle, il esleut plustost le tombeau que cette
 elle Dame : ainsi quand on les voulut épouser
 s'empoisonna, & elle qui croyoit que verita-
 lement c'estoit Lydias, qui autrefois l'auoit
 int aimée, s'empoisonna aussi du mesme breu-
 age. Ainsi est mort le pauvre Ligdamon, tant
 gretté de chacun, qu'il n'y a personne entre

852 LA I. PARTIE D'ASTRÉE,

les ennemis qui ne le plaignt, mais ç'a esté vne gracieuse vengeance que celle dont Amour a puny le cruel Lypandas, car repassant par le refoutenir, la vertu, la beauté, & l'affection de Melandre, il en est deuenu si amoureux, que le pauvre qu'il est, n'a autre consolation que de parler d'elle : mon fils me mande qu'il fait ce qu'il peut pour le sortir de prison; & qu'il espere de l'obtenir.

Voila, continua Amasis, comme ils vivent si pleins d'honneurs & de loüanges, que chacun les estime plus qu'autres qui soient en l'armée. Je prie Dieu, adjousta Adamas, qu'il les continue en cette bonne fortune; & cependant qu'ils discourroient ainsi, ils virent venir de loing Leonide & Lucinde, avec le petit Meril : Je dis Lucinde, parce que Celadon comme ie vous ay dit portoit ce nom, suiuant la resolution que Galathée auoit faite. Amasis qui ne la connoissoit point, demanda qui elle estoit : C'est, respondit Galathée, vne parente d'Adamas, si belle, & si remplie de vertu, que ie l'ay priée de me la laisser pour quelque temps, elle se nomme Lucinde. Il semble, dit Amasis, qu'elle soit bien autant aduisée comme belle : Je m'assure, adjousta Galathée, que son humeur vous plaira, & si vous le trouuez bon, elle viendra, Madame, avec nous à Marcilly. A ce mot Leonide arriua si près, que Lucinde pour baiser les mains à Amasis, s'auança, & mettant vn genouil en

terre

rré luy baïsa la main avec des façons si bien
 entrefaites, qu'il n'y auoit celuy qui ne la prist
 pour fille. Amasis la releua, & apres l'auoir em-
 brassée la baïsa, en luy disant qu'elle aimoit tant
 damas, que tout ce qui luy touchoit, luy estoit
 si cher, que ses plus chers enfans. Alors
 damas prit la parole, de peur que si la fein-
 Lucinde respondoit, on ne reconnust quel-
 que chose à sa voix; mais il ne falloit pas qu'il
 eust peur, car elle sçauoit si bien feindre,
 de la voix, comme le reste, eust aidé à para-
 euer encor mieux la tromperie. Toutesfois
 sur ce coup elle se contenta d'auoüer la res-
 ponse d'Adamas seulement, avec vne reueren-
 basse; & puis se retira entre les autres Nym-
 phes, n'attendant que la commodité de se
 auoir desrober. En fin l'heure estant ve-
 nue du dîner, Amasis s'en retourna au logis,
 trouuant les tables prestes, chacun plein de
 contentement des bonnes nouuelles receües,
 sans joyeusement, sinon la belle Syluie, qui
 avoit tousiours deuant les yeux l'Idole de son
 cher Ligdamon, & en l'ame le ressouvenir
 qu'il estoit mort pour elle: ce fut ce suiet
 qui les entretint vne partie du dîner, car la
 nymphe vouloit bien que l'on sçeuſt qu'elle
 aimoit la memoire d'une personne ver-
 tueuse, & si dediée à elle: mais cela d'autant
 qu'estant morte, elle ne pouoit plus l'im-
 muner, ny se preualoir de cette bonne

834 LA I. PARTIE D'ASTRE'E,
volonté. Apres le repas que toutes ces Nymphes estoient attentiues les vnes à jouër, les autres à visiter la maison, les vnes au jardin, & les autres à s'entretenir de diuers discours dans la chambre d'Amasis : Leonide sans que l'on s'en apperceust, feignât de se vouloir preparer pour partir, sortit hors de la chambre, & peu apres Lucinde, & s'estant trouuée au rendez-vous qu'elles s'estoient donné, feignant d'aller se promener, sortirent hors du Chasteau, ayant caché sous leurs manches chacune vne partie des habits du Berger, & quand ils furent au fond du bois, le Berger se deshabilla, & prenant l'habit accoustumé, remercia la Nymphe du bon secours qu'elle luy auoit donné, & luy offrit en échange sa vie, & tout ce qui en dépendoit. Alors la Nymphe avec vn grand soupir : Et bien, dit-elle, Celadon ne vous ay-ie pas bien tenu la promesse que ie vous ay faite ? Ne croyez-vous pas estre obligé d'observer de mesme ce que vous m'avez promis ? Le m'estimerois, respondit le Berger, le plus indigne qui ait iamais vécu, si i'y faillis. Or, Celadon, dit-elle alors, ressouuenez-vous donc de ce que vous m'avez iuré, car ie suis resoluë à cette heure d'en retirer preuue. Belle Nymphe, respondit Celadon, disposez de tout ce que ie puis comme de ce que vous pouuez, car vous ne ferez point mieux obeye de vous mesme que de moy. Ne m'avez-vous pas promis, repliqua la Nymphe, que ie

recherchasse vostre vie passée, & que ce que ie trouuerois que vous pourriez faire pour moy, vous le feriez? & luy ayant respondu qu'il estoit vray. Or bien, Celadon, continua-t'elle, i'ay fait ce que vous m'avez dit, & quoy que l'on peigne Amour aueugle, si m'a-t'il laissé assez de lumiere pour connoistre que veritablement vous deuez continuer l'Amour que vous avez si souuent promise. eternelle à vostre Astrée: car les dégoustemens d'Amour ne permettent que l'on soit ny parjure ny infidelle, & ainsi quoy que l'on vous ait mal traitté, vous ne deuez pas faillir à ce que vous deuez: car iamais l'erreur d'autruy ne laue nostre faute. Aimez donc la belle & heureuse Astrée, avec autant d'affection & de sincerité que vous l'aimastes iamais; seruez-la, adorez-la, & plus encores'il se peut, car Amour veut l'extremité en son sacrifice: mais aussi i'ay bien connu que les bons offices que ie vous ay rendu, meritent quelque reconnoissance de vous, & sans doute, parce qu'Amour ne se peut payer que par Amour, vous seriez obligé de me satisfaire en mesme monnoye, si l'impossibilité n'y contredisoit: mais puis qu'il est vray qu'un cœur n'est capable que d'un vray Amour, il faut que ie me paye de ce qui vous reste: doncques n'ayant plus d'Amour à me donner, comme à Maistresse, ie vous demande vostre amitié, comme vostre sœur, & que d'ores-en-là vous m'aimiez, me cherissiez, & me traittiez

836 LA I. PARTIE D'ASTRÉE,
comme telle. On ne ſçauroit representer le contentement de Celadon oyant ces paroles, car il auoüa que celle-cy eſtoit vne des choſes qu'en ſa miſere il reconnoiſſoit particulièrement pour quelque eſpeece de contentement : c'eſt pourquoy apres auoir remercié la Nymphe de l'amitié qu'elle luy portoit, il luy iura de la tenir pour ſa ſœur, & n'vſer iamais en ſon endroit que comme ce nom luy commandoit. Là deſſus pour n'eſtre retrouuez, ils ſe ſeparerent tres-contens, & ſatisfaits l'vnde l'autre. Leonide retourna au Palais, & le Berger cōtinua ſon voyage, fuyant les lieux où il croyoit pouuoir rencontrer des Bergers de ſa connoiſſance, & laiſſant Mont-verdun à main gauche, il paſſa au milieu d'vne grande plaine, qui en fin le conduiſt iuſques ſur vne coſte vn peu releuée, & de laquelle il pouuoit reconnoiſtre & remarquer de l'œil la pluſpart des lieux où il auoit accouſtumé de mener paître ſes troupeaux de l'autre coſté de Lignon, où Aſtrée le venoit treuuer, & où ils paſſoient quelquesfois la chaleur trop aſpre du Soleil : bref cette veüë luy remit deuant les yeux la pluſpart des contentemens qu'il payoit à cette heure ſi cherement, & en cette conſideration s'eſtant aſſis au pied d'vn arbre, il ſouſpira tels vers :

RESSOVVENIRS.

ICy mon beau Soleil repose,
Quand l'autre paresseux s'endort :
Et puis le matin quand il sort,
Couronné d'æillet & de rose,
Pour chasser l'effroy de la nuit :
De ça premierement reluit,
Le Soleil que mon cœur adore,
Apportant avec luy le jour,
A ces campagnes qu'il honore,
Et qu'il va remplissant d'Amour.

Sur les bords de cette riviere
Il se fait voir diuersement,
Quelquesfois tout d'embrasement,
D'autresfois courant sa lumiere,
Il semble deuenu jaloux,
Qu'il se vueille raurir de nous,
Ainsi que sous la nuë sombre,
Le Soleil cache sa beauté,
Sans que toutesfois si peu d'ombre,
Puisse en bien couvrir la clarté.

Mais que veut dire qu'il ne brûle,
Comme on voit que l'autre Soleil
Seiche les herbes de son œil
Durant l'ardente canicule ? -
Pourquoy, dis-je ne seiche aussi

338 LA I. PARTIE D'ASTREE,

Mon Soleil les herbes d'icy ?

I'entens Amour, c'est que ma Dame

N'eslance ses rayons vainqueurs

Deſſus ces corps qui n'ont point d'ame,

Et ne veut brûler que des cœurs.

Fontaine qui des Sicomores

Le beau nom t'en vas empruntant,

Tu m'as veu jadis ſi content,

Et pourquoy ne le ſuis-je encor ?

Quel erreur puis-je auoir commis,

Qui rend les Dieux des ennemis ?

Sont-ils ſujets comme nous ſommes,

D'eſtre quelquesfois enuieux,

Où le change propre des hommes

Peut-il atteindre inſqu'aux Dieux ?

Jadis ſur tes bords, ma Bergere,

Diſoit, ſa main dedans ma main,

Diſpoſe le fort inhumain

De noſtre vie paſſagere ;

Jamais Celadon en effet,

Le ſerment ne ſera deſſait,

Que dans cette main ie te jure,

Et viſ & mort ie t'aimeray,

Où mourant dans ma ſepulture,

Noſtre amitié ſ'enfermeray.

Feuillage eſſais de ce bel arbre,

Qui couvre d'ombre tout l'entour,

Ne te ressouviens-tu point du iour
Qu'à ses lys meslant le Cinabre,
De honte elle alloit rougissant,
Qu'un Berger près d'elle passant,
Parlant à moy l'appella belle,
Et l'heur & l'honneur de ces lieux?
Car ie ne veux, me disoit-elle,
Ressembler belle qu'à tes yeux.

Rocher où souuent à cachette
Nous nous sommes entretenus,
Que peuuent estre deuenus
Tous ces amours que ie regrette?
Les Dieux tant de fois inuoquez,
Suff'iront-ils d'estre moquez,
Et d'auoir la priere ardante
D'elle, & de moy, receüe en vain,
Puis qu'ores son ame changeante,
Paye ses amours d'un desdain?

Vueille le Ciel, disoit Astrée,
Que ie meure auant que de voir,
Que mon pere ait plus de pouuoir,
D'une hayne opiniastrée
En sa trop longue inimitié,
A nous separer d'amitié,
Que nostre amitié ferme & sainte
A nous rejoindre & nous unir:
Aussi bien de regret atteinte
Ie mourrois la voyant fuir.

840 LA I. PARTIE D'ASTREE,

*Et toy vieux Saule, dont l'escorce
Sans plus se deffend des saisons,
Dy-moy, n'ay-i point de raisons
De me plaindre de ce divorce,
Et de t'en adresser mes cris ?
Combien auons-nous nos espris
Fiez dessous ta seure garde,
Dans le creux du tronc my-mangé ?
Mais ores que ie te regarde,
Combien saule tout est changé !*

Ces penfers eussent plus longuement rete-
nu Celadon en ce lieu , n'eust esté la surue-
nuë du Berger desolé , qui plaignant conti-
nuellement sa perte , s'en venoit soupirant ces
vers :

SVR VNE TROP PROMPTE MORT.

Vous qui voyez mes tristes pleurs,
Si vous sçauiez de quels mal-heurs
I'ay l'ame atteinte ;
Au lieu de condamner mon œil,
Vous adjousteriez vostre dueil
Avec ma plainte.

*Dessous l'horreur d'un noir tombeau,
Ce que la terre eut de plus beau
Est mis en cendre ;*

destins trop pleins de rigueur,
Pourquoy mon corps comme mon cœur
N'y peut descendre ?

Elle ne fut plustost çà bas,
Que les Dieux par un prompt trespas
Me l'ont ravie ;
Si bien qu'il sembloit seulement,
Que pour entrer au monument
Elle eust eu vie.

Pourquoy faloit-il tant d'Amour,
Si ressemblant la fleur d'un iour
A peinée née,
Le Ciel la manstroit pour l'oster,
Et pour nous faire regretter
Sa destinée ?

Comme à son arbre estant serré,
Du tronc mort n'est point séparé
L'heureux lierre ;
Pour le moins me fust-il permis,
Vis auprès d'elle d'estre mis
Dessous sa pierre.

Content près d'elle ie viurois,
Et si là dedans de la voix
J'auois l'usage,
Je benirois d'un tel séjour
La mort, qui m'auroit de l'Amour
Laiissé tel gage.

842 LA I. PARTIE D'ASTRÉE,

Celadon, qui ne vouloit point estre veu de personne qui le pût connoistre, d'aussi loing qu'il vid ce Berger, commença peu à peu de le retirer dans l'espaisseur de quelques arbres : mais voyant que sans s'arrester à luy, il passoit outre, pour s'asseoir au mesme lieu d'où il venoit de partir, il le suiuit pas à pas, & si à propos, qu'il pût ouyr vne partie de ses plaintes. L'humeur de ce Berger inconnu sympatisant avec la sienne, le rendit curieux de sçauoir par luy des nouvelles de sa maistresse, & mesme croyant ne pouuoir en sçauoir plus aisément par autre sans estre reconnu. Doncques s'approchant de luy, ainsi luy dit-il : Triste Berger, Dieu te donne le contentement que tu regrettes, comme de bon cœur ie l'en prie, & ne pouuant dauantage, tu dois receuoir cette priere de bonne part ; que si elle t'oblige à quelque ressentiment de courtoisie, dy moy ie te supplie, si tu connois Astrée, Phylis, & Lycidas, & si cela est, dy m'en ce que tu sçais. Gentil Berger, respondit-il, tes paroles courtoises m'obligent à prier le Ciel en eschange de ce que tu me souhaittes, qu'il ne te donne iamais occasion de regretter ce que ie pleure, & de plus de te dire tout ce que ie sçay des personnes dont tu me parles, quoy que la tristesse avec laquelle ie vy, me deffend de me mesler d'autres affaires que des miennes. Il peut y auoir vn mois & demy que ie vins en ce pays de Forests, non point comme plusieurs pour essayer la fon-

taine de la verité d'Amour (car ie ne suis que
 trop assure de mon mal, sans en auoir de nou-
 uelles certitudes) mais suiuant le commande-
 ment d'un Dieu, qui des riuies herbeuses de la
 glorieuse Seine, m'a enuoyé icy avec assuran-
 ce que i'y trouuerois remede à mon desplaisir.
 Et depuis la demeure de ces villages m'a semblé
 si agreable, & selon mon humeur: que i'ay reso-
 lu d'y demeurer aussi longuement, que le Ciel
 me le voudra permettre. Ce dessein a esté cause
 que i'ay voulu sçauoir l'estre, & la qualité de la
 pluspart des Bergers & des Bergeres de la con-
 trée, & parce que ceux dont vous me demandez
 des nouvelles, sont les principaux de ce ha-
 meau, qui est delà l'eau vis à vis d'icy, où i'ay
 choisi ma demeure, ie vous en sçauray dire
 presque autant que vous en pourriez desirer. Je
 ne veux, adjousta Celadon, sçauoir autre chose
 sinon comme ils se portent. Tous, dit-il, sont en
 bonne santé. Il est vray que comme la vertu est
 tousiours celle qui est la plus agitée, ils ont en
 vn coup del'auengle & muable fortune, qu'ils
 ressentent iusques en l'ame, qui est la perte de
 Celadon, vn Berger que ie ne connoy point, &
 qui estoit frere de Lycidas, tant aimé, & estimé
 de tous ceux du riuage, que sa perte a esté res-
 sentie generalement de tous, mais beaucoup
 plus de ces trois personnes que vous avez nom-
 mées: car on tient, c'est à dire que ceux qui sça-
 uent vn peu des secrets de ce monde, que ce Ber-

844 LA I. PARTIE D'ASTRÉE,
ger estoit seruiteur d'Astrée, & que ce qui les
empeschez de se marier, a esté l'inimitié de
leurs parents. Et comment dit-on, repliqua Ce-
ladon, que ce Berger se perdit ? On le raconte,
dit-il, de plusieurs sortes, les vns en parlent se-
lon leur opinion, les autres selon les apparen-
ces, & d'autres selon le rapport de quelques-
vns, & ainsi la chose est cõtée fort diuersement.
Quant à moy, j'arriuay sur ces riuies le mesme
iour qu'il se perdit, & me souuiës que ie vis cha-
cun si épouuanté de cét accident, qu'il n'y auoit
personne qui sceust m'en donner bon conte. En
fin, & c'est l'opinion plus commune, parce que
Phylis, & Astrée, & Lycidas mesme le racon-
tent ainsi, s'estant endormy sur le bord de la ri-
uiere en songeant, il faut qu'il soit tombé de-
dans : & de fait la belle Astrée en fit de mesme,
mais ses robbes la sauuerent. Celadon alors iu-
gea, que prudemment ils auoient tous trois trou-
ué cette inuention, pour ne donner occasion à
plusieurs de parler mal à propos sur ce sujet, &
en fut tres-aïse : car il auoit tousiours beaucoup
craint que l'on soupçonnast quelque chose au
desaduantage d'Astrée, & pource continuant
ses demandes : Mais, dit-il, que pensent-ils qu'il
soit deuenu ? Qu'il soit mort, respondit le Ber-
ger desolé, & vous assure bien qu'Astrée en a
porté, quoy qu'elle feigne, vn si grand déplaisir,
qu'il n'est pas croyable combien chacun dit
qu'elle est changée. Si est-ce que si Diane ne l'en

Empesche, elle est la plus belle de toutes celles que ie vis iamais horsmis ma chere Cleon, mais ces trois là peuuent aller du pair. Quelqu'autre, adjousta Celadon, en dira bien de mesme de sa Maistresse: car l'Amour a cela de propre, non de boucher les yeux comme quelques-vns croyent, mais de changer les yeux de ceux qui aiment en l'Amour mesme, & d'autant qu'il n'y eust iamais laides Amours, iamais vn Amant ne trouua sa Maistresse laide. Cela, respondit le Berger, seroit bon si i'aimois Astrée & Diane, mais n'en estant plus capable, i'en suis iuge sans reproche: Et vous qui doutez de la beauté de ces deux Bergeres, estes-vous estranger, ou bien si la haine vous fait commettre l'erreur contraire à celuy que vous dites proceder de l'Amour? Je ne suis nul des deux, dit Celadon, mais ouy bien le plus miserable & plus affligé Berger del'vniuers. Cela, dit Tyrçis, ne vous auoieray ie iamais, si vous ne m'ostez de ce nombre. Car si vostre mal procede d'autre chose que d'Amour, vos playes ne sont pas si douloureuses que les miennes, d'autant que le cœur estant la partie la plus sensible que nous ayons, nous en ressentons aussi plus viuement les offenses. Que si vostre mal procede d'Amour, encor faut-il qu'il cede au mien, puis que de tous les maux d'Amour il n'y en a point de tel que celuy qui nie l'esperance, ayant ouï dire de long-temps, que là où l'esperoir peut seulement

846 LA I. PARTIE D'ASTRÉE,

lecher nostre playe, elle n'est aussi-tost plus endoluë. Or cét espoir peut se mesler en tous les accidents d'Amour, soit desdain, soit courroux, soit haine, soit jalousie, soit absence, sinon où la mort a pris place : car cette passe Deesse avec sa fatale main, coupe d'un mesme trenchant l'espoir, dont le filet de la vie est coupé. Or moy plus miserable que tous les plus misérables, ie vay pleignant vn mal sans remede & sans espoir. Celadon alors luy respōdit avec vn grand soupir : O Berger, combien estes-vous abusé en vostre opinion ! ie vous auoile bien que les plus grands maux sont ceux d'Amour, de cela i'en suis trop fidelle tesmoin : mais de dire que ceux qui sont sans espoir, soient les plus douloureux, tant s'en faut que mesme ne meriterit-ils point d'estre ressentis, car c'est acte de folie de pleurer vne chose à quoy l'on ne peut remedier. Et Amour, qu'est-ce, respondit-il, sinon vne pure folie ? Le ne veux pas, repliqua Celadon, entrer maintenant en ce discours, d'autant que ie veux paracheuer le premier, & cestuy-cy seul meriteroit trop de temps. Mais dites-moy, plaignez-vous cette mort pour Amour ou non ? C'est, respondit-il, pour Amour. Or qu'est-ce qu'Amour, dit Celadon, sinon comme i'ay ouy dire à Syluandre, & aux plus sçauans de nos Bergers, qu'un desir de la beauté que nous trouuons telle ? Il est vray, dit l'estranger. Mais, repliqua Celadon, est-ce chose d'homme raisonnable de

irer vne chose qui ne se peut auoir? Non cer-
 , dit-il. Or voyez donc, dit Celadon, comme
 mort de Cleon doit estre le remede de vos
 eux: car puisque vous m'auouëz que le desir
 doit estre où l'esperance ne peut atteindre,
 que l'Amour n'est autre chose que desir; la
 rt, qui à ce que vous dites, vous oste toute
 erance, vous doit par consequent oster tout
 desir; & le desir mourant, il traine l'Amour
 s vn mesme cercueil, & n'ayant plus d'A-
 ur, puis que le mal que vous plaignez en
 at, ie ne sçay comment vous le puissiez res-
 tir. Le Berger desolé luy respondit: Soit
 our, ou haine, tant y a qu'il est plus verita-
 , que ie ne le sçauois dire, que mon mal est
 tous extrême: & parce que Celadon luy
 aloit repliquer, luy qui ne pouuoit souffrir
 estre contredit en cette opinion, luy semblant
 e d'endurer les raisons contraires c'estoit of-
 fiser les cendres de Cleon, luy dit: Berger, ce
 i est sous les sens est plus certain que ce qui
 en l'opinion, c'est pourquoy toutes ces rai-
 s que vous alleguez, doiuent ceder à ce que
 a ressens: & sur cela il le recommanda à Pan,
 prit vn autre chemin, Celadon de mesme
 ntremont la riuiera: & d'autant que la soli-
 le a cela de propre de représenter plus viue-
 ent la ioye ou la tristesse, se trouuant seul il
 mmença à estre traité de sorte par le temps,
 fortune, & l'Amour, qu'il n'y auoit cause de

848 LA I. PARTIE D'ASTRÉE,
tourment en luy, qui ne luy fust mise deuant les
yeux. Il estoit exempt de la seule jalousie : aussi
avec tant d'ennuys ; si ce monstre le fust venu at-
taquer , ie ne sçay quelles armes eussent esté as-
sez bonnes pour le sauuer. En ces tristes penfers,
continuant ses pas il trouua le pont de la Boute-
resse , sur lequel estant passé il rebroussa contre
bas la riuere , ne sçachant à quel dessein il pre-
noit par là son chemin, car en toute sorte il vou-
loit obeyr au commandement d'Astrée, qui luy
auoit deffendu de ne se faire voir à elle , qu'elle
ne luy commandast. Enfin estant parueniu assez
prés de Bon-lieu, demeure des chastes Vestales,
il fut comme surpris de honte d'auoir tant ap-
proché sans y penser, celle que sa resolution luy
commandoit d'esloigner ; & voulant s'en re-
tourner , il s'enfonça dans vn bois si espais &
marescageux en quelques endroits , qu'à peine
en pût-il sortir : cela le contraignit de s'appro-
cher dauantage de la riuere, car le grauier me-
nu luy estoit moins ennuyeux que la bouë. De
fortune estant desia assez las du long chemin, il
alloit cherchant vn lieu où il se püst reposer, at-
tendant que la nuit luy permist de se retirer
sans estre rencontré de personne, faisant dessein
d'aller si loing que iamais on n'entendist de ses
nouuelles ; il jetta l'œil sur vne cauerne , qui du
costé de l'entrée estoit lauée de la riuere, & de
l'autre estoit à demy-couuerte d'une quantité
d'arbres & de buissons , qui par leur espaisseur

en ostioient la veüe à ceux qui passoient le long du chemin , & luy-mesme n'y eust pris garde, n'eust esté, qu'estant contraint de passer le long de la riue , il se trouua tout contre l'entrée : où de fortune s'estant auancé, & luy semblant qu'il seroit bien caché iusques à la nuit, le lieu luy pleust de sorte, qu'il resolut d'y passer le reste de ses iours tristes & defastrez , faisant dessein de ne point sortir de tout le iour du fond de cette grotte : en cette deliberation il commença de l'ageancer au mieux qu'il luy fut possible, ostant quelques cailloux , que la riuiere estant grande y auoit porté : Aussi n'est-ce autre chose qu'un rocher , que l'eau estant grosse auoit caué peu à peu , & assez facilement , parce que l'ayant au commencement trouué graueleux & tendre , il fut aisément miné, en sorte que les diuers tours que l'onde contrainte auoit faits, l'auoit arondy comme s'il eust esté fait exprés : Depuis venant à se baisser , elle estoit rentrée en son liét , qui n'estoit qu'à trois ou quatre pas de là. Le lieu pouuoit auoir six ou sept pas de longueur , & parce qu'elle estoit ronde , elle en auoit autant de largeur , elle estoit vn peu plus haute qu'un homme, toutesfois en quelques lieux il y auoit des pointes du rocher, que le Berger à coups de cailloux peu à peu alla rompant ; & parce que de fortune au plus profond il s'estoit trouué plus dur , l'eau ne l'auoit caué qu'en quelques endroits, qui donna moyen à Celadon avec peu

850 LA I. PARTIE D'ASTRÉE,
de peine rompant quelques coings plus auan-
cez, de se faire la place d'un liét, enfoncé dans le
plus dur du rocher, que puis il couurit de mouf-
se, qui luy fut vne grande commodité, parce que
soudain qu'il pleuuoit à bon escient, le dessus
de sa cauerne, qui estoit d'un rocher fort ten-
dre, estoit incontinent percé de l'eau : si bien
qu'il n'y auoit point d'autre lieu sec que ce liét
delicieux.

Estant en peu d'heure accommodé de cette
sorte, il laissa sa juppe & sa panetiere, & les au-
tres habits qui l'empeschoiēt le plus, & les liant
ensemble, les mit sur le liét avec sa cornemuse,
que tousiours il portoit en façon d'écharpe,
mais par hazard en se despoüillant il tomba vn
papier en terre, qu'il reconnut bien-tost pour
estre de la belle Astrée. Ce ressouuenir n'estant
empesché de rien qui le pût distraire ailleurs
(car rien ne se presentoit à ses yeux que le cours
de la riuere) eut tant de pouuoir sur luy, qu'il
n'y eut ennuy souffert depuis son bannissement,
qui ne luy reuint en la memoire. En fin se réueil-
lant de ce penser, comme d'un profond som-
meil, il vient à la porte de la cauerne, où des-
pliant le cher papier qu'il tenoit en ses mains,
apres cent ardens & amoureux baisers, il dit :
Ah ! cher papier, autrefois cause de mon con-
tentement, & maintenant occasion de rengre-
ger mes douleurs, comme est-il possible, que
vous conseruiez en vous les paroles de celle qui

vous a écrit, sans les auoir changez, puis que la volonté où elle estoit alors, est tellement changée, qu'elle ny moy ne sommes plus ceux que nous souldions estre? O quelle faute! vne chose sans esprit est constante, & le plus beau des esprits ne l'est pas. A ce mot l'ayant ouuerte, la premiere chose qui se presenta fut le chiffre d'Astrée joint avec le sien. Cela luy remit la memoire de ses bon-heurs passez si viue en l'esprit, que le regret de s'en voir décheu, le reduit presque au terme du desespoir. Ah! chiffres, dit-il, tesmoins trop certains du malheur, où pour auoir esté trop heureux ie me trouue maintenant, comment ne vous estes-vous separez pour suiure la volonté de ma belle Bergere? car si autrefois elle vous a vnis, ç'a esté en vne saison, où nos esprits l'estoient encor dauantage: Mais à cette heure que le desastre nous a si cruellement separez, comment, ô chiffres bien-heureux, demeurez-vous encor ensemble? C'est, comme ie croy, pour faire paroistre que le Ciel peut pleuoir sur moy toutes ses plus desastreuses influences, mais non pas faire iamais que ma volonté soit differente de celle d'Astrée. Maintenez donc, ô fidelles chiffres, ce symbole de mes intentions, afin qu'apres ma derniere heure, que ie souhaitte aussi prompte que le premier moment que ie respireray, vous fassiez paroistre à tous ceux qui vous verront, de quelle qualité estoit l'amitié du plus infortuné Berger qui ait

H h h ij

852 LA I. PARTIE D'ASTRÉE,
jamais aimé. Et peut-estre aduiendra-t'il, si pour
le moins les Dieux n'ont perdu tout souuenir de
moy , qu'apres ma mort pour ma satisfaction,
cette belle vous pourroit retrouver, & que vous
considerant , elle connoistra qu'elle eut autant
de tort de m'esloigner d'elle, qu'elle auoit eu de
raison de vous lier ensemble. A ce mot il s'assit
sur vne grosse pierre qu'il auoit trainée de la ri-
uiere à l'entrée de sa grotte, & là apres auoir es-
fuyé ses larmes, il leut la lettre qui estoit telle :

LETTRE D'ASTRÉE
à Celadon.



*Dieu permette, Celadon, que l'asseuran-
ce que vous me faites de vostre amitié,
me puisse estre aussi longuement conti-
nuée, comme d'affection ie vous en sup-
plie, & de croire que ie vous tiens plus
cher , que si vous m'estiez frere , & qu'au tombeau
mesme ie seray vostre.*

Ce peu de mots d'Astrée , furent cause de
beaucoup de maux à Celadon , car apres les
auoir maintefois releus, tant s'en faut qu'il y
retrouuast quelque allegement, qu'au contraire
ce n'estoit que dauantage enuenimer sa playe,
d'autant qu'ils luy remettoient en memoire vne
à vne , toutes les faueurs que cette Bergere luy

auoit faites , qui se faisoient regretter avec tant de desplaisir, que sans la nuit qui suruint, à peine eust-il donné tréue à ses yeux qui pleuroient ce que la langue plaignoit, & le cœur souffroit. Mais l'obscurité le faisant r'entrer dans sa caverne , interrompit pour quelque temps ses tristes penfers, & permit à ce corps trauaillé de ses ennuis , & de la longueur du chemin , de prendre par le dormir pour le moins quelque repos. Desia par deux fois le iour auoit fait place à la nuit avant que ce Berger se ressouuint de manger , car les tristes penfers l'occupoiert de sorte , & la melancolie luy remplissoit si bien l'estomac , qu'il n'auoit point d'appetit d'autre viande, que de celle que le ressouuenir de ses ennuis luy pouuoit preparer , destrempée avec tant de larmes que ses yeux sembloient deux sources de fontaine, & n'eust esté la crainte d'offenser les Dieux en se laissant mourir , & plus encores celle de perdre par sa mort la belle Idée qu'il auoit d'Astrée en son cœur , sans doute il eust esté tres-aise de finir ainsi le triste cours de sa vie : Mais s'y voyant contraint, il visita sa panetiere que Leonide luy auoit fort bien garnie, la prouisió de laquelle luy dura plusieurs iours, car il mangeoit le moins qu'il pouuoit. En fin il fut contraint de recourir aux herbes & aux racines plus tendres, & par bonne rencontre il se trouua qu'assez prés de là il y auoit vne fontaine fort abondante en cresson , qui fut son viure

854 LA I. PARTIE D'ASTRÉE,
plus assuré & plus délicieux : car sçachant où
trouver assurément de quoy viure , il n'em-
ploit le temps qu'à ses tristes pensers, aussi luy
faisoient-ils si fidelle compagnie , que comme
ils ne pouvoient estre sans luy, aussi n'estoit-il ia-
mais sans eux. Tant que duroit le iour , s'il ne
voyoit personne autour de sa petite demeure, il
se promenoit le long du grauier , & là bien sou-
uent sur les tendres escorces des ieunes arbres,
il grauoit le triste sujet de ses ennuis , quelque-
fois son chiffre & celuy d'Astrée, que s'il luy ad-
uenoit de les entrelasser ensemble, soudain il les
effacoit , & disoit : Tu te trompes, Celadon, ce
n'est plus la saison où ces chiffres te furent per-
mis : Autant que tu es constant, autant à ton de-
sauantage toute chose est changée. Efface, effa-
ce, miserable , ce trop heureux tesmoin de ton
bon-heur passé , & si tu veux mettre avec ton
chiffre ce qui luy est plus conuenable , mets-y
des larmes, des peines, & des morts. Avec sem-
blables propos Celadon se reprenoit , si quel-
quefois il s'oublioit en ces pensers : mais quand
la nuict venoit , c'est lors que tous ses déplaisirs
plus viuement luy touchoient en la memoire,
car l'obscurité a cela de propre qu'elle rend l'i-
magination plus forte , aussi ne se retiroit-il ia-
mais qu'il ne fust bien nuict : que si la Lune es-
clairoit , il passoit les nuicts sous quelques ar-
bres, où bien souuent assoupy du sommeil, sans
y penser il s'y trouuoit le matin : ainsi alloit trai-

ant sa vie ce triste Berger, qui en peu de temps rendoit si pasle & desfait, qu'à peine l'eust-on à reconnoistre, & luy-mesme quelquefois allant boire à la proche fontaine, s'estonnoit quand il voyoit sa figure dans l'eau, comme tant reduit en tel estat il pouuoit viure: la barbe ne le rendoit point affreux, car il n'en auoit point encores, mais les cheueux qui luy estoient fort creus, la maigreur qui luy auoit changé le tour du visage, & allonguy le nez, & la tristesse qui auoit chassé de ses yeux ces vifs esclairs qui autresfois les rendoient si gracieux, l'auoient fait deuenir tout autre qu'il ne souloit estre. Ah! Astrée l'eust veu en tel estat, que de ioye & de contentement luy eust donné la peine de son fille Berger, connoissant par vn si assuré tesmoignage, combien elle estoit vrayement aimée du plus fidelle, & du plus parfait Berger de l'ignon.

Fin de la premiere Partie d'Astrée,



T A B L E
D E S H I S T O I R E
C O N T E N V E S E N L A
P R E M I E R E P A R T I E D E
L' A S T R É E D E M E S S I R E
H o n o r é d' V r f é.

H istoire d' Alcippe.	7
H istoire de Syluie.	12
H istoire d' Astrée & de Phylis.	18
H istoire de la tromperie de Climante.	26
H istoire de Stelle & Corilas.	30
H istoire de Diane.	33
H istoire de Tyrcis & Laonice.	42
H arangué de Hylas pour Laonice.	45
R esponse de Phylis pour Tyrsis.	47
J ugement de Syluandre.	4
H istoire de Syluandre.	4
H istoire de Hylas.	
H istoire de Galathée & Lindamor.	
H istoire de Leonide.	
H istoire de Celion & Bellinde.	
H istoire de Ligdamon.	

TABLE DES LETTRES.

<i>toire de Damon & de Fortune.</i>	776
<i>toire de Lydiat & de Melandre.</i>	804

TABLE DES LETTRES.

<i>Esponse de Celadon à Lycidas.</i>	22
<i>Lettre de Celadon à la Bergere Astrée.</i>	26
<i>Lettre d'Amarillis à Alcippe.</i>	78
<i>Lettre d'Astrée à Celadon.</i>	105
<i>re lettre d'Astrée à Celadon.</i>	106
<i>re lettre d'Astrée à Celadon.</i>	108
<i>Lettre de Ligdamon à Sylvie.</i>	126
<i>ponse de Sylvie à Ligdamon.</i>	131
<i>Lettre de Leonide à Ligdamon.</i>	132
<i>re d'Aristandre à Sylvie.</i>	144
<i>Lettre de Leonide à Ligdamon.</i>	151
<i>Lettre de Celadon à la Bergere Astrée.</i>	204
<i>Lettre de Lytidat à Phylis.</i>	216
<i>Lettre d'Astrée à Celadon.</i>	224
<i>Lettre de Celadon à la Bergere Astrée.</i>	225
<i>Lettre contrefaite d'Astrée à Celadon.</i>	242
<i>Lettre d'Astrée à Celadon.</i>	250
<i>Lettre de Corilas à Stelle.</i>	324
<i>Lettre de Filandre à Diane.</i>	354
<i>Lettre de Hylas à Carlis.</i>	522
<i>ponse de Carlis à Hylas.</i>	524
<i>ponse de Stilliane à Hylas.</i>	527
<i>Lettre de Lindamor à Galathée.</i>	591

TABLE DES LETTRES.

<i>Autre lettre de Lindamor à Galathée.</i>	606
<i>Billet de Leonide à Lindamor.</i>	609
<i>Billet de Lindamor à Leonide.</i>	614
<i>Response de Leonide à Lindamor.</i>	622
<i>Replique de Lindamor à Leonide.</i>	623
<i>Lettre de Celion à Bellinde.</i>	690
<i>Lettre d'Amaranthe à Celion.</i>	692
<i>Response de Celion à Amaranthe.</i>	693
<i>Lettre de Celion à Bellinde.</i>	704
<i>Autre lettre de Celion à Bellinde.</i>	714
<i>Lettre de Bellinde à Celion.</i>	716
<i>Lettre de Lindamor à Leonide.</i>	741
<i>Lettre de Lindamor à Galathée.</i>	742
<i>Lettre de Ligdamon à Sylvie.</i>	768
<i>Lettre d'Astrée à Celadon.</i>	851

TABLE DES POESIES.

A <i>Marillis toute pleine de grace.</i>	79
<i>Amour, pourquoy.</i>	162
<i>Amour en trahison.</i>	148
<i>A la fin celuy l'aura.</i>	345
<i>Chers Oyseaux de Venus.</i>	76
<i>Cette source eternelle.</i>	718
<i>Cependant que l'Amour.</i>	278
<i>Deſſus les bords d'une fontaine.</i>	206
<i>Deſpit foible guerrier.</i>	311



TABLE DES POESIES.

Rivière de Lignon.

Si l'on me dédaigne, ie laisse.

Sur les bords où Lignon.

Tu masquis dans la terre.

Vous qui voyez mes tristes pleurs.

Voudriez-vous être mon Berger.

Fin de la Table de la premiere Partie
d'Astrée.



